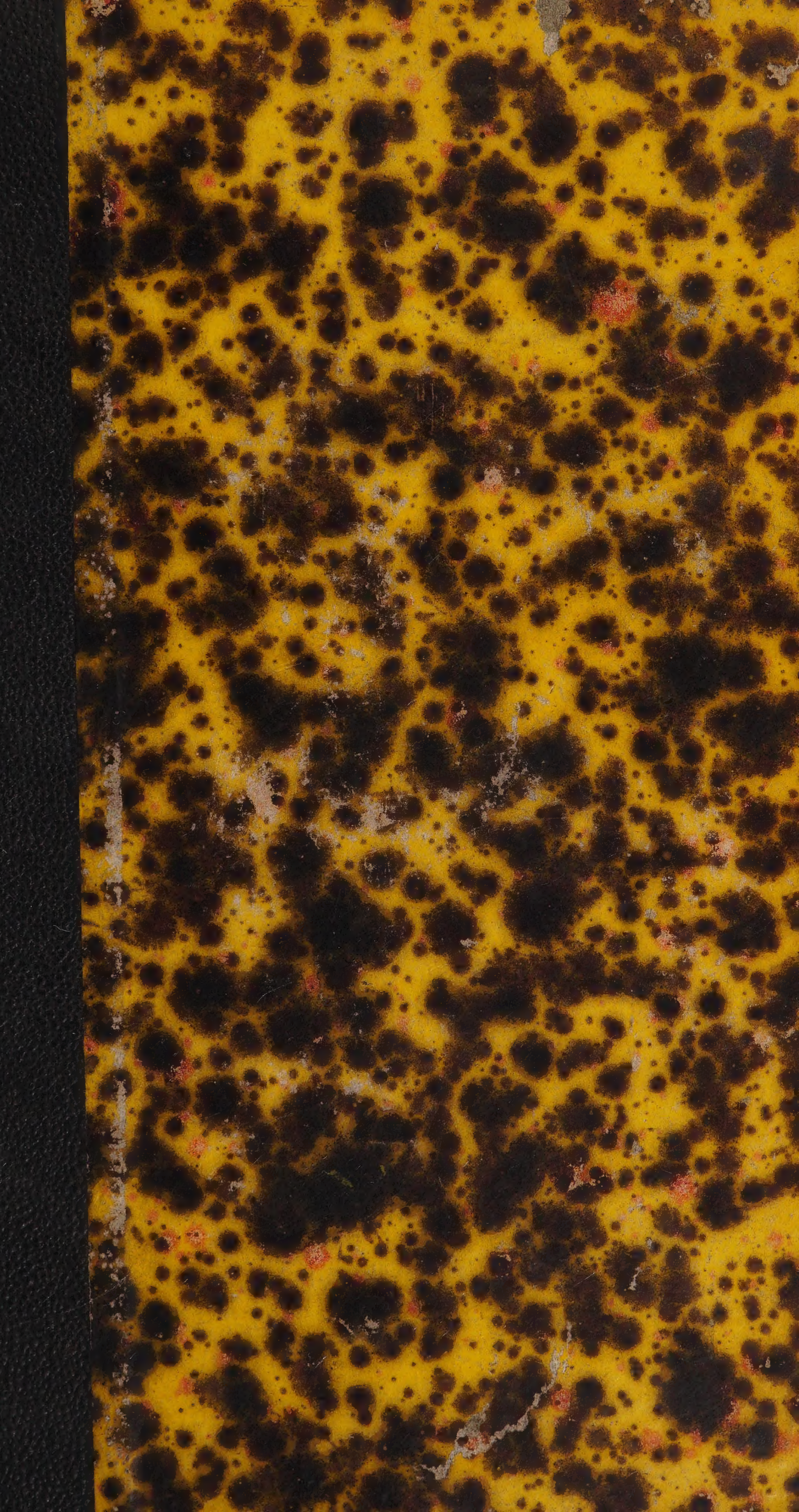


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XXVI.

J. P. JACOB, IMPRIMEUR A VERSAILLES.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

MÉTAPHYSIQUE.

TOME II.



A PARIS,

CHEZ J. ESNEAUX, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 46.

MDCCC XXII.

SERMONS

ET

HOMÉLIES.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

Nous donnons ici le *Sermon des Cinquante* tel qu'il a paru séparément, et ensuite dans plusieurs recueils. M. de Voltaire ne l'a point inséré dans les éditions de ses œuvres faites sous ses yeux. On en retrouve le fond dans les homélies qui sont ici imprimées à la suite.

Cet ouvrage est précieux : c'est le premier où M. de Voltaire, qui n'avait jusqu'alors porté à la religion chrétienne que des attaques indirectes, osa l'attaquer de front. Il parut peu de temps après la *Profession de foi du Vicaire Savoyard.* M. de Voltaire fut un peu jaloux du courage de Rousseau ; et c'est peut-être le seul sentiment de jalousie qu'il ait jamais eu : mais il surpassa bientôt Rousseau en hardiesse, comme il le surpassait en génie (1).

(1) Si cependant la date d'une lettre à madame de Fontaine, du 11 juin 1761 est exacte, comme on peut le croire, il résulterait que le *Sermon des Cinquante* a précédé d'un an la publication de l'*Émile* de Rousseau. *Voyez* la *France littéraire.*

SERMON

DES CINQUANTE.

Cinquante personnes instruites, pieuses et raisonnables, s'assemblent depuis un an, tous les dimanches, dans une ville peuplée et commerçante : elles font des prières, après lesquelles un membre de la société prononce un discours ; ensuite on dine, et après le repas on fait une collecte pour les pauvres. Chacun préside à son tour ; c'est au président à faire la prière et à prononcer le sermon. Voici une de ces prières et un de ces sermons.

Si les semences de ces paroles tombent dans une bonne terre, on ne doute pas qu'elles ne fructifient.

Prière.

Dieu de tous les globes et de tous les êtres, la seule prière qui puisse vous convenir est la seule soumission ; car que demander à celui qui a tout ordonné, tout enchaîné depuis l'origine des choses ? Si pourtant il est permis de représenteter ses besoins à un père, conservez dans nos cœurs cette soumission même, conservez-y votre religion pure ; écartez de nous toute superstition : si l'on peut vous insulter par des sacrifices indignes, abolissez ces infâmes mystères ; si l'on peut déshonorer la Divinité par des fables absurdes, périssent ces fables à jamais ; si les jours du prince et du magistrat ne sont point comptés de toute éternité, prolongez la durée de leurs jours ; conservez la pureté de nos mœurs, l'amitié que nos frères se portent, la bienveillance qu'ils ont pour tous les hommes, leur obéissance pour les lois, et leur sagesse dans la con-

duite privée; qu'ils vivent et qu'ils meurent en n'adorant qu'un seul Dieu, rémunérateur du bien, vengeur du mal, un Dieu qui n'a pu naître ni mourir, ni avoir des associés, mais qui a dans ce monde trop d'enfans rebelles.

Sermon.

Mes frères, la religion est la voix secrète de Dieu qui parle à tous les hommes; elle doit tous les réunir, et non les diviser; donc toute religion qui n'appartient qu'à un peuple est fausse. La nôtre est dans son principe celle de l'univers entier; car nous adorons un Être suprême comme toutes les nations l'adorent. Nous pratiquons la justice que toutes les nations enseignent, et nous rejetons tous ces mensonges que les peuples se reprochent les uns aux autres; ainsi, d'accord avec eux dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux dans les choses où ils se combattent.

Il est impossible que le point dans lequel tous les hommes de tous les temps se réunissent, ne soit l'unique centre de la vérité; et que les points dans lesquels ils diffèrent tous, ne soient les étendards du mensonge. La religion doit être conforme à la morale et universelle comme elle; ainsi, toute religion dont les dogmes offensent la morale est certainement fausse. C'est sous ce double aspect de perversité et de fausseté que nous examinerons dans ce discours les livres des Hébreux et de ceux qui leur ont succédé. Voyons d'abord si ces livres sont conformes à la morale, ensuite nous verrons s'ils peuvent avoir quelque ombre de vraisemblance. Les deux premiers points seront pour l'ancien Testament, et le troisième pour le nouveau.

Premier point.

Vous savez, mes frères, quelle horreur nous a saisis lorsque nous avons lu ensemble les écrits des Hébreux, en portant seulement notre attention sur tous les traits contre la pureté, la charité, la bonne foi, la justice, et la raison universelle, que non-seulement on trouve dans chaque chapitre, mais que, pour comble de malheur, on y trouve consacrés.

Premièrement, sans parler de l'injustice extravagante dont on ose charger l'Être suprême, d'avoir donné la parole à un serpent pour séduire une femme, et perdre l'innocente postérité de cette femme, suivons pied à pied toutes les horreurs historiques qui révoltent la nature et le bon sens. Un de ces patriarches, Loth, neveu d'Abraham, reçoit chez lui deux anges déguisés en pèlerins; les habitans de Sodome conçoivent des désirs impudiques pour les deux anges; Loth, qui avait deux jeunes filles promises en mariage, offre de les prostituer au peuple à la place de ces deux étrangers. Il fallait que ces filles fussent étrangement accoutumées à être prostituées, puisque la première chose qu'elles font après que leur ville a été consumée par une pluie de feu, et que leur mère a été changée en une statue de sel, c'est d'enivrer leur père deux nuits de suite pour coucher avec lui l'une après l'autre; cela est imité de l'ancienne fable arabique de Cyniras et de Myrrha; mais dans cette fable bien plus honnête, Myrrha est punie de son crime, au lieu que les filles de Loth sont récompensées par la plus grande et la plus chère bénédiction selon l'esprit juif; elles sont mères d'une nombreuse postérité.

Nous n'insisterons point sur le mensonge d'Isaac, père des justes, qui dit que sa femme est sa sœur; soit

qu'il ait renouvelé ce mensonge d'Abraham, soit qu'Abraham fût coupable en effet d'avoir fait de sa sœur sa propre femme; mais arrêtons-nous un moment au patriarche Jacob, qu'on nous donne comme le modèle des hommes. Il force son frère, qui meurt de faim, de lui céder son droit d'aînesse pour une assiette de lentilles; ensuite, il trompe son vieux père au lit de la mort; après avoir trompé son père, il trompe et vole son beau-père Laban : c'est peu d'épouser deux sœurs, il couche avec toutes ses servantes; et Dieu bénit cette incontinence et ces fourberies. Quels sont les enfans d'un tel père? Dina sa fille plaît à un prince de Sichem, et il est vraisemblable qu'elle aime ce prince, puisqu'elle couche avec lui; le prince la demande en mariage, on la lui accorde à condition qu'il se fera circoncire lui et son peuple. Ce prince accepte la proposition; mais sitôt que lui et les siens se sont fait cette opération douloureuse, qui pourtant leur devait laisser assez de forces pour se défendre, la famille de Jacob égorge tous les hommes de Sichem, et fait esclaves les femmes et les enfans.

Nous avons, dans notre enfance, entendu l'histoire de Pélopée; cette incestueuse abomination est renouvelée dans Juda, le patriarche et le père de la première tribu; il couche avec sa belle-fille, ensuite il veut la faire mourir. Ce livre, après cela, suppose que Joseph, un enfant de cette famille errante, est vendu en Égypte, et que cet étranger y est établi premier ministre pour avoir expliqué un songe. Mais quel premier ministre qu'un homme qui, dans un temps de famine, oblige toute une nation de se faire esclave pour avoir du pain! quel magistrat parmi nous, dans un temps de famine, oserait proposer un marché si abominable? et quelle nation accepterait cet infâme marché? N'examinons point ici comment soixante et dix personnes

de la famille de Joseph, qui s'établirent en Égypte, purent en deux cent quinze ans se multiplier jusqu'à six cent mille combattans sans compter les femmes, les vieillards et les enfans; ce qui devait composer une multitude de près de deux millions d'ames. Ne discutons point comment le texte porte quatre cent trente ans, lorsque le même texte en a porté deux cent quinze. Le nombre infini de contradictions qui sont le sceau de l'imposture, n'est pas ici l'objet qui doit nous arrêter. Écartons pareillement les prodiges ridicules de Moïse, et des enchanteurs de Pharaon, et tous ces miracles faits pour donner au peuple juif un malheureux coin de mauvaise terre, qu'ils achètent ensuite par le sang et par le crime, au lieu de leur donner la fertile terre d'Egypte où ils étaient. Tenons-nous-en à cette voie affreuse d'iniquité par laquelle on le fait marcher. Leur Dieu avait fait de Jacob un voleur, et il fait des voleurs de tout un peuple; il ordonne à son peuple de dérober et d'emporter tous les vases d'or et d'argent, et tous les ustensiles des Égyptiens. Voilà donc ces misérables au nombre de six cent mille combattans qui, au lieu de prendre les armes en gens de cœur, s'enfuient en brigands conduits par leur Dieu. Si ce Dieu leur avait voulu donner une bonne terre, il pouvait leur donner l'Égypte; mais non : il les conduit dans un désert. Ils pouvaient se sauver par le chemin le plus court, et ils se détournent de plus de trente milles pour passer la mer Rouge à pied sec. Après ce beau miracle, le propre frère de Moïse leur fait un autre Dieu, et ce Dieu est un veau. Pour punir son frère, le même Moïse ordonne à des prêtres de tuer leurs fils, leurs frères, leurs pères; et ces prêtres tuent vingt-trois mille Juifs qui se laissent égorger comme des bêtes.

Après cette boucherie, il n'est pas étonnant que ce

peuple abominable sacrifie des victimes humaines à son Dieu, qu'il appelle *Adonaï*, du nom d'*Adonis*, qu'il emprunte des Phéniciens. Le vingt-neuvième verset du chap. XXVII du *Lévitique* défend expressément de racheter les hommes dévoués à l'anathème du sacrifice, et c'est sur cette loi de Cannibales que Jephté, quelque temps après, immole sa propre fille.

Ce n'était pas assez de vingt-trois mille hommes égorgés pour un veau; on nous en compte encore vingt-quatre mille autres immolés pour avoir eu commerce avec des filles idolâtres : digne prélude, digne exemple, mes frères, des persécutions en matière de religion.

Ce peuple avance dans les déserts et dans les rochers de la Palestine. Voilà votre beau pays, leur dit Dieu : Égorgez tous les habitans, tuez tous les enfans mâles, faites mourir les femmes mariées, réservez pour vous toutes les petites filles. Tout cela est exécuté à la lettre selon les livres hébreux; et nous frémirions d'horreur à ce récit, si le texte n'ajoutait pas que les Juifs trouvèrent dans le camp des Madianites 675,000 brebis, 62,000 bœufs, 61,000 ânes et 32,000 pucelles. L'absurdité détruit heureusement ici la barbarie; mais, encore une fois, ce n'est pas ici que j'examine le ridicule et l'impossible; je m'arrête à ce qui est exécrable. Après avoir passé le Jourdain à pied sec, comme la mer, voilà ce peuple dans la terre promise.

La première personne qui introduit par une trahison ce peuple saint, est une prostituée nommée Raab. Dieu se joint à cette prostituée; il fait tomber les murs de Jéricho au bruit de la trompette; le saint peuple entre dans cette ville, sur laquelle il n'avait, de son aveu, aucun droit, et il massacre les hommes, les femmes et les enfans. Passons sous silence les autres carnages,

les rois crucifiés, les prétendues guerres contre les géans de Gaza et d'Ascalon, et le meurtre de ceux qui ne pouvaient prononcer le mot *Shibolet*.

Écoutons cette belle aventure.

Un lévite arrive sur son âne, avec sa femme, à Gabaa dans la tribu de Benjamin : quelques Benjamites voulant absolument commettre le péché de Sodome avec le lévite, ils assouvissent leur brutalité sur la femme, qui meurt de cet excès; il fallait punir les coupables : point du tout. Les onze tribus massacrèrent toute la tribu de Benjamin; il n'en échappe que six cents hommes; mais les onze tribus sont enfin fâchées de voir périr une des douze; et pour y remédier, ils exterminent les habitans d'une de leurs propres villes pour y prendre six cents filles qu'ils donnent aux six cents Benjamites survivans pour perpétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du Seigneur! ne rapportons que celui de l'homme de Dieu (*Aod.*) Les Juifs, venus de si loin pour conquérir, sont soumis aux Philistins; malgré le Seigneur, ils ont juré obéissance au roi Eglon : un saint Juif, c'est Aod, demande à parler tête à tête avec le roi de la part de Dieu. Le roi ne manque pas d'accorder l'audience; Aod l'assassine; et c'est de cet exemple qu'on s'est servi tant de fois chez les chrétiens pour trahir, pour perdre, pour massacrer tant de souverains.

Enfin la nation chérie, qui avait été ainsi gouvernée par Dieu même, veut avoir un roi, de quoi le prêtre Samuel est bien fâché. Le premier roi juif renouvelle la coutume d'immoler des hommes : Saül ordonna prudemment que personne ne mangeât de tout le jour pour combattre les Philistins, et pour que les soldats eussent plus de vigueur; il jura au Seigneur de lui immoler celui qui aurait mangé : heureusement le peuple

fut plus sage que lui; il ne permit pas que le fils du roi fût sacrifié pour avoir mangé un peu de miel. Mais voici, mes frères, l'action la plus détestable et la plus consacrée : il est dit que Saül prend prisonnier un roi du pays, nommé Agag; il ne tua point son prisonnier, il en agit comme chez les nations humaines et polies. Qu'arriva-t-il ? le Seigneur en est irrité; et voici Samuel, prêtre du Seigneur, qui lui dit : « Vous êtes réprouvé pour avoir épargné un roi qui s'est rendu à vous; » et aussitôt ce prêtre boucher coupe Agag par morceaux. Que dirait-on, mes frères, si, lorsque l'empereur Charles-Quint eut un roi de France en ses mains, son chapelain fût venu lui dire : Vous êtes damné pour n'avoir pas tué François I[er], et que ce chapelain eût égorgé ce roi de France aux yeux de l'empereur, et en eût fait un hachis ? Mais que direz-vous du saint roi David, de celui qui est agréable devant le Dieu des Juifs, et qui mérite que le messie vienne de ses reins? Ce bon roi David fait d'abord le métier de brigand, rançonne et pille tout ce qu'il trouve; il pille entre autres un homme riche, nommé Nabal, et il épouse sa femme, et se réfugie chez le roi Achis; il va pendant la nuit mettre à feu et à sang les villages de ce roi Achis son bienfaiteur : il égorge, dit le texte sacré, hommes, femmes, enfans, de peur qu'il ne reste quelqu'un pour en porter la nouvelle. Devenu roi, il ravit la femme d'Urie, fait tuer le mari; et c'est de cet adultère homicide que vient le messie de Dieu. Dieu lui-même; ô blasphème! Ce David, devenu ainsi l'aïeul de Dieu pour récompense de son horrible crime, est puni pour la seule bonne et sage action qu'il ait faite. Il n'y a pas de prince bon et prudent qui ne doive savoir le nombre de son peuple, comme tout pasteur doit savoir le nombre de son troupeau. David fait le dénombrement, sans qu'on nous dise pourtant com-

bien il avait de sujets; et c'est pour avoir fait ce sage et utile dénombrement, qu'un prophète vient de la part de Dieu lui donner à choisir, de la guerre, de la peste, ou de la famine.

Ne nous appesantissons pas, mes chers frères, sur les barbaries sans nombre des rois de Juda et d'Israël, sur ces meurtres, sur ces attentats, toujours mêlés de contes ridicules; ce ridicule pourtant est toujours sanguinaire, et il n'y a pas jusqu'au prophète Elisée qui ne soit barbare. Ce digne dévot fait dévorer quarante enfans par des ours, parce que ces petits innocens l'avaient appelé *tête chauve*. Laissons-là cette nation atroce dans sa captivité de Babylone, et dans son esclavage sous les Romains, avec toutes les belles promesses de leur dieu Adonis ou Adonaï, qui avait si souvent assuré aux Juifs la domination de toute la terre. Enfin, sous le gouvernement sage des Romains, il naît un roi aux Hébreux; et ce roi, mes frères, ce shilo, ce messie, vous savez qui il est : c'est celui qui, ayant d'abord été mis dans le grand nombre de ces prophètes sans mission, qui, n'ayant pas le sacerdoce, se fesaient un métier d'être inspirés, a été, au bout de quelques centuries, regardé comme un Dieu. N'allons pas plus loin; voyons sur quels prétextes, sur quels faits, sur quels miracles, sur quelles prédictions, enfin, sur quel fondement est bâtie cette dégoûtante et abominable histoire.

Second point.

O mon Dieu! si tu descendais toi-même sur la terre, si tu me commandais de croire ce tissu de meurtres, de vols, d'assassinats, d'incestes, commis par ton ordre et en ton nom, je dirais : Non, ta sainteté ne veut pas que j'acquiesce à ces choses horribles qui t'outragent; tu veux m'éprouver sans doute.

Comment donc, vertueux et sages auditeurs, pourrions-nous croire cette affreuse histoire sur les témoignages misérables qui nous en restent?

Parcourons d'une manière sommaire ces livres si faussement imputés à Moïse : je dis faussement, car il n'est pas possible que Moïse ait parlé de choses arrivées long-temps après lui; et nul de nous ne croirait que les mémoires de Guillaume, prince d'Orange, fussent de sa main, si dans ces mémoires il était parlé de faits arrivés après sa mort. Parcourons, dis-je, ce qu'on nous raconte sous le nom de Moïse. D'abord Dieu fait la lumière qu'il nomme *jour,* puis les ténèbres qu'il nomme *nuit,* et ce fut le premier jour. Ainsi, il y eut des jours avant que le soleil fût fait.

Puis le sixième jour, Dieu fait l'homme et la femme; mais l'auteur, oubliant que la femme était déjà faite, la tire ensuite d'une côte d'Adam. Adam et Ève sont mis dans un jardin d'où il sort quatre fleuves; et parmi ces quatre fleuves il y en a deux, l'Euphrate et le Nil, qui ont leur source à mille lieues l'un de l'autre. Le serpent parlait alors comme l'homme; il était le plus fin des animaux des champs; il persuade à la femme de manger une pomme, et la fait ainsi chasser du paradis. Le genre humain se multiplie, et les enfans de Dieu deviennent amoureux des filles des hommes. Il y avait des géans sur la terre, et Dieu se repentit d'avoir fait l'homme; il voulut donc l'exterminer par le déluge; mais il voulut sauver Noé, et lui commanda de faire un vaisseau de trois cents coudées de bois de peuplier : dans ce seul vaisseau doivent entrer sept paires de tous les animaux mondes, et deux des immondes; il fallait donc les nourrir pendant dix mois que l'eau fut sur la terre. Or, vous voyez ce qu'il eût fallu pour nourrir quatorze éléphans, quatorze chameaux, quatorze bufles, autant de chevaux, d'ânes,

d'élans, de cerfs, de daims, de serpens, d'autruches, enfin, plus de deux mille espèces. Vous me demanderez où l'on avait pris l'eau pour l'élever sur toute la terre, quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes? Le texte répond que cela fut pris dans les cataractes du ciel. Dieu sait où sont ces cataractes. Dieu fait, après le déluge, une alliance avec Noé, et avec tous les animaux; et, pour confirmer cette alliance, il institue l'arc-en-ciel.

Ceux qui écrivaient cela n'étaient pas, comme vous voyez, grands physiciens. Voilà donc Noé qui a une religion donnée de Dieu, et cette religion n'est ni juive ni chrétienne. La postérité de Noé veut bâtir une tour qui aille jusqu'au ciel; belle entreprise! Dieu la craint; il fait parler plusieurs langues différentes en un moment aux ouvriers qui se dispersent. Tout est dans cet ancien goût oriental.

C'est une pluie de feu qui change des villes en lac; c'est la femme de Loth changée en une statue de sel; c'est Jacob qui se bat toute une nuit contre un ange, et qui est blessé à la cuisse; c'est Joseph vendu esclave en Egypte, qui devient premier ministre pour avoir expliqué un rêve. Soixante et dix personnes de sa famille s'établissent en Égypte, et en deux cent quinze ans se multiplient, comme nous l'avons vu, jusqu'à deux millions. Ce sont ces deux millions d'Hébreux qui s'enfuient d'Égypte, et qui prennent le plus long pour avoir le plaisir de passer la mer à sec.

Mais ce miracle n'a rien d'étonnant; les magiciens de Pharaon en fesaient de fort beaux : ils changeaient comme lui une verge en serpent; ce qui est une chose toute simple.

Si Moïse changeait les eaux en sang, ainsi fesaient les sages de Pharaon. Il fesait naître des grenouilles, et eux aussi. Mais ils furent vaincus sur l'article des poux;

les Juifs, en cette partie, en savaient plus que les autres nations.

Enfin, Adonaï fait mourir chaque premier-né d'Égypte pour laisser partir son peuple à son aise. La mer se sépare pour ce peuple, c'était bien le moins qu'on pût faire en cette occasion; tout le reste est de la même force. Ces peuples crient dans le désert. Quelques maris se plaignent de leurs femmes; aussitôt il se trouve une eau qui fait enfler et crever une femme qui aura forfait à son honneur. Ils n'ont ni pain ni pâte; on leur fait pleuvoir des cailles et de la manne. Leurs habits se conservent quarante ans, et croissent avec les enfans; il descend apparemment des habits du ciel pour les enfans nouveau-nés.

Un prophète du voisinage veut maudire ce peuple, mais son ânesse s'y oppose avec un ange, et l'ânesse parle très-raisonnablement et assez long-temps au prophète.

Ce peuple attaque-t-il une ville? les murailles tombent au son des trompettes, comme Amphion en bâtissait au son de sa flûte. Mais voici le plus beau: cinq rois amorrhéens, c'est-à-dire cinq chefs de village, tâchent de s'opposer aux ravages de Josué; ce n'est pas assez qu'ils soient vaincus et qu'on en fasse un grand carnage, le seigneur Adonaï fait pleuvoir sur les fuyards une grosse pluie de pierres. Ce n'est pas encore assez; il échappe quelques fugitifs, et pour donner à Israël tout le temps de les poursuivre, la nature suspend ses lois éternelles; le soleil s'arrête à Gabaon, et la lune à Aïalon. Nous ne comprenons pas trop comment la lune était de la partie, mais enfin les livres de Josué ne permettent pas d'en douter, et il cite pour son garant le livre du *Droiturier*. Vous remarquerez, en passant, que ce livre du *Droiturier* est cité dans les *Paralipomènes*; c'est comme si l'on

vous donnait pour authentique un livre de Charles-Quint, dans lequel on citerait Puffendorf. Mais passons de miracles en miracles ; allons jusqu'à Samson, représenté comme un fameux paillard, ami de Dieu ; celui-là, parce qu'il n'était pas rasé, défait mille Philistins avec une machoire d'âne, et attache par la queue trois cents renards qu'il trouve à point nommé.

Il n'y a presque pas une page qui ne présente de pareils contes : ici, c'est l'ombre de Samuel qui paraît à la voix d'une sorcière; là, c'est l'ombre d'un cadran (supposé que ces misérables eussent des cadrans), qui recule de dix degrés à la prière d'Ézéchias qui demande judicieusement ce signe. Dieu lui donne le choix de faire avancer ou reculer l'heure, et le docteur Ézéchias trouve qu'il n'est pas difficile de faire avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'est Élie qui monte au ciel dans un char de feu ; ce sont des enfans qui chantent dans une fournaise ardente. Je n'aurais jamais fait si je voulais entrer dans le détail de toutes les extravagances inouïes dont ce livre fourmille ; jamais le sens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence et de fureur.

Tel est, d'un bout à l'autre, cet *ancien Testament*, le père du nouveau, père qui désavoue son fils, et qui le tient pour un enfant bâtard et rebelle ; car les Juifs, fidèles à la loi de Moïse, regardent avec exécration le christianisme élevé sur les débris de cette loi. Mais les chrétiens, à force de subtiliser, ont voulu justifier le *nouveau Testament* par l'ancien même. Ainsi, ces deux religions se combattent avec les mêmes armes ; elles appellent en témoignage les mêmes prophètes ; elles attestent les mêmes prédictions.

Les siècles à venir, qui auront vu passer ces siècles insensés, et qui peut-être, hélas ! en reverront d'autres non moins indignes de Dieu et des hommes, pourront-

ils croire que le judaïsme et le christianisme se soient appuyés sur de tels fondemens, sur ces prophéties? et quelles prophéties! Écoutez : Le prophète Isaïe est appelé par le roi Achas, roi de Juda, pour lui faire quelques prédictions, selon la coutume vaine et superstitieuse de tout l'Orient; car ces prophètes étaient, comme vous le savez, des gens qui se mêlaient de deviner pour gagner quelque chose, ainsi qu'il y en avait beaucoup en Europe dans le siècle passé, et surtout parmi le petit peuple. Le roi Achas, assiégé dans Jérusalem par Salmanasar qui avait pris Samarie, demanda donc au devin une prophétie et un signe. Isaïe lui dit : Voici le signe.

« Une fille sera engrossée, elle enfantera un fils qui » aura nom *Emmanuel;* il mangera du beurre et du » miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir » le bien; avant que cet enfant soit en état, la terre » que tu as en détestation sera abandonnée par ses deux » rois; et l'Éternel soufflera aux mouches qui sont sur » les bords des ruisseaux d'Égypte et d'Assur : et le » Seigneur prendra un rasoir de louage, et fera la » barbe au roi d'Assur; il lui rasera la tête et le poil » des pieds. »

Après cette belle prédiction, rapportée dans Isaïe, et dont il n'est pas dit un mot dans le livre des *Rois,* le prophète lui commande d'abord d'écrire, dans un grand rouleau, qu'on se hâte de *butiner :* il hâte le pillage; puis, en présence de témoins, il couche avec une fille et lui fait un enfant; mais, au lieu de l'appeler *Emmanuel*, il lui donne le nom de *Maher Salabas*. Voilà, mes frères, ce que les chrétiens ont détourné en faveur de leur Christ : voilà la prophétie qui établit le christianisme. La fille à qui le prophète fait un enfant, c'est incontestablement la *Vierge Marie ; Maher Salabas*, c'est Jésus-Christ, pour le beurre et

le miel, je ne sais pas ce que c'est. Chaque devin prédit aux Juifs leur délivrance, quand ils sont captifs; et cette délivrance, c'est, selon les chrétiens, la Jérusalem céleste, et l'église de nos jours. Tout est prédiction chez les Juifs; mais chez les chrétiens, tout est miracle, et toutes ces prédictions sont des figures de Jésus-Christ.

Voici, mes frères, une de ces belles et éclatantes prédictions : le grand prophète Ézéchiel voit un vent d'Aquilon, et quatre animaux, et des roues de chrysolite toutes pleines d'yeux; et l'Éternel lui dit : *Lève-toi, mange un livre, et puis va-t'en ensuite.*

L'Éternel lui commande de dormir trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et ensuite quarante sur le côté droit. L'Éternel le lie avec des cordes; ce prophète était assurément un homme à lier : nous ne sommes pas au bout. Puis-je répéter sans vomir ce que Dieu ordonne à Ézéchiel? il le faut. Dieu lui ordonne de manger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croirait-on que le plus sale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles ordures? oui, mes frères, le prophète mange son pain d'orge avec ses excrémens; il se plaint que ce déjeuné lui répugne un peu, et Dieu, par accommodement, lui permet de ne plus mêler à son pain que de la fiente de vache. C'est donc là un type, une figure de l'église de Jésus-Christ.

Après cet exemple, il est inutile d'en rapporter d'autres, et de perdre notre temps à combattre toutes les rêveries dégoûtantes et abominables qui font le sujet des disputes entre les Juifs et les chrétiens : contentons-nous de déplorer l'aveuglement le plus à plaindre qui ait jamais offusqué la raison humaine; espérons que cet aveuglement finira comme tant d'autres, et venons au *Nouveau Testament*, digne suite de ce que nous venons de dire.

Troisième point.

C'est en vain que les Juifs furent un peu plus éclairés du temps d'Auguste que dans les siècles barbares dont nous venons de parler; c'est en vain que les Juifs commencèrent à connaître l'immortalité de l'ame, dogme inconnu à Moïse, et les récompenses de Dieu après la mort des justes, comme les punitions (quelles qu'elles soient) pour les méchans, dogme non moins ignoré de Moïse. La raison n'en perça pas davantage chez le misérable peuple dont est sortie cette religion chrétienne qui a été la source de tant de divisions, de guerres civiles et de crimes; qui a fait couler tant de sang; et qui est partagée en tant de sectes dans les coins de la terre où elle règne.

Il y eut toujours chez les Juifs des gens de la lie du peuple qui firent les prophètes pour se distinguer de la populace : voici celui qui a fait le plus de bruit, et dont on a fait un dieu; voici le précis de son histoire, en peu de mots, telle qu'elle est rapportée dans les livres qu'on nomme *Évangiles*. Ne cherchons point dans quel temps ces livres ont été écrits, quoiqu'il soit évident qu'ils l'ont été après la ruine de Jérusalem. Vous savez avec quelle absurdité les quatre auteurs se contredisent; c'est une preuve démonstrative de mensonge. Hélas! nous n'avons pas besoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice; contentons-nous d'un récit court et fidèle.

D'abord on fait Jésus descendant d'Abraham et de David, et l'écrivain Matthieu compte quarante-deux générations en deux mille ans; mais dans son compte il ne s'en trouve que quarante et une; et dans cet arbre généalogique qu'il tire du livre des *Rois*, il se trompe

encore lourdement en donnant Josias pour père à Jéchonias.

Luc donne aussi une généalogie, mais il met quarante-neuf générations depuis Abraham, et ce sont des générations toutes différentes. Enfin, pour comble, ces générations sont celles de Joseph, et les évangélistes assurent que Jésus n'est pas fils de Joseph. En vérité, serait-on reçu dans un chapitre d'Allemagne sur de telles preuves de noblesse? et c'est du fils de Dieu dont il s'agit! et c'est Dieu lui-même qui est l'auteur de ce livre!

Matthieu dit que, quand Jésus, roi des Juifs, fut né dans une étable dans la ville de Bethléem, trois mages ou trois rois virent son étoile en Orient, qu'ils suivirent cette étoile, laquelle s'arrêta sur Bethléem, et que le roi Hérode ayant entendu ces choses, fit massacrer tous les petits enfans au-dessous de deux ans : y a-t-il une horreur plus ridicule? Matthieu ajoute que le père et la mère menèrent le petit enfant en Égypte, et y restèrent jusqu'à la mort d'Hérode. Luc dit formellement le contraire : il remarque que Joseph et Marie restèrent paisiblement pendant six semaines à Bethléem, qu'ils allèrent à Jérusalem, de là à Nazareth, et que tous les ans ils allèrent à Jérusalem.

Les évangélistes se contredisent sur le temps de la vie de Jésus, sur les miracles, sur le jour de la cène, sur celui de sa mort; en un mot, sur presque tous les faits. Il y avait quarante-neuf évangiles faits par les chrétiens des premiers siècles, qui se contredisaient tous encore davantage; enfin l'on choisit les quatre qui nous restent : mais quand même ils seraient tous d'accord, que d'inepties! grands Dieux, que de misères! que de choses puériles et odieuses.

La première aventure de Jésus, c'est-à-dire du fils de Dieu, c'est d'être enlevé par le diable; car le dia-

ble, qui n'a point paru dans le livre de Moïse, joue un grand rôle dans l'*Evangile*. Le diable donc emporte Dieu sur une montagne dans le désert; il lui montre de là tous les royaumes de la terre. Quelle est cette montagne d'où l'on découvre tant de pays? nous n'en savons rien.

Jean rapporte que Jésus va à une noce, et qu'il y change l'eau en vin; qu'il chasse du parvis du temple ceux qui vendaient des animaux pour les sacrifices ordonnés par la loi.

Toutes les maladies étaient alors des possessions du diable; et en effet Jésus donne pour mission à ses apôtres de chasser les diables. Il délivre donc en passant un possédé qui avait une légion de démons, et il fait entrer ces démons dans un troupeau de cochons qui se précipitent dans la mer de Tibériada : on peut croire que les maîtres de ces cochons, qui apparemment n'étaient pas juifs, ne furent pas contens de cette farce. Il guérit un aveugle, et cet aveugle voit des hommes comme si c'étaient des arbres. Il veut manger des figues en hiver, il en cherche sur un figuier; et, n'en trouvant point, il maudit l'arbre et le fait sécher; et le texte ne manque pas d'ajouter prudemment : *Car ce n'était pas le temps des figues.*

Il se transforme durant la nuit; il fait venir Moïse et Élie... En vérité les contes de sorciers approchent-ils de ces impertinences? cet homme qui disait continuellement des injures aux pharisiens, qui les appelait *races de vipères, sépulcres blanchis,* est enfin traduit par eux à la justice et supplicié avec deux voleurs; et ses historiens ont le front de nous dire qu'à sa mort la terre a été couverte de ténèbres en plein midi, et en pleine lune; comme si tous les écrivains de ce temps-là n'auraient pas parlé d'un si étrange miracle.

Après cela il ne coûte rien de se dire ressuscité,

et de prédire la fin du monde, qui n'est pourtant pas arrivée.

La secte de ce Jésus subsiste cachée, le fanatisme l'augmente; on n'ose pas d'abord faire de cet homme un Dieu, mais bientôt on s'encourage; je ne sais quelle métaphysique de Platon s'amalgame avec la secte nazaréenne; on fait de Jésus le *logos*, le verbe-Dieu, puis consubstantiel à Dieu son père. On imagine la Trinité; et, pour la faire croire, on falsifie les premiers évangiles.

On ajoute un passage touchant cette trinité, de même qu'on falsifie l'historien Josèphe, pour lui faire dire un mot de Jésus, quoique Josèphe soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va jusqu'à supposer des sibylles : en un mot, point d'artifices, de fraudes, d'impostures, que les nazaréens ne mettent en œuvre. Au bout de trois cents ans, ils viennent à bout de faire reconnaître ce Jésus pour un dieu, et non contens de ce blasphème, ils poussent ensuite l'extravagance jusqu'à mettre ce dieu dans un morceau de pâte; et tandis que leur dieu est mangé des souris, qu'on le rend dans les excrémens, ils soutiennent qu'il n'y a pas de pain dans leur hostie, que c'est Dieu seul qui s'est mis à la place du pain, à la voix d'un homme. Toutes les superstitions viennent en foule inonder l'église; la rapine y préside; on vend les indulgences ainsi que les bénéfices, et tout est à l'enchère.

Cette secte se partage en une multitude de sectes : dans tous les temps on se bat, on s'égorge, on s'assassine. A chaque dispute, les rois, les princes sont massacrés.

Tel est le fruit, mes très-chers frères, de l'arbre de la croix, de la potence qu'on a divinisée.

Voilà donc pourquoi on ose faire venir Dieu sur

la terre! pour livrer l'Europe pendant des siècles au meurtre et au brigandage. Il est vrai que nos pères ont secoué une partie de ce joug affreux; qu'ils se sont défaits de quelques erreurs, de quelques superstitions; mais, bon Dieu, qu'ils ont laissé l'ouvrage imparfait! Tout nous dit qu'il est temps d'achever et de détruire de fond en comble l'idole dont nous avons à peine brisé quelques doigts. Déjà une foule de théologiens embrasse le socinianisme, qui approche beaucoup de l'adoration d'un seul Dieu, dégagée de superstition. L'Angleterre, l'Allemagne, nos provinces, sont pleines de docteurs sages qui ne demandent qu'à éclater; il y en a aussi un grand nombre dans d'autres pays; pourquoi s'obstiner à enseigner ce qu'on ne croit pas, et se rendre coupable envers Dieu de ce péché énorme?

On nous dit qu'il faut des mystères aux peuples, qu'il faut les tromper. Eh! mes frères, peut-on faire cet outrage au genre humain? nos pères n'ont-ils pas déjà ôté aux peuples la transsubstantiation, la confession auriculaire, les indulgences, les exorcismes, les faux miracles et les images ridicules? Ce peuple n'est-il pas accoutumé à la privation de ces alimens de superstition? il faut avoir le courage de faire quelques pas; le peuple n'est pas si imbécile qu'on le pense; il recevra sans peine un culte sage et simple d'un Dieu unique, tel qu'on nous dit qu'Abraham et Noé le professaient, tel que tous les sages de l'antiquité l'ont professé, tel qu'il est reçu à la Chine par tous les lettrés. Nous ne prétendons pas dépouiller les prêtres de ce que la libéralité des peuples leur a donné; mais nous voudrions que ces prêtres, qui se raillent presque tous secrètement des mensonges qu'ils débitent, se joignissent à nous pour prêcher la vérité. Qu'ils y prennent garde, ils offensent, ils déshonorent la Di-

vinité, et alors ils la glorifieraient. Que de biens inestimables seraient produits par un si heureux changement! les princes et les magistrats en seraient mieux obéis, les peuples plus tranquilles, l'esprit de division et de haine dissipé. On offrirait à Dieu, en paix, les prémices de ses travaux; il y aurait certainement plus de probité sur la terre; car un grand nombre d'esprits faibles qui entendent tous les jours parler avec mépris de cette superstition chrétienne, qui savent qu'elle est tournée en ridicule par tant de prêtres même, s'imaginent, sans réfléchir qu'il n'y a aucune religion: et sur ce principe ils s'abandonnent à des excès. Mais lorsqu'ils connaîtront que la secte chrétienne n'est en effet que le pervertissement de la religion naturelle; lorsque la raison, libre de ses fers, apprendra au peuple qu'il n'y a qu'un Dieu; que ce Dieu est le père commun de tous les hommes qui sont frères; que ces frères doivent être, les uns envers les autres, bons et justes; qu'ils doivent exercer toutes les vertus; que Dieu, étant bon et juste, doit récompenser les vertus et punir les crimes; certes, mes frères, les hommes seront plus gens de bien, en étant moins superstitieux.

Nous commençons par donner cet exemple en secret, et nous espérons qu'il sera suivi en public.

Puisse le grand Dieu qui m'écoute, et qui assurément ne peut être né d'une fille, ni être mort à une potence, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inspiré ce livre rempli de contradictions, de démence et d'horreur; puisse ce Dieu créateur de tous les mondes avoir pitié de cette secte de chrétiens qui le blasphèment! Puisse-t-il les ramener à la religion sainte et naturelle, et répandre sa bénédiction sur les efforts que nous fesons pour le faire adorer!

SERMON

DU RABBIN AKIB,

Prononcé à Smyrne, le 20 novembre 1761.

TRADUIT DE L'HÉBREU (*).

MES CHERS FRÈRES,

Nous avons appris le sacrifice de quarante-deux victimes humaines, que les sauvages de Lisbonne ont fait publiquement au mois d'*Etanim* (*a*), l'an 1691 depuis la ruine de Jérusalem. Ces sauvages appellent de telles exécutions des *actes de foi*. Mes frères, ce ne sont pas des actes de charité. Élevons nos cœurs à l'Éternel (*b*).

Il y a eu dans cette épouvantable cérémonie trois hommes brûlés, de ceux que les Européens appellent *moines*, et que nous nommons kalenders; deux musulmans et trente-sept de nos frères condamnés.

Nous n'avons encore d'autres relations authentiques que l'*Accordao dos inquisidores contra o padre Gabriel Malagrida jesuita*. Le reste ne nous est connu que par les lettres lamentables de nos frères d'Espagne.

Hélas! voyez d'abord par cet *Accordao*, à quelle dépravation Dieu abandonne tant de peuples de l'Eu-

(*) On le croit de la même main que la *Défense du lord Bolingbroke*.

(*a*) C'est le mois d'Auguste des Hébreux, nommé Août chez les Francs.

(*b*) C'est un refrain usité dans les sermons des Rabbins

rope. On accusait *Malagrida jesuita* d'avoir été le complice de l'assassinat du roi de Portugal. Le conseil de justice suprême, établi par le roi, avait déclaré ce kalender atteint et convaincu d'avoir exhorté, au nom de Dieu, les assassins à se venger, par le meurtre de ce prince, d'une entreprise contre leur honneur; d'avoir encouragé les coupables par le moyen de la confession, selon l'usage trop ordinaire d'une partie de l'Europe, et de leur avoir dit expressément qu'il n'y avait pas même un péché véniel à tuer leur souverain.

Dans quel pays de la terre un homme accusé d'un tel crime n'eût-il pas été solennellement jugé par la justice ordinaire du prince, confronté avec ses complices, et exécuté à mort selon les lois?

Qui le croirait, mes frères? le roi de Portugal n'a pas le droit de faire condamner par ses juges un kalender accusé de parricide : il faut qu'il en demande la permission à un rabbin latin établi dans la ville de Rome; et ce rabbin latin la lui a refusée. Ce roi a été obligé de remettre l'accusé à des kalenders portugais, qui ne jugent, disent-ils, que les crimes contre Dieu; comme si Dieu leur avait donné des patentes pour connaître souverainement de ce qui l'offense; et comme s'il y avait un plus grand crime contre Dieu même que d'assassiner un souverain que nous regardons comme son image.

Sachez, mes frères, que les kalenders n'ont pas seulement interrogé Malagrida sur la complicité du parricide. C'est une petite faute mondaine, disent-ils, laquelle est absorbée dans l'immensité des crimes contre la majesté divine.

Malagrida a donc été convaincu d'avoir dit *qu'une femme, nommée Annah, avait été autrefois sanctifiée dans le ventre de sa mère; que sa fille lui*

parla avant de venir au monde; que Marie reçut plusieurs visions de l'ange-messager Gabriel; qu'il y aura trois antechrists, dont le dernier naîtra à Milan d'un kalender et d'une kalendresse, et que pour lui Malagrida, il est un Jean-B (c).......

Voilà pourquoi ce pauvre jésuite, âgé de soixante-quinze ans, a été brûlé publiquement à Lisbonne. Élevons nos cœurs à l'Éternel.

S'il n'y avait eu que Malagrida jesuita de condamné aux flammes, nous ne vous en parlerions pas dans cette sainte synagogue. Peu nous importe que des kalenders aient ars un kalender jésuite. Nous savons assez que ces thérapeutes d'Europe ont souvent mérité ce supplice; c'est un des malheurs attachés aux sectes de ces barbares; leurs histoires sont remplies des crimes de leurs derviches; et nous savons assez combien leurs disputes fanatiques ont ensanglanté de trônes. Toutes les fois qu'on a vu des princes assassinés en Europe, la superstition de ces peuples a toujours aiguisé le poignard. Le savant aumônier de monsieur le consul de France à Smyrne compte quatre-vingt-quatorze rois, ou empereurs, ou princes, mis à mort par les querelles de ces malheureux, ou par les propres mains des faquirs, ou par celles de leurs pénitens. Pour le nombre de seigneurs et de citoyens que ces superstitions ont fait massacrer, il est immense; et de tant d'assassinats horribles, il n'en est aucun qui n'ait été médité, encouragé, sanctifié, dans le sacrement qu'ils appellent de *Confession*.

Vous savez, mes frères, que les premiers chrétiens imitèrent d'abord notre louable coutume de nous accuser devant Dieu de nos fautes, de nous confesser

(*c*) Malagrida s'est dit Jean-Baptiste, comme plusieurs convulsionnaires à Paris, et plusieurs prophètes à Londres se sont dits Élie.

pécheurs dans notre temple. Six siècles après la destruction du saint temple, les archimandrites d'Europe imaginèrent d'obliger leurs faquirs à se confesser à eux secrètement deux fois l'année. Quelques siècles après, on obligea des gens du monde à en faire autant. Figurez-vous quelle autorité dangereuse cette coutume donna à ceux qui voulurent en abuser. Les secrets des familles furent entre leurs mains; les femmes furent soustraites au pouvoir de leurs maris, les enfans à celui de leurs pères; le feu de la discorde fut allumé dans les guerres civiles par les confesseurs qui étaient d'un parti, et qui refusaient l'absolution à ceux du parti contraire.

Enfin, ils persuadèrent à leurs pénitens que Dieu leur commandait d'aller tuer les princes qui mécontentaient leurs archimandrites. Hier, mes frères, l'aumônier de monsieur le consul nous montra dans l'histoire de la petite nation des Francs, qui vit dans un coin du monde au bout de l'Occident, et qui n'est pas sans mérite, il nous montra, dis-je, un faquir nommé Clément, qui reçut de son prieur, nommé Bourgoin, l'ordre exprès en confession d'aller assassiner son roi légitime, qui s'appelait, je crois, Henri III. En vérité, dans le peu que j'ai lu moi-même de l'histoire des nations voisines, j'ai cru lire celle des anthropophages. Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Mes frères, outre le moine Malagrida que les sauvages ont brûlé, il y a encore eu deux autres moines de brûlés, dont j'ignore le nom et les péchés. Dieu veuille avoir leur ame!

Puis on a brûlé deux musulmans. La charité nous ordonne de lever les épaules, d'être saisis d'horreur et de prier pour eux. Vous savez que quand les musulmans eurent conquis toute l'Espagne par leurs cimeterres, ils ne molestèrent personne, ne contraignirent

personne à changer de religion, et qu'ils traitèrent les vaincus avec humanité, aussi-bien que nous autres israélites. Vos yeux sont témoins avec quelle bonté les Turcs en usent aujourd'hui avec les chrétiens grecs, les chrétiens nestoriens, les chrétiens papistes, les disciples de Jean, les anciens parsis ignicoles, et nous humbles serviteurs de Moïse. Cet exemple d'humanité n'a pu attendrir les cœurs des sauvages qui habitent cette petite langue de terre du Portugal. Deux musulmans ont été livrés aux tourmens les plus cruels, parce que leurs pères et leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais; qu'ils se lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne se lavent qu'une fois par semaine; qu'ils nomment Allah l'être éternel que les Portugais appellent Dios, et qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières. Ah! mes frères, quelle raison pour brûler des hommes!

L'aumônier de monsieur le consul m'a fait voir une pancarte d'un grand rabbin du pays des Francs, dont le nom finit en *ick* (*), et qui réside en un bourg ou ville appelé Soissons. Ce bon rabbin dit dans sa pancarte, intitulée *mandement*, qu'on doit regarder tous les hommes comme frères, et qu'un chrétien doit aimer un turc. Vive ce bon rabbin!

Puissent tous les enfans d'Adam, blancs, rouges, noirs, gris, basanés, barbus ou sans barbe, entiers ou châtrés, penser à jamais comme lui! et que les fanatiques, les superstitieux, les persécuteurs, deviennent hommes! Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Mes frères, il est temps de répandre des larmes sur nos trente-sept israélites qu'on a assassinés dans l'acte de foi. Je ne dis pas qu'ils aient tous été brûlés à petit

(*) Berwick de Fitz-James.

feu. On nous mande qu'il y en a eu trois de fouettés jusqu'à la mort, et deux de renvoyés en prison. Reste à trente-deux consumés par les flammes dans ce sacrifice des sauvages.

Quel était leur crime? point d'autre que celui d'être nés. Leurs pères les engendrèrent dans la religion que leurs aïeux ont professée depuis quatre mille ans. Ils sont nés israélites, ils ont célébré le phasé dans leurs caves; et voilà l'unique raison pour laquelle les Portugais les ont brûlés. Nous n'apprenons pas que tous nos frères aient été mangés après avoir été jetés dans le bûcher; mais nous devons le présumer de deux jeunes garçons de quatorze ans qui étaient fort gras, et d'une fille de douze, qui avait beaucoup d'embonpoint et qui était très-appétissante.

Croiriez-vous que tandis que les flammes dévoraient ces innocentes victimes, les inquisiteurs et les autres sauvages chantaient nos propres prières? Le grand inquisiteur entonna lui-même le makib de notre bon roi David, qui commence par ces mots : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde!*

C'est ainsi que ces monstres impitoyables invoquaient le dieu de la clémence et de la bonté, le Dieu pardonneur, en commettant le crime le plus atroce et le plus barbare, exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères. C'est ainsi que, par une contradiction aussi absurde que leur fureur est abominable, ils offrent à Dieu nos makibs (nos psaumes); ils empruntent notre religion même, en nous punissant d'être élevés dans notre religion. Élevons nos cœurs à l'Eternel.

Ce qui précède peut être regardé comme le premier point du sermon prononcé par le rabbin Akib; ce qui suit, comme le second.

O tigres dévots! panthères fanatiques! qui avez un si grand mépris pour votre secte, que vous pensez ne la pouvoir soutenir que par des bourreaux, si vous étiez capable de raison je vous interrogerais, je vous demanderais pourquoi vous nous immolez, nous qui sommes les pères de vos pères?

Que pourriez-vous répondre, si je vous disais : Votre Dieu était de notre religion? il naquit Juif; il fut circoncis comme tous les autres Juifs; il reçut de votre aveu le baptème du Juif Jean, lequel était une antique cérémonie juive, une ablution en usage, une cérémonie à laquelle nous soumettons nos néophytes; il accomplit tous les devoirs de notre antique loi; il vécut Juif, il mourut Juif; et vous nous brûlez parce que nous sommes Juifs.

J'en atteste vos livres mêmes : Jésus a-t-il dit dans un seul endroit que la loi de Moïse était mauvaise ou fausse? l'a-t-il abrogée? ses premiers disciples ne furent-ils pas circoncis? Pierre ne s'abstenait-il pas des viandes défendues par notre loi, lorsqu'il mangeait avec les israélites? Paul étant apôtre ne circoncit-il pas lui-même quelques-uns de ses disciples? Ce Paul n'alla-t-il pas sacrifier dans notre temple, selon vos propres écrits? Qu'étiez-vous autre chose dans le commencement qu'une partie de nous-mêmes, qui s'en est séparée avec le temps?

Enfans dénaturés, nous sommes vos pères, nous sommes les pères des musulmans. Une mère respectable et malheureuse a eu deux filles; et ces deux filles l'ont chassée de la maison; et vous nous reprochez de ne plus habiter cette maison détruite! Vous nous faites un crime de notre infortune, vous nous en punissez. Mais ces Parsis, ces mages plus anciens que nous, ces premiers Persans qui furent autrefois nos vainqueurs et nos maîtres, et qui nous apprirent à lire et à écrire, ne sont-ils pas dispersés comme nous

sur la terre? Les Banians, plus anciens que les Parsis, ne sont-ils pas épars sur les frontières des Indes, de la Perse, de la Tartarie, sans jamais se confondre avec aucune nation, sans épouser jamais de femmes étrangères? Que dis-je! vos chrétiens, gens vivant paisiblement sous le joug du grand padisha des Turcs, épousent-ils jamais des musulmanes ou des filles du rite latin? Quels avantages prétendez-vous donc tirer de ce que nous vivons parmi les nations sans nous incorporer à elles?

Votre démence va jusqu'à dire que nous ne sommes dispersés que parce que nos pères condamnèrent au supplice celui que vous adorez. Ignorans que vous êtes! pouvez-vous ne pas voir qu'il ne fut condamné que par les Romains? nous n'avions point alors le droit du glaive; nous étions gouvernés par Quirinus, par Varus, par Pilatus; car, dieu merci, nous avons presque toujours été esclaves. Le supplice de la croix était inusité chez nous. Vous ne trouverez pas dans nos histoires un seul exemple d'un homme crucifié, ni la moindre trace de ce châtiment. Cessez donc de persécuter une nation entière pour un événement dont elle ne peut être responsable.

Je ne veux que vos propres livres pour vous confondre. Vous avouez que Jésus appelait publiquement nos pharisiens et nos prêtres *races de vipères, sépulcres blanchis*. Si quelqu'un parmi nous allait continuellement par les rues de Rome appeler le pape et les cardinaux *vipères et sépulcres*, le souffrirait-on? Les pharisiens, il est vrai, denoncèrent Jésus au gouverneur romain, qui le fit périr du supplice usité chez les Romains. Est-ce une raison pour brûler des négocians juifs et leurs filles dans Lisbonne?

Je sais que les barbares, pour colorer leur cruauté, nous accusent d'avoir pu connaître la divinité de Jésus-

Christ, et de ne l'avoir pas connue. J'en appelle aux savans de l'Europe, car il y en a quelques-uns : Jésus dans leur *Évangile* s'appelle quelquefois *fils de Dieu*, *fils de l'homme*, mais jamais Dieu; jamais Paul ne lui a donné ce titre.

Fils de l'homme est une expression très-ordinaire dans notre langue. Fils de Dieu signifie *homme juste*, comme *bélial* signifie *méchant*. Pendant trois cents ans Jésus fut bien reçu par les chrétiens comme médiateur envoyé de Dieu, comme la plus parfaite des créatures. Ce ne fut qu'au concile de Nicée que la majorité des évêques constata sa divinité, malgré les oppositions des trois quarts de l'empire. Si donc les chrétiens eux-mêmes ont nié si long-temps sa divinité; s'il y a même encore des sociétés chrétiennes qui la nient, par quel étrange renversement d'esprit peut-on nous punir de la méconnaître? Élevons nos cœurs à l'Éternel.

Nous ne récriminons point ici contre plusieurs sectes de chrétiens : nous laissons les reproches qu'elles se font les unes aux autres d'avoir falsifié tant de livres et de passages, d'avoir supposé des oracles de sibylles, des lettres de Jésus, des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque à Paul, et d'avoir forgé tant de miracles; leurs sectes se font sur toutes ces prévarications plus de reproches que nous ne pourrions leur en faire.

Je me borne à une seule question que je leur ferai. Si quelqu'un sortant d'un *auto-da-fé* me dit qu'il est chrétien, je lui demanderai en quoi il peut l'être? Jésus n'a jamais pratiqué ni fait pratiquer la confession auriculaire : sa pâque n'est certainement point celle d'un Portugais. Trouvera-t-on l'extrême-onction, l'ordre, etc., dans l'Évangile? Il n'institua ni cardinaux, ni pape, ni dominicains, ni promoteurs, ni inquisiteurs; il ne fit brûler personne; il ne recommanda que l'observation de la loi, l'amour de Dieu et du pro-

chain, à l'exemple de nos prophètes. S'il reparaissait aujourd'hui au monde, se reconnaîtrait-il dans un seul de ceux qui se nomment chrétiens?

Nos ennemis nous font aujourd'hui un crime d'avoir volé les Égyptiens, d'avoir égorgé plusieurs petites nations dans les bourgs dont nous nous emparâmes, d'avoir été d'infâmes usuriers, d'avoir aussi immolé des hommes, d'en avoir même mangé, comme dit Ézéchiel. Nous avons été un peuple barbare, superstitieux, ignorant, absurde, je l'avoue: mais serait-il juste d'aller aujourd'hui brûler le pape et tous les monsignori de Rome, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines et dépouillèrent les Samnites?

Que les prévaricateurs, qui dans leur propre loi ont besoin de tant d'indulgence, cessent donc de persécuter, d'exterminer ceux qui comme hommes sont leurs frères, et qui comme Juifs sont leurs pères. Que chacun serve Dieu dans la religion où il est né, sans vouloir arracher le cœur à son voisin pour des disputes où personne ne s'entend. Que chacun serve son prince et sa patrie, sans jamais employer le prétexte d'obéir à Dieu pour désobéir aux lois. O Adonaï! qui nous as créés tous, qui ne veux pas le malheur de tes créatures; Dieu, père commun, Dieu de miséricorde, fais qu'il n'y ait plus sur ce petit globe, sur ce moindre de tes mondes, ni fanatiques, ni persécuteurs. Élevons nos cœurs à l'Éternel. *Amen.*

HOMÉLIES

Prononcées à Londres, en 1763, dans une assemblée particulière (*).

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur l'athéisme.

MES FRÈRES,

Puissent mes paroles passer de mon cœur dans le vôtre ! Puissé-je écarter les vaines déclamations, et n'être point un comédien en chaire qui cherche à faire applaudir sa voix, ses gestes et sa fausse éloquence ! je n'ai pas l'insolence de vous instruire ; j'examine avec vous la vérité. Ce n'est ni l'espérance des richesses et des honneurs, ni l'attrait de la considération, ni la passion effrénée de dominer sur les esprits, qui anime ma faible voix. Choisi par vous pour m'éclairer avec vous, et non pour parler en maître, voyons ensemble, dans la sincérité de nos cœurs, ce que la raison, de concert avec l'intérêt du genre humain, nous ordonne de croire et de pratiquer. Nous devons commencer par l'existence d'un Dieu. Ce sujet a été traité chez toutes les nations, il est épuisé ; c'est par cette raison-là même que je vous en parle, car vous préviendrez tout ce que je vous dirai ; nous nous affermirons ensemble dans la connaissance de notre premier devoir ; nous sommes ici des enfans assemblés pour nous entretenir de notre père.

C'est une belle démarche de l'esprit humain, un

(*) Imprimées en 1767

élancement divin de notre raison, si j'ose ainsi parler, que cet ancien argument : *J'existe ; donc quelque chose existe de toute éternité.* C'est embrasser tous les temps du premier pas et du premier coup-d'œil. Rien n'est plus grand, mais rien n'est plus simple. Cette vérité est aussi démontrée que les propositions les plus claires de l'arithmétique et de la géométrie ; elle peut étonner un moment un esprit inattentif, mais elle le subjugue invinciblement le moment d'après : enfin elle n'a été niée par personne ; car à l'instant qu'on réfléchit, on voit évidemment que si rien n'existait de toute éternité, tout serait produit par le néant ; notre existence n'aurait nulle cause : ce qui est une contradiction absurde.

Nous sommes intelligens, donc il y a une intelligence éternelle. L'univers ne nous atteste-t-il pas qu'il est l'ouvrage de cette intelligence ? Si une simple maison bâtie sur la terre, ou un vaisseau qui fait sur les mers le tour de notre petit globe, prouve invinciblement l'existence d'un ouvrier, le cours des astres et toute la nature démontrent l'existence de leur auteur.

Non, me répond un partisan de Strabon ou de Zénon, le mouvement est essentiel à la matière ; toutes les combinaisons sont possibles avec le mouvement : donc dans un mouvement éternel il fallait absolument que la combinaison de l'univers actuel eût sa place. Jetez mille dés pendant l'éternité, il faudra que la chance de mille surfaces semblables arrive, et on assigne même ce qu'on doit parier pour et contre.

Ce sophisme a souvent étonné des esprits sages et confondu les superficiels. Mais voyons s'il n'est pas une illusion trompeuse.

Premièrement, il n'y a nulle preuve que le mouvement soit essentiel à la matière ; au contraire, tous les sages conviennent qu'elle est indifférente au mou-

vement et au repos; et un seul atome ne remuant pas de sa place détruit l'opinion de ce mouvement essentiel.

Secondement, quand même il serait nécessaire que la matière fût en motion, comme il est nécessaire qu'elle soit figurée, cela ne prouverait rien contre l'intelligence qui dirige son mouvement et qui modèle ses diverses figures.

Troisièmement, l'exemple de mille dés qui amènent une chance est bien plus étranger à la question qu'on ne croit. Il ne s'agit pas de savoir si le mouvement rangera différemment des cubes; il est sans doute très-possible que mille dés amènent mille *six* ou mille *as*, quoique cela soit très-difficile. Ce n'est là qu'un arrangement de matière sans aucun dessein, sans organisation, sans utilité. Mais que le mouvement seul produise des êtres pourvus d'organes, dont le jeu est incompréhensible; que ces organes soient toujours proportionnés les uns aux autres; que des efforts innombrables produisent des effets innombrables dans une régularité qui ne se dément jamais; que tous les êtres vivans produisent leurs semblables; que le sentiment de la vue, qui au fond n'a rien de commun avec les yeux, s'exerce toujours quand les yeux reçoivent les rayons qui partent des objets; que le sentiment de l'ouïe, qui est totalement étranger à l'oreille, nous fasse à tous entendre les mêmes sons quand l'oreille est frappée des vibrations de l'air; c'est là le véritable nœud de la question; c'est là ce que nulle combinaison ne peut opérer sans un artisan. Il n'y a nul rapport des mouvemens de la matière au sentiment, encore moins à la pensée. Une éternité de tous les mouvemens possibles ne donnera jamais ni une sensation ni une idée; et, qu'on me le pardonne, il faut avoir perdu le sens ou la bonne foi, pour dire que le seul mouvement de la matière fait des êtres sentans et pensans.

Aussi Spinosa, qui raisonnait méthodiquement, avouait-il qu'il y a dans le monde une intelligence universelle.

Cette intelligence, dit-il avec plusieurs philosophes, existe nécessairement avec la matière; elle en est l'ame; l'une ne peut être sans l'autre. L'intelligence universelle brille dans les astres, nage dans les élémens, pense dans les hommes, végète dans les plantes.

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
(VIRGILE, Énéide, VI, 727.)

Ils sont donc forcés de reconnaître une intelligence suprême; mais ils la font aveugle et purement mécanique; ils ne la reconnaissent point comme un principe libre, indépendant et puissant.

Il n'y a, selon eux, qu'une seule substance; et une substance n'en peut produire une autre. Cette substance est l'universalité des choses, qui est à la fois pensante, sentante, étendue, figurée.

Mais raisonnons de bonne foi : n'apercevons-nous pas un choix dans tout ce qui existe? pourquoi y a-t-il un certain nombre d'espèces? ne pourrait-il pas évidemment en exister moins? ne pourrait-il pas en exister davantage? pourquoi, dit le judicieux Clarke, les planètes tournent-elles en un sens plutôt qu'en un autre? j'avoue que parmi d'autres argumens plus forts, celui-ci me frappe vivement : Il y a un choix; donc il y a un maître qui agit par sa volonté.

Cet argument est encore combattu par nos adversaires; vous les entendez dire tous les jours : Ce que vous voyez est nécessaire, puisqu'il existe. Eh bien! leur répondrai-je, tout ce qu'on pourra déduire de votre supposition, c'est que pour former le monde il était nécessaire que l'intelligence suprême fît un choix;

ce choix est fait; nous sentons, nous pensons en vertu des rapports que Dieu a mis entre nos perceptions et nos organes. Examinez d'un côté des nerfs et des fibres, de l'autre des pensées sublimes; et avouez qu'un être suprême peut seul allier des choses si dissemblables.

Quel est cet être? existe-t-il dans l'immensité? l'espace est-il un de ses attributs? est-il dans un lieu, ou en tous lieux, ou hors d'un lieu? Puisse-t-il me préserver à jamais d'entrer dans ces subtilités métaphysiques! J'abuserais trop de ma faible raison, si je cherchais à comprendre pleinement l'être qui par sa nature et par la mienne doit m'être incompréhensible. Je ressemblerais à un insensé, qui sachant qu'une maison a été bâtie par un architecte, croirait que cette seule notion suffit pour connaître à fond sa personne.

Bornons donc notre insatiable et inutile curiosité; attachons-nous à notre véritable intérêt. L'artisan suprême qui a fait le monde et nous est-il notre maître? est-il bienfesant? lui devons-nous de la reconnaissance?

Il est notre maître sans doute: nous sentons à tous momens un pouvoir aussi invisible qu'irrésistible. Il est notre bienfaiteur puisque nous vivons. Notre vie est un bienfait, puisque nous aimons tous la vie, quelque misérable qu'elle puisse devenir. Le soutien de cette vie nous a été donné par cet être suprême et incompréhensible, puisque nul de nous ne peut former la moindre des plantes, dont nous tirons la nourriture qu'il nous donne, et puisque même nul de nous ne sait comment ces végétaux se forment.

L'ingrat peut dire qu'il fallait absolument que Dieu nous fournit des alimens, s'il voulait que nous existassions un certain temps. Il dira, nous sommes des machines qui se succèdent les unes aux autres, et dont la plupart tombent brisées et fracassées dès les pre-

miers pas de leur carrière. Tous les élémens conspirent à nous détruire, et nous allons par les souffrances à la mort. Tout cela n'est que trop vrai. Mais aussi il faut convenir que s'il n'y avait qu'un seul homme qui eût reçu de la nature un corps sain et robuste, un sens droit, un cœur honnête, cet homme aurait de grandes grâces à rendre à son auteur. Or certainement il y a beaucoup d'hommes à qui la nature a fait ces dons : ceux-là du moins doivent regarder Dieu comme bienfesant.

A l'égard de ceux que le concours des lois éternelles, établies par l'être des êtres, a rendus misérables, que pouvons-nous faire, sinon les secourir? Que pouvons-nous dire, sinon que nous ne savons pas pourquoi ils sont misérables?

Le mal inonde la terre. Qu'en inférerons-nous par nos faibles raisonnemens? Qu'il n'y a point de Dieu? mais il nous a été démontré qu'il existe. Dirons-nous que ce Dieu est méchant? mais cette idée est absurde, horrible, contradictoire. Soupçonnerons-nous que Dieu est impuissant, et que celui qui a si bien organisé tous les astres n'a pu bien organiser tous les hommes? cette supposition n'est pas moins intolérable. Dirons-nous qu'il y a un mauvais principe qui altère les ouvrages d'un principe bienfesant, ou qui en produit d'exécrables? mais pourquoi ce mauvais principe ne dérange-t-il pas le cours du reste de la nature? pourquoi s'acharnerait-il à tourmenter quelques faibles animaux sur un globe si chétif, pendant qu'il respecterait les autres ouvrages de son ennemi? comment n'attaquerait-il pas Dieu dans ces millions de mondes qui roulent régulièrement dans l'espace? comment deux dieux ennemis l'un de l'autre seraient-ils chacun également l'être nécessaire? comment subsisteraient-ils ensemble?

Prendrons-nous le parti de l'optimisme? ce n'est au

fond que celui d'une fatalité désespérante. Le lord Shaftesbury, l'un des plus hardis philosophes d'Angleterre, accrédita le premier ce triste système. *Les lois*, dit-il, *du pouvoir central et de la végétation, ne seront point changées pour l'amour d'un chétif et faible animal, qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois, sera bientôt réduit par elles en poussière.*

L'illustre lord Bolingbroke est allé beaucoup plus loin; et le célèbre Pope a osé redire que le bien général est composé de tous les maux particuliers.

Le seul exposé de ce paradoxe en démontre la fausseté. Il serait aussi raisonnable de dire que la vie est le résultat d'un nombre infini de morts, que le plaisir est formé de toutes les douleurs, et que la vertu est la somme de tous les crimes.

Le mal physique et le mal moral sont l'effet de la constitution de ce monde, sans doute; et cela ne peut être autrement. Quand on dit que *tout est bien*, cela ne veut dire autre chose sinon que tout est arrangé suivant des lois physiques : mais assurément tout n'est pas bien pour la foule innombrable des êtres qui souffrent, et de ceux qui font souffrir les autres. Tous les moralistes l'avouent dans leurs discours; tous les hommes le crient dans les maux dont ils sont les victimes.

Quel exécrable soulagement prétendez-vous donner à des malheureux persécutés et calomniés expirant dans les tourmens, en leur disant: *Tout est bien; vous n'avez rien à espérer de mieux?* Ce serait un discours à tenir à ces êtres qu'on suppose éternellement coupables, et qu'on dit nécessairement condamnés avant le temps à des supplices éternels.

Le stoïcien qu'on prétend avoir dit dans un violent accès de goutte : *Non, la goutte n'est point un mal,*

avait un orgueil moins absurde que ces prétendus philosophes, qui, dans la pauvreté, dans la persécution, dans le mépris, dans toutes les horreurs de la vie la plus misérable, ont encore la vanité de crier : *Tout est bien.* Qu'ils aient de la résignation, à la bonne heure, puisqu'ils feignent de ne vouloir pas de compassion; mais qu'en souffrant, et en voyant presque toute la terre souffrir, ils disent *Tout est bien, sans aucune espérance de mieux*, c'est un délire déplorable.

Supposerons-nous enfin qu'un être suprême nécessairement bon abandonne la terre à quelque être subalterne qui la ravage, à un geôlier qui nous met à la torture? mais c'est faire de Dieu un tyran lâche, et qui, n'osant commettre le mal par lui-même, le fait continuellement commettre par ses esclaves.

Quel parti nous reste-t-il donc à prendre? n'est-ce pas celui que tous les sages de l'antiquité embrassèrent dans les Indes, dans la Chaldée, dans l'Égypte, dans la Grèce, dans Rome? celui de croire que Dieu nous fera passer de cette malheureuse vie à une meilleure, qui sera le développement de notre nature? Car enfin il est clair que nous avons éprouvé déjà différentes sortes d'existences. Nous étions avant qu'un nouvel assemblage d'organes nous contînt dans la matrice; notre être pendant neuf mois fut très-différent de ce qu'il était auparavant; l'enfance ne ressembla point à l'embryon : l'âge mûr n'eut rien de l'enfance : la mort peut nous donner une manière différente d'exister.

Ce n'est là qu'une espérance, me crient des infortunés qui sentent et qui raisonnent; vous nous renvoyez à la boîte de Pandore; le mal est réel, et l'espérance peut n'être qu'une illusion : le malheur et le crime assiégent la vie que nous avons, et vous nous parlez d'une vie que nous n'avons pas, que nous n'aurons peut-être

pas, et dont nous n'avons aucune idée. Il n'est aucun rapport de ce que nous sommes aujourd'hui avec ce que nous étions dans le sein de nos mères : quel rapport pourrions-nous avoir dans le sépulcre avec notre existence présente ?

Les Juifs, que vous dites avoir été conduits par Dieu même, ne connurent jamais cette autre vie. Vous dites que Dieu leur donna des lois, et dans ces lois il ne se trouve pas un seul mot qui annonce les peines et les récompenses après la mort. Cessez donc de présenter une consolation chimérique à des calamités trop véritables.

Mes frères, ne répondons point encore en chrétiens à ces objections douloureuses; il n'est pas encore temps. Commençons à les réfuter avec les sages, avant de les confondre par le secours de ceux qui sont au-dessus des sages mêmes.

Nous ignorons ce qui pense en nous, et par conséquent nous ne pouvons savoir si cet être inconnu ne survivra pas après notre corps. Il se peut physiquement qu'il y ait en nous une monade indestructible, une flamme cachée, une particule du feu divin, qui subsiste éternellement sous des apparences diverses. Je ne dirai pas que cela soit démontré; mais sans vouloir tromper les hommes, on peut dire que nous avons autant de raison de croire que de nier l'immortalité de l'être qui pense. Si les Juifs ne l'ont point connue autrefois, ils l'admettent aujourd'hui. Toutes les nations policées sont d'accord sur ce point. Cette opinion si ancienne et si générale est la seule peut-être qui puisse justifier la Providence. Il faut reconnaître un Dieu rémunérateur et vengeur, ou n'en point reconnaître du tout. Il ne paraît pas qu'il y ait de milieu : ou il n'y a point de Dieu, ou Dieu est juste. Nous avons une idée de la justice, nous, dont l'intelligence est si

bornée; comment cette justice ne serait-elle pas dans l'intelligence suprême? Nous sentons combien il serait absurde de dire que Dieu est ignorant, qu'il est faible, qu'il est menteur: oserons-nous dire qu'il est cruel? Il vaudrait mieux s'en tenir à la nécessité fatale des choses, il vaudrait mieux n'admettre qu'un destin invincible, que d'admettre un Dieu qui aurait fait une seule créature pour la rendre malheureuse.

On me dit que la justice de Dieu n'est pas la nôtre. J'aimerais autant qu'on me dît que l'égalité de deux fois deux et quatre n'est pas la même pour Dieu et pour moi. Ce qui est vrai l'est à mes yeux comme aux siens. Toutes les propositions mathématiques sont démontrées pour l'être fini comme pour l'être infini. Il n'y a pas en cela deux différentes sortes de vrai. La seule différence est probablement que l'intelligence suprême comprend toutes les vérités à la fois, et que nous nous traînons à pas lents vers quelques-unes. S'il n'y a pas deux sortes de vérité dans la même proposition, pourquoi y aurait-il deux sortes de justice dans la même action? Nous ne pouvons comprendre la justice de Dieu que par l'idée que nous avons de la justice. C'est en qualité d'êtres pensans que nous connaissons le juste et l'injuste. Dieu infiniment pensant doit être infiniment juste.

Voyons du moins, mes frères, combien cette croyance est utile, combien nous sommes intéressés à la graver dans tous les cœurs.

Nulle société ne peut subsister sans récompense et sans châtiment. Cette vérité est si sensible et si reconnue, que les anciens Juifs admettaient au moins des peines temporelles. *Si vous prévariquez*, dit leur loi, *le Seigneur vous enverra la faim et la pauvreté, de la poussière au lieu de pluie.......... des démangeaisons incurables au fondement....... des ulcères ma-*

lins dans les genoux et dans les jambes..... Vous épouserez une femme afin qu'un autre couche avec elle, etc.

Ces malédictions pouvaient contenir un peuple grossier dans le devoir; mais il pouvait arriver aussi qu'un homme coupable des plus grands crimes n'eût point d'ulcères dans les jambes, et ne languît point dans la pauvreté et dans la famine. Salomon devint idolâtre; et il n'est point dit qu'il fut puni par aucun de ces fléaux. On sait assez que la terre est couverte de scélérats heureux et d'innocens opprimés. Il fallut donc nécessairement recourir à la théologie des nations plus nombreuses et plus policées, qui long-temps auparavant avaient posé pour fondement de leur religion, des peines et des récompenses, dans le développement de la nature humaine, qui est probablement une vie nouvelle.

Il semble que cette doctrine soit un cri de la nature, que tous les anciens peuples avaient écouté, et qui ne fut étouffé qu'un temps chez les Juifs, pour retentir ensuite dans toute sa force.

Il y a chez tous les peuples qui font usage de leur raison, des opinions universelles qui paraissent empreintes par le maître de nos cœurs. Telle est la persuasion de l'existence d'un Dieu et de sa justice miséricordieuse; tels sont les premiers principes de morale, communs aux Chinois, aux Indiens et aux Romains, et qui n'ont jamais varié, tandis que notre globe a été bouleversé mille fois.

Ces principes sont nécessaires à la conservation de l'espèce humaine. Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu vengeur et rémunérateur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens: Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le

meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était éteinte alors chez les Romains; l'athéisme dominait: et il ne serait pas difficile de prouver par l'histoire, que l'athéisme peut causer quelquefois autant de mal que les superstitions les plus barbares.

Pensez-vous en effet qu'Alexandre VI reconnût un Dieu, quand pour agrandir un fils incestueux il employait tour à tour la trahison, la force ouverte, le stylet, la corde, le poison; et qu'insultant encore à la superstitieuse faiblesse de ceux qu'il assassinait, il leur donnait une absolution et des indulgences au milieu des convulsions de la mort? Certes il insultait la Divinité, dont il se moquait, en même temps qu'il exerçait sur les hommes ces épouvantables barbaries. Avouons tous, quand nous lisons l'histoire de ce monstre et de son abominable fils, que nous souhaitons qu'ils soient châtiés. L'idée d'un Dieu vengeur est donc nécessaire.

Il se peut, comme il arrive trop souvent, que la persuasion de la justice divine ne soit pas un frein à l'emportement d'une passion. On est alors dans l'ivresse; les remords ne viennent que quand la raison a repris ses droits; mais enfin ils tourmentent le coupable. L'athée peut sentir, au lieu de remords, cette horreur secrète et sombre qui accompagne les grands crimes. La situation de son ame est importune et cruelle; un homme souillé de sang n'est plus sensible aux douceurs de la société; son ame, devenue atroce, est incapable de toutes les consolations de la vie; il rugit en furieux, mais il ne se repent pas. Il ne craint point qu'on lui demande compte des proies qu'il a déchirées; il sera toujours méchant, il s'endurcira dans ses férocités. L'homme au contraire qui croit en Dieu, rentrera en lui-même. Le premier est un monstre pour toute sa vie, le second n'aura été barbare

qu'un moment. Pourquoi ? c'est que l'un a un frein, et l'autre n'a rien qui l'arrête.

Nous ne lisons point que l'archevêque Troll, qui fit égorger sous ses yeux tous les magistrats de Stockholm, ait jamais daigné seulement feindre d'expier son crime par la moindre pénitence. L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. Car s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle. Les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnemens, ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de carnage.

Lorsque le pape Sixte IV fesait assassiner les deux Médicis dans l'église de la Reparade, au moment où l'on élevait aux yeux du peuple le Dieu que ce peuple adorait; Sixte IV, tranquille dans son palais, n'avait rien à craindre, soit que la conjuration réussît, soit qu'elle échouât; il était sûr que les Florentins n'oseraient se venger, qu'il les excommunierait en pleine liberté, et qu'ils lui demanderaient pardon à genoux d'avoir osé se plaindre.

Il est très-vraisemblable que l'athéisme a été la philosophie de tous les hommes puissans qui ont passé leur vie dans ce cercle de crimes que les imbéciles appellent *politique, coup d'état, art de gouverner.*

On ne me persuadera jamais qu'un cardinal, ministre célèbre, crût agir en la présence de Dieu, lorsqu'il fesait condamner à mort un des grands de l'Etat par douze meurtriers en robe, esclaves à ses gages, dans sa propre maison de campagne, et pendant qu'il se plongeait dans la dissolution avec ses courtisanes, à côté de l'appartement où ses valets, décorés du nom de *juges*, menaçaient de la torture un maréchal de France dont il savourait déjà la mort.

Quelques-uns de vous, mes frères, m'ont demandé si un prince juif avait une véritable notion de la Divinité, quand à l'article de la mort, au lieu de demander pardon à Dieu de ses adultères, de ses homicides, de ses cruautés sans nombre, il persiste dans la soif du sang et dans la fureur atroce des vengeances; quand d'une bouche prête à se fermer pour jamais, il recommande à son successeur de faire assassiner le vieillard Séméi son ministre, et son général Joab?

J'avoue avec vous que cette action, dont saint Ambroise voulut en vain faire l'apologie, est la plus horrible peut-être qu'on puisse lire dans les annales des nations. Le moment de la mort est pour tous les hommes le moment du repentir et de la clémence : vouloir se venger en mourant et ne l'oser, charger un autre par ses dernières paroles, d'être un infâme meurtrier, c'est le comble de la lâcheté et de la fureur réunies.

Je n'examinerai point ici si cette histoire révoltante est vraie, ni en quel temps elle fut écrite. Je ne discuterai point avec vous s'il faut regarder les chroniques des Juifs du même œil dont on lit les commandemens de leur loi, si on a eu tort, dans des temps d'ignorance et de superstition, de confondre ce qui était sacré chez les Juifs avec leurs livres profanes. Les lois de Numa furent sacrées chez les Romains, et leurs historiens ne le furent pas. Mais si un Juif a été barbare jusqu'à son dernier moment, que nous importe? sommes-nous Juifs? quel rapport les absurdités et les horreurs de ce petit peuple ont-elles avec nous? On a consacré des crimes chez presque tous les peuples du monde : que devons-nous faire? les détester, et adorer le Dieu qui les condamne.

Il est reconnu que les Juifs crurent Dieu corporel :

est-ce une raison pour que nous ayons cette idée de l'Être suprême ?

S'il est avéré qu'ils crurent Dieu corporel, il n'est pas moins clair qu'ils reconnaissaient un Dieu formateur de l'univers.

Long-temps avant qu'ils vinssent dans la Palestine, les Phéniciens avaient leur dieu unique *Jaho,* nom qui fut sacré chez eux, et qui le fut ensuite chez les Égyptiens et chez les Hébreux. Ils donnaient à l'Être suprême un nom plus commun, *El.* Ce nom était originairement chaldéen. C'est de là que la ville appelée par nous *Babylone* fut nommée Babel, *la porte de Dieu.* C'est de là que le peuple hébreu, quand il vint dans la suite des temps s'établir en Palestine, prit le surnom d'Israël, qui signifie *voyant Dieu,* comme nous l'apprend Philon dans son *Traité des récompenses et des peines,* et comme nous le dit l'historien Josèphe dans sa réponse à Appion.

Les Égyptiens reconnurent un Dieu suprême malgré toutes leurs superstitions; ils le nommaient *Knef,* et ils le représentaient sous la forme d'un globe.

L'ancien *Zerdust,* que nous nommons *Zoroastre,* n'enseignait qu'un seul Dieu, auquel le mauvais principe était subordonné. Les Indiens, qui se vantent d'être la plus antique société de l'univers, ont encore leurs anciens livres, qu'ils prétendent avoir été écrits il y a quatre mille huit cent soixante et six ans. L'ange *Brama* ou *Habrama,* disent-ils, l'envoyé de Dieu, le ministre de l'Être suprême, dicta ce livre dans la langue du *Hanscrit.* Ce livre saint se nomme *Shastabad,* et il est beaucoup plus ancien que le *Veidam* même, qui est depuis si long-temps le livre sacré sur les bords du Gange.

Ces deux volumes qui sont la loi de toutes les

sectes des brames, l'*Ezour-Veidam* qui est le commentaire du *Veidam*, ne parlent jamais que d'un Dieu unique.

Le ciel a voulu qu'un de nos compatriotes, qui a résidé trente années à Bengale, et qui sait parfaitement la langue des anciens brames, nous ait donné un extrait de ce *Shastabad*, écrit mille années avant le *Veidam*. Il est divisé en cinq chapitres. Le premier traite de Dieu et de ses attributs, et il commence ainsi : « Dieu est un; il a formé tout ce qui est; il est » semblable à une sphère parfaite sans fin ni commen» cement. Il gouverne tout par une sagesse générale. » Tu ne chercheras point son essence et sa nature; » cette entreprise serait vaine et criminelle. Qu'il » te suffise d'admirer jour et nuit ses ouvrages, sa » sagesse, sa puissance, sa bonté. Sois heureux en » l'adorant. »

Le second chapitre traite de la création des intelligences célestes.

Le troisième, de la chute de ces dieux secondaires.

Le quatrième, de leur punition.

Le cinquième, de la clémence de Dieu.

Les Chinois, dont les histoires et les rites attestent une antiquité si reculée, mais moins ancienne que celle des Indiens, ont toujours adoré le *Tien*, le *Chang-ti*, la *Vertu céleste*. Tous leurs livres de morale, tous les édits des empereurs recommandent de se rendre agréable au *Tien*, au *Chang-ti*, et de mériter ses bienfaits.

Confucius n'a point établi de religion chez les Chinois, comme les ignorans le prétendent. Longtemps avant lui les empereurs allaient au temple quatre fois par année présenter au *Chang-ti* les fruits de la terre.

Ainsi vous voyez que tous les peuples policés, In-

diens, Chinois, Égyptiens, Persans, Chaldéens, Phéniciens, reconnurent un Dieu suprême. Je ne nierai pas que chez ces nations si antiques il n'y ait eu des athées; je sais qu'il y en a beaucoup à la Chine; nous en voyons en Turquie; il y en a dans notre patrie et chez toutes les nations de l'Europe. Mais pourquoi leur erreur ébranlerait-elle notre croyance? les sentimens erronés de tous les philosophes sur la lumière nous empêcheront-ils de croire fermement aux découvertes de Newton sur cet élément incompréhensible? la mauvaise physique des Grecs et leurs ridicules sophismes détruiront-ils dans nous la science intuitive que nous donne la physique expérimentale?

Il y a eu des athées chez tous les peuples connus; mais je doute beaucoup que cet athéisme ait été une persuasion pleine, une conviction lumineuse, dans laquelle l'esprit se repose sans aucun doute, comme dans une démonstration géométrique. N'était-ce pas plutôt une demi-persuasion, fortifiée par la rage d'une passion violente, et par l'orgueil, qui tiennent lieu d'une conviction entière? Les Phalaris, les Busiris (et il y en a dans toutes les conditions) se moquaient avec raison des fables de Cerbère et des Euménides: ils voyaient bien qu'il était ridicule d'imaginer que Thésée fût éternellement assis sur une escabelle, et qu'un vautour déchirât toujours le foie renaissant de Prométhée. Ces extravagances qui déshonoraient la Divinité, l'anéantissaient à leurs yeux. Ils disaient confusément dans leur cœur: On ne nous a jamais dit que des inepties sur la Divinité; cette Divinité n'est donc qu'une chimère. Ils foulaient aux pieds une vérité consolante et terrible, parce qu'elle était entourée de mensonges.

O malheureux théologiens de l'école, que cet exemple vous apprenne à ne pas annoncer Dieu ridicule-

ment! C'est vous qui par vos platitudes répandez l'athéisme que vous combattez; c'est vous qui faites les athées de cour, auxquels il suffit d'un argument spécieux pour justifier toutes leurs horreurs. Mais si le torrent des affaires et celui de leurs passions funestes leur avaient laissé le temps de rentrer en eux-mêmes, ils auraient dit : Les mensonges des prêtres d'Isis et des prêtres de Cybèle ne doivent m'irriter que contre eux, et non pas contre la Divinité qu'ils outragent. Si le Phlégéton et le Cocyte n'existent point, cela n'empêche pas que Dieu existe. Je veux mépriser les fables, et adorer la vérité. Si on m'a peint Dieu comme un tyran ridicule, je ne le croirai pas moins sage et moins juste. Je ne dirai pas avec Orphée que les ombres des hommes vertueux se promènent dans les champs Élisées; je n'admettrai point la métempsycose des pharisiens, encore moins l'anéantissement de l'ame avec les saducéens; je reconnaîtrai une Providence éternelle, sans oser deviner quels seront les moyens et les effets de sa miséricorde et de sa justice. Je n'abuserai point de la raison que Dieu m'a donnée; je croirai qu'il y a du vice et de la vertu, comme il y a de la santé et de la maladie; et enfin, puisqu'un pouvoir invisible, dont je sens continuellement l'influence, m'a fait un être pensant et agissant, je conclurai que mes pensées et mes actions doivent être dignes de ce pouvoir qui m'a fait naître.

Ne nous dissimulons point ici qu'il y a eu des athées vertueux. La secte d'Épicure a produit de très-honnêtes gens : Épicure était lui-même un homme de bien, je l'avoue. L'instinct de la vertu, qui consiste dans un tempérament doux et éloigné de toute violence, peut très-bien subsister avec une philosophie erronée. Les épicuriens et les plus fameux athées de nos jours, occupés des agrémens de la société, de l'é-

tude et du soin de posséder leur ame en paix, ont fortifié cet instinct qui les porte à ne jamais nuire, en renonçant au tumulte des affaires qui bouleversent l'ame, et à l'ambition qui la pervertit. Il y a des lois dans la société qui sont plus rigoureusement observées que celles de l'état et de la religion. Quiconque a payé les services de ses amis par une noire ingratitude; quiconque a calomnié un honnête homme; quiconque aura mis dans sa conduite une indécence révoltante, ou qui sera connu par une avarice sordide et impitoyable, ne sera point puni par les lois, mais il le sera par la société des honnêtes gens, qui porteront contre lui un arrêt irrévocable de bannissement; il ne sera jamais reçu parmi eux. Ainsi donc un athée de mœurs douces et agréables, retenu d'ailleurs par le frein que la société des hommes impose, peut très-bien mener une vie innocente, heureuse, honorée. On en a vu des exemples de siècle en siècle, depuis le célèbre Atticus, également ami de César et de Cicéron, jusqu'au fameux magistrat Des-Barreaux, qui, ayant fait attendre trop long-temps un plaideur dont il rapportait le procès, lui paya de son argent la somme dont il s'agissait.

On me citera encore, si l'on veut, le sophiste géométrique Spinosa, dont la modération, le désintéressement et la générosité ont été dignes d'Épictète. On me dira que le célèbre athée La Métrie était un homme doux et aimable dans la société, honoré pendant sa vie et après sa mort des bontés d'un grand roi, qui, sans faire attention à ses sentimens philosophiques, a récompensé en lui les vertus. Mais mettez ces doux et tranquilles athées dans des grandes places; jetez-les dans les factions; qu'ils aient à combattre un César Borgia, ou un Cromwell, ou même un cardinal de Retz; pensez-vous qu'alors ils ne deviendront pas aussi

méchans que leurs adversaires? Voyez dans quelle alternative vous les jetez! ils seront des imbéciles s'ils ne sont pas des pervers. Leurs ennemis les attaquent par des crimes; il faut bien qu'ils se défendent avec les mêmes armes, ou qu'ils périssent. Certainement leurs principes ne s'opposeront point aux assassinats, aux empoisonnemens, qui leur paraîtront nécessaires.

Il est donc démontré que l'athéisme peut tout au plus laisser subsister les vertus sociales dans la tranquille apathie de la vie privée; mais qu'il doit porter à tous les crimes dans les orages de la vie publique.

Une société particulière d'athées, qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusemens de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. En un mot, des athées qui ont en main le pouvoir seraient aussi funestes au genre humain que des superstitieux. Entre ces deux monstres la raison nous tend les bras : et ce sera l'objet de mon second discours.

SECONDE HOMÉLIE.

Sur la superstition.

MES FRÈRES,

Vous savez assez que toutes les nations bien connues ont établi un culte public. Si les hommes s'assemblèrent de tout temps pour traiter de leurs intérêts;

pour se communiquer leurs besoins, il était bien naturel qu'ils commençassent ces assemblées par les témoignages de respect et d'amour qu'ils doivent à l'auteur de la vie. On a comparé ces hommages à ceux que des enfans présentent à un père, et des sujets à un souverain. Ce sont des images trop faibles du culte de Dieu : les relations d'homme à homme n'ont aucune proportion avec la relation de la créature à l'Être suprême : l'infini les sépare. Ce serait même un blasphème que de rendre hommage à Dieu sous l'image d'un monarque. Un souverain de la terre entière, s'il en pouvait exister un, si tous les hommes étaient assez malheureux pour être subjugués par un homme, ne serait au fond qu'un ver de terre, commandant à d'autres vers de terre, et serait encore infiniment moins devant la Divinité. Et puis, dans les républiques, qui sont incontestablement antérieures à toute monarchie, comment aurait-on pu concevoir Dieu sous l'image d'un roi? S'il fallait se faire de Dieu une image sensible, celle d'un père, toute défectueuse qu'elle est, paraîtrait peut-être la plus convenable à notre faiblesse.

Mais les emblèmes de la Divinité furent une des premières sources de la superstition. Dès que nous eûmes fait Dieu à notre image, le culte divin fut perverti. Ayant osé représenter Dieu sous la figure d'un homme, notre misérable imagination, qui ne s'arrête jamais, lui attribua tous les vices des hommes. Nous ne le regardâmes que comme un être puissant; nous le chargeâmes de tous les abus de la puissance; nous le célébrâmes comme fier, jaloux, colère, vindicatif, bienfaiteur, capricieux, destructeur impitoyable, dépouillant les uns pour enrichir les autres, sans autre raison que sa volonté. Nous n'avons d'idées que de proche en proche; nous ne concevons presque rien

que par similitude : ainsi, quand la terre fut couverte de tyrans, on fit Dieu le premier des tyrans. Ce fut bien pis quand la Divinité fut annoncée par des emblèmes tirés des animaux et des plantes. Dieu devint bœuf, serpent, crocodile, singe, chat et agneau, broutant, sifflant, bêlant, dévorant et dévoré.

La superstition a été si horrible chez presque toutes les nations, que s'il n'en existait pas encore des monumens, il ne serait pas possible de croire ce qu'on nous en raconte. L'histoire du monde est celle du fanatisme.

Mais parmi les superstitions monstrueuses qui ont couvert la terre, y en a-t-il eu d'innocentes ? ne pourrons-nous point distinguer entre des poisons dont on a su faire des remèdes, et des poisons qui ont conservé leur nature meurtrière ? Cet examen mérite, si je ne me trompe, toute l'attention des esprits raisonnables.

Un homme fait du bien aux hommes ses frères, celui-là détruit des animaux carnassiers, celui-ci invente des arts par la force de son génie. On les croit par conséquent plus favorisés de Dieu que le vulgaire ; on imagine qu'ils sont enfans de Dieu, on en fait des demi-dieux après leur mort, des dieux secondaires. On les propose non-seulement pour modèle au reste des hommes, mais pour objet de leur culte. Celui qui adore Hercule et Persée s'excite à les imiter. Des autels deviennent le prix du génie et du courage. Je ne vois là qu'une erreur dont il résulte du bien. Les hommes ne sont trompés alors que pour leur avantage. Si les anciens Romains n'avaient mis au rang des dieux secondaires que des Scipions, des Titus, des Trajans, des Marc-Aurèles, qu'aurions-nous à leur reprocher ?

Il y a l'infini entre Dieu et un homme ; d'accord : mais si dans le système des anciens, on a regardé l'ame humaine comme une portion finie de l'intelli-

gence infinie, qui se replonge dans le grand tout sans l'augmenter; si on suppose que Dieu habita dans l'ame de Marc-Aurèle; si cette ame fut supérieure aux autres par la vertu pendant sa vie; pourquoi ne pas supposer qu'elle est encore supérieure quand elle est dégagée de son corps mortel?

Nos frères les catholiques romains (car tous les hommes sont nos frères) ont peuplé le ciel de demi-dieux qu'ils appellent *saints*. S'ils avaient toujours fait d'heureux choix, avouons sans détour que leur erreur eût été un service rendu à la nature humaine. Nous leur prodiguons les injures et les mépris, quand ils fêtent un Ignace, chevalier de la Vierge; un Dominique persécuteur; un François, fanatique en démence, qui marche tout nu, qui parle aux bêtes, qui catéchise un loup, qui se fait une femme de neige. Nous ne pardonnons pas à Jérôme, traducteur savant, mais fautif, de livres juifs, d'avoir, dans son *Histoire des Pères du désert*, exigé nos respects pour un saint Pacôme qui allait faire ses visites monté sur un crocodile. Nous sommes surtout saisis d'indignation en voyant qu'à Rome on a canonisé Grégoire VII, l'incendiaire de l'Europe.

Mais il n'en est pas ainsi du culte qu'on rend en France au roi Louis IX, qui fut juste et courageux. Et si c'est trop que l'invoquer, ce n'est pas trop de le révérer : c'est seulement dire aux autres princes : Imitez ses vertus.

Je vais plus loin : je suppose qu'on ait placé dans une basilique la statue du roi Henri IV, qui conquit son royaume avec la valeur d'Alexandre et la clémence de Titus; qui fut bon et compatissant; qui sut choisir les meilleurs ministres, et fut son premier ministre lui-même : je suppose que, malgré ses faiblesses, on lui paie des hommages au-dessus des respects qu'on

rend à la mémoire des grands hommes, quel mal pourra-t-il en résulter ? Il vaudrait certainement mieux fléchir le genou devant lui que devant cette multitude de saints inconnus, dont les noms mêmes sont devenus un sujet d'opprobre et de ridicule. Ce serait une superstition, j'en conviens; mais une superstition qui ne pourrait nuire, un enthousiasme patriotique, et non un fanatisme pernicieux. Si l'homme est né pour l'erreur, souhaitons-lui des erreurs vertueuses.

La superstition qu'il faut bannir de la terre est celle qui, fesant de Dieu un tyran, invite les hommes à être tyrans. Celui qui dit le premier qu'on doit avoir les réprouvés en horreur, mit le poignard à la main de tous ceux qui osèrent se croire fidèles : celui qui le premier défendit toute communication avec ceux qui n'étaient pas de son avis, sonna le tocsin des guerres civiles dans toute la terre.

Je crois ce qui paraît impossible à la raison; c'est-à-dire, je crois ce que je ne crois pas : donc je dois haïr ceux qui se vantent de croire une absurdité contraire à la mienne. Telle est la logique des superstitieux, ou plutôt telle est leur exécrable démence. Adorer l'Être suprême, l'aimer, le servir, être utile aux hommes, ce n'est rien; c'est même, selon quelques-uns, une fausse vertu qu'ils appellent un *péché splendide*. Ainsi, depuis qu'on se fit un devoir sacré de disputer sur ce qu'on ne peut entendre; depuis qu'on plaça la vertu dans la prononciation de quelques paroles inexprimables que chacun voulut expliquer, les pays chrétiens furent un néâtre de discorde et de carnage.

Vous me direz qu'on doit imputer cette peste universelle à la rage de l'ambition plutôt qu'à celle du fanatisme. Je vous répondrai qu'on en est redevable à l'une et à l'autre. La soif de la domination s'est abreuvée du sang des imbéciles. Je n'aspire point à guérir

les hommes puissans de cette passion furieuse d'asservir les esprits ; c'est une maladie incurable. Tout homme voudrait que les autres s'empressassent à le servir ; et pour être servi mieux, il leur fera croire, s'il peut, que leur devoir et leur bonheur consistent à être ses esclaves. Allez trouver un homme qui jouit de quinze à seize millions de revenu, et qui a dans l'Europe quatre ou cinq cent mille sujets dispersés, lesquels ne lui coûtent rien, sans compter ses gardes et sa milice; remontrez-lui que le Christ, dont il se dit le vicaire et l'imitateur, a vécu dans la pauvreté et dans l'humilité; il vous répond que les temps sont changés; et pour vous le prouver, il vous condamne à périr dans les flammes. Vous n'avez corrigé ni cet homme, ni un *cardinal de Lorraine*, possesseur de sept évêchés à la fois. Que fait-on alors? on s'adresse aux peuples, on leur parle, et tout abrutis qu'ils sont, ils écoutent, ils ouvrent à demi les yeux ; ils secouent une partie du joug le plus avilissant qu'on ait jamais porté; ils se défont de quelques erreurs, ils reprennent un peu de leur liberté, cet apanage ou plutôt cette essence de l'homme, dont on les avait dépouillés. Si on ne peut guérir les puissans de l'ambition, on peut donc guérir les peuples de la superstition; on peut donc en parlant, en écrivant, rendre les hommes plus éclairés et meilleurs.

Il est bien aisé de leur faire voir ce qu'ils ont souffert pendant quinze cents années. Peu de personnes lisent, mais toutes peuvent entendre. Écoutez donc, mes chers frères, et voyez les calamités qui accablèrent les générations passées.

A peine les chrétiens, respirant en liberté sous Constantin, avaient trempé leurs mains dans le sang de la vertueuse Valérie, fille, femme et mère de Césars, et dans le sang du jeune Candidien son fils,

l'espérance de l'empire; à peine avaient-ils (*a*) égorgé le fils de l'empereur Maximin, âgé de huit ans, et sa fille âgée de sept; à peine ces hommes qu'on nous peint si patiens pendant deux siècles, avaient-ils ainsi signalé leurs fureurs au commencement du quatrième, que la controverse fit naître des discordes civiles, qui, se succédant les unes aux autres sans aucun moment de relâche, agitent encore l'Europe. Quels sont les sujets de ces querelles sanguinaires? des subtilités, mes frères, dont on ne trouve pas le moindre mot dans l'Évangile. On veut savoir si le Fils est engendré ou fait; s'il est engendré dans le temps ou avant le temps; s'il est consubstantiel ou semblable au Père; si la *monade de Dieu*, comme dit Athanase, est trine en trois hypostases; si le Saint-Esprit est engendré ou procédant; ou s'il procède du Père seul ou du Père et du Fils; si Jésus eut deux volontés ou une, ou deux natures, une ou deux personnes.

Enfin, depuis la *consubstantialité* jusqu'à la *transsubstantiation*, termes aussi difficiles à prononcer qu'à comprendre, tout a été sujet de dispute, et toute dispute a fait couler des torrens de sang.

Vous savez combien en fit verser notre superstitieuse Marie, fille du tyran Henri VIII, et digne épouse du tyran espagnol Philippe II. Le trône de Charles Ier fut changé en échafaud; et ce roi périt par le dernier supplice, après que plus de deux cent mille hommes eurent été égorgés pour une liturgie.

Vous connaissez les guerres civiles de France. Une troupe de théologiens fanatiques, appelée *la Sorbonne*, déclare le roi Henri III déchu du trône, et soudain un apprenti théologien l'assassine. Elle déclare le grand Henri IV, notre allié, incapable de régner; et vingt

(*a*) En 313.

meurtriers se succèdent les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin, sur la seule nouvelle que ce héros va protéger ses anciens alliés contre les adhérens du pape, un moine feuillant, un maître d'école, plonge le couteau dans le cœur du plus vaillant des rois et du meilleur des hommes, au milieu de sa capitale, aux yeux de son peuple, et dans les bras de ses amis. Et par une contradiction inconcevable sa mémoire est à jamais adorée; et la troupe de Sorbonne qui le proscrivit, qui l'excommunia, qui excommunia ses sujets fidèles, et qui n'a droit d'excommunier personne, subsiste encore à la honte de la France.

Ce ne sont pas les peuples, mes frères, ce ne sont pas les cultivateurs, les artisans ignorans et paisibles, qui ont élevé ces querelles ridicules et funestes, sources de tant d'horreurs et de tant de parricides. Il n'en est malheureusement aucune dont les théologiens n'aient été les auteurs. Des hommes nourris de vos travaux, dans une heureuse oisiveté, enrichis de vos sueurs et de votre misère, combattirent à qui aurait le plus de partisans et le plus d'esclaves; ils vous inspirèrent un fanatisme destructeur, pour être vos maîtres : ils vous rendirent superstitieux non pas pour que vous craignissiez Dieu davantage, mais afin que vous les craignissiez.

L'Évangile n'a pas dit à Jacques, à Pierre, à Barthélemi : Nagez dans l'opulence; pavanez-vous dans les honneurs; marchez entourés de gardes. Il ne leur a pas dit non plus : Troublez le monde par vos questions incompréhensibles. Jésus, mes frères, n'agita aucune de ces questions. Voudrions-nous être plus théologiens que celui que vous reconnaissez pour votre unique maître? Quoi! il vous a dit : Tout consiste à aimer Dieu et son prochain, et vous rechercheriez autre chose?

Y a-t-il quelqu'un parmi vous? que dis-je? y a-t-il quelqu'un sur la terre qui puisse penser que Dieu le jugera sur des points de théologie, et non pas sur ses actions?

Qu'est-ce qu'une opinion théologique? c'est une idée qui peut être vraie ou fausse, sans que la morale y soit intéressée. Il est bien évident que vous devez être vertueux, soit que le Saint-Esprit procède du Père par spiration, ou qu'il procède du Père et du Fils. Il n'est pas moins évident que vous ne comprendrez jamais aucune proposition de cette espèce. Vous n'aurez jamais la plus légère notion comment Jésus avait deux natures et deux volontés dans une personne. S'il avait voulu que vous en fussiez informés, il vous l'aurait dit. Je choisis ces exemples entre cent autres, et je passe sous silence d'autres disputes, pour ne pas rouvrir des plaies qui saignent encore.

Dieu vous a donné l'entendement; il ne peut vouloir que vous le pervertissiez. Comment une proposition dont vous ne pouvez jamais avoir d'idée pourrait-elle vous être nécessaire? Que Dieu, qui donne tout, ait donné à un homme plus de lumières, plus de talens qu'à un autre, cela se voit tous les jours. Qu'il ait choisi un homme pour s'unir de plus près à lui qu'aux autres hommes; qu'il en ait fait le modèle de la raison et de la vertu, cela ne révolte point notre bon sens. Personne ne doit nier qu'il soit possible à Dieu de verser ses plus beaux dons sur un de ses ouvrages. On peut donc croire en Jésus qui a enseigné la vertu et qui l'a pratiquée; mais craignons qu'en voulant aller trop au-delà, nous ne renversions tout l'édifice.

Le superstitieux verse du poison sur les alimens les plus salutaires, il est son propre ennemi et celui des hommes. Il se croira l'objet des vengeances éternelles, s'il a mangé de la viande un certain jour; il pense qu'une

longue robe grise, avec un capuce pointu et une grande barbe est beaucoup plus agréable à Dieu qu'un visage rasé et une tête qui porte ses cheveux; il s'imagine que son salut est attaché à des formules latines qu'il n'entend point; il a élevé sa fille dans ces principes; elle s'enterre dans un cachot dès qu'elle est nubile; elle trahit la postérité pour plaire à Dieu; plus coupable envers le genre humain, que l'Indienne qui se précipite dans le bûcher de son mari après lui avoir donné des enfans.

Anachorètes des parties méridionales de l'Europe, condamnés par vous-mêmes à une vie aussi abjecte qu'affreuse, ne vous comparez pas aux pénitens du bord du Gange; vos austérités n'approchent pas de leurs supplices volontaires. Mais ne pensez pas que Dieu approuve dans vous ce que vous avouez qu'il condamne dans eux.

Le superstitieux est son propre bourreau : il est encore celui de quiconque ne pense pas comme lui. La délation la plus infâme, il l'appelle *correction fraternelle;* il accuse la naïve innocence qui n'est pas sur ses gardes, et qui, dans la simplicité de son cœur, n'a pas mis le sceau sur ses lèvres. Il la dénonce à ces tyrans des ames, qui rient en même temps de l'accusé et de l'accusateur.

Enfin le superstitieux devient fanatique, et c'est alors que son zèle est capable de tous les crimes au nom du Seigneur.

Nous ne sommes plus, il est vrai, dans ces temps abominables où les parens et les amis s'égorgeaient; où cent batailles rangées couvraient la terre de cadavres pour quelques argumens de l'école; mais des cendres de ce vaste incendie il renaît tous les jours quelques étincelles : les princes ne marchent plus aux combats à la voix d'un prêtre ou d'un moine; mais les

citoyens se persécutent encore dans le sein des villes, et la vie privée est souvent empoisonnée de la peste de la superstition. Que diriez-vous d'une famille qui serait toujours prête à se battre, pour deviner de quelle manière il faut saluer son père? Eh! mes enfans, il s'agit de l'aimer: vous le saluerez comme vous pourrez. N'êtes-vous frères que pour être divisés, et faudra-t-il que ce qui doit vous unir soit toujours ce qui vous sépare?

Je ne connais pas une seule guerre civile entre les Turcs pour la religion. Que dis-je, une guerre civile? l'histoire n'a marqué aucune sédition, aucun trouble parmi eux, excité par la controverse. Est-ce parce qu'ils ont moins de prétextes de disputes? Est-ce parce qu'ils sont nés moins inquiets et plus sages que nous? Ils ne s'informent pas de quelle secte vous êtes, pourvu que vous payiez exactement un tribut léger. Chrétiens latins, chrétiens grecs, jacobites, monothélites, cophtes, protestans, réformés, tout est bien venu chez eux, tandis qu'il n'y a pas trois nations chez les chrétiens qui exercent cette humanité.

Enfin, mes frères, Jésus ne fut point superstitieux; il ne fut point intolérant; il n'a pas proféré une seule parole contre le culte des Romains, dont sa patrie était environnée. Imitons son indulgence, et méritons qu'on en ait pour nous.

Ne nous effrayons pas de cet argument barbare si souvent répété. Le voici, je crois, dans toute sa force:

« Vous croyez qu'un homme de bien peut trouver » grâce devant l'Être des êtres, devant le Dieu de jus- » tice et de miséricorde, dans quelque temps, dans » quelque lieu, dans quelque religion qu'il ait consumé » sa courte vie; et nous, au contraire, nous affirmons » qu'on ne peut plaire à Dieu qu'en étant né parmi » nous, ou ayant été enseigné par nous : il nous est

» démontré que nous sommes les seuls dans le monde » qui ayons raison. Nous savons que Dieu étant venu » sur la terre, et étant mort du dernier supplice pour » tous les hommes, il ne veut pourtant avoir pitié que » de notre petite assemblée, et que même dans cette » assemblée, il n'y a que fort peu de personnes qui » pourront échapper à des peines éternelles. Prenez » donc le parti le plus sûr ; entrez dans notre petite » assemblée, et tâchez d'être élu chez nous. »

Remercions nos frères qui tiennent ce langage ; félicitons-les d'être certains que tout l'univers est damné, hors un petit nombre d'entre eux, et croyons que notre secte vaut mieux que la leur, par cela seul qu'elle est plus raisonnable et plus compatissante. Quiconque me dit : *Pense comme moi, ou Dieu te damnera*, me dira bientôt : *Pense comme moi, ou je t'assassinerai.* Prions Dieu qu'il adoucisse ces cœurs atroces, et qu'il inspire à tous ses enfans des sentimens de frères. Nous voilà dans notre île où la secte épiscopale domine depuis Douvres jusqu'à la petite rivière de Tweed. De là jusqu'à la dernière des Orcades le presbytérianisme est en crédit, et sous ces deux religions régnantes, il y en a dix ou douze autres particulières. Allez en Italie, vous trouverez le despotisme papiste sur le trône. Ce n'est plus la même chose en France; elle est traitée à Rome de demi-hérétique. Passez en Suisse, en Allemagne, vous couchez aujourd'hui dans une ville calviniste, demain dans une papiste, après demain dans une luthérienne. Allez jusqu'en Russie, vous ne voyez plus rien de tout cela. C'est une secte toute différente. La cour y est éclairée, à la vérité, par une impératrice philosophe. L'auguste Catherine a mis la raison sur le trône, comme elle y a placé la magnificence et la générosité; mais le peuple de ses provinces déteste encore également et luthériens, et calvinistes, et papistes. Il

ne voudrait ni manger avec aucun d'eux, ni boire dans le même verre. Or, je vous demande, mes frères, ce qui arriverait si, dans une assemblée de tous ces sectaires, chacun se croyait autorisé par l'esprit divin à faire triompher son opinion ? Ne voyez-vous pas les épées tirées, les potences dressées, les bûchers allumés d'un bout de l'Europe à l'autre? Quel est donc celui qui a raison dans ce chaos de disputes? le tolérant, le bienfesant. Ne dites pas qu'en prêchant la tolérance nous prêchons l'indifférence. Non, mes frères; celui qui adore Dieu et qui fait du bien aux hommes n'est point indifférent. Ce nom convient bien davantage au superstitieux qui pense que Dieu lui saura gré d'avoir proféré des formules inintelligibles, tandis qu'il est en effet très-indifférent sur le sort de son frère qu'il laisse périr sans secours, ou qu'il abandonne dans la disgrâce, ou qu'il flatte dans la prospérité, ou qu'il persécute s'il est d'une autre secte, s'il est sans appui et sans protection. Plus le superstitieux se concentre dans des pratiques et dans des croyances absurdes, plus il a d'indifférence pour les vrais devoirs de l'humanité. Souvenons-nous à jamais d'un de nos charitables compatriotes. Il fondait un hôpital pour les vieillards, dans sa province; on lui demandait si c'était pour des papistes, des luthériens, des presbytériens, des quakers, des sociniens, des anabaptistes, des méthodistes, des memnonistes? Il répondit : Pour des hommes.

O mon Dieu ! écarte de nous l'erreur de l'athéisme qui nie ton existence, et délivre-nous de la superstition qui outrage ton existence, et qui rend la nôtre affreuse.

TROISIÈME HOMÉLIE

Sur l'interprétation de l'ancien Testament.

MES FRÈRES,

Les livres gouvernent le monde, ou du moins, toutes les nations qui ont l'usage de l'écriture; les autres ne méritent pas qu'on les compte. Le *Zenda-Vesta*, attribué au premier Zoroastre, fut la loi des Persans. Le *Veidam* et le *Shastabad* sont encore celle des brames. Les Égyptiens furent régis par les livres de Thot, qu'on appela le *Premier Mercure*. L'*Alcoran* ou le *Coran* gouverne aujourd'hui l'Afrique, l'Égypte, l'Arabie, les Indes, une partie de la Tartarie, la Perse entière, la Scythie dans la Chersonèse, l'Asie mineure, la Syrie, la Thrace, la Thessalie, et toute la Grèce, jusqu'au détroit qui sépare Naples de l'Empire. Le *Pentateuque* gouverne les Juifs; et par une singulière providence, il est aujourd'hui notre règle. Notre devoir est de lire ensemble cet ouvrage divin, qui est le fondement de notre foi.

Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. Et la terre était sans forme et vide; les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait sur le dessus des eaux. Et Dieu dit: Que la lumière soit; et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu nomma la lumière jour, *et les ténèbres* nuit. *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le premier jour. Puis Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. Dieu donc fit l'étendue, et sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue, d'avec celles qui sont au-*

dessus de l'étendue; et il fut ainsi. Et Dieu nomma l'étendue des cieux. *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le second jour. Puis Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient rassemblées en un lieu, et que le sec paraisse; et il fut ainsi, etc.*

Nous savons, mes frères, que Dieu, en parlant ainsi aux Juifs, daigna se proportionner à leur intelligence encore grossière. Personne n'ignore que notre terre n'est qu'un point, en comparaison de l'espace que nous nommons improprement le *ciel*, dans lequel brille cette prodigieuse quantité de soleils, autour desquels roulent des planètes très-supérieures à la nôtre. On sait que la lumière n'a pas été faite avant le jour, et que notre lumière vient du soleil. On sait que l'étendue solide entre les eaux supérieures et les inférieures, étendue qui, à la lettre, signifie *firmament*, est une erreur de l'ancienne physique adoptée par les Grecs. Mais puisque Dieu parlait aux Juifs, il daignait s'abaisser à parler leur langage. Personne ne l'aurait certainement entendu dans le désert d'Oreb, s'il avait dit : *J'ai mis le soleil au centre de votre monde; le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour de ce grand astre par qui toutes les planètes sont illuminées; et la lune tourne en un mois autour de la terre. Ces autres astres que vous voyez, sont autant de soleils qui président à d'autres mondes, etc.*

Si l'éternel géomètre s'était exprimé ainsi, il aurait parlé dignement, il est vrai, en maître qui connaît son ouvrage; mais nul Juif n'aurait compris un mot à ces sublimes vérités. Ce peuple était d'un col roide, et dur d'entendement. Il fallut donner des alimens grossiers à un peuple grossier, qui ne pouvait être nourri que par de tels alimens. Il semble que ce premier cha-

pitre de la *Genèse* fut une allégorie, proposée par l'Esprit saint, pour être expliquée un jour par ceux que Dieu daignerait remplir de ses lumières. C'est du moins l'idée qu'en eurent les principaux Juifs, puisqu'il fut défendu de lire ce livre avant vingt-cinq ans, afin que l'esprit des jeunes gens, disposé par les maîtres, pût lire l'ouvrage avec plus d'intelligence et de respect.

Les docteurs prétendaient donc qu'à la lettre, le Nil, l'Euphrate, le Tigre et l'Araxe, n'avaient pas en effet leurs sources dans le paradis terrestre; mais que ces quatre fleuves qui l'arrosaient, signifiaient évidemment quatre vertus nécessaires à l'homme. Il était visible, selon eux, que la femme formée de la côte de l'homme était l'allégorie la plus frappante de la concorde inaltérable qui doit régner dans le mariage; et que les ames des époux doivent être unies comme leur corps. C'est le symbole de la paix et de la fidélité qui doivent régner dans leur société.

Le serpent qui séduisit Ève, et qui était *le plus rusé de tous les animaux de la terre*, est, si nous en croyons Philon lui-même et plusieurs pères, une expression figurée qui peint sensiblement nos désirs corrompus. L'usage de la parole, que l'Écriture lui prête, est la voix de nos passions qui parle à nos cœurs. Dieu emploie l'allégorie du serpent, qui était très-commune dans tout l'Orient. Il passait pour subtil, parce qu'il se dérobe avec vitesse à ceux qui le poursuivent, et qu'il s'élance avec adresse sur ceux qui l'attaquent. Son changement de peau était le symbole de l'immortalité. Les Égyptiens portaient un serpent d'argent dans leurs processions. Les Phéniciens, voisins des déserts des Hébreux, avaient depuis long-temps la fable allégorique d'un serpent qui avait fait la guerre à l'homme et à Dieu. Enfin, le serpent qui tenta Ève

a été reconnu pour le diable qui veut toujours nous tenter et nous perdre.

Il est vrai que la doctrine du diable tombé du ciel, et devenu l'ennemi du genre humain, ne fut connue des Juifs que dans la suite des siècles; mais le divin auteur qui savait bien que cette doctrine serait un jour répandue, daignait en jeter la semence dans les premiers chapitres de la *Genèse*.

Nous ne connaissons, à la vérité, l'histoire de la chute des mauvais anges que par ce peu de mots de l'Épître de saint Jude : *Des étoiles errantes, à qui l'obscurité des ténèbres est réservée éternellement, desquels Enoch, septième homme après Adam, a prophétisé.* On a cru que ces étoiles errantes étaient les anges transformés en démons malfesans, et on supplée aux prophéties d'Enoch, septième homme après Adam, lesquelles nous n'avons plus. Mais dans quelque labyrinthe que se perdent les savans pour expliquer les choses incompréhensibles, il en résulte toujours que nous devons entendre dans un sens édifiant tout ce qui ne peut être entendu à la lettre.

Les anciens brachmanes avaient, comme nous l'avons dit, cette théologie, plusieurs siècles avant que la nation juive existât. Les anciens Persans avaient donné des noms au diable long-temps avant les Juifs. Et vous savez que dans le *Pentateuque* on ne trouve le nom d'aucun bon ou mauvais ange. On ne connut ni Gabriel, ni Raphaël, ni Satan, ni Asmodée dans les livres juifs, que très-long-temps après, et lorsque ce petit peuple eut appris ces noms dans son esclavage à Babylone. Tout cela prouve au moins que la doctrine des êtres célestes et des êtres infernaux a été commune à de grandes nations. Vous la retrouverez dans le livre de Job, précieux monument de l'antiquité. Job est un personnage arabe; c'est en arabe que cette allégorie fut

écrite. Il reste encore dans la traduction hébraïque des phrases entières arabes. Voilà donc les Indiens, les Persans, les Arabes et les Juifs, qui, les uns après les autres, admettent à peu près la même théologie. Elle est donc digne d'une grande attention.

Mais ce qui en est bien plus digne, c'est la morale qui doit résulter de toute cette théologie antique. Les hommes qui ne sont point nés pour être meurtriers, puisque Dieu ne les a point armés comme les lions et les tigres; qui ne sont point nés pour l'imposture, puisqu'ils aiment tous nécessairement la vérité; qui ne sont point nés pour être des brigands ravisseurs, puisque Dieu leur a donné également à tous les fruits de la terre et les toisons des brebis; mais qui cependant sont devenus ravisseurs, parjures et homicides, sont réellement les anges transformés en démons.

Cherchons toujours, mes frères, dans la sainte Écriture ce qui nous enseigne la morale et non la physique.

Que l'ingénieux Calmet emploie sa profonde sagacité et sa pénétrante dialectique à trouver la place du paradis terrestre; contentons-nous de mériter, si nous pouvons, le paradis céleste, par la justice, par la tolérance, par la bienfesance.

Et quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras point; car le jour que tu en mangeras tu mourras de mort (b).

Les interprètes avouent qu'on n'a jamais connu aucun arbre qui donnât de la science. Adam ne mourut point de la mort le jour qu'il en mangea; il vécut encore neuf cent trente années, dit la sainte Écriture. Hélas! que sont neuf siècles entre deux éternités! ce n'est pas même une minute dans le temps, et nos

(b) Gen. II, 17.

jours passent comme l'ombre. Mais cette allégorie ne nous dit-elle pas clairement que la science mal entendue est capable de nous perdre ? L'arbre de la science porte sans doute des fruits bien amers, puisque tant de savans théologiens ont été persécuteurs ou persécutés, et que plusieurs sont morts d'une mort épouvantable. Ah ! mes frères, l'Esprit saint a voulu nous faire voir combien une fausse science est dangereuse, combien elle enfle le cœur, et à quel point un docteur est souvent absurde.

C'est de ce passage que saint Augustin conclut l'imputation faite à tous les hommes de la désobéissance du premier. C'est lui qui développa la doctrine du péché originel, soit que la souillure de ce péché ait corrompu nos corps, soit que les ames qui entrent dans nos corps en soient abreuvées ; mystère en tout point incompréhensible, mais qui nous avertit du moins de ne point vivre dans le crime, si nous sommes nés dans le crime.

Et l'Éternel mit une marque sur Caïn, afin que quiconque le trouverait ne le tuât point (c). C'est ici surtout, mes frères, que les pères sont opposés les uns aux autres. La famille d'Adam n'était pas encore nombreuse ; l'Écriture ne lui donne d'autres enfans qu'Abel et Caïn, dans le temps que ce premier fut assassiné par son frère. Comment Dieu est-il obligé de donner une sauvegarde à Caïn contre tous ceux qui pourront le punir ? Remarquons seulement que Dieu pardonne à Caïn un fratricide, après lui avoir donné sans doute des remords. Profitons de cette leçon ; ne condamnons pas nos frères aux plus épouvantables supplices, pour des causes légères. Quand Dieu daigne avoir de l'indulgence pour un meurtre abominable,

(c) Gen. IV.

imitons le Dieu de miséricorde. On nous objecte que Dieu, en pardonnant à un cruel meurtrier, damne à jamais tous les hommes pour la transgression d'Adam, qui n'était coupable que d'avoir mangé du fruit défendu. Il semble à notre faible raison que Dieu soit injuste en flétrissant éternellement tous les enfans de ce coupable, non pas pour expier un fratricide, mais pour une désobéissance qui semble excusable. C'est, dit-on, une contradiction intolérable qu'on ne peut admettre dans l'être infiniment bon; mais cette contradiction n'est qu'apparente. Dieu, en nous livrant, nous, nos pères et nos enfans aux flammes pour la désobéissance d'Adam, nous envoie, quatre mille ans après, Jésus-Christ pour nous délivrer, et il conserve la vie à Caïn pour peupler la terre; ainsi il est partout le Dieu de justice et de miséricorde. Saint Augustin appelle la faute d'Adam une faute heureuse; mais celle de Caïn fut plus heureuse encore, puisque Dieu prit soin de lui mettre un signe qui était une marque de sa protection.

Tu feras le comble de l'arche d'une coudée de hauteur, etc. (d). Nous voici parvenus au plus grand des miracles, devant lequel il faut que la raison s'humilie, et que le cœur se brise. Nous savons assez avec quelle audace dédaigneuse les incrédules s'élèvent contre le prodige d'un déluge universel.

C'est en vain qu'ils objectent que dans les années les plus pluvieuses, il ne tombe pas trente pouces d'eau sur la terre pendant une année; que même pendant cette année il y a autant de terrains qui n'ont point reçu la pluie, qu'il y en a d'inondés; que la loi de la gravitation empêche l'Océan de franchir ses bornes; que s'il couvrait la terre il laisserait son lit à sec;

(*d*) Gen. VI, 16, etc.

qu'en couvrant la terre il ne pourrait surpasser le sommet des montagnes de quinze coudées; que les animaux qui entraient dans l'arche ne pouvaient venir d'Amérique ni des terres australes; que sept paires d'animaux purs, et deux paires d'animaux impurs pour chaque espèce, n'auraient pu être contenues seulement dans vingt arches; que ces vingt arches n'auraient pu contenir tout le fourrage qu'il leur fallait, non-seulement pendant dix mois, mais pendant l'année suivante, année pendant laquelle la terre trop abreuvée ne pouvait rien produire; que les animaux voraces, qui se nourrissent de chair, seraient péris faute de nourriture; que huit personnes qui étaient dans l'arche n'auraient pu suffire à distribuer aux animaux leur pâture journalière. Enfin, ils ne tarissent point sur les difficultés; mais on lève toutes ces difficultés en leur fesant voir que ce grand événement est un miracle : et dès lors toute dispute est finie.

Or çà, bâtissons une ville et une tour de laquelle le sommet soit jusqu'aux cieux, et acquérons-nous de la réputation, de peur que nous ne soyons dispersés par toute la terre (e).

Les incrédules prétendent qu'on peut avoir de la réputation et être dispersé. Ils demandent si les hommes ont pu jamais être assez insensés pour vouloir bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Ils disent que cette tour ne s'élève que dans l'air, et que si par l'air on entend le ciel, elle sera nécessairement dans le ciel, ne fût-elle haute que de vingt pieds; que si tous les hommes alors parlaient la même langue, ce qu'ils pouvaient faire de plus sage était de se réunir dans la même ville, et de prévenir la corruption de leur lan-

(e) Gen. XI, 4.

gage. Ils étaient apparemment tous dans leur patrie, puisqu'ils étaient tous d'accord pour y bâtir. Les chasser de leur patrie est tyrannique; leur faire parler de nouvelles langues tout d'un coup est absurde. Par conséquent, disent-ils, on ne peut regarder l'histoire de la tour de Babel que comme un conte oriental.

Je réponds à ce blasphème que ce miracle, étant écrit par un auteur qui a rapporté tant d'autres miracles, doit être cru comme les autres. Les œuvres de Dieu ne doivent ressembler en rien aux œuvres des hommes. Les siècles des patriarches et des prophètes ne doivent tenir en rien des siècles des hommes ordinaires. Dieu, qui ne descend plus sur la terre, y descendait alors souvent pour voir lui-même ses ouvrages. C'est la tradition de toutes les grandes nations anciennes. Les Grecs, qui n'eurent aucune connaissance des livres juifs, que long-temps après la traduction faite dans Alexandrie par les Juifs hellénistes; les Grecs avaient cru, avant Homère et Hésiode, que le grand Zeus et tous les autres dieux descendaient de l'air pour visiter la terre. Quel fruit pouvons-nous tirer de cette idée généralement établie? que nous sommes toujours en présence de Dieu, et que nous ne devons nous livrer à aucune action, à aucune pensée, qui ne soit conforme à sa justice. En un mot, la tour de Babel n'est pas plus extraordinaire que tout le reste. Le livre est également authentique dans toutes ses parties : on ne peut nier un fait sans nier tous les autres : il faut soumettre sa raison orgueilleuse, soit qu'on lise cette histoire comme véridique, soit qu'on la regarde comme un emblème.

Et en ce jour le Seigneur traita alliance avec Abraham, en disant : J'ai donné à ta postérité

ce pays, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate (f).

Les incrédules triomphent de voir que les Juifs n'ont jamais possédé qu'une partie de ce que Dieu leur a promis. Ils trouvent même injuste que le Seigneur leur ait donné cette portion. Ils disent que les Juifs n'y avaient pas le moindre droit; qu'un voyage fait autrefois par un Chaldéen, dans un pays barbare, ne pouvait être un prétexte légitime d'envahir ce petit pays; qu'un homme qui se dirait aujourd'hui descendant de saint Patrick, serait mal reçu à venir saccager l'Irlande, en disant qu'il en a reçu l'ordre de Dieu. Mais considérons toujours combien les temps sont changés; respectons les livres des Juifs, en nous gardant d'imiter jamais ce peuple. Dieu ne commande plus ce qu'il commandait autrefois.

On demande quel est cet Abraham, et pourquoi on fait remonter le peuple juif à un Chaldéen fils d'un potier idolâtre, qui n'avait aucun rapport avec les gens du pays de Canaan, et qui ne pouvait entendre leur idiome? Ce Chaldéen va jusqu'à Memphis avec sa femme courbée sous le poids de ses ans, et cependant bonne encore. Pourquoi de Memphis ce couple se transporte-t-il dans le désert de Guérar? Comment y a-t-il un roi dans cet horrible désert? Comment le roi d'Égypte et le roi de Guérar sont-ils tous deux amoureux de la vieille épouse d'Abraham? Ce ne sont là que des difficultés historiques; l'essentiel est d'obéir à Dieu. La sainte Écriture nous représente toujours Abraham comme soumis sans réserve aux volontés du Très-Haut: songeons à l'imiter plutôt qu'à disputer.

Or sur le soir deux anges vinrent à Sodome,

(f) Gen. XV, 18.

etc. (*g*). C'est ici une pierre de scandale pour les examinateurs qui n'écoutent que leur raison. Deux anges, c'est-à-dire, deux créatures spirituelles, deux ministres célestes de Dieu, qui ont un corps terrestre, qui inspirent des désirs infâmes à toute une ville, et même aux vieillards; un père de famille qui veut prostituer ses deux filles pour sauver l'honneur de ces deux anges; une ville changée en un lac par le feu; une femme métamorphosée en une statue de sel; deux filles qui trompent et qui enivrent leur père pour commettre un inceste avec lui, de peur, disent-elles, que sa race ne périsse; tandis qu'elles ont tous les habitans de la ville de Thsoar parmi lesquels elles peuvent choisir! Tous ces événemens rassemblés forment une image révoltante; mais si nous sommes raisonnables, nous conviendrons avec saint Clément d'Alexandrie, et avec tous les pères qui l'ont suivi, que tout est ici allégorique.

Souvenons-nous que c'était la manière d'écrire de tout l'Orient. Les paraboles furent si long-temps en usage, que l'auteur de toute vérité, quand il vint sur la terre, ne parla aux Juifs qu'en paraboles.

Les paraboles composent toute la théologie profane de l'antiquité. Saturne qui dévore ses enfans est visiblement le temps qui détruit ses propres ouvrages. Minerve est la sagesse; elle est formée dans la tête du maître des dieux. Les flèches de l'enfant Cupidon et son bandeau ne sont que des figures trop sensibles. La chute de Phaéton est un emblème admirable des ambitieux. Tout n'est pas allégorie dans la théologie païenne, tout ne l'est pas non plus dans l'histoire sacrée du peuple juif. Les pères distinguent ce qui est purement historique, ou purement parabole, et ce qui est

(*g*) Gen. XIX tout entier.

mêlé de l'un et de l'autre. Il est difficile, j'en conviens, de marcher dans ces chemins escarpés; mais pourvu que nous apprenions à nous conduire dans le chemin de la vertu, qu'importe celui de la science?

Le crime que Dieu punit ici est horrible; que cela nous suffise. La femme de Loth est changée en statue de sel pour avoir regardé derrière elle. Modérons les emportemens de notre curiosité : en un mot, que toutes les histoires de l'Écriture servent à nous rendre meilleurs, si elles ne nous rendent pas plus éclairés.

Il y a, ce me semble, mes frères, deux manières d'interpréter figurément et dans un sens mystique les saintes Écritures. La première, qui est incontestablement la meilleure, est celle de tirer de tous les faits des instructions pour la conduite de la vie. Si Jacob fait une cruelle injustice à son frère Ésaü, s'il trompe son beau-père Laban, conservons la paix dans nos familles, et agissons avec justice envers nos parens. Si le patriarche Ruben déshonore le lit de son père Jacob, ayons cet inceste en horreur. Si le patriarche Juda commet un inceste encore plus odieux avec Thamar sa belle-fille, n'en ayons que plus d'aversion pour ces iniquités. Quand David ravit la femme d'Uriah et qu'il assassine son mari; quand Salomon assassine son frère; quand presque tous les petits rois juifs sont des meurtriers barbares, adoucissons nos mœurs en lisant cette suite affreuse de crimes. Lisons enfin toute la *Bible* dans cet esprit : elle inquiète celui qui veut être savant, elle console celui qui ne veut être qu'homme de bien.

L'autre manière de développer le sens caché des Écritures est celle de regarder chaque événement comme un emblème historique et physique. C'est la méthode qu'ont employée saint Clément, le grand

Origène, le respectable saint Augustin, et tant d'autres pères. Selon eux, le morceau de drap rouge que la prostituée Rahab pend à sa fenêtre est le sang de Jésus-Christ. Moïse étendant les bras annonce le signe de la croix. Juda liant son ânon à la vigne figure l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Saint Augustin compare l'arche de Noé à Jésus. Saint Ambroise, dans son livre septième de *Arcâ*, dit que la petite porte de dégagement pratiquée dans l'arche signifie l'ouverture par laquelle l'homme jette la partie grossière des alimens. Quand même toutes ces explications seraient vraies, quel fruit en pourrions-nous retirer? les hommes en seront-ils plus justes, quand ils sauront ce que signifie la petite porte de l'arche? Cette méthode d'expliquer l'Écriture sainte n'est qu'une subtilité de l'esprit, et elle peut nuire à la simplicité du cœur.

Écartons tous les sujets de dispute qui divisent les nations, et pénétrons-nous des sentimens qui les réunissent. La soumission à Dieu, la résignation, la justice, la bonté, la compassion, la tolérance, voilà les grands principes. Puissent tous les théologiens de la terre vivre ensemble comme les commerçans qui, sans examiner dans quel pays ils sont nés, dans quelles pratiques ils ont été nourris, suivent entre eux les règles inviolables de l'équité, de la fidélité, de la confiance réciproque! ils sont par ces principes les liens de toutes les nations. Mais ceux qui ne connaissent que leurs opinions, et qui condamnent toutes les autres; ceux qui croient que la lumière ne luit que pour eux, et que les autres hommes marchent dans les ténèbres; ceux qui se feraient un scrupule de communiquer avec les religions étrangères, ceux-là ne méritent-ils pas le titre d'ennemis du genre humain?

Je ne dissimulerai point que les plus savans hommes assurent que le *Pentateuque* n'est point de Moïse.

Newton, le grand Newton, qui seul a découvert le premier principe de la nature, qui seul a connu la lumière, cet étonnant génie, qui avait tant approfondi l'*Histoire ancienne*, attribue le *Pentateuque* à Samuel. D'autres savans respectables croient qu'il fut fait du temps d'Osias par le scribe Saphan; d'autres enfin prétendent qu'Esdras en fut l'auteur, au retour de la captivité. Tous s'accordent avec quelques Juifs modernes à ne point croire que cet ouvrage soit de Moïse. Cette grande objection n'est pas si terrible qu'elle le paraît. Nous révérons certainement le *Décalogue*, par quelque main qu'il ait été écrit. Nous sommes en dispute sur la date de plusieurs lois que les uns attribuent à Édouard III, les autres à Édouard II; mais nous n'en adoptons pas moins ces lois, parce que nous les trouvons justes et utiles. Si même dans le préambule il y a des faits qu'on révoque en doute, si nos compatriotes rejettent ces faits, ils ne rejettent point la loi qui subsiste.

Distinguons toujours l'histoire du dogme, et le dogme de la morale, de cette morale éternelle que tous les législateurs ont enseignée, et que tous les peuples ont reçue.

O morale sainte! ô mon Dieu qui en êtes le créateur! je ne vous enfermerai point dans les limites d'une province; vous régnez sur tous les êtres pensans et sensibles. Vous êtes le Dieu de Jacob, mais vous êtes le Dieu de l'univers.

Je ne puis finir ce discours, mes chers frères, sans vous parler des prophètes. C'est un des grands objets sur lesquels nos ennemis pensent nous accabler; ils disent que dans l'antiquité tout peuple avait ses prophètes, ses devins, ses voyans. Mais si les Égyptiens, par exemple, avaient anciennement de faux prophètes, s'ensuit-il que les Juifs ne pussent en avoir de vérita-

bles ? On prétend qu'ils n'avaient aucune mission, aucun grade, aucune autorisation légale; cela est vrai; mais ne pouvaient-ils pas être autorisés par Dieu même ? Ils s'anathématisaient les uns les autres, ils se traitaient réciproquement de fourbes et d'insensés; et le prophète Sédékia ose même donner un soufflet au prophète Michée, en présence du roi Josaphat : nous n'en disconvenons pas. Les *Paralipomènes* rapportent ce fait. Mais un ministère est-il moins saint quand les ministres le déshonorent ? et nos prêtres n'ont-ils pas fait cent fois pis que de se donner des soufflets ?

Dieu ordonne à Ézéchiel de manger un livre de parchemin; de mettre des excrémens humains sur son pain; de partager ensuite ses cheveux en trois parties, et d'en jeter une dans le feu; de se faire lier; de coucher trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit. Dieu commande expressément au prophète Ozée de prendre une fille de fornication, et d'en avoir des enfans de fornication. Dieu veut ensuite qu'Ozée couche avec une femme adultère, pour quinze drachmes et un boisseau et demi d'orge. Tous ces commandemens de Dieu scandalisent les esprits qui se disent sages; mais ne seront-ils pas plus sages, s'ils voient que ce sont des allégories, des types, des paraboles, conformes aux mœurs des Israélites; qu'il ne faut ni demander compte à un peuple de ses usages, ni demander compte à Dieu des ordres qu'il a donnés en conséquence de ces usages reçus ?

Dieu n'a pu ordonner sans doute à un prophète d'être débauché et adultère; mais il a voulu faire connaître qu'il réprouvait les crimes et les adultères de son peuple chéri. Si nous ne lisions pas la *Bible* dans cet esprit, hélas ! nous serions révoltés et indignés à chaque page.

Édifions-nous de ce qui fait le scandale des autres;

tirons une nourriture salutaire de ce qui leur sert de poison. Quand le sens propre et littéral d'un passage paraît conforme à notre raison, tenons-nous-en à ce sens naturel. Quand il paraît contraire à la vérité, aux bonnes mœurs, cherchons un sens caché dans lequel la vérité et les bonnes mœurs se concilient avec la sainte Écriture. C'est ainsi qu'en ont usé tous les pères de l'église; c'est ainsi que nous agissons tous les jours dans le commerce de la vie; nous interprétons toujours favorablement les discours de nos amis et de nos partisans; traiterons-nous avec plus de dureté les saints livres des Juifs, qui sont l'objet de notre foi? Enfin, lisons les livres juifs pour être chrétiens; et s'ils ne nous rendent pas plus savans, qu'ils servent au moins à nous rendre meilleurs.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Sur l'interprétation du nouveau Testament.

MES FRÈRES,

Il est dans le nouveau *Testament*, comme dans l'ancien, des profondeurs qu'on ne peut sonder, et des sublimités où la faible raison ne peut atteindre. Je ne prétends ici ni concilier les *Évangiles* qui semblent quelquefois se contredire, ni expliquer des mystères qui, de cela même qu'ils sont mystères, doivent être inexplicables. Que des hommes plus savans que moi examinent si la sainte famille se transporta en Égypte après le massacre des enfans de Bethléem, selon saint Matthieu; ou si elle resta en Judée, selon saint Luc; qu'ils recherchent si le père de Joseph s'appelait Jacob, son grand-père Mathan, son bisaïeul Éléasar; ou

bien si son bisaïeul était Lévi, son grand-père Matat, et son père Héli : qu'ils disposent selon leurs lumières de cet arbre généalogique; c'est une étude que je respecte. J'ignore si elle éclairera mon esprit, mais je sais bien qu'elle ne peut parler à mon cœur. La science n'est pas la vertu. Paul apôtre dit lui-même, dans sa première épître à Timothée, qu'il ne faut pas s'occuper des généalogies. Nous n'en serons pas plus gens de bien quand nous saurons précisément quels étaient les aïeux de Joseph, dans quelle année Jésus vint au monde, et si Jacques était son frère ou son cousin-germain. Que nous servira d'avoir consulté ce qui nous reste des annales romaines, pour voir si en effet Auguste ordonna qu'on fît un dénombrement des peuples de toute la terre, quand Marie était enceinte de Jésus, quand Quirinus était gouverneur de la Syrie, et qu'Hérode régnait encore en Judée? Quirinus, que saint Luc appelle Cirénius (disent les savans), ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après : ce n'était pas du temps d'Hérode, c'était du temps d'Archélaüs, et jamais Auguste n'ordonna un dénombrement de l'empire romain.

On nous crie que l'*Épître aux Hébreux*, attribuée à Paul, n'est point de Paul; que ni l'*Apocalypse* ni l'*Évangile de Jean* ne sont de Jean; que le premier chapitre de cet Évangile est évidemment d'un Grec platonicien; qu'il est impossible que ce livre soit d'un Juif; que jamais un Juif n'aurait fait prononcer ces paroles à Jésus : *Je vous fais un commandement nouveau; c'est que vous vous aimiez les uns les autres*. Certes, disent-ils, ce commandement n'était point nouveau. Il est énoncé expressément et en termes plus énergiques dans les lois du *Lévitique : Tu aimeras ton Dieu plus que toute autre chose, et ton prochain, comme toi-même*. Un homme tel que Jésus-Christ, disent-ils, un homme savant dans les Écritures,

et qui confondait les docteurs à l'âge de douze ans; un homme qui parle toujours de la loi, ne pouvait ignorer la loi; et son disciple bien-aimé ne peut lui avoir imputé une erreur si palpable.

Mes frères, ne nous troublons point; songeons que Jésus parlait un idiome peu intelligible aux Grecs, composé du syriaque et du phénicien; que nous n'avons l'*Evangile de saint Jean* qu'en grec; que cet évangile fut écrit plus de cinquante ans après la mort de Jésus; que les copistes peuvent aisément avoir altéré le texte; qu'il est plus probable que le texte portait : *Je vous fais un commandement qui n'est pas nouveau,* qu'il n'est probable qu'il portât en effet ces mots : *Je vous fais un commandement nouveau.* Enfin revenons à notre grand principe : le précepte est bon : c'est à nous à le suivre si nous pouvons, soit que Zoroastre l'ait annoncé le premier, soit que Moïse l'ait écrit, soit que Jésus l'ait renouvelé.

Irons-nous pénétrer dans les plus épaisses ténèbres de l'antiquité, pour voir si les ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de Jésus furent une éclipse de soleil dans la pleine lune; si un astronome nommé Phlégon, que nous n'avons plus, a parlé de ce phénomène, ou si quelque autre a jamais observé l'étoile des trois mages? Ces difficultés peuvent occuper un antiquaire; mais en consumant un temps précieux à débrouiller ce chaos, il ne l'aura pas employé en bonnes œuvres; il aura plus de doutes que de piété. Mes frères, celui qui partage son pain avec le pauvre, vaut mieux que celui qui a comparé le texte hébreu avec le grec, et l'un et l'autre avec le samaritain.

Ce qui ne regarde que l'histoire fait naître mille disputes : ce qui concerne nos devoirs n'en souffre aucune. Vous ne comprendrez jamais comment le diable emporta Dieu dans le désert; comment il le tenta pendant

quarante jours; comment il le transporta au haut d'une colline d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui offre à Dieu tous ces royaumes, pourvu que Dieu l'adore, pourra révolter votre esprit; vous chercherez quel mystère est caché sous ces paraboles et sous tant d'autres; votre entendement se fatiguera en vain; chaque parole vous plongera dans l'incertitude et dans les angoisses d'une curiosité inquiète, qui ne peut se satisfaire. Mais si vous vous bornez à la morale, cet orage se dissipe, vous reposez dans le sein de la vertu.

J'ose me flatter, mes frères, que si les plus grands ennemis de la religion chrétienne nous entendaient dans ce temple écarté où l'amour de la vertu nous rassemble; si les lords Herbert, Shaftesbury, Bolingbroke; si les Tindal, les Toland, les Collins, les Whilston, les Trenchard, les Gordon, les Swift étaient témoins de notre douce et innocente simplicité, ils auraient pour nous moins de mépris et d'horreur. Ils ne cessent de nous reprocher un fanatisme absurde. Nous ne sommes point fanatiques en étant de la religion de Jésus; il adorait un Dieu, et nous l'adorons; il méprisait de vaines cérémonies, et nous les méprisons. Aucun Évangile n'a dit que sa mère fût mère de Dieu; aucun n'a dit qu'il fût consubstantiel à Dieu, ni qu'il eût deux natures et deux volontés dans une même personne; ni que le Saint-Esprit procédât du Père et du Fils. Vous ne trouverez dans aucun Évangile, que les disciples de Jésus doivent s'arroger le titre de *Saint-Père*, de *milord*, de *monseigneur;* que douze mille pièces d'or doivent être le revenu d'un prêtre qui demeure à Lambeth, tandis que tant de cultivateurs utiles ont à peine de quoi ensemencer les trois ou quatre acres de terre qu'ils labourent, et qu'ils arrosent de pleurs. L'Évangile n'a point dit aux évêques de Rome: Forgez une donation de

Constantin pour vous emparer de la ville des Scipions et des Césars; pour oser être suzerains du royaume de Naples : évêques allemands, profitez d'un temps d'anarchie pour envahir la moitié de l'Allemagne. Jésus fut un pauvre qui prêcha des pauvres. Que dirions-nous des disciples de Pen et de Fox, ennemis du faste, ennemis des honneurs, amoureux de la paix, s'ils marchaient une mitre d'or en tête, entourés de soldats; s'ils ravissaient la substance des peuples; s'ils voulaient commander aux rois; si leurs satellites, suivis de bourreaux, criaient à haute voix : Nations imbéciles, croyez à Fox et à Pen, ou vous allez expirer dans les supplices?

Vous savez mieux que moi quel funeste contraste tous les siècles ont vu entre l'humilité de Jésus et l'orgueil de ceux qui se sont parés de son nom; entre leur avarice et sa pauvreté; entre leurs débauches et sa chasteté; entre sa soumission et leur sanguinaire tyrannie.

De toutes ses paroles, mes frères, j'avoue que rien ne m'a plus fait d'impression que ce qu'il répondit à ceux qui eurent la brutalité de le frapper avant qu'on le conduisît au supplice : *Si j'ai mal dit, rendez témoignage du mal; et si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous?* Voilà ce qu'on a dû dire à tous les persécuteurs. Si j'ai une opinion différente de la vôtre sur des choses qu'il est impossible d'entendre; si je vois la miséricorde de Dieu là où vous ne voulez voir que sa puissance; si j'ai dit que tous les disciples de Jésus étaient égaux, quand vous avez cru les devoir fouler aux pieds; si je n'ai adoré que Dieu seul, quand vous lui avez donné des associés; enfin, si j'ai mal dit en n'étant pas de votre avis, rendez témoignage du mal; et si j'ai bien dit, pourquoi m'accablez-vous d'injures et d'opprobres? pourquoi me poursuivez-vous, me jetez-vous dans les fers, me livrez-vous aux tortures,

aux flammes, m'insultez-vous encore après ma mort? Hélas! si j'avais mal dit, vous ne deviez que me plaindre et m'instruire. Vous êtes sûrs que vous êtes infaillibles; que votre opinion est divine; que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contre elle; que toute la terre embrassera un jour votre opinion; que le monde vous sera soumis; que vous régnerez du mont Atlas aux îles du Japon. En quoi mon opinion peut-elle donc vous nuire? Vous ne me craignez pas, et vous me persécutez! Vous me méprisez, et vous me faites périr!

Que répondre, mes frères, à ces modestes et puissans reproches? ce que répond le loup à l'agneau: *Tu as troublé l'eau que je bois*. C'est ainsi que les hommes se sont traités les uns les autres, l'Évangile et le fer à la main; prêchant le désintéressement, et accumulant des trésors; annonçant l'humilité, et marchant sur les têtes des princes prosternés; recommandant la miséricorde, et fesant couler le sang humain.

Si ces barbares trouvent dans l'Évangile quelque parabole dont le sens puisse être détourné en leur faveur par quelque interprétation frauduleuse, ils s'en saisissent comme d'une enclume sur laquelle ils forgent leurs armes meurtrières.

Est-il parlé de deux glaives suspendus à un plafond? ils s'arment de cent glaives pour frapper. S'il est dit qu'un roi a tué ses bêtes engraissées, a forcé des aveugles, des estropiés, de venir à son festin, et a jeté celui qui n'avait pas sa robe nuptiale dans les ténèbres extérieures, est-ce une raison, mes frères, qui les mette en droit de vous enfermer dans des cachots comme ce convive; de vous disloquer les membres dans les tortures; de vous arracher les yeux pour vous rendre aveugles comme ceux qui ont été traînés à ce festin; de vous tuer, comme ce roi a tué ses bêtes engraissées?

C'est pourtant sur de telles équivoques que l'on s'est fondé si souvent pour désoler une grande partie de la terre.

Ces terribles paroles : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive*, ont fait périr plus de chrétiens que la seule ambition n'en a jamais immolé.

Les Juifs dispersés et malheureux se consolent de leur abjection, quand ils nous voient toujours opposés les uns aux autres depuis les premiers jours du christianisme; toujours en guerre ou publique ou secrète, persécutés et persécuteurs, oppresseurs et opprimés; ils sont unis entre eux, et ils rient de nos querelles éternelles. Il semble que nous n'ayons été occupés que du soin de les venger.

Misérables que nous sommes! nous insultons les païens, et ils n'ont jamais connu nos querelles théologiques; ils n'ont jamais versé une goutte de sang pour expliquer un dogme; et nous en avons inondé la terre. Je vous dirai surtout dans l'amertume de mon cœur : Jésus a été persécuté; quiconque pensera comme lui sera persécuté comme lui. Car enfin, qu'était Jésus aux yeux des hommes, qui ne pouvaient certainement soupçonner sa divinité? C'était un homme de bien qui, né dans la pauvreté, parlait aux pauvres contre les superstitions des riches pharisiens et des prêtres insolens; c'était le Socrate de la Galilée. Vous savez qu'il dit à ces pharisiens : *Malheur à vous, guides aveugles, qui coulez le moucheron et qui avalez le chameau! Malheur à vous, parce que vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, et que vous êtes au dedans pleins de rapines et d'impuretés!* (h)

Il les appelle souvent *sépulcres blanchis, races de vipères*. Ils étaient pourtant des hommes constitués en

(h) *Matthieu*, XXIII.

dignité. Ils se vengèrent par le dernier supplice. Arnaud de Brescia, Jean Hus, Jérôme de Prague, en dirent beaucoup moins des pontifes de leurs jours, et ils furent suppliciés de même. Ne choquez jamais la superstition dominante, si vous n'êtes assez puissans pour lui résister, ou assez habiles pour échapper à sa poursuite. La fable de Notre Dame de Lorette est plus extravagante que toutes les métamorphoses d'Ovide; il est vrai : le miracle de San-Gennaro à Naples est plus ridicule que celui d'Egnatia dont parle Horace; j'en conviens ; mais dites hautement à Naples, à Lorette, ce que vous pensez de ces absurdités, il vous en coûtera la vie. Il n'en est pas ainsi chez quelques nations plus éclairées : le peuple y a ses erreurs, mais moins grossières; et le peuple le moins superstitieux est toujours le plus tolérant.

Rejetons donc toute superstition, afin de devenir plus humains; mais, en parlant contre le fanatisme, n'irritons point les fanatiques : ce sont des malades en délire qui veulent battre leurs médecins. Adoucissons leurs maux, ne les aigrissons jamais; et fesons couler goutte à goutte dans leur ame ce baume divin de la tolérance, qu'ils rejetteraient avec horreur, si on le leur présentait à pleine coupe.

CINQUIÈME HOMÉLIE,

SUR LA COMMUNION,

Prononcée le jour de Pâques.

Nous voici assemblés, mes frères, pour la plus auguste et la plus sainte cérémonie de l'année, pour la communion.

Qu'est-ce que la communion? c'est mettre en commun ses devoirs; c'est se communiquer l'esprit

fraternel qui doit animer les hommes. Nous fesons ici la commémoration d'une cène que fit avec ses disciples le Christ que nous reconnaissons pour notre législateur. Il ordonna *qu'on fît ces choses en mémoire de lui;* nous obéissons. Il est vrai que nous ne mangeons pas un agneau cuit avec des laitues, ainsi qu'il le mangea, selon les rites de la loi juive qu'il observa depuis sa naissance jusqu'au dernier moment de sa vie; il est vrai que notre léger repas n'est plus une cène comme il l'était autrefois; il est vrai que nous n'envoyons point chez un inconnu pour lui dire, comme dans saint Matthieu : *Le maître vous envoie dire : Je viens faire la Pâque chez vous avec mes disciples :* nous nous assemblons le matin avec recueillement, nous mangeons le même pain consacré, nous buvons le même vin.

Mais à quoi nous servirait cette communauté de nourriture, si nous n'avions une communauté de charité, de bienfesance, de tolérance, de toutes les vertus sociales ?

Je ne vous parlerai point ici de la manducation spirituelle, différente de la réelle; je n'entrerai dans aucune des distinctions de l'école, elles sont trop au-dessus de notre heureuse simplicité. Que le pape Innocent III, dans son quatrième livre des *Mystères*, épuise son grand génie pour deviner ce que deviendrait le corps mystique ou réel de Jésus, s'il prenait un flux de ventre à un communiant, et de quelle matière seraient ses excrémens : ces matières sont trop relevées pour moi.

Que Durand, dans son *Rational* (*a*), décide que ces matières ne seraient engendrées que par les accidens; que Tolet (*b*), dans son *Instruction sacerdo-*

(*a*) Liv. IV, chap. 41.
(*b*) Tolet, *de Instructione sacerdotali*, liv. II, chap. 2.

tale, affirme qu'un prêtre pourrait consacrer et transsubstancier tout le pain d'un boulanger et tout le vin d'un cabaretier; que le concile de Trente ajoute que ce changement ne se fait point à moins que le prêtre n'en ait l'intention expresse; que plusieurs docteurs disent que dans l'Eucharistie il y a quantité sans *quantum*, et accident sans substance; qu'ils déclarent qu'on peut être camus sans avoir de nez, et boiteux sans avoir de jambes, *simitas sine naso*, *claudicatio sine crure* : je ne vois pas que la connaissance de ces questions sublimes serve beaucoup à rendre les hommes meilleurs, et qu'on acquière une vertu de plus, pour avoir approfondi comment on peut être camus sans nez.

Ce qu'il y a de déplorable, messieurs, ce qu'il y a d'horrible, c'est que le sang a coulé pendant deux siècles pour ces questions théologiques, et que notre reine Marie, fille de Henri VIII, a fait brûler plus de huit cents citoyens qui ne voulaient pas convenir que la rondeur existât sans un corps rond, et qu'il y eût de la blancheur sans un corps blanc. Nous ne pouvons que tremper de nos larmes le peu de pain que nous allons manger ensemble en nous rappelant la mémoire des calamités et des horreurs qui ont inondé presque toute l'Europe pour des choses dont les Cafres, les Hottentots rougiraient, et concevraient pour nous autant d'indignation que de mépris.

On appelle la sainte cérémonie que nous allons faire, un *sacrement*; à la bonne heure : je ne viens pas ici pour disputer sur des mots. Nous ne savons, ni vous ni moi, ce que c'est qu'un sacrement; c'est un mot latin qui signifiait *serment* chez les Romains : je ne vois pas que nous fassions ici aucun serment. On nous dit aujourd'hui que sacrement veut dire *mystère*; j'y consens encore, sans savoir le moins du monde ce que c'est qu'un mystère : ce mot signifiait chez les Grecs

une chose cachée. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des choses cachées dans la religion ? tout ne doit-il pas être public ? tout ne doit-il pas être commun à tous les hommes que le même Dieu a fait naître, et que le même soleil éclaire ?

Si on venait nous dire que l'adoration de Dieu, l'amour du prochain, la justice, la modestie, la compassion, l'aumône, sont des mystères, nul de nous ne pourrait le croire. Les hommes ne cachent jamais leurs projets, leurs sentimens, leur conduite, que dans l'idée de mal faire et dans la crainte d'être reconnus. Pourquoi donc mettrions-nous dans la religion ce que nous abhorrons dans la vie civile? Que dirions-nous d'une loi cachée, d'une loi qui ne pourrait à peine être entendue que d'un très-petit nombre de jurisconsultes ? comment pourrions-nous suivre cette loi, surtout si ses interprètes ne s'étaient jamais accordés. Toute loi qui n'est pas claire, précise, intelligible à tous les esprits, n'est qu'un piége tendu par la fourberie à la simplicité. Une ordonnance mystérieuse d'un souverain serait même quelque chose de si absurde et de si intolérable, que je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple sur la terre. Accuserons-nous Dieu d'avoir fait ce que les tyrans les plus insensés n'ont jamais eu la démence de faire? Dieu n'aurait-il parlé qu'en énigmes au genre humain ? que dis-je? à la plus petite partie du genre humain, pour se cacher entièrement à tout le reste, et pour ne se montrer qu'à demi à ce petit nombre de favoris qui se sont disputé par tant de crimes les bonnes grâces de leur maître ? *Mersitne hoc pulvere verum ut caneret paucis ?*

Dieu a dit à tous les hommes : Aimez-moi, et soyez justes. Voilà une loi claire, et sur laquelle il est impossible de disputer. Lorsque nous trouvons dans nos codes des passages équivoques, ce qui est un grand

fléau du genre humain, nous tâchons de les ramener au sens le plus raisonnable; nous nous en tenons à la partie de la loi qui est la plus clairement énoncée. Or, qu'y a-t-il, je vous prie, de plus raisonnable et de plus lumineux que ces mots : *Faites ceci en mémoire de moi?* C'est donc en vertu de ces paroles que nous sommes assemblés. Nous nous acquittons d'une cérémonie que nous croyons nécessaire, parce qu'elle est ordonnée, parce qu'elle nous inspire la concorde, parce qu'elle nous rend plus chers les uns aux autres.

Mais en nous unissant plus étroitement, nous ne regardons pas comme nos ennemis ces chrétiens appelés quakers, ou anabaptistes, ou memnonistes, qui ne communient point; les presbytériens qui communient en mangeant spirituellement Jésus-Christ; les luthériens et les anglicans qui mangent à la fois le corps et le pain, et boivent à la fois le sang et le vin; et les papistes même qui prétendent manger le corps et boire le sang, en ne touchant ni au pain ni au vin. Nous ne comprenons rien aux idées ou plutôt aux paroles des uns et des autres; mais nous les regardons comme des frères dont nous n'entendons pas le langage. Nous prions pour eux sans les comprendre; nous nous unissons à eux malgré eux-mêmes, dans cet esprit de charité qui fait du monde entier une grande famille dispersée : *charitas humani generis*, dit Cicéron, s'il m'est permis de citer ici un profane qui était un homme de bien.

Malheur à toute secte qui dit : Je suis seul sur la terre; la lumière ne luit que pour moi; une profonde nuit couvre les yeux de tous les autres hommes; ce n'est que pour moi que les vastes cieux ont été créés; c'est là ma demeure; tout le reste est condamné à un séjour d'horreur et de désolation éternelle.

Ce cruel langage est bien moins celui d'un cœur

reconnaissant qui remercie Dieu de l'avoir distingué de la foule des êtres, que l'expression d'un orgueil insensé qui se complaît dans ses illusions téméraires. La dureté accompagne nécessairement un tel orgueil. Comment un homme malheureusement pénétré d'une si abominable croyance, aurait-il des entrailles de pitié pour ceux qu'il pense être en horreur à Dieu, de toute éternité, et pour toute l'éternité? Il ne les peut envisager que du même œil dont il croit voir les démons qu'on lui a peints comme ses ennemis sous des formes différentes. Si quelquefois il leur témoigne un peu d'humanité, c'est que la nature, plus forte en lui que ses préjugés, amollit malgré lui son cœur que sa secte endurcissait; et la vertu naturelle que Dieu lui a donnée l'emporte sur la religion qu'il a reçue des hommes.

Sachez, messieurs, que le chef de la secte papiste n'est pas le seul qui se dise infaillible; sachez que tous ceux qui sont de sa secte intolérante pensent être infaillibles comme lui; et cela ne peut être autrement; ils ont adopté tous ses dogmes. Ce chef, selon eux, ne peut être dans l'erreur : donc ils ne peuvent errer en croyant tout ce que leur maître enseigne, en fesant tout ce qu'il ordonne. Cet excès de démence s'est perpétué surtout dans les cloîtres. C'est là que dominent la persuasion ennemie de l'examen, et le fanatisme enfant furieux de cette persuasion; c'est là que rampe l'aveugle obéissance, brûlant du désir de commander aux autres; c'est là que se forgent les fers qui ont enchaîné de proche en proche tant de nations. Le petit nombre qui a découvert la fraude, et qui en gémit en secret, n'en est souvent que plus ardent à la répandre; il jouit du plaisir infâme de faire croire ce qu'il ne croit pas ; et son hypocrisie est quelquefois plus persécutive que le fanatisme lui-même.

Voilà le joug sous lequel une partie de l'Europe baisse encore la tête; le joug que nous détestons, mais que nous-mêmes nous avons long-temps porté, lorsqu'un légat venait dans notre île ouvrir et fermer le ciel à prix d'or; vendre des indulgences, et recueillir des décimes; effrayer les peuples, ou les exciter à des guerres qu'il appelait saintes. Ces temps ne reviendront plus, je le crois, mes frères; mais c'est afin qu'ils ne reviennent plus qu'il faut en rappeler souvent la mémoire.

Profitons de cette cérémonie sacrée qui nous inspire la charité, pour ne souffrir jamais que la religion nous inspire la tyrannie et la discorde. Ici nous sommes tous égaux; ici nous participons tous au même pain et au même vin; ici nous rendons à l'Être des êtres les mêmes actions de grâces. Ne souffrons donc jamais que des étrangers aient l'insolence de nous prescrire en maîtres, ni la manière dont nous devons honorer le maître universel, ni celle dont nous devons nous conduire, ni celle dont nous devons penser. Un étranger n'a pas plus de droit sur nos consciences que sur nos bourses. Il est cependant un de nos trois royaumes dans lequel cet étranger domine encore secrètement. Il y envoie des ministres inconnus qui sont les espions des consciences. Ce sont là en effet des mystères, c'est là une religion cachée. Elle insinue tout bas la discorde, tandis que nous annonçons hautement la paix; sa communion n'est que la réjection des autres hommes; tout est à ses yeux ou hérétique ou infidèle. Depuis qu'elle a usurpé le trône des Césars, elle n'a point changé de maximes; et quoique les yeux de presque toutes les nations se soient enfin ouverts sur ses prétentions absurdes et sur ses déprédations, elle conserve dans sa décadence le même orgueil qui la possédait quand elle voyait tant de rois à ses genoux. C'est en

vain que notre premier législateur a dit : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* L'évêque de Rome se dit toujours le premier des hommes, parce qu'il siége dans une ville qui fut autrefois la première de l'Occident.

Que penseriez-vous, mes chers frères, d'un géomètre de Londres qui se croirait le souverain de tous les géomètres de nos provinces, sous prétexte qu'il exercerait l'arpentage dans la capitale? Ne le ferait-on pas enfermer comme un fou, s'il s'avisait d'ordonner qu'on ne crût à aucune propriété des triangles, sans un édit émané de son porte-feuille? C'est là cependant ce qu'a fait l'église romaine; à cela près que les opinions qu'elle enseigne ne sont pas tout-à-fait des vérités géométriques.

Cependant nous prions ici pour elle, pourvu qu'elle ne soit point persécutante; et nous regardons les papistes comme nos frères, quoiqu'ils ne veuillent point être nos frères. Jugez qui de nous approche le plus de la grande loi de la nature. Ils nous disent : Vous êtes dans l'erreur, et nous vous réprouvons. Nous leur répondons : Vous nous paraissez être dans l'esclavage, dans l'ignorance, dans la démence; nous vous plaignons, et nous vous chérissons.

Que le fruit de notre communion soit donc toujours, mes frères, de voir les faiblesses et les misères humaines sans aversion et sans colère, et d'aimer, s'il se peut, ceux que nous jugeons déraisonnables, autant que ceux qui nous semblent être dans le chemin de la vérité, quand ils pensent comme nous.

Après nous être affermis dans ce premier devoir de tous les hommes, de quelque religion qu'ils puissent être, d'adorer Dieu et d'aimer son prochain, que nous servirait d'examiner quel jour Jésus fit le souper de la Pâque, et s'il s'était couché sur un lit en mangeant

comme les seigneurs romains, ou s'il mangea debout un bâton à la main, comme l'ordonnait la loi des Juifs? la morale qui doit diriger toutes nos actions en sera-t-elle plus pure, lorsque nous aurons discuté si Jésus fut crucifié la veille ou l'avant-veille de la Pâque juive? Si cela n'est pas clair dans les *Évangiles*, il est très-clair que nous devons être gens de bien tous les jours de l'année qui précèdent et qui suivent cette cérémonie.

Plusieurs savans s'inquiètent que *l'Évangile de saint Jean* ne dise pas un seul mot de l'institution de l'eucharistie, de la bénédiction du pain, et de ces paroles mystérieuses qui ont causé tant de malheurs: *Ceci est mon corps, ceci est le calice de mon sang.* Ils s'étonnent que le disciple bien-aimé garde le silence sur le principal point de la mission de son maître.

On dispute sur l'heure de sa mort, sur les femmes qui assistèrent à son supplice; saint Matthieu disant qu'elles étaient loin, et saint Jean affirmant au contraire qu'elles étaient auprès de la croix, et que Jésus leur parla.

On dispute sur sa résurrection, sur ses apparitions, sur son ascension dans les airs. Ces paroles même qu'on trouve dans saint Jean : *Je vais à mon père qui est votre père, à mon Dieu qui est votre Dieu*, ont fourni à l'église de ceux qu'on appelle sociniens un prétexte qu'ils ont cru plausible, de soutenir que Jésus n'était pas Dieu, mais seulement envoyé de Dieu.

On ne s'accorde pas sur le lieu duquel il monta au ciel. Saint Luc dit que ce fut en Béthanie; saint Marc ne dit pas en quel endroit; saint Matthieu, saint Jean, n'en parlent pas. Saint Luc même dans son *Évangile*, nous fait entendre que Jésus monta au

ciel le lendemain de sa résurrection; et dans les actes des apôtres, il est dit que ce fut après quarante jours. Toutes ces contradictions exercent l'esprit des savans, mais elles ne les rendent ni plus modestes, ni plus doux, ni plus compatissans.

La naissance, la vie et la mort de Jésus, sont l'éternel sujet de disputes interminables. Saint Luc nous dit qu'Auguste ordonna un dénombrement de toute la terre, et que Joseph et Marie vinrent se faire dénombrer à Bethléem, quoique Joseph ne fût pas natif de Bethléem, mais de la Galilée. Cependant ni aucun auteur romain, ni Flavien Joséphe lui-même, ne parlent de ce dénombrement. Luc dit que Joseph et Marie furent dénombrés sous Cirinius ou Quirinius, gouverneur de Syrie; mais il est avéré par Tacite que ce Cirinius ou Quirinius ne gouverna la Syrie que dix ans après, et que c'était alors Quintilius Varus qui était gouverneur. Luc donne pour grand-père à Jésus Héli, père de Joseph; Matthieu donne à Joseph, Jacob pour père : et tous deux, en donnant chacun à Joseph une généalogie absolument différente, disent que Jésus n'était pas son fils. Luc assure que Joseph et Marie emmenèrent Jésus en Galilée; Matthieu dit qu'ils l'emmenèrent en Égypte.

Quand un ange, mes frères, descendrait de la voie lactée pour venir concilier ces contrariétés, quand il nous apprendrait le véritable nom du père de Joseph, que nous en reviendrait-il? quel fruit en retirerions-nous? en serions-nous plus gens de bien? n'est-il pas évident que nous devons être bons pères, bons maris, bons fils, bons citoyens, soit que le père de Joseph s'appelât Héli ou Jacob, soit qu'on ait emmené l'enfant Jésus en Galilée ou en Égypte? que Luc s'accorde ou ne s'accorde pas avec Matthieu, les gros bénéficiers

d'Allemagne n'en seront pas moins riches, et nous ne leur envierons pas leurs richesses.

Il n'y a pas une page dans l'Écriture qui n'ait été un sujet de contestation, et par conséquent de haine. Que faut-il donc faire, mes très-chers frères, dans les ténèbres où nous marchons? Je vous l'ai déjà dit, et vous le pensez comme moi. Nous devons rechercher la justice plus que la lumière, et tolérer tout le monde, afin que nous soyons tolérés.

SERMON

PRÊCHÉ A BALE,

LE PREMIER JOUR DE L'AN 1768,

PAR JOSIAS ROSSETTE.

Commençons l'année, messieurs, par rendre grâce à Dieu du plus grand événement qui ait signalé le siècle où nous vivons; ce n'est pas une bataille gagnée par les meurtriers aux gages d'un roi qui demeure vers la Sprée, contre les meurtriers aux gages des souverains qui habitent le bord du Danube, ou contre ceux qui sortent des bords de la Garonne, de la Loire, et du Rhône, pour aller en grand nombre porter la dévastation en Germanie, et pour revenir en très-petit nombre dans leurs foyers.

Je n'ai point à vous entretenir de ces fureurs qui ont usurpé le nom de gloire, et qui sont plus détestées par les sages qu'elles ne sont vantées par les insensés. S'il est une conquête dans l'auguste entreprise que nous célébrons, c'est une conquête sur le fanatisme; c'est la victoire de l'esprit pacificateur sur l'esprit de persécution; c'est le genre humain rétabli dans ses droits, des bords de la Vistule aux rivages de la mer Glaciale, et aux montagnes du Caucase, dans une étendue de terre deux fois plus grande que le reste de l'Europe.

Deux têtes couronnées se sont unies pour rendre aux hommes ce bien précieux que la nature leur a donné, la liberté de conscience. Il semble que dans ce siècle, Dieu ait voulu qu'on expiât le crime de quatorze cents ans de persécutions chrétiennes, exer-

cées presque sans interruption, pour noyer dans le sang humain la liberté naturelle. L'impératrice de Russie non-seulement établit la tolérance universelle dans ses vastes états, mais elle envoie une armée en Pologne, la première de cette espèce depuis que la terre existe; une armée de paix, qui ne sert qu'à protéger les droits des citoyens, et à faire trembler les persécuteurs. O roi sage et juste, qui avez présidé à cette conciliation fortunée! ô primat éclairé, prince sans orgueil, et prêtre sans superstition, soyez bénis et imités dans tous les siècles!

C'était beaucoup, mes frères, pour la consolation du genre humain, que les jésuites, ces grands prédicateurs de l'intolérance, eussent été chassés de la Chine et des Indes, du Portugal et de l'Espagne, de Naples et du Mexique, et surtout de la France qu'ils avaient si long-temps troublée; mais enfin ce ne sont que des victimes sacrifiées à la haine publique. Elles ne l'ont point été à la raison universelle. Tant de princes chrétiens n'ont point dit : Chassons les jésuites, afin que nos peuples soient délivrés du joug monacal; afin qu'on rende à l'état des biens immenses engloutis dans tant de monastères, et à la société tant d'esclaves inutiles ou dangereux. Les jésuites sont exterminés; mais leurs rivaux subsistent. Il semble même que ce soit à leurs rivaux qu'on les immole. Les disciples de l'insensé Ignace, de ce chevalier errant de la Vierge, eux-mêmes chevaliers errans de l'évêque de Rome, disparaissent sur la terre; mais les disciples d'un fou beaucoup plus dangereux, d'un François d'Assise, couvrent une partie de l'Europe; les enfans du persécuteur Dominique triomphent. On n'a dit encore ni en France, ni en Espagne, ni en Portugal, ni à Naples : Citoyens qui ne reconnaissez pas l'évêque de Rome pour le maître du monde, sujets qui n'êtes soumis qu'à votre

roi, chrétiens qui ne croyez qu'à l'Évangile, vivez en paix; que vos mariages, confirmés par les lois, repeuplent nos provinces dévastées par tant de malheureuses guerres; occupez dans nos villes les charges municipales; hommes, jouissez des droits des hommes. On a fait le premier pas dans quelques royaumes, et on tremble au second; la raison est plus timide que la vengeance.

C'était autrefois, mes frères, une opinion établie chez les Grecs, que la sagesse viendrait d'Orient, tandis que sur les bords de l'Euphrate et de l'Indus, on disait qu'elle viendrait d'Occident. On l'a toujours attendue. Enfin elle arrive du Nord. Elle vient nous éclairer; elle tient le fanatisme enchaîné; elle s'appuie sur la tolérance qui marche toujours auprès d'elle, suivie de la paix consolatrice du genre humain.

Il faut que vous sachiez que l'impératrice du Nord a rassemblé dans la grande salle du kremelin, à Moscou, six cent quarante députés de ses vastes états d'Europe et d'Asie, pour établir une nouvelle législation qui soit également avantageuse à toutes ses provinces. C'est là que le musulman opine à côté du grec, le païen auprès du papiste, et que l'anabaptiste confère avec l'évangélique et le réformé, tous en paix, tous unis par l'humanité, quoique la religion les sépare.

Enfin donc, grâce au ciel, il s'est trouvé un génie supérieur, qui, au bout de près de dix-huit siècles, s'est souvenu que tous les hommes sont frères. Déjà un Anglais en France, un Berwick, évêque de Soissons, avait osé dire dans son célèbre mandement de 1757, que les Turcs sont nos frères, ce que ni Bossuet ni Massillon n'avaient jamais eu le courage de dire. Déjà cent mille voix s'élevaient de tous côtés dans l'Europe, en faveur de la tolérance universelle; mais aucun souverain ne s'était encore déclaré si ouvertement;

aucun n'avait posé cette loi bienfesante pour la base des lois de l'état; aucun n'avait dit à la tolérance, en présence des nations : Asseyez-vous sur mon trône.

Élevons nos voix pour célébrer ce grand exemple, mais élevons nos cœurs pour en profiter. Vous tous qui m'écoutez, souvenez-vous que vous êtes hommes avant d'être citoyens d'une certaine ville, membres d'une certaine société, professant une certaine religion. Le temps est venu d'agrandir la sphère de nos idées, et d'être citoyens du monde. Que de petites nations apprennent leur devoir des grandes.

Nous sommes tous de la même religion sans le savoir. Tous les peuples adorent un dieu des extrémités du Japon, aux rochers du mont Atlas : ce sont des enfans qui crient à leur père en différens langages. Cela est si vrai et si avéré, que les Chinois, en signant la paix avec les Russes, le 8 septembre 1689, la signèrent au nom du même Dieu. Le marbre qui sert de bornes aux deux empires, montre encore aux voyageurs ces paroles gravées dans les deux langues : *Nous prions le Dieu seigneur de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir les traîtres qui rompraient cette paix sacrée.*

Malheur à un habitant de Lucerne ou de Fribourg, qui dirait à un réformé de Berne ou de Genève : Je ne vous connais pas; j'invoque des saints, et vous n'invoquez que Dieu; je crois au concile de Trente, et vous à l'*Évangile :* aucune correspondance ne peut subsister entre nous; votre fils ne peut épouser ma fille; vous ne pouvez posséder une maison dans notre cité : *Vous n'avez point écouté mon assemblée, vous êtes pour moi un païen et comme un receveur des deniers de l'état.*

Voilà pourtant les termes dans lesquels nous sommes, nous qui accusons sans cesse d'intolérance des

nations plus hospitalières. Nous sommes treize républiques confédérées, et nous ne sommes pas compatriotes. La liberté nous a unis, et la religion nous divise. Qu'aurait-on dit dans l'antiquité si un Grec de Thèbes ou de Corinthe avait été banni de la communion d'Athènes et de Sparte? en quelque endroit de la Grèce qu'ils allassent, ils se trouvaient chez eux; celui dont la cité était sous la protection d'Hercule allait sacrifier dans Athènes à Minerve; on les voyait associés aux mêmes mystères comme aux mêmes jeux. Le droit le plus sacré, le plus beau lien qui ait jamais joint les hommes, l'hospitalité, rendait au moins pour quelque temps le Scythe concitoyen de l'Athénien. Jamais il n'y eut entre ces peuples aucune querelle de religion. La république romaine ne connut jamais cette fureur absurde. On ne vit pas depuis Romulus un seul citoyen romain inquiété pour sa manière de penser; et tous les jours le stoïcien, l'académicien, le platonicien, l'épicurien, l'éclectique, goûtaient ensemble les douceurs de la société; leurs disputes n'étaient qu'instructives. Ils pensaient, ils parlaient, ils écrivaient, dans une sécurité parfaite.

On l'a dit cent fois à notre confusion, nous n'avons qu'à rougir, nous qui étant frères par nos traités, sommes encore si étrangers les uns aux autres par nos dogmes; nous qui après avoir eu la gloire de chasser nos tyrans, avons eu l'horreur et la honte de nous déchirer par des guerres civiles, pour des chimères scolastiques.

Je sais bien que nous ne voyons plus renaître ces jours déplorables, où cinq cantons enivrés du fanatisme qui empoisonnait alors l'Europe entière, s'armèrent contre le canton de Zurich, parce qu'ils étaient de la religion romaine, et Zurich de la religion réformée. S'ils versèrent le sang de leurs compatriotes après avoir

récité cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* dans un latin qu'ils n'entendaient pas; s'ils firent, après la bataille de Capel, écarteler par le bourreau de Lucerne le corps mort du célèbre pasteur Zuingle; s'ils firent, en priant Dieu, jeter ses membres dans les flammes, ces abominations ne se renouvellent plus. Mais il reste toujours entre le romain et le protestant, un levain de haine que la raison et l'humanité n'ont pu encore détruire.

Nous n'imitons pas, il est vrai, les persécutions excitées en Hongrie, à Saltzbourg, en France; mais nous avons vu depuis peu, dans une ville étroitement alliée à la Suisse, un pasteur doux et charitable, forcé de renoncer à sa patrie pour avoir soutenu que l'Être créateur est bon, et qu'il est le Dieu de miséricorde encore plus que le Dieu des vengeances. Qu'un homme savant et modéré avance parmi nous que Jésus-Christ n'a jamais pris le nom de Dieu, qu'il n'a jamais dit qu'il eût deux natures et deux volontés, que ces dogmes n'ont été connus que long-temps après lui; n'entendez-vous pas aussitôt cent ignorans crier au blasphème, et demander son châtiment? nous voulons passer pour tolérans; que nous sommes encore loin, mes chers frères, de mériter ce beau titre!

A notre honte, ce sont les anabaptistes qui sont aujourd'hui les vrais tolérans, après avoir été au seizième siècle aussi barbares que les autres chrétiens. Ce sont ces primitifs *quakers* qui sont tolérans, eux qui, au nombre de plus de quatre-vingt mille dans la Pensilvanie, admettent parmi eux toutes les religions du monde; eux qui, seuls de tous les peuples transplantés en Amérique, n'ont jamais ni trompé ni égorgé les naturels du pays si indignement appelés *sauvages*. C'était le grand philosophe Locke qui était tolérant, lui qui, dans le code des lois qu'il donna à la Caroline,

posa pour fondement de la législation, que sept pères de famille, fussent-ils Turcs ou Juifs, suffiraient pour établir une religion dont tous les adhérens pourraient parvenir aux charges de l'état.

Que dis-je? l'esprit de tolérance commence enfin à s'introduire chez les Français, qui ont passé long-temps pour aussi volages que cruels. Ils ont leur Saint-Barthélemi en horreur; ils rougissent de l'outrage fait au grand Henri IV par la révocation de l'édit de Nantes; on venge la cendre de Calas; on adoucit l'affreuse destinée de la famille Sirven. On ne l'eût pas fait sous le ministère du cardinal de Fleuri. On chasse les jésuites, les plus intolérans des hommes : on réprime doucement la brutale animosité des jansénistes. On impose silence à la Sorbonne sur l'article de la tolérance, lorsqu'en osant censurer les maximes humaines de *Bélisaire*, elle a le malheur de s'attirer l'indignation de toutes les nations de l'Europe. Enfin la haute prudence de Louis XV a plongé dans un oubli général cette scandaleuse bulle *Unigenitus*, et ces billets de confession plus scandaleux encore. Le gouvernement, devenu plus éclairé, apaise avec le temps toutes les querelles dangereuses qui étaient le fruit de cet exécrable intolérantisme.

Quand serons-nous donc véritablement tolérans à notre tour, nous qui demandons, qui crions sans cesse qu'on le soit ailleurs pour les protestans nos frères!

Disons aux nations, mais disons surtout à nous-mêmes : Jésus-Christ a daigné converser également avec la courtisane de Jérusalem, et avec la courtisane de Samarie; il s'est fait parfumer les pieds par l'une, parce qu'elle l'avait beaucoup aimé; il s'est arrêté long-temps avec l'autre sur le bord d'un puits.

S'il a dit anathème aux receveurs des deniers pu-

blics, il a soupé chez eux, il a appelé l'un d'eux à l'apostolat. S'il a séché un figuier pour n'avoir pas porté du fruit quand ce n'était pas le temps des figues, il a changé l'eau en vin à des noces où les convives, déjà trop échauffés, semblaient le mettre en droit de ne pas exercer cette condescendance. S'il rebute d'abord sa mère avec des paroles dures, il fait incontinent le miracle qu'elle demande. S'il fait jeter en prison le serviteur qui n'a pas fait profiter l'argent de son maître à cent pour cent chez les changeurs, il fait payer l'ouvrier de la vigne venu à la dernière heure, comme ceux qui ont travaillé dès la première. S'il dit en un endroit qu'il est venu apporter le glaive et la dissension dans les familles, il dit dans un autre, avec tous les anciens législateurs, qu'il faut aimer son prochain. Ainsi, tempérant toujours la sévérité par l'indulgence, il nous apprend à tout supporter. Si toutes les nations ont péché en Adam, ô mystère incompréhensible! Jésus quatre mille ans après a subi le dernier supplice en Palestine pour racheter toutes les nations; ô mystère plus incompréhensible encore! S'il a dit en un endroit qu'il n'était venu que pour les Juifs, pour les enfans de la maison, il dit ailleurs qu'il était venu pour les étrangers. Il appelle à lui toutes les nations, quoique l'Europe seule semble être aujourd'hui son partage. Il n'y a donc point d'étranger pour un véritable disciple de Jésus-Christ; il doit être concitoyen de tous les hommes.

Pourquoi nous resserrer dans le cercle étroit d'une petite société isolée, quand notre société doit être celle de l'univers? Quoi! le citoyen de Berne ne pourra être le citoyen de Lucerne? Quoi! un Français, parce qu'il est de la communion romaine et qu'il ne communie qu'avec du pain azyme, ne pourra acheter chez nous

un domaine, tandis que tout Suisse, de quelque secte qu'il puisse être, peut acheter en France la terre la plus seigneuriale!

Avouons que, malgré la révocation de l'édit de Nantes, malgré le funeste édit de 1724, que la haine languedocienne arracha au cardinal de Fleuri contre les pasteurs évangéliques, c'est pourtant en France, c'est dans la société française, dans les mœurs françaises, dans la politesse française qu'est la vraie liberté de la vie sociale; nous n'en avons que l'ombre.

Mes frères, il faut vous le dire, vous êtes chrétiens, et vous aimez votre intérêt; mais entendez-vous votre intérêt et le christianisme? Ce christianisme vous ordonne l'hospitalité, et rien n'est moins hospitalier que vous. Votre intérêt est que l'étranger s'établisse dans votre patrie : car assurément il n'y viendra pas chercher les honneurs et la fortune, comme vous les allez chercher ailleurs : un étranger ne pourrait acheter dans votre territoire un domaine, que pour partager avec vous ses revenus. Le bonheur inestimable de vivre sans maître, de ne jamais dépendre du caprice d'un seul homme, de n'être soumis qu'aux lois, attirerait dans vos cantons, comme en Hollande, cent riches étrangers dégoûtés des dangers des cours, plus funestes encore à l'innocence qu'à la fortune. Mais vous écartez ceux à qui vous devez tendre les bras : vous les rebutez par des usages que l'inimitié et la crainte établirent autrefois, et qui ne doivent plus subsister aujourd'hui. Ce qui n'a été inventé que dans des temps de trouble et de terreur, doit être aboli dans les jours de paix et de sécurité.

Le protestant a craint autrefois que le catholique n'apportât la transsubstantiation, les reliques, les taxes romaines et l'esclavage dans sa ville. Le catholique a craint que le protestant ne vînt attrister la sienne par

sa manière d'expliquer l'*Évangile*, et par le pédantisme reproché aux consistoires. Pour avoir la paix, il fallut renoncer à l'humanité. Mais les temps sont changés; la controverse, les disputes de l'école, qui ont si long-temps allumé partout la discorde, sont aujourd'hui l'objet du mépris de tous les honnêtes gens de l'Europe.

S'il est encore des fanatiques, il n'est point de bourgeois, de cultivateur, d'artisan, qui les écoute. La lumière se répand de proche en proche, et la religion ne fait presque plus de mal.

Qui est celui d'entre vous qui n'affermera pas son champ et sa vigne à un anabaptiste, à un quaker, à un socinien, à un memnoniste, à un piétiste, à un morave, à un papiste, s'il est sûr qu'il fera un meilleur marché avec cet étranger qu'avec un homme de votre ville, fermement attaché au système de Zuingle? Les terres de Genève ne sont cultivées que par des papistes savoyards; ce sont des papistes lombards qui labourent les champs des cantons que nous possédons dans le Milanais; et plus d'un protestant fabrique des toiles dont la vente enfle le trésor de l'abbé de Saint-Gall.

Or, si la malheureuse division que les différentes sectes du christianisme ont mise entre les hommes, n'empêche pas qu'ils ne travaillent les uns pour les autres dans le seul but de gagner quelque argent; pourquoi empêchera-t-elle qu'ils ne fraternisent ensemble pour jouir des charmes de la vie civile? N'est-il pas absurde que vous puissiez avoir un fermier catholique, et que vous ne puissiez pas avoir un concitoyen catholique?

Je ne vous propose pas de recevoir parmi vous des prêtres romains, des moines romains; ils se sont fait un devoir cruel d'être nos ennemis; ils ne vivent que de la guerre spirituelle qu'ils nous font, et ils nous en

feraient bientôt une réelle : ce sont les janissaires du sultan de Rome.

Je vous propose d'augmenter vos richesses et votre liberté, en admettant parmi vous tout séculier à son aise, que l'amour de cette liberté appellerait dans vos contrées. J'ose assurer qu'il y a même en Italie plus d'un père de famille qui aimerait mieux vivre avec vous dans l'égalité, à l'ombre de vos lois, que d'être l'esclave d'un prêtre souverain. Non, il n'y a pas un seul séculier italien, il n'y a pas dans Rome un seul Romain (j'excepte toujours la populace) qui ne frémisse dans le fond de son cœur de ne pouvoir lire l'Évangile dans sa langue maternelle; de ne pouvoir acheter un seul livre sans la permission d'un jacobin; de se voir à la fois compatriote des Scipions, et esclave d'un successeur de Simon Pierre. Soyez sûrs que ce contraste bizarre et odieux d'un filet de pêcheur et d'une triple couronne révolte tous les esprits. Soyez certains qu'il n'y a pas un seul seigneur romain qui, en voyant Jésus monté sur un âne, et le pape porté sur les épaules des hommes; en voyant d'un côté Jésus qui n'a pas seulement de quoi payer un demi-drachme pour le korban qu'il devait au temple des Juifs, et de l'autre la chambre de la daterie, occupée sans cesse à compter l'argent des nations; ne conçoive une indignation d'autant plus forte qu'il en faut dissimuler toutes les apparences. Il la cache à ses maîtres; il la manifeste dans le secret de l'amitié.

Je vais plus loin, mes frères; je soutiens que dans toute la chrétienté il n'y a pas aujourd'hui un seul homme un peu instruit qui soit véritablement papiste : non, le pape ne l'est pas lui-même; non, il n'est pas possible qu'un faible mortel se croie infaillible, et revêtu d'un pouvoir divin.

Je n'entre point ici dans l'examen des dogmes qui

séparent la communion romaine et la nôtre : je prêche la charité et non la controverse; j'annonce l'amour du genre humain et non la haine ; je parle de ce qui réunit tous les hommes et non de ce qui les rend ennemis.

Aujourd'hui, malgré les cris de l'église romaine, aucune puissance n'attente à la liberté de conscience établie chez ses voisins. Vous avez vu, dans la dernière guerre, six cent mille hommes en armes sans qu'un seul soldat ait été envoyé pour faire changer un seul homme de croyance. L'Espagne même, l'Espagne appelle dans ses provinces une foule d'artisans protestans pour ranimer sa vie que la barbarie insensée de l'inquisition fesait languir dans la misère; un sage ministre brave le monstre de l'inquisition pour l'intérêt de sa patrie.

Ne craignez donc point que le joug papiste, imposé dans des temps d'ignorance, puisse jamais s'appesantir sur vous. Ne craignez point qu'on vous remette au gland lorsque vous avez connu l'agriculture. La tyrannie peut bien empêcher la raison pendant quelques siècles de pénétrer chez les hommes ; mais quand elle y est parvenue, nul pouvoir ne peut l'en bannir.

Êtres pensans, ne redoutez plus rien de la superstition. Vous voyez tous les jours les conseils éclairés des princes catholiques mutiler eux-mêmes petit à petit ce colosse autrefois adoré. On le réduira enfin à la taille ordinaire. Tous les gouvernemens sentiront que l'église est dans l'état, et non l'état dans l'église. Le sacerdoce à la longue, mis à sa véritable place, fera gloire enfin comme nous d'obéir à la magistrature. En attendant, conservons les deux biens qui appartiennent essentiellement à l'homme, la liberté et l'humanité. Que les cantons catholiques s'éclairent, et que les cantons protestans ne résistent point par préjugé à

leur raison éclairée ; vivons en frères avec quiconque voudra être notre frère. Cultivons également notre esprit et nos campagnes. Souvenons-nous toujours que nous sommes une république, non pas en vertu de quelques argumens de théologie, non pas comme zuingliens ou comme œcolampadiens, mais en qualité d'hommes. Si la religion n'a servi qu'à nous diviser, que la nature humaine nous réunisse. C'est aux cantons protestans à donner l'exemple, puisqu'ils sont plus florissans que les autres, plus peuplés, plus instruits dans les arts et dans les sciences. N'emploîrons-nous nos talens que pour les concentrer dans notre petite sphère? L'homme isolé est un sauvage, un être informe qui n'a pas encore reçu la perfection de sa nature. Une cité isolée, inhospitalière, est parmi les sociétés ce que le sauvage est à l'égard des autres hommes. Enfin, en adorant le Dieu qui a créé tous les mortels, qu'aucun mortel ne soit étranger parmi nous.

TRADUCTION

DE L'HOMÉLIE DU PASTEUR BOURN,

Prêchée à Londres, le jour de la Pentecôte 1768.

Voici le premier jour, mes frères, où la doctrine et la morale de Jésus furent manifestées par ses disciples. Vous n'attendez pas de moi que je vous explique comment le Saint-Esprit descendit sur eux en langues de feu. Tant de miracles ont précédé ce prodige, qu'on ne peut en nier un seul sans les nier tous. Que d'autres consument leur temps à rechercher pourquoi Pierre, en parlant tout d'un coup toutes les langues de l'univers à la fois, était cependant dans la nécessité d'avoir Marc pour son interprète; qu'ils se fatiguent à trouver la raison pour laquelle ce miracle de la Pentecôte, celui de la résurrection, tous enfin furent ignorés de toutes les nations qui étaient alors à Jérusalem; pourquoi aucun auteur profane, ni grec, ni romain, ni juif, n'a jamais parlé de ces événemens si prodigieux et si publics, qui devaient long-temps occuper l'attention de la terre étonnée? En effet, dit-on, c'est un miracle incompréhensible que Jésus ressuscité montât lentement au ciel dans une nuée à la vue de tous les Romains qui étaient sur l'horizon de Jérusalem, sans que jamais aucun Romain ait fait la moindre mention de cette ascension, qui aurait dû faire plus de bruit que la mort de César, les batailles de Pharsale et d'Actium, la mort d'Antoine et de Cléopâtre. Par quelle providence Dieu ferma-t-il les yeux à tous les hommes qui ne virent rien de ce qui devait être vu d'un million de spectateurs? Comment Dieu a-t-il permis que les récits des chrétiens fussent obscurs, inconnus pendant plus de deux cents années, tandis que ces pro-

diges, dont eux seuls parlent, avaient été si publics? Pourquoi le nom même d'*évangile* n'a-t-il été connu d'aucun auteur grec ou romain? Toutes ces questions, qui ont enfanté tant de volumes, nous détourneraient de notre but unique, celui de connaître la doctrine et la morale de Jésus, qui doit être la nôtre.

Quelle est la doctrine prêchée le jour de la Pentecôte?

Que Dieu a rendu Jésus célèbre, et lui a donné son approbation (*a*).

Qu'il a été supplicié (*b*).

Que Dieu l'a ressuscité et l'a tiré de l'enfer; c'est-à-dire, si l'on veut, de la fosse (*c*).

Qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, et que Dieu a envoyé ensuite son Saint-Esprit (*d*).

C'est ainsi que Pierre s'explique à cent mille Juifs obstinés, et il en convertit huit mille en deux sermons; tandis que nous autres nous n'en pouvons pas convertir huit en mille années.

Il est donc incontestable, mes frères, que la première fois que les apôtres parlent de Jésus, ils en parlent comme de l'envoyé de Dieu, supplicié par les hommes, élevé en grâce devant Dieu, glorifié par Dieu même. Saint Paul n'en parle jamais autrement. Voilà, sans contredit, le christianisme primitif, le christianisme véritable. Vous ne verrez, comme je vous l'ai déjà dit dans mes autres discours, ni dans aucun évangile, ni dans les *Actes des Apôtres*, que Jésus eût deux natures et deux volontés; que Marie fût mère de Dieu; que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; qu'il établit sept sacremens; qu'il ordonna qu'on adorât des reliques et des images. Tout

(*a*) Actes, chap. XXIX, vers. 22. (*b*) Vers. 23. (*c*) Vers. 24. (*d*) Vers. 33.

ce vaste amas de controverses était entièrement ignoré. Il est constant que les premiers chrétiens se bornaient à adorer Dieu par Jésus, à exorciser les possédés par Jésus, à chasser les diables par Jésus, à guérir les malades par Jésus.

Nous ne chassons plus les diables, mes frères; nous ne guérissons pas plus les maladies mortelles que ne font les médecins; nous ne rendons pas plus la vue aux aveugles que le chevalier Tailor. Mais nous adorons Dieu; nous le bénissons; nous suivons la loi qu'il nous a donnée lui-même par la bouche de Jésus en Galilée. Cette loi est simple parce qu'elle est divine : *Tu aimeras Dieu et ton prochain*. Jésus n'a jamais recommandé autre chose. Ce peu de paroles comprend tout. Elles sont si divines que toutes les nations les entendirent dans tous les temps, et qu'elles furent gravées dans tous les cœurs. Les passions les plus funestes ne purent jamais les effacer. Zoroastre chez les Persans, Thaut chez les Égyptiens, Brama chez les Indiens, Orphée chez les Grecs, criaient aux hommes : *Aimez Dieu et le prochain*. Cette loi observée eût fait le bonheur de la terre entière.

Jésus ne vous a pas dit : *Le diable chassé du ciel, et plongé dans l'enfer, en sortit malgré Dieu pour se déguiser en serpent, et pour venir persuader une femme de manger du fruit de l'arbre de la science. Les enfans de cette femme ont été en conséquence coupables en naissant, du plus horrible crime, et punis à jamais dans les flammes éternelles, tandis que leurs corps sont pouris sur la terre. Je suis venu pour racheter des flammes ceux qui naîtront après moi; et cependant je ne rachèterai que ceux à qui j'aurai donné une grâce efficace, qui peut n'être point efficace*. Cet épouvantable galimatias, mes frères, ne se trouve heureusement dans aucun

Évangile; mais vous y trouvez qu'il faut *aimer Dieu et son prochain*.

Quand toutes les langues de feu qui descendirent sur le galetas où étaient les disciples auraient parlé; quand elles descendraient pour parler encore, elles ne pourraient annoncer une doctrine plus humaine à la fois et plus céleste.

Jésus adorait Dieu et aimait son prochain en Galilée ; adorons Dieu et aimons notre prochain à Londres.

Les Juifs nous disent : Jésus était Juif; il fut présenté au temple comme Juif; circoncis comme Juif; baptisé comme Juif par le Juif Jean, qui baptisait les Juifs selon l'ancien rit juif; et par une œuvre de surérogation juive, il payait le korban juif; il allait au temple juif; il judaïsa toujours; il accomplit toutes les cérémonies juives. S'il accabla les prêtres juifs d'injures, parce qu'ils étaient des prévaricateurs scélérats pétris d'orgueil et d'avarice, il n'en fut que meilleur Juif. Si la vengeance des prêtres le fit mourir, il mourut Juif. O chrétiens! soyez donc Juifs.

Je réponds aux Juifs : Mes amis (car toutes les nations sont mes amies), Jésus fut plus que Juif; il fut homme, il embrassa tous les hommes dans sa charité. Notre loi mosaïque ne connaissait d'autre prochain pour un Juif qu'un autre Juif. Il ne vous était pas permis seulement de vous servir des ustensiles d'un étranger. Vous étiez immondes, si vous aviez fait cuire une longe de veau dans une marmite romaine. Vous ne pouviez vous servir d'une fourchette et d'une cuiller qui eût appartenu à un citoyen romain; et supposé que vous vous soyez jamais servi d'une fourchette à table, ce dont je ne trouve aucun exemple dans vos histoires, il fallait que cette fourchette fût juive. Il est bien vrai, du moins selon vous, que vous volâtes

les assiettes, les fourchettes et les cuillers des Égyptiens, quand vous vous enfuîtes d'Égypte comme des coquins; mais votre loi ne vous avait pas encore été donnée. Dès que vous eûtes une loi, elle vous ordonna d'exterminer toutes les nations, et de ne réserver que les petites filles pour votre usage. Vous fesiez tomber les murs au bruit des trompettes, vous fesiez arrêter le soleil et la lune; mais c'était pour tout égorger. Voilà comme vous aimiez alors votre prochain.

Ce n'était pas ainsi que Jésus recommandait cet amour. Voyez la belle parabole du Samaritain. Un Juif est volé et blessé par d'autres voleurs juifs. Il est laissé dans le chemin, dépouillé, sanglant, et demi-mort. Un prêtre orthodoxe passe, le considère, et poursuit sa route sans lui donner aucun secours. Un autre prêtre orthodoxe passe, et témoigne la même dureté. Vient un pauvre laïque samaritain, un hérétique; il panse les plaies du blessé; il le fait transporter; il le fait soigner à ses dépens. Les deux prêtres sont des barbares. Le laïque hérétique et charitable est l'homme de Dieu. Voilà la doctrine, voilà la morale de Jésus, voilà sa religion.

Nos adversaires nous disent que Luc, qui était un laïque, et qui a écrit le dernier de tous les évangélistes, est le seul qui ait rapporté cette parabole; qu'aucun des autres n'en parle; qu'au contraire, saint Matthieu dit que Jésus (*e*) recommanda expressément de ne rien enseigner aux Samaritains et aux Gentils; qu'ainsi son amour pour le prochain ne s'étendait que sur la tribu de Juda, sur celle de Lévi, et la moitié de Benjamin; et qu'il n'aimait point le reste des hommes. S'il eût aimé son prochain, ajoutent-ils, il n'eût point dit qu'il est venu apporter le glaive et non la paix;

(*e*) Matth., chap. X, vers. 5.

qu'il est venu pour diviser le père et le fils, le mari et la femme, et pour mettre la discorde dans les familles. Il n'aurait point prononcé le funeste *contrains-les d'entrer*, dont on a tant abusé; il n'aurait point privé un marchand forain du prix de deux mille cochons, qui était une somme considérable, et n'aurait pas envoyé le diable dans le corps de ces cochons pour les noyer dans le lac de Génézareth; il n'aurait pas séché le figuier d'un pauvre homme, pour n'avoir pas porté des figues quand *ce n'était pas le temps des figues;* il n'aurait pas dans ses paraboles enseigné qu'un maître agit justement quand il charge de fers son esclave, pour n'avoir pas fait profiter son argent à l'usure de cinq cents pour cent.

Nos ennemis continuent leurs objections effrayantes en disant que les apôtres ont été plus impitoyables que leur maître; que leur première opération fut de se faire apporter tout l'argent des frères, et que Pierre fit mourir Ananiah et sa femme, pour n'avoir pas tout apporté. Saint Pierre, disent-ils, les fit mourir de son autorité privée, parce qu'il n'avait pu avoir tout leur argent; il méritait d'être roué en place publique: si Pierre pria Dieu de les faire mourir, il méritait que Dieu le punît: si Dieu seul ordonna leur mort, heureusement il prononce très-rarement de ces jugemens terribles qui dégoûteraient de faire l'aumône.

Je passe sous silence toutes les objections des incrédules, tant sur la morale et la doctrine de Jésus, que sur tous les événemens de sa vie diversement rapportés. Il faudrait vingt volumes pour réfuter tout ce qu'on nous objecte; et une religion qui aurait besoin d'une si longue apologie ne pourrait être la vraie religion. Elle doit entrer dans le cœur de tous les hommes comme la lumière dans les yeux, sans effort, sans peine,

sans pouvoir laisser le moindre doute sur la clarté de cette lumière. Je ne suis pas venu ici pour disputer, je suis venu pour m'édifier avec vous.

Que d'autres saisissent tout ce qu'ils ont pu trouver dans les *Évangiles*, dans les *Actes des apôtres*, dans les *Épîtres de Paul*, de contraire aux notions communes, aux clartés de la raison, aux règles ordinaires du sens commun; je les laisserai triompher sur des miracles qui ne paraissent pas nécessaires à leur faible entendement, comme celui de l'eau changée en vin à des noces en faveur de convives déjà ivres, celui de la transfiguration, celui du diable qui emporte le fils de Dieu sur une montagne d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre, celui du figuier, celui de deux mille cochons. Je les laisserai exercer leur critique sur les paraboles qui les scandalisent, sur la prédiction faite par Jésus même au chapitre XXI de Luc, qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, avant que la génération devant laquelle il parlait fût passée. Il n'y a point de page qui n'ait produit des disputes. Je m'en tiens donc à ce qui n'a jamais été disputé, à ce qui a toujours emporté le consentement de tous les hommes, avant Jésus et après Jésus; à ce qu'il a confirmé de sa bouche, et qui ne peut être nié par personne: *Il faut aimer Dieu et son prochain.*

Si l'Écriture offre quelquefois à l'ame une nourriture que la plupart des hommes ne peuvent digérer, nourrissons-nous des alimens salubres qu'elle présente à tout le monde; *Aimons Dieu et les hommes*, fuyons toutes les disputes. Les premiers chapitres de la *Genèse* effarouchaient les esprits des Hébreux, il fut défendu de les lire avant vingt-cinq ans; les prophéties d'Ézéchiel scandalisaient, on en défendit de

même la lecture; le Cantique des cantiques pouvant porter les jeunes hommes et les jeunes filles à l'impureté, Théodore de Mopsuète, les rabbins, Grotius, Châtillon, et tant d'autres, nous apprennent qu'il n'était permis de lire ce cantique qu'à ceux qui étaient sur le point de se marier.

Enfin, mes frères, combien d'actions rapportées dans les livres hébreux qu'il serait abominable d'imiter! Où serait aujourd'hui la femme qui voudrait agir comme Jahel, laquelle trahit Sizara pour lui enfoncer un clou dans la tête; comme Judith qui se prostitua à Holoferne pour l'assassiner; comme Esther qui, après avoir obtenu de son mari que les Juifs massacrassent cinq cents Persans dans Suze, lui en demanda encore trois cents, outre les soixante et quinze mille égorgés dans les provinces? Quelle fille voudrait imiter les filles de Loth, qui couchèrent avec leur père? Quel père de famille se conduirait comme le patriarche Juda qui coucha avec sa belle-fille, et Ruben qui coucha avec sa belle-mère? Quel vaivode imitera David qui s'associa quatre cents brigands perdus, dit l'Écriture, de débauches et de dettes, avec lesquels il massacrait tous les sujets de son allié Achis jusqu'aux enfans à la mamelle; et qui enfin, ayant dix-huit femmes, ravit Betzabée et fit tuer son mari?

Il y a dans l'Écriture, je l'avoue, mille traits pareils, contre lesquels la nature se soulève. Tout ne nous a pas été donné pour une règle de mœurs. Tenons-nous-en donc à cette loi incontestable, universelle, éternelle, de laquelle seule dépend la pureté des mœurs dans toute nation : *Aimons Dieu et le prochain.*

S'il m'était permis de parler de l'*Alcoran* dans une assemblée de chrétiens, je vous dirais que les sonnites représentent ce livre comme un chérubin qui a deux

visages, une face d'ange et une face de bête. Les choses qui scandalisent les faibles, disent-ils, sont le visage de bête, et celles qui édifient sont la face d'ange.

Édifions-nous, et laissons à part tout ce qui nous scandalise : car enfin, mes frères, que Dieu demande-t-il de nous? que nous confrontions Matthieu avec Luc, que nous conciliions deux généalogies qui se contredisent, que nous discutions quelques passages? Non, il demande que nous l'aimions et que nous soyions justes.

Si nos pères l'avaient été, les disputes sur la liturgie anglicane n'auraient pas porté la tête de Charles Ier sur un échafaud; on n'aurait pas osé tramer la conspiration des poudres; quarante mille familles n'auraient pas été massacrées en Irlande; le sang n'aurait pas ruisselé, les bûchers n'auraient pas été allumés sous le règne de la reine Marie. Que n'est-il pas arrivé aux autres nations pour avoir argumenté en théologie? Dans quels gouffres épouvantables de crimes et de calamités les disputes chrétiennes n'ont-elles pas plongé l'Europe pendant des siècles? la liste en serait beaucoup plus longue que mon sermon. Les moines disent que la vérité y a beaucoup gagné; qu'on ne peut l'acheter trop cher; que c'est ce qui a valu à leur saint-père tant d'annates et tant de pays; que si l'on s'était contenté d'aimer Dieu et son prochain, le pape ne se serait pas emparé du duché d'Urbin, de Ferrare, de Castro, de Bologne, de Rome même, et qu'il ne se dirait pas seigneur suzerain de Naples; qu'une église qui répand tant de biens sur la tête d'un seul homme est sans doute la véritable église; que nous avons tort puisque nous sommes pauvres, et que Dieu nous abandonne visiblement. Mes frères, il est peut-être difficile d'aimer des gens qui tiennent ce langage; cependant

aimons Dieu et notre prochain. Mais comment aimerons-nous les hauts bénéficiers qui, du sein de l'orgueil, de l'avarice et de la volupté, écrasent ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur, et ceux qui, parlant avec absurdité, persécutent avec insolence? Mes frères, c'est les aimer sans doute que de prier Dieu qu'il les convertisse.

FIN DES SERMONS ET HOMÉLIES.

DISCOURS

DE

M^E BELLEGUIER,

ANCIEN AVOCAT,

SUR LE TEXTE PROPOSÉ PAR L'UNIVERSITÉ DE LA VILLE DE PARIS, POUR LE SUJET DU PRIX DE L'ANNÉE 1773.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL.

L'UNIVERSITÉ de Paris est dans l'usage de proposer chaque année un prix pour un discours latin. La langue française, qu'on y appelle poliment *lingua vernacula* (la langue des laquais), ne paraît point à nos maîtres d'éloquence valoir la peine d'être encouragée. Il est évident que nos colonels, nos magistrats, nos évêques, ne parlant jamais que français, on ne peut se dispenser d'employer les trois quarts du temps de leur éducation à leur apprendre à faire des phrases en latin; sans cette précaution, ils ne parleraient cette langue de leur vie.

Le prix ne peut être disputé que par des maîtres-ès-arts : il fut fondé dans un temps où les jésuites existaient encore; et on sait quel scandale se serait élevé dans l'université, si, par mégarde, elle avait couronné le latin du collége de Clermont.

Cependant M. Cogé, professeur de rhétorique au

collége Mazarin, s'avisa, vers 1768, de faire un livre contre le XV[e] chapitre de *Bélisaire*, où il prouva doctement que pour éviter d'être brûlé pendant toute l'éternité, il faut croire que Trajan, Marc-Aurèle et Titus sont dans l'enfer pour jamais, et de plus contribuer de toutes ses forces à faire brûler de leur vivant ceux qui pensent comme ces hommes abominables, soit en portant des fagots à leur bûcher comme le roi d'Espagne saint Ferdinand, soit en écrivant contre eux des libelles comme Monsieur le professeur. Des philosophes prirent la peine de se moquer des libelles et de Cogé, qui, se trouvant quelques années après recteur de l'Université, imagina pour se venger de faire proposer pour sujet du prix la question suivante :

Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.

Il voulait dire que la philosophie n'est pas *moins* ennemie des rois que de Dieu : et il disait, au contraire, qu'elle n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois.

C'était précisément la même aventure que celle qui arriva jadis au prophète Balaam, lorsqu'il dit la vérité malgré lui.

On rit beaucoup, même dans l'université, du programme de Cogé. De tous les discours composés alors, celui de M[e] Belleguier est le seul dont on n'ait jamais parlé, quoiqu'il fût écrit en français, et que l'auteur eût étudié chez les jésuites.

L'archevêque de Paris Beaumont, s'étant fait expliquer le latin de Cogé par son secrétaire, qui ne manqua pas de traduire *magis* par *moins*, promit au savant recteur la place de grand inquisiteur pour la foi, qu'il avait résolu de faire créer aussitôt que les prophéties qui annonçaient le rétablissement des jésuites seraient accomplies.

DISCOURS

DE

M^E BELLEGUIER.

Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.

Cette, qu'on nomme aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois.

JE ne compose pas pour le prix de l'université : je n'ai pas tant d'ambition; mais ce sujet me paraît si beau et si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thème.

Non, sans doute, la philosophie n'est et ne peut être l'ennemie de Dieu ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'Être éternel et suprême. La philosophie est expressément l'amour de la sagesse; ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de Dieu qui nous donne l'existence, et des rois qui nous sont donnés par lui pour rendre cette existence heureuse ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de Dieu, nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

De Dieu.

SOCRATE fut le martyr de la Divinité, et Platon en fut l'apôtre. Zaleucus, Carondas, Pythagore, Solon et Locke, tous philosophes et législateurs, ont recommandé dans leurs lois l'amour de Dieu et du gouvernement sous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable Orphée, que nous trouvons épars dans Clément d'Alexandrie, parlent de la gran-

deur de Dieu avec sublimité. Zoroastre l'annonçait à la Perse, et Confutzée à la Chine. Quoi qu'en ait dit l'ignorance, appuyée de la malignité, la philosophie fut dans tous les temps la mère de la religion pure et des lois sages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop subtiles, et chez les Romains leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels et fourbes, aux prêtres de l'antiquité, l'excès monstrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la Divinité, parce que les sacrificateurs la rendaient odieuse, et que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on fesait jouer aux Dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas se mêler des misérables occupations des hommes. Le char de la fortune allait si mal, qu'il parut impossible que des êtres bienfesans en tinssent les rênes. Épicure et ses disciples, d'ailleurs aimables et honnêtes gens, étaient si mauvais physiciens qu'ils avouaient sans difficulté qu'il y a un dieu dans le soleil et dans chaque planète; mais ils croyaient que ces dieux passaient tout leur temps à boire, à se réjouir et à ne rien faire. Ils en fesaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philosophes ne pensaient pas ainsi. Les Antonins, si grands sur le trône du monde alors connu, Épictète dans les fers, reconnaissaient, adoraient un Dieu tout-puissant et juste; ils tâchaient d'être justes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Système de la nature*, que le jésuite Needham avait créé des anguilles, et que Dieu n'avait pas pu créer l'homme. Needham ne leur eût pas paru philosophe, et l'auteur du *Système de la nature* n'eût été

regardé que comme un discoureur par l'empereur Marc-Antonin.

L'astronome qui voit le cours des astres établi selon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel géomètre. Le physicien qui observe un grain de blé ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel artisan. L'homme moral qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un être aussi juste que suprême. Ainsi Dieu est nécessaire au monde en tous sens, et l'on peut dire avec l'auteur de l'*Épître au griffonneur du plat livre des trois Imposteurs* (1) :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je conclus de là que *ista quæ vocatur hodiè philosophia*, cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie, est le plus digne soutien de la Divinité, si quelque chose peut en être digne sur la terre. Le ciel me préserve de faire des phrases pour énerver une vérité si importante.

Du gouvernement.

Les philosophes qui ont reconnu un Dieu, et les sophistes qui l'ont nié, ont tous, sans aucune exception, avoué cette autre vérité reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être soumis aux lois de sa patrie; qu'il faut être bon républicain à Venise et en Hollande, bon sujet à Paris et à Madrid; sans quoi ce monde serait un coupe-gorge, comme il l'a été trop souvent, grâce à ceux qui n'étaient pas philosophes.

Lorsque l'ancien parlement de Paris et l'université de Paris vinrent reconnaître à genoux l'Anglais Henri V pour roi de France, qui fut fidèle à son roi légitime ?........ Gerson, le philosophe Gerson, l'honneur

éternel de l'université; cet homme qui osait s'opposer d'une main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, et présenter l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trône renversé de son maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encore plus vénérable aux sages, tandis que ses confrères les théologiens, arrachés à leur saint ministère par la rage des guerres civiles, fesaient leur cour aux Anglais, et n'en recevaient que des mépris, des outrages et des chaînes.

Hélas! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde, et des lois de la gravitation, celui qui justifia, qui canonisa publiquement le meurtre abominable du duc d'Orléans, frère de Charles VI le bien-aimé? C'était un docteur en théologie; c'était Jean Petit, très-dévot à la Vierge, pour laquelle il avait composé une prière dans le goût de l'oraison des trente jours. Étaient-ils platoniciens ou académiciens, ou stratoniciens, ceux qui, sous le même règne, firent rejaillir sur le dauphin le sang de deux maréchaux de France, et qui massacrèrent dans les rues de Paris trois mille cinq cents gentilshommes? On les nommait les Maillotins, les Cabochiens. Ce n'est pas là une secte de philosophie.

Si lorsqu'on brûla vive dans Rouen l'héroïne champêtre qui sauva la France, il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philosophe, il n'eût pas souffert que cette fille, à qui l'antiquité eût dressé des autels, fût brûlée vive dans un bûcher élevé sur une plate-forme de dix pieds de haut, afin que son corps, jeté nu dans les flammes, pût être contemplé du bas en haut par les dévots spectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée sur une requête de la sacrée faculté, par sentence de Cauchon, évêque de Beauvais, de frère Martin, vicaire-général de l'inquisition, de neuf docteurs de Sorbonne, de trente-cinq autres doc-

teurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abusé du sacrement de la confession pour condamner la guerrière vengeresse du trône au plus affreux des supplices; ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confessionnal pour entendre ses péchés, et pour en former contre elle une accusation; ils n'auraient pas, comme on l'a déjà dit, été sacriléges pour être assassins.

Ce crime, si horrible et si lâche, ne fut point commis par les Anglais; il le fut uniquement par des théologiens de France, payés par le duc de Bedford. Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même supplice, quand Charles VII fut victorieux; mais la plus belle expiation de la Sorbonne fut son repentir et sa fidélité pour nos rois, quand les conjectures devinrent plus favorables.

Je passe à regret aux horreurs de la ligue contre Henri III et le grand Henri IV. Ces temps, depuis François II, furent abominables; mais il est doux de pouvoir dire que le philosophe Montaigne, le philosophe Charron, le philosophe chancelier de l'Hospital, le philosophe de Thou, le philosophe Ramus, ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grâce pour leur siècle.

La journée de la Saint-Barthélemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur sera jamais imputée.

J'avouerai encore, si l'on veut, aux jésuites, éternels et déplorables ennemis du parlement et de l'université, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philosophe, commença un procès criminel contre Henri III son roi, et nomma, pour informer, les conseillers Courtin et Michon, qui n'étaient pas philosophes non plus.

Je ne dissimulerai point que le docteur Rose, le

docteur Guincestre, le docteur Boucher, le docteur Aubri, le docteur Pelletier, condamnés depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre et du carnage. On a souvent dit que le docteur Bourgoin fit descendre une statue de la sainte Vierge pour encourager frère Jacques Clément au parricide; je l'accorde en gémissant. On me répète que soixante et dix docteurs de Sorbonne déclarèrent au nom du Saint-Esprit, tous les sujets déliés de leur serment de fidélité; j'en conviens avec horreur.

On me crie que dans les temps où Henri IV préparait son abjuration, et lorsque les citoyens présentèrent requête pour faire quelque accommodement avec ce grand homme, ce bon roi, ce conquérant et ce père de la France, toute la faculté de théologie assemblée, condamna la requête comme *inepte, séditieuse, impie, absurde, inutile, attendu qu'on connaît l'obstination de Henri le relaps*. La faculté déclare expressément tous ceux qui parlent d'engager le roi à professer la religion catholique, *parjures, séditieux, perturbateurs du royaume, hérétiques, fauteurs d'hérétiques, suspects d'hérésie, sentant l'hérésie; et qu'ils doivent être chassés de la ville, de peur que ces bêtes pestiférées n'infectent tout le troupeau.*

Ce décret du premier novembre 1592 est tout au long dans *le Journal de Henri IV*, page 260. Le respectable de Thou rapporte des décrets encore plus horribles et qui font dresser les cheveux.

Bénissons les philosophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ses biens et sa vie pour son roi, fût-il de la religion de Mahomet, de Confucius, de Brama, ou de Zoroastre.

Mais je répondrai toujours que la Sorbonne s'est repentie de ces écarts, et qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des temps. Une compagnie peut s'éga-

rer; elle est composée d'hommes : mais aussi ces hommes réparent leurs fautes. La raison, la saine doctrine, la modestie, la défiance de soi-même, reviennent se mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence et de la fureur. On n'ose plus condamner personne après avoir été si condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant. On est l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur et le scandale.

Les jésuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes : mais l'université de son côté a reproché aux frères jésuites d'avoir mis le couteau à la main de Jean Châtel, d'avoir forcé le grand Henri IV à dire au duc de Sulli qu'il aimait mieux les rappeler et s'en faire des amis, que de craindre continuellement le poignard et le poison. Elle les a peints, dans tous ses procès contre eux, comme des soldats en robe, d'une puissance dangereuse, comme des espions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur Arnauld, le docteur Boileau, le docteur Petit-Pied et tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas reproché à ces ci-devant jésuites la banqueroute de Séville, qui précéda d'un siècle la banqueroute de frère La Valette; leurs calomnies contre le bienheureux don Juan de Palafox; et après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis sous les yeux la conspiration des poudres, et trois jésuites écartelés pour ce crime inconcevable? Les jésuites en ont-ils été moins fiers? non; tout écrasés qu'ils sont, il leur reste trois doigts dont ils se servent pour imprimer dans Avignon, que les docteurs de Sorbonne sont des ignorans insolens, et pour répéter en plagiaires ce que M. Deslandes, de l'académie des sciences, a mis en note dans son troisième tome,

page 299 (*) : *Que la Sorbonne est aujourd'hui le corps le plus méprisable du royaume.*

Ces outrages, ces injures réciproques, n'ont rien de philosophique. Je dirai plus ; elles n'ont rien de chrétien.

J'observerai avec la satisfaction d'un bon sujet, que dans les troubles de la fronde, non moins affreux peut-être que la conspiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni Descartes, ni Gassendi, ni Pascal, ni Fermat, ni Roberval, ni Méziriac, ni Rohaut, ni Chapelle, ni Bernier, ni Saint-Évremond, ni aucun autre philosophe, qui mit à prix la tête du cardinal premier ministre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête ; nul ne força Louis XIV et sa mère de s'enfuir du Louvre, et d'aller coucher sur la paille à Saint-Germain ; nul ne fit la guerre à son roi, et ne leva contre lui le régiment des Portes-cochères et le régiment de Corinthe, etc., etc.

Je conviendrai avec le jésuite auteur du petit livre *Tout se dira*, « que ces petites fautes commises à » bonne intention, l'étaient par maître *Quatre hom-* » *mes*, maître *Quatre sous*, maître Bitaud, maître » Pitaut, maîtres Boissau, Gratau, Martinau, Boux, » Crépin, Cullet, etc..... etc..... » tous tuteurs des rois, et qui avaient acheté la tutelle : ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite auteur de *Tout se dira*, et de l'*Appel à la raison*. Je ne sais s'il est plus philosophe que MM. Cullet et Crépin. Ce que je sais certainement avec l'Europe, c'est que tant que Gondi-Rets fut archevêque de Paris, il fut vain, insolent, débauché, factieux, criminel de lèse-majesté. Quand il devint philosophe, il fut bon sujet et bon citoyen ; il fut juste.

(*) *Histoire critique de la philosophie*. Édit. de 1737.

Je répondrai surtout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris, comme à ceux de l'université; je dirai : Il se repentit, il fut fidèle à Louis XIV.

On a prétendu que Malagrida, et l'assassin du roi de Pologne, et ceux de deux autres grands princes, avaient une teinture de philosophie; mais à l'examen cette accusation a été reconnue fausse.

Enfin, si nous remontons du temps présent aux temps antérieurs, dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philosophie ne fut soupçonnée par personne de l'assassinat de Farnèse, duc de Parme, bâtard du pape Paul III; de l'assassinat de Galeas Sforze dans une église, de l'assassinat des Médicis dans une autre église, pendant l'élévation de l'eucharistie, afin que le peuple, prosterné, ne vît pas le crime, et que Dieu seul en fût témoin.

La philosophie ne fut point complice des assassinats et des empoisonnemens nombreux commis par le pape Alexandre VI et par son bâtard César Borgia. Allez jusqu'au pape Sergius III; je vous défie de trouver aucun philosophe coupable du moindre trouble pendant tant de siècles où l'Italie fut troublée sans cesse.

On a vendu dans les états d'Italie, appartenant au roi d'Espagne, cette fameuse bulle de la cruzade, qui, moyennant deux réaux de plate, sauve une ame du feu éternel de l'enfer, et permet à son corps de manger de la viande le samedi. On trafiquait de cette autre bulle de la componende, qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres pies; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des dispenses de tout, à tout prix. Les Phrinés et les Gitons triomphaient depuis Milan jusqu'à Tarente. Les bénéfices, institués pour nourrir les pauvres, se vendaient publiquement pour nourrir le luxe; et les bénéficiers employaient

le stylet et la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs Gitons et leurs Phrinés. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les sacriléges de certains moines. Cependant Galilée, le restaurateur de la raison, démontrait tranquillement le mouvement de la terre et des autres planètes dans leurs orbites elliptiques, autour du soleil immobile dans sa place au centre du monde et tournant sur lui-même.

Oh! l'homme dangereux! oh! l'ennemi de tous les rois et du grand-duc de Toscane, et de la sainte église! s'écrièrent les universités; le monstre! il ose prouver que c'est la terre qui tourne, tandis que le savant Josué assure formellement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, et la lune sur Aïalon en plein midi!

Galilée ne fut pas brûlé, le grand duc le protégeait. Le saint office se contenta de le déclarer absurde et hérétique, sentant l'hérésie; il ne fut condamné qu'à garder la prison, à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter le rosaire. Il récita sans doute son rosaire, ce grand Galilée! *Iste qui vocabatur philosophus.*

Tournez les yeux vers cette île fameuse, long-temps plus sauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance et le fanatisme, couverte comme la France du sang de ses citoyens; demandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de Fairfax, de Cromwell, et d'Ireton? comment à ces guerres aussi abominables que religieuses, qui firent tomber la tête d'un roi sur un échafaud, a succédé une paix intérieure qui n'est troublée que par des querelles au sujet de l'élection de milord maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45? L'Angleterre vous répondra : Grâces en soient rendues à Locke, à Newton, à Shaftesbury, à Collins, à Trenchard, à Gordon, à une foule de sages, qui ont changé l'esprit de la nation, et qui l'ont détourné des disputes

absurdes et fatales de l'école, pour le diriger vers les sciences solides.

Cromwell, à la tête de son régiment des frères rouges, portait la *Bible* à l'arçon de sa selle, et leur montrait les passages où il est dit : *Heureux ceux qui éventreront les femmes grosses, et qui écraseront les enfans sur la pierre!* Locke et ses pareils ne voulaient point qu'on traitât ainsi les femmes et les enfans. Ils ont adouci les mœurs des peuples sans énerver leur courage.

La philosophie est simple; elle est tranquille, sans envie, sans ambition; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte et des intrigues du monde; elle est indulgente; elle est compatissante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes; elle ne s'en est jamais servi pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix est faible, mais elle se fait entendre; elle dit, elle répète : *Adorez Dieu, servez les rois, aimez les hommes.* Les hommes la calomnient; elle se console en disant : Ils me rendront justice un jour. Elle se console même souvent sans espérer de justice.

Ainsi la partie de l'université de Paris consacrée aux beaux-arts, à l'éloquence et à la vérité, ne pouvait choisir un sujet plus digne d'elle que ces belles paroles : *Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

O toi, qui seras toujours compté parmi les rois les plus illustres; toi qui vis naître le long siècle des héros et des beaux-arts, et qui les conduisis tous dans les divers sentiers de la gloire; toi que la nature avait fait pour régner, Louis quatorze, petit-fils de Henri quatre, plût au ciel que ta belle ame eût été assez éclairée par la philosophie, pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père! tu n'aurais point vu la huitième

partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts et l'industrie de la France : tu n'aurais point vu des Français combattre sous les étendards de Guillaume III contre des Français, et leur disputer long-temps la victoire : tu n'aurais point vu un prince catholique armer contre toi deux régimens de Français protestans : tu aurais sagement prévenu le fanatisme barbare des Cévènes, et le châtiment non moins barbare que le crime. Tu le pouvais; tout t'était soumis; les deux religions t'aimaient, te révéraient également : tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations, chez qui les cultes différens n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes, unis par la nature. Rien ne t'était plus aisé que de soutenir et de contenir tous tes sujets. Jaloux du nom de *Grand,* tu ne connus pas ta grandeur. Il eût mieux valu avoir six régimens de plus de Français protestans, que de ménager encore Odescalchi Innocent XI, qui prit si hautement contre toi le parti du prince d'Orange, huguenot. Il eût mieux valu te priver des jésuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grâce suffisante, le congruisme, et les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze cent mille bras qui enrichissaient ton beau royaume, et qui combattaient pour sa défense.

Ah! Louis quatorze! Louis quatorze! que n'étais-tu philosophe! Ton siècle a été grand; mais tous les siècles te reprocheront tant de citoyens expatriés, et Arnauld sans sépulture.

Et toi, que nous voyons avec une tendresse respectueuse assis sur le trône de Henri IV et de Louis XIV, dont le sang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Rocoux, à Fribourg, et pacificateur dans Versailles, écoute toujours la voix de la philosophie, c'est-à-dire, de la sagesse.

C'est par elle que tu as assoupi pour jamais ces disputes du jansénisme et du molinisme qui nous rendaient à la fois malheureux et ridicules. C'est elle qui t'inspira quand tu donnas la paix aux vivans et aux mourans, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, et du scandale des sacremens conférés la baïonnette au bout du fusil. Tu es un vrai philosophe lorsque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits mensongers, qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui se glissent avec tant d'artifice. L'empereur Marc-Aurèle dit que les hommes ne seront heureux que quand les rois seront philosophes. Pense, agis comme Marc-Aurèle, et que ta vie soit plus longue que celle de ce monarque, le modèle des hommes.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

EXTRAIT

DES

SENTIMENS DE JEAN MESLIER.

1762.

ABRÉGÉ

DE LA VIE DE JEAN MESLIER (*).

Jean Meslier, curé d'Étrepigni et de But en Champagne, natif du village de Mazerni, dépendant du duché de Mazarin, était le fils d'un ouvrier en serge; élevé à la campagne, il a néanmoins fait ses études et est parvenu à la prêtrise.

Étant au séminaire où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au système de Descartes. Ses mœurs ont paru irréprochables, fesant souvent l'aumône; d'ailleurs très-sobre, tant sur sa bouche que sur les femmes.

MM. Voiri et Delavaux, l'un curé de Va, et l'autre curé de Boutzicourt, étaient ses confesseurs, et les seuls qu'il fréquentait.

Il était seulement rigide partisan de la justice, et poussait quelquefois ce zèle un peu trop loin. Le seigneur de son village, nommé le sieur de Touilli, ayant maltraité quelques paysans, il ne voulut pas le recommander nommément au prône : M. de Mailli,

(*) Ce morceau est de Voltaire.

archevêque de Reims, devant qui la contestation fut portée, l'y condamna. Mais le dimanche qui suivit cette décision, ce curé monta en chaire et se plaignit de la sentence du cardinal. « Voici, dit-il, le sort or-
» dinaire des pauvres curés de campagne ; les arche-
» vêques, qui sont de grands seigneurs, les méprisent
» et ne les écoutent pas. Recommandons donc le sei-
» gneur de ce lieu. Nous prierons Dieu pour Antoine
» de Touilli, qu'il le convertisse, et lui fasse la grâce
» de ne point maltraiter le pauvre et dépouiller l'or-
» phelin. »

Ce seigneur, présent à cette mortifiante recommandation, en porta de nouvelles plaintes au même archevêque, qui fit venir le sieur Meslier à Doncheri, où il le maltraita de paroles.

Il n'a guère eu depuis d'autres événemens dans sa vie, ni d'autre bénéfice que celui d'Étrepigni.

Les principaux de ses livres étaient la *Bible*, un Moréri, un Montaigne et quelques Pères; ce n'est que dans la lecture de la *Bible* et des Pères qu'il puisa ses Sentimens. Il en fit trois copies de sa main, l'une desquelles fut portée au garde des sceaux de France, sur laquelle on a tiré l'extrait suivant. Son MS. est adressé à M. Leroux, procureur et avocat en parlement, à Mezières.

Il est écrit à l'autre côté d'un gros papier gris qui sert d'enveloppe : « J'ai vu et reconnu les erreurs, les
» abus, les vanités, les folies et les méchancetés des
» hommes; je les ai haïs et détestés; je ne l'ai osé
» dire pendant ma vie, mais je le dirai au moins
» en mourant et après ma mort; et c'est afin qu'on
» le sache, que je fais et écris le présent mémoire,
» afin qu'il puisse servir de témoignage de vérité à
» tous ceux qui le verront et qui le liront, si bon leur
» semble. »

On a aussi trouvé parmi les livres de ce curé un imprimé des Traités de M. de Fénélon, archevêque de Cambrai [*Édit. de* 1718], sur l'existence de Dieu et sur ses attributs, et les Réflexions du P. Tournemine, jésuite, sur l'athéisme, auxquels Traités il a mis ses notes en marge, signées de sa main.

Il avait écrit deux lettres aux curés de son voisinage, pour leur faire part de ses Sentimens, etc. Il leur dit qu'il a consigné au greffe (*a*) de la justice de la paroisse une copie de son écrit, en 366 feuilles *in*-8°; mais qu'il craint qu'on ne la supprime, suivant le mauvais usage établi d'empêcher que les simples ne soient instruits, et ne connaissent la vérité (*b*).

Ce curé a travaillé toute sa vie en secret pour attaquer toutes les opinions qu'il croyait fausses.

On trouve à la tête de son Testament une espèce de préface ou d'avant-propos, dans lequel il demande pardon à ses paroissiens de leur avoir prêché longtemps des mensonges qu'il détestait au fond de son cœur (*).

« Vous connaissez, leur dit-il, mes frères, mon » désintéressement; je ne sacrifie point ma croyance » à un vil intérêt. Si j'ai embrassé une profession si » directement opposée à mes sentimens, ce n'est point » par cupidité; j'ai obéi à mes parens. Je vous aurais » plutôt éclairés, si j'avais pu le faire impunément. » Vous êtes témoins de ce que j'avance. Je n'ai point » avili mon ministère en exigeant des rétributions qui » y sont attachées.

(*a*) Sainte-Ménéhould.

(*b*) On dit que le grand-vicaire de Reims s'est emparé de la troisième copie.

(*) Cet alinéa est de Naigeon.

» J'atteste le ciel que j'ai aussi souverainement
» méprisé ceux qui se riaient de la simplicité des
» peuples aveuglés, lesquels fournissaient pieuse-
» ment des sommes considérables pour acheter des
» prières. Combien n'est pas horrible ce monopole!
» Je ne blâme pas le mépris que ceux qui s'engrais-
» sent de vos sueurs et de vos peines témoignent
» pour leurs mystères et leurs superstitions; mais
» je déteste leur insatiable cupidité et l'insigne plaisir
» que leurs pareils prennent à se railler de l'ignorance
» de ceux qu'ils ont soin d'entretenir dans cet état d'a-
» veuglement.

» Qu'ils se contentent de rire de leur propre ai-
» sance, mais qu'ils ne multiplient pas du moins les
» erreurs, en abusant de l'aveugle piété de ceux qui
» par leur simplicité leur procurent une vie si com-
» mode. Vous me rendez sans doute, mes frères, la
» justice qui m'est due. La sensibilité que j'ai témoi-
» gnée pour vos peines, me garantit des moindres
» soupçons. Combien de fois ne me suis-je point ac-
» quitté gratuitement des fonctions de mon ministère!
» Combien de fois aussi ma tendresse n'a-t-elle pas
» été affligée de ne pouvoir vous secourir aussi souvent
» et aussi abondamment que je l'aurais souhaité! Ne
» vous ai-je pas toujours prouvé que je prenais plus
» de plaisir à donner qu'à recevoir? J'ai évité avec
» soin de vous exhorter à la bigoterie; et je ne vous
» ai parlé qu'aussi rarement qu'il m'a été possible
» de nos malheureux dogmes. Il fallait bien que je
» m'acquittasse, comme curé, de mon ministère. Mais
» aussi combien n'ai-je pas souffert en moi-même,
» lorsque j'ai été forcé de vous prêcher ces pieux men-
» songes que je détestais dans le cœur! Quel mépris
» n'avais-je pas pour mon ministère, et particulière-
» ment pour cette superstitieuse messe, et ces ridi-

» cules administrations de sacremens, surtout lorsqu'il
» fallait les faire avec cette solennité qui attirait votre
» piété et toute votre bonne foi! Que de remords ne
» m'a point excités votre crédulité! Mille fois sur le
» point d'éclater publiquement, j'allais dessiller vos
» yeux, mais une crainte supérieure à mes forces me
» contenait soudain, et m'a forcé au silence jusqu'à
» ma mort. »

Meslier mourut en 1733, âgé de 55 ans. On a cru que, dégoûté de la vie, il s'était exprès refusé les alimens nécessaires, parce qu'il ne voulut rien prendre, pas même un verre de vin.

Par son Testament il a donné tout ce qu'il possédait, qui n'était pas considérable, à ses paroissiens, et il a prié qu'on l'enterrât dans son jardin.

EXTRAIT

DES

SENTIMENS DE JEAN MESLIER,

Adressés à ses paroissiens sur une partie des erreurs et des abus en général et en particulier.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE PREUVE *tirée des motifs qui ont porté les hommes à établir une religion.*

COMME il n'y a aucune secte particulière de religion qui ne prétende être véritablement fondée sur l'autorité de Dieu et entièrement exempte de toutes les erreurs et impostures qui se trouvent dans les autres, c'est à ceux qui prétendent établir la vérité de leur secte, à faire voir qu'elle est d'institution divine, par des preuves et des témoignages clairs et convaincans, faute de quoi il faudra tenir pour certain qu'elle n'est que d'invention humaine, pleine d'erreurs et de tromperies; car il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon, aurait voulu donner des lois et des ordonnances aux hommes, et qu'il n'aurait pas voulu qu'elles portassent des marques plus sûres et plus authentiques de vérité, que celles des imposteurs qui sont en si grand nombre. Or, il n'y a aucun de nos christicoles, de quelque secte qu'il soit, qui puisse faire voir par des preuves claires, que sa religion soit véritablement d'institution divine; et pour preuve de cela, c'est que depuis tant de siècles qu'ils sont en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, même jus-

qu'à se persécuter à feu et à sang pour le maintien de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux qui ait pu convaincre et persuader les autres par de tels témoignages de vérité; ce qui ne serait certainement point, s'il y avait de part ou d'autre des raisons ou des preuves claires et sûres d'une institution divine; car comme personne d'aucune secte de religion, éclairé et de bonne foi, ne prétend tenir et favoriser l'erreur et le mensonge, et qu'au contraire chacun de son côté prétend soutenir la vérité, le véritable moyen de bannir toutes erreurs, et de réunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentimens et dans une même forme de religion, serait de produire ces preuves et ces témoignages convaincans de la vérité, et de faire voir par là que telle religion est véritablement d'institution divine, et non pas aucune des autres. Alors chacun se rendrait à cette vérité; et personne n'oserait entreprendre de combattre ces témoignages, ni soutenir le parti de l'erreur et de l'imposture, qu'il ne soit en même temps confondu par des preuves contraires : mais comme ces preuves ne se trouvent dans aucune religion, cela donne lieu aux imposteurs d'inventer et de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges.

Voici encore d'autres preuves qui ne feront pas moins clairement voir la fausseté des religions humaines, et surtout la fausseté de la nôtre.

Deuxième preuve *tirée des erreurs de la foi.*

Toute religion qui pose pour fondement de ses mystères, et qui prend pour règle de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs, et qui est même une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes, ne peut être une véritable reli-

gion, ni être d'institution divine. Or, les religions humaines, et principalement la catholique, posent pour fondement de sa doctrine et de sa morale un principe d'erreurs. Donc, etc. Je ne vois pas qu'on puisse nier la première proposition de cet argument; elle est trop claire et trop évidente pour pouvoir en douter. Je passe à la preuve de la seconde proposition, qui est que la religion chrétienne prend pour règle de sa doctrine et de sa morale ce qu'ils appellent foi, c'est-à-dire, une créance aveugle, mais cependant ferme et assurée de quelques lois, ou de quelques révélations divines, et de quelque divinité. Il faut nécessairement qu'elle le suppose ainsi; car c'est cette créance de quelque divinité et de quelques révélations divines qui donne tout le crédit et toute l'autorité qu'elle a dans le monde, sans quoi on ne ferait aucun état de ce qu'elle prescrirait. C'est pourquoi il n'y a point de religion qui ne recommande expressément à ses sectateurs (1) d'être fermes dans leur foi. De là vient que tous les christicoles tiennent pour maximes que la foi est le commencement et le fondement du salut, et qu'elle est la racine de toute justice et de toute sanctification, comme il est marqué dans le concile de Trente, sess. 6, chap. VIII.

Or, il est évident qu'une créance aveugle de tout ce qui se propose sous le nom et l'autorité de Dieu, est un principe d'erreurs et de mensonges. Pour preuve, c'est que l'on voit qu'il n'y a aucun imposteur, en matière de religion, qui ne prétende se couvrir du nom de l'autorité de Dieu, et ne se dise particulièrement inspiré et envoyé de Dieu. Non-seulement cette foi et cette créance aveugle, qu'ils posent pour fondement de leur doctrine, est un principe d'erreurs, etc., mais

(1) *Estote fortes in fide.*

elle est aussi une source funeste de troubles et de divisions parmi les hommes, pour le maintien de leur religion. Il n'y a point de méchancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres sous ce spécieux prétexte.

Or, il n'est pas croyable qu'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et sage, voulût se servir d'un tel moyen ni d'une voie si trompeuse pour faire connaître ses volontés aux hommes; car ce serait manifestement vouloir les induire en erreur et leur tendre des piéges pour leur faire embrasser le parti du mensonge. Il n'est pareillement pas croyable qu'un Dieu qui aimerait l'union et la paix, le bien et le salut des hommes, eût jamais établi, pour fondement de sa religion, une source si fatale de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes. Donc des religions pareilles ne peuvent être véritables, ni avoir été instituées de Dieu.

Mais je vois bien que nos christicoles ne manqueront pas de recourir à leurs prétendus motifs de crédibilité, et qu'ils diront que, quoique leur foi et leur créance soient aveugles en un sens, elles ne laissent pas néanmoins d'être appuyées par de si clairs et de si convaincans témoignages de vérité, que ce serait non-seulement une imprudence, mais une témérité et une grande folie, de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduisent ordinairement tous ces prétendus motifs à trois ou quatre chefs.

Le premier, ils le tiennent de la prétendue sainteté de leur religion qui condamne le vice et qui recommande la pratique de la vertu. Sa doctrine est si pure, si simple, à ce qu'ils disent, qu'il est visible qu'elle ne peut venir que de la pureté et de la sainteté d'un Dieu infiniment bon et sage.

Le second motif de crédibilité, ils le tirent de l'innocence et de la sainteté de la vie de ceux qui l'ont

embrassée avec amour, et défendue jusqu'à souffrir la mort et les plus cruels tourmens, plutôt que de l'abandonner, n'étant pas croyable que de si grands personnages se soient laissé tromper dans leur créance, qu'ils aient renoncé à tous les avantages de la vie, et se soient exposés à de si cruelles persécutions, pour ne maintenir que des erreurs et des impostures.

Ils tirent leur troisième motif de crédibilité des oracles et des prophéties qui ont été depuis si long-temps rendus en leur faveur, et qu'ils prétendent accomplis d'une façon à n'en point douter.

Enfin leur quatrième motif de crédibilité, qui est comme le principal de tous, se tire de la grandeur et de la multitude des miracles faits en tout temps et en tous lieux en faveur de leur religion.

Mais il est facile de réfuter tous ces vains raisonnemens, et de faire connaître la fausseté de tous ces témoignages. Car 1° les argumens que nos christicoles tirent de leurs prétendus motifs de crédibilité, peuvent également servir à établir et confirmer le mensonge comme la vérité; car l'on voit effectivement qu'il n'y a point de religion, si fausse qu'elle puisse être, qui ne prétende s'appuyer sur de semblables motifs de crédibilité; il n'y en a point qui ne prétende avoir une doctrine saine et véritable, et, au moins en sa manière, qui ne condamne tous les vices, et ne recommande la pratique de toutes les vertus. Il n'y en a point qui n'ait eu de doctes et de zélés défenseurs, qui ont souffert de rudes persécutions pour le maintien et la défense de leur religion; et enfin il n'y en a point qui ne prétende avoir des prodiges et des miracles qui ont été faits en sa faveur.

Les mahométans, les Indiens, les païens en allèguent en faveur de leurs religions aussi-bien que les chrétiens. Si nos christicoles font état de leurs mira-

cles et de leurs prophéties, il ne s'en trouve pas moins dans les religions païennes que dans la leur. Ainsi l'avantage que l'on pourrait tirer de tous ces prétendus motifs de crédibilité, se trouve à peu près également dans toutes sortes de religions.

Cela étant, comme toutes les histoires et la pratique de toutes les religions le démontrent, il s'ensuit évidemment que tous ces prétendus motifs de crédibilité dont nos christicoles veulent tant se prévaloir, se trouvent également dans toutes les religions, et par conséquent ne peuvent servir de preuves et de témoignages assurés de la vérité de leur religion, non plus que de la vérité d'aucune; la conséquence est claire.

2° Pour donner une idée du rapport des miracles du paganisme avec ceux du christianisme, ne pourrait-on pas dire, par exemple, qu'il y aurait plus de raison de croire Philostrate, en ce qu'il récite de la vie d'Apollonius, que de croire tous les évangélistes ensemble, dans ce qu'ils disent des miracles de Jésus-Christ, parce que l'on sait au moins que Philostrate était un homme d'esprit, éloquent et disert, qu'il était secrétaire de l'impératrice Julie, femme de l'empereur Sévère, et que ç'a été à la sollicitation de cette impératrice qu'il écrivit la vie et les actions merveilleuses d'Apollonius? marque certaine que cet Apollonius s'était rendu fameux par de grandes et extraordinaires actions, puisqu'une impératrice était si curieuse d'avoir sa vie par écrit; ce que l'on ne peut nullement dire de Jésus-Christ, ni de ceux qui ont écrit sa vie; car ils n'étaient que des ignorans, gens de la lie du peuple, de pauvres mercenaires, des pêcheurs qui n'avaient pas seulement l'esprit de raconter de suite et par ordre les faits dont ils parlent, et qui se contredisent même très-souvent et très-grossièrement.

A l'égard de celui dont ils décrivent la vie et les

actions, s'il avait véritablement fait les miracles qu'ils lui attribuent, il se serait infailliblement rendu très-recommandable par ses belles actions; chacun l'aurait admiré, et on lui aurait érigé des statues, comme on a fait en faveur des dieux : mais au lieu de cela on l'a regardé comme un homme de néant, un fanatique, etc.

Joséphe l'historien, après avoir parlé des plus grands miracles rapportés en faveur de sa nation et de sa religion, en diminue aussitôt la créance et la rend suspecte, en disant qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra; marque bien certaine qu'il n'y ajoutait pas beaucoup de foi. C'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses, comme des narrations fabuleuses. *Voyez* Montaigne et l'auteur de l'Apologie des grands hommes. On peut aussi voir la relation des missionnaires de l'île de Santorini : il y a trois chapitres de suite sur cette belle matière.

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet nous fait clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également imaginer en faveur du vice et du mensonge, comme en faveur de la justice et de la vérité.

Je le prouve par le témoignage de ce que nos christicoles mêmes appellent la parole de Dieu, et par le témoignage de celui qu'ils adorent; car leurs livres, qu'ils disent contenir la parole de Dieu, et le Christ lui-même qu'ils adorent comme un Dieu fait homme, nous marquent expressément qu'il y a non-seulement de faux prophètes, c'est-à-dire des imposteurs qui se disent envoyés de Dieu et qui parlent en son nom, mais qui nous marquent expressément encore qu'ils font et qu'ils feront de si grands et si prodigieux miracles, que peu s'en faudra que les justes n'en soient séduits. *Voyez* Matth., XXIV, 5, 11, 27, et ailleurs.

De plus, ces prétendus faiseurs de miracles veulent

qu'on y ajoute foi, et non à ceux que font les autres d'un parti contraire au leur, se détruisant les uns les autres.

Un jour un de ces prétendus prophètes nommé Sédécias, se voyant contredit par un autre appelé Michée, celui-là donna un soufflet à celui-ci, et lui dit plaisamment (1) : « par quelle voie l'esprit de Dieu » a-t-il passé de moi pour aller à toi? » *Voyez* encore III, *Reg.*, XVIII, 40, et autres.

Mais comment ces prétendus miracles seraient-ils des témoignages de vérité, puisqu'il est clair qu'ils n'ont pas été faits? Car il faudrait savoir 1° si ceux que l'on dit être les premiers auteurs de ces narrations le sont véritablement; 2° s'ils étaient gens de probité, dignes de foi, sages et éclairés, et s'ils n'étaient point prévenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement; 3° s'ils ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent; s'ils les ont bien connues, et s'ils les rapportent bien fidèlement; 4° si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces grands miracles n'ont pas été falsifiés et corrompus dans la suite du temps, comme quantité d'autres l'ont été.

Que l'on consulte Tacite et quantité d'autres célèbres historiens au sujet de Moïse et de sa nation, on verra qu'ils sont regardés comme une troupe de voleurs et de bandits. La magie et l'astrologie étaient pour lors les seules sciences à la mode; et comme Moïse était, dit-on, instruit dans la sagesse des Égyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la vénération et de l'attachement pour sa personne aux enfans de Jacob, rustiques et ignorans, et de leur faire embrasser, dans la misère où ils étaient, la discipline

(1) II. Paral. XVIII, 23

qu'il voulut leur donner. Voilà qui est bien différent de ce que les juifs et nos christicoles nous en veulent faire accroire. Par quelle règle certaine connaîtra-t-on qu'il faut ajouter foi à ceux-ci plutôt qu'aux autres? Il n'y a aucune raison vraisemblable.

Il y a aussi peu de certitude, et même de vraisemblance, sur les miracles du nouveau *Testament* que sur ceux de l'ancien, pour pouvoir remplir les conditions précédentes.

Il ne servirait de rien de dire que les histoires qui rapportent les faits contenus dans les *Évangiles* ont été regardées comme saintes et sacrées; qu'elles ont toujours été fidèlement conservées sans aucune altération des vérités qu'elles renferment, puisque c'est peut-être par là même qu'elles doivent être plus suspectes, et d'autant plus corrompues par ceux qui prétendent en tirer avantage, ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assez favorables; l'ordinaire des auteurs qui transcrivent ces sortes d'histoires étant d'y ajouter, d'y changer ou d'en retrancher tout ce que bon leur semble pour servir à leur dessein.

C'est ce que nos christicoles mêmes ne sauraient nier, puisque, sans parler de plusieurs autres graves personnages qui ont reconnu les additions, les retranchemens et les falsifications qui ont été faites en différens temps, à ce qu'il paraît, à leur écriture sainte, leur saint Jérôme, fameux docteur parmi eux, dit formellement en plusieurs endroits de ses prologues, qu'elles ont été corrompues et falsifiées, étant déjà de son temps entre les mains de toutes sortes de personnes, qui y ajoutaient et en retranchaient tout ce que bon leur semblait, en sorte qu'il y avait, dit-il, autant d'exemplaires différens, qu'il y avait de différentes copies.

Voyez ses prologues à Paulin, sa préface sur Josué, son Épître à Galéate, sa préface sur Job, celle

sur les *Évangiles* au pape Damase, celle sur les psaumes à Paul et à Eustachium, etc.

Touchant les livres de l'ancien *Testament* en particulier, Esdras, prêtre de la loi, témoigne lui-même avoir corrigé et remis dans leur entier les prétendus livres sacrés de sa loi, qui avaient été en partie perdus et partie corrompus. Il les distribua en XXII livres, selon le nombre des lettres hébraïques et composa plusieurs autres livres dont la doctrine ne devait se communiquer qu'aux seuls sages. Si ces livres ont été partie perdus, partie corrompus, comme le témoignent Esdras et le docteur saint Jérôme en tant d'endroits, il n'y a donc aucune certitude sur ce qu'ils contiennent; et quant à ce qu'Esdras dit les avoir corrigés et remis en leur entier par l'inspiration de Dieu même, il n'y a aucune certitude de cela, et il n'y a point d'imposteur qui n'en puisse dire autant.

Tous les livres de la loi de Moïse et des prophètes qu'on put trouver, furent brûlés du temps d'Antiochus. Le *Talmud*, regardé par les Juifs comme un livre saint et sacré, et qui contient toutes les lois divines, avec les sentences et dits notables des rabbins, leur exposition, tant sur les lois divines qu'humaines, et une quantité prodigieuse d'autres secrets et mystères de la langue hébraïque, est regardé par les chrétiens comme un livre farci de rêveries, de fables, d'impostures et d'impiétés. En l'année 1559 ils firent brûler à Rome, par le commandement des inquisiteurs de la foi, douze cents de ces *Talmuds* trouvés dans une bibliothéque de la ville de Crémone.

Les pharisiens, qui fesaient parmi les Juifs une fameuse secte, ne recevaient que les cinq livres de Moïse, et rejetaient tous les prophètes. Parmi les chrétiens, Marcion et ses sectateurs rejetaient les li-

vres de Moïse et les prophètes, et introduisaient d'autres écritures à la mode; Carpocrate et ses sectateurs en faisaient de même, et rejetaient tout l'ancien *Testament*, et maintenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme comme les autres. Les marcionites et les souverains réprouvaient aussi tout l'ancien *Testament* comme mauvais, et rejetaient aussi la plus grande partie des quatre *Évangiles* et les *Épîtres* de saint Paul.

Les ébionites n'admettaient que le seul *Évangile* de saint Matthieu, rejetant les trois autres, et les *Épîtres* de saint Paul. Les marcionites publiaient un *Évangile* sous le nom de saint Matthias pour confirmer leur doctrine. Les apostoliques introduisaient d'autres écritures pour maintenir leurs erreurs; et pour cet effet se servaient de certains actes, qu'ils attribuaient à saint André et à saint Thomas.

Les manichéens (Chron., pag. 287) écrivirent un *Évangile* à leur mode, et rejetaient les écrits des prophètes et des apôtres. Les Etzaïtes débitaient un certain livre qu'ils disaient être venu du ciel; ils tronçonnaient les autres écritures à leur fantaisie. Origène même, avec tout son grand esprit, ne laissait pas que de corrompre les Écritures, et forgeait à tous coups des allégories hors de propos, et se détournait par ce moyen du sens des prophètes et des apôtres; et même avait corrompu quelques-uns des principaux points de la doctrine. Ses livres sont maintenant mutilés et falsifiés : ce ne sont plus que pièces cousues et ramassées par d'autres qui sont venus depuis; aussi y rencontre-t-on des erreurs et des fautes manifestes.

Les Allogiens attribuaient à l'hérétique Corinthus l'*Évangile* et l'*Apocalypse* de saint Jean; c'est pourquoi ils les rejetaient. Les hérétiques de nos derniers siècles rejettent comme apocryphes plusieurs livres

que les catholiques romains regardent comme saints et sacrés, comme sont les livres de *Tobie*, de *Judith*, d'*Esther*, de *Baruch*, le *Cantique des trois Enfans dans la fournaise*, l'Histoire de *Susanne*, et celle de l'*Idole de Bel*, la *Sapience* de Salomon, l'*Ecclésiastique*, le premier et le second livre des *Machabées;* auxquels livres incertains et douteux on pourrait encore en ajouter plusieurs que l'on attribuait aux autres apôtres, comme sont, par exemple, les *Actes de saint Thomas*, ses *Circuits*, son *Évangile* et son *Apocalypse ;* l'*Évangile* de saint Barthélemy, celui de saint Mathias, celui de saint Jacques, celui de saint Pierre, et celui des apôtres; comme aussi les *Gestes de saint Pierre*, son livre de la *Prédication* et celui de son *Apocalypse ;* celui du *Jugement*, celui de l'*Enfance du Sauveur*, et plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejetés comme apocryphes par les catholiques romains, même par le pape Gélase et par les saints Pères de la communion romaine.

Ce qui confirme d'autant plus qu'il n'y a aucun fondement de certitude touchant l'autorité que l'on prétend donner à ces livres, c'est que ceux qui en maintiennent la divinité sont obligés d'avouer qu'ils n'auraient aucune certitude pour les fixer, si leur foi, disent-ils, ne les en assurait et ne les obligeait absolument de le croire ainsi. Or, comme la foi n'est qu'un principe d'erreur et d'imposture, comment la foi, c'est-à-dire une créance aveugle, peut-elle rendre certains les livres qui sont eux-mêmes le fondement de cette créance aveugle? Quelle pitié et quelle démence!

Mais voyons si ces livres portent en eux-mêmes quelque caractère particulier de vérité, comme par exemple, d'érudition, de sagesse et de sainteté, ou de quelques autres perfections qui ne puissent convenir qu'à un Dieu, et si les miracles qui y sont cités

s'accordent avec ce que l'on devrait penser de la grandeur, de la bonté, de la justice et de la sagesse infinie d'un Dieu tout-puissant.

Premièrement, on verra qu'il n'y a aucune érudition, aucune pensée sublime, ni aucune production qui passe les forces ordinaires de l'esprit humain. Au contraire on n'y verra, d'un côté, que des narrations fabuleuses, comme sont celles de la formation de la femme tirée d'une côte de l'homme, du prétendu paradis terrestre, d'un serpent qui parlait, qui raisonnait, et qui était même plus rusé que l'homme; d'une ânesse qui parlait et qui reprenait son maître de ce qu'il la maltraitait mal à propos; d'un déluge universel, et d'une arche où des animaux de toute espèce étaient renfermés; de la confusion des langues et de la division des nations; sans parler de quantité d'autres vains récits particuliers sur des sujets bas et frivoles, que des auteurs graves mépriseraient de rapporter. Toutes ces narrations n'ont pas moins l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Prométhée, sur la boîte de Pandore, ou sur la guerre des géans contre les dieux, et autres semblables que les poëtes ont inventées pour amuser les hommes de leur temps.

D'un autre côté on n'y verra qu'un mélange de quantité de lois et d'ordonnances ou de pratiques superstitieuses touchant les sacrifices, les purifications de l'ancienne loi, le vain discernement des animaux, dont elle suppose les uns purs et les autres impurs. Ces lois ne sont pas plus respectables que celles des nations les plus idolâtres.

On n'y verra encore que de simples histoires, vraies ou fausses de plusieurs rois, de plusieurs princes ou particuliers qui auront bien ou mal vécu, ou qui auront fait quelques belles ou mauvaises actions, parmi

d'autres actions basses et frivoles qui y sont rapportées aussi.

Pour faire tout cela, il est visible qu'il ne fallait pas avoir un grand génie, ni avoir des révélations divines. Ce n'est pas faire honneur à un Dieu.

Enfin on ne voit dans ces livres, que les discours, la conduite et les actions de ces renommés prophètes qui se disaient être tout particulièrement inspirés de Dieu. On verra leur manière d'agir et de parler, leurs songes, leurs illusions, leurs rêveries; et il sera facile de juger qu'ils ressemblaient beaucoup plus à des visionnaires et à des fanatiques qu'à des personnes sages et éclairées.

Il y a cependant dans quelques-uns de ces livres plusieurs bons enseignemens et de belles maximes de morale, comme dans les Proverbes attribués à Salomon, dans le livre de la *Sagesse* et de l'*Ecclésiastique;* mais ce même Salomon, le plus sage de leurs écrivains, est aussi le plus incrédule. Il doute même de l'immortalité de l'ame, et il conclut ses ouvrages par dire qu'il n'y a rien de bon que de jouir en paix de son labeur, et de vivre avec ce que l'on aime.

D'ailleurs combien les auteurs qu'on nomme profanes, Xénophon, Platon, Cicéron, l'empereur Antonin, l'empereur Julien, Virgile, etc., sont-ils au-dessus de ces livres qu'on nous dit inspirés de Dieu ! Je crois pouvoir dire que quand il n'y aurait, par exemple, que les Fables d'Ésope, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses et plus instructives que ne le sont toutes ces grossières et basses paraboles qui sont rapportées dans les *Évangiles.*

Mais ce qui fait encore voir que ces sortes de livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la bassesse et la grossièreté du style, et le défaut d'ordre dans la narration des faits particuliers

qui y sont très-mal circonstanciés, on ne voit point que les auteurs s'accordent; ils se contredisent en plusieurs choses; ils n'avaient pas même assez de lumières ni de talens naturels pour bien rédiger une histoire.

Voici quelques exemples des contradictions qui se trouvent entre eux. L'évangéliste Matthieu fait descendre Jésus-Christ du roi David par son fils Salomon, jusqu'à Joseph, père au moins putatif de Jésus-Christ, et Luc le fait descendre du même David par son fils Nathan jusqu'à Joseph.

Matthieu dit, parlant de Jésus, que le bruit s'étant répandu dans Jérusalem qu'il était né un nouveau roi des Juifs, et que les mages étant venus le chercher pour l'adorer, le roi Hérode, craignant que ce prétendu roi nouveau ne lui ôtât quelque jour la couronne, fit égorger tous les enfans nouvellement nés depuis deux ans, dans tous les environs de Bethléem, où on lui avait dit que ce nouveau roi devait naître, et que Joseph et la mère de Jésus ayant été avertis en songe par un ange, de ce mauvais dessein, ils s'enfuirent incontinent en Egypte, où ils demeurèrent jusqu'à la mort d'Hérode, qui n'arriva que plusieurs années après.

Au contraire Luc marque que Joseph et la mère de Jésus demeurèrent paisiblement durant six semaines dans l'endroit où leur enfant Jésus fut né; qu'il y fut circoncis suivant la loi des Juifs, huit jours après sa naissance, et que lorsque le temps prescrit par cette loi pour la purification de sa mère fut arrivé, elle et Joseph son mari le portèrent à Jérusalem pour le présenter à Dieu dans son temple, et pour offrir en même-temps un sacrifice, ce qui était ordonné par la loi de Dieu, après quoi ils s'en retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth, où leur enfant Jésus croissait tous les jours en grâce et en sagesse; et que son père et

sa mère allaient tous les ans à Jérusalem, aux jours solennels de leur fête de Pâques; si bien que Luc ne fait aucune mention de leur fuite en Égypte, ni de la cruauté d'Hérode envers les enfans de la province de Bethléem.

A l'égard de la cruauté d'Hérode, comme les historiens de ce temps-là n'en parlent point, non plus que Josèphe l'historien, qui écrivit la vie de cet Hérode, et que les autres évangélistes n'en font aucune mention, il est évident que le voyage de ces mages conduits par une étoile, ce massacre des petits enfans, et cette fuite en Égypte, ne sont qu'un mensonge absurde. Car il n'est pas croyable que Josèphe, qui a blâmé les vices de ce roi, eût passé sous silence une action si noire et si détestable, si ce que cet évangéliste dit eût été vrai.

Sur la durée du temps de la vie publique de Jésus-Christ, suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il ne pouvait y avoir eu guère plus de trois mois depuis son baptême jusqu'à sa mort, en supposant qu'il avait trente ans lorsqu'il fut baptisé par Jean, comme dit Luc, et qu'il fût né le 25 décembre. Car depuis ce baptême, qui fut l'an 15 de Tibère-César, et l'année qu'Anne et Caïphe étaient grands-prêtres, jusqu'au premier Pâque suivant, qui était dans le mois de mars, il n'y avait qu'environ trois mois; suivant ce que disent les trois premiers évangélistes, il fut crucifié la veille du premier Pâque suivant, après son baptême, et la première fois qu'il vint à Jérusalem avec ses disciples; car tout ce qu'ils disent de son baptême, de ses voyages, de ses miracles, de ses prédications, et de sa mort et passion, se doit rapporter nécessairement à la même année de son baptême, puisque ces évangélistes ne parlent d'aucune autre année suivante, et qu'il paraît même, par la narration

qu'ils font de ces actions, qu'il les a toutes faites immédiatement après son baptême, consécutivement les unes après les autres, et en fort peu de temps, pendant lequel on ne voit qu'un seul intervalle de six jours avant sa transfiguration, pendant lesquels six jours on ne voit pas qu'il ait fait aucune chose.

On voit par là qu'il n'aurait vécu, après son baptême, qu'environ trois mois, desquels, si l'on vient à ôter six semaines de quarante jours et quarante nuits qu'il passa dans le désert immédiatement après son baptême, il s'ensuivra que le temps de sa vie publique, depuis ses premières prédications jusqu'à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines; et suivant ce que Jean dit, il aurait au moins duré trois ans et trois mois, parce qu'il paraît par l'Évangile de cet apôtre, qu'il aurait été pendant le cours de sa vie publique, trois ou quatre fois à Jérusalem à la fête de Pâques, qui n'arrivait qu'une fois l'an.

Or, s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son baptême, comme Jean le témoigne, il est faux qu'il n'ait vécu que trois mois après son baptême, et qu'il ait été crucifié la première fois qu'il alla à Jérusalem.

Si l'on dit que ces trois premiers évangélistes ne parlent effectivement que d'une seule année, mais qu'ils ne marquent pas distinctement les autres qui se sont écoulées depuis son baptême, ou que Jean n'entend parler que d'une seule Pâque, quoiqu'il semble parler de plusieurs, et que c'est par anticipation qu'il répète plusieurs fois que la fête de Pâques des Juifs était proche, et que Jésus alla à Jérusalem, et par conséquent qu'il n'y a qu'une contrariété apparente sur ce sujet entre ces évangélistes, je le veux bien; mais il est constant que cette contrariété apparente ne viendrait que de ce qu'ils ne s'expliquent pas avec toutes les cir-

constances qui auraient été à remarquer dans le récit qu'ils font. Quoi qu'il en soit, il y a toujours lieu de tirer cette conséquence, qu'ils n'étaient donc pas inspirés de Dieu lorsqu'ils ont écrit leurs histoires.

Autre contradiction au sujet de la première chose que Jésus-Christ fit incontinent après son baptême; car les trois premiers évangélistes disent qu'il fut aussitôt transporté par l'esprit dans un désert, où il jeûna quarante jours et quarante nuits, et où il fut plusieurs fois tenté par le diable; et, suivant ce que dit Jean, il partit deux jours après son baptême pour aller en Galilée, où il fit son premier miracle, en y changeant l'eau en vin aux noces de Cana, où il se trouva trois jours après son arrivée en Galilée, à plus de trente lieues de l'endroit où il était.

A l'égard du lieu de sa première retraite après sa sortie du désert, Matthieu dit, ch. IV, vers. 13, qu'il s'en vint en Galilée, et que laissant la ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaüm, ville maritime; et Luc, ch. IV, vers. 16 et 31, dit qu'il vint d'abord à Nazareth, et qu'ensuite il vint à Capharnaüm.

Ils se contredisent sur le temps et la manière dont les apôtres se mirent à sa suite; car les trois premiers disent que Jésus passant sur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon et André son frère, et qu'un peu plus loin il vit Jacques et Jean son frère avec leur père Zébédée. Jean, au contraire, dit que ce fut André, frère de Simon Pierre, qui se joignit premièrement à Jésus, avec un autre disciple de Jean-Baptiste, l'ayant vu passer devant eux, lorsqu'ils étaient avec leur maître sur les bords du Jourdain.

Au sujet de la cène, les trois premiers évangélistes marquent que Jésus-Christ fit l'institution du sacrement de son corps et de son sang, sous les espèces et apparences du pain et du vin, comme parlent nos

christicoles romains; et Jean ne fait aucune mention de ce mystérieux sacrement. Jean dit, ch. XIII, vers. 5, qu'après cette cène Jésus lava les pieds à ses apôtres, qu'il leur commanda expressément de se faire les uns aux autres la même chose, et rapporte un long discours qu'il leur fit dans ce même temps. Mais les autres évangélistes ne parlent aucunement de ce lavement de pieds, ni d'un long discours qu'il leur fit pour lors. Au contraire ils témoignent qu'incontinent après cette cène, il s'en alla avec ses apôtres sur la montagne des Oliviers, où il abandonna son ame à la tristesse; et qu'enfin il tomba en agonie, pendant que ses apôtres dormirent un peu plus loin.

Ils se contredisent eux-mêmes sur le jour qu'ils disent qu'il fit cette cène; car d'un côté ils marquent qu'il la fit le soir de la veille de Pâques, c'est-à-dire, le soir du premier jour des Azymes, ou de l'usage des pains sans levain, comme il est marqué dans l'*Exode*, XII, 18, *Lévit.* XXIII, 5, dans les *Nomb.* XXVIII, 16; et d'un autre côté ils disent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette cène, vers l'heure de midi, après que les Juifs lui eurent fait son procès pendant toute la nuit et le matin. Or, suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette cène n'aurait pas dû être la veille de Pâques. Donc, s'il est mort la veille de Pâques vers le midi, ce n'était point le soir de la veille de cette fête qu'il fit cette cène. Donc il y a erreur manifeste.

Ils se contredisent aussi sur ce qu'ils rapportent des femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée; car les trois premiers évangélistes disent que ces femmes, et tous ceux de sa connaissance, entre lesquelles étaient Marie Madeleine, et Marie mère de Jacques et de Joses, et la mère des enfans de Zébédée, regardaient de loin ce qui se passait, lorsqu'il était pendu et attaché à la croix. Jean dit au contraire, XIX, 25,

que la mère de Jésus et la sœur de sa mère, et Marie Madeleine, étaient debout auprès de la croix, avec Jean son apôtre. La contrariété est manifeste, car si ces femmes et ce disciple étaient près de lui, elles n'étaient donc pas éloignées, comme disent les autres.

Ils se contredisent sur les prétendues apparitions qu'ils rapportent que Jésus-Christ fit après sa prétendue résurrection; car Matthieu, ch. XXVIII, v. 9 et 16, ne parle que de deux apparitions, l'une, lorsqu'il apparut à Marie Madeleine, et à une autre femme nommée aussi Marie, et lorsqu'il apparut à ses onze disciples, qui s'étaient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avait marquée pour le voir. Marc parle de trois apparitions; la première lorsqu'il apparut à Marie Madeleine, la seconde lorsqu'il apparut à ses deux disciples, qui allaient en Emmaüs; et la troisième lorsqu'il apparut à ses onze disciples, à qui il fit reproche de leur incrédulité. Luc ne parle que de deux apparitions comme Matthieu; et Jean l'évangéliste parle de quatre apparitions, et ajoute aux trois de Marc celle qu'il fit à sept ou huit de ses disciples, qui pêchaient sur la mer de Tibériade.

Ils se contredisent encore sur le lieu de ces apparitions; car Matthieu dit que ce fut en Galilée, sur une montagne; Marc dit que ce fut lorsqu'ils étaient à table; Luc dit qu'il les mena hors de Jérusalem, et qu'il les mena jusqu'en Béthanie, où il les quitta en s'élevant au ciel; et Jean dit que ce fut dans la ville de Jérusalem, dans une maison dont ils avaient fermé les portes; et une autre fois sur la mer de Tibériade.

Voilà bien de la contrariété dans le récit de ces prétendues apparitions. Ils se contredisent au sujet de sa prétendue ascension au ciel; car Luc et Marc disent positivement qu'il monta au ciel en présence

de ses onze apôtres; mais ni Matthieu ni Jean ne font aucune mention de cette prétendue ascension. Bien plus; Matthieu témoigne assez clairement qu'il n'est point monté au ciel, puisqu'il dit positivement que Jésus-Christ assura ses apôtres qu'il serait et qu'il demeurerait toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles. « Allez, leur dit-il dans cette prétendue » apparition, enseignez toutes les nations, et soyez » assurés que je serai toujours avec vous jusqu'à la » fin des siècles. »

Luc se contredit lui-même sur ce sujet; car dans son *Évangile*, ch. XXIV, v. 50, il dit que ce fut en Béthanie qu'il monta au ciel en présence de ses apôtres; et dans ses *Actes des Apôtres*, supposé qu'il en soit l'auteur, il dit que ce fut sur la montagne des Oliviers. Il se contredit encore lui-même dans une autre circonstance de cette ascension; car il marque dans son *Évangile* que ce fut le jour même de sa résurrection, ou la première nuit suivante, qu'il monta au ciel; et dans ses *Actes des Apôtres*, il dit que ce fut quarante jours après sa résurrection; ce qui ne s'accorde certainement pas.

Si tous les apôtres avaient véritablement vu leur maître monter glorieusement au ciel, comment Matthieu et Jean, qui l'auraient vu comme les autres, auraient-ils passé sous silence un si glorieux mystère, et si avantageux à leur maître, vu qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie et de ses actions, qui sont beaucoup moins considérables que celle-ci? Comment Matthieu ne fait-il pas mention expresse de cette ascension, et n'explique-t-il pas clairement de quelle manière il demeurerait toujours avec eux, quoiqu'il les quittât visiblement pour monter au ciel? Il n'est pas facile de comprendre

par quel secret il pouvait demeurer avec ceux qu'il quittait.

Je passe sous silence quantité d'autres contradictions; ce que je viens de dire suffit pour faire voir que ces livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune sagesse humaine, et par conséquent qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute foi.

CHAPITRE II.

Mais par quel privilége ces quatre *Évangiles*, et quelques autres semblables livres, passent-ils pour saints et divins, plutôt que plusieurs autres qui ne portent pas moins le titre d'Évangile, et qui ont autrefois été, comme les premiers, publiés sous le nom de quelques autres apôtres. Si l'on dit que les *Évangiles* réfutés sont supposés et faussement attribués aux apôtres, on en peut dire autant des premiers; si l'on suppose les uns falsifiés et corrompus, on en peut supposer autant pour les autres. Ainsi il n'y a point de preuve assurée pour discerner les uns d'avec les autres, en dépit de l'église qui veut en décider; elle n'est pas plus croyable.

Pour ce qui est des prétendus miracles rapportés dans le vieux *Testament*, ils n'auraient été faits que pour marquer, de la part de Dieu, une injuste et odieuse acception de peuples et de personnes, et pour accabler de maux, de propos délibéré, les uns, pour favoriser tout particulièrement les autres. La vocation et le choix que Dieu fit des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, pour, de leur postérité, se faire un peuple qu'il sanctifierait et bénirait par-dessus tous les autres peuples de la terre, en est une preuve.

Mais, dira-t-on, Dieu est le maître absolu de ses

grâces et de ses bienfaits, il peut les accorder à qui bon lui semble, sans qu'on ait droit de s'en plaindre ni de l'accuser d'injustice. Cette raison est vaine; car Dieu, l'auteur de la nature, le père de tous les hommes, doit également les aimer tous, comme ses propres ouvrages, et par conséquent il doit également être leur protecteur et leur bienfaiteur; car celui qui donne l'être doit donner les suites et les conséquences nécessaires pour le bien-être; si ce n'est que nos christicoles veuillent dire que leur Dieu voudrait faire exprès des créatures pour les rendre misérables, ce qu'il serait certainement indigne de penser d'un Être infiniment bon.

De plus, si tous les prétendus miracles tant du vieux que du nouveau *Testament* étaient véritables, on pourrait dire que Dieu aurait eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes, qu'à leur plus grand et principal bien; qu'il aurait voulu plus sévèrement punir dans de certaines personnes des fautes légères, qu'il n'aurait puni dans d'autres de très-grands crimes; et enfin qu'il n'aurait pas voulu se montrer si bienfesant dans les plus pressans besoins que dans les moindres. C'est ce qu'il est facile de faire voir, tant par les miracles qu'on prétend qu'il a faits, que par ceux qu'il n'a pas faits, et qu'il aurait néanmoins plutôt faits qu'aucun autre, s'il était vrai qu'il en eût fait. Par exemple, dire que Dieu aurait eu la complaisance d'envoyer un ange pour consoler et secourir une simple servante, pendant qu'il aurait laissé et qu'il laisse encore tous les jours languir et mourir de misère une infinité d'innocens; qu'il aurait conservé miraculeusement, pendant quarante ans, les habillemens et les chaussures d'un véritable peuple, pendant qu'il ne veut pas veiller à la conservation naturelle de tant de biens si utiles et nécessaires pour la subsistance des

peuples, et qui se sont néanmoins perdus et se perdent encore tous les jours par différens accidens. Quoi! il aurait envoyé aux premiers chefs du genre humain, Adam et Ève, un démon, un diable, ou un simple serpent pour les séduire, et pour perdre par ce moyen tous les hommes? cela n'est pas croyable. Quoi! il aurait voulu, par une grâce spéciale de la Providence, empêcher que le roi de Géraris, païen, ne tombât dans une faute légère avec une femme étrangère, faute cependant qui n'aurait eu aucune suite; et il n'aurait pas voulu empêcher qu'Adam et Ève ne l'offensassent et ne tombassent dans le péché de désobéissance, péché qui, selon nos christicoles, devait être fatal, et causer la perte de tout le genre humain? cela n'est pas croyable.

Venons aux prétendus miracles du nouveau *Testament*. Ils consistent, comme on le prétend, en ce que Jésus-Christ et ses apôtres guérissaient divinement toutes sortes de maladies et d'infirmités; en ce qu'ils rendaient, quand ils voulaient, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets; qu'ils fesaient marcher droit les boiteux; qu'ils guérissaient les paralytiques; qu'ils chassaient les démons des corps des possédés, et qu'ils ressussitaient les morts.

On voit plusieurs de ces miracles dans les *Évangiles;* mais on en voit beaucoup plus dans les livres que nos christicoles ont faits des vies admirables de leurs saints; car on y lit presque partout que ces prétendus bienheureux guérissaient les maladies et les infirmités, chassaient les démons presque en toute rencontre, et ce au seul nom de Jésus, ou par le seul signe de la croix; qu'ils commandaient pour ainsi dire, aux élémens; que Dieu les favorisait si fort, qu'il leur conservait même après leur mort son divin pouvoir, et que ce divin pouvoir se serait communiqué jusqu'au moindre de leurs

habillemens, et même jusqu'à l'ombre de leurs corps, et jusqu'aux instrumens honteux de leur mort. Il est dit que la chaussette de saint Honoré ressuscita un mort au 6 de janvier; que les bâtons de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Bernard opéraient des miracles. On dit de même de la corde de saint François, du bâton de saint Jean de Dieu et de la ceinture de sainte Mélanie. Il est dit de saint Gracilien qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devait croire et enseigner, et qu'il fit, par le mérite de son oraison, reculer une montagne qui l'empêchait de bâtir une église. Que du sépulcre de saint André il en coulait sans cesse une liqueur qui guérissait toutes sortes de maladies. Que l'ame de saint Benoît fut vue monter au ciel, revêtue d'un précieux manteau et environnée de lampes ardentes. Saint Dominique disait que Dieu ne l'avait jamais éconduit de choses qu'il lui eût demandées. Que saint François commandait aux hirondelles, aux cygnes et autres oiseaux; qu'ils lui obéissaient; et que souvent les poissons, les lapins et les lièvres venaient se mettre entre ses mains et dans son giron. Que saint Paul et saint Pantaléon, ayant eu la tête tranchée, il en sortit du lait au lieu de sang. Que le bienheureux Pierre de Luxembourg, dans les deux premières années d'après sa mort, 1388 et 1389, fit deux mille quatre cents miracles, entre lesquels il y eut quarante-deux morts ressuscités, non compris plus de trois mille autres miracles qu'il a faits depuis, sans ceux qu'il fait encore tous les jours. Que les cinquante philosophes que sainte Catherine convertit ayant tous été jetés dans un grand feu, leurs corps furent après trouvés entiers, et pas un seul de leurs cheveux brûlés. Que le corps de sainte Catherine fut emporté par les anges après sa mort, et enterré par eux sur le mont Sinaï. Que le jour de la canonisation de saint An-

toine de Padoue toutes les cloches de la ville de Lisbonne sonnèrent d'elles-mêmes sans que l'on sût d'où cela venait. Que ce saint étant un jour sur le bord de la mer, et ayant appelé les poissons pour pêcher, ils vinrent devant lui en foule, et mettant la tête hors de l'eau ils l'écoutaient attentivement. On ne finirait point s'il fallait rapporter toutes ces balivernes; il n'y a sujet si vain et si frivole, et même si ridicule, où les auteurs de ces vies de saints ne prennent plaisir d'entasser miracles sur miracles, tant ils sont habiles à forger de beaux mensonges. Voyez aussi le sentiment de Naudé sur cette matière, dans son *Apologie des grands hommes*, chap. Ier, p. 13.

Ce n'est pas sans raison en effet que l'on regarde ces choses comme de vains mensonges; car il est facile de voir que tous ces prétendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables des poëtes païens; c'est ce qui paraît assez visiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres.

CHAPITRE III.

Conformité des anciens et nouveaux miracles.

Si nos christicoles disent que Dieu donnait véritablement pouvoir à ses saints de faire tous les miracles rapportés dans leurs vies, de même aussi les païens disent que les filles d'Anius, grand-prêtre d'Apollon, avaient véritablement reçu du dieu Bacchus la faveur et le pouvoir de changer tout ce qu'elles voudraient en blé, en vin, en huile, etc.; que Jupiter donna aux nymphes qui eurent soin de son éducation une corne de la chèvre qui l'avait allaité dans son enfance, avec cette propriété qu'elle leur fournissait abondamment tout ce qui leur venait à souhait.

Si nos christicoles disent que leurs saints avaient le pouvoir de ressusciter les morts, et qu'ils avaient des révélations divines, les païens avaient dit avant eux qu'Athalie, fils de Mercure, avait obtenu de son père le don de pouvoir vivre, mourir et ressusciter quand il voudrait, et qu'il avait aussi la connaissance de tout ce qui se fesait au monde, et en l'autre vie; et qu'Esculape, fils d'Apollon, avait ressuscité des morts, et entre autres qu'il ressuscita Hyppolite, fils de Thésée, à la prière de Diane, et qu'Hercule ressuscita aussi Alceste, femme d'Admète, roi de Thessalie, pour la rendre à son mari.

Si nos christicoles disent que leur Christ est né miraculeusement d'une vierge, sans connaissance d'homme, les païens avaient déjà dit avant eux que Rémus et Romulus, fondateurs de Rome, étaient miraculeusement nés d'une vierge vestale nommée Ilia, ou Silvia, ou Rhéa Silvia; ils avaient déjà dit que Mars, Argé, Vulcain et autres, avaient été engendrés de la déesse Junon, sans connaissance d'homme, et avaient déjà dit aussi que Minerve, déesse des sciences, avait été engendrée dans le cerveau de Jupiter, et qu'elle en sortit toute armée, par la force d'un coup de poing, dont ce dieu se frappa la tête.

Si nos christicoles disent que leurs saints fesaient sortir des fontaines d'eau des rochers, les païens disent de même que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile, en récompense d'un temple qu'on lui avait dédié.

Si nos christicoles se vantent d'avoir reçu miraculeusement des images du ciel, comme par exemple celles de Notre-Dame de Lorette et de Liesse, et plusieurs autres présens du ciel, comme la prétendue sainte ampoule de Reims, comme la chasuble blanche que saint Ildefonse reçut de la vierge Marie, et autres

choses semblables, les païens se vantaient avant eux d'avoir reçu un bouclier sacré, pour marque de la conservation de leur ville de Rome; et les Troyens se vantaient avant eux d'avoir reçu miraculeusement du ciel leur Palladium, ou leur simulacre de Pallas, qui vint, disaient-ils, prendre sa place dans le temple qu'on avait édifié à l'honneur de cette déesse.

Si nos christicoles disent que leur Jésus-Christ fut vu par ses apôtres monter glorieusement au ciel, et que plusieurs ames de leurs prétendus saints furent vues transférées glorieusement au ciel par les anges, les païens romains avaient déjà dit avant eux que Romulus, leur fondateur, fut vu tout glorieux après sa mort; que Ganimède, fils de Tros, roi de Troie, fut par Jupiter transporté au ciel pour lui servir d'échanson; que la chevelure de Bérénice, ayant été consacrée au temple de Vénus, fut après transportée au ciel : ils disent la même chose de Cassiopée et d'Andromède, et même de l'âne de Silène.

Si nos christicoles disent que plusieurs corps de leurs saints ont été miraculeusement préservés de corruption après leur mort, et qu'ils ont été retrouvés par des révélations divines, après avoir été un fort longtemps perdus sans savoir où ils pouvaient être, les païens en disent de même du corps d'Oreste, qu'ils prétendent avoir été trouvé par l'avertissement de l'oracle, etc.

Si nos christicoles disent que les sept frères dormans dormirent miraculeusement pendant 177 ans qu'ils furent enfermés dans une caverne, les païens disent qu'Épiménides le philosophe dormit pendant 57 ans dans une caverne où il s'était endormi.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs saints parlaient encore miraculeusement après avoir eu la tête ou la langue coupées, les païens disent

que la tête de Gabiénus chanta un long poëme après avoir été séparée de son corps.

Si nos christicoles se glorifient de ce que leurs temples et églises sont ornés de plusieurs tableaux et riches présens, qui montrent les guérisons miraculeuses qui ont été faites par l'intercession de leurs saints, on voit aussi, ou du moins on voyait autrefois, dans le temple d'Esculape, en Épidaure, quantité de tableaux des cures et guérisons miraculeuses qu'il avait faites.

Si nos christicoles disent que plusieurs de leurs saints ont été miraculeusement conservés dans les flammes ardentes, sans y recevoir aucun dommage dans leurs corps ni dans leurs habits, les païens disaient que les religieuses du temple de Diane marchaient sur les charbons ardens pieds-nus, sans se brûler et sans se blesser les pieds, et que les prêtres de la déesse Féronie et de Hirpicus marchaient de même sur des charbons ardens, dans les feux de joie que l'on fesait à l'honneur d'Apollon.

Si les anges bâtirent une chapelle à saint Clément au fond de la mer, la petite maison de Baucis et de Philémon fut miraculeusement changée en un superbe temple en récompense de leur piété.

Si plusieurs de leurs saints, comme saint Jacques, saint Maurice, etc., ont plusieurs fois paru dans leurs armées, montés et équipés à l'antique, combattre en leur faveur, Castor et Pollux ont paru plusieurs fois en bataille combattre pour les Romains contre leurs ennemis.

Si un belier se trouva miraculeusement pour être offert en sacrifice à la place d'Isaac, lorsque son père Abraham le voulait sacrifier, la déesse Vesta envoya aussi une génisse pour lui être sacrifiée à la place de Métella, fille de Métellus; la déesse Diane envoya de

même une biche à la place d'Iphigénie, lorsqu'elle était sur le bucher pour lui être immolée, et par ce moyen Iphigénie fut délivrée.

Si saint Joseph fut en Égypte sur l'avertissement de l'ange, Simonides le poëte évita plusieurs dangers mortels, sur un avertissement miraculeux qui lui en fut fait.

Si Moïse fit sortir une source d'eau vive d'un rocher en le frappant de son bâton, le cheval Pégase en fit autant; en frappant de son pied un rocher, il en sortit une fontaine.

Si saint Vincent Ferrier ressuscita un mort haché en pièces, et dont le corps était déjà moitié cuit et moitié rôti, Pélops, fils de Tantale roi de Phrygie, ayant été mis en pièces par son père, pour le faire manger aux dieux, ils en ramassèrent tous les membres, les réunirent, et lui rendirent la vie.

Si plusieurs crucifix et autres images ont miraculeusement parlé et rendu des réponses, les païens disent que leurs oracles ont divinement parlé et rendu des réponses à ceux qui les consultaient, et que la tête d'Orphée et celle de Polycrate rendaient des oracles après leur mort.

Si Dieu fit connaître par une voix du ciel que Jésus-Christ était son fils, comme le citent les évangélistes, Vulcain fit voir par l'apparition d'une flamme miraculeuse que Cœculus était véritablement son fils.

Si Dieu a miraculeusement nourri quelques-uns de ses saints, les poëtes païens disent que Triptolème fut miraculeusement nourri d'un lait divin par Cérès qui lui donna aussi un char attelé de deux dragons, et que Phénée fils de Mars, étant sorti du ventre de sa mère déjà morte, fut néanmoins miraculeusement nourri de son lait.

Si plusieurs saints ont miraculeusement adouci la

cruauté et la férocité des bêtes les plus cruelles, il est dit qu'Orphée attirait à lui par la douceur de son chant et l'harmonie de ses instrumens les lions, les ours et les tigres, et adoucissait la férocité de leur nature; qu'il attirait à lui les rochers, les arbres, et même que les rivières arrêtaient leurs cours pour l'entendre chanter.

Enfin, pour abréger, car on en pourrait rapporter bien d'autres, si nos christicoles disent que les murailles de la ville de Jéricho tombèrent par le son des trompettes, les païens disent que les murailles de la ville de Thèbes furent bâties par le son des instrumens de musique d'Amphion, les pierres, disent les poëtes, s'étant agencées d'elles-mêmes par la douceur de son harmonie; ce qui serait encore bien plus miraculeux et plus admirable que de voir tomber des murailles par terre.

Voilà certainement une grande conformité de miracles de part et d'autre. Comme ce serait une grande sottise d'ajouter foi à ces prétendus miracles du paganisme ce n'en est pas moins une d'en ajouter à ceux du christianisme, puisqu'ils ne viennent tous que d'un même principe d'erreur. C'était pour cela aussi que les manichéens et les ariens, qui étaient vers le commencement du christianisme, se moquaient de ces prétendus miracles, faits par l'invocation des saints, et blâmaient ceux qui les invoquaient après leur mort, et qui honoraient leurs reliques.

Revenons à présent à la principale fin que Dieu se serait proposée en envoyant son fils au monde, qui se serait fait homme; ç'aurait été, comme il est dit, d'ôter les péchés du monde, et de détruire entièrement les œuvres du prétendu démon, etc.; c'est ce que nos christicoles soutiennent, comme aussi que Jésus-Christ aurait bien voulu mourir pour l'amour d'eux, suivant l'intention

de Dieu son père, ce qui est clairement marqué dans tous les prétendus saints livres.

Quoi! un Dieu tout-puissant et qui aurait voulu se faire homme mortel pour l'amour d'eux, et répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les sauver tous, aurait voulu borner sa puissance à guérir seulement quelques maladies et quelques infirmités du corps, dans quelques infirmes qu'on lui aurait présentés, et il n'aurait pas voulu employer sa bonté divine à guérir toutes les infirmités de nos ames, c'est-à-dire à guérir tous les hommes de leurs vices et de leurs déréglemens, qui sont pires que les maladies du corps? Cela n'est pas croyable. Quoi! un Dieu si bon aurait voulu miraculeusement préserver des corps morts de pourriture et de corruption, et il n'aurait pas voulu de même préserver de la contagion et de la corruption du vice et du péché les ames d'une infinité de personnes qu'il serait venu racheter au prix de son sang, et qu'il devait sanctifier par sa grâce! Quelle pitoyable contradiction!

CHAPITRE IV.

Troisième preuve *de la fausseté de la religion, tirée des prétendues visions et révélations divines.*

Venons aux prétendues visions et révélations divines, sur lesquelles nos christicoles fondent et établissent la vérité et la certitude de leur religion.

Pour en donner une juste idée, je ne crois pas qu'on puisse mieux faire que de dire en général qu'elles sont telles, que si quelqu'un osait maintenant se vanter d'en avoir de semblables et qu'il voulût s'en prévaloir, on le regarderait infailliblement comme un fou, un fanatique.

Voici quelles furent ces prétendues visions et révélations divines.

Dieu, disent les prétendus saints livres, étant pour la première fois apparu à Abraham, lui dit : « Sortez » de votre pays (il était alors en Chaldée), quittez » la maison de votre père, et allez-vous-en au pays » que je vous montrerai. » Cet Abraham y étant allé, Dieu, dit l'histoire, *Gen.* XII, 7, apparut une seconde fois à lui, et lui dit : « Je donnerai tout ce pays-ci où vous » êtes, à votre postérité. » En reconnaissance de cette gracieuse promesse, Abraham lui dressa un autel.

Après la mort d'Isaac, son fils Jacob allant un jour en Mésopotamie, pour chercher une femme qui lui fût convenable, ayant marché tout le jour, se sentant fatigué du chemin, il voulut se reposer sur le soir; couché par terre, sa tête appuyée sur quelques pierres pour s'y reposer, il s'endormit, et pendant son sommeil il vit en songe une échelle dressée de la terre à l'extrémité du ciel, et il lui semblait voir les anges monter et descendre par cette échelle, et qu'il voyait Dieu lui-même s'appuyer sur le plus haut bout, lui disant : « Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham et » le Dieu d'Isaac votre père; je vous donnerai, à » vous et à votre postérité, tout le pays où vous dor» mez; elle sera aussi nombreuse que la poussière de » la terre; elle s'étendra depuis l'Orient jusqu'à l'Oc» cident, et depuis le Midi jusqu'au Septentrion; je » serai votre protecteur partout où vous irez; je vous » ramènerai sain et sauf de cette terre, et je ne vous » abandonnerai point que je n'aie accompli tout ce que » je vous ai promis. » Jacob, s'étant éveillé dans ce songe, fut saisi de crainte, et dit : « Quoi ! Dieu est » vraiment ici, et je n'en savais rien. Ah ! que ce lieu» ci est terrible, puisque ce n'est autre chose que la » maison de Dieu et la porte du ciel ! » Puis s'étant

levé, il dressa une pierre sur laquelle il répandit de l'huile en mémoire de ce qui venait de lui arriver, et fit en même temps vœu à Dieu que s'il revenait sain et sauf, il lui offrirait la dîme de tout ce qu'il aurait.

Voici encore une autre vision. Gardant les troupeaux de son beau-père Laban, qui lui avait promis que tous les agneaux de diverses couleurs que les brebis produiraient seraient sa récompense, il songea une nuit qu'il voyait les mâles sauter sur les femelles, et qu'elles lui produisaient toutes des agneaux de diverses couleurs. Dans ce beau songe Dieu lui apparut, et lui dit (1) : « Regardez et voyez comme les mâles montent sur » les femelles, et comme ils sont de diverses cou- » leurs ; car j'ai vu la tromperie et l'injustice que » vous fait Laban votre beau-père ; levez-vous donc » maintenant, sortez de ce pays-ci, et retournez dans » le vôtre. » Comme il s'en retournait avec toute sa famille, et avec ce qu'il avait gagné chez son beau-père, il eut, dit l'histoire, en rencontre pendant la nuit un homme inconnu, contre lequel il lui fallut combattre toute la nuit jusqu'au point du jour ; et cet homme ne l'ayant pu vaincre, il lui demanda qui il était : Jacob lui dit son nom : « Vous ne serez plus » appelé Jacob, mais Israël, car puisque vous avez » été fort en combattant contre Dieu, à plus forte » raison serez-vous fort en combattant contre les » hommes. » *Gen.* XXXII, 25, 28.

Voilà quelles furent en partie les premières de ces prétendues visions et révélations divines. Il ne faut pas juger autrement des autres que de celles-ci. Or, quelle apparence de divinité y a-t-il dans des songes si grossiers et dans des illusions si vaines ? Si quelques personnes venaient maintenant nous conter de pareilles

(1) Gen. XXXI, 12.

sornettes, et les crussent pour de véritables révélations divines; comme, par exemple, si quelques étrangers, quelques Allemands venus dans notre France, et qui auraient vu toutes les plus belles provinces du royaume, venaient à dire que Dieu leur serait apparu dans leur pays, qu'il leur aurait dit de venir en France, et qu'il leur donnerait à eux et à tous leurs descendans toutes les belles terres, seigneuries et provinces de ce royaume, qui sont depuis les fleuves du Rhin et du Rhône, jusqu'à la mer Océane; qu'il ferait une éternelle alliance avec eux; qu'il multiplierait leur race; qu'il rendrait leur postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer, etc.; qui ne rirait de telles sottises, et qui ne regarderait ces étrangers comme des fous? Il n'y a certainement personne qui ne les regardât comme tels, et qui ne se moquât de toutes ces belles visions et révélations divines.

Or, il n'y a aucune raison de juger ni de penser autrement de tout ce qu'on a fait dire à ces grands prétendus saints patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, sur les prétendues révélations divines qu'ils disaient avoir eues.

A l'égard de l'institution des sacrifices sanglans, les livres sacrés l'attribuent manifestement à Dieu. Comme il serait trop ennuyant de faire les détails dégoûtans de ces sortes de sacrifices, je renvoie le lecteur à l'*Exode*, chap. XXV, 1, XXVII, 1 et 21, XXVIII, 3, XXIX, 1; *ib.* v. 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Mais les hommes n'étaient-ils pas bien fous et bien aveuglés de croire faire honneur à Dieu de déchirer, tuer et brûler ses propres créatures, sous prétexte de lui en faire des sacrifices? Et maintenant encore comment est-ce que nos christicoles sont si extravagans que de croire faire un plaisir extrême à Dieu le Père, de lui offrir éternellement en sacrifice son divin Fils,

en mémoire de ce qu'il aurait été honteusement et misérablement pendu à une croix où il serait expiré? Certainement cela ne peut venir que d'un opiniâtre aveuglement d'esprit.

A l'égard du détail des sacrifices d'animaux, il ne consiste qu'en des vêtemens de couleurs, en sang, fressures, foies, jabots, rognons, ongles, peaux, fiente, fumée, gâteaux, certaines mesures d'huile et de vin, le tout offert et infecté de cérémonies sales et aussi pitoyables que des opérations de magie les plus extravagantes.

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que la loi de ce détestable peuple juif ordonnait aussi que l'on sacrifiât des hommes. Les barbares (tels qu'ils soient) qui avaient rédigé cette loi affreuse, ordonnaient, Lévit., chap. 27, que l'on fit mourir sans miséricorde tout homme qui avait été voué au Dieu des Juifs, qu'ils nommaient Adonaï; et c'est selon ce précepte exécrable que Jephté immola sa fille, que Saül voulut immoler son fils.

Mais voici encore une preuve de la fausseté de ces révélations dont nous avons parlé. C'est le défaut d'accomplissement des grandes et magnifiques promesses qui les accompagnaient; car il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

La preuve de cela consiste en trois choses principales : 1° à rendre leur postérité plus nombreuse que tous les autres peuples de la terre, etc.; 2° à rendre le peuple qui viendrait de leur race le plus heureux, le plus saint et le plus triomphant de tous les peuples de la terre, etc.; 3° et aussi à rendre son alliance éternelle, et qu'ils posséderaient à jamais le pays qu'il leur donnerait. Or, il est constant que ces promesses n'ont jamais été accomplies.

Premièrement, il est certain que le peuple juif, ou

le peuple d'Israël, qui est le seul qu'on puisse regarder comme descendant des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et le seul dans lequel ces promesses auraient dû s'accomplir, n'a jamais été assez nombreux pour qu'il puisse être comparable en nombre aux autres peuples de la terre, beaucoup moins, par conséquent, aux grains de sable, etc.; car l'on voit que dans le temps même qu'il a été le plus nombreux et le plus florissant, il n'a jamais occupé que les petites provinces stériles de la Palestine et des environs, qui ne sont presque rien en comparaison de la vaste étendue d'une multitude de royaumes florissans qui sont de tous côtés sur la terre.

Secondement, elles n'ont jamais été accomplies touchant les grandes bénédictions dont ils auraient dû être favorisés; car quoiqu'ils aient remporté quelques petites victoires sur de pauvres peuples qu'ils ont pillés, cela n'a pas empêché qu'ils n'aient été le plus souvent vaincus et réduits en servitude; leur royaume détruit, aussi-bien que leur nation, par l'armée des Romains : et maintenant encore nous voyons que le reste de cette malheureuse nation n'est regardé que comme le peuple le plus vil et le plus méprisable de toute la terre, n'ayant en aucun endroit ni domination ni supériorité.

Troisièmement. Enfin ces promesses n'ont point été non plus accomplies à l'égard de cette alliance éternelle que Dieu aurait dû faire avec eux; puisque l'on ne voit maintenant et que l'on n'a même jamais vu aucune marque de cette alliance; et qu'au contraire ils sont, depuis plusieurs siècles, exclus de la possession du petit pays qu'ils prétendent leur avoir été promis de la part de Dieu pour en jouir à tout jamais. Ainsi toutes ces prétendues promesses n'ayant point eu leur effet, c'est une marque assurée de leur faus-

seté. Ce qui prouve manifestement encore que ces prétendus saints et sacrés livres qui les contiennent, n'ont pas été faits par l'inspiration de Dieu. Donc c'est en vain que nos christicoles prétendent s'en servir comme d'un témoignage infaillible pour prouver la vérité de leur religion.

CHAPITRE V.

§ I. *De l'Ancien Testament.*

Nos christicoles mettent encore au rang des motifs de crédibilité et des preuves certaines de la vérité de leur témoignage, les prophéties, qui sont, prétendent-ils, des témoignages assurés de la vérité des révélations ou inspirations de Dieu, n'y ayant que Dieu seul qui puisse certainement prédire les choses futures si long-temps avant qu'elles soient arrivées, comme sont celles qui ont été prédites par les prophètes.

Voyons donc ce que c'est que ces prétendus prophètes, et si l'on en doit faire autant d'état que nos christicoles le prétendent.

Ces hommes n'étaient que des visionnaires et des fanatiques, qui agissaient et parlaient suivant les impulsions ou les transports de leurs passions dominantes, et qui s'imaginaient cependant que c'était par l'esprit de Dieu qu'ils agissaient et qu'ils parlaient; ou bien c'était des imposteurs qui contrefesaient les prophètes, et qui, pour tromper plus facilement les ignorans et les simples, se vantaient d'agir et de parler par l'esprit de Dieu.

Je voudrais bien savoir comment serait reçu un Ézéchiel qui dit, ch. III et IV, que Dieu lui avait fait manger à son déjeuner un livre de parchemin, lui a ordonné de se faire lier comme un fou, lui a pres-

crit de se coucher 390 jours sur le côté droit et 40 sur le gauche; lui a commandé de manger de la merde sur son pain, et ensuite, par accommodement, de la fiente de bœuf? Je demande comment un pareil extravagant serait reçu chez les plus imbéciles mêmes de tous nos provinciaux?

Quelle plus grande preuve encore de la fausseté de ces prétendues prédictions, que les reproches violens que ces prophètes se fesaient les uns aux autres, de ce qu'ils parlaient faussement au nom de Dieu; reproches mêmes qu'ils se fesaient, disaient-ils, de la part de Dieu? Voyez Ézéch. XIII, 3; Sophon. III, 4, et Jérém. II, 8.

Ils disent tous : *Gardez-vous des faux prophètes*, comme les vendeurs de mithridate disent : *Gardez-vous des pilules contrefaites*.

Ces malheureux font parler Dieu d'une manière dont un crocheteur n'oserait parler. Dieu dit, au 23e chap. d'Ézéchiel, que la jeune Oolla n'aime que ceux qui ont membre d'âne et sperme de cheval. Comment ces fourbes insensés auraient-ils connu l'avenir? Nulle prédiction en faveur de leur nation juive n'a été accomplie.

Le nombre des prophéties qui prédisent la félicité et la grandeur de Jérusalem est presque innombrable; aussi, dira-t-on, il est très-naturel qu'un peuple vaincu et captif se console dans ses maux réels par des espérances imaginaires, comme il ne s'est pas passé une année depuis la destitution du roi Jacques, que les Irlandais de son parti n'aient forgé plusieurs prophéties en sa faveur.

Mais si ces promesses faites aux Juifs se fussent effectivement trouvées véritables, il y aurait déjà longtemps que la nation juive aurait été et serait encore

le peuple le plus nombreux, le plus puissant, le plus heureux et le plus triomphant.

§ II. *Du Nouveau Testament.*

Il faut maintenant examiner les prétendues prophéties contenues dans les Évangiles.

Premièrement. Un ange étant apparu en songe à un nommé Joseph, père au moins putatif de Jésus, fils de Marie, lui dit : « Joseph fils de David, ne craignez » point de prendre chez vous Marie votre épouse; car » ce qui est dans elle est l'ouvrage du Saint-Esprit (*a*). » Elle vous enfantera un fils que vous appellerez Jésus, » parce que ce sera lui qui délivrera son peuple de » ses péchés. »

Cet ange dit aussi à Marie : « Ne craignez point, » parce que vous avez trouvé grâce devant Dieu. Je » vous déclare que vous concevrez dans votre sein » et que vous enfanterez un fils que vous nommerez » Jésus. Il sera grand, sera appelé le fils du Très-» Haut. Le seigneur Dieu lui donnera le trône de » David son père; il régnera à jamais dans la maison » de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » *Matth.* I, 20; et *Luc*, I, 30.

Jésus commença à prêcher et à dire : « Faites pénitence, car le royaume du ciel approche. *Matth.* IV, » 17. Ne vous mettez pas en peine, et ne dites pas, » que mangerons-nous ou boirons-nous? ou de quoi » serons-nous vêtus? car votre père céleste sait que » toutes ces choses vous sont nécessaires. Cherchez

(*a*) Combien, dit Montaigne, y a-t-il d'histoires de semblables cocuages procurés par les dieux contre les pauvres humains, etc. *Ess.*, p. 150.

» donc premièrement le royaume de Dieu et sa jus-
» tice, et toutes ces choses vous seront données pour
» surcroît. » *Matth.* VI, 30, 31, 32.

Or, maintenant, que tout homme qui n'a pas perdu le sens commun, examine un peu si ce Jésus a été jamais roi, si ses disciples ont eu toutes choses en abondance.

Ce Jésus promet souvent qu'il délivrera le monde du péché. Y a-t-il une prophétie plus fausse? et notre siècle n'en est-il pas une preuve parlante?

Il est dit que Jésus est venu sauver son peuple. Quelle façon de le sauver! C'est la plus grande partie qui donne la dénomination à une chose : une douzaine ou deux, par exemple, d'Espagnols ou de Français, ne sont pas le peuple français ou le peuple espagnol; et si une armée de cent vingt mille hommes était faite prisonnière de guerre par une plus forte armée d'ennemis, et si le chef de cette armée rachetait seulement quelques hommes comme dix à douze soldats ou officiers en payant leur rançon, on ne dirait pas pour cela qu'il aurait délivré ou racheté son armée. Qu'est-ce donc qu'un Dieu qui vient se faire crucifier et mourir pour sauver tout le monde, et qu'il laisse tant de nations damnées? Quelle pitié et quelle horreur!

Jésus-Christ dit qu'il n'y a qu'à demander et qu'on recevra, qu'à chercher et qu'on trouvera. Il assure que tout ce qu'on demandera à Dieu en son nom, on l'obtiendra; et que si l'on avait seulement la grosseur d'un grain de moutarde de foi, l'on ferait, par une seule parole, transporter des montagnes d'un endroit à un autre. Si cette promesse est véritable, rien ne paraîtrait impossible à nos christicoles qui ont la foi à leur Christ. Cependant le contraire arrive.

Si Mahomet eût fait de semblables promesses à ses sectateurs, que le Christ en a fait aux siens sans aucun

succès, que ne dirait-on pas? On crierait: Ah le fourbe! ah l'imposteur! ah les fous de croire un tel imposteur! Les voilà ces christicoles eux-mêmes dans le cas; il y a long-temps qu'ils y sont sans revenir de leur aveuglement; au contraire ils sont si ingénieux à se tromper, qu'ils prétendent que ces promesses ont eu leur accomplissement dès le commencement du christianisme; étant pour lors, disent-ils, nécessaire qu'il y eût des miracles, afin de convaincre les incrédules de la vérité de la religion; mais que cette religion étant suffisamment établie, les miracles n'ont plus été nécessaires: où est donc la certitude de cette proposition?

D'ailleurs celui qui a fait ces promesses ne les a pas restreintes seulement pour un certain temps, ni pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier, mais il les a faites généralement à tout le monde. « La foi de ceux qui croiront, dit-il, sera » suivie de ces miracles-ci : ils chasseront les démons » en mon nom; ils parleront diverses langues; ils tou- » cheront les serpens, etc. »

A l'égard du transport des montagnes, il dit positivement que quiconque dira à une montagne : Ote-toi de là, et te jette dans la mer, pourvu qu'il n'hésite pas en son cœur, mais qu'il croie, tout ce qu'il commandera sera fait. Ne sont-ce pas des promesses qui sont tout-à-fait générales, sans restriction de temps, de lieu, ni de personnes?

Il est dit que toutes les sectes d'erreurs et d'impostures prendront honteusement fin. Mais si Jésus-Christ entend seulement dire qu'il a fondé et établi une société de sectateurs qui ne tomberaient point dans le vice ni dans l'erreur, ces paroles sont absolument fausses, puisqu'il n'y a dans le christianisme aucune secte, ni société et église qui ne soit pleine d'erreurs et de vices, principalement la secte ou société de

l'église romaine, quoiqu'elle se dise la plus pure et la plus sainte de toutes. Il y a long-temps qu'elle est tombée dans l'erreur; elle y est née, ou, pour mieux dire elle y a été engendrée et formée; et maintenant elle est même dans des erreurs qui sont contre l'intention, les sentimens et la doctrine de son fondateur, puisqu'elle a, contre son dessein, aboli les lois des Juifs qu'il approuvait, et qu'il était venu lui-même, disait-il, pour les accomplir et non pour les détruire, et qu'elle est tombée dans des erreurs et l'idolâtrie du paganisme, comme il se voit par le culte idolâtrique qu'elle rend à son Dieu de pâte, à ses saints, à leurs images et à leurs reliques.

Je sais bien que nos christicoles regardent comme une grossièreté d'esprit, de vouloir prendre au pied de la lettre les promesses et prophéties comme elles sont exprimées; ils abandonnent le sens littéral et naturel des paroles, pour leur donner un sens qu'ils appellent mystique et spirituel, et qu'ils nomment allégorique et tropologique, disant, par exemple, que par le peuple d'Israël et de Juda, à qui ces promesses ont été faites, il faut entendre non les Israélites selon la chair, mais les Israélites selon l'esprit, c'est-à-dire, les chrétiens, qui sont l'Israël de Dieu, le vrai peuple choisi.

Que par la promesse faite à ce peuple esclave de le délivrer de la captivité, il faut entendre non une délivrance corporelle d'un seul peuple captif, mais la délivrance spirituelle de tous les hommes de la servitude du démon, qui se devait faire par leur divin Sauveur.

Que par l'abondance des richesses et toutes les félicités temporelles promises à ce peuple, il faut entendre l'abondance des grâces spirituelles; et qu'enfin, par la ville de Jérusalem, il faut entendre non la Jé-

rusalem terrestre, mais la Jérusalem spirituelle, qui est l'église chrétienne.

Mais il est facile de voir que ces sens spirituels et allégoriques n'étant qu'un sens étranger, imaginaire, un subterfuge des interprètes, il ne peut nullement servir à faire voir la vérité ni la fausseté d'une proposition, ni d'une promesse quelconque. Il est ridicule de forger ainsi des sens allégoriques, puisque ce n'est que par rapport au sens naturel et véritable que l'on peut juger de la vérité ou de la fausseté. Une proposition par exemple, une promesse qui se trouve véritable dans le sens propre et naturel des termes dans lesquels elle est conçue, ne deviendra pas fausse en elle-même, sous prétexte qu'on voudrait lui donner un sens étranger qu'elle n'aurait pas; de même que celles qui se trouvent manifestement fausses dans leur sens propre et naturel, ne deviendront pas véritables en elles-mêmes, sous prétexte qu'on voudrait leur donner un sens étranger qu'elles n'auraient pas.

On peut dire que les prophéties de l'ancien *Testament*, ajustées au nouveau, sont des choses bien absurdes et bien puériles. Par exemple, Abraham avait deux femmes, dont l'une, qui n'était que servante, figurait la synagogue, et l'autre, qui était épouse, figurait l'église chrétienne ; et, sous prétexte encore que cet Abraham avait eu deux fils, dont l'un, qui était de la servante, figurait le vieux *Testament*, et l'autre, qui était de son épouse, figurait le nouveau *Testament*. Qui ne rirait d'une si ridicule doctrine? (1)

N'est-il pas encore plaisant qu'un morceau de drap rouge exposé par une putain, pour servir de signal à des espions, dans l'ancien *Testament*, soit

(1) *Spectatum admissi risum teneatis amici !*
(*De Arte poeticâ*. HORAT. 5.)

la figure du sang de Jésus-Christ répandu dans le nouveau.

Si, suivant cette manière d'interpréter allégoriquement tout ce qui est dit, fait et pratiqué dans cette ancienne loi des Juifs, on voulait interpréter de même allégoriquement tous les discours, toutes les actions et toutes les aventures du fameux Don Quichote de la Manche, on y trouverait certainement autant de mystères et de figures.

C'est néanmoins sur ce ridicule fondement que toute la religion chrétienne subsiste. C'est pourquoi il n'est presque rien dans cette ancienne loi, que les docteurs christicoles ne tâchent d'expliquer mystiquement.

La prophétie la plus fausse et la plus ridicule qu'on ait jamais faite est celle de Jésus dans Luc, chap. XXI. Il est prédit qu'il y aura des signes dans le soleil et dans la lune, et que le Fils de l'homme viendra dans une nuée juger les hommes; et il prédit cela pour la génération présente. Cela est-il arrivé? Le Fils de l'homme est-il venu dans une nuée?

CHAPITRE VI.

QUATRIÈME PREUVE *tirée des erreurs de la doctrine et de la morale.*

LA religion chrétienne, apostolique et romaine, enseigne et oblige de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et en même temps qu'il y a trois personnes divines, chacune desquelles est véritablement Dieu. Ce qui est manifestement absurde; car s'il y en a trois qui soient véritablement Dieu, ce sont véritablement trois Dieux. Il est faux de dire qu'il n'y ait qu'un seul Dieu, ou s'il est vrai de le dire, il est faux de dire qu'il y en ait

véritablement trois qui soient Dieu, puisqu'un et trois ne se peut véritablement dire d'une seule et même chose.

Il est aussi dit que la première de ces prétendues personnes divines, qu'on appelle le Père, a engendré la seconde personne qu'on appelle le Fils, et que ces deux premières personnes ensemble ont produit la troisième que l'on appelle Saint-Esprit, et néanmoins que ces trois prétendues divines personnes ne dépendent point l'une de l'autre, et ne sont pas même plus anciennes l'une que l'autre. Cela est encore manifestement absurde, puisqu'une chose ne peut recevoir son être d'une autre sans quelque dépendance de cette autre, et qu'il faut nécessairement qu'une chose soit, pour qu'elle puisse donner l'être à une autre. Si donc la seconde et la troisième personnes divines ont reçu leur être de la première, il faut nécessairement qu'elles dépendent, dans leur être, de cette première personne, qui leur aurait donné l'être, ou qui les aurait engendrées, et il faut nécessairement aussi que cette première, qui aurait donné l'être aux deux autres, ait été avant, puisque ce qui n'est point ne peut donner l'être à rien. D'ailleurs il répugne et est absurde de dire qu'une chose qui aurait été engendrée ou produite n'aurait point eu de commencement. Or, selon nos christicoles, la seconde et la troisième personnes ont été engendrées ou produites; donc elles ont eu un commencement; et si elles ont eu un commencement, et que la première personne n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée, ni produite d'aucune autre, il s'ensuit de nécessité que l'une ait été avant l'autre.

Nos christicoles qui sentent ces absurdités, et qui ne peuvent s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieuse-

ment fermer les yeux de la raison humaine, et humblement adorer de si hauts mystères sans vouloir les comprendre; mais comme ce qu'ils appellent *foi* est ci-devant solidement réfuté, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre, c'est comme s'ils disaient qu'il faut aveuglément croire ce qu'on ne croit pas.

Nos déichristicoles condamnent ouvertement l'aveuglement des anciens païens qui adoraient plusieurs dieux. Ils se raillent de la généalogie de leurs dieux, de leur naissance, de leurs mariages, et de la génération de leurs enfans, et ils ne prennent pas garde qu'ils disent des choses beaucoup plus ridicules et plus absurdes.

Si les païens ont cru qu'il y avait des déesses aussi-bien que des dieux; que ces dieux et ces déesses se mariaient, et qu'ils engendraient des enfans, ils ne pensaient en cela rien que de naturel; car ils ne s'imaginaient pas encore que les dieux fussent sans corps ni sentimens; ils croyaient qu'ils en avaient aussi bien que les hommes. Pourquoi n'y en aurait-il point eu de mâle et de femelle? On ne voit point qu'il y ait plus de raison de nier ou de reconnaître plutôt l'un que l'autre; et, en supposant des dieux et des déesses, pourquoi n'engendreraient-ils pas en la manière ordinaire? Il n'y aurait certainement rien de ridicule ni d'absurde dans cette doctrine, s'il était vrai que leurs dieux existassent.

Mais, dans la doctrine de nos christicoles, il y a quelque chose de bien plus ridicule et de plus absurde; car, outre ce qu'ils disent d'un Dieu qui en fait trois, et de trois qui n'en font qu'un, ils disent que ce dieu triple et unique n'a ni corps, ni forme, ni figure; que la première personne de ce dieu triple et unique, qu'ils appellent le Père, a engendré toute seule une seconde personne qu'ils appellent le fils, et qui est tout sem-

blable à son père, étant comme lui sans corps, sans forme et sans figure. Si cela est, qu'est-ce qui fait que la première s'appelle le père plutôt que la mère, et que la seconde se nomme plutôt le fils que la fille? Car si la première est véritablement plutôt père que mère, et si la seconde est plutôt fils que fille, il faut nécessairement qu'il y ait quelque chose dans l'une et dans l'autre de ces deux personnes qui fasse que l'un soit père plutôt que mère, et l'autre plutôt fils que fille. Or, qui pourrait faire cela, si ce n'est qu'ils seraient tous deux mâles et non femelles? Mais comment seront-elles plutôt mâles que femelles, puisqu'elles n'ont ni corps, ni forme, ni figure? Cela n'est pas imaginable, et se détruit de soi-même. N'importe, ils disent toujours que ces deux personnes sans corps, sans forme, ni figure, et par conséquent sans différence de sexe, sont néanmoins père et fils, et qu'ils ont produit par leur mutuel amour une troisième personne qu'ils appellent le Saint-Esprit, laquelle personne n'a, non plus que les deux autres, ni corps, ni forme, ni figure. Quel abominable galimatias!

Puisque nos christicoles bornent la puissance de Dieu le père à n'engendrer qu'un fils, pourquoi ne veulent-ils pas que cette seconde personne, aussi bien que la troisième, aient, comme la première, la puissance d'engendrer un fils qui soit semblable à elle. Si cette puissance d'engendrer un fils est une perfection dans la première personne, c'est donc une perfection et une puissance qui n'est point dans la seconde ni dans la troisième personne. Ainsi ces deux personnes manquant d'une perfection et d'une puissance qui se trouvent dans la première, elles ne seraient certainement pas égales entre elles; si au contraire ils disent que cette puissance d'engendrer un fils n'est pas une perfection, ils ne devraient donc pas l'attribuer à la

première personne non plus qu'aux deux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un Être qui serait souverainement parfait.

D'ailleurs ils n'oseraient dire que la puissance d'engendrer une divine personne ne soit pas une perfection; et s'ils disent que cette première personne aurait bien pu engendrer plusieurs fils et plusieurs filles, mais qu'elle n'aurait voulu engendrer que ce seul fils, et que les deux autres personnes pareillement n'en auraient point voulu engendrer d'autres, on pourrait 1° leur demander d'où ils savent que cela est ainsi; car on ne voit point dans leurs prétendues Écritures saintes, qu'aucune de ces divines personnes se soit positivement déclarée là-dessus. Comment donc nos christicoles peuvent-ils savoir ce qui en est? Ils n'en parlent donc que suivant leurs idées et leurs imaginations creuses.

2° On pourrait dire que si ces prétendues divines personnes avaient la puissance d'engendrer plusieurs enfans, et qu'elles n'en voulussent cependant rien faire, il s'ensuivrait que cette divine puissance demeurerait en elles sans effet. Elle serait tout-à-fait sans effet dans la troisième personne, qui n'en engendrerait et n'en produirait aucune, et elle serait presque sans effet dans les deux autres, puisqu'elles voudraient la borner à si peu. Ainsi cette puissance qu'elles auraient d'engendrer et de produire quantité d'enfans, demeurerait en elles comme oisive et inutile, ce qu'il ne serait nullement convenable de dire de divines personnes.

Nos christicoles blâment et condamnent les païens de ce qu'ils attribuaient la divinité à des hommes mortels, et de ce qu'ils les adoraient comme dieux après leur mort; ils ont raison en cela, mais ces païens ne fesaient que ce que font encore nos christicoles, qui attribuent la divinité à leur Christ, en sorte qu'ils de-

vraient eux-mêmes se condamner aussi, puisqu'ils sont dans la même erreur que ces païens, et qu'ils adorent un homme qui était mortel, et si bien mortel, qu'il mourut honteusement sur une croix.

Il ne servirait de rien à nos christicoles de dire qu'il y aurait une grande différence entre leur Jésus-Christ et les dieux des païens, sous prétexte que leur Christ serait, comme ils disent, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, attendu que la divinité se serait véritablement incarnée en lui; au moyen de quoi la nature divine se trouvant jointe et unie hypostatiquement, comme ils disent, avec la nature humaine, ces deux natures auraient fait dans Jésus-Christ un vrai Dieu et un vrai homme; ce qui ne s'était jamais fait, à ce qu'ils prétendent, dans les dieux des païens.

Mais il est facile de faire voir la faiblesse de cette réponse; car, d'un côté, n'aurait-il pas été aussi facile aux païens qu'aux chrétiens de dire que la Divinité se serait incarnée dans les hommes qu'ils adoraient comme dieux? D'un autre côté, si la Divinité avait voulu s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans leur Jésus-Christ, que savent-ils si cette même Divinité n'aurait pas bien voulu aussi s'incarner et s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans ces grands hommes, et dans ces admirables femmes qui, par leur vertu, par leurs belles qualités, ou par leurs belles actions, ont excellé sur le commun des hommes, et se sont fait ainsi adorer comme dieux et déesses? Et si nos christicoles ne veulent pas croire que la Divinité se soit jamais incarnée dans ces grands personnages, pourquoi veulent-ils nous persuader qu'elle se soit incarnée dans leur Jésus? Où en est la preuve? Leur foi et leur créance, qui étaient dans les païens comme dans eux. Ce qui fait voir qu'ils sont également dans l'erreur les uns comme les autres.

Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans le christianisme que dans le paganisme, c'est que les païens n'ont ordinairement attribué la divinité qu'à de grands hommes, auteurs des arts et des sciences, et qui avaient excellé dans des vertus utiles à leur patrie; mais nos déichristicoles, à qui attribuent-ils la divinité? A un homme de néant, vil et méprisable, qui n'avait ni talent, ni science, ni adresse, né de pauvres parens, et qui, depuis qu'il a voulu paraître dans le monde et faire parler de lui, n'a passé que pour un insensé et pour un séducteur, qui a été méprisé, moqué, persécuté, fouetté; et enfin qui a été pendu comme la plupart de ceux qui ont voulu jouer le même rôle, quand ils ont été sans courage et sans habileté.

De son temps il y eut encore plusieurs autres semblables imposteurs qui se disaient être le vrai messie promis par la loi, entre autres un certain Judas Galiléen, un Théodore, un Barcon et autres, qui, sous un vain prétexte, abusaient les peuples et tâchaient de les faire soulever pour les attirer à eux, mais qui sont tous péris.

Passons à ses discours et à quelques-unes de ses actions, qui sont des plus singulières dans leur espèce. « Faites pénitence, disait-il aux peuples, car le » royaume du ciel est proche; croyez cette bonne » nouvelle. » Et il allait courir toute la Galilée, prêchant ainsi la prétendue venue prochaine du royaume du ciel. Comme personne n'a encore vu aucune apparence de la venue de ce royaume, c'est une preuve parlante qu'il n'était qu'imaginaire.

Mais voyons dans ses autres prédications l'éloge et la description de ce beau royaume.

Voici comme il parlait aux peuples : « Le royaume » des cieux est semblable à un homme qui a semé du

» bon grain dans son champ; mais pendant que les
» hommes dormaient, son ennemi est venu qui a
» semé la zizanie parmi le bon grain. Il est sem-
» blable à un trésor caché dans un champ : un homme
» ayant trouvé le trésor, le cache de nouveau; et il a
» eu tant de joie de l'avoir trouvé, qu'il a vendu tout
» son bien, et il a acheté ce champ. Il est semblable à
» un marchand qui cherche de belles perles, et qui en
» ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce
» qu'il a, et achète cette perle. Il est semblable à
» un filet qui a été jeté dans la mer, et qui renferme
» toutes sortes de poissons : étant plein, les pêcheurs
» l'ont retiré, et ont mis les bons poissons ensemble
» dans des vaisseaux, et jeté dehors les mauvais. Il est
» semblable à un grain de moutarde qu'un homme a
» semé dans son champ : il n'y a point de grain si
» petit que celui-là, néanmoins quand il est crû, il est
» plus grand que tous les légumes, etc. » Ne voilà-t-il
pas des discours dignes d'un Dieu ?

On fera encore le même jugement de lui, si l'on examine de près ses actions. Car 1° courir toute une province, prêchant la venue prochaine d'un prétendu royaume; 2° avoir été transporté par le diable sur une haute montagne, d'où il aurait cru voir tous les royaumes du monde, cela ne peut convenir qu'à un visionnaire; car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où l'on puisse voir seulement un royaume entier; si ce n'est le petit royaume d'Yvetot, qui est en France. Ce ne fut donc que par imagination qu'il vit tous ces royaumes, et qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi-bien que sur le pinacle du temple; 3° lorsqu'il guérit le sourd et le muet, dont il est parlé dans saint Marc, il est dit qu'il lui mit ses doigts dans les oreilles, et qu'ayant craché, il lui tira la langue; puis jetant les yeux au ciel, il poussa un

grand soupir et lui dit : *Epheta*. Enfin qu'on lise tout ce qu'on rapporte de lui, et qu'on juge s'il y a rien au monde de si ridicule.

Ayant mis sous les yeux une partie des pauvretés attribuées à Dieu par les christicoles, continuons à dire quelques mots de leurs mystères. Ils adorent un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul Dieu, et ils s'attribuent la puissance de faire des dieux de pâte et de farine, et même d'en faire tant qu'ils veulent. Car, suivant leurs principes, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité de verres de vin, ou de ces petites images de pâte, ils en feront autant de dieux, y en eût-il des millions. Quelle folie! avec toute la prétendue puissance de leur Christ, ils ne sauraient faire la moindre mouche, et ils croient pouvoir faire des dieux à milliers. Il faut être frappé d'un étrange aveuglement pour soutenir des choses si pitoyables, et cela sur un si vain fondement que celui des paroles équivoques d'un fanatique.

Ne voient-ils pas, ces docteurs aveuglés, que c'est ouvrir une porte spacieuse à toutes sortes d'idolâtries, que de vouloir faire adorer ainsi des images de pâte, sous prétexte que des prêtres auraient le pouvoir de les consacrer et de les faire changer en dieux? Tous les prêtres des idoles n'auraient-ils pu et ne pourraient-ils pas maintenant se vanter d'avoir un pareil caractère?

Ne voient-ils pas aussi que les mêmes raisons qui démontrent la vanité des dieux ou des idoles de bois, de pierre, etc., que les païens adoraient, démontrent pareillement la vanité des dieux et des idoles de pâte et de farine que nos déichristicoles adorent? Par quel endroit se moquent-ils de la fausseté des dieux des païens? n'est-ce point parce que ce ne sont que des ouvrages de la main des hommes, des images muettes

et insensibles? Et que sont donc nos dieux que nous tenons enfermés dans des boîtes, de peur des souris?

Quelles seront donc les vaines ressources des christicoles? Leur morale? elle est la même au fond que dans toutes les religions; mais des dogmes cruels en sont nés et ont enseigné la persécution et le trouble. Leurs miracles? mais quel peuple n'a pas les siens, et quels sages ne méprisent pas ces fables? Leurs prophéties? n'en a-t-on pas démontré la fausseté? Leurs mœurs? ne sont-elles pas souvent infâmes? L'établissement de leur religion? mais le fanatisme n'a-t-il pas commencé, l'intrigue n'a-t-elle pas soutenu visiblement cet édifice? La doctrine? mais n'est-elle pas le comble de l'absurdité?

Je crois, mes chers amis, vous avoir donné un préservatif suffisant contre tant de folies. Votre raison fera encore plus que mes discours, et plût à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que d'être trompés? mais le sang humain coule depuis le temps de Constantin pour l'établissement de ces horribles impostures. L'église romaine, la grecque, la protestante, tant de disputes vaines, et tant d'ambitieux hypocrites ont ravagé l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Joignez, mes amis, aux hommes que ces querelles ont fait égorger, ces multitudes de moines et de nones devenues stériles par leur état. Voyez combien de créatures sont perdues, et vous verrez que la religion chrétienne a fait périr la moitié du genre humain.

Je finirai par supplier Dieu, si outragé par cette secte, de daigner nous rappeler à la religion naturelle, dont le christianisme est l'ennemi déclaré; à cette religion sainte que Dieu a mise dans le cœur de tous les hommes; qui nous apprend à ne rien faire à autrui que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes. Alors l'univers serait composé de bons citoyens, de

pères justes, d'enfans soumis, d'amis tendres. Dieu nous a donné cette religion en nous donnant la raison. Puisse le fanatisme ne la plus pervertir! Je vais mourir plus rempli de ces désirs que d'espérances.

Voilà le précis exact du *Testament* in-fol. *de Jean Meslier*. Qu'on juge de quel poids est le témoignage d'un prêtre mourant qui demande pardon à Dieu. *Ce* 15 *mars* 1742.

EXAMEN IMPORTANT

DE

MILORD BOLINGBROKE,

OU

LE TOMBEAU DU FANATISME.

ÉCRIT SUR LA FIN DE 1736.

1767.

AVIS

Mis au devant des éditions précédentes de l'examen important de milord Bolingbroke.

Nous donnons une nouvelle édition du livre le plus éloquent, le plus profond et le plus fort qu'on ait encore écrit contre le fanatisme. Nous nous sommes fait un devoir devant Dieu de multiplier ces secours contre le monstre qui dévore la substance d'une partie du genre humain. Ce précis de la doctrine de milord Bolingbroke, recueillie toute entière dans les six volumes de ses œuvres posthumes, fut adressé par lui, peu d'années avant sa mort, à milord Cornsbury. Cette édition est beaucoup plus ample que la première; nous l'avons collationnée avec le manuscrit (1).

Nous supplions les sages, à qui nous fesons parvenir cet ouvrage si utile, d'avoir autant de discrétion que de sagesse, et de répandre la lumière sans dire de quelle main cette lumière leur est parvenue. Grand Dieu! protégez les sages; confondez les délateurs et les persécuteurs.

(1) On peut croire que tout cela est supposé, ainsi que la date de 1736. L'ouvrage est de 1767, temps où l'on ne pouvait encore défendre la cause de l'humanité contre le fanatisme qu'avec beaucoup de précautions.

EXAMEN IMPORTANT

DE

MILORD BOLINGBROKE.

AVANT-PROPOS.

L'AMBITION de dominer sur les esprits est une des plus fortes passions. Un théologien, un missionnaire, un homme de parti, veut conquérir comme un prince; et il y a beaucoup plus de sectes dans le monde qu'il n'y a de souverainetés. A qui soumettrai-je mon ame! Serai-je chrétien, parce que je serai de Londres ou de Madrid? serai-je musulman, parce que je serai né en Turquie? Je ne dois penser que par moi-même; le choix d'une religion est mon plus grand intérêt. Tu adores un Dieu par Mahomet; et toi par le grand lama; et toi par le pape. Eh, malheureux! adore un Dieu par ta propre raison.

La stupide indolence dans laquelle la plupart des hommes croupissent sur l'objet le plus important, semblerait prouver qu'ils sont de misérables machines animales, dont l'instinct ne s'occupe que du moment présent. Nous traitons notre intelligence comme notre corps; nous les abandonnons souvent l'un et l'autre pour quelque argent à des charlatans. La populace meurt en Espagne entre les mains d'un vil moine et d'un empirique; et la nôtre, à peu près de même (*a*). Un vicaire, un dissenter, assiégent leurs derniers momens.

(*a*) Non : milord Bolingbroke va trop loin, on vit et on meurt comme on veut chez nous. Il n'y a que les lâches et les superstitieux

Un très-petit nombre d'hommes examine; mais l'esprit de parti, l'envie de se faire valoir les préoccupe. Un grand homme, parmi nous, n'a été chrétien que parce qu'il était l'ennemi de Collins; notre Whiston n'était chrétien que parce qu'il était arien. Grotius ne voulait que confondre les gomaristes. Bossuet soutint le papisme contre Claude qui combattait pour la secte calviniste. Dans les premiers siècles, les ariens combattaient contre les athanasiens. L'empereur Julien et son parti combattaient contre ces deux sectes; et le reste de la terre contre les chrétiens, qui disputaient avec les Juifs. A qui croire? il faut donc examiner; c'est un devoir que personne ne révoque en doute. Un homme qui reçoit sa religion sans examen ne diffère pas d'un bœuf qu'on attelle.

Cette multitude prodigieuse de sectes dans le christianisme forme déjà une grande présomption que toutes sont des systèmes d'erreur. L'homme sage se dit à lui-même : Si Dieu avait voulu me faire connaître son culte, c'est que ce culte serait nécessaire à notre espèce. S'il était nécessaire, il nous l'aurait donné à tous lui-même, comme il a donné à tous deux yeux et

qui envoient chercher un prêtre. Et ce prêtre se moque d'eux. Il sait bien qu'il n'est pas ambassadeur de Dieu auprès des moribonds.

Mais dans les pays papistes, il faut qu'au troisième accès de fièvre on vienne vous effrayer en cérémonie; qu'on déploie devant vous tout l'attirail d'une extrême-onction et tous les étendards de la mort. On vous apporte le dieu des papistes escorté de six flambeaux. Tous les gueux ont le droit d'entrer dans votre chambre; plus on met d'appareil à cette pompe lugubre, plus le bas clergé y gagne. Il vous prononce votre sentence, et va boire au cabaret les épices du procès. Les esprits faibles sont si frappés de l'horreur de cette cérémonie, que plusieurs en meurent. Je sais que M. Falconet, un des médecins du roi de France, ayant vu une de ses malades tourner à la mort au seul spectacle de son extrême-onction, déclara au roi qu'il ne ferait plus jamais administrer les sacremens à personne.

une bouche. Il serait partout uniforme, puisque les choses nécessaires à tous les hommes sont uniformes. Les principes de la raison universelle sont communs à toutes les nations policées, toutes reconnaissent un Dieu : elles peuvent donc se flatter que cette connaissance est une vérité. Mais chacune d'elles a une religion différente ; elles peuvent donc conclure qu'ayant raison d'adorer un Dieu, elles ont tort dans tout ce qu'elles ont imaginé au delà.

Si le principe dans lequel l'univers s'accorde paraît vraisemblable, les conséquences diamétralement opposées qu'on en tire paraissent bien fausses; il est naturel de s'en défier. La défiance augmente quand on voit que le but de tous ceux qui sont à la tête des sectes est de dominer et de s'enrichir autant qu'ils le peuvent, et que depuis les daïris du Japon jusqu'aux évêques de Rome, on ne s'est occupé que d'élever à un pontife un trône, fondé sur la misère des peuples, et souvent cimenté de leur sang.

Que les Japonais examinent comment les daïris les ont long-temps subjugués ; que les Tartares se servent de leur raison pour juger si le grand lama est immortel; que les Turcs jugent leur *Alcoran;* mais nous autres chrétiens, examinons notre *Évangile.*

Dès là que je veux sincèrement examiner, j'ai droit d'affirmer que je ne tromperai pas; ceux qui n'ont écrit que pour prouver leur sentiment me sont suspects.

Pascal commence par révolter ses lecteurs dans ses pensées informes qu'on a recueillies : *Que ceux qui combattent la religion chrétienne*, dit-il, *apprennent à la connaître, etc.* Je vois à ces mots un homme de parti qui veut subjuguer.

On m'apprend qu'un curé, en France, nommé Jean Meslier, mort depuis peu, a demandé pardon à Dieu,

en mourant, d'avoir enseigné le christianisme (*b*). Cette disposition, d'un prêtre à l'article de la mort fait sur moi plus d'effet que l'enthousiasme de Pascal. J'ai vu en Dorsetshire, diocèse de Bristol, un curé renoncer à une cure de deux cents livres sterling, et avouer à ses paroissiens que sa conscience ne lui permettait pas de leur prêcher les absurdes horreurs de la secte chrétienne. Mais ni le *Testament* de Jean Meslier, ni la déclaration de ce digne curé, ne sont pour moi des preuves décisives. Le Juif Uriel Acosta renonça publiquement à l'ancien *Testament* dans Amsterdam; mais je ne croirai pas plus le Juif Acosta que le curé Meslier. Je dois lire les pièces du procès avec une attention sévère, ne me laisser séduire par aucun des avocats, peser devant Dieu les raisons des deux parties, et décider suivant ma conscience. C'est à moi de discuter les argumens de Wolaston et de Clarke, mais je ne puis en croire que ma raison.

J'avertis d'abord que je ne veux pas toucher à notre église anglicane, en tant qu'elle est établie par actes de parlement. Je la regarde d'ailleurs comme la plus savante et la plus régulière de l'Europe. Je ne suis point l'avis du *Wigh indépendant* qui semble vouloir abolir tout sacerdoce, et le remettre aux mains des pères de famille comme du temps des patriarches. Notre société, telle qu'elle est, ne permet pas un pareil changement. Je pense qu'il est nécessaire d'entretenir des prêtres pour être les maîtres des mœurs, et pour offrir à Dieu nos prières. Nous verrons s'ils doivent être des joueurs de gobelets, des

(*b*) Cela est très-vrai; il était curé d'Étrepigni, près Rocroi, sur les frontières de la Champagne. Plusieurs curieux ont des extraits de son Testament.

trompettes de discorde. Commençons d'abord par m'instruire moi-même.

CHAPITRE PREMIER.

Des livres de Moïse.

Le christianisme est fondé sur le judaïsme (*a*); voyons donc si le judaïsme est l'ouvrage de Dieu. On me donne à lire les livres de Moïse, je dois m'informer d'abord si ces livres sont de lui.

1° Est-il vraisemblable que Moïse ait fait graver le *Pentateuque*, ou du moins les livres de la Loi sur la pierre, et qu'il ait eu des graveurs et des polisseurs

(*a*) Supposé, par un impossible, qu'une secte aussi absurde et aussi affreuse que le judaïsme fût l'ouvrage de Dieu, il serait démontré en ce cas, et par cette seule supposition, que la secte des galiléens n'est fondée que sur l'imposture. Cela est démontré en rigueur.

Dès qu'on suppose une vérité quelconque, énoncée par Dieu même, constatée par les plus épouvantables prodiges, scellée de sang humain; dès que Dieu, selon vous, a dit cent fois que cette vérité, cette loi, sera éternelle; dès qu'il a dit dans cette loi qu'il faut tuer sans miséricorde celui qui voudra retrancher de sa loi ou y ajouter; dès qu'il a commandé que tout prophète qui ferait des miracles pour substituer une nouveauté à cette ancienne loi, fût mis à mort par son meilleur ami, par son frère, il est clair comme le jour que le christianisme qui abolit le judaïsme dans tous ses rites, est une religion fausse et directement ennemie de Dieu même.

On allègue que la secte des chrétiens est fondée sur la secte juive. C'est comme si l'on disait que le mahométisme est fondé sur la religion antique des sabéens; il est né dans leur pays; mais loin d'être né du sabisme, il l'a détruit.

Ajoutez à ces raisons un argument beaucoup plus fort, c'est qu'il n'est pas possible que l'être immuable, ayant donné une loi à ce prétendu Noé, ignoré de toutes les nations, excepté des juifs, en ait donné ensuite une autre du temps d'un Pharaon; et enfin une troisième du temps de Tibère. Cette indigne fable d'un dieu qui donne trois religions différentes et universelles à un misérable petit peuple ignoré, serait ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus absurde, si tous les détails suivans ne l'étaient davantage.

de pierre dans un désert affreux, où il est dit que son peuple n'avait ni tailleurs, ni feseurs de sandales, ni d'étoffes pour se vêtir, ni de pain pour manger, et où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années pour conserver les vêtemens de ce peuple et pour le nourrir?

2° Il est dit dans ce livre de *Josué*, que l'on écrivit le *Deutéronome* sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Comment écrivit-on tout un livre sur du mortier? comment ces lettres ne furent-elles pas effacées par le sang qui coulait continuellement sur cet autel? et comment cet autel, ce monument du *Deutéronome*, subsista-t-il dans le pays où les Juifs furent si long-temps réduits à un esclavage que leurs brigandages avaient tant mérité?

3° Les fautes innombrables de géographie, de chronologie, et les contradictions qui se trouvent dans le *Pentateuque*, ont forcé plusieurs Juifs et plusieurs chrétiens à soutenir que le *Pentateuque* ne pouvait être de Moïse. Le savant Le Clerc, une foule de théologiens, et même notre grand Newton, ont embrassé cette opinion; elle est donc au moins très-vraisemblable.

4° Ne suffit-il pas du simple sens commun pour juger qu'un livre qui commence par ces mots : *Voici les paroles que prononça Moïse au-delà du Jourdain*, ne peut être que d'un faussaire maladroit, puisque le même livre assure que Moïse ne passa jamais le Jourdain? La réponse d'Abadie, qu'on peut entendre en deçà par au-delà, n'est-elle pas ridicule? et doit-on croire à un prédicant mort fou en Irlande, plutôt qu'à Newton le plus grand homme qui ait jamais été?

De plus, je demande à tout homme raisonnable s'il y a quelque vraisemblance que Moïse eût donné dans le désert des préceptes aux rois juifs, qui ne vinrent

que tant de siècles après lui, et s'il est possible que dans ce même désert il eût assigné (*b*) quarante-huit villes avec leurs faubourgs pour la seule tribu des lévites, indépendamment des décimes que les autres tribus devaient leur payer (*c*)? Il est sans doute très-naturel que des prêtres aient tâché d'engloutir tout; mais il ne l'est pas qu'on leur ait donné quarante-huit villes dans un petit canton où il y avait à peine alors deux villages; il eût fallu au moins autant de villes pour chacune des autres hordes juives; le total aurait monté à quatre cent quatre-vingts villes avec leurs faubourgs. Les Juifs n'ont pas écrit autrement leur histoire. Chaque trait est une hyperbole ridicule, un mensonge grossier, une fable absurde (*d*).

CHAPITRE II.

De la personne de Moïse.

Y a-t-il eu un Moïse? Tout est si prodigieux en lui depuis sa naissance jusqu'à sa mort, qu'il paraît un personnage fantastique, comme notre enchanteur Merlin. S'il avait existé, s'il avait opéré les miracles épou-

(*b*) Deutér. chap. XIV. — (*c*) Nombr. chap. XXXV.

(*d*) Milord Bolingbroke s'est contenté d'un petit nombre de ces preuves; s'il avait voulu, il en aurait rapporté plus de deux cents. Une des plus fortes à mon avis, qui font voir que les livres qu'on prétend écrits du temps de Moïse et de Josué, sont écrits en effet du temps des rois, c'est que le même livre est cité dans l'histoire de Josué, et dans celle des rois des juifs. Ce livre est celui que nous appelons *le Droiturier*, et que les papistes appellent l'histoire des *Justes* ou le livre du *Roi*.

Quand l'auteur du *Josué* parle du soleil qui s'arrêta sur Gabaon, et de la lune qui s'arrêta sur Aïalon en plein midi, il cite ce livre des *Justes* (*).

Quand l'auteur des chroniques ou du livre des *Rois* parle du can-

(*) *Josué*, chap. X, v. 13.

vantables qu'il est supposé avoir faits en Égypte, serait-il possible qu'aucun auteur Égyptien n'eût parlé de ces miracles, que les Grecs, ces amateurs du merveilleux, n'en eussent pas dit un seul mot? Flavien Joséphe, qui, pour faire valoir sa nation méprisée, recherche tous les témoignages des auteurs Égyptiens qui ont parlé des Juifs, n'a pas le front d'en citer un seul qui fasse mention des prodiges de Moïse. Ce silence universel n'est-il pas une présomption que Moïse est un personnage fabuleux?

Pour peu qu'on ait étudié l'antiquité, on sait que les anciens Arabes furent les inventeurs de plusieurs fables, qui avec le temps ont eu cours chez les autres peuples. Ils avaient imaginé l'histoire de l'ancien Bacchus, qu'on supposait très-antérieur au temps où les Juifs disent que parut leur Moïse. Ce Bacchus ou Back, né dans l'Arabie, avait écrit ses lois sur deux tables de pierre; on l'appela Misem, nom qui ressemble fort à celui de Moïse; il avait été sauvé des eaux dans un coffre, et ce nom signifiait *sauvé des eaux;* il avait une baguette, avec laquelle il opérait des miracles; cette verge se changeait en serpent quand il voulait. Ce même Misem passa la mer Rouge à pied sec, à la tête de son armée; il divisa les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, et les suspendit à droite et à gauche; une colonne de feu éclairait son armée pendant la nuit. Les anciens vers orphiques qu'on chantait dans les orgies de Bacchus, célébraient

tique composé par David sur la mort de Saül et de son fils Jonathas, il cite encore ce livre des *Justes* (*).

Or, s'il vous plaît, comment le même livre peut-il avoir été écrit dans le temps qui touchait à Moïse, et dans le temps de David? Cette horrible bévue n'avait point échappé au lord Bolingbroke, il en parle ailleurs. C'est un plaisir de voir l'embarras de cet innocent de dom Calmet, qui cherche en vain à pallier une telle bêtise.

(*) *Rois,* liv. 2, chap. I, v. 18.

une partie de ces extravagances. Cette fable était si ancienne que les pères de l'Église ont cru que Misem, ce Bacchus, était leur Noë (*a*).

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance que les Juifs adoptèrent cette fable, et qu'ensuite ils l'écrivirent quand ils commencèrent à avoir quelques connaissances des lettres sous leurs rois? Il leur fallait du merveilleux comme aux autres peuples; mais ils n'étaient pas inventeurs; jamais plus petite nation ne fut plus grossière; tous leurs mensonges étaient des plagiats, comme toutes leurs cérémonies étaient visiblement une imitation des Phéniciens, des Syriens, et des Égyptiens.

Ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes paraît d'une grossièreté et d'une absurdité si révoltante, qu'elle excite l'indignation et la pitié. Dans quel ridicule roman souffrirait-on un homme qui change toutes les eaux en sang, d'un coup de baguette, au nom d'un dieu inconnu, et

(*a*) Il faut observer que Bacchus était connu en Égypte, en Syrie, dans l'Asie mineure, dans la Grèce, chez les Étrusques, long-temps avant qu'aucune nation eût entendu parler de Moïse, et surtout de Noé et de toute sa généalogie. Tout ce qui ne se trouve que dans les écrits juifs, était absolument ignoré des nations orientales et occidentales, depuis le nom d'Adam jusqu'à celui de David.

Le misérable peuple juif avait sa chronologie et ses fables à part, lesquelles ne ressemblaient que de très-loin à celles des autres peuples. Ses écrivains, qui ne travaillèrent que très-tard, pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent chez leurs voisins, et déguisèrent mal leurs larcins; témoin la fable de Moïse, qu'ils empruntèrent de Bacchus; témoin leur ridicule Samson pris chez Hercule, la fille de Jephté chez Iphigénie, la femme de Loth, imitée d'Euridice, etc. Eusèbe nous a conservé de précieux fragmens de Sanchoniaton, qui vivait incontestablement avant le temps où les juifs placent leur Moïse. Ce Sanchoniaton ne parle pas de la horde juive. Si elle avait existé, s'il y avait eu quelque chose de vrai dans la *Genèse*, certainement il en aurait dit quelques mots. Eusèbe n'aurait pas négligé de les faire valoir. Le phénicien Sanchoniaton n'en a rien dit; donc la horde juive n'existait pas alors en corps de peuple; donc les fables de la *Genèse* n'avaient encore été inventées par personne.

des magiciens qui en font autant au nom des dieux du pays? La seule supériorité qu'ait Moïse sur les sorciers du roi, c'est qu'il fit naître des poux, ce que les sorciers ne purent faire; sur quoi un grand prince a dit que les Juifs, en fait de poux, en savaient plus que tous les magiciens du monde.

Comment un ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Égypte? et comment après cela le roi d'Égypte a-t-il une armée de cavalerie? et comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond de la mer Rouge?

Comment le même ange du Seigneur vient-il couper le cou pendant la nuit à tous les aînés des familles égyptiennes? C'était bien alors que le prétendu Moïse devait s'emparer de ce beau pays, au lieu de s'enfuir en lâche et en coquin avec deux ou trois millions d'hommes parmi lesquels il y avait, dit-on, six cent trente mille combattans. C'est avec cette prodigieuse multitude qu'il fuit devant les cadets de ceux que l'ange avait tués. Il s'en va errer dans les déserts, où l'on ne trouve pas seulement de l'eau à boire; et pour lui faciliter cette belle expédition, son Dieu divise les eaux de la mer, en fait deux montagnes à droite et à gauche, afin que son peuple favori aille mourir de faim et de soif.

Tout le reste de l'histoire de Moïse est également absurde et barbare. Ses cailles, sa manne, ses entretiens avec Dieu; vingt-trois mille hommes de son peuple égorgés à son ordre par des prêtres; vingt-quatre mille massacrés une autre fois; six cent trente mille combattans dans un désert où il n'y a jamais eu deux mille hommes, tout cela paraît assurément le comble de l'extravagance; et quelqu'un a dit que l'*Orlando furioso* et *Don Quichotte* sont des livres de géométrie en comparaison des livres hébreux. S'il y

avait seulement quelques actions honnêtes et naturelles dans la fable de Moïse, on pourrait croire à toute force que ce personnage a existé.

On a le front de nous dire que la fête de Pâques chez les Juifs est une preuve du passage de la mer Rouge. On remerciait le Dieu des Juifs, à cette fête, de la bonté avec laquelle il avait égorgé tous les premiers-nés d'Égypte; donc, dit-on, rien n'était plus vrai que cette sainte et divine boucherie.

Conçoit-on bien, dit le déclamateur et le mauvais raisonneur Abadie, *que Moïse ait pu instituer des mémoriaux sensibles d'un événement reconnu pour faux par plus de six cent mille témoins?* Pauvre homme! tu devais dire par plus de deux millions de témoins; car six cent mille combattans, fugitifs ou non, supposent assurément plus de deux millions de personnes. Tu dis donc que Moïse lut son *Pentateuque* à ces deux ou trois millions de Juifs! Tu crois donc que ces deux ou trois millions d'hommes auraient écrit contre Moïse, s'ils avaient découvert quelque erreur dans son *Pentateuque*, et qu'ils eussent fait insérer leurs remarques dans les journaux du pays! Il ne te manque plus que de dire que ces trois millions d'hommes ont signé comme témoins, et que tu as vu leur signature.

Tu crois donc que les temples et les rites institués en l'honneur de Bacchus, d'Hercule et de Persée, prouvent évidemment que Persée, Hercule et Bacchus étaient fils de Jupiter, et que chez les Romains le temple de Castor et de Pollux était une démonstration que Castor et Pollux avaient combattu pour les Romains! C'est ainsi qu'on suppose toujours ce qui est en question, et les trafiquans en controverse débitent sur la cause la plus importante au genre humain des argumens que

ladi Blakacre (*b*) n'oserait pas hasarder dans la salle de *common plays*. C'est là ce que des fous ont écrit, et que des imbéciles commentent; ce que des fripons enseignent; ce qu'on fait apprendre par cœur aux petits enfans: et on appelle blasphémateur le sage qui s'indigne et qui s'irrite des plus abominables inepties qui aient jamais déshonoré la nature humaine!

CHAPITRE III.

De la divinité attribuée aux livres juifs.

Comment a-t-on osé supposer que Dieu choisit une horde d'Arabes voleurs pour être son peuple chéri, et pour armer cette horde contre toutes les autres nations? et comment, en combattant à sa tête, a-t-il souffert que son peuple fût si souvent vaincu et esclave?

Comment, en donnant des lois à ces brigands, a-t-il oublié de contenir ce petit peuple de voleurs par la croyance de l'immortalité de l'ame et des peines après la mort (*a*), tandis que toutes les grandes nations

(*b*) Ladi Blakacre est un personnage extrêmement plaisant dans la comédie du *Plain dealer*.

(*a*) Voilà le plus fort argument contre la loi juive, et que le grand Bolingbroke n'a pas assez pressé. Quoi! les législateurs indiens, égyptiens, babyloniens, grecs, romains, enseignèrent tous l'immortalité de l'ame; on la trouve en vingt endroits dans Homère même; et le prétendu Moïse n'en parle pas! Il n'en est pas dit un seul mot ni dans le *Decalogue* juif, ni dans tout le *Pentateuque!* Il a fallu que des commentateurs ou très-ignorans, ou aussi fripons que sots, aient tordu quelques passages de Job, qui n'est point juif, pour faire accroire à des hommes plus ignorans qu'eux-mêmes, que Job avait parlé d'une vie à venir, parce qu'il dit: *Je pourrai me lever de mon fumier dans quelque temps; mon protecteur est vivant; je reprendrai ma première peau, je le verrai dans ma chair; gardez-vous donc de me décrier et de me persécuter.*

Quel rapport, je vous prie, d'un malade qui souffre et qui espère

voisines, Chaldéens, Égyptiens, Syriens, Phéniciens, avaient embrassé depuis si long-temps cette croyance utile?

Est-il possible que Dieu eût pu prescrire aux Juifs la manière d'aller à la selle dans le désert (*b*), et leur cacher le dogme d'une vie future? Hérodote nous apprend que le fameux temple de Tyr était bâti deux mille trois cents ans avant lui. On dit que Moïse conduisait sa troupe dans le désert environ seize cents ans avant notre ère. Hérodote écrivait cinq cents ans avant cette ère vulgaire; donc le temple des Phéniciens subsistait douze cents ans avant Moïse; donc la religion phénicienne était établie depuis plus long-temps encore. Cette religion annonçait l'immortalité de l'ame, ainsi que les Chaldéens et les Égyptiens. La horde juive n'eut jamais ce dogme pour fondement de sa secte. C'était, dit-on, un peuple grossier auquel Dieu se proportionnait. Dieu se proportionner! et à qui? à des voleurs juifs! Dieu être plus grossier qu'eux! n'est-ce pas un blasphème?

CHAPITRE IV.

Qui est l'auteur du Pentateuque?

On me demande qui est l'auteur du *Pentateuque*: j'aimerais autant qu'on me demandât qui a écrit *les*

de guérir, avec l'immortalité de l'ame, avec l'enfer et le paradis? Si notre Warburton s'en était tenu à démontrer que la loi juive n'enseigna jamais une autre vie, il aurait rendu un très-grand service. Mais par la démence la plus incompréhensible, il a voulu faire accroire que la grossièreté du *Pentateuque* était une preuve de sa divinité; et par l'excès de son orgueil, il a soutenu cette chimère avec la plus extrême insolence.

(*b*) Le doyen Swift disait que, selon le *Pentateuque*, Dieu avait eu bien plus de soin du derrière des juifs que de leurs ames. Voyez le *Deutéronome*, ch. XXIII; vous jugerez que le doyen avait bien raison.

quatre Fils Aimon, *Robert le diable*, et l'histoire de l'enchanteur *Merlin*.

Newton, qui s'est avili jusqu'à examiner sérieusement cette question, prétend que ce fut Samuel qui écrivit ces rêveries, apparemment pour rendre les rois odieux à la horde juive, que ce détestable prêtre voulait gouverner. Pour moi, je pense que les Juifs ne surent lire et écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens, attendu que leurs lettres furent d'abord chaldaïques, et ensuite syriaques; nous n'avons jamais connu d'alphabet purement hébreu.

Je conjecture qu'Esdras forgea tous ces contes du Tonneau au retour de la captivité. Il les écrivit en lettres chaldéennes dans le jargon du pays, comme des paysans du nord d'Irlande écriraient aujourd'hui en caractères anglais.

Les Cutéens, qui habitaient le pays de Samarie, écrivirent ce même *Pentateuque* en lettres phéniciennes, qui étaient le caractère courant de leur nation, et nous avons encore aujourd'hui ce *Pentateuque*.

Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la composition de ce roman. Jérémie était fort attaché, comme on sait, aux rois de Babylone : il est évident par ses rapsodies qu'il était payé par les Babyloniens, et qu'il trahissait son pays; il veut toujours qu'on se rende au roi de Babylone. Les Égyptiens étaient alors les ennemis des Babyloniens. C'est pour faire leur cour au grand roi maître d'Hershalaïm Kedusha, nommé par nous Jérusalem (*c*), que Jérémie et ensuite Esdras

(*c*) Hershalaïm était le nom de Jérusalem, et Kedusha était son nom secret. Toutes les villes avaient un nom mystérieux que l'on cachait soigneusement aux ennemis, de peur qu'ils ne mêlassent ce nom dans des enchantemens, et par là ne se rendissent les maîtres de la ville. A tout prendre, les Juifs n'étaient peut-être pas plus superstitieux que leurs voisins; ils furent seulement plus cruels, plus usuriers, et plus ignorans.

inspirent tant d'horreur aux Juifs pour les Égyptiens. Ils se gardent bien de rien dire contre les peuples de l'Euphrate. Ce sont des esclaves qui ménagent leurs maîtres. Ils avouent bien que la horde juive a presque toujours été asservie; mais ils respectent ceux qu'ils servaient alors.

Que d'autres Juifs aient écrit les faits et gestes de leurs roitelets, c'est ce qui m'importe aussi peu que l'histoire des chevaliers de la table ronde et des douze pairs de Charlemagne : et je regarde comme la plus futile de toutes les recherches celle de savoir le nom de l'auteur d'un livre ridicule.

Qui a écrit le premier l'histoire de Jupiter, de Neptune et de Pluton? Je n'en sais rien, et je ne me soucie pas de le savoir.

Il y a une très-ancienne vie de Moïse écrite en hébreu *(d)*, mais qui n'a point été insérée dans le canon judaïque. On en ignore l'auteur, ainsi qu'on ignore les auteurs des autres livres juifs; elle est écrite dans ce style des *Mille et une nuits* qui est celui de toute l'antiquité asiatique. En voici quelques échantillons.

L'an 130 après la transmigration des Juifs en Égypte, soixante ans après la mort de Joseph, le pharaon, pendant son sommeil, vit en songe un vieillard qui tenait en ses mains une balance. Dans l'un des bassins étaient tous les Égyptiens avec leurs enfans et leurs femmes, dans l'autre un seul enfant à la mamelle, qui pesait plus que toute l'Égypte entière. Le roi fit aussitôt appeler tous ses magiciens, qui furent tous saisis d'étonnement et de crainte. Un des conseillers du roi devina qu'il y aurait un enfant hébreu qui serait la ruine de l'Égypte. Il conseilla au roi de faire tuer tous les petits garçons de la nation juive.

(d) Cette vie de Moïse a été imprimée à Hambourg en hébreu et en latin.

L'aventure de Moïse sauvé des eaux est à peu près la même que dans l'*Exode*. On appela d'abord Moïse Schabar et sa mère Jéchotiel. A l'âge de trois ans, Moïse, jouant avec Pharaon, prit sa couronne et s'en couvrit la tête. Le roi voulut le faire tuer, mais l'ange Gabriel descendit du ciel, et pria le roi de n'en rien faire : C'est un enfant, lui dit-il, qui n'y a pas entendu malice. Pour vous prouver combien il est simple, montrez-lui une escarboucle et un charbon ardent, vous verrez qu'il choisira le charbon. Le roi en fit l'expérience; le petit Moïse ne manqua pas de choisir l'escarboucle, mais l'ange Gabriel l'escamota et mit le charbon ardent à la place; le petit Moïse se brûla la main jusqu'aux os. Le roi lui pardonna le croyant un sot. Ainsi Moïse ayant été sauvé par l'eau, fut encore une fois sauvé par le feu.

Tout le reste de l'histoire est sur le même ton. Il est difficile de décider lequel est le plus admirable de cette fable de Moïse, ou de la fable du *Pentateuque*. Je laisse cette question à ceux qui ont plus de temps à perdre que moi. Mais j'admire surtout les pédans, comme Grotius, Abadie, et même cet abbé Houteville longtemps entremetteur d'un fermier-général à Paris, ensuite secrétaire de ce fameux cardinal Dubois, à qui j'ai entendu dire qu'il défiait tous les cardinaux d'être plus athées que lui. Tous ces gens-là se distillent le cerveau pour faire accroire (ce qu'ils ne croient point) que le *Pentateuque* est de Moïse. Hé, mes amis, que prouveriez-vous là? que Moïse était un fou. Il est bien sûr que je ferais enfermer à Bedlam (*e*) un homme qui écrirait aujourd'hui de pareilles extravagances.

(*e*) Bedlam, la maison des foux à Londres.

CHAPITRE V.

Que les Juifs ont tout pris des autres nations.

On l'a déjà dit souvent, c'est le petit peuple asservi qui tâche d'imiter ses maîtres; c'est la nation faible et grossière qui se conforme grossièrement aux usages de la grande nation. C'est Cornouailles qui est le singe de Londres, et non pas Londres qui est le singe de Cornouailles. Est-il rien de plus naturel que les Juifs aient pris ce qu'ils ont pu du culte, des lois, des coutumes de leurs voisins?

Nous sommes déjà certains que leur Dieu prononcé par nous Jehovah et par eux Jaho, était le nom ineffable du Dieu des Phéniciens et des Égyptiens; c'était une chose connue dans l'antiquité. Clément d'Alexandrie, au premier livre de ses stromates, rapporte que ceux qui entraient dans les temples d'Égypte, étaient obligés de porter sur eux une espèce de talisman composé de ce mot Yaho; et quand on savait prononcer ce mot d'une certaine façon, celui qui l'entendait tombait raide mort, ou du moins évanoui. C'était du moins ce que les charlatans des temples tâchaient de persuader aux superstitieux.

On sait assez que la figure du serpent, les chérubins, la cérémonie de la vache rousse, les ablutions nommées depuis baptême, les robes de lin réservées aux prêtres, les jeûnes, l'abstinence du porc et d'autres viandes, la circoncision, le bouc émissaire, tout enfin fut imité de l'Égypte.

Les Juifs avouent qu'ils n'ont eu un temple que fort tard, et plus de cinq cents ans après leur Moïse, selon leur chronologie toujours erronée. Ils envahirent enfin une petite ville dans laquelle ils bâtirent un temple à

l'imitation des grands peuples. Qu'avaient-ils auparavant? un coffre. C'était l'usage des nomades et des peuples cananéens de l'intérieur des terres qui étaient pauvres. Il y avait une ancienne tradition chez la horde juive, que lorsqu'elle fut nomade, c'est-à-dire, lorsqu'elle fut errante dans les déserts de l'Arabie pétrée, elle portait un coffre où était le simulacre grossier d'un dieu nommé Remphan, ou une espèce d'étoile taillée en bois (*a*). Vous verrez des traces de ce culte dans quelques prophètes, et surtout dans les prétendus discours que les *Actes des apôtres* mettent dans la bouche d'Étienne.

Selon les Juifs même, les Phéniciens (qu'ils appellent Philistins) avaient le temple de Dagon avant que la troupe judaïque eût une maison. Si la chose est ainsi, si tout leur culte dans le désert consista dans un coffre à l'honneur du dieu Remphan, qui n'était qu'une étoile révérée par les Arabes, il est clair que les Juifs n'étaient autre chose, dans leur origine, qu'une bande d'Arabes vagabonds qui s'établirent par le brigandage dans la Palestine, et qui enfin se firent une religion à leur mode, et se composèrent une histoire toute pleine de fables. Ils prirent une partie de la fable de l'ancien *Back* ou *Bacchus*, dont ils firent leur *Moïse*. Mais que ces fables soient révérées par nous; que nous en ayons fait la base de notre religion, et que ces fa-

(*a*) M'avez-vous offert un sacrifice au désert durant quarante ans? Avez-vous porté le tabernacle de Moloc et de votre dieu Remphan? (*Actes*, chap. VII; *Amos*, chap. VII, v. 26; *Jérémie*, chap. XLIX.) Voilà de singulières contradictions. Joignez à cela l'histoire de l'idole de Michas, adorée par toute la tribu de Dan, et desservie par un petit-fils de Moïse même, ainsi que le lecteur peut le vérifier dans le livre des *Juges*, chap. XVII et XVIII. C'est pourtant cet amas d'absurdités contradictoires qui vaut douze mille guinées de rente à milord de Kenterbury, et un royaume à un prêtre qui prétend être successeur de Céphas, et qui s'est mis sans façon dans Rome à la place de l'empereur.

bles mêmes aient encore un certain crédit dans le siècle de la philosophie, c'est là surtout ce qui indigne les sages. L'église chrétienne chante les prières juives, et fait brûler quiconque judaïse. Quelle pitié! quelle contradiction, et quelle horreur!

CHAPITRE VI.

De la Genèse.

Tous les peuples dont les Juifs étaient entourés avaient une *Genèse*, une *Théogonie*, une *Cosmogonie*, long-temps avant que ces Juifs existassent. Ne voit-on pas évidemment que la *Genèse* des Juifs était prise des anciennes fables de leurs voisins?

Yaho, l'ancien dieu des Phéniciens, débrouilla le chaos, le Khaüthereb; il arrangea Muth, la matière; il forma l'homme de son souffle, Calpi; il lui fit habiter un jardin, Aden ou Éden; il le défendit contre le grand serpent Ophionée, comme le dit l'ancien fragment de Phérécide. Que de conformité avec la *Genèse* juive! N'est-il pas naturel que le petit peuple grossier ait dans la suite des temps emprunté les fables du grand peuple inventeur des arts.

C'était encore une opinion reçue dans l'Asie, que Dieu avait formé le monde en six temps, appelés chez les Chaldéens, si antérieurs aux Juifs, les *six gahambars*.

C'était aussi une opinion des anciens Indiens. Les Juifs qui écrivirent la *Genèse* ne sont donc que des imitateurs; ils mêlèrent leurs propres absurdités à ces fables; et il faut avouer qu'on ne peut s'empêcher de rire quand on voit un serpent parlant familièrement à Ève, Dieu parlant au serpent, Dieu se promenant chaque jour, à midi, dans le jardin d'Éden,

Dieu fesant une culotte pour Adam et un pagne à sa femme Ève. Tout le reste paraît aussi insensé; plusieurs Juifs eux-mêmes en rougirent; ils traitèrent dans la suite ces imaginations de fables allégoriques. Comment pourrions-nous prendre au pied de la lettre ce que les Juifs ont regardé comme des contes?

Ni l'histoire des *Juges*, ni celle des *Rois*, ni aucun prophète ne cite un seul passage de la *Genèse*. Nul n'a parlé ni de la côte d'Adam tirée de sa poitrine pour en pétrir une femme, ni de l'arbre de la science du bien et du mal, ni du serpent qui séduisit Ève, ni du péché originel, ni enfin d'aucune de ces imaginations. Encore une fois, est-ce à nous de les croire?

Leurs rapsodies démontrent qu'ils ont pillé toutes leurs idées chez les Phéniciens, les Chaldéens, les Égyptiens, comme ils ont pillé leurs biens quand ils l'ont pu. Le nom même d'Israël, ils l'ont pris chez les Chaldéens, comme Philon l'avoue dans la première page du récit de sa députation auprès de Caligula (*a*); et nous serions assez imbéciles dans notre Occident pour penser que tout ce que ces barbares d'Orient avaient volé leur appartenait en propre!

CHAPITRE VII.

Des mœurs des Juifs.

Si nous passons des fables des Juifs aux mœurs de ce peuple, ne sont-elles pas aussi abominables que leurs contes sont absurdes? C'est de leur aveu un peuple de brigands qui emportent dans un désert tout ce qu'ils ont volé aux Égyptiens. Leur chef Josué

(*a*) Voici les paroles de Philon : *Les Chaldéens donnent aux justes le nom d'Israël, voyant Dieu.*

passe le Jourdain par un miracle semblable au miracle de la mer Rouge ; pourquoi ? pour aller mettre à feu et à sang une ville qu'il ne connaissait pas, une ville dont son Dieu fait tomber les murs au son du cornet.

Les fables des Grecs étaient plus humaines. Amphion bâtissait des villes au son de la flûte, Josué les détruit; il livre au fer et aux flammes vieillards, femmes, enfans et bestiaux; y a-t-il une horreur plus insensée? il ne pardonne qu'à une prostituée qui avait trahi sa patrie; quel besoin avait-il de la perfidie de cette malheureuse, puisque son cornet fesait tomber les murs, comme celui d'Astolphe fesait fuir tout le monde? Et remarquons en passant que cette femme, nommée Rahab la paillarde, est une des aïeules de ce Juif dont nous avons depuis fait un dieu, lequel dieu compte encore parmi celles dont il est né l'incestueuse Thamar, l'impudente Ruth, et l'adultère Bethsabée.

On nous conte ensuite que ce même Josué fit pendre trente et un rois du pays, c'est-à-dire, trente et un capitaines de village qui avaient combattu pour leurs foyers contre cette troupe d'assassins. Si l'auteur de cette histoire avait formé le dessein de rendre les Juifs exécrables aux autres nations, s'y serait-il pris autrement? L'auteur, pour ajouter le blasphème au brigandage et à la barbarie, ose dire que toutes ces abominations se commettaient au nom de Dieu, par ordre exprès de Dieu, et étaient autant de sacrifices de sang humain offerts à Dieu.

C'est là le peuple saint! Certes, les Hurons, les Canadiens, les Iroquois ont été des philosophes pleins d'humanité, comparés aux enfans d'Israël; et c'est en faveur de ces monstres qu'on fait arrêter le soleil et la lune en plein midi! et pourquoi? pour leur donner le

temps de poursuivre et d'égorger de pauvres Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de grosses pierres que Dieu avait lancées sur eux du haut des airs pendant cinq grandes lieues de chemin. Est-ce l'histoire de Gargantua? est-ce celle du peuple de Dieu? Et qu'y a-t-il ici de plus insupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule? Ne serait-ce pas même un autre ridicule que de s'amuser à combattre ce détestable amas de fables qui outragent également le bon sens, la vertu, la nature et la Divinité? Si malheureusement une seule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations se seraient réunies pour l'exterminer; si elles sont fausses, on ne peut mentir plus sottement.

Que dirons-nous d'un Jephté qui immola sa propre fille à son Dieu sanguinaire, et de l'ambidextre Aod qui assassine Églon son roi au nom du Seigneur, et de la divine Jahel qui assassine le général Sizara avec un clou qu'elle lui enfonce dans la tête, et du débauché Samson que Dieu favorise de tant de miracles? grossière imitation de la fable d'Hercule.

Parlerons-nous d'un lévite qui vient sur son âne avec sa concubine, et de la paille et du foin dans Gabaa de la tribu de Benjamin? et voilà les Benjamites qui veulent commettre le péché de Sodomie avec ce vilain prêtre, comme les Sodomites avaient voulu le commettre avec des anges (*a*). Le lévite com-

(*a*) L'illustre auteur a oublié de parler des anges de Sodome. Cependant cet article en valait bien la peine. Si jamais il y eut des abominations extravagantes dans l'histoire du peuple juif, celle des anges que les magistrats, les portefaix, et jusqu'aux petits garçons d'une ville, veulent absolument violer, est une horreur dont aucune fable païenne n'approche, et qui fait dresser les cheveux à la tête. Et on ose commenter ces abominations! et on les fait respecter à la jeunesse! et on a l'insolence de plaindre les brames de l'Inde et les mages de Perse, à qui Dieu n'avait pas révélé ces choses, et qui n'étaient pas le peuple

pose avec eux, et leur abandonne sa maîtresse ou sa femme dont ils jouissent toute la nuit, et qui en meurt le lendemain matin. Le lévite coupe sa concubine en douze morceaux avec son couteau, ce qui n'est pourtant pas une chose si aisée, et de là s'ensuit une guerre civile.

(*b*) Les onze tribus arment quatre cent mille soldats contre la tribu de Benjamin. Quatre cent mille soldats, grand Dieu ! dans un territoire qui n'était pas alors de quinze lieues de longueur sur cinq ou six de largeur. Le grand-turc n'a jamais eu la moitié d'une telle armée. Ces Israélites exterminent la tribu de Benjamin, vieillards, jeunes gens, femmes, filles, selon leur louable coutume. Il échappe six cents garçons. Il ne faut pas qu'une des tribus périsse; il faut donner six cents filles au moins à ces six cents garçons. Que font les Israélites ? Il y avait dans le voisinage une petite ville nommée Jabès; ils la surprennent, tuent tout, massacrent tout, jusqu'aux animaux, réservent quatre cents filles pour quatre cents Benjamites. Deux cents garçons restent à pourvoir; on convient avec eux qu'ils raviront deux cents filles de Silo, quand elles iront danser aux portes de Silo. Allons, Abadie, Sherlok, Houtteville et consorts, faites des phrases pour justifier ces fables de cannibales; prouvez que

de Dieu! et il se trouve encore parmi nous des ames de boue assez lâches à la fois et assez impudentes pour nous dire : Croyez ces infamies, croyez, ou le couroux d'un Dieu vengeur tombera sur vous; croyez, ou nous vous persécuterons, soit dans le consistoire, soit dans le conclave, soit à l'officialité, soit dans le parquet, soit à la buvette. Jusqu'à quand des coquins feront-ils trembler des sages ? quel est l'homme de bien qui ne se sente ému de tant d'horreurs ? et on les souffre! que dis-je ? on les adore! Que d'imbéciles! mais que de monstres!

(*b*) *Jug.* chap. XIX, v. 20.

tout cela est un type, une figure qui annonce Jésus-Christ.

CHAPITRE VIII.

Des mœurs des Juifs sous leurs melchim ou roitelets, et sous leurs pontifes, jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains.

Les Juifs ont un roi malgré le prêtre Samuel, qui fait ce qu'il peut pour conserver son autorité usurpée (*a*); et il a la hardiesse de dire que c'est *renoncer à Dieu que d'avoir un roi*. Enfin un pâtre qui cherchait des ânesses est élu roi par le sort. Les Juifs étaient alors sous le joug des Cananéens; ils n'avaient jamais eu de temple; leur sanctuaire, comme nous l'avons vu, était un coffre qu'on mettait dans une charrette : les Cananéens leur avaient pris leur coffre : Dieu, qui en fut très-irrité, l'avait pourtant laissé prendre; mais pour se venger, il avait donné des hémorroïdes aux vainqueurs, et envoyé des rats dans leurs champs. Les vainqueurs l'apaisèrent en lui renvoyant son coffre accompagné de cinq rats d'or et de cinq trous du cul aussi d'or (*b*). Il n'y a point de vengeance ni d'offrande plus digne du Dieu des Juifs. Il pardonne aux Cananéens, mais il fait mourir cinquante mille soixante et dix hommes des siens pour avoir regardé son coffre.

C'est dans ces belles circonstances que Saül est élu roi des Juifs. Il n'y avait dans leur petit pays ni épée ni lance; les Cananéens ou Philistins ne permettaient pas aux Juifs leurs esclaves d'aiguiser seulement les socs de leurs charrues et leurs cognées; ils étaient obligés d'aller aux ouvriers philistins pour ces faibles

(*a*) Ier des *Rois*, chap. VIII. — (*b*) *Rois*, liv. Ier, c. VI.

secours : et cependant on nous conte que le roi Saül (*c*) eut d'abord une armée de trois cent mille hommes, avec lesquels il gagna une grande bataille (*d*). Notre Gulliver a de pareilles fables, mais non de telles contradictions.

Ce Saül, dans une autre bataille, reçoit le prétendu roi Agag à composition. Le prophète Samuel arriva de la part du Seigneur, et lui dit (*e*) : *Pourquoi n'avez-vous pas tout tué?* et il prend un saint couperet, et il hache en morceaux le roi Agag. Si une telle action est véritable, quel peuple était le peuple juif, et quels prêtres étaient ses prêtres !

Saül, réprouvé du Seigneur pour n'avoir pas lui-même haché en pièces le roi Agag son prisonnier, va enfin combattre contre les Philistins après la mort du doux prophète Samuel. Il consulte sur le succès de la bataille une femme qui a un esprit de Python : on sait que les femmes qui ont un esprit de Python font apparaître des ombres. La pythonisse montre à Saül l'ombre de Samuel qui sortait de la terre. Mais ceci ne regarde que la belle philosophie du peuple juif : venons à sa morale.

Un joueur de harpe, pour qui l'éternel avait pris une tendre affection, s'est fait sacrer roi pendant que Samuel vivait encore; il se révolte contre son souverain; il ramasse quatre cents malheureux ; et, comme dit la sainte Écriture (*f*), *tous ceux qui avaient de mauvaises affaires, qui étaient perdus de dettes, et d'un esprit méchant, s'assemblèrent avec lui.*

C'était un homme *selon le cœur de Dieu* (*g*); aussi la première chose qu'il veut faire est d'assassiner un tenancier nommé Nabal, qui lui refuse des con-

(*c*) Ier, *Rois*, chap. XIII. — (*d*) *Ibid.* chap. XI. — (*e*) Chap. XV. — (*f*) Ier, *Rois*, ch. XXII. — (*g*) Ch. XXV.

tributions : il épouse sa veuve; il épouse dix-huit femmes, sans compter les concubines (*h*); il s'enfuit chez le roi Achis, ennemi de son pays; il y est bien reçu, et pour récompense il va saccager les villages des alliés d'Achis; il égorge tout, sans épargner les enfans à la mamelle, comme l'ordonne toujours le rite juif; et il fait accroire au roi Achis qu'il a saccagé les villages hébreux. Il faut avouer que nos voleurs de grands chemins ont été moins coupables aux yeux des hommes; mais les voies du Dieu des Juifs ne sont pas les nôtres.

Le bon roi David ravit le trône à Isboseth, fils de Saül. Il fait assassiner Miphiboseth, fils de son protecteur Jonathas. Il livre aux Gabaonites deux enfans de Saül et cinq de ses petits enfans pour les faire tous pendre. Il assassine Urie pour couvrir son adultère avec Bethsabée; et c'est encore cette abominable Bethsabée, mère de Salomon, qui est une aïeule de Jésus-Christ.

La suite de l'*Histoire juive* n'est qu'un tissu de forfaits consacrés. Salomon commence par égorger son frère Adonias. Si Dieu accorda à ce Salomon le don de la sagesse, il paraît qu'il lui refusa ceux de l'humanité, de la justice, de la continence et de la foi. Il a sept cents femmes et trois cents concubines. Le cantique qu'on lui impute est dans le goût de ces livres érotiques qui font rougir la pudeur. Il n'y est parlé que de tétons, de baisers sur la bouche, de ventre qui est semblable à un monceau de froment, d'attitudes voluptueuses, de doigts mis dans l'ouverture, de tressaillement; et enfin il finit par dire : *Que ferons-nous de notre petite sœur? elle n'a point encore de tétons; si c'est un mur, bâtissons dessus; si c'est une porte, fermons-la.* Telles sont les mœurs que lui im-

(*h*) Chap. XXVII.

putent avec respect de misérables rabbins et des théologiens chrétiens encore plus absurdes.

Enfin, pour joindre l'excès du ridicule à cet excès d'impureté, la secte des papistes a décidé que le ventre de la Sulamite et son ouverture, ses tétons et ses baisers sur la bouche sont l'emblème, le type du mariage de Jésus-Christ avec son église (*i*).

De tous les rois de Juda et de Samarie, il y en a très-peu qui ne soient assassins ou assassinés, jusqu'à ce qu'enfin ce ramas de brigands qui se massacraient les uns les autres dans les places publiques et dans le temple, pendant que Titus les assiégeait, tombe sous le fer, et dans les chaînes des Romains avec le reste de ce petit peuple de Dieu, dont dix douzièmes avaient été dispersés depuis si long-temps en Asie, et soit vendu dans les marchés des villes romaines, chaque tête juive étant évaluée au prix d'un porc, animal moins impur que cette nation même, si elle fut telle que ses historiens et ses prophètes le racontent.

Personne ne peut nier que les Juifs n'aient écrit ces abominations. Quand on les rassemble ainsi sous les yeux, le cœur se soulève. Ce sont donc là les hérauts de la Providence, les précurseurs du règne de Jésus! Toute l'histoire juive, dites-vous, ô Abadie! est la prédiction de l'église; tous les prophètes ont prédit Jésus; examinons donc les prophètes.

(*i*) On sait que les théologiens chrétiens font passer ce livre impudique pour une prédiction du mariage de Jésus-Christ avec son église. Comme si Jésus prenait les tétons de son église, et mettait la main à son ouverture; et sur quoi cette belle explication est-elle fondée? sur ce que *Christus* est masculin, et *ecclesia* féminin. Mais si au lieu du féminin *ecclesia* on s'était servi du mot masculin *cœtus*, *conventus*, que serait-il arrivé? Quel notaire aurait fait ce contrat de mariage?

CHAPITRE IX.

Des prophètes.

Prophète, *nabi, roëh, parlant, voyant, devin*, c'est la même chose. Tous les anciens auteurs conviennent que les Égyptiens, les Chaldéens, toutes les nations asiatiques, avaient leurs prophètes, leurs devins. Ces nations étaient bien antérieures au petit peuple juif qui, lorsqu'il eut composé une horde dans un coin de terre, n'eut d'autre langage que celui de ses voisins, et qui, comme on l'a dit ailleurs, emprunta des Phéniciens, jusqu'au nom de Dieu Eloha, Jehova, Adonaï, Sadaï; qui enfin prit tous les rites, tous les usages des peuples dont il était environné, en déclamant toujours contre ces mêmes peuples.

Quelqu'un a dit que le premier devin, le premier prophète fut le premier fripon qui rencontra un imbécile; ainsi la prophétie est de l'antiquité la plus haute. Mais à la fraude ajoutons encore le fanatisme; ces deux monstres habitent aisément ensemble dans les cervelles humaines. Nous avons vu arriver à Londres par troupes, du fond du Languedoc et du Vivarais, des prophètes tout semblables à ceux des Juifs, joindre le plus horrible enthousiasme aux plus dégoûtans mensonges. Nous avons vu Jurieu prophétiser en Hollande. Il y eut de tout temps de tels imposteurs, et non-seulement des misérables qui fesaient des prédictions, mais d'autres misérables qui supposaient des prophéties faites par d'anciens personnages.

Le monde a été plein de sibylles et de Nostradamus. L'*Alcoran* compte deux cent vingt-quatre mille prophètes. L'évêque Épiphane, dans ses notes sur le canon prétendu des apôtres, compte soixante et treize pro-

phètes juifs et dix prophétesses. Le métier de prophète chez les Juifs n'était ni une dignité, ni un grade, ni une profession dans l'état; on n'était point reçu prophète comme on est reçu docteur à Oxford ou à Cambridge : prophétisait qui voulait; il suffisait d'avoir, ou de croire avoir, ou de feindre d'avoir la vocation et l'esprit de Dieu. On annonçait l'avenir en dansant et en jouant du psaltérion. Saül, tout réprouvé qu'il était, s'avisa d'être prophète. Chaque parti dans les guerres civiles avait ses prophètes, comme nous avons nos écrivains de Grubstreet (*a*). Les deux partis se traitaient réciproquement de fous, de visionnaires, de menteurs, de fripons, et en cela seul ils disaient la vérité. *Stultum (b) et insanum prophetam, insanum virum spiritualem*, dit Ozée, selon la *Vulgate.*

Les prophètes de Jérusalem sont des extravagans, des hommes sans foi, dit Sophoniah, prophète de Jérusalem (*c*). Ils sont tous comme notre apothicaire Moore, qui met dans nos gazettes : *Prenez de mes pilules, gardez-vous des contrefaites.*

Le prophète Michée prédisant des malheurs aux rois de Samarie et de Juda, le prophète Sédékias lui applique un énorme soufflet, enlui disant : *Comment l'esprit de Dieu est-il passé par moi pour aller à toi (d)?*

Jérémie, qui prophétisait en faveur de Nabuchodonosor, tyran des Juifs, s'était mis des cordes au cou, et un bât ou un joug sur le dos, car c'était un type; et il devait envoyer ce type aux petits roitelets voisins, pour les inviter à se soumettre à Nabuchodonosor. Le prophète Ananias, qui regardait Jérémie comme un

(*a*) Grubstreet est la rue où l'on imprime la plupart des mauvais pamphlets qu'on fait journellement à Londres.

(*b*) *Ozée*, chap. IX. — (*c*) *Soph.*, chap. III, v. 4

(*d*) *Paralip.*, chap. XVIII.

traître, lui arrache ses cordes, les rompt, et jette son bât à terre.

Ici c'est Ozée à qui Dieu ordonne de prendre une p... et d'avoir des fils de p... (*e*) *Vade, sume tibi uxorem fornicationum, et fac tibi filios fornicationum*, dit la *Vulgate*. Ozée obéit ponctuellement; il prend Gomer, fille d'Ébalaïm, il en a trois enfans; ainsi cette prophétie et ce putanisme durèrent au moins trois années. Cela ne suffit pas au dieu des Juifs; il veut qu'Ozée (*f*) couche avec une femme qui ait fait déjà son mari cocu. Il n'en coûte au prophète que quinze drachmes et un boisseau et demi d'orge; c'est assez bon marché pour un adultère (*g*). Il en avait coûté encore moins au patriarche Juda pour son inceste avec sa bru Thamar.

Là c'est Ézéchiel (*h*), qui, après avoir reçu de Dieu l'ordre de dormir trois cent nonante jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit, d'avaler un livre de parchemin, de manger un *sir reverend* (*i*) sur son pain, introduit Dieu lui-même, le créateur du monde, parlant ainsi à la jeune *Oolla* (k): *Tu es devenue grande, tes tétons ont paru, ton petit poil a commencé à croître; je t'ai couverte; mais tu t'es bâti un mauvais lieu, tu as ouvert tes cuisses*

(*e*) *Ozée*, chap. Ier. — (*f*) *Ibid.* chap. III.

(*g*) Remarquez que le prophète se sert du mot propre *fodi eam*; je la f...... ô abomination! Et on met ces livres infâmes entre les mains des jeunes garçons et des jeunes filles! et des séducteurs entraînent ces jeunes victimes dans des couvens! Quoi! Dieu aurait ordonné de sa bouche à un prophète de manger de la merde pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, couché sur le côté gauche! quel fou de Bedlam, couché dans son ordure, pourrait imaginer ces dégoûtantes horreurs, et on les débite chez un peuple qui a calculé la gravitation et l'aberration de la lumière des étoiles fixes!

(*h*) *Ézéch.*, chap. IV. — (*i*) Un *sir reverend*, en anglais, est un étron. — (*k*) *Ézéch.*, chap. XIV.

à tous les passans....... ta sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement (*l*)*; elle a recherché ceux qui ont le membre d'un âne, et qui déchargent comme des chevaux.*

Notre ami le général Withers, à qui on lisait un jour ces prophéties, demanda dans quel b........ on avait fait l'écriture sainte?

On lit rarement les prophéties; il est difficile de soutenir la lecture de ces longs et énormes galimatias. Les gens du monde qui ont lu *Gulliver* et *l'Atlantis*, ne connaissent ni *Ozée* ni *Ézéchiel.*

Quand on fait voir à des personnes sensées ces passages exécrables, noyés dans le fatras des prophéties, elles ne reviennent point de leur étonnement. Elles ne peuvent concevoir qu'un Isaïe marche tout nu au milieu de Jérusalem; qu'un Ézéchiel coupe sa barbe en trois portions; qu'un Jonas soit trois jours dans le ventre d'une baleine, etc. Si elles lisaient ces extravagances et ces impuretés dans un des livres qu'on appelle profanes, elles jetteraient le livre avec horreur. C'est la *Bible :* elles demeurent confondues; elles hésitent, elles condamnent ces abominations, et n'osent d'abord condamner le livre qui les contient. Ce n'est qu'avec le temps qu'elles osent faire usage de leur sens commun; elles finissent enfin par détester ce que des fripons et des imbéciles leur ont fait adorer.

Quand ces livres sans raison et sans pudeur ont-ils été écrits? personne n'en sait rien. L'opinion la plus vraisemblable est que la plupart des livres attribués à Salomon, à Daniel, et à d'autres, ont été faits dans Alexandrie; mais qu'importe encore une fois le temps et le lieu? ne suffit-il pas de voir avec évidence que ce sont des monumens de la folie la plus outrée et de la plus infâme débauche.

(*l*) *Ézéch.*, XXIII.

Comment donc les Juifs ont-ils pu les vénérer? c'est qu'ils étaient des Juifs. Il faut encore considérer que tous ces monumens d'extravagance ne se conservaient guère que chez les prêtres et les scribes. On sait combien les livres étaient rares dans tous les pays où l'imprimerie inventée par les Chinois ne parvint que si tard. Nous serons encore plus étonnés quand nous verrons les pères de l'église adopter ces rêveries dégoûtantes, ou les alléguer en preuve de leur secte.

Venons enfin de l'ancien convenant au nouveau. Venons à Jésus et à l'établissement du christianisme; et pour y arriver, passons par-dessus les assassinats de tant de rois, et par-dessus les enfans jetés au milieu des flammes dans la vallée de Tophet ou écrasés dans des torrens sous des pierres. Glissons sur cette suite affreuse et non interrompue d'horreurs sacriléges. Misérables Juifs! c'est donc chez vous que naquit un homme de la lie du peuple qui portait le nom très-commun de Jésus! Voyons quel était ce Jésus.

CHAPITRE X.

De la personne de Jésus.

Jésus naquit dans un temps où le fanatisme dominait encore, mais où il y avait un peu plus de décence. Le long commerce des Juifs avec les Grecs et les Romains avait donné aux principaux de la nation des mœurs un peu moins déraisonnables et moins grossières. Mais la populace, toujours incorrigible, conservait son esprit de démence. Quelques Juifs opprimés sous les rois de Syrie, et sous les Romains, avaient imaginé alors que leur Dieu leur enverrait

quelque jour un libérateur, un messie. Cette attente devait naturellement être remplie par Hérode. Il était leur roi, il était l'allié des Romains, il avait rebâti leur temple, dont l'architecture surpassait de beaucoup celle du peuple de Salomon, puisqu'il avait comblé un précipice sur lequel cet édifice était établi. Le peuple ne gémissait plus sous une domination étrangère; il ne payait d'impôts qu'à son monarque; le culte juif florissait, les lois antiques étaient respectées; Jérusalem, il faut l'avouer, était au temps de sa plus grande splendeur.

L'oisiveté et la superstition firent naître plusieurs factions ou sociétés religieuses, saducéens, pharisiens, esséniens, judaïtes, thérapeutes, joannistes, ou disciples de Jean; à peu près comme les papistes ont des molinistes, des jansénistes, des jacobins et des cordeliers. Mais personne alors ne parlait de l'attente du messie. Ni Flavien Josèphe, ni Philon, qui sont entrés dans de si grands détails sur l'histoire juive, ne disent qu'on se flattait alors qu'il viendrait un christ, un oint, un libérateur, un rédempteur dont ils avaient moins besoin que jamais; et s'il y en avait un, c'était Hérode. En effet il y eut un parti, une secte qu'on appela les hérodiens, et qui reconnut Hérode pour l'envoyé de Dieu (*a*).

De tout temps ce peuple avait donné le nom d'oint, de messie, de christ, à quiconque leur avait fait un

(*a*) Cette secte des hérodiens ne dura pas long-temps. Le titre d'envoyé de Dieu était un nom qu'ils donnaient indifféremment à quiconque leur avait fait du bien, soit à Hérode l'Arabe, soit à Judas Machabée, soit aux rois persans, soit aux Babyloniens. Les Juifs de Rome célébrèrent la fête d'Hérode jusque au temps de l'empereur Néron. Perse le dit expressément (sat. 5, v. 180).

Herodis venêre dies, unctâque fenestrâ
Dispositæ pinguem nebulam vomuêre lucernæ;
. . . . *Tumet alba fidelia vino*

peu de bien : tantôt à leurs pontifes, tantôt aux princes étrangers. Le Juif qui compila les rêveries d'Isaïe, lui fait dire, par une lâche flatterie bien digne d'un Juif esclave : *Ainsi a dit l'Éternel à Cyrus son oint, son messie, duquel j'ai pris la main droite, afin que je terrasse les nations devant lui.* Le quatrième livre des *Rois* appelle le scélérat Jehu oint, messie. Un prophète annonce à Hazaël, roi de Damas, qu'il est messie et oint du Très-Haut. Ézéchiel dit au roi de Tyr : *Tu es un chérubin, un oint, un messie, le sceau de la ressemblance de Dieu.* Si ce roi de Tyr avait su qu'on lui donnait ces titres en Judée, il ne tenait qu'à lui de se faire une espèce de dieu ; il y avait un droit assez apparent, supposé qu'Ézéchiel eût été inspiré. Les évangélistes n'en ont pas tant dit de Jésus.

Quoi qu'il en soit, il est certain que nul Juif n'espérait, ne désirait, n'annonçait un oint, un messie du temps d'Hérode-le-Grand, sous lequel on dit que naquit Jésus. Lorsque après la mort d'Hérode-le-Grand la Judée fut gouvernée, en province romaine, et qu'un autre Hérode fut établi par les Romains tétrarque du petit canton barbare de Galilée, plusieurs fanatiques s'ingérèrent de prêcher le bas peuple, surtout dans cette Galilée où les Juifs étaient plus grossiers qu'ailleurs. C'est ainsi que Fox, un misérable paysan, établit de nos jours la secte des quakers, parmi les paysans d'une de nos provinces. Le premier qui fonda en France une église calviniste, fut un cardeur de laine nommé Jean Le Clerc. C'est ainsi que Muncer, Jean de Leyde, et d'autres, fondèrent l'anabaptisme dans le bas peuple de quelques cantons d'Allemagne.

J'ai vu en France les convulsionnaires instituer une petite secte parmi la canaille d'un faubourg de Paris.

Tous les sectaires commencent ainsi dans toute la terre. Ce sont pour la plupart des gueux qui crient contre le gouvernement, et qui finissent ou par être chefs de parti, ou par être pendus. Jésus fut pendu à Jérusalem sans avoir été oint. Jean le baptiseur y avait déjà été condamné au supplice. Tous deux laissèrent quelques disciples dans la lie du peuple. Ceux de Jean s'établirent vers l'Arabie où ils sont encore (*b*). Ceux de Jésus furent d'abord très-obscurs; mais quand ils se furent associés à quelques Grecs, ils commencèrent à être connus.

Les Juifs ayant sous Tibère poussé plus loin que jamais leurs friponneries ordinaires, ayant surtout séduit et volé Fulvia femme de Saturninus, furent chassés de Rome, et ils n'y furent rétablis qu'en donnant beaucoup d'argent. On les punit encore sévèrement sous Caligula et sous Claude.

Leurs désastres enhardirent le peu de Galiléens qui composaient la secte nouvelle, à se séparer de la communion juive. Ils trouvèrent enfin quelques gens un peu lettrés qui se mirent à leur tête, et qui écrivirent en leur faveur contre les Juifs. Ce fut ce qui produisit cette énorme quantité d'*Évangiles*, mot grec qui signifie *bonne nouvelle*. Chacun donnait une *Vie de Jésus*; aucunes n'étaient d'accord, mais toutes se ressemblaient par la quantité de prodiges incroyables qu'ils attribuaient à l'envi à leur fondateur.

La synagogue, de son côté, voyant qu'une secte nouvelle, née dans son sein, débitait une *Vie de Jésus* très-injurieuse au sanhédrin et à la nation, rechercha quel était cet homme auquel elle n'avait point fait d'attention jusqu'alors. Il nous reste encore un

(*b*) Ces chrétiens de saint Jean sont principalement établis à Mosul et vers Bassora.

mauvais ouvrage de ce temps-là, intitulé, *Sepher Toldos Jeschut.* Il paraît qu'il est fait plusieurs années après le supplice de Jésus, dans le temps que l'on compilait les *Évangiles.* Ce petit livre est rempli de prodiges, comme tous les livres juifs et chrétiens; mais tout extravagant qu'il est, on est forcé de convenir qu'il y a des choses plus vraisemblables que dans nos *Évangiles.*

Il est dit dans le *Toldos Jeschut*, que Jésus était fils d'une nommée Mirja, mariée dans Bethléem à un pauvre homme nommé Jocanam. Il y avait dans le voisinage un soldat dont le nom était Joseph Panther, homme d'une riche taille, et d'une assez grande beauté; il devient amoureux de Mirja ou Maria (car les Hébreux n'exprimaient point les voyelles, prenaient souvent un A pour un J).

Mirja devint grosse de la façon de Panther; Jocanam, confus et désespéré, quitta Bethléem et alla se cacher dans la Babylonie, où il y avait encore beaucoup de Juifs. La conduite de Mirja la déshonora; son fils Jésu ou Jeschut fut déclaré bâtard par les juges de la ville. Quand il fut parvenu à l'âge d'aller à l'école publique, il se plaça parmi les enfans légitimes, on le fit sortir de ce rang; de là son animosité contre les prêtres, qu'il manifesta quand il eut atteint l'âge mûr; il leur prodigua les injures les plus atroces, les appelant *races de vipères*, *sépulcres blanchis.* Enfin, ayant pris querelle avec le Juif Judas, sur quelque matière d'intérêt, comme sur des points de religion, Judas le dénonça au sanhédrin; il fut arrêté, se mit à pleurer, demanda pardon, mais en vain; on le fouetta, on le lapida, et ensuite on le pendit.

Telle est la substance de cette histoire. On y ajouta depuis des fables insipides, des miracles impertinens, qui firent grand tort au fond; mais le livre était connu

dans le second siècle; Celse le cita, Origène le réfuta; il nous est parvenu fort défiguré.

Ce fond que je viens de citer est certainement plus croyable, plus naturel, plus conforme à ce qui se passe tous les jours dans le monde, qu'aucun des cinquante *Évangiles* des christicoles. Il est plus vraisemblable que Joseph Panther avait fait un enfant à Mirja, qu'il ne l'est qu'un ange soit venu par les airs faire un compliment de la part de Dieu à la femme d'un charpentier, comme Jupiter envoya Mercure auprès d'Alcmène (*c*).

Tout ce qu'on nous conte de ce Jésus est digne de l'ancien Testament et de Bedlam. On fait venir je ne sais quel *agion pneuma*, un saint souffle, un Saint Esprit, dont on n'avait jamais entendu parler, et dont on a fait depuis la tierce partie de Dieu, Dieu lui-même, Dieu le créateur du monde; il engrosse Marie, ce qui a donné lieu au jésuite Sanchez d'examiner dans sa somme théologique si Dieu eut beaucoup de plaisir avec Maria, s'il répandit de la semence, et si Maria répandit aussi de sa semence.

Jésus devient donc un fils de Dieu et d'une Juive, non encore Dieu lui-même, mais une créature supérieure. Il fait des miracles. Le premier qu'il opère, c'est de se faire emporter par le diable sur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les

(*c*) On trouve d'autres particularités dans Suidas, au mot *Jésus*. L'article est curieux, et de plus, c'est un exemple singulier de ces fraudes pieuses si multipliées dans les siècles d'ignorance. Cela paraît avoir été écrit un peu après le règne de Justinién I[er], mort en 566, et l'on connaîtrait vers quel temps vivait Suidas, s'il était le véritable auteur de cet article; mais on en trouve dans son *Lexique* beaucoup d'autres qui semblent être de différentes mains, et plusieurs qui ne peuvent y avoir été ajoutés avant la fin du onzième siècle. C'est ce qui a donné lieu aux diverses conjectures des critiques sur cet ouvrage et sur son auteur.

royaumes de la terre. Ses vêtemens paraissent tout blancs, quel miracle ! il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étaient déjà ivres (*a*). Il fait sécher un figuier qui ne lui a pas donné de figues à son déjeuner à la fin de février ; et l'auteur de ce conte a l'honnêteté du moins de remarquer que ce n'était pas le temps des figues.

Il va souper chez des filles, et puis chez les douaniers, et cependant on prétend dans son histoire qu'il regarde ces douaniers, ces publicains, comme des gens abominables. Il entre dans le temple, c'est-à-dire dans cette grande enceinte où demeuraient les prêtres, dans cette cour où de petits marchands étaient autorisés par la loi à vendre des poules, des pigeons, des agneaux, à ceux qui venaient sacrifier. Il prend un grand fouet, en donne sur les épaules de tous les marchands, les chasse à coups de lanières, eux, leurs poules, leurs pigeons, leurs moutons, et leurs bœufs même, jette tout leur argent par terre, et on le laisse faire ! Et si l'on en croit le livre attribué à Jean, on se contente de lui demander un miracle pour prouver qu'il a droit de faire un pareil tapage dans un lieu si respectable.

C'était déjà un fort grand miracle que trente ou

(*d*) Il est difficile de dire quel est le plus ridicule de tous ces prétendus prodiges. Bien des gens tiennent pour le vin de la noce de Cana. Que Dieu dise à sa mère juive : *Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi*, c'est déjà une étrange chose ; mais que Dieu boive et mange avec des ivrognes, et qu'il change six cruches d'eau en six cruches de vin pour ces ivrognes qui n'avaient déjà que trop bu, quel blasphème aussi exécrable qu'impertinent ! L'hébreu se sert d'un mot qui répond au mot *grisés* ; la *Vulgate*, au chap. II, v. 10, dit *inebriati*, enivrés.

Saint Chrysostôme, bouche d'or, assure que ce fut le meilleur vin qu'on eût jamais bu ; et plusieurs pères de l'église ont prétendu que ce vin signifiait le sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie. O folie de la superstition, dans quel abîme d'extravagances nous avez-vous plongés !

quarante marchands se laissassent fesser par un seul homme, et perdissent leur argent sans rien dire. Il n'y a rien dans *Don Quichotte* qui approche de cette extravagance. Mais au lieu de faire le miracle qu'on lui demande, il se contente de dire : *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.* Les Juifs repartent, selon Jean : *On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, comment en trois jours le rebâtiras-tu?*

Il était bien faux qu'Hérode eût employé quarante-six ans à bâtir le temple de Jérusalem. Les Juifs ne pouvaient pas répondre une pareille fausseté. Et, pour le dire en passant, cela fait bien voir que les *Évangiles* ont été écrits par des gens qui n'étaient au fait de rien.

Tous ces miracles semblent faits par nos charlatans de Smithfields. Notre Toland et notre Woolston les ont traités comme ils le méritent. Le plus beau de tous, à mon gré, est celui par lequel Jésus envoie le diable dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons.

Après cette belle équipée ont fait prêcher Jésus dans les villages. Quels discours lui fait-on tenir? Il compare le royaume des cieux à un grain de moutarde; à un morceau de levain mêlé dans trois mesures de farine; à un filet avec lequel on pêche de bon et de mauvais poisson; à un roi qui a tué ses volailles pour les noces de son fils, et qui envoie ses domestiques prier les voisins à la noce. Les voisins tuent les gens qui viennent les prier à dîner; le roi tue ceux qui ont tué ses gens, et brûle leurs villes; il envoie prendre les gueux qu'on rencontre sur le grand chemin pour venir dîner avec lui. Il aperçoit un pauvre convive qui n'avait point de robe, et au lieu de lui en donner une, il le fait jeter dans un cachot. Voilà ce que c'est que le royaume des cieux, selon Matthieu.

Dans les autres sermons, le royaume des cieux est toujours comparé à un usurier qui veut absolument avoir cent pour cent de bénéfice. On m'avouera que notre archevêque Tillotson prêche dans un autre goût.

Par où finit l'histoire de Jésus? par l'aventure qui est arrivée chez nous et dans le reste du monde à bien des gens qui ont voulu ameuter la populace, sans être assez habiles, ou pour armer cette populace, ou pour se faire de puissans protecteurs; ils finissent la plupart par être pendus. Jésus le fut en effet pour avoir appelé ses supérieurs races de vipères et sépulcres blanchis. Il fut exécuté publiquement, mais il ressuscita en secret. Ensuite il monta au ciel en présence de quatre-vingts de ses disciples (*e*), sans qu'aucune autre personne de la Judée le vît monter dans les nuées; ce qui était pourtant fort aisé à voir, et qui aurait fait dans le monde une assez grande nouvelle.

Notre symbole, que les papistes appellent le *credo*, symbole attribué aux apôtres, et évidemment fabriqué plus de quatre cents ans après ces apôtres, nous apprend que Jésus, avant de monter au ciel, était allé faire un tour aux enfers. Vous remarquerez qu'il n'en est pas dit un seul mot dans les *Évangiles*, et cependant c'est un des principaux articles de la foi des christicoles; on n'est point chrétien si on ne croit pas que Jésus est allé aux enfers.

(*e*) Monter au ciel en perpendiculaire! pourquoi pas en ligne horizontale? Monter est contre les règles de la gravitation. Il pouvait raser l'horison, et aller dans Mercure, ou Vénus, ou Mars, ou Jupiter, ou Saturne, ou quelque étoile, ou la lune, si l'un de ces astres se couchait alors. Quelle sottise que ces mots *aller au ciel*, *descendre du ciel!* comme si nous étions le centre de tous les globes, comme si notre terre n'était pas l'une des planètes qui roulent dans l'étendue autour de tant de soleils, et qui entre dans la composition de cet univers, que nous nommons le ciel si mal à propos.

Qui donc a imaginé le premier ce voyage? ce fut Athanase, environ trois cent cinquante ans après; c'est dans son traité contre Apollinaire, sur l'incarnation du Seigneur, qu'il dit que l'ame de Jésus descendit en enfer, tandis que son corps était dans le sépulcre. Ces paroles sont dignes d'attention, et font voir avec quelle sagacité et quelle sagesse Athanase raisonnait. Voici ses propres paroles.

Il fallait qu'après sa mort ses parties essentiellement diverses eussent diverses fonctions; que son corps reposât dans le sépulcre pour détruire la corruption, et que son ame allât aux enfers pour vaincre la mort.

L'Africain Augustin est du sentiment d'Athanase dans une lettre qu'il écrivit à Évode: *Quis ergò nisi infidelis negaverit fuisse apud inferos Christum?* Jérôme, son contemporain, fut à peu près du même avis; et ce fut du temps d'Augustin et de Jérôme que l'on composa ce symbole, ce *credo*, qui passe chez les ignorans pour le symbole des apôtres (*f*).

Ainsi s'établissent les opinions, les croyances, les sectes. Mais comment ces détestables fadaises ont-elles pu s'accréditer? comment ont-elles renversé les autres

(*f*) Vous voyez évidemment, lecteur, qu'on n'osa pas imaginer d'abord tant de fictions révoltantes. Quelques adhérens du juif Jésus se contentent, dans les commencemens, de dire que c'était un homme de bien injustement crucifié, comme depuis nous avons, nous et les autres chrétiens, assassiné tant d'hommes vertueux. Puis on s'enhardit; on ose écrire que Dieu l'a ressuscité. Bientôt après on fait sa légende. L'un suppose qu'il est allé au ciel et aux enfers: l'autre dit qu'il viendra juger les vivans et les morts dans la vallée de Josaphat; enfin on en fait un Dieu. On fait trois dieux. On pousse le sophisme jusqu'à dire que ces trois dieux n'en font qu'un. De ces trois dieux on en mange et on en boit un, on le rend en urine et en matière fécale. On persécute, on brûle, on roue ceux qui nient ces horreurs; et tout cela pour que tel et tel jouissent en Angleterre de dix mille pièces d'or de rente, et qu'ils en aient bien davantage dans d'autres pays.

fadaises des Grecs et des Romains, et enfin l'empire même? comment ont-elles causé tant de maux, tant de guerres civiles, allumé tant de bûchers, et fait couler tant de sang? c'est de quoi nous rendrons un compte exact.

CHAPITRE XI.

Quelle idée il faut se former de Jésus et de ses disciples.

JÉSUS est évidemment un paysan grossier de la Judée, plus éveillé, sans doute, que la plupart des habitans de son canton. Il voulut, sans savoir, à ce qu'il paraît, ni lire ni écrire, former une petite secte pour l'opposer à celles des récabites, des judaïtes, des thérapeutes, des esséniens, des pharisiens, des saducéens, des hérodiens; car tout était secte chez les malheureux Juifs, depuis leur établissement dans Alexandrie. Je l'ai déjà comparé à notre Fox, qui était comme lui un ignorant de la lie du peuple, prêchant quelquefois comme lui une bonne morale, et prêchant surtout l'égalité qui flatte tant la canaille. Fox établit, comme lui, une société qui s'écarta peu de temps après de ses principes, supposé qu'il en eût. La même chose était arrivée à la secte de Jésus. Tous deux parlèrent ouvertement contre les prêtres de leur temps; mais les lois étant plus humaines en Angleterre qu'en Judée, tout ce que les prêtres purent obtenir des juges, c'est qu'on mît Fox au pilori; mais les prêtres juifs forcèrent le président Pilate à faire fouetter Jésus, et à le faire pendre à une potence en forme de croix, comme un coquin d'esclave. Cela est barbare; chaque nation a ses mœurs. De savoir si on lui cloua les pieds et les mains, c'est ce dont il faut s'embarrasser. Il est,

ce me semble, assez difficile de trouver sur-le-champ un clou assez long pour percer deux pieds l'un sur l'autre, comme on le prétend; mais les Juifs étaient bien capables de cette abominable atrocité.

Les disciples demeurèrent aussi attachés à leur patriarche pendu, que les quakers l'ont été à leur patriarche pilorié. Les voilà qui s'avisent, au bout de quelque temps, de répandre le bruit que leur maître est ressuscité en secret. Cette imagination fut d'autant mieux reçue chez les confrères, que c'était précisément le temps de la grande querelle élevée entre les sectes juives, pour savoir si la résurrection était possible ou non. Le platonisme, qui était fort en vogue dans Alexandrie, et que plusieurs Juifs étudièrent, secourut bientôt la secte naissante; et de là tous les mystères, tous les dogmes absurdes dont elle fut farcie. C'est ce que nous allons développer.

CHAPITRE XII.

De l'établissement de la secte chrétienne, et particulièrement de Paul.

QUAND les premiers Galiléens se répandirent parmi la populace des Grecs et des Romains, ils trouvèrent cette populace infectée de toutes les traditions absurdes, qui peuvent entrer dans les cervelles ignorantes qui aiment les fables; des dieux déguisés en taureaux, en chevaux, en cygnes, en serpens, pour séduire des femmes et des filles. Les magistrats, les principaux citoyens n'admettaient pas ces extravagances; mais la populace s'en nourrissait, et c'était la canaille juive qui parlait à la canaille païenne. Il me semble voir chez nous les disciples de Fox dis-

puter contre les disciples de Broun. Il n'était pas difficile à des énergumènes juifs de faire croire leurs rêveries à des imbéciles qui croyaient des rêveries non moins impertinentes. L'attrait de la nouveauté attirait des esprits faibles lassés de leurs anciennes sottises, et qui couraient à de nouvelles erreurs, comme la populace de la foire de Barthélemi (*a*), dégoûtée d'une ancienne farce qu'elle a trop souvent entendue, demande une farce nouvelle.

Si l'on en croit les propres livres des christicoles, Pierre fils de Jone demeurait à Joppé, chez Simon le corroyeur, dans un galetas où il ressuscita la couturière Dorcas.

Voyez le chapitre de Lucien, intitulé *Philopatris*, dans lequel il parle de ce Galiléen (*b*) *au front chauve et au grand nez, qui fut enlevé au troisième ciel.* Voyez comme il traite une assemblée de chrétiens où il se trouva. Nos presbytériens d'Écosse, et les gueux de Saint-Médard de Paris, sont précisément la même chose. Des hommes déguenillés, presque nus, au regard farouche, à la démarche d'énergumènes, poussant des soupirs, fesant des contorsions, jurant

(*a*) Bartholomew-fair, où il y a encore des charlatans et des astrologues.

(*b*) Il est fort douteux que Lucien ait vu Paul, et même qu'il soit l'auteur du chapitre intitulé *Philopatris*. Cependant il se pourrait bien faire que Paul, qui vivait du temps de Néron, eût encore vécu jusque sous Trajan, temps auquel Lucien commença, dit-on, à écrire.

On demande comment ce Paul put réussir à former une secte avec son détestable galimatias, pour lequel le cardinal Bembo avait un si profond mépris? nous répondons que sans ce galimatias même il n'aurait jamais réussi auprès des énergumènes qu'il gouvernait. Pense-t-on que notre Fox, qui a fondé chez nous la secte des primitifs appelés quakers, ait eu plus de bon sens que ce Paul? Il y a longtemps qu'on a dit que ce sont les fous qui fondent les sectes, et que les prudens les gouvernent.

par le fils *qui est sorti du père*, prédisaient mille malheurs à l'empire, blasphémaient contre l'empereur. Tels étaient ces premiers chrétiens.

Celui qui avait donné le plus de vogue à la secte, était ce Paul au grand nez et au front chauve, dont Lucien se moque. Il suffit, ce me semble, des écrits de ce Paul, pour voir combien Lucien avait raison. Quel galimatias quand il écrit à la société des chrétiens qui se formait à Rome dans la fange juive! *La circoncision vous est profitable si vous observez la loi; mais si vous êtes prévaricateurs de la loi, votre circoncision devient prépuce, etc........ Détruisons-nous donc la loi par la foi? à Dieu ne plaise! mais nous établissons la foi........ Si Abraham a été justifié par ses œuvres, il a de quoi se glorifier, mais non devant Dieu.* Ce Paul, en s'exprimant ainsi, parlait évidemment en Juif et non en chrétien; mais il parlait encore plus en énergumène insensé qui ne peut pas mettre deux idées cohérentes à côté l'une de l'autre.

Quel discours aux Corinthiens! *Nos pères ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer.* Le cardinal Bembo n'avait-il pas raison d'appeler ces épîtres *epistolaciæ*, et de conseiller de ne les point lire?

Que penser d'un homme qui dit aux Thessaloniciens: *Je ne permets point aux femmes de parler dans l'église;* et qui dans la même épître annonce qu'elles doivent parler et prophétiser avec un voile?

Sa querelle avec les autres apôtres est-elle d'un homme sage et modéré? Tout ne décèle-t-il pas en lui un homme de parti? Il s'est fait chrétien; il enseigne le christianisme, et il va sacrifier sept jours de suite dans le temple de Jérusalem par le conseil de

Jacques, afin de ne point passer pour chrétien. Il écrit aux Galates : *Je vous dis, moi Paul, que si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous servira de rien.* Et ensuite il circoncit son disciple Timothée, que les Juifs prétendent être fils d'un Grec et d'une prostituée. Il est intrus parmi les apôtres, et il se vante aux Corinthiens, I[re] épître, chap. IX, d'être aussi apôtre que les autres : *Ne suis-je pas apôtre? n'ai-je pas vu notre Seigneur Jésus-Christ? n'êtes-vous pas mon ouvrage? Quand je ne serais pas apôtre à l'égard des autres, je le suis aux moins à votre égard. N'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens? n'avons-nous pas le pouvoir de mener avec nous une femme qui soit notre sœur* (ou si l'on veut, une sœur qui soit notre femme), *comme font les autres apôtres et les frères de notre Seigneur? Qui est-ce qui va jamais à la guerre à ses dépens? etc.*

Que de choses dans ce passage! le droit de vivre aux dépens de ceux qu'il a subjugués; le droit de leur faire payer les dépenses de sa femme ou de sa sœur; enfin la preuve que Jésus avait des frères, est la présomption que Marie ou Mirja était accouchée plus d'une fois.

Je voudrais bien savoir de qui il parle encore dans la seconde lettre aux Corinthiens, chap. XI : *Ce sont de faux apôtres..... mais ce qu'ils osent, je l'ose aussi. Sont-ils Hébreux? je le suis aussi. Sont-ils de la race d'Abraham? j'en suis aussi. Sont-ils ministres de Jésus-Christ? quand ils devraient m'accuser d'impudence, je le suis encore plus qu'eux. J'ai plus travaillé qu'eux; j'ai été plus repris de justice, plus souvent enfermé dans les cachots qu'eux. J'ai reçu trente-neuf coups de fouet cinq fois, des coups de bâton trois fois; j'ai été*

lapidé une fois ; j'ai été un jour et une nuit au fond de la mer.

Voilà donc ce Paul qui a été vingt-quatre heures au fond de la mer sans être noyé : c'est le tiers de l'aventure de Jonas. Mais n'est-il pas clair qu'il manifeste ici sa basse jalousie contre Pierre et les autres apôtres, et qu'il veut l'emporter sur eux pour avoir été plus repris de justice et plus fouetté qu'eux ?

La fureur de la domination ne paraît-elle pas dans toute son insolence, quand il dit aux mêmes Corinthiens : *Je viens à vous pour la troisième fois ; je jugerai tout par deux ou trois témoins ; je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres ?* 2[e] épître, chap. XIII.

A quels imbéciles et quels cœurs abrutis de la vile populace écrivait-il ainsi en maître tyrannique ? à ceux auxquels il osait dire qu'il avait été ravi au troisième ciel. Lâche et impudent imposteur ! où est ce troisième ciel dans lequel tu as voyagé ? est-ce dans Vénus ou dans Mars ? Nous rions de Mahomet quand ses commentateurs prétendent qu'il alla visiter sept cieux tout de suite dans une nuit. Mais Mahomet au moins ne parle pas dans son *Alcoran* d'une telle extravagance qu'on lui impute ; et Paul ose dire qu'il a fait près de la moitié de ce voyage !

Quel était donc ce Paul qui fait encore tant de bruit, et qui est cité tous les jours à tort et à travers ? Il dit qu'il était citoyen romain ; j'ose affirmer qu'il ment impudemment. Aucun Juif ne fut citoyen romain que sous les Décius et les Philippes. S'il était de Tarsis, Tarsis ne fut colonie romaine, cité romaine, que plus de cent ans après Paul. S'il était de Giscale, comme le dit Jérôme, ce village était en Ga-

lilée; et jamais les Galiléens n'eurent assurément l'honneur d'être citoyens romains.

Il fut élevé aux pieds de Gamaliel, c'est-à-dire qu'il fut domestique de Gamaliel. En effet on remarque qu'il gardait les manteaux de ceux qui lapidèrent Étienne, ce qui est l'emploi d'un valet, et d'un valet de bourreau. Les Juifs prétendirent qu'il voulait épouser la fille de Gamaliel. On voit quelque trace de cette aventure dans l'ancien livre qui contient l'histoire de Thècle. Il n'est pas étonnant que la fille de Gamaliel n'ait pas voulu d'un petit valet chauve dont les sourcils se joignaient sur un nez difforme, et qui avait les jambes crochues : c'est ainsi que les *Actes de Thècle* le dépeignent. Dédaigné par Gamaliel et par sa fille, comme il méritait de l'être, il se joignit à la secte naissante de Céphas, de Jacques, de Matthieu, de Barnabé, pour mettre le trouble chez les Juifs.

Pour peu qu'on ait une étincelle de raison, on jugera que cette cause de l'apostasie de ce malheureux Juif est plus naturelle que celle qu'on lui attribue. Comment se persuadera-t-on qu'une lumière céleste l'ait fait tomber de cheval en plein midi, qu'une voix céleste se soit fait entendre à lui, que Dieu lui ait dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Ne rougit-on pas d'une telle sottise?

Si Dieu avait voulu empêcher que les disciples de Jésus ne fussent persécutés, n'aurait-il point parlé aux princes de la nation plutôt qu'à un valet de Gamaliel? En ont-ils moins été châtiés depuis que Saul tomba de cheval? Saul Paul ne fut-il pas châtié lui-même? à quoi bon ce ridicule miracle? Je prends le ciel et la terre à témoin (s'il est permis de se servir de ces mots impropres le ciel et la terre) qu'il

n'y a jamais eu de légende plus folle, plus fanatique, plus dégoûtante, plus digne d'horreur et de mépris (*c*).

CHAPITRE XIII.

Des Évangiles.

Dès que les sociétés de demi-juifs demi-chrétiens se furent insensiblement établies dans le bas peuple à Jérusalem, à Antioche, à Éphèse, à Corinthe, dans Alexandrie, quelque temps après Vespasien, chacun de ces petits troupeaux voulut faire son *Évangile.* On en compta cinquante-quatre, et il y en eut beaucoup davantage. Tous se contredisent, comme on le sait, et cela ne pouvait être autrement, puisque tous étaient forgés dans des lieux différens. Tous conviennent seulement que leur Jésus était fils de Marie ou Mirja, et qu'il fut pendu : et tous lui attribuent d'ailleurs autant de prodiges qu'il y en a dans les *Métamorphoses d'Ovide.*

Luc lui dresse une généalogie absolument différente de celle que Matthieu lui forge; et aucun d'eux ne songe à faire la généalogie de Marie, de laquelle seule

(*c*) Ce qu'il faut, ce me semble, remarquer avec soin dans ce Juif Paul, c'est qu'il ne dit jamais que Jésus soit dieu. Tous les honneurs possibles, il les lui donne, mais le mot Dieu n'est jamais pour lui. Il a été prédestiné dans l'*Épître aux Romains*, chap. IV. Il veut qu'on ait la paix avec Dieu, par Jésus, chap. V. Il compte sur la grâce de Dieu par un seul homme qui est Jésus. Il appelle ses disciples héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus, même chapitre. Il n'y a qu'un seul verset dans tous les écrits de Paul où le mot de *dieu* pourrait tomber sur Jésus; c'est dans cette *Épître aux Romains*, chap. IX. Mais Erasme et Grotius ont prouvé que cet endroit est falsifié et mal interprété. En effet il serait trop étrange que Paul, reconnaissant Jésus pour Dieu, ne lui eût donné ce nom qu'une seule fois. C'eût été alors un blasphème.

Pour le mot de *Trinité*, il ne se trouve jamais dans *Paul*, qui cependant est regardé comme le fondateur du christianisme.

on le fait naître. L'enthousiaste Pascal s'écrie : *Cela ne s'est pas fait de concert.* Non, sans doute, chacun a écrit des extravagances à sa fantaisie pour sa petite société. De là vient qu'un évangéliste prétend que le petit Jésus fut élevé en Égypte; un autre dit qu'il fut toujours élevé à Bethléem; celui-ci le fait aller une seule fois à Jérusalem, celui-là trois fois. L'un fait arriver trois mages que nous nommons les trois rois, conduits par une étoile nouvelle, et fait égorger tous les petits enfans du pays par le premier Hérode qui était alors près de sa fin (*a*). L'autre passe sous silence et l'étoile, et les mages, et le massacre dés innocens.

On a été obligé enfin, pour expliquer cette contradiction, de faire une concordance; et cette concordance est encore moins concordante que ce qu'on a voulu concorder. Presque tous ces *Évangiles*, que les chrétiens ne communiquaient qu'à leurs petits troupeaux, ont été visiblement forgés après la prise de Jérusalem : on en a une preuve bien sensible dans celui qui est attribué à Matthieu. Ce livre met dans la bouche de Jésus ces paroles aux Juifs : *Vous rendrez compte de tout le sang répandu depuis le juste Abel jusqu'à Zacharie fils de Barack, que vous avez tué entre le temple et l'autel.*

Un faussaire se découvre toujours par quelque endroit. Il y eut, pendant le siége de Jérusalem, un

(*a*) Le massacre des innocens est assurément le comble de l'ineptie, aussi-bien que le conte des trois mages conduits par une étoile. Comment Hérode, qui se mourait alors, pouvait-il craindre que le fils d'un charpentier, qui venait de naître dans un village, le détrônât ? Hérode tenait son royaume des Romains. Il aurait donc fallu que cet enfant eût fait la guerre à l'Empire. Une telle crainte peut-elle tomber dans la tête d'un homme qui n'est pas absolument fou ? Est-il possible qu'on ait proposé à la crédulité humaine de pareilles bêtises qui sont si audessous de *Robert le diable* et de *Jean de Paris*. L'homme est donc une espèce bien méprisable, puisqu'elle est ainsi gouvernée.

Zacharie, fils d'un Barack, assassiné entre le temple et l'autel par la faction des zélés. Par là l'imposture est facilement découverte; mais pour la découvrir alors, il eût fallu lire toute la *Bible*. Les Grecs et les Romains ne la lisaient guère : ces fadaises et les *Évangiles* leur étaient entièrement inconnus; on pouvait mentir impunément.

Une preuve évidente que *l'Évangile* attribué à Matthieu n'a été écrit que très-long-temps après lui par quelque malheureux demi-juif demi-chrétien helléniste, c'est ce passage fameux : *S'il n'écoute pas l'église, qu'il soit à vos yeux comme un païen et un publicain.* Il n'y avait point d'église du temps de Jésus et de Matthieu. Ce mot *église* est grec. L'assemblée du peuple d'Athènes s'appelait *ecclesia*. Cette expression ne fut adoptée par les chrétiens que dans la suite des temps, quand il y eut quelque forme de gouvernement. Il est donc clair qu'un faussaire prit le nom de Matthieu pour écrire cet *Evangile* en très-mauvais grec. J'avoue qu'il serait assez comique que Matthieu, qui avait été publicain, comparât les païens aux publicains. Mais quel que soit l'auteur de cette comparaison ridicule, ce ne peut être qu'un écervelé de la boue du peuple qui regarde un chevalier romain, chargé de recouvrer les impôts établis par le gouvernement, comme un homme abominable. Cette idée seule est destructive de toute administration, et non-seulement indigne d'un homme inspiré de Dieu, mais indigne du laquais d'un honnête citoyen.

Il y a deux *Évangiles de l'enfance ;* le premier nous raconte qu'un gueux donna une tape sur le derrière au petit Jésus son camarade, et que le petit Jésus le fit mourir sur-le-champ, *Kai para kremei peson opeidone.* Une autre fois il fesait de petits oiseaux de terre glaise, et ils s'envolaient. La manière dont il apprenait son alphabet était encore tout-à-fait divine.

Ces contes ne sont pas plus ridicules que ceux de l'enlèvement de Jésus par le diable, de la transfiguration sur le Thabor, de l'eau changée en vin, des diables envoyés dans un troupeau de cochons. Aussi cet *Évangile de l'enfance* fut long-temps en vénération.

Le second livre de l'enfance n'est pas moins curieux. Marie, emmenant son fils en Égypte, rencontre des filles désolées de ce que leur frère avait été changé en mulet : Marie et le petit ne manquèrent pas de rendre à ce mulet sa forme d'homme, et l'on ne sait si ce malheureux gagna au marché. Chemin fesant, la famille errante rencontre deux voleurs, l'un nommé Dumachus et l'autre Titus (*b*). Dumachus voulait absolument voler la sainte Vierge, et lui faire pis. Titus prit le parti de Marie, et donna quarante drachmes à Dumachus pour l'engager à laisser passer la famille, sans lui faire de mal. Jésus déclara à la sainte vierge que Dumachus serait le mauvais larron, et Titus le bon larron; qu'ils seraient un jour pendus avec lui; que Titus irait en paradis, et Dumachus à tous les diables.

L'*Évangile selon saint Jacques*, frère aîné de Jésus, ou selon Pierre Barjone, *Evangile* reconnu et vanté par Tertullien et par Origène, fut encore en plus grande recommandation. On l'appelait *proto-évangelion*, premier Évangile. C'est peut-être le premier qui ait parlé de la nouvelle étoile, de l'arrivée des mages, et des petits enfans que le premier Hérode fit égorger.

Il y a encore une espèce d'*Evangile* ou d'*Actes de Jean*, dans lequel on fait danser Jésus avec ses apôtres la veille de sa mort; et la chose est d'autant plus vraisemblable, que les thérapeutes étaient en effet dans l'usage de danser en rond, ce qui doit plaire beaucoup au père céleste (*c*).

(*b*) Voilà de plaisans noms pour des Égyptiens.

(*c*) Il n'est point dit dans *saint Matthieu* que Jésus-Christ dansa

Pourquoi le chrétien le plus scrupuleux rit-il aujourd'hui sans remords de tous ces *Evangiles*, de tous ces *Actes* qui ne sont plus dans le canon, et n'ose-t-il rire de ceux qui sont adoptés par l'église? Ce sont à peu près les mêmes contes; mais le fanatique adore sous un nom ce qui lui paraît le comble du ridicule sous un autre.

Enfin, on choisit quatre *Evangiles;* et la grande raison, au rapport de saint Irénée, c'est qu'il n'y a que quatre vents cardinaux; c'est que Dieu est assis sur les chérubins, et que les chérubins ont quatre formes. Saint Jérôme ou Hiéronyme, dans sa préface sur l'*Evangile*

avec ses apôtres, mais il est dit dans *saint Matthieu*, chap. XXVI, v. 30 : *Ils chantèrent un hymne et allèrent au mont Olivet.*

Il est vrai que dans cet hymne on trouve ce couplet : *Je veux chanter, dansez tous de joie.* Ce qui fait voir qu'en effet on mêla la danse au chant, comme dans toutes les cérémonies religieuses de ce temps-là. Saint Augustin rapporte cette chanson dans sa lettre à Cérétius.

Il est fort indifférent de savoir si cette chanson rapportée par Augustin fut chantée ou non; la voici :

Je veux délier, et je veux être délié.
Je veux sauver, et je veux être sauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter, dansez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, et je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous, qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours, et je n'ai point du tout été joué.

Voilà une étrange chanson; elle est peu digne de l'Être suprême. Ce petit cantique n'est autre chose que ce qu'on appelle du persiflage en France, et du *non sensé* chez nous. Il n'est point du tout prouvé que Jésus ait chanté après avoir fait la pâque; mais il est prouvé par tous les *Évangiles* qu'il fit la pâque à la juive, et non pas à la chrétienne. Et nous dirons ici en passant ce que milord Bolingbroke insinue ailleurs, qu'on ne trouve dans la vie de Jésus-Christ aucune action, aucun dogme, aucun rite, aucun discours qui ait le moindre rapport au christianisme d'aujourd'hui, et encore moins au christianisme de Rome qu'à tous les autres.

christicoles : *C'était d'abord assez pour vous de séduire quelques servantes, quelques gueux comme Corneille et Serge. Qu'on me regarde comme le plus effronté des imposteurs, si parmi ceux qui embrassèrent votre secte sous Tibère et sous Claude, il y a eu un seul homme de naissance ou de mérite* (*a*).

(*a*) Il est étrange que l'empereur Julien ait appelé Sergius un homme de néant, un gueux. Il faut qu'il eût lu avec peu d'attention les *Evangiles*, ou qu'il manquât de mémoire en ce moment, ce qui est assez commun à ceux qui, étant chargés des plus grandes affaires, veulent encore prendre sur eux le fardeau de la controverse. Il se trompe, et les *Actes des apôtres*, qu'il réfute, se trompent évidemment aussi. Sergius n'était ni un homme de néant, comme le dit Julien, ni proconsul, ni gouverneur de Chypre, comme le disent les *Actes*.

Il n'y avait qu'un proconsul en Syrie dont l'île de Chypre dépendait, et c'était ce proconsul de Syrie qui nommait le propréteur de Chypre. Mais ce propréteur était toujours un homme considérable.

Peut-être l'empereur Julien veut-il parler d'un autre Sergius, que les *Actes des apôtres* auront maladroitement transformé en proconsul ou en propréteur. Ces *Actes* sont une rapsodie informe, remplie de contradictions, comme tout ce que les Juifs et les Galiléens ont écrit.

Ils disent que Paul et Barnabé trouvèrent à Paphos un Juif musicien, nommé Bar-Jésu, qui voulait empêcher le propréteur Sergius de se faire chrétien. C'est au chap. XIII. Ensuite ils disent que ce Bar-Jésu s'appelait Helmas, et que Paul et Barnabé le rendirent aveugle pour quelques jours, et que ce miracle détermina le propréteur à se faire chrétien. On sent assez la valeur d'un pareil conte. On n'a qu'à lire le discours que tient Paul à ce Sergius, pour voir que Sergius n'aurait pu y rien comprendre.

Ce chapitre finit par dire que Paul et Barnabé furent chassés de l'île de Chypre. Comment ce Sergius, qui était le maître, les aurait-il laissé chasser s'il avait embrassé leur religion? Mais comment aussi ce Sergius, ayant la principale dignité dans l'île, et par conséquent n'étant point un imbécile, se serait-il fait chrétien tout d'un coup?

Tous ces contes du Tonneau ne sont-ils pas d'une absurdité palpable?

Remarquons surtout que Jésus, dans les *Actes des apôtres*, et dans tous les discours de Paul, n'est jamais regardé que comme un homme, et qu'il n'y a pas un seul texte authentique où il soit question de sa prétendue divinité.

Les premiers raisonneurs chrétiens disaient donc dans les carrefours et dans les auberges aux païens qui se mêlaient de raisonner : Ne soyez point effarouchés de nos mystères ; vous recourez aux expiations pour vous purger de vos crimes ; nous avons une expiation bien plus salutaire. Vos oracles ne valent pas les nôtres; et pour vous convaincre que notre secte est la seule bonne, c'est que vos propres oracles ont prédit tout ce que nous vous enseignons, et tout ce qu'a fait notre Seigneur Jésus-Christ. N'avez-vous pas entendu parler des sibylles? Oui, répondent les disputeurs païens aux disputeurs galiléens; toutes les sibylles ont été inspirées par Jupiter même; leurs prédictions sont toutes véritables. Hé bien, repartent les galiléens, nous vous montrerons des vers de sibylles qui annoncent clairement Jésus-Christ, et alors il faudra bien vous rendre.

Aussitôt les voilà qui se mettent à forger les plus mauvais vers grecs qu'on ait jamais composés, des vers semblables à ceux de notre Grubstreet, de Blakmore et de Gibson. Ils les attribuent aux sibylles; et pendant plus de quatre cents ans ils ne cessent de fonder le christianisme sur cette preuve qui était également à la portée des trompeurs et des trompés. Ce premier pas étant fait, on vit ces faussaires puériles mettre sur le compte des sibylles jusqu'à des vers acrostiches qui commençaient tous par les lettres qui composent le nom de Jésus-Christ.

Lactance nous a conservé une grande partie de ces rapsodies, comme des pièces authentiques. A ces fables ils ajoutaient des miracles qu'ils fesaient même quelquefois en public. Il est vrai qu'ils ne ressuscitaient point de morts comme Élisée, ils n'arrêtaient pas le soleil comme Josué, ne passaient point la mer à pied sec comme Moïse, ils ne se fesaient pas transporter par

le diable comme Jésus sur le haut d'une petite montagne de Galilée, d'où l'on découvrait toute la terre; mais ils guérissaient la fièvre quand elle était sur son déclin, et même la gale lorsque le galeux avait été baigné, saigné, purgé, frotté. Ils chassaient surtout les démons; c'était le principal objet de la mission des apôtres. Il est dit dans plus d'un *Évangile* que Jésus les envoya exprès pour les chasser.

C'était une ancienne prérogative du peuple de Dieu. Il y avait, comme on sait, des exorcistes à Jérusalem qui guérissaient les possédés en leur mettant sous le nez un peu de la racine nommée barath, et en marmottant quelques paroles tirées de la *Clavicule* de Salomon. Jésus lui-même avoue que les Juifs avaient ce pouvoir. Rien n'était plus aisé au diable que d'entrer dans le corps d'un gueux, moyennant un ou deux schellings. Un Juif ou un Galiléen un peu à son aise pouvait chasser dix diables par jour pour une guinée. Les diables n'osaient jamais s'emparer d'un gouverneur de province, d'un sénateur, pas même d'un centurion : il n'y eut jamais que ceux qui ne possédaient rien du tout qui fussent possédés.

Si le diable dut se saisir de quelqu'un, c'était de Pilate; cependant il n'osa jamais en approcher. On a long-temps exorcisé la canaille en Angleterre[1], et encore plus ailleurs; mais quoique la secte chrétienne soit précisément établie pour cet usage, il est aboli presque partout, excepté dans les états de l'obédience du pape, et dans quelques pays grossiers d'Allemagne, malheureusement soumis à des évêques et à des moines.

Ce qu'ont enfin pu faire de mieux sous les gouvernemens, a été d'abolir tous les premiers usages du christianisme; baptême des filles adultes toutes nues, dans des cuves, par des hommes; baptême abominable des morts; exorcisme, possessions du diable,

inspirations; agapes qui produisaient tant d'impuretés, tout cela est détruit, et cependant la secte demeure.

Les chrétiens s'accréditèrent ainsi dans le petit peuple pendant tout un siècle. On les laissa faire; on les regarda comme une secte de Juifs, et les Juifs étaient tolérés. On ne persécutait ni pharisiens, ni saducéens, ni thérapeutes, ni esséniens, ni judaïtes; à plus forte raison laissait-on ramper dans l'obscurité ces chrétiens qu'on ignorait. Ils étaient si peu de chose que ni Flavien Joséphe, ni Philon, ni Plutarque, ne daignent en parler; et si Tacite en veut bien dire un mot, c'est en les confondant avec les Juifs, et en leur marquant le plus profond mépris. Ils eurent donc la plus grande facilité d'étendre leur secte. On les rechercha un peu sous Domitien; quelques-uns furent punis sous Trajan, et ce fut alors qu'ils commencèrent à mêler mille faux actes de martyres à quelques-uns qui n'étaient que trop véritables.

CHAPITRE XV.

Comment les chrétiens se conduisirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes.

Les chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des Juifs comme auprès de la populace des gentils. Tandis qu'ils continuèrent à vivre selon la loi mosaïque, comme avait fait Jésus toute sa vie, à s'abstenir des viandes prétendues impures, et qu'ils ne proscrivirent point la circoncision, ils ne furent regardés que comme une société particulière de Juifs, telle que celle des saducéens, des esséniens, des thérapeutes. Ils disaient qu'on avait eu tort de prendre Jésus; que c'était un saint homme envoyé de Dieu, et qu'il était ressuscité.

Ces discours, à la vérité, étaient punis dans Jérusalem; il en coûta même la vie à Étienne à ce qu'ils disent; mais ailleurs cette scission ne produisit que des altercations entre les Juifs rigides et les demi-chrétiens. On disputait; les chrétiens crurent trouver dans les Écritures quelques passages qu'on pouvait tordre en faveur de leur cause. Ils prétendirent que les prophètes juifs avaient prédit Jésus-Christ; ils citaient Isaïe qui disait au roi Achaz :

« Une fille, ou une jeune femme (*Alma*) (*a*) sera » grosse, et accouchera d'un fils qui s'appellera Emmanuel; il mangera du beurre et du miel, afin qu'il » sache rejeter le mal et choisir le bien. La terre que » vous détestez sera délivrée de ses deux rois, et le » Seigneur sifflera aux mouches qui sont à l'extrémité » des fleuves d'Égypte, et aux abeilles du pays d'Assur. » Et il prendra un rasoir de louage, et il rasera la » tête, le poil du pénil, et la barbe du roi d'Assur. »

« Et le Seigneur me dit : Prenez un grand livre, et » écrivez en lettres lisibles : *Maher salal-has-bas*, » *prenez vite les dépouilles*. Et j'allai coucher avec » la prophétesse, et elle fut grosse, et elle mit au » monde un fils, et le Seigneur me dit : Appelez-le » *Maher-salal-has-bas*, *prenez vite les dépouilles*. »

Vous voyez bien, disaient les chrétiens, que tout cela signifie évidemment l'avénement de Jésus-Christ. La fille qui fait un enfant, c'est la vierge Marie; *Emmanuel et prenez vite les dépouilles*, c'est notre

(*a*) Par quelle impudente mauvaise foi les christicoles ont-ils soutenu qu'Alma signifiait toujours vierge? il y a dans l'ancien *Testament* vingt passages où Alma est pris pour femme, et même pour concubine, comme dans le *Cantique des cantiques*, chap. VI, *Joël*, ch. I. Jusqu'à l'abbé Tritème, il n'y a eu aucun docteur de l'église qui ait su l'hébreu, excepté Origène, Jérôme et Éphrem, qui étaient du pays.

Seigneur Jésus. Pour le rasoir de louage avec lequel on rase le poil du pénil du roi d'Assur, c'est une autre affaire. Toutes ces explications ressemblent parfaitement à celle de milord Pierre dans le conte du *Tonneau* de notre cher doyen Swift.

Les Juifs répondaient : Nous ne voyons pas si clairement que vous, que *prenez vite les dépouilles* et *Emmanuel* signifient Jésus, que la jeune femme d'Isaïe soit une vierge, et qu'Alma, qui exprime également fille ou jeune femme, signifie Maria, et ils riaient au nez des chrétiens.

Quand les chrétiens disaient : Jésus est prédit par le patriarche Juda ; car le patriarche Juda *devait lier son ânon à la vigne, et laver son manteau dans le sang de la vigne;* et Jésus est entré dans Jérusalem sur un âne; donc Juda est la figure de Jésus ; alors les Juifs riaient encore plus fort de Jésus et de son âne.

S'ils prétendaient que Jésus était le Shilo qui devait venir quand le sceptre ne serait plus dans Juda, les Juifs les confondaient, en disant que depuis la captivité en Babylone, le sceptre ou la verge d'entre les jambes n'avait jamais été dans Juda, et que du temps même de Saül la verge n'était pas dans Juda. Ainsi les chrétiens, loin de convertir les Juifs en furent méprisés, détestés, et le sont encore. Ils furent regardés comme des bâtards qui voulaient dépouiller le fils de la maison, en prétextant de faux titres. Ils renoncèrent donc à l'espérance d'attirer les Juifs à eux, et s'adressèrent uniquement aux gentils.

CHAPITRE XVI.

Des fausses citations et des fausses prédictions dans les Évangiles.

Pour encourager les premiers catéchumènes, il était bon de citer d'anciennes prophéties et d'en faire de nouvelles. On cita donc dans les *Évangiles* les anciennes prophéties à tort et à travers. Matthieu, ou celui qui prit son nom, dit (*a*) : *Joseph habita dans une ville qui s'appelle Nazareth, pour accomplir ce qui a été prédit par les prophètes ; il s'appellera Nazaréen.* Aucun prophète n'avait dit ces paroles ; Matthieu parlait donc au hasard. Luc ose dire, chap. XXI : *Il y aura des signes dans la lune et dans les étoiles ; des bruits de la mer et des flots ; les hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées ; et alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance et grande majesté. En vérité, je vous dis que la génération présente ne passera pas que tout cela ne s'accomplisse.*

La génération passa : et si rien de tout cela n'arriva, ce n'est pas ma faute. Paul en dit à peu près autant à ceux de Thessalonique : *Nous qui vivons et qui vous parlons, nous serons emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air.*

Que chacun s'interroge ici : qu'il voie si l'on peut pousser plus loin l'imposture et la bêtise du fanatisme. Quand on vit qu'on avait mis en avant des

(*a*) *Matth.* chap. III.

mensonges si grossiers, les pères de l'église ne manquèrent pas de dire que Luc et Paul avaient entendu par ces prédictions la ruine de Jérusalem. Mais quel rapport, je vous prie, de la prise de Jérusalem avec Jésus venant dans les nuées avec grande puissance et grande majesté (*b*)?

Il y a dans l'*Évangile* attribué à Jean un passage qui fait bien voir que ce livre ne fut pas composé par un Juif. Jésus dit : (*c*) *Je vous fais un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez mutuellement.* Ce commandement, loin d'être nouveau, se trouve expressément, et d'une manière bien plus forte, dans le *Lévitique* (*d*) : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.*

Enfin, quiconque se donnera la peine de lire avec attention, ne trouvera dans tous les passages où l'on allègue l'ancien *Testament*, qu'un manifeste abus de paroles, et le sceau du mensonge presque à chaque page.

CHAPITRE XVII.

De la fin du monde et de la Jérusalem nouvelle.

NON-SEULEMENT on a introduit Jésus sur la scène prédisant la fin du monde pour le temps même où il vivait, mais ce fanatisme fut celui de tous ceux qu'on nomme apôtres et disciples. Pierre Barjone, dans la première épître qu'on lui attribue, dit (*a*)

(*b*) On fut si long-temps infatué de cette attente de la fin du monde, qu'aux sixième, septième et huitième siècles, beaucoup de chartres, de donations aux moines commencent ainsi : *Christ régnant, la fin du monde approchant, moi pour le remède de mon ame,* etc.

(*c*) *Jean*, chap. XIII. — (*d*) *Lévitiq.* chap. XIX.

(*a*) Chap. IV.

que l'Évangile a été prêché aux morts, et que la fin du monde approche.

Dans la seconde épître (*b*) : *Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre.*

La première épître attribuée à Jean dit formellement : *Il a y dès à présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que voici la dernière heure.*

L'épître qu'on met sur le compte de ce Thadée surnommé Jude annonce la même folie (*c*). *Voilà le Seigneur qui va venir avec des millions de saints pour juger les hommes.*

Cette ridicule idée subsista de siècle en siècle. Si le monde ne finit pas sous Constantin, il devait finir sous Théodose; si la fin n'arrivait pas sous Théodose, elle devait arriver sous Attila. Et jusqu'au douzième siècle cette opinion enrichit tous les couvens; car pour raisonner conséquemment selon les moines, dès qu'il n'y aura plus ni hommes ni terres, il faut bien que toutes les terres appartiennent à ces moines.

Enfin, c'est sur cette démence qu'on fonda cette autre démence d'une nouvelle ville de Jérusalem qui devait descendre du ciel. L'*Apocalypse* annonça cette prochaine aventure : tous les christicoles la crurent. On fit de nouveaux vers sibyllins dans lesquels cette Jérusalem était prédite; elle parut même cette ville nouvelle où les christicoles devaient loger pendant mille ans après l'embrasement du monde. Elle descendit du ciel pendant quarante nuits consécutives. Tertullien la vit de ses yeux. Un temps viendra où tous les honnêtes gens diront : Est-il possible qu'on ait perdu son temps à réfuter ce conte du Tonneau !

Voilà donc pour quelles opinions la moitié de la

(*b*) Chap. III. — (*c*) *Jude*, chap. I.

terre a été ravagée! voilà ce qui a valu des principautés, des royaumes à des prêtres imposteurs, et ce qui précipite encore tous les jours des imbéciles dans les cachots des cloîtres chez les papistes! C'est avec ces toiles d'araignée qu'on a tissu les liens qui nous serrent; on a trouvé le secret de les changer en chaînes de fer. Grand Dieu! c'est pour ces sottises que l'Europe a nagé dans le sang, et que notre roi Charles Ier est mort sur un échafaud! O destinée! quand des demi-Juifs écrivaient leurs plates impertinences dans leurs greniers, prévoyaient-ils qu'ils préparaient un trône pour l'abominable Alexandre VI, et pour ce brave scélérat de Cromwell?

CHAPITRE XVIII.

Des Allégories.

Ceux qu'on appelle pères de l'église s'avisèrent d'un tour assez singulier pour confirmer leurs catéchumènes dans leur nouvelle créance. Il se trouva avec le temps des disciples qui raisonnèrent un peu : on prit le parti de leur dire que tout l'ancien *Testament* n'est qu'une figure du nouveau. Le petit morceau de drap rouge que mettait la paillarde Rahab à sa fenêtre pour avertir les espions de Josué, signifie le sang de Jésus répandu pour nos péchés. Sara et sa servante Agar, Lia la chassieuse et la belle Rachel sont la synagogue et l'église. Moïse levant les mains quand il donne la bataille aux Amalécites, c'est évidemment la croix, car on a la figure d'une croix quand on étend les bras à droite et à gauche. Joseph vendu par ses frères, c'est Jésus-Christ; la manne c'est l'eucharistie; les quatre vents sont les quatre *Évangiles;* les baisers que donne la Sulamite sur la bou-

che, etc., dans le Cantique des cantiques, sont visiblement le mariage de Jésus-Christ avec son église. La mariée n'avait pas encore de dot, elle n'était pas encore bien établie.

On ne savait ce qu'on devait croire; aucun dogme précis n'était encore constaté. Jésus n'avait jamais rien écrit. C'était un étrange législateur qu'un homme de la main duquel on n'avait pas une ligne. Il fallut donc écrire pour lui; on s'abandonna donc à ces *bonnes nouvelles*, à ces évangiles, à ces actes dont nous avons déjà parlé; et on tourna tout l'ancien Testament en allégories du nouveau. Il n'est pas étonnant que des catéchumènes fascinés par ceux qui voulaient former un parti, se laissassent séduire par ces images qui plaisent toujours au peuple. Cette méthode contribua plus que toute autre chose à la propagation du christianisme, qui s'étendait secrètement d'un bout de l'empire à l'autre, sans qu'alors les magistrats daignassent presque y prendre garde.

Plaisante et folle imagination, de faire de toute l'histoire d'une troupe de gueux, la figure et la prophétie de tout ce qui devait arriver au monde entier dans la suite des siècles!

CHAPITRE XIX.

Des falsifications et des livres supposés.

Pour mieux séduire les catéchumènes des premiers siècles, on ne manqua point de supposer que la secte avait été respectée par les Romains et par les empereurs eux-mêmes. Ce n'était pas assez de forger mille écrits qu'on attribuait à Jésus; on fit encore écrire Pilate. Justin, Tertullien, citent ces actes; on les inséra dans l'*Évangile de Nicodème*. Voici quelques

passages de la première lettre de Pilate à Tibère; ils sont curieux.

« Il est arrivé depuis peu, et je l'ai vérifié, que les » Juifs par leur envie se sont attiré une cruelle con- » damnation : leur Dieu leur ayant promis de leur » envoyer son saint du haut du ciel, qui serait leur » roi à bien juste titre; et ayant promis qu'il serait » fils d'une vierge, le Dieu des Hébreux l'a envoyé » en effet, moi étant président en Judée. Les princi- » paux des Juifs me l'ont dénoncé comme un magi- » cien; je l'ai cru, je l'ai bien fait fouetter; je le » leur ai abandonné; ils l'ont crucifié; ils ont mis » des gardes auprès de sa fosse; il est ressuscité le » troisième jour. »

Cette lettre très-ancienne est fort importante, en ce qu'elle fait voir qu'en ces premiers temps les chrétiens n'osaient encore imaginer que Jésus fût Dieu; ils l'appelaient seulement envoyé de Dieu. S'il avait été Dieu alors, Pilate qu'ils font parler n'eût pas manqué de le dire.

Dans la seconde lettre, il dit que s'il n'avait pas craint une sédition, peut-être ce *noble Juif* vivrait encore, *fortasse vir ille nobilis viveret*. On forgea encore une relation de Pilate plus circonstanciée.

Eusèbe de Césarée, au livre VII de son *Histoire ecclésiastique*, assure que l'hémorrhoïsse guérie par Jésus-Christ était citoyenne de Césarée; il a vu sa statue aux pieds de celle de Jésus-Christ. Il y a autour de la base, des herbes qui guérissent toutes sortes de maladies. On a conservé une requête de cette hémorrhoïsse dont le nom était, comme on sait, Véronique; elle y rend compte à Hérode du miracle que Jésus-Christ a opéré sur elle. Elle demande à Hérode la permission d'ériger une statue à Jésus,

mais ce n'est pas dans Césarée, c'est dans la ville de Paniade; et cela est triste pour Eusèbe.

On fit courir un prétendu édit de Tibère pour mettre Jésus au rang des Dieux. On supposa des lettres de Paul à Sénèque, et de Sénèque à Paul. Empereurs, philosophes, apôtres, tout fut mis à contribution; c'est une suite non interrompue de fraudes: les unes sont seulement fanatiques, les autres sont politiques. Un mensonge fanatique, par exemple, est d'avoir écrit, sous le nom de Jean, l'*Apocalypse* qui n'est qu'absurde; un mensonge politique est le livre des constitutions attribué aux apôtres. On veut au chap. XXV du livre II, que les évêques recueillent les décimes et les prémices. On y appelle les évêques *rois*, au chapitre XXVI; *qui episcopus est, hic vester rex et dynastes.*

Il faut, chap. XXVIII, quand on fait le repas des agapes (*a*), envoyer les meilleurs plats à l'é-

(*a*) On accuse plusieurs sociétés chrétiennes d'avoir fait de ces agapes des scènes de la plus infâme dissolution, accompagnées de mystères. Et ce qu'il faut observer, c'est que les chrétiens s'en accusaient les uns les autres. Épiphane est convaincu que les gnostiques, qui étaient parmi eux la seule société savante, étaient aussi la plus impudique. Voici ce qu'il dit d'eux au livre premier contre les hérésies:

« Après qu'ils se sont prostitués les uns aux autres, ils montrent au » jour ce qui est sorti d'eux. Une femme en met dans ses mains. Un » homme remplit aussi sa main de l'éjaculation d'un garçon; et ils » disent à Dieu: Nous te présentons cette offrande qui est le corps de » Christ. Ensuite hommes et femmes avalent ce sperme, et s'écrient: » C'est la pâque. Puis on prend du sang d'une femme qui a ses ordi- » naires, on l'avale et on dit: c'est le sang de Christ. »

Si un père de l'église a reproché ces horreurs à des chrétiens, nous ne devons pas regarder comme des calomniateurs insensés, des adorateurs de Zeus, de Jupiter, qui leur ont fait les mêmes imputations. Il se peut qu'ils se soient trompés. Il se peut aussi que des chrétiens aient été coupables de ces abominations, et qu'ils se soient corrigés dans la suite, comme la cour romaine substitue depuis long-temps la

vêque, s'il n'est pas à table. Il faut donner double portion au prêtre et au diacre. Les portions des évêques ont bien augmenté, et surtout celle de l'évêque de Rome.

Au chap. XXXIV, on met les évêques bien au-dessus des empereurs et des rois, précepte dont l'église s'est écartée le moins qu'elle a pu : *Quantò animus præstat corpore, tantùm sacerdotium regno.* C'est là l'origine cachée de cette terrible puissance que les évêques de Rome ont usurpée pendant tant de siècles. Tous ces livres supposés, tous ces mensonges qu'on a osé nommer pieux, n'étaient qu'entre les mains des fidèles. C'était un péché énorme de les communiquer aux Romains, qui n'en eurent presque aucune connaissance pendant deux cents ans; ainsi le troupeau grossissait tous les jours.

CHAPITRE XX.

Des principales impostures des premiers chrétiens.

Une des plus anciennes impostures de ces novateurs énergumènes, fut le Testament des douze patriarches, que nous avons encore tout entier en grec de la traduction de Jean, surnommé saint Chrysostôme. Cet ancien livre, qui est du premier siècle de notre ère, est visiblement d'un chrétien, puisqu'on y fait dire à Lévi, à l'article 8 de son Testament : *Le troisième aura un nom nouveau, parce qu'il sera un roi de Juda, et qu'il sera peut-être d'un nouveau sacerdoce pour toutes les nations, etc.;* ce qui désigne leur Jésus-Christ, qui n'a jamais pu être désigné que par de telles impostures. On fait encore prédire

décence aux horribles débauches dont elle fut souillée pendant près de cinq cents ans.

clairement ce Jésus dans tout l'article 18, après avoir fait dire à Lévi, dans l'article 17, que les prêtres des Juifs font le péché de la chair avec des bêtes (*a*).

On supposa le Testament de Moïse, d'Énoch et de Joseph, leur ascension ou assomption dans le ciel, celle de Moïse, d'Abraham, d'Elda, de Moda, d'Élie, de Sophonie, de Zacharie, d'Habacuc.

On forgea, dans le même temps, le fameux livre d'Énoch, qui est le seul fondement de tout le mystère du christianisme, puisque c'est dans ce seul livre qu'on trouve l'histoire des anges (*b*) révoltés qui ont péché en paradis, et qui sont devenus diables en enfer. Il est démontré que les écrits attribués aux apôtres ne furent composés qu'après cette fable d'Énoch, écrite en grec par quelque chrétien d'Alexandrie : Jude, dans son épître, cite cet Énoch plus d'une fois; il rapporte ses propres paroles; il est assez dépourvu de sens pour assurer qu'Énoch, *septième homme après Adam, a écrit des prophéties.*

Voilà donc ici deux impostures grossières avérées, celle du chrétien qui suppose des livres d'Enoch, et celle du chrétien qui suppose l'Épître de Jude, dans laquelle les paroles d'Énoch sont rapportées; il n'y eut jamais un mensonge plus grossier.

Il est très-inutile de rechercher quel fut le principal auteur de ces mensonges accrédités insensiblement; mais il y a quelque apparence que ce fut un nommé Hégésippe, dont les fables eurent beaucoup de cours,

(*a*) C'est une chose étonnante qu'il soit toujours parlé de la bestialité chez les Juifs. Nous n'avons dans les auteurs romains qu'un vers de Virgile et des passages d'Apulée où il soit question de cette infamie.

(*b*) La fable du péché des anges vient des Indes d'où tout nous est venu; elle fut connue des Juifs d'Alexandrie, et des chrétiens, qui l'adoptèrent fort tard. C'est la première pierre de l'édifice du christianisme.

et qui est cité par Tertullien, et ensuite copié par Eusèbe. C'est cet Hégésippe qui rapporte que Jude était de la race de David, que ses petits-fils vivaient sous l'empereur Domitien. Cet empereur, si on le croit, fut très-effrayé d'apprendre qu'il y avait des descendans de ce grand roi David, lesquels avaient un droit incontestable au trône de Jérusalem, et par conséquent au trône de l'univers entier. Il fit venir devant lui ces illustres princes; mais ayant vu ce qu'ils étaient, il les renvoya sans leur faire de mal.

Pour Jude leur grand-père, qu'on met au rang des apôtres, on l'appelle tantôt Thadée et tantôt Lebbée, comme nos coupeurs de bourses, qui ont toujours deux ou trois noms de guerre.

La prétendue lettre de Jésus-Christ à un prétendu roitelet de la ville d'Édesse, qui n'avait point alors de roitelet, le voyage de ce même Thadée auprès de ce roitelet, furent quatre cents ans en vogue chez les premiers chrétiens.

Quiconque écrivait un *Évangile*, ou quiconque se mêlait d'enseigner son petit troupeau naissant, imputait à Jésus des discours et des actions dont nos quatre *Évangiles* ne parlent pas. C'est ainsi que dans les *Actes des apôtres*, au chapitre XX (verset 35), Paul cite ces paroles de Jésus: *Macarion esti didonai mallon è lambanein :* Il vaut mieux donner que de recevoir. Ces paroles ne se trouvent ni dans Matthieu, ni dans Marc, ni dans Luc, ni dans Jean.

Les Voyages de Pierre, l'Apocalypse de Pierre, les Actes de Pierre, les Actes de Paul, de Thècle, les Lettres de Paul à Sénèque et de Sénèque à Paul, les Actes de Pilate, les Lettres de Pilate, sont assez connus des savans; et ce n'est pas la peine de fouiller dans ces archives du mensonge et de l'ineptie.

On a poussé le ridicule jusqu'à écrire l'histoire de Claudia Procula, femme de Pilate.

Un malheureux nommé Abdias, qui passa incontestablement pour avoir vécu avec Jésus-Christ, et pour avoir été un des plus fameux disciples des apôtres, est celui qui nous a fourni l'histoire du combat de Pierre avec Simon le prétendu magicien, si célèbre chez les premiers chrétiens. C'est sur cette seule imposture que s'est établie la croyance que Pierre est venu à Rome; c'est à cette fable que les papes doivent toute leur grandeur si honteuse pour le genre humain; et cela seul rendrait cette grandeur précaire bien ridicule, si une foule de crimes ne l'avait rendue odieuse.

Voici donc ce que raconte cet Abdias qui se prétend témoin oculaire. Simon Pierre Barjone étant venu à Rome sous Néron, Simon le magicien y vint aussi. Un jeune homme, proche parent de Néron, mourut; il fallait bien ressusciter un parent de l'empereur; les deux Simons s'offrirent pour cette affaire. Simon le magicien y mit la condition qu'on ferait mourir celui des deux qui ne pourrait pas réussir. Simon Pierre l'accepta, et l'autre Simon commença ses opérations; le mort branla la tête; tout le peuple jeta des cris de joie. Simon Pierre demanda qu'on fît silence, et dit : Messieurs, si le défunt est en vie, qu'il ait la bonté de se lever, de marcher, et de causer avec nous : le mort s'en donna bien de garde; alors Pierre lui dit de loin : *Mon fils, levez-vous, notre Seigneur Jésus-Christ vous guérit.* Le jeune homme se leva, parla et marcha; et Simon Barjone le rendit à sa mère. Simon, son adversaire, alla se plaindre à Néron, et lui dit que Pierre n'était qu'un misérable charlatan et un ignorant. Pierre comparut devant l'empereur, et lui dit à l'oreille : Croyez-moi, j'en sais plus que

lui, et pour vous le prouver, faites-moi donner secrètement deux pains d'orge; vous verrez que je devinerai ses pensées, et qu'il ne devinera pas les miennes. On apporte à Pierre ces deux pains, il les cache dans sa manche. Aussitôt Simon fit paraître deux gros chiens qui étaient ses anges tutélaires : ils voulurent dévorer Pierre, mais le madré leur jeta ses deux pains; les chiens les mangèrent et ne firent nul mal à l'apôtre. Hé bien, dit Pierre, vous voyez que je connaissais ses pensées, et qu'il ne connaissait pas les miennes.

Le magicien demanda sa revanche; il promit qu'il volerait dans les airs comme Dédale; on lui assigna un jour; il vola en effet; mais saint Pierre pria Dieu avec tant de larmes, que Simon tomba et se cassa le cou. Néron, indigné d'avoir perdu un si bon machiniste par les prières de Simon Pierre, ne manqua pas de crucifier ce Juif la tête en bas.

Qui croirait que cette histoire est contée non-seulement par Abdias, mais par deux autres chrétiens contemporains; Hégésippe, dont nous avons déjà parlé, et Marcel. Mais ce Marcel ajoute de belles particularités de sa façon. Il ressemble aux écrivains d'évangile qui se contredisent les uns les autres. Ce Marcel met Paul de la partie; il ajoute seulement que Simon le magicien, pour convaincre l'empereur de son savoir-faire, dit à ce prince : Faites-moi le plaisir de me couper la tête, et je vous promets de ressusciter le troisième jour. L'empereur essaya la chose; on coupa la tête au magicien, qui reparut le troisième jour devant Néron avec la plus belle tête du monde sur ses épaules.

Que le lecteur maintenant fasse une réflexion avec moi; je suppose que les trois imbéciles Abdias, Hégésippe et Marcel, qui racontent ces pauvretés, eussent été moins maladroits; qu'ils eussent inventé des contes

plus vraisemblables sur les deux Simons, ne seraient-ils pas regardés aujourd'hui comme des pères de l'église irréfragables? Tous nos docteurs ne les citeraient-ils pas tous les jours comme d'irréprochables témoins? ne prouverait-on pas à Oxford et en Sorbonne la vérité de leurs écrits par leur conformité avec les *Actes des apôtres*, et la vérité des *Actes des apôtres* par ces mêmes écrits d'Abdias, d'Hégésippe et de Marcel? Leurs histoires sont assurément aussi authentiques que les *Actes des apôtres* et les *Évangiles*; elles sont parvenues jusqu'à nous de siècle en siècle par la même voie, et il n'y a pas plus de raison de rejeter les unes que les autres.

Je passe sous silence le reste de cette histoire, les beaux faits d'André, de Jacques le majeur, de Jean, de Jacques le mineur, de Matthieu et de Thomas. Lira qui voudra ces inepties. Le même fanatisme, la même imbécillité, les ont toutes dictées; mais un ridicule trop long est trop insipide (*c*).

(*c*) Milord Bolingbroke a bien raison. C'est ce mortel ennui qu'on éprouve à la lecture de tous ces livres, qui les sauve de l'examen auquel ils ne pourraient résister. Où sont les magistrats, les guerriers, les négocians, les cultivateurs, les gens de lettres même, qui aient jamais seulement entendu parler des Gestes du bienheureux apôtre André, de la Lettre de saint Ignace le martyr à la vierge Marie, et de la réponse de la Vierge? Connaîtrait-on même un seul des livres juifs et des premiers chrétiens, si des hommes gagés pour les faire valoir n'en rebattaient pas continuellement nos oreilles; s'ils ne s'étaient pas fait un patrimoine de notre crédulité? Y a-t-il rien au monde de plus ridicule et de plus grossier que la fable du voyage de Simon Barjone à Rome? c'est cependant sur cette impertinence qu'est fondé le trône du pape : c'est ce qui a plongé tous les évêques de sa communion dans sa dépendance. C'est ce qui fait qu'ils s'intitulent évêques par la permission du saint-Siége, quoiqu'ils soient égaux à lui par les lois de leur église. C'est enfin ce qui a donné aux papes les domaines des empereurs en Italie. C'est ce qui a dépouillé trente seigneurs italiens pour enrichir cette idole.

CHAPITRE XXI.

Des dogmes et de la métaphysique des chrétiens des premiers siècles.

De Justin.

Justin, qui vivait sous les Antonins, est un des premiers qui aient eu quelque teinture de ce qu'on appelait philosophie; il fut aussi un des premiers qui donnèrent du crédit aux oracles des sibylles, à la Jérusalem nouvelle, et au séjour que Jésus-Christ devait faire sur la terre pendant mille ans. Il prétendit que toute la science des Grecs venait des Juifs. Il certifie, dans sa seconde apologie pour les chrétiens, que les dieux n'étaient que des diables qui venaient, en forme d'incubes et de succubes, coucher avec les hommes et avec les femmes, et que Socrate ne fut condamné à la ciguë que pour avoir prêché aux Athéniens cette vérité.

On ne voit pas que personne avant lui ait parlé du mystère de la trinité, comme on en parle aujourd'hui. Si l'on n'a pas falsifié son ouvrage, il dit nettement dans son exposition de la foi, *qu'au commencement il n'y eut qu'un Dieu en trois personnes, qui sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit; que le Père n'est pas engendré, et que le Saint-Esprit procède* (*a*). Mais pour expliquer cette trinité d'une ma-

(*a*) Il est très-vraisemblable que ces paroles ont été en effet ajoutées au texte de Justin? car comment se pourrait-il que Justin, qui vivait si long-temps avant Lactance, eût parlé ainsi de la trinité, et que Lactance n'eût jamais parlé que du père et du fils?

Au reste, il est clair que les chrétiens n'ont jamais mis en avant ce dogme de la trinité, qu'à l'aide des platoniciens de leur secte. La trinité est un dogme de Platon, et n'est certainement pas un dogme de Jésus, qui n'en avait jamais entendu parler dans son village.

nière différente de Platon, il compare la trinité à Adam. Adam, dit-il, ne fut point engendré; Adam s'identifie avec ses descendans; ainsi le Père s'identifie avec le Fils et le Saint-Esprit. Ensuite ce Justin écrivit contre Aristote; et on peut assurer que si Aristote ne s'entendait pas, Justin ne l'entendait pas davantage.

Il assure, dans l'article XLIII de ses Réponses aux orthodoxes, que les hommes et les femmes ressusciteront avec les parties de la génération, attendu que ces parties les feront continuellement souvenir que sans elles ils n'auraient jamais connu Jésus-Christ, puisqu'ils ne seraient pas nés. Tous les pères, sans exception, ont raisonné à peu près comme Justin; et pour mener le vulgaire, il ne faut pas de meilleurs raisonnemens. Locke et Newton n'auraient point fait de religion.

Au reste ce Justin, et tous les pères qui le suivirent croyaient, comme Platon, à la préexistence des ames; et en admettant que l'ame est spirituelle, une espèce de vent, de souffle, d'air invisible, ils la fesaient en effet un composé de matière subtile. *L'ame est manifestement composée*, dit Tatien dans son discours aux Grecs; *car comment pourrait-elle se faire connaître sans corps?* Arnobe parle encore bien plus positivement de la corporalité des ames. « Qui ne » voit, dit-il, que ce qui est immortel et simple, ne » peut souffrir aucune douleur? L'ame n'est autre » chose que le ferment de la vie, l'électuaire d'une » chose dissoluble : » *fermentum vitæ, rei dissociabilis glutinum.*

CHAPITRE XXII.

De Tertullien.

L'Africain Tertullien parut après Justin. Le métaphysicien Mallebranche, homme célèbre dans son pays, lui donne sans détour l'épithète de fou, et les écrits de cet Africain justifient Mallebranche. Le seul ouvrage de Tertullien qu'on lise aujourd'hui est son *Apologie pour la religion chrétienne*. Abadie, Houteville (*a*), la regardent comme un chef-d'œuvre, sans qu'ils en citent aucun passage. Ce chef-d'œuvre consiste à injurier les Romains au lieu de les adoucir; à leur imputer des crimes, et à produire avec pétulance des assertions dont il n'apporte pas la plus légère preuve.

Il reproche aux Romains (chap. IX) que les peuples de Carthage immolaient encore quelquefois des enfans à Saturne, malgré les défenses expresses des empereurs sous peine de la vie (*b*). C'était une occasion de louer la sagesse romaine, et non pas de l'insulter. Il leur reproche les combats des gladiateurs qu'on fesait combattre contre des animaux farouches,

(*a*) Abadie et Houteville n'étaient-ils pas aussi fous que Tertullien?

(*b*) Peut-on rien voir de plus ridicule que ce reproche de Tertullien aux Romains, de ce que les Carthaginois ont éludé la sagesse et la bonté de leurs lois, en immolant des enfans secrètement?

Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il prétend, dans ce même chap. IX, que plusieurs dames romaines avalaient le sperme de leurs amans. Quel rapport cette étrange impudicité pouvait-elle avoir avec la religion?

Tertullien était réellement fou; son livre du Manteau en est un assez bon témoignage. Il dit qu'il a quitté la robe pour le manteau, parce que les serpens changent leur peau, et les paons leurs plumes. C'est avec de pareilles raisons qu'il prouve son christianisme. Le fanatisme ne veut pas de meilleurs raisonnemens.

en avouant qu'on n'exposait ainsi que des criminels condamnés à la mort. C'était un moyen qu'on leur donnait de sauver leur vie par leur courage. Il fallait encore en louer les Romains ; c'était les combats des gladiateurs volontaires qu'il eût dû condamner, et c'est de quoi il ne parle pas.

Il s'emporte (chap. XXIII) jusqu'à dire : *Amenez-moi votre vierge céleste qui promet des pluies, et votre Esculape qui conserve la vie à ceux qui la doivent perdre quelque temps après : s'ils ne confessent pas qu'ils sont des diables (n'osant mentir devant un chrétien), versez le sang de ce chrétien téméraire ; qu'y a-t-il de plus manifeste ? qu'y a-t-il de plus prouvé ?*

A cela tout lecteur sage répond, qu'y a-t-il de plus extravagant et de plus fanatique que ce discours? Comment des statues auraient-elles avoué au premier chrétien venu qu'elles étaient des diables? en quel temps, en quel lieu a-t-on vu un pareil prodige? Il fallait que Tertullien fût bien sûr que les Romains ne liraient pas sa ridicule apologie, et qu'on ne lui donnerait pas des statues d'Esculape à exorciser, pour qu'il osât avancer de telles absurdités.

Son chapitre trente-deuxième, qu'on n'a jamais remarqué, est très-remarquable. *Nous prions Dieu*, dit-il, *pour les empereurs et pour l'empire ; mais c'est que nous savons que la dissolution générale qui menace l'univers et la consommation des siècles en sera retardée.*

Misérable! tu n'aurais donc pas prié pour tes maîtres, si tu avais cru que le monde dût subsister encore.

Que Tertullien veut-il dire dans son latin barbare? entend-il le règne de mille ans? entend-il la fin du monde annoncée par Luc et par Paul, et qui

n'était point arrivée? entend-il qu'un chrétien peut par sa prière empêcher Dieu de mettre fin à l'univers, quand Dieu a résolu de briser son ouvrage? N'est-ce pas là l'idée d'un énergumène, quelque sens qu'on puisse lui donner?

Une observation beaucoup plus importante, c'est qu'à la fin du second siècle il y avait déjà des chrétiens très-riches. Il n'est pas étonnant qu'en deux cents années, leurs missionnaires ardens et infatigables eussent attiré enfin à leur parti des gens d'honnêtes familles? exclus des dignités, parce qu'ils ne voulaient pas assister aux cérémonies instituées pour la prospérité de l'Empire, ils exerçaient le négoce comme les presbytériens et autres non-conformistes ont fait en France et font chez nous; ils s'enrichissaient. Leurs agapes étaient de grands festins; on leur reprochait déjà le luxe et la bonne chère. Tertullien en convient (chap. XXXIX): « Oui, dit-il; mais » dans les mystères d'Athènes et d'Égypte, ne fait-on » pas bonne chère aussi? Quelque dépense que nous » fassions, elle est utile et pieuse, puisque les pauvres » en profitent. » *Quantiscumque sumptibus constet, lucrum est pietatis, siquidem inopes refrigerio isto juvamus.*

Enfin le fougueux Tertullien se plaint de ce qu'on ne persécute pas les philosophes, et de ce qu'on réprime les chrétiens (chap. XLVI). « Y a-t-il quel- » qu'un, dit-il, qui force un philosophe à sacrifier, » à jurer par vos dieux? » *Quis enim philosophum sacrificare aut dejerare*, etc. Cette différence prouve évidemment que les philosophes n'étaient pas dangereux, et que les chrétiens l'étaient. Les philosophes se moquaient, avec tous les magistrats, des superstitions populaires; mais ils ne fesaient pas un parti, une faction dans l'empire, et les chrétiens commen-

çaient à composer une faction si dangereuse, qu'à la fin elle contribua à la destruction de l'empire romain. On voit, par ce seul trait, qu'ils auraient été les plus cruels persécuteurs s'ils avaient été les maîtres : leur secte insociable, intolérante n'attendait que le moment d'être en pleine liberté pour ravir la liberté au reste du genre humain.

Déjà Rutilius, préfet de Rome (*c*), disait de cette faction demi-juive et demi-chrétienne :

Atque utinàm nunquàm Judæa subacta fuisset
Pompeii bellis, imperioque Titi!
Latiùs excisæ pestis contagia serpunt;
Victoresque suos natio victa premit.

Plût aux dieux que Titus, plût aux dieux que Pompée,
N'eussent jamais dompté cette infâme Judée!
Ses poisons parmi nous en sont plus répandus :
Les vainqueurs opprimés vont céder aux vaincus.

On voit par ces vers que les chrétiens osaient étaler le dogme affreux de l'intolérance; ils crient partout qu'il fallait détruire l'ancienne religion de l'Empire, et on entrevoyait qu'il n'y avait plus de milieu entre

(*c*) Milord Bolingbroke se trompe ici. Rutilius vivait plus d'un siècle après Justin; mais cela même prouve combien tous les honnêtes Romains étaient indignés des progrès de la superstition. Elle fit des progrès prodigieux au troisième siècle; elle devint un état dans l'état; et ce fut une très-grande politique dans Constance Chlore et dans son fils, de se mettre à la tête d'une faction devenue si riche et si puissante. Il n'en était pas de même du temps de Tertullien. Son *Apologétique*, faite par un homme si obscur, en Afrique, ne fut pas plus connue des empereurs, que les fatras de nos presbytériens n'ont été connus de la reine Anne. Aucun Romain n'a parlé de ce Tertullien. Tout ce que les chrétiens d'aujourd'hui débitent avec tant de faste, était alors très-ignoré. Cette faction a prévalu; à la bonne heure : il faut bien qu'il y en ait une qui l'emporte sur les autres dans un pays. Mais que du moins elle ne soit point tyrannique; ou si elle veut toujours ravir nos biens et se baigner dans notre sang, qu'on mette un frein à son avarice et à sa cruauté.

la nécessité de les exterminer, ou d'être exterminé par eux. Cependant telle fut l'indulgence du sénat, qu'il y eût très-peu de condamnations à mort, comme l'avoue Origène, dans sa réponse à Celse, au livre III.

Nous ne ferons pas ici une analyse des autres écrits de Tertullien : nous n'examinerons point son livre qu'il intitule *le Scorpion*, parce que les gnostiques piquent, à ce qu'il prétend, comme des scorpions; ni son livre sur les Manteaux, dont Mallebranche s'est assez moqué. Mais ne passons pas sous silence son ouvrage sur l'ame : non-seulement il cherche à prouver qu'elle est matérielle, comme l'ont pensé tous les pères des trois premiers siècles; non-seulement il s'appuie de l'autorité du poëte Lucrèce :

Tangere enim ac tangi, nisi corpus, nulla potest res.

(Liv. I, v. 305.)

mais il assure que l'ame est figurée et colorée. Voilà les champions de l'église : voilà ses pères. Au reste, n'oublions pas qu'il était prêtre et marié : ces deux états n'étaient pas encore des sacremens, et les évêques de Rome ne défendirent le mariage aux prêtres que quand ils furent assez puissans et assez ambitieux pour avoir dans une partie de l'Europe une milice, qui, étant sans famille et sans patrie, fut plus soumise à ses ordres.

CHAPITRE XXIII.

De Clément d'Alexandrie.

Clément, prêtre d'Alexandrie, appelle toujours les chrétiens *gnostiques*. Était-il d'une de ces sectes qui divisèrent les chrétiens, et qui les diviseront toujours? ou bien les chrétiens prenaient-ils alors le titre de *gnostiques?* Quoi qu'il en soit, la seule chose qui

puisse instruire et plaire dans ses ouvrages, c'est cette profusion de vers d'Homère, et même d'Orphée, de Musée, d'Hésiode, de Sophocle, d'Euripide et de Ménandre, qu'il cite à la vérité mal-à-propos, mais qu'on relit toujours avec plaisir. C'est le seul des pères des trois premiers siècles qui ait écrit dans ce goût; il étale dans son *Exhortation aux nations* et dans ses *Stromates* une grande connaissance des anciens livres grecs, et des rites asiatiques et égyptiens; il ne raisonne guère, et c'est tant mieux pour le lecteur.

Son plus grand défaut est de prendre toujours des fables inventées par des poëtes et par des romanciers pour le fond de la religion des Gentils, défaut commun aux autres pères, et à tous les écrivains polémiques. Plus on impute de sottises à ses adversaires, plus on croit en être exempt; ou plutôt on fait compensation de ridicule. On dit : Si vous trouvez mauvais que notre Jésus soit fils de Dieu, vous avez votre Bacchus, votre Hercule, votre Persée, qui sont fils de Dieu : si notre Jésus a été transporté par le diable sur une montagne, vos géans ont jeté des montagnes à la tête de Jupiter.

Si vous ne voulez pas croire que notre Jésus ait changé l'eau en vin dans une noce de village, nous ne croirons pas que les filles d'Anius aient changé tout ce qu'elles touchaient en blé, en vin, et en huile. Le parallèle est très-long et très-exact des deux côtés.

Le plus singulier miracle de toute l'antiquité païenne, que rapporte Clément d'Alexandrie dans son exhortation, c'est celui de Bacchus aux enfers. Bacchus ne savait pas le chemin; un nommé Prosymnus, que Pausanias et Higin appellent autrement, s'offrit à le lui enseigner, à condition qu'à son retour Bacchus (qui était fort joli) le paierait en faveurs, et qu'il souffrirait de lui ce que Jupiter fit à Ganimède, et Apollon à

Hyacinthe. Bacchus accepta le marché; il alla aux enfers; mais à son retour il trouva Prosymnus mort; il ne voulut pas manquer à la promesse; et rencontrant un figuier auprès du tombeau de Prosymnus, il tailla une branche bien proprement en priape; il se l'enfonça, au nom de son bienfaiteur, dans la partie destinée à remplir sa promesse, et n'eut rien à se reprocher.

De pareilles extravagances, communes à presque toutes les anciennes religions, prouvent invinciblement que quiconque s'est écarté de la vraie religion, de la vraie philosophie, qui est l'adoration d'un Dieu sans aucun mélange, quiconque, en un mot, s'est pu livrer aux superstitions, n'a pu dire que des choses insensées.

Mais en bonne foi ces fables milésiennes étaient-elles la religion romaine? Le sénat a-t-il jamais élevé un temple à Bacchus se sodomisant lui-même? à Mercure voleur? Ganimède a-t-il eu des temples? Adrien, à la vérité, fit ériger un temple à son ami Antinoüs, comme Alexandre à Éphestion; mais les honorait-on en qualité de gitons? Y a-t-il une médaille, un monument dont l'inscription fût à Antinoüs pédéraste? Les pères de l'église s'égayaient aux dépens de ceux qu'ils appelaient gentils : mais que les gentils avaient de représailles à faire! et qu'un prétendu Joseph mis dans la grande confrérie par un ange; et qu'un Dieu charpentier dont les aïeules étaient des adultères, des incestueuses, des prostituées, et qu'un Paul voyageant au troisième ciel; et qu'un mari et sa femme frappés de mort pour n'avoir pas donné tout leur bien à Simon Barjone, fournissaient aux gentils de terribles armes! les anges de Sodome ne valent-ils pas bien Bacchus et Prosymnus, ou la fable d'Apollon et d'Hyacinthe?

Le bon sens est le même dans ce Clément que dans

tous ses confrères (*a*). Dieu, selon lui, a fait le monde en six jours, et s'est reposé le septième, parce qu'il y a sept étoiles errantes; parce que la petite ourse est composée de sept étoiles, ainsi que les pléiades; parce qu'il y a sept principaux anges; parce que la lune change de face tous les sept jours; parce que le septième jour est critique dans les maladies. C'est là ce qu'ils appellent la vraie philosophie, *tein aletein philosophian gnostiken*. Voilà, encore une fois, les gens qui se préfèrent à Platon et à Cicéron; et il nous faudra révérer aujourd'hui tous ces obscurs pédans, que l'indulgence des Romains laissait débiter leurs rêveries fanatiques dans Alexandrie, où les dogmes du christianisme se formèrent principalement.

CHAPITRE XXIV.

D'Irénée.

Irénée, à la vérité, n'a ni science, ni philosophie, ni éloquence; il se borne presque toujours à répéter ce que disaient Justin, Tertullien, et les autres; il croit avec eux que l'ame est une figure légère et aérienne; il est persuadé du règne de mille ans dans une nouvelle Jérusalem descendue du ciel en terre. On voit dans son cinquième livre, ch. XXXIII, quelle énorme quantité de farine produira chaque grain de blé, et combien de futailles il faudra pour chaque grappe de raisin dans cette belle ville (*a*); il attend l'antéchrist au bout de ces mille années, et explique merveilleusement le chiffre 666, qui est la marque de la bête. Nous avouons qu'en tout cela il ne diffère point des autres pères de l'église.

(*a*) *Stromat.* VI.

(*a*) Chaque cep produisait dix mille grappes, chaque grappe dix mille raisins, chaque raisin dix mille amphores.

Mais une chose assez importante, et qu'on n'a peut-être pas assez relevée, c'est qu'il assure que Jésus est mort à cinquante ans passés, et non pas à trente et un, ou à trente-trois, comme on peut l'inférer des *Evangiles*.

Irénée (*b*) atteste les *Evangiles* pour garans de cette opinion; il prend à témoin tous les vieillards qui ont vécu avec Jean, et avec les autres apôtres; il déclare positivement qu'il n'y a que ceux qui sont venus trop tard pour connaître les apôtres, qui puissent être d'une opinion contraire. Il ajoute même, contre sa coutume, à ces preuves de fait un raisonnement assez concluant.

L'*Evangile de Jean* fait dire à Jésus : *Votre père Abraham au été exalté par voir mes jours ; il les a vus, et il s'en est bien réjoui :* et les Juifs lui répondirent : « Es-tu fou? tu n'as pas encore cinquante ans, » et tu te vantes d'avoir vu notre père Abraham? »

Irénée conclut de là que Jésus était près de sa cinquantième, quand les Juifs lui parlaient ainsi. En effet, si ce Jésus avait été alors âgé de trente années au plus, on ne lui aurait pas parlé de cinquante années. Enfin, puisque Irénée appelle en témoignage tous les *Evangiles*, et tous les vieillards qui avaient ces écrits entre les mains, les *Evangiles* de ce temps-là n'étaient donc pas ceux que nous avons aujourd'hui. Ils ont été altérés comme tant d'autres livres. Mais puisqu'on les changea, on devait donc les rendre un peu plus raisonnables.

CHAPITRE XXV.

D'Origène et de la Trinité.

Clément d'Alexandrie avait été le premier savant

(*b*) *Irénée*, liv. II, chap. XXII, édition de Paris, 1710.

parmi les chrétiens. Origène fut le premier raisonneur. Mais quelle philosophie que celle de son temps! Il fut au rang des enfans célèbres, et enseigna de très-bonne heure dans cette grande ville d'Alexandrie où les chrétiens tenaient une école publique : les chrétiens n'en avaient point à Rome. Et en effet, parmi ceux qui prenaient le titre d'évêques de Rome, on ne compte pas un seul homme illustre; ce qui est très-remarquable. Cette église, qui devint ensuite si puissante et si fière, tint tout des Égyptiens et des Grecs.

Il y avait sans doute une grande dose de folie dans la philosophie d'Origène, puisqu'il s'avisa de se couper les testicules. Épiphane a écrit qu'un préfet d'Alexandrie lui avait donné l'alternative, de servir de Ganymède à un Éthiopien, ou de sacrifier aux dieux, et qu'il avait sacrifié pour n'être point sodomisé par un vilain Éthiopien (*a*).

Si c'est là ce qui le détermina à se faire eunuque, ou si ce fut une autre raison, c'est ce que je laisse à examiner aux savans qui entreprendront l'histoire des eunuques; je me borne ici à l'histoire des sottises de l'esprit humain.

Il fut le premier qui donna de la vogue au *non-sens*, au galimatias de la trinité qu'on avait oublié depuis Justin. On commençait dès lors chez les chrétiens à oser regarder le fils de Marie comme Dieu, comme une émanation du père, comme le premier Éon, comme identifié en quelque sorte avec le père; mais on n'avait pas fait encore un Dieu du Saint-Esprit. On ne s'était pas avisé de falsifier je ne sais quelle épître attribuée à Jean, dans laquelle on inséra ces paroles ridicules : *Il y en a trois qui donnent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint.*

(*a*) Épiph., *héres.* 64, chap. II.

Serait-ce ainsi qu'on devrait parler de trois substances ou personnes divines, composant ensemble le Dieu créateur du monde? dirait-on qu'ils donnent témoignage? D'autres exemplaires portent ces paroles plus ridicules encore : *Il y en a trois qui rendent témoignage en terre, l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois ne sont qu'un* (*b*). On ajouta encore dans d'autres copies, *et ces trois sont un en Jésus*. Aucun de ces passages, tous différens les uns des autres, ne se trouve dans les anciens manuscrits, aucun des pères des trois premiers siècles ne les cite; et d'ailleurs quel fruit en pourraient recueillir ceux qui admettent ces falsifications? comment pourront-ils entendre que l'esprit, l'eau et le sang font la trinité, et ne sont qu'un? est-ce parce qu'il est dit que Jésus sua sang et eau, et qu'il rendit l'esprit? quel rapport de ces trois choses à un Dieu en trois hypostases?

La trinité de Platon était d'une autre espèce; on ne

(*b*) On se tourmente beaucoup pour savoir si ces paroles sont de Jean, ou si elles n'en sont pas. Ceux des christicoles qui les rejettent attestent l'ancien manuscrit du Vatican où elles ne se trouvent point: ceux qui les admettent se prévalent de manuscrits plus nouveaux. Mais sans entrer dans cette discussion inutile, ou ces lignes sont de Jean, ou elles n'en sont pas. Si elles en sont, il fallait enfermer Jean dans le Bedlam de ces temps-là, s'il y en avait un; s'il n'en est pas l'auteur, elles sont d'un faussaire bien sot et bien impudent.

Il faut avouer que rien n'était plus commun chez les premiers christicoles que les suppositions hardies. On ne pouvait en découvrir la fausseté, tant ces œuvres de mensonge étaient rares, tant la faction naissante les dérobait avec soin à ceux qui n'étaient pas initiés à leurs mystères.

Nous avons déjà remarqué que le crime le plus horrible aux yeux de cette secte était de montrer aux gentils ce qu'elle appelait les saints livres. Quelle abominable contradiction chez ces malheureux! Ils disaient : Nous devons prêcher le christianisme dans toute la terre, et ils ne montraient à personne les écrits dans lesquels ce christianisme est contenu. Que diriez-vous d'une douzaine de gueux qui viendraient dans la salle de Westminster réclamer le bien d'un homme mort dans le pays de Galles, et qui ne voudraient pas montrer son Testament?

la connaît guère; la voici telle qu'on peut la découvrir dans son *Timée*. Le Démiourgos éternel est la première cause de tout ce qui existe; son idée archétype est la seconde; l'ame universelle, qui est son ouvrage, est la troisième. Il y a quelque sens dans cette opinion de Platon. Dieu conçoit l'idée du monde; Dieu le fait, Dieu l'anime; mais jamais Platon n'a été assez fou pour dire que cela composait trois personnes en Dieu. Origène était platonicien; il prit ce qu'il put de Platon; il fit une trinité à sa mode. Ce système resta si obscur dans les premiers siècles, que Lactance, du temps de l'empereur Constantin, parlant au nom de tous les chrétiens, expliquant la créance de l'église, et s'adressant à l'empereur même, ne dit pas un mot de la trinité; au contraire, voici comme il parle, au chap. XXIX du liv. IV de ses *Institutions : Peut-être quelqu'un me demandera comment nous adorons un seul Dieu, quand nous assurons qu'il y en a deux, le père et le fils ; mais nous ne les distinguons point, parce que le père ne peut pas être sans son fils, et le fils sans son père.*

Le Saint-Esprit fut entièrement oublié par Lactance, et quelques années après on n'en fit qu'une commémoration fort légère et par manière d'acquit au concile de Nicée; car après avoir fait la déclaration aussi solennelle qu'inintelligible de ce dogme, son ouvrage, que le fils est consubstantiel au père, le concile se contente de dire simplement : *Nous croyons aussi au Saint-Esprit* (c).

(c) Quel malheureux équivoque que ce Saint-Esprit, cet *agion pneuma* dont ces christicoles ont fait un troisième Dieu ! ce mot ne signifiait que souffle. Vous trouverez dans l'*Évangile* attribué à Jean, chap XX, v. 22 : *Quand il dit ces choses, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit.*

Remarquez que c'était une ancienne cérémonie des magiciens, de

On peut dire qu'Origène jeta les premiers fondemens de cette métaphysique chimérique qui n'a été qu'une source de discordes, et qui était absolument inutile à la morale. Il est évident qu'on pouvait être aussi honnête homme, aussi sage, aussi modéré, avec une hypostase qu'avec trois, et que ces inventions théologiques n'ont rien de commun avec nos devoirs.

Origène attribue un corps délié à Dieu, aussi-bien qu'aux anges et à toutes les ames; et il dit que Dieu le père et Dieu le fils sont deux substances différentes; que le père est plus grand que le fils, le fils plus grand que le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit plus grand que les anges. Il dit que le père est bon par lui-même, mais que le fils n'est pas bon par lui-même; que le fils n'est pas la vérité par rapport à son père, mais l'image de la vérité par rapport à nous; qu'il ne faut pas adorer le fils, mais le père; que c'est au père seul qu'on doit adresser ses prières; que le fils apporta du ciel la chair dont il se revêtit dans le sein de Marie, et qu'en montant au ciel, il laissa son corps dans le soleil.

Il avoue que la vierge Marie, en accouchant du fils de Dieu, se délivra d'un arrière-faix comme une autre; ce qui l'obligea de se purifier dans le temple juif; car on sait bien que rien n'est si impur qu'un arrière-faix. Le dur et pétulant Jérôme lui a reproché aigrement, environ cent cinquante années après sa mort, beaucoup d'opinions semblables qui valent bien les opinions de Jérôme; car dès que les premiers chrétiens se mêlèrent d'avoir des dogmes, ils se dirent de grosses injures, et annoncèrent de loin les guerres civiles qui devaient désoler le monde pour des argumens.

souffler dans la bouche de ceux qu'ils voulaient ensorceler. Voilà donc l'origine du troisième Dieu de ces énergumènes; y a-t-il rien au monde de plus blasphématoire et de plus impie? et les musulmans n'ont-ils pas raison de les regarder comme d'infâmes idolâtres?

N'oublions pas qu'Origène se signala plus que tout autre en tournant tous les faits de l'Écriture en allégories; et il faut avouer que ces allégories sont fort plaisantes. La graisse des sacrifices est l'ame de Jésus-Christ : la queue des animaux sacrifiés est la persévérance dans les bonnes œuvres. S'il est dit dans l'*Exode*, chap. XXXIII, que Dieu met Moïse dans la fente d'un rocher, afin que Moïse voie les fesses de Dieu, mais non pas son visage; cette fente de rocher est Jésus-Christ, au travers duquel on voit Dieu le père par-derrière (*d*).

En voilà, je pense, assez pour faire connaître les pères, et pour faire voir sur quels fondemens on a bâti l'édifice le plus monstrueux qui ait jamais déshonoré la raison. Cette raison a dit à tous les hommes : La religion doit être claire, simple, universelle, à la portée de tous les esprits, parce qu'elle est faite pour tous les cœurs; sa morale ne doit point être étouffée sous le dogme; rien d'absurde ne doit la défigurer. En vain la raison a tenu ce langage; le fanatisme a crié plus haut qu'elle. Et quels maux n'a pas produits ce fanatisme?

(*d*) C'était une très-ancienne croyance superstitieuse chez presque tous les peuples, qu'on ne pouvait voir les dieux tels qu'ils sont, sans mourir. C'est pourquoi Sémélé fut consumée pour avoir voulu coucher avec Jupiter tel qu'il était. Une des plus fortes contradictions innombrables dont tous les livres juifs fourmillent, se trouve dans ce verset de l'*Exode* : « Tu ne pourras voir que mon derrière. » Le livre des *Nombres*, chap. XII, dit expressément que Dieu se fesait voir à Moïse comme un ami à un ami; qu'il voyait Dieu face à face, et qu'ils se parlaient bouche à bouche.

Nos pauvres théologiens se tirent d'affaire en disant qu'il faut entendre un passage dans le sens propre, et l'autre dans un sens figuré Ne faudrait-il pas leur donner des vessies de cochons par le nez, dans le sens figuré et dans le sens propre?

CHAPITRE XXVI.

Des Martyrs.

Pourquoi les Romains ne persécutèrent-ils jamais pour leur religion aucun de ces malheureux juifs abhorrés, ne les obligèrent-ils jamais de renoncer à leurs superstitions, leur laissèrent-ils leurs rites et leurs lois, et leur permirent-ils des synagogues dans Rome? les comptèrent-ils même parmi les citoyens à qui on fesait des largesses de blé? Et d'où vient que ces mêmes Romains, si indulgens, si libéraux envers ces malheureux Juifs, furent-ils vers le troisième siècle plus sévères envers les adorateurs d'un Juif? n'est-ce point parce que les Juifs, occupés de vendre des chiffons et des philtres, n'avaient pas la rage d'exterminer la religion de l'empire; et que les chrétiens intolérans étaient possédés de cette rage (*a*)?

On punit en effet au troisième siècle quelques-uns des plus fanatiques; mais en si petit nombre qu'aucun historien romain n'a daigné en parler. Les Juifs révoltés sous Vespasien, sous Trajan, sous Adrien, furent toujours cruellement châtiés comme ils le méritaient : on leur défendit même d'aller dans leur petite

(*a*) Il n'y a rien certainement à répondre à cette assertion de milord Bolingbroke. Il est démontré que les anciens Romains ne persécutèrent personne pour ses dogmes. Cette exécrable horreur n'a jamais été commise que par les chrétiens, et surtout par les Romains modernes. Aujourd'hui même encore, il y a dix mille juifs à Rome qui sont très-protégés, quoiqu'on sache bien qu'ils regardent Jésus comme un imposteur. Mais si un chrétien s'avise de crier dans l'église de Saint-Pierre, ou dans la place Navonne, que trois font trois, et que le pape n'est pas infaillible, il sera brûlé infailliblement.

Je mets en fait que les chrétiens ne furent jamais persécutés que comme des factieux destructeurs des lois de l'empire; et ce qui démontre qu'ils voulaient commettre ce crime, c'est qu'ils l'ont commis.

ville de Jérusalem, dont on abolit jusqu'au nom, parce qu'elle avait été toujours le centre de la révolte; mais il leur fut permis de circoncire leurs enfans sous les murs du Capitole, et dans toutes les provinces de l'empire.

Les prêtres d'Isis furent punis à Rome sous Tibère; leur temple fut démoli, parce que ce temple était un marché de prostitution, et un repaire de brigands : mais on permit aux prêtres et prêtresses d'Isis d'exercer leur métier partout ailleurs. Leurs troupes allaient impunément en procession de ville en ville; ils fesaient des miracles, guérissaient les maladies, disaient la bonne aventure, dansaient la danse d'Isis avec des castagnettes. C'est ce qu'on peut voir amplement dans *Apulée*. Nous observons ici que ces mêmes processions se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Il y a encore en Italie quelques restes de ces anciens vagabonds qu'on appelle Zingari, et chez nous Gipsi, qui est l'abrégé d'Égyptien, et qu'on a je crois, nommés Bohêmes en France. La seule différence entre eux et les Juifs, c'est que les Juifs, ayant toujours exercé le commerce comme les Banians, se sont maintenus ainsi que les Banians, et que les troupes d'Isis, étant en très-petit nombre, sont presque anéanties.

Les magistrats romains, qui donnaient tant de liberté aux isiaques et aux Juifs, en usaient de même avec toutes les autres sectes du monde. Chaque dieu était bien venu à Rome :

Dignus Roma locus, quò deus omnis eat.

(Ovide, Fast. liv. 4, v. 270.)

Tous les dieux de la terre étaient devenus citoyens de Rome. Aucune secte n'était assez folle pour vouloir subjuguer les autres; ainsi toutes vivaient en paix.

La secte chrétienne fut la seule qui, sur la fin du

second siècle de notre ère, osât dire qu'elle voulait donner l'exclusion à tous les rites de l'empire, et qu'elle devait non-seulement dominer, mais écraser toutes les religions; les christicoles ne cessaient de dire que leur Dieu était un Dieu jaloux : belle définition de l'être des êtres, que de lui imputer le plus lâche des vices!

Les enthousiastes qui prêchaient dans les assemblées, formaient un peuple de fanatiques. Il était impossible que parmi tant de têtes échauffées, il ne se trouvât des insensés qui insultassent les prêtres des dieux, qui troublassent l'ordre public, qui commissent des indécences punissables. C'est ce que nous avons vu arriver chez tous les sectaires de l'Europe, qui tous, comme nous le prouverons, ont eu infiniment plus de martyrs égorgés par nos mains, que les chrétiens n'en ont jamais eu sous les empereurs.

Les magistrats romains, excités par les plaintes du peuple, purent s'emporter quelquefois à des cruautés indignes; ils purent envoyer des femmes à la mort, quoique assurément cette barbarie ne soit point prouvée. Mais qui osera reprendre les Romains d'avoir été trop sévères, quand on voit le chrétien Marcel, centurion, jeter sa ceinture militaire et son bâton de commandant au milieu des aigles romaines, en criant d'une voix séditieuse : *Je ne veux servir que Jésus-Christ le roi éternel; je renonce aux empereurs.* Dans quelle armée aurait-on laissé impunie une insolence si pernicieuse? je ne l'aurais pas soufferte assurément dans le temps que j'étais secrétaire d'état de la guerre; et le duc de Marlborough ne l'eût pas soufferte plus que moi.

S'il est vrai que Polyeucte en Arménie, le jour où l'on rendait grâces aux dieux dans le temple pour une victoire signalée, ait choisi ce moment pour renverser

les statues, pour jeter l'encens par terre, n'est-ce pas en tout pays le crime d'un insensé?

Quand le diacre Laurent refuse au préfet de Rome de contribuer aux charges publiques; quand ayant promis de donner quelque argent du trésor des chrétiens, qui était considérable, il n'amène que des gueux au lieu d'argent; n'est-ce pas visiblement insulter l'empereur, n'est-ce pas être criminel de lèse-majesté? Il est fort douteux qu'on ait fait faire un gril de six pieds pour cuire Laurent, mais il est certain qu'il méritait punition.

L'ampoulé Grégoire de Nysse fait l'éloge de saint Théodore, qui s'avisa de brûler dans Amazée le temple de Cybèle, comme on dit qu'Érostrate avait brûlé le temple de Diane. On a osé faire un saint de cet incendiaire, qui certainement méritait le plus grand supplice. On nous fait adorer ce que nous punissons par le dernier supplice.

Tous les martyrs d'ailleurs, que tant d'écrivains ont copiés de siècle en siècle, ressemblent tellement à la *Légende dorée*, qu'en vérité il n'y a pas un seul de ces contes qui ne fasse pitié. Un de ces premiers contes est celui de Perpétue et de Félicité. Perpétue vit une échelle d'or qui allait jusqu'au ciel. (Jacob n'en avait vu qu'une de bois; cela marque la supériorité de la loi nouvelle.) Perpétue monte à l'échelle; elle voit dans un jardin un grand berger blanc qui trayait ses brebis, et qui lui donne une cuillerée de lait caillé. Après trois ou quatre visions pareilles, on expose Perpétue et Félicité à un ours et à une vache.

Un bénédictin français, nommé Ruinard, croyant répondre à notre savant compatriote Dodwell, a recueilli de prétendus actes de martyrs, qu'il appelle les *Actes sincères*. Ruinard commence par le martyre de Jacques, frère aîné de Jésus, rapporté dans l'*Histoire*

ecclésiastique d'Eusèbe, trois cent trente années après l'événement.

Ne cessons jamais d'observer que Dieu avait des frères hommes. Ce frère aîné, dit-on, était un Juif très-dévot; il ne cessait de prier et de sacrifier dans le temple juif, même après la descente du Saint-Esprit; il n'était donc pas chrétien. Les Juifs l'appelaient *Oblia le juste :* on le prie de monter sur la plate-forme du temple pour déclarer que Jésus était un imposteur : ces Juifs étaient donc bien sots de s'adresser au frère de Jésus. Il ne manqua pas de déclarer sur la plate-forme que son cadet était le sauveur du monde, et il fut lapidé.

Que disons-nous de la conversation d'Ignace avec l'empereur Trajan, qui lui dit : *Qui es-tu, esprit impur?* et de la bienheureuse Symphorose, qui fut dénoncée à l'empereur Adrien par ses dieux lares? et de Polycarpe, à qui les flammes d'un bûcher n'osèrent toucher, mais qui ne put résister au tranchant du glaive? et du soulier de la martyre sainte Épipode qui guérit un gentilhomme de la fièvre?

Et de saint Cassien, maître d'école, qui fut fessé par ses écoliers? et de sainte Potamienne, qui, n'ayant pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, fut plongée trois heures entières dans la poix-résine bouillante, et en sortit avec la peau la plus blanche et la plus fine?

Et de Pionius, qui resta sain et frais au milieu des flammes, et qui en mourut je ne sais comment?

Et du comédien Genest, qui devint chrétien en jouant une farce (*b*) devant l'empereur Dioclétien, et

(*b*) Il contrefesait le malade, disent les *Actes sincères*. *Je suis bien lourd*, disait Genest. — *Veux-tu qu'on te fasse raboter.* — *Non, je veux qu'on me donne l'extrême-onction des chrétiens.* Aussitôt deux acteurs l'oignirent, et il fut converti sur-le-champ. Vous remarquerez

qui fut condamné par cet empereur dans le temps qu'il favorisait le plus les chrétiens? Et d'une légion thébaine, laquelle fut envoyée d'Orient en Occident, pour aller réprimer la sédition de Bagaudes, qui était déjà réprimée, et qui fut martyrisée tout entière dans un temps où l'on ne martyrisait personne, et dans un lieu où il n'est pas possible de mettre quatre cents hommes en bataille; et qui enfin fut transmise au public par écrit deux cents ans après cette belle aventure?

Ce serait un ennui insupportable de rapporter tous ces prétendus martyres. Cependant je ne peux m'empêcher de jeter encore un coup d'œil sur quelques martyrs des plus célèbres.

Nilus, témoin oculaire à la vérité (mais qui est inconnu, et c'est grand dommage), assure que son ami saint Théodote, cabaretier de son métier, fesait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier Théodote rencontra un curé de la ville d'Ancire dans un pré; ils trouvèrent ce pré tout-à-fait propre à y bâtir une chapelle dans un temps de persécution; je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. Qu'à cela ne tienne, dit le saint, vous en aurez bientôt; et voilà ma bague que je vous donne en gage : il était bien sûr de son fait, comme vous l'allez voir.

On condamna bintôt sept vierges chrétiennes d'Ancire, de soixante et dix ans chacune, à *être livrées aux brutales passions des jeunes gens de la ville*. La *Légende* ne manque pas de remarquer que ces demoiselles étaient très-ridées; et ce qui est fort étonnant, c'est que ces jeunes gens ne leur firent pas la

que du temps de Dioclétien l'extrême-onction était absolument inconnue dans l'église latine.

moindre avance, à l'exception d'un seul qui, ayant en sa personne *de quoi négliger ce point-là*, voulut tenter l'aventure, et s'en dégoûta bientôt. Le gouverneur, extrêmement irrité que sept vieilles n'eussent pas subi le supplice qu'il leur destinait, les fit prêtresses de Diane; ce que ces vierges chrétiennes acceptèrent sans difficulté. Elles furent nommées pour aller laver la statue de Diane dans le lac voisin; elles étaient toutes nues, car c'était sans doute l'usage que la chaste Diane ne fût jamais servie que par des filles nues, quoiqu'on n'approchât jamais d'elle qu'avec un grand voile. Deux chœurs de ménades et de bacchantes, armées de thyrses, précédaient le char, selon la remarque judicieuse de l'auteur, qui prend ici Diane pour Bacchus; mais comme il a été témoin oculaire, il n'y a rien à lui dire.

Saint Théodote tremblait que ces sept vierges ne succombassent à quelques tentations : il était en prières, lorsque sa femme vint lui apprendre qu'on venait de jeter les sept vieilles dans le lac; il remercia Dieu d'avoir ainsi sauvé leur pudicité. Le gouverneur fit faire une garde exacte autour du lac, pour empêcher les chrétiens, qui avaient coutume de marcher sur les eaux, de venir enlever leur corps. Le saint cabaretier était au désespoir : il allait d'églises en églises; car tout était plein de belles églises pendant ces affreuses persécutions; mais les païens rusés avaient bouché toutes les portes. Le cabaretier prit alors le parti de dormir : l'une des vieilles lui apparut dans son premier sommeil; c'était, ne vous déplaise, sainte Thécuse, qui lui dit en propres mots : *Mon cher Théodote, souffrirez-vous que nos corps soient mangés par des poissons?*

Théodote s'éveille; il résout de repêcher les saintes du fond du lac au péril de sa vie. Il fait tant qu'au

bout de trois jours, ayant donné aux poissons le temps de les manger, il court au lac par une nuit noire avec deux braves chrétiens.

Un cavalier céleste se met à leur tête, portant un grand flambeau devant eux pour empêcher les gardes de les découvrir : le cavalier prend sa lance, fond sur les gardes, les met en fuite; c'était comme chacun sait, saint Soziandre, ancien ami de Théodote, lequel avait été martyrisé depuis peu. Ce n'est pas tout; un orage violent mêlé de foudres et d'éclairs, et accompagné d'une pluie prodigieuse, avait mis le lac à sec. Les sept vieilles sont repêchées et promptement enterrées.

Vous croyez bien que l'attentat de Théodote fut bientôt découvert; le cavalier céleste ne put l'empêcher d'être fouetté et appliqué à la question. Quand Théodote eut été bien étrillé, il cria aux chrétiens et aux idolâtres : Voyez, mes amis, de quelles grâces notre Seigneur Jésus comble ses serviteurs; il les fait fouetter jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de peau, et leur donne la force de supporter tout cela; enfin il fut pendu.

Son ami Fronton le curé fit bien voir alors que le saint était cabaretier : car en ayant reçu précédemment quelques bouteilles d'excellent vin, il enivra les gardes et emporta le pendu, lequel lui dit : Monsieur le curé, je vous avais promis des reliques, je vous ai tenu parole.

Cette histoire admirable est une des plus avérées. Qui pourrait en douter après le témoignage du jésuite Bollandus et du bénédictin Ruinart?

Ces contes de vieilles me dégoûtent; je n'en parlerai pas davantage. J'avoue qu'il y eut en effet quelques chrétiens suppliciés en divers temps, comme des séditieux qui avaient l'insolence d'être intolérans et

d'insulter le gouvernement. Ils eurent la couronne du martyre et la méritaient bien. Ce que je plains, c'est de pauvres femmes imbéciles, séduites par ces non-conformistes. Ils étaient bien coupables d'abuser de la facilité de ces faibles créatures et d'en faire des énergumènes ; mais les juges qui en firent mourir quelques-unes étaient des barbares.

Dieu merci, il y eut peu de ces exécutions. Les païens furent bien loin d'exercer sur ces énergumènes les cruautés que nous avons depuis si long-temps déployées les uns contres les autres. Il semble que surtout les papistes aient forgé tant de martyres imaginaires dans les premiers siècles, pour justifier les massacres dont leur église s'est souillée.

Une preuve bien forte qu'il n'y eut jamais de grandes persécutions contre les premiers chrétiens, c'est qu'Alexandrie, qui était le centre, le chef-lieu de la secte, eut toujours publiquement une école du christianisme ouverte, comme le lycée, le portique, et l'académie d'Athènes. Il y eut une suite de professeurs chrétiens. Pantène succéda publiquement à un Marc, qu'on a pris mal à propos pour Marc l'apôtre. Après Pantène vient Clément d'Alexandrie, dont la chaire fut ensuite occupée par Origène, qui laissa une foule de disciples. Tant qu'ils se bornèrent à ergoter, ils furent paisibles ; mais lorsqu'ils s'élevèrent contre les lois et la police publique, ils furent punis. On les réprima surtout sous l'empire de Décius ; Origène même fut mis en prison. Cyprien, évêque de Carthage, ne dissimula pas que les chrétiens s'étaient attirés cette persécution. « Chacun d'eux, *dit-il dans son livre des* » *tombés*, court après les biens et les honneurs avec » une fureur insatiable. Les évêques sont sans religion, » les femmes sans pudeur ; la friponnerie règne ; on » jure, on se parjure ; les animosités divisent les chré-

» tiens; les évêques abandonnent les chaires pour cou-
» rir aux foires, et pour s'enrichir par le négoce; enfin
» nous nous plaisons à nous seuls, et nous déplai-
» sons à tout le monde. »

Il n'est pas étonnant que ces chrétiens eussent de violentes querelles avec les partisans de la religion de l'empire; que l'intérêt entrât dans ces querelles; qu'elles causassent souvent des troubles violens; et qu'enfin ils s'attirassent une persécution. Le fameux jurisconsulte Ulpien avait regardé la secte comme une faction très-dangereuse, qui pouvait un jour servir à la ruine de l'état; en quoi il ne se trompa point.

CHAPITRE XXVII.

Des Miracles.

Après les merveilles orientales de l'ancien *Testament;* après que dans le nouveau, Dieu emporté sur une montagne par le diable, en est descendu pour changer des cruches d'eau en cruches de vin; qu'il a séché un figuier, parce que ce figuier n'avait pas de figues sur la fin de l'hiver; qu'il a envoyé des diables dans le corps de deux mille cochons; après, dis-je, qu'on a vu toutes ces belles choses, il n'est pas étonnant qu'elles aient été imitées.

Pierre Simon Barjone a très-bien fait de ressusciter la couturière Dorcas; c'est bien le moins qu'on puisse faire pour une fille qui raccommodait *gratis* les tuniques des fidèles. Mais je ne passe point à Simon Pierre Barjone d'avoir fait mourir de mort subite Ananie et sa femme Saphire, deux bonnes créatures, qu'on suppose avoir été assez sottes pour donner tous

leurs biens aux apôtres. Leur crime était d'avoir retenu de quoi subvenir à leurs besoins pressans.

O Pierre! ô apôtres désintéressés! quoi! déjà vous persuadez à vos dirigés de vous donner leur bien! De quel droit ravissez-vous ainsi toute la fortune d'une famille? Voilà donc le premier exemple de la rapine de votre secte, et de la rapine la plus punissable? Venez à Londres faire le même manége, et vous verrez si les héritiers de Saphire et d'Ananie ne vous feront pas rendre gorge, et si le grand juré vous laissera impunis. Mais ils ont donné leur argent de bon gré! Mais vous les avez séduits pour les dépouiller de leur bon gré. Ils ont retenu quelque chose pour eux! Lâches ravisseurs, vous osez leur faire un crime d'avoir gardé de quoi ne pas mourir de faim! Ils ont menti, dites-vous. Étaient-ils obligés de vous dire leur secret? Si un escroc vient me dire : avez-vous de l'argent? je ferai très-bien de lui répondre : je n'en ai point. Voilà en un mot le plus abominable miracle qu'on puisse trouver dans la légende des miracles. Aucun de tous ceux qu'on a faits depuis n'en approche; et si la chose était vraie, ce serait la plus exécrable des choses vraies.

Il est doux d'avoir le don des langues; il serait plus doux d'avoir le sens commun. Les pères de l'église eurent du moins le don de la langue; car ils parlèrent beaucoup : mais il n'y eut parmi eux qu'Origène et Jérôme qui sussent l'hébreu. Augustin, Ambroise, Jean Chrysostôme, n'en savaient pas un mot.

Nous avons déjà vu les beaux miracles des martyrs, qui se laissaient toujours couper la tête pour dernier prodige. Origène à la vérité, dans son premier livre contre Celse, dit que les chrétiens ont des visions, mais il n'ose prétendre qu'ils ressuscitent des morts.

Le christianisme opéra toujours de grandes choses dans les premiers siècles. Saint Jean, par exemple, enterré dans Éphèse, remuait continuellement dans sa fosse; ce miracle utile dura jusqu'au temps de l'évêque d'Hippone, Augustin (*a*). Les prédictions, les exorcismes ne manquaient jamais; Lucien même en rend témoignage. Voici comme il rend gloire à la vérité dans le chapitre de la mort du chrétien Peregrinus, qui eut la vanité de se brûler : *Dès qu'un joueur de gobelets habile se fait chrétien, il est sûr de faire fortune aux dépens des sots fanatiques auxquels il a à faire.*

Les chrétiens fesaient tous les jours des miracles, dont aucun Romain n'entendit jamais parler. Ceux de Grégoire le thaumaturge, ou le merveilleux, sont en effet dignes de ce surnom. Premièrement, un beau vieillard descend du ciel pour lui dicter le catéchisme qu'il doit enseigner. Chemin fesant il écrit une lettre au diable; la lettre parvient à son adresse; et le diable ne manque pas de faire ce que Grégoire lui ordonne.

Deux frères se disputent un étang; Grégoire sèche l'étang, et le fait disparaître pour apaiser la noise. Il rencontre un charbonnier et le fait évêque. C'est apparemment depuis ce temps-là que la foi du charbonnier est passée en proverbe. Mais ce miracle n'est pas grand; j'ai vu quelques évêques dans mes voyages qui n'en savaient pas plus que le charbonnier de Grégoire. Un miracle plus rare, c'est qu'un jour les païens couraient après Grégoire et son diacre pour leur faire un mauvais parti; les voilà qui se changent tous les deux en arbres. Ce thaumaturge était un vrai Protée. Mais quel

(*a*) *Augustin*, tome III, page 189.

nom donnera-t-on à ceux qui ont écrit ces inepties? et comment se peut-il que Fleuri les ait copiées dans son *Histoire ecclésiastique*? Est-il possible qu'un homme qui avait quelque sens, et qui raisonnait tolérablement sur d'autres sujets, ait rapporté sérieusement que Dieu rendit folle une vieille pour empêcher qu'on ne découvrît saint Félix de Nole pendant la persécution (*b*)?

On me répondra que Fleuri s'est borné à transcrire; et moi je répondrai qu'il ne fallait pas transcrire des bêtises injurieuses à la Divinité; qu'il a été coupable s'il les a copiées sans les croire, et qu'il a été un imbécile s'il les a crues.

CHAPITRE XXVIII.

Des chrétiens depuis Dioclétien jusqu'à Constantin.

Les chrétiens furent bien plus souvent tolérés et même protégés qu'ils n'essuyèrent de persécutions. Le règne de Dioclétien fut pendant dix-huit années entières un règne de paix et de faveurs signalées pour eux. Les principaux officiers du palais, Gorgonius et Dorothée, étaient chrétiens. On n'exigeait plus qu'ils sacrifiassent aux dieux de l'empire pour entrer dans les emplois publics. Enfin Prisca, femme de Dioclétien, était chrétienne; aussi jouissaient-ils des plus grands

(*b*) *Voyez* sur tous ces miracles les VI[e] et VII[e] livres de Fleuri. *Voyez* plutôt le *Recueil des miracles opérés à Saint-Médard à Paris*, présenté au roi de France Louis XV, par un nommé Carré de Montgeron, conseiller au parlement de Paris. Les convulsionnaires avaient fait ou vu plus de miracles. Fatio et Daudé ne prétendirent-ils pas ressusciter un mort chez nous en 1707? La cour de Rome ne canonise-t-elle pas encore tous les jours pour de l'argent, des saints qui ont fait des miracles dont elle se moque? et combien de miracles fesaient nos moines, avant que sous un Henri VIII, on eût étalé dans la place publique tous les instrumens de leurs abominables impostures?

avantages. Ils bâtissaient des temples superbes, après avoir tous dit dans les premiers siècles qu'il ne fallait ni temples, ni autels à Dieu ; et passant de la simplicité d'une église pauvre et cachée à la magnificence d'une église opulente et pleine d'ostentation, ils étalaient des vases d'or et des ornemens éblouissans ; quelques-uns de leurs temples s'élevaient sur les ruines d'anciens périptères païens abandonnés. Leur temple à Nicomédie dominait sur le palais impérial; et comme le remarque Eusèbe, tant de prospérité avait produit l'insolence, l'usure, la mollesse, et la dépravation des mœurs. On ne voyait, dit Eusèbe, qu'envie, médisance, discorde et sédition.

Ce fut cet esprit de sédition qui lassa la patience du césar Maximien-Galère. Les chrétiens l'irritèrent précisément dans le temps que Dioclétien venait de publier des édits fulminans contre les manichéens. Un des édits de cet empereur commence ainsi : *Nous avons appris depuis peu que des manichéens, sortis de la Perse notre ancienne ennemie, inondent notre monde.*

Ces manichéens n'avaient encore causé aucun trouble : ils étaient nombreux dans Alexandrie et dans l'Afrique ; mais ils ne disputaient que contre les chrétiens ; et il n'y a jamais eu le moindre monument d'une querelle entre la religion des anciens Romains et la secte de Manès. Les différentes sectes des chrétiens au contraire, gnostiques, marcionites, valentiniens, ébionites, galiléens, opposées les unes aux autres, et toutes ennemies de la religion dominante, répandaient la confusion dans l'empire.

N'est-il pas bien vraisemblable que les chrétiens eurent assez de crédit au palais, pour obtenir un édit de l'empereur contre le manichéisme ? Cette secte, qui était un mélange de l'ancienne religion des mages et

du christianisme, était très-dangereuse, surtout en Orient, pour l'église naissante. L'idée de réunir ce que l'Orient avait de plus sacré avec la secte des chrétiens, fesait déjà beaucoup d'impression.

La théologie obscure et sublime des mages, mêlée avec la théologie non moins obscure des chrétiens platoniciens, était bien propre à séduire des esprits romanesques qui se payaient de paroles. Enfin, puisqu'au bout d'un siècle le fameux pasteur d'Hippone, Augustin, fut manichéen, il est bien sûr que cette secte avait des charmes pour les imaginations allumées. Manès avait été crucifié en Perse, si l'on en croit Condhémir; et les chrétiens, amoureux de leur crucifié, n'en voulaient pas un second.

Je sais que nous n'avons aucune preuve que les chrétiens obtinrent l'édit contre le manichéisme; mais enfin il y en eut un sanglant; et il n'y en avait point contre les chrétiens. Quelle fut donc ensuite la cause de la disgrâce des chrétiens, les deux dernières années du règne d'un empereur assez philosophe pour abdiquer l'empire, pour vivre en solitaire, et pour ne s'en repentir jamais?

Les chrétiens étaient attachés à Constance le pâle, père du célèbre Constantin, qu'il eut d'une servante de sa maison, nommée Hélène (*a*).

Constance les protégea toujours ouvertement. On ne sait si le césar Galérius fut jaloux de la préférence que les chrétiens donnaient sur lui à Constance le pâle, ou s'il eut quelque autre sujet de se plaindre

(*a*) Cette Hélène, dont on a fait une sainte, était *stabularia*, préposée à l'écurie chez Constance Chlore, comme l'avouent Eusèbe, Ambroise, Nicéphore, Jérôme. La *Chronique d'Alexandrie* appelle Constantin bâtard; Zozime le certifie; et certainement on n'aurait point parlé ainsi, on n'aurait point fait cet affront à la famille d'un empereur si puissant, s'il y avait eu le moindre doute sur sa naissance.

d'eux; mais il trouva fort mauvais qu'ils bâtissent une église qui offusquait son palais. Il sollicita long-temps Dioclétien de faire abattre cette église et de prohiber l'exercice de la religion chrétienne. Dioclétien résista; il assembla enfin un conseil composé des principaux officiers de l'empire. Je me souviens d'avoir lu dans l'*Histoire ecclésiastique* de Fleuri, que *cet empereur avait la malice de ne point consulter quand il voulait faire du bien, et de consulter quand il s'agissait de faire du mal.* Ce que Fleuri appelle malice, je l'avoue, me paraît le plus grand éloge d'un souverain. Y a-t-il rien de plus beau que de faire le bien par soi-même? un grand cœur alors ne consulte personne; mais dans les actions de rigueur, un homme juste et sage ne fait rien sans conseil.

L'église de Nicomédie fut enfin démolie en 303; mais Dioclétien se contenta de décerner que les chrétiens ne seraient plus élevés aux dignités de l'empire; c'était retirer ses grâces, mais ce n'était point persécuter. Il arriva qu'un chrétien eut l'insolence d'arracher publiquement l'édit de l'empereur, de le déchirer, et de le fouler aux pieds. Ce crime fut puni, comme il méritait de l'être, par la mort du coupable. Alors Prisca, femme de l'empereur, n'osa plus protéger des séditieux; elle quitta même la religion chrétienne, quand elle vit qu'elle ne conduisait qu'au fanatisme et à la révolte. Galérius fut alors en pleine liberté d'exercer sa vengeance.

Il y avait en ce temps beaucoup de chrétiens dans l'Arménie et dans la Syrie; il s'y fit des soulèvemens; les chrétiens même furent accusés d'avoir mis le feu au palais de Galérius. Il était bien naturel de croire que des gens qui avaient déchiré publiquement les édits, et qui avaient brûlé des temples, comme ils l'avaient fait souvent, avaient aussi brûlé le palais;

cependant il est très-faux qu'il y eût eu une persécution générale contre eux. Il faut bien qu'on n'eût sévi que légalement contre les réfractaires, puisque Dioclétien ordonna qu'on enterrât les suppliciés, ce qu'il n'aurait point fait, si on avait persécuté sans forme de procès. On ne trouve aucun édit qui condamne à la mort uniquement pour faire profession du christianisme. Cela eût été aussi insensé et aussi horrible que la Saint-Barthélemi, que les massacres d'Irlande, et que la croisade contre les Albigeois; car alors un cinquième ou un sixième de l'empire était chrétien. Une telle persécution eût forcé cette sixième partie de l'empire de courir aux armes, et le désespoir qui l'eût armée l'aurait rendue terrible.

Des déclamateurs comme Eusèbe de Césarée, et ceux qui l'ont suivi, disent en général qu'il y eut une quantité incroyable de chrétiens immolés. Mais d'où vient que l'historien Zozime n'en dit pas un seul mot? Pourquoi Zonare, chrétien, ne nomme-t-il aucun de ces fameux martyrs? D'où vient que l'exagération ecclésiastique ne nous a pas conservé les noms de cinquante chrétiens livrés à la mort?

Si on examinait avec des yeux critiques ces prétendus massacres que la *Légende* impute vaguement à Dioclétien, il y aurait prodigieusement à rabattre, ou plutôt on aurait le plus grand mépris pour ces impostures, et on cesserait de regarder Dioclétien comme un persécuteur.

C'est en effet sous ce prince qu'on place la ridicule aventure du cabaretier Théodote, la prétendue légion thébaine immolée, le petit Romain né bègue, qui parle avec une volubilité incroyable sitôt que le médecin de l'empereur, devenu bourreau, lui a coupé la langue; et vingt autres aventures pareilles que les vieilles rado-

teuses de Cornouailles auraient honte aujourd'hui de débiter à leurs petits enfans (*a*).

CHAPITRE XXIX.

De Constantin.

Quel est l'homme qui, ayant reçu une éducation tolérable puisse ignorer ce que c'était que Constantin? Il se fait reconnaître empereur au fond de l'Angleterre par une petite armée d'étrangers : avait-il plus de droit à l'empire que Maxence, élu par le sénat ou par les armées romaines ?

Quelque temps après il vient en Gaule et ramasse des soldats chrétiens attachés à son père; il passe les Alpes, grossissant toujours son armée; il attaque son rival, qui tombe dans le Tibre au milieu de la bataille. On ne manque pas de dire qu'il y a eu du miracle dans sa victoire, et qu'on a vu dans les nuées un étendard et une croix céleste où chacun pouvait lire en lettres grecques : *Tu vaincras par ce signe.* Car les Gaulois, les Bretons, les Allobroges, les Insubriens, qu'il traînait à sa suite, entendaient tous le grec parfaitement, et Dieu aimait mieux leur parler grec que latin.

(*a*) Si dans le quatrième siècle de notre ridicule computation, il y eut quelques chrétiens punis pour les crimes et pour les abominations qu'on leur imputait, faut-il s'en étonner? N'avons-nous pas vu que des évêques leur reprochaient les choses les plus monstrueuses? (*Voyez* page 268.) Le savant Hume nous a fait remarquer la plus horrible abomination, que milord Bolingbroke avait oubliée, et qui est rapportée par saint Épiphane. Vous la trouverez dans l'édition de Paris, 1564, page 185. Il y est question d'une société de chrétiens qui immolent un enfant païen à l'enfant Jésus, en le fesant périr à coups d'aiguilles. J'avoue que je ne suis point étonné de ce raffinement d'horreur, après les impitoyables excès où se portèrent les papistes contre les protestans, dans les massacres d'Irlande. La superstition est capable de tout.

Cependant, malgré ce beau miracle qu'il fit lui-même divulguer, il ne se fit point encore chrétien; il se contenta en bon politique de donner liberté de conscience à tout le monde; et il fit une profession si ouverte du paganisme, qu'il prit le titre de grand-pontife : ainsi il est démontré qu'il ménageait les deux religions; en quoi il se conduisait très-prudemment dans les premières années de sa tyrannie. Je me sers ici du mot de tyrannie sans aucun scrupule; car je ne me suis pas accoutumé à reconnaître pour souverain un homme qui n'a d'autres droits que la force; et je me sens trop humain pour ne pas appeler tyran un barbare qui a fait assassiner son beau-père Maximilien-Hercule à Marseille, sur le prétexte le moins spécieux, et l'empereur Licinius son beau-frère à Thessalonique, par la plus lâche perfidie.

J'appelle tyran sans doute celui qui fait égorger son fils Crispus, étouffer sa femme Fausta, et qui, souillé de meurtres et de parricides, étalant le faste le plus révoltant, se livrait à tous les plaisirs dans la plus infâme mollesse.

Que de lâches flatteurs ecclésiastiques lui prodiguent des éloges, même en avouant ses crimes; qu'ils voient, s'ils veulent, en lui un grand homme, un saint, parce qu'il s'est fait plonger trois fois dans une cuve d'eau; un homme de ma nation et de mon caractère, et qui a servi une souveraine vertueuse, ne s'avilira jamais jusqu'à prononcer le nom de Constantin sans horreur.

Zozime rapporte, et cela est bien vraisemblable, que Constantin, aussi faible que cruel, mêlant la superstition aux crimes, comme tant d'autres princes, crut trouver dans le christianisme l'expiation de ses forfaits. A la bonne heure que des évêques intéressés lui aient fait croire que le Dieu des chrétiens lui pardonnait tout, et lui saurait un gré infini de leur avoir

donné de l'argent et des honneurs; pour moi, je n'aurais point trouvé de Dieu qui eût reçu en grâce un cœur si fourbe et si inhumain; il n'appartient qu'à des prêtres de canoniser l'assassin d'Urie chez les Juifs, et le meurtrier de sa femme et de son fils chez les chrétiens.

Ce caractère de Constantin, son faste et ses cruautés sont assez bien exprimés dans ces deux vers qu'un de ses malheureux courtisans nommé Ablavius afficha à la porte du palais :

Saturni aurea secla quis requirat?
Sunt hæc gemmea, sed Neroniana.

Qui peut regretter le siècle d'or de Saturne?
Celui-ci est de pierreries, mais il est de Néron.

Mais qu'aurait dû dire cet Ablavius du zèle charitable des chrétiens, qui, dès qu'ils furent mis par Constantin en pleine liberté, assassinèrent Candidien, fils de l'empereur Galérius, un fils de l'empereur Maximilien, âgé de huit ans, sa fille, âgée de sept, et noyèrent leur mère dans l'Oronte? Ils poursuivirent long-temps la vieille impératrice Valérie, veuve de Galérius, qui fuyait leur vengeance. Ils l'atteignirent à Thessalonique, la massacrèrent et jetèrent son corps dans la mer. C'est ainsi qu'ils signalèrent leur douceur évangélique; et ils se plaignent d'avoir eu des martyrs!

CHAPITRE XXX.

Des querelles chrétiennes avant Constantin et sous son règne.

Avant, pendant et après Constantin, la secte chrétienne fut toujours divisée en plusieurs sectes, en plusieurs factions et en plusieurs schismes. Il était im-

possible que des gens qui n'avaient aucun système suivi, qui n'avaient pas même ce petit *Credo* (*a*) si faussement imputé depuis aux apôtres, différant entre eux de nation, de langage et de mœurs, fussent réunis dans la même créance.

Saturnin, Basilide, Carpocrate, Euphrate, Valentin, Cerdon, Marcion, Harmogène, Hermias, Justin, Tertullien, Origène, eurent tous des opinions contraires; et tandis que les magistrats romains tâchaient quelquefois de réprimer les chrétiens, on les voyait tous, acharnés les uns contre les autres, s'excommunier, s'anathématiser réciproquement, et se combattre du fond de leurs cachots : c'était bien là le plus sensible et le plus déplorable effet du fanatisme.

La fureur de dominer ouvrit une autre source de discordes : on se disputa ce qu'on appelait une dignité d'évêque, avec le même emportement et les mêmes fraudes qui signalèrent depuis les schismes de quarante anti-papes. On était aussi jaloux de commander à une petite populace obscure, que les Urbains, les Jeans, l'ont été de donner des ordres à des rois.

Novat disputa la première place chrétienne dans Carthage à Cyprien qui fut élu. Novatien disputa l'évêché de Rome à Corneille; chacun d'eux reçut l'imposition des mains par les évêques de son parti. Ils osaient déjà

(*a*) Ce *Credo*, ce symbole appelé le symbole des apôtres, n'est pas plus des apôtres que de l'évêque de Londres. Il fut composé au cinquième siècle par le prêtre Rufin. Toute la religion chrétienne a été faite de pièces et de morceaux : c'est là qu'il est dit que Jésus, après sa mort, descendit aux enfers. Nous eûmes une grand dispute du temps d'Édouard VI, pour savoir s'il était descendu en corps ou en ame; nous décidâmes que l'ame seule de Jésus avait été prêcher en enfer, tandis que son corps était dans son sépulcre : comme si en effet on avait mis dans un sépulcre le corps d'un supplicié; comme si l'usage n'avait pas été de jeter ces corps à la voirie. Je voudrais bien savoir ce que son ame serait allé faire en enfer. Nous étions bien sots du temps d'Édouard VI.

troubler Rome; et les compilateurs théologiques osent s'étonner aujourd'hui que Décius ait fait punir quelques-uns de ces perturbateurs! Cependant Décius, sous lequel Cyprien fut supplicié, ne punit ni Novatien ni Corneille; on laissa ces rivaux obscurs se déclarer la guerre, comme on laisse des chiens se battre dans une basse-cour, pourvu qu'ils ne mordent pas leurs maîtres.

Du temps de Constantin il y eut un pareil schisme à Carthage: deux anti-papes africains, ou anti-évêques, Cécilien et Majorin, se disputèrent la chaire, qui commençait à devenir un objet d'ambition. Il y avait des femmes dans chaque parti. Donat succéda à Majorin, et forma le premier des schismes sanglans qui devaient souiller le christianisme. Eusèbe rapporte qu'on se battait avec des massues, parce que Jésus, dit-on, avait ordonné à Pierre de remettre son épée dans le fourreau. Dans la suite on fut moins scrupuleux; les donatistes et les cyprianistes se battirent avec le fer. Il s'ouvrait dans le même temps une scène de trois cents ans de carnage pour la querelle d'Alexandre et d'Arius, d'Anathase et d'Eusèbe, pour savoir si Jésus était précisément de la même substance que Dieu, ou d'une substance semblable à Dieu.

CHAPITRE XXXI.

Arianisme et athanasianisme.

Qu'un Juif nommé Jésus ait été semblable à Dieu, ou consubstantiel à Dieu, cela est également absurde et impie.

Qu'il y ait trois personnes dans une substance, cela est également absurde.

Qu'il y ait trois dieux dans un Dieu, cela est également absurde.

Rien de tout cela n'était un système chrétien, puisque

rien de toute cette doctrine ne se trouve dans aucun *Évangile*, seul fondement reconnu du christianisme. Ce ne fut que quand on voulut platoniser qu'on se perdit dans ces idées chimériques. Plus le christianisme s'étendit, plus ses docteurs se fatiguèrent à le rendre incompréhensible. Les subtilités sauvèrent ce que le fond avait de bas et de grossier.

Mais à quoi servent toutes ces imaginations métaphysiques? qu'importe à la société humaine, aux mœurs, aux devoirs, qu'il y ait en Dieu une personne ou trois ou quatre mille? en sera-t-on plus homme de bien pour prononcer des mots qu'on n'entend pas? la religion, qui est la soumission à la Providence, et l'amour de la vertu, a-t-elle donc besoin de devenir ridicule pour être embrassée?

Il y avait déjà long-temps qu'on disputait sur la nature du *Logos*, du verbe inconnu, quand Alexandre, pape d'Alexandrie, souleva contre lui l'esprit de plusieurs papes, en prêchant que la trinité était une monade. Au reste ce nom de pape était donné indistinctement alors aux évêques et aux prêtres. Alexandre était évêque ; le prêtre Arius se mit à la tête des mécontens; il se forma deux partis violens; et la question ayant bientôt changé d'objet, comme il arrive souvent, Arius soutint que Jésus avait été créé, et Alexandre qu'il avait été engendré.

Cette dispute creuse ressemblait assez à celle qui a divisé depuis Constantinople, pour savoir si la lumière que les moines voyaient à leur nombril était celle du Thabor, et si la lumière du Thabor et de leur nombril était créée ou éternelle.

Il ne fut plus question de trois hypostases entre les disputans. Le Père et le Fils occupèrent les esprits, et le Saint-Esprit fut négligé.

Alexandre fit excommunier Arius par son parti.

Eusèbe, évêque de Nicomédie protecteur d'Arius, assembla un petit concile où l'on déclara erronée la doctrine qui est aujourd'hui l'orthodoxe; la querelle devint violente; l'évêque Alexandre, et le diacre Athanase qui se signalait déjà par son inflexibilité et par ses intrigues, remuèrent toute l'Égypte. L'empereur Constantin était despotique et dur; mais il avait du bon sens; il sentit tout le ridicule de la dispute.

On connaît assez cette fameuse lettre qu'il fit porter par Ozius aux chefs des deux factions. *Ces questions*, dit-il, *ne viennent que de votre oisiveté curieuse; vous êtes divisés pour un sujet bien mince. Cette conduite est basse et puérile, indigne d'hommes sensés*. La lettre les exhortait à la paix; mais il ne connaissait pas encore les théologiens.

Le vieil Ozius conseilla à l'empereur d'assembler un concile nombreux. Constantin, qui aimait l'éclat et le faste, convoqua l'assemblée à Nicée. Il y parut comme en triomphe avec la robe impériale, la couronne en tête, et couvert de pierreries. Ozius y présida comme le plus ancien des évêques. Les écrivains de la secte papiste ont prétendu depuis que cet Ozius n'avait présidé qu'au nom du pape de Rome Sylvestre. Cet insigne mensonge, qui doit être placé à côté de la donation de Constantin, est assez confondu par les noms des députés de Sylvestre, Titus et Vincent, chargés de sa procuration. Les papes romains étaient à la vérité regardés comme les évêques de la ville impériale, et comme les métropolitains des villes suburbicaires dans la province de Rome; mais ils étaient bien loin d'avoir aucune autorité sur les évêques de l'Orient et de l'Afrique.

Le concile, à la plus grande pluralité des voix, dressa un formulaire dans lequel le nom de trinité n'est pas seulement prononcé. *Nous croyons en un*

seul Dieu et en un seul seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, engendré du Père et non fait, consubstantiel au Père. Après ces mots inexplicables on met par surérogation : *Nous croyons aussi au Saint-Esprit*, sans dire ce que c'est que ce Saint-Esprit, s'il est engendré, s'il est fait, s'il est créé, s'il procède, s'il est consubstantiel. Ensuite on ajoute : *Anathème à ceux qui disent qu'il y a eu un temps où le Fils n'était pas.*

Mais ce qu'il y eut d'assez plaisant au concile de Nicée, ce fut la décision sur quelques livres canoniques. Les pères étaient fort embarrassés sur le choix des *Évangiles* et des autres écrits. On prit le parti de les entasser tous sur un autel, et de prier le Saint-Esprit de jeter à terre tous ceux qui n'étaient pas légitimes. Le Saint-Esprit ne manqua pas d'exaucer sur-le-champ la requête des pères (*a*). Une centaine de volumes tombèrent d'eux-mêmes sous l'autel; c'est un moyen infaillible de connaître la vérité; et c'est ce qui est rapporté dans l'*Appendix* des actes de ce concile; c'est un des faits de l'histoire ecclésiastique les mieux avérés.

Notre savant et sage Midleton a découvert une chronique d'Alexandrie, écrite par deux patriarches d'Égypte, dans laquelle il est dit que non-seulement dix-sept évêques, mais encore deux mille prêtres, protestèrent contre la décision du concile.

Les évêques vainqueurs obtinrent de Constantin qu'il exilât Arius et trois ou quatre évêques vaincus; mais ensuite Athanase ayant été élu évêque d'Alexandrie, et ayant abusé du crédit de sa place, les évêques et Arius exilés furent rappelés, et Athanase exilé à son tour. De deux choses l'une, ou les deux partis avaient éga-

(*a*) Cela est rapporté dans l'*Appendix des actes du concile*, pièce qui a toujours été réputée authentique.

lement tort, ou Constantin était très-injuste. Le fait est que les disputeurs de ce temps-là étaient des cabaleurs comme ceux de ce temps-ci, et que les princes du quatrième siècle ressemblaient à ceux du nôtre, qui n'entendent rien à la matière, ni eux, ni leurs ministres, et qui exilent à tort et à travers. Heureusement nous avons ôté à nos rois le pouvoir d'exiler; et si nous n'avons pu guérir dans nos prêtres la rage de cabaler, nous avons rendu cette rage inutile.

Il y eut un conseil à Tyr, où Arius fut réhabilité, et Athanase condamné. Eusèbe de Nicomédie allait faire entrer pompeusement son ami Arius dans l'église de Constantinople; mais un saint catholique nommé Macaire pria Dieu avec tant de ferveur et de larmes de faire mourir Arius d'apoplexie, que Dieu, qui est bon, l'exauça. Ils disent que tous les boyaux d'Arius lui sortirent par le fondement, cela est difficile: ces gens-là n'étaient pas anatomistes. Mais saint Macaire ayant oublié de demander la paix de l'église chrétienne, Dieu ne la donna jamais. Constantin, quelque temps après, mourut entre les bras d'un prêtre arien; apparemment que saint Macaire avait encore oublié de prier Dieu pour le salut de Constantin.

CHAPITRE XXXII.

Des enfans de Constantin, et de Julien le philosophe, surnommé l'apostat par les chrétiens.

Les enfans de Constantin furent aussi chrétiens, aussi ambitieux et aussi cruels que leur père; ils étaient trois qui partagèrent l'empire, Constantin II, Constantius et Constant. L'empereur Constantin Ier avait laissé un frère nommé Jule et deux neveux, auxquels il avait donné quelques terres. On commença par

égorger le père pour arrondir la part des nouveaux empereurs. Ils furent d'abord unis par le crime, et bientôt désunis. Constant fit assassiner Constantin son frère aîné, et il fut ensuite tué lui-même.

Constantius, demeuré seul maître de l'empire, avait exterminé presque tout le reste de la famille impériale. Ce Jule qu'il avait fait mourir, laissa deux enfans, l'un nommé Gallus, et l'autre le célèbre Julien. On tua Gallus, et on épargna Julien, parce qu'ayant du goût pour la retraite et pour l'étude, on jugea qu'il ne serait jamais dangereux.

S'il est quelque chose de vrai dans l'histoire, il est vrai que ces deux premiers empereurs chrétiens, Constantin et Constantius son fils, furent des monstres de despotisme et de cruauté. Il se peut, comme nous l'avons déjà insinué, que dans le fond de leur cœur ils ne crussent aucun Dieu; et que se moquant également des superstitions païennes et du fanatisme chrétien, ils se persuadassent malheureusement que la Divinité n'existe pas, parce que ni Jupiter le Crétois, ni Hercule le Thébain, ni Jésus le Juif, ne sont des dieux.

Il est possible aussi que des tyrans qui joignent presque toujours la lâcheté à la barbarie, aient été séduits et encouragés au crime, par la croyance où étaient alors tous les chrétiens sans exception, que trois immersions dans une cuve d'eau avant la mort effaçaient tous les forfaits, et tenaient lieu de toutes les vertus. Cette malheureuse croyance a été plus funeste au genre humain que les passions les plus noires.

Quoi qu'il en soit, Constantius se déclara orthodoxe, c'est-à-dire arien; car l'arianisme prévalait alors dans tout l'Orient contre la secte d'Athanase; et les ariens, auparavant persécutés, étaient dans ce temps-là persécuteurs.

Athanase fut condamné dans un concile de Sardique;

dans un autre tenu dans la ville d'Arles; dans un troisième tenu à Milan : il parcourait tout l'empire romain, tantôt suivi de ses partisans, tantôt exilé, tantôt rappelé. Le trouble était dans toutes les villes pour ce seul mot *consubstantiel.* C'était un fléau que jamais on n'avait connu jusque-là dans l'histoire du monde. L'ancienne religion de l'empire, qui subsistait encore avec quelque splendeur, tirait de toutes ces divisions un grand avantage contre le christianisme.

Cependant Julien, dont Constantius avait assassiné le frère et toute la famille, fut obligé d'embrasser à l'extérieur le christianisme, comme notre reine Élisabeth fut quelque temps forcée de dissimuler sa religion sous le règne tyrannique de notre infâme Marie, et comme en France Charles IX força le grand Henri IV d'aller à la messe après la Saint-Barthélemi. Julien était stoïcien, de cette secte ensemble philosophique et religieuse qui produisit tant de grands hommes, et qui n'en eut jamais un méchant ; secte plus divine qu'humaine, dans laquelle on voit la sévérité des brachmanes et de quelques moines, sans qu'elle en eût la superstition ; la secte enfin des Caton, des Marc-Aurèle et des Épictète.

Ce fut une chose honteuse et déplorable que ce grand homme se vît réduit à cacher tous ses talens sous Constantius, comme le premier des Brutus sous Tarquin. Il feignit d'être chrétien et presque imbécile pour sauver sa vie. Il fut même forcé d'embrasser quelque temps la vie monastique. Enfin Constantius, qui n'avait point d'enfans, déclara Julien césar, mais il l'envoya dans les Gaules comme dans une espèce d'exil ; il y était presque sans troupes et sans argent, environné de surveillans et presque sans autorité.

Différens peuples de la Germanie passaient souvent le Rhin et venaient ravager les Gaules, comme ils

avaient fait avant César, et comme ils firent souvent depuis, jusqu'à ce qu'enfin ils les envahirent, et que la seule petite nation des Francs subjugua sans peine toutes ses provinces.

Julien, forma des troupes, les disciplina, s'en fit aimer; il les conduisit jusqu'à Strasbourg, passa le Rhin sur un pont de bateaux, et, à la tête d'une armée très-faible en nombre, mais animée de son courage, il défit une multitude prodigieuse de barbares, prit leur chef prisonnier, les poursuivit jusqu'à la forêt Hercinienne, se fit rendre tous les captifs romains et gaulois, toutes les dépouilles qu'avaient prises les barbares, et leur imposa des tributs.

A cette conduite de César, il joignit les vertus de Titus et de Trajan, fesant venir de tout côté du blé pour nourrir les peuples dans des campagnes dévastées, fesant défricher ces campagnes, rebâtissant les villes, encourageant la population, les arts et les talens par des priviléges, s'oubliant lui-même, et travaillant jour et nuit au bonheur des hommes.

Constantius, pour récompense, voulut lui ôter les Gaules où il était trop aimé; il lui demanda d'abord deux légions que lui-même avait formées. L'armée indignée s'y opposa; elle proclama Julien empereur malgré lui. La terre fut alors délivrée de Constantius, lorsqu'il allait marcher contre les Perses.

Julien le stoïcien, si sottement nommé l'apostat par des prêtres, fut reconnu unanimement empereur par tous les peuples de l'Orient et de l'Occident.

La force de la vérité est telle, que les historiens chrétiens sont obligés d'avouer qu'il vécut sur le trône comme il avait fait dans les Gaules. Jamais sa philosophie ne se démentit. Il commença par réformer dans le palais de Constantinople le luxe de Constantin et de Constantius. Les empereurs, à leur couronnement, re-

cevaient de pesantes couronnes d'or de toutes les villes ; il réduisit presqu'à rien ces présens onéreux. La frugale simplicité du philosophe n'ôta rien à la majesté et à la justice du souverain. Tous les abus et tous les brigandages de la cour furent réformés ; mais il n'y eut que deux concussionnaires publics d'exécutés à mort.

Il renonça, il est vrai, à son baptême, mais il ne renonça jamais à la vertu. On lui reproche de la superstition ; donc au moins par ce reproche on avoue qu'il avait de la religion. Pourquoi n'aurait-il pas choisi celle de l'empire romain? pourquoi aurait-il été coupable de se conformer à celle des Scipion et des César, plutôt qu'à celle des Grégoire de Naziance et des Théodoret ? Le paganisme et le christianisme partageaient l'empire. Il donna la préférence à la secte de ses pères, et il avait grande raison en politique ; puisque sous l'ancienne religion Rome avait triomphé de la moitié de la terre, et que sous la nouvelle tout tombait en décadence.

Loin de persécuter les chrétiens, il voulut apaiser leurs indignes querelles. Je ne veux pour preuve que sa cinquante-deuxième lettre. « Sous mon prédécesseur » plusieurs chrétiens ont été chassés, emprisonnés, » persécutés ; on a égorgé une grande multitude de » ceux qu'on nomme hérétiques, à Samozate en Paphlagonie, en Bythinie, en Galatie, en plusieurs » autres provinces ; on a pillé, on a ruiné des villes. » Sous mon règne, au contraire, les bannis ont été » rappelés, les biens confisqués ont été rendus. Cependant ils sont venus à ce point de fureur, qu'ils se » plaignent de ce qu'il ne leur est plus permis d'être » cruels, et de se tyranniser les uns les autres. »

Cette seule lettre ne suffirait-elle pas pour confondre les calomnies dont les prêtres chrétiens l'accablèrent.

Il y avait dans Alexandrie un évêque nommé George, le plus séditieux et le plus emporté des chrétiens; il se fesait suivre par des satellites; il battait les païens de ses mains : il démolissait leurs temples. Le peuple d'Alexandrie le tua. Voici comment Julien parle aux Alexandrins dans son épître dixième :

« Quoi! au lieu de me réserver la connaissance de » vos outrages, vous vous êtes laissés emporter à la » colère! vous vous êtes livrés aux mêmes excès que » vous reprochez à vos ennemis! George méritait d'ê- » tre traité ainsi, mais ce n'était pas à vous d'être ses » exécuteurs. Vous avez des lois; il fallait demander » justice, etc. »

Je ne prétends point répéter ici et réfuter tout ce qui est écrit dans l'*Histoire ecclésiastique*, que l'esprit de parti et de faction ont toujours dictée. Je passe à la mort de Julien, qui vécut trop peu pour la gloire et pour le bonheur de l'empire. Il fut tué au milieu de ses victoires contre les Perses, après avoir passé le Tigre et l'Euphrate, à l'âge de trente et un ans, et mourut comme il avait vécu, avec la résignation d'un stoïcien, remerciant l'être des êtres, qui allait rejoindre son ame à l'ame universelle et divine.

On est saisi d'indignation quand on lit dans Grégoire de Nazianze et dans Théodoret, que Julien jeta tout son sang vers le ciel en disant : *Galiléen, tu as vaincu*. Quelle misère! quelle absurdité! Julien combattait-il contre Jésus! et Jésus était-il le Dieu des Perses?

On ne peut lire sans horreur les discours que le fougueux Grégoire de Nazianze prononça contre lui après sa mort. Il est vrai que si Julien avait vécu, le christianisme courait risque d'être aboli. Certainement Julien était un plus grand homme que Mahomet, qui a détruit la secte chrétienne dans toute l'Asie et dans

toute l'Afrique; mais tout cède à la destinée; et un Arabe sans lettres a écrasé la secte d'un Juif sans lettres, ce qu'un grand empereur et un philosophe n'a pu faire. Mais c'est que Mahomet vécut assez, et Julien trop peu.

Les christicoles ont osé dire que Julien n'avait vécu que trente et un ans, en punition de son impiété; et ils ne songent pas que leur prétendu Dieu n'a pas vécu davantage.

CHAPITRE XXXIII.

Considérations sur Julien.

Julien, stoïcien de pratique, et d'une vertu supérieure à celle de sa secte même, était platonicien de théorie : son esprit sublime avait embrassé la sublime idée de Platon, prise des anciens Chaldéens, que Dieu existant de toute éternité avait créé des êtres de toute éternité. Ce Dieu immuable, pur, immortel, ne put former que des êtres semblables à lui, des images de sa splendeur auxquels il ordonna de créer les substances mortelles; ainsi Dieu fit les dieux, et les dieux firent les hommes.

Ce magnifique système n'était pas prouvé, mais une telle imagination vaut sans doute mieux qu'un jardin dans lequel on a établi les sources du Nil et de l'Euphrate, qui sont à huit cents grandes lieues l'une de l'autre; un arbre qui donne la connaissance du bien et du mal; une femme tirée de la côte d'un homme; un serpent qui parle; un chérubin qui garde la porte; et toutes les dégoûtantes rêveries dont la grossièreté juive a farci cette fable empruntée des Phéniciens. Aussi faut-il voir dans Cyrille avec quelle éloquence Julien confondit ces absurdités. Cyrille eut assez d'or-

gueil pour rapporter les raisons de Julien, et pour croire lui répondre.

Julien daigne faire voir combien il répugne à la nature de Dieu d'avoir mis dans le jardin d'Eden des fruits qui donnaient la connaissance du bien et du mal, et d'avoir défendu d'en manger. Il fallait au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, recommander à l'homme de se nourrir de ce fruit nécessaire. La distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, était le lait dont Dieu devait nourrir des créatures sorties de ses mains. Il aurait mieux valu leur crever les deux yeux que leur boucher l'entendement.

Si le rédacteur de ce roman asiatique de la *Genèse* avait eu la moindre étincelle d'esprit, il aurait supposé deux arbres dans le paradis; les fruits de l'un nourrissaient l'ame et fesaient connaître et aimer la justice; les fruits de l'autre enflammaient le cœur de passions funestes : l'homme négligea l'arbre de la science, et s'attacha à celui de la cupidité.

Voilà du moins une allégorie juste, une image sensible du fréquent abus que les hommes font de leur raison. Je m'étonne que Julien ne l'ait pas proposée; mais il dédaignait trop ce livre pour descendre à le corriger.

C'est avec très-grande raison que Julien méprise ce fameux *Décalogue* que les Juifs regardaient comme un code divin. C'était en effet une plaisante législation en comparaison des lois romaines, de défendre le vol, l'adultère et l'homicide. Chez quel peuple barbare la nature n'a-t-elle pas dicté ces lois avec beaucoup plus d'étendue? Quelle pitié de faire descendre Dieu au milieu des éclairs et des tonnerres, sur une petite montagne pelée, pour enseigner qu'il ne faut pas être voleur! encore peut-on dire que ce n'était pas à ce Dieu qui avait ordonné de voler les Égyptiens, et

qui leur proposait l'usure avec les étrangers comme leur plus digne récompense, et qui avait récompensé le voleur Jacob; que ce n'était pas, dis-je, à ce Dieu, de défendre le larcin.

C'est avec beaucoup de sagacité que ce digne empereur détruit les prétendues prophéties juives, sur lesquelles les christicoles appuyaient leurs rêveries, et la verge de Juda qui ne manquerait point entre les jambes, et la fille ou la femme qui fera un enfant, et surtout ces paroles attribuées à Moïse, lesquelles regardent Josué, et qu'on applique si mal-à-propos à Jésus : *Dieu vous suscitera un prophète semblable à moi.* Certainement un prophète semblable à Moïse, ne veut pas dire Dieu est fils de Dieu. Rien n'est si palpable, rien n'est si fort à la portée des esprits les plus grossiers.

Mais Julien croyait, ou feignait de croire par politique, aux divinations, aux augures, à l'efficacité des sacrifices : car enfin les peuples n'étaient pas philosophes; il fallait opter entre la démence des christicoles et celle des païens.

Je pense que si ce grand homme eût vécu, il eût avec le temps dégagé la religion des superstitions les plus grossières, et qu'il eût accoutumé les Romains à reconnaître un Dieu formateur des dieux et des hommes, et à lui adresser tous les hommages.

Mais Cyrille et Grégoire, et les autres prêtres chrétiens, profitèrent de la nécessité où il semblait être de professer publiquement la religion païenne, pour le décrier chez les fanatiques. Les ariens et les athanasiens se réunirent contre lui; et le plus grand homme qui peut-être ait jamais été, devint inutile au monde.

CHAPITRE XXXIV.

Des chrétiens jusqu'à Théodose.

Après la mort de Julien, les ariens et les athanasiens, dont il avait réprimé la fureur, recommencèrent à troubler tout l'empire. Les évêques des deux partis ne furent plus que des chefs de séditieux. Des moines fanatiques sortirent des déserts de la Thébaïde pour souffler le feu de la discorde, ne parlant que de miracles extravagans tels qu'on les trouve dans l'histoire des pères du désert; insultant les empereurs et montrant de loin ce que devaient être un jour des moines.

Il y eut un empereur sage qui pour éteindre, s'il se pouvait, toutes ces querelles, donna une liberté entière de conscience, et la prit pour lui-même; ce fut Valentinien Ier. De son temps toutes les sectes vécurent au moins quelques années dans une paix extérieure, se bornant à s'anathématiser sans s'égorger; païens, juifs, athanasiens, ariens, macédoniens, donatistes, cyprianistes, manichéens, apollinaristes, tous furent étonnés de leur tranquillité. Valentinien apprit à tous ceux qui sont nés pour gouverner, que si deux sectes déchirent un état, trente sectes tolérées laissent l'état en repos.

Théodose ne pensa pas ainsi, et fut sur le point de tout perdre; il fut le premier qui prit parti pour les athanasiens; et il fit renaître la discorde par son intolérance. Il persécuta les païens et les aliéna. Il se crut alors obligé de donner lâchement des provinces entières aux Goths sur la rive droite du Danube; et par cette malheureuse précaution, prise contre ses peuples, il prépara la chute de l'empire romain.

Les évêques, à l'imitation de l'empereur, s'abandonnèrent à la fureur de la persécution. Il y avait un tyran qui, ayant détrôné et assassiné un collègue de Théodose, nommé Gratien, s'était rendu maître de l'Angleterre, des Gaules et de l'Espagne. Je ne sais quel Priscillien en Espagne, ayant dogmatisé comme tant d'autres, et ayant dit que les ames étaient des émanations de Dieu, quelques évêques espagnols, qui ne savaient pas plus que Priscillien d'où venaient les ames, le déférèrent lui et ses principaux sectateurs au tyran Maxime. Ce monstre, pour faire sa cour aux évêques dont il avait besoin pour se maintenir dans son usurpation, fit condamner à mort Priscillien et sept de ses partisans. Un évêque nommé Itace, fut assez barbare pour leur faire donner la question en sa présence. Le peuple, toujours sot et toujours cruel quand on lâche la bride à sa superstition, assomma dans Bordeaux à coups de pierres une femme de qualité qu'on disait être priscillianiste.

Ce jugement de Priscillien est plus avéré que celui de tous les martyrs, dont les chrétiens avaient fait tant de bruit sous les premiers empereurs. Les malheureux croyaient plaire à Dieu, en se souillant des crimes dont ils s'étaient plaints. Les chrétiens, depuis ce temps, furent comme des chiens qu'on avait mis en curée; ils furent avides de carnage, non pas en défendant l'empire qu'ils laissèrent envahir par vingt nations barbares, mais en persécutant tantôt les sectateurs de l'antique religion romaine et tantôt leurs frères qui ne pensaient pas comme eux.

Y a-t-il rien de plus horrible et de plus lâche que l'action des prêtres de l'évêque Cyrille, que les chrétiens appellent saint Cyrille? Il y avait dans Alexandrie une fille célèbre par sa beauté et par son esprit; son nom était Hypatie. Élevée par le philosophe Théon,

son père, elle occupait en 415 la chaire qu'il avait eue, et fut applaudie pour sa science autant qu'honorée pour ses mœurs; mais elle était païenne. Les dogues tonsurés de Cyrille, suivis d'une troupe de fanatiques, l'assaillirent dans la rue lorsqu'elle revenait de dicter ses leçons, la traînèrent par les cheveux, la lapidèrent et la brûlèrent, sans que Cyrille le saint leur fit la plus légère réprimande, et sans que Théodose le jeune et la dévote Pulchérie, sa sœur, qui le gouvernait et partageait l'empire avec lui, condamnassent cet excès d'inhumanité. Un tel mépris des lois en cette circonstance eût paru moins étonnant sous le règne de leur aïeul Théodose Ier, qui s'était souillé si lâchement du sang des peuples de Thessalonique (*a*).

CHAPITRE XXXV.

Des sectes et des malheurs des chrétiens jusqu'à l'établissement du mahométisme.

Les disputes, les anathèmes, les persécutions ne cessèrent d'inonder l'église chrétienne. Ce n'était pas

(*a*) Rien ne caractérise mieux les prêtres du christianisme que les louanges prodiguées par eux si long-temps à Théodose et à Constantin. Il est certain que ce Théodose, surnommé le grand et quelquefois le saint, était un des plus méchans hommes qui eussent gouverné l'empire romain, puisqu'après avoir promis une amnistie entière pendant six mois aux citoyens de Thessalonique, ce Cantabre aussi perfide que cruel invita, en 390, ces citoyens à des jeux publics, dans lesquels il fit égorger hommes, femmes, enfans, sans qu'il en réchappât un seul. Peut-on n'être pas saisi de la plus violente indignation contre les panégyristes de ce barbare qui s'extasient sur sa pénitence? Il fut vraiment, disent-ils, plusieurs mois sans entendre la messe. N'est-ce pas insulter à l'humanité entière que d'oser parler d'une telle satisfaction? si les auteurs des massacres d'Irlande avaient passé six mois sans entendre la messe, auraient-ils bien expié leurs crimes? En est-on quitte pour ne point assister à une cérémonie aussi idolâtre que ridicule, lorsqu'on est souillé du sang de sa patrie?

Quant à Constantin, je suis de l'avis du consul Ablavius, qui déclara que Constantin était un Néron. (V. pag. 310.)

assez d'avoir uni dans Jésus la nature divine avec la nature humaine : on s'avisa d'agiter la question si Marie était mère de Dieu. Ce titre de mère de Dieu parut un blasphème à Nestorius, évêque de Constantinople. Son sentiment était le plus probable; mais, comme il avait été persécuteur, il trouva des évêques qui le persécutèrent. On le chassa de son siége au concile d'Éphèse; mais aussi trente évêques de ce même concile déposèrent ce saint Cyrille, l'ennemi de Nestorius; et tout l'Orient fut partagé.

Ce n'était pas assez; il fallut savoir précisément si ce Jésus avait eu deux natures, deux personnes, deux ames, deux volontés; si, quand il fesait les fonctions animales de l'homme, la partie divine s'en mêlait ou ne s'en mêlait pas. Toutes ces questions ne méritaient d'être traitées que par Rabelais, ou par notre cher doyen Swift, ou par Punch (*a*). Cela fit trois partis dans l'empire par le fanatisme d'Eutychès, misérable moine ennemi de Nestorius et combattu par d'autres moines. On voyait dans toutes ces disputes, monastères opposés à monastères, dévotes à dévotes, eunuques à eunuques, conciles à conciles, et souvent empereurs à empereurs.

Pendant que les descendans des Camilles, des Brutus, des Scipions, des Catons, mêlés aux Grecs, et aux barbares, barbottaient ainsi dans la fange de la théologie, et que l'esprit de vertige était répandu sur la face de l'empire romain, des brigands du Nord, qui ne savaient que combattre, vinrent démembrer ce grand colosse devenu faible et ridicule.

(*a*) Appelons les choses par leur nom. On a poussé le blasphème jusqu'à faire un article de foi que Dieu est venu chier et pisser sur la terre; que nous le mangeons après qu'il a été pendu; que nous le chions et que nous le pissons. Et on dispute gravement si c'était la nature divine ou la nature humaine qui chiait et qui pissait! grand Dieu!

Quand ils eurent vaincu, il fallut gouverner des peuples fanatiques; il fallut prendre leur religion, et mener ces bêtes de somme par les licous qu'elles s'étaient faits elles-mêmes.

Les évêques de chaque secte tâchèrent de séduire leurs vainqueurs; ainsi les princes ostrogoths, visigoths et bourguignons, se firent ariens; les princes francs furent athanasiens (*b*).

L'empire romain d'Occident détruit fut partagé en provinces ruisselantes de sang, qui continuèrent à s'anathématiser avec une sainteté réciproque. Il y eut autant de confusion et une abjection aussi misérable dans la religion que dans l'empire.

Les méprisables empereurs de Constantinople affectèrent de prétendre toujours sur l'Italie, et sur les autres provinces qu'ils n'avaient plus, les droits qu'ils croyaient avoir. Mais au septième siècle, il s'éleva une religion nouvelle qui ruina bientôt les sectes chrétiennes dans l'Asie, dans l'Afrique, et dans une grande partie de l'Europe.

Le mahométisme était sans doute plus sensé que le christianisme. On n'y adorait point un Juif en abhorrant les Juifs; on n'y appelait point une Juive mère de Dieu; on n'y tombait point dans le blasphème extravagant de dire que trois dieux font un dieu; enfin on n'y mangeait pas ce dieu qu'on adorait, et on n'allait pas rendre à la selle son créateur. Croire un seul Dieu tout-puissant était le seul dogme; et si on n'y avait pas ajouté que Mahomet est son prophète, c'eût

(*b*) Quel athanasien, quel bon catholique que ce Clovis, qui fit massacrer trois rois ses voisins, pour voler leur argent comptant. Quels bons catholiques que ses fils qui égorgèrent de leurs propres mains leurs neveux au berceau! *By God!* En lisant l'histoire des premiers rois chrétiens, on croit lire l'histoire des rois de Juda et d'Israël, ou celle des voleurs de grands chemins.

été une religion aussi pure, aussi belle que celle des lettrés chinois. C'était le simple théisme, la religion naturelle, et par conséquent la seule véritable. Mais on peut dire que les musulmans étaient en quelque sorte excusables d'appeler Mahomet l'organe de Dieu, puisqu'en effet il avait enseigné aux Arabes qu'il n'y a qu'un Dieu.

Les musulmans, par les armes et par la parole, firent taire le christianisme jusqu'aux portes de Constantinople; et les chrétiens, resserrés dans quelques provinces d'Occident, continuèrent à disputer et à se déchirer.

CHAPITRE XXXVI.

Discours sommaire des usurpations papales (a).

Ce fut un état bien déplorable que celui où l'inondation des barbares réduisit l'Europe. Il n'y eut que le temps de Théodoric et de Charlemagne qui fut signalé par quelques bonnes lois; encore Charlemagne, moitié franc, moitié germain, exerça des barbaries dont aucun souverain n'oserait se souiller aujourd'hui. Il n'y a que de lâches écrivains de la secte romaine qui puissent louer ce prince d'avoir égorgé la moitié des Saxons pour convertir l'autre.

Les évêques de Rome, dans la décadence de la famille de Charlemagne, commencèrent à tenter de s'attribuer un pouvoir souverain, et de ressembler aux califes qui réunissaient les droits du trône et de l'autel.

(a) Milord ne parle pas assez de la tyrannie des papes. Grégoire surtout, surnommé le grand, brûla tous les auteurs latins qu'il put trouver. Il y a encore de lui une lettre à un évêque de Cagliari, dans laquelle il lui dit : *Je veux qu'on force tous les païens de la Sardaigne à se convertir.*

Les divisions des princes et l'ignorance des peuples favorisèrent bientôt leur entreprise. L'évêque de Rome, Grégoire VII, fut celui qui étala ces desseins audacieux avec le plus d'insolence. Heureusement pour nous, Guillaume de Normandie qui avait usurpé notre trône, ne distinguant plus la gloire de notre nation de la sienne propre, réprima l'insolence de Grégoire VII, et empecha quelque temps que nous ne payassions le denier de saint Pierre, que nous avions donné d'abord comme une aumône, et que les évêques de Rome exigeaient comme un tribut.

Tous nos rois n'eurent pas la même fermeté; et lorsque les papes, si peu puissans par leur petit territoire, devinrent les maitres de l'Europe par les croisades et par les moines; lorsqu'ils eurent déposé tant d'empereurs et de rois, et qu'ils eurent fait de la religion une arme terrible qui perçait tous les souverains, notre île vit le misérable roi Jean-sans-terre se déclarer à genoux vassal du pape, faire serment de fidélité aux pieds du légat Pandolphe, s'obliger lui et ses successeurs à payer aux évêques de Rome un tribut annuel de mille marcs (*b*); ce qui fesait presque le revenu de la couronne. Comme un de mes ancêtres eut le malheur de signer ce traité, le plus infâme des traités, je dois en parler avec plus d'horreur qu'un autre; c'est une amende honorable que je dois à la dignité de la nature humaine avilie.

(*b*) Le légat foula à ses pieds l'argent avant de l'emporter. Notre île était alors un pays d'obédience. Nous étions réellement serfs du pape. Quel infâme esclavage! grand Dieu! Nous ne sommes pas assez vengés. Nous avons envoyé des vaisseaux de guerre à Gibraltar, et nous n'en avons pas envoyé au Tibre !

CHAPITRE XXXVII.

De l'excès épouvantable des persécutions chrétiennes.

Il ne faut pas douter que les nouveaux dogmes inventés chaque jour ne contribuassent beaucoup à fortifier les usurpations des papes. Le *hocus pocus* (*a*), ou la transsubstantiation, dont le nom seul est ridicule, s'établit peu à peu, après avoir été inconnu aux premiers siècles du christianisme. On peut se figurer quelle vénération s'attirait un prêtre, un moine qui fesait un dieu avec quatre paroles, et non-seulement un dieu, mais autant de dieux qu'il voulait : avec quel respect voisin de l'adoration ne devait-on pas regarder celui qui s'était rendu le maître absolu de tous ces feseurs de dieux ? Il était le souverain des prêtres ; il l'était des rois; il était dieu lui-même ; et à Rome encore, quand le pape officie, on dit : Le *vénérable* porte le *vénérable*.

Cependant au milieu de cette fange dans laquelle l'espèce humaine était plongée en Europe, il s'éleva toujours des hommes qui protestèrent contre ces nouveautés : ils savaient que dans les premiers siècles de l'église on n'avait jamais prétendu changer du pain en dieu dans le souper du Seigneur ; que la cène faite par Jésus avait été un agneau cuit avec des laitues ; que cela ne ressemblait nullement à la communion de la messe ; que les premiers chrétiens avaient eu les ima-

(*a*) Nous appelons *hocus pocus* un tour de gobelets, un tour de gibecière, un escamotage de charlatan. Ce sont deux mots latins abrégés, ou plutôt estropiés, d'après ces paroles de la messe latine *hoc est corpus meum*.

ges en horreur; que même encore sous Charlemagne, le fameux concile de Francfort les avait proscrites.

Plusieurs autres articles les révoltaient; ils osaient même douter quelquefois que le pape, tout dieu qu'il était, pût de droit divin déposer un roi, pour avoir épousé sa commère ou sa parente au septième degré. Ils rejetaient donc secrètement quelques points de la créance chrétienne, et ils en admettaient d'autres non moins absurdes, semblables aux animaux qu'on prétendit autrefois être formés du limon du Nil, et qui avaient la vie dans une partie de leur corps, tandis que l'autre n'était encore que de la boue.

Mais quand ils voulurent parler, comment furent-ils traités? On avait dans l'Orient employé dix siècles de persécutions, à exterminer les manichéens; et sous la régence d'une impératrice Théodora, dévote et barbare (*b*), on en avait fait périr plus de cent mille dans les supplices. Les Occidentaux entendant confusément parler de ces boucheries, s'accoutumèrent à nommer manichéens tous ceux qui combattaient quelques dogmes de l'église papiste, et à les poursuivre avec la même barbarie. C'est ainsi qu'un Robert de France fit brûler à ses yeux le confesseur de sa femme et plusieurs prêtres.

Quand les Vaudois et les Albigeois parurent, on les appela manichéens, pour les rendre plus odieux.

(*b*) Est-il possible que cette horrible proscription, cette Saint-Barthélemi anticipée soit si peu connue! elle s'est perdue dans la foule. Cependant Fleuri n'omet pas cette horreur dans son livre quarante-huitième, sous l'année 850; il en parle comme d'un événement très-ordinaire. Bayle, à l'article PAULICIENS, aurait bien dû en faire quelque mention; d'autant plus que les pauliciens, échappés à ce massacre, se joignirent aux musulmans, et les aidèrent à détruire ce détestable empire d'Orient, qui savait proscrire, et qui ne savait plus combattre. Mais ce qui met le comble à l'atrocité chrétienne, c'est que cette furie de Théodora fut déclarée sainte, et qu'on a long-temps célébré sa fête dans l'église grecque.

Qui ne connaît les cruautés horribles exercées dans les provinces méridionales de France, contre ces malheureux dont le crime était de nier qu'on pût faire Dieu avec des paroles ?

Lorsque ensuite les disciples de notre Wiclef, de Jean Hus, et enfin ceux de Luther et de Zuingle, voulurent secouer le joug papal, on sait que l'Europe presque entière fut bientot partagée en deux espèces, l'une de bourreaux et l'autre de suppliciés. Les réformés firent ensuite ce qu'avaient fait les chrétiens des quatrième et cinquième siècles; après avoir été persécutés, ils devinrent persécuteurs à leur tour. Si on voulait compter les guerres civiles que les disputes sur le christianisme ont excitées, on verrait qu'il y en a plus de cent. Notre Grande-Bretagne a été saccagée : les massacres d'Irlande sont comparables à ceux de la Saint-Barthélemi; et je ne sais s'il y eut plus d'abominations commises, plus de sang répandu en France qu'en Irlande. La femme de Sir Henry Spotvood (*c*), sœur de ma bisaïeule, fut égorgée avec deux de ses filles.

(*c*) Milord Bolingbroke a bien raison de comparer les massacres d'Irlande à ceux de la Saint-Barthélemi en France; je crois même que le nombre des assassinats irlandais surpassa celui des assassinats français.

Il fut prouvé juridiquement par Henry Shampart, James Shaw, et autres, que les confesseurs des catholiques leur avaient dénoncé l'excommunication et la damnation éternelle, s'ils ne tuaient pas tous les protestans, avec les femmes et les enfans qu'ils pourraient mettre à mort; et que les mêmes confesseurs leur enjoignirent de ne pas épargner le bétail appartenant aux Anglais, afin de mieux ressembler au saint peuple juif, quand Dieu lui livra Jéricho.

On trouva dans la poche du lord Mackguire, lorsqu'il fut pris, une bulle du pape Urbain VIII, du 25 mai 1643, laquelle promettait aux Irlandais la rémission de tous les crimes, et les relevait de tous leurs vœux, excepté de celui de chasteté.

Le chancelier Clarendon et le chevalier Temple disent que depuis l'automne de 1641 jusqu'à l'été de 1643, il y eut cent cinquante mille protestans d'assassinés, et qu'on n'épargna ni les enfans ni les femmes

Ainsi dans cet examen j'ai toujours à venger le genre humain et moi-même.

Que dirai-je du tribunal de l'inquisition qui subsiste encore? Les sacrifices de sang humain qu'on reproche aux anciennes nations, ont été plus rares que ceux dont les Espagnols et les Portugais se sont souillés dans leurs actes de foi.

Est-il quelqu'un maintenant qui veuille comparer ce long amas de destruction et de carnage au martyre de sainte Potamienne, de sainte Barbe, de saint Pionius, et de saint Eustache? Nous avons nagé dans le sang comme des tigres acharnés pendant des siècles, et nous osons flétrir les Trajan et les Antonin du nom de persécuteurs.

Il m'est arrivé quelquefois de représenter à des prêtres l'énormité de toutes ces désolations dont nos aïeux ont été les victimes; ils me répondaient froidement que c'était un bon arbre qui avait produit de mauvais fruits: je leur disais que c'était un blasphème de prétendre qu'un arbre qui avait tant et de si horribles poisons, a été planté des mains de Dieu même. En vérité il n'y a point de prêtre qui ne doive baisser les yeux et rougir devant un honnête homme.

CHAPITRE XXXVIII.

Excès de l'église romaine.

Ce n'est que dans l'église romaine incorporée avec la férocité des descendans des Huns, des Goths et des Vandales, qu'on voit cette série continue de scandales

Un Irlandais, nommé Brook, zélé pour son pays, prétend qu'on n'en égorgea que quarante mille. Prenons un terme moyen, nous aurons quatre-vingt-quinze mille victimes en vingt et un mois.

et de barbaries inconnues chez tous les prêtres des autres religions du monde.

Les prêtres ont partout abusé, parce qu'ils sont hommes. Il fut même et il est encore chez les brames des fripons et des scélérats, quoique cette ancienne secte soit sans contredit la plus honnête de toutes. L'église romaine l'a emporté en crimes sur toutes les sectes du monde parce qu'elle a eu des richesses et du pouvoir.

Elle l'a emporté en débauches obscènes, parce que pour mieux gouverner les hommes elle s'est interdit le mariage, qui est le plus grand frein à l'impudicité *vulgivague* et à la pédérastie.

Je m'en tiens à ce que j'ai vu de mes yeux, et à ce qui s'est passé peu d'années avant ma naissance. Y eut-il jamais un brigand qui respectât moins la foi publique, le sang des hommes, et l'honneur des femmes, que ce Bernard Van-Gallen, évêque de Munster, qui se fesait soudoyer tantôt par les Hollandais contre ses voisins, tantôt par Louis XIV contre les Hollandais? il s'enivra de vin et de sang toute sa vie. Il passait du lit de ses concubines aux champs du meurtre, comme une bête en rut et carnassière. Le sot peuple cependant se mettait à genoux devant lui, et recevait humblement sa bénédiction.

J'ai vu un de ses bâtards, qui, malgré sa naissance, trouva le moyen d'être chanoine d'une collégiale; il était plus méchant que son père et beaucoup plus dissolu : je sais qu'il assassina une de ses maîtresses.

Je demande s'il n'est pas probable que l'évêque marié à une Allemande femme de bien, et son fils né en légitime mariage et bien élevé, auraient mené l'un et l'autre une vie moins abominable. Je demande s'il y a quelque chose au monde plus capable de modérer nos fureurs que les regards d'une épouse et d'une mère res-

pectée, si les devoirs d'un père de famille n'ont pas étouffé mille crimes dans leur germe.

Combien d'assassinats commis par des prêtres n'ai-je pas vus en Italie il n'y a pas quarante ans? je n'exagère point; il y avait peu de jours où un prêtre corse n'allât, après avoir dit la messe, arquebuser son ennemi ou son rival derrière un buisson; et quand l'assassiné respirait encore, le prêtre lui offrait de le confesser et de lui donner l'absolution. C'est ainsi que ceux que le pape Alexandre VI fesait égorger pour s'emparer de leur bien, lui demandaient *unam indulgentiam in articulo mortis.*

Je lisais hier ce qui est rapporté dans nos histoires d'un évêque de Liége du temps de notre Henri V. Cet évêque n'est appelé que *Jean sans pitié.* Il avait un prêtre qui lui servait de bourreau; et après l'avoir employé à pendre, à rouer, à éventrer plus de deux mille personnes, il le fit pendre lui-même.

Que dirai-je de l'archevêque d'Upsal nommé Troll, qui, de concert avec le roi de Danemarck Christian II, fit massacrer devant lui quatre-vingt-quatorze sénateurs, et livra la ville de Stockholm au pillage, une bulle du pape à la main?

Il n'y a point d'état chrétien où les prêtres n'aient étalé des scènes à peu près semblables.

On me dira que je ne parle que des crimes ecclésiastiques, et que je passe sous silence ceux des séculiers. C'est que les abominations des prêtres, et surtout des prêtres papistes, font un plus grand contraste avec ce qu'ils enseignent au peuple; c'est qu'ils joignent à la foule de leurs forfaits un crime non moins affreux s'il est possible, celui de l'hypocrisie; c'est que plus leurs mœurs doivent être pures, plus ils sont coupables. Ils insultent au genre humain; ils persuadent à des imbéciles de s'enterrer vivans dans un monastère.

Ils prêchent une vêture, ils administrent leurs huiles; et au sortir de là ils vont se plonger dans la volupté ou dans le carnage; c'est ainsi que l'église fut gouvernée depuis les fureurs d'Athanase et d'Arius jusqu'à nos jours.

Qu'on me parle avec la même bonne foi que je m'explique; pense-t-on qu'il y ait eu un seul de ces monstres qui ait cru les dogmes impertinens qu'ils ont prêchés? Y a-t-il eu un seul pape qui, pour peu qu'il ait eu de sens commun, ait cru l'incarnation de Dieu, la mort de Dieu, la résurrection de Dieu, la trinité de Dieu, la transsubstantiation de la farine en Dieu, et toutes ces odieuses chimères qui ont mis les chrétiens au-dessous des brutes? certes ils n'en ont rien cru; et parce qu'ils ont senti l'horrible absurdité du christianisme, ils se sont imaginés qu'il n'y a point de Dieu. C'est là l'origine de toutes les horreurs dont ils se sont souillés: prenons-y garde, c'est l'absurdité des dogmes chrétiens qui fait les athées.

CONCLUSION.

Je conclus que tout homme sensé, tout homme de bien, doit avoir la secte chrétienne en horreur. *Le grand nom de théiste, qu'on ne révère pas assez* (*a*), est le seul nom qu'on doive prendre. Le seul évangile qu'on doive lire, c'est le grand livre de la nature, écrit de la main de Dieu, et scellé de son cachet. La seule religion qu'on doive professer est celle *d'adorer Dieu et d'être honnête homme*. Il est aussi impossible que cette religion pure et éternelle produise du mal, qu'il était impossible que le fanatisme chrétien n'en fît pas.

(*a*) *N. B.* Ces paroles sont prises des *Caractéristiques* du lord Shaftesbury.

On ne pourra jamais faire dire à la religion naturelle : *Je suis venue apporter, non pas la paix, mais le glaive.* Au lieu que c'est la première confession de foi qu'on met dans la bouche d'un Juif qu'on a nommé le Christ.

Les hommes sont bien aveugles et bien malheureux de préférer une secte absurde, sanguinaire, soutenue par des bourreaux, et entourée de bûchers; une secte qui ne peut être approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir et des richesses; une secte particulière qui n'est reçue que dans une petite partie du monde, à une religion simple et universelle qui, de l'aveu même des christicoles, était la religion du genre humain du temps de Seth, d'Énoch, de Noé. Si la religion de leurs premiers patriarches est vraie, certes la secte de Jésus est fausse. Les souverains se sont soumis à cette secte, croyant qu'ils en seraient plus chers à leurs peuples, en se chargeant eux-mêmes du joug que leurs peuples portaient. Ils n'ont pas vu qu'ils se fesaient les premiers esclaves des prêtres, et ils n'ont pu encore parvenir dans la moitié de l'Europe à se rendre indépendans.

Et quel roi, je vous prie, quel magistrat, quel père de famille n'aimerait pas mieux être le maître chez lui que d'être l'esclave d'un prêtre?

Quoi! le nombre innombrable des citoyens molestés, excommuniés, réduits à la mendicité, égorgés, jetés à la voirie; le nombre des princes détrônés et assassinés, n'a pas encore ouvert les yeux des hommes! et si on les entr'ouvre, on n'a pas encore renversé cette idole funeste!

Que mettrons-nous à la place? dites-vous: quoi! un animal féroce a sucé le sang de mes proches : je vous dis de vous défaire de cette bête, et vous me demandez ce qu'on mettra à sa place! vous me le demandez!

vous, cent fois plus odieux que les pontifes païens, qui se contentaient tranquillement de leurs cérémonies et de leurs sacrifices; qui ne prétendaient point enchaîner les esprits par des dogmes; qui ne disputèrent jamais aux magistrats leur puissance; qui n'introduisirent point la discorde chez les hommes. Vous avez le front de demander ce qu'il faut mettre à la place de vos fables! Je vous réponds, Dieu, la vérité, la vertu, des lois, des peines et des récompenses. Prêchez la probité et non le dogme. Soyez les prêtres de Dieu, et non d'un homme.

Après avoir pesé devant Dieu le christianisme dans les balances de la vérité, il faut le peser dans celles de la politique. Telle est la misérable condition humaine, que le vrai n'est pas toujours avantageux. Il y aurait du danger et peu de raison à vouloir faire tout d'un coup du christianisme ce qu'on a fait du papisme. Je tiens que dans notre île on doit laisser subsister la hiérarchie établie par un acte de parlement, en la soumettant toujours à la législation civile, et en l'empêchant de nuire. Il serait sans doute à désirer que l'idole fût renversée, et qu'on offrît à Dieu des hommages plus purs; mais le peuple n'en est pas encore digne. Il suffit pour le présent que notre église soit contenue dans ses bornes. Plus les laïques seront éclairés, moins les prêtres pourront faire du mal. Tâchons de les éclairer eux-mêmes, de les faires rougir de leurs erreurs, et de les amener peu à peu jusqu'à être citoyens (*b*).

(*b*) Il n'est pas possible à l'esprit humain, quelque dépravé qu'il puisse être, de répondre un mot raisonnable à tout ce qu'a dit milord Bolingbroke. Moi-même, avec un des plus grands mathématiciens de notre île, j'ai essayé d'imaginer ce que les christicoles pourraient alléguer de plausible, et je ne l'ai pu trouver. Ce livre est un foudre qui écrase la superstition. Tout ce que nos *Divines* (*) ont à faire, c'est de

(*) *Divine* en anglais signifie théologien.

TRADUCTION

D'une lettre de milord Bolingbroke à milord Cornsbury.

Ne soyez point étonné, milord, que Grotius et Pascal aient eu les travers que nous leur reprochons. La vanité, la passion de se distinguer, et surtout celle de dominer sur l'esprit des autres, ont corrompu bien des génies, et obscurci bien des lumières.

Vous avez vu chez nous d'excellens conseillers de lois soutenir les causes les plus mauvaises. Notre Wiston, bon géomètre et très-savant homme, s'est rendu très-ridicule par ses systèmes. Descartes était certainement un excellent géomètre pour son temps; cependant quelles sottises énormes n'a-t-il pas dites en physique et en métaphysique? A-t-on jamais vu un roman plus extravagant que celui de son monde?

Le docteur Clarke passera toujours pour un métaphysicien très-profond, mais cela n'empêche pas que la partie de son livre qui regarde la religion ne soit sifflée de tous les penseurs.

J'ai lu il y a quelques mois le manuscrit du *Commentaire de l'Apocalypse* de Newton, que m'a prêté

ne prêcher jamais que la morale, et de rendre à jamais le papisme exécrable à toutes les nations. Par là ils seront chers à la nôtre. Qu'ils fassent adorer un Dieu, et qu'ils fassent détester une secte abominable fondée sur l'imposture, la persécution, la rapine et le carnage; une secte l'ennemie des rois et des peuples, et surtout l'ennemie de notre constitution, de cette constitution la plus heureuse de l'univers. Il a été donné à milord Bolingbroke de détruire des démences théologiques, comme il a été donné à Newton d'anéantir les erreurs physiques. Puisse bientôt l'Europe entière s'éclairer à cette lumière! *Amen.*

A Londres, le 18 mars 1767. Mallet. (*)

(*) Éditeur des *OEuvres de Bolingbroke.*

son neveu Conduit. Je vous avoue que sur ce livre je le ferais mettre à Bedlam, si je ne savais d'ailleurs qu'il est dans les choses de sa compétence le plus grand homme qu'on ait jamais eu. J'en dirais bien autant d'Augustin, évêque d'Hippone, c'est-à-dire que je le jugerais digne de Bedlam sur quelques-unes de ses contradictions et de ses allégories; mais je ne prétends pas dire que je le regarderais comme un grand homme.

On est tout étonné de lire dans son serment sur le septième psaume ces belles paroles : « Il est clair que » le nombre de quatre a rapport au corps humain, à » cause des quatre élémens; des quatre qualités dont » il est composé, le froid, le chaud, le sec et l'humide. » Le nombre de quatre a rapport au vieil homme et » au vieux *Testament*, et celui de trois a rapport au » nouvel homme et au nouveau *Testament*. Tout se » fait donc par quatre et par trois qui sont sept; et » quand le nombre de sept jours sera passé, le hui- » tième sera le jour du jugement. »

Les raisons que donne Augustin pourquoi Dieu dit à l'homme, aux poissons et aux oiseaux : Croissez et multipliez, et ne le dit point aux autres animaux, sont encore excellentes. Cela se trouve à la fin des *Confessions* d'Augustin, et je vous exhorte à les lire.

Pascal était assez éloquent, et était surtout un bon plaisant. Il est à croire qu'il serait devenu même un profond géomètre; ce qui ne s'accorde guère avec la raillerie et le comique qui règnent dans ses *Lettres provinciales;* mais sa mauvaise santé le rendit bientôt incapable de faire des études suivies. Il était extrêmement ignorant sur l'histoire des premiers siècles de l'église, ainsi que sur presque toute autre histoire. Quelques jansénistes même m'avouèrent, lorsque j'étais à Paris, qu'il n'avait jamais lu l'ancien *Testament* tout entier; et je crois qu'en effet peu d'hommes ont fait

cette lecture, excepté ceux qui ont eu la manie de le commenter.

Pascal n'avait lu aucun des livres des jésuites dont il se moque dans ses lettres. C'étaient des manœuvres littéraires de Port-Royal qui lui fournissaient les passages qu'il tournait si bien en ridicule.

Ses pensées sont d'un enthousiaste, et non d'un philosophe. Si le livre qu'il méditait eût été composé avec de pareils matériaux, il n'eût été qu'un édifice monstrueux bâti sur un sable mouvant. Mais il était lui-même incapable d'élever ce bâtiment, non seulement à cause de son peu de science, mais parce que son cerveau se dérangea sur les dernières années de sa vie, qui fut courte. C'est une chose bien singulière, que Pascal et Abadie, les deux défenseurs de la religion chrétienne que l'on cite le plus, soient tous deux morts fous. Pascal, comme vous savez, croyait toujours voir un précipice à côté de sa chaise, et Abadie courait les rues de Dublin avec tous les petits gueux de son quartier. C'est une des raisons qui ont engagé notre pauvre doyen Swift à faire une fondation pour les fous.

A l'égard de Grotius, il s'en faut beaucoup qu'il eût le génie de Pascal, mais il était savant; j'entends savant de cette pédanterie qui entasse beaucoup de faits, et qui possède quelques langues étrangères. Son traité de la vérité de la religion chrétienne est superficiel, sec, aride, et aussi pauvre en raisonnement qu'en éloquence, supposant toujours ce qui est en question, et ne le prouvant jamais. Il pousse même quelquefois la faiblesse du raisonnement jusqu'au plus grand ridicule.

Connaissez-vous, milord, rien de plus impertinent que les preuves qu'il donne du jugement dernier au chapitre XXII de son premier livre! Il prétend que l'embrasement de l'univers est annoncé dans *Hystaspe* et dans les *Sibylles*. Il fortifie ce beau témoignage des

noms de deux grands philosophes, Ovide et Lucain. Enfin il pousse l'extravagance jusqu'à citer des astronomes, qu'il appelle astrologues, lesquels, dit-il, ont remarqué que le soleil s'approche insensiblement de la terre, ce qui est un acheminement à la destruction universelle (1). Certainement ces astrologues avaient très-mal remarqué; et Grotius les citait bien mal à propos.

Il s'avise de dire, au chap. XIV du premier livre, qu'une des grandes preuves de la vérité et de l'antiquité de la religion des Juifs était la circoncision. C'est une opération, dit-il, si douloureuse, et qui les rendait si ridicules aux yeux des étrangers, qu'ils n'en auraient pas fait le symbole de leur religion, s'ils n'avaient pas su que Dieu l'avait expressément ordonnée.

Il est pourtant vrai que les Ismaélites et les autres Arabes, les Égyptiens, les Éthiopiens, avaient pratiqué la circoncision long-temps avant les Juifs, et qu'ils ne pouvaient se moquer d'une coutume que ces Juifs avaient prise d'eux.

Il s'imagine démontrer la vérité de la secte juive, en fesant une longue énumération des peuples qui croyaient l'existence des ames et leur immortalité. Il ne voit pas que c'est cela même qui démontre visiblement la grossièreté stupide des Juifs, puisque dans leur *Pentateuque*, non-seulement l'immortalité de l'ame est inconnue, mais le mot hébreu qui peut répondre au mot *ame*, ne signifie jamais que la vie animale.

C'est avec le même discernement que Grotius, au chap. XVI, livre premier, pour rendre l'histoire de

(1) Il n'est pas impossible qu'en vertu des perturbations que les planètes causent dans l'orbite de la terre, elle ne se rapproche continuellement du soleil, qu'il n'existe pour la terre une équation séculaire. Cette question ne peut être encore décidée, et il s'en fallait beaucoup qu'on pût en savoir quelque chose du temps de Grotius.

Jonas vraisemblable, cite un mauvais poëte grec, Lycophron, selon lequel Hercule demeura trois jours dans le ventre d'une baleine. Mais Hercule fut bien plus habile que Jonas, car il trouva le secret de griller le foie du poisson, et de faire bonne chère dans sa prison. On ne nous dit pas où il trouva un gril et des charbons; mais c'est en cela que consiste le prodige, et il faut avouer que rien n'est plus divin que ces deux aventures du prophète Jonas et du prophète Hercule.

Je m'étonne que ce savant Batave ne se soit pas servi de l'exemple de ce même Hercule qui passa le détroit de Calpé et d'Abyla dans sa tasse, pour nous prouver le passage de la mer Rouge à pied sec; car assurément il est aussi beau de naviguer dans un gobelet que de passer la mer sans vaisseau.

En un mot, je ne connais guère de livre plus méprisable que ce *Traité de la religion chrétienne* de Grotius. Il me paraît de la force de ses harangues au roi Louis XIII et à la reine Anne sa femme. Il dit à cette reine, lorsqu'elle fut grosse, qu'elle ressemblait à la Juive Anne qui eut des enfans dans sa veillesse. Que les dauphins, en fesant des gambades sur l'eau, annonçaient la fin des tempêtes; et que le petit dauphin dont elle était grosse, en remuant dans son ventre, annonçait la fin des troubles du royaume.

A la naissance du dauphin, il dit à Louis XIII : *La constellation du dauphin est du présage le plus heureux chez les astrologues. Il a autour de lui l'aigle, Pégase, la flèche, le verseur d'eau, et le cygne. L'aigle désigne clairement que le dauphin sera un aigle en affaires; Pégase montre qu'il aura une belle cavalerie; la flèche signifie son infanterie : on voit par le cygne qu'il sera célébré par les poëtes, les historiens et les orateurs; et les neuf*

étoiles qui composent le signe du Dauphin, marquent évidemment les neuf muses qu'il cultivera.

Ce Grotius fit une tragédie de *Joseph* qui est toute entière dans ce grand goût, et une autre tragédie de *Sophonphonée*, dont le style est digne du sujet. Voilà quel était cet apôtre de la religion chrétienne; voilà les hommes qu'on nous donne pour des oracles.

Je crois d'ailleurs l'auteur aussi mauvais politique que mauvais raisonneur. Vous savez qu'il avait la chimère de vouloir réunir toutes les sectes des chrétiens. Il m'importe fort peu que dans le fond il ait été socinien, comme tant de gens le lui ont reproché; je ne me soucie point de savoir s'il a cru Jésus éternellement engendré dans le temps, ou consubstantiel, ou non consubstantiel; ce sont des choses qu'il faut renvoyer avec milord Pierre à l'auteur du Conte du *Tonneau*, et qu'un esprit de votre trempe n'examinera jamais sérieusement. Vous êtes né, milord, pour des choses plus utiles; pour servir votre patrie, et pour mépriser ces rêveries scolastiques, etc.

LETTRE

DE MILORD CORNSBURY

A milord Bolingbroke.

Personne n'a jamais mieux développé que vous, milord, l'établissement et les progrès de la secte chrétienne. Elle ressemble dans son origine à nos quakers. Le platonisme vint bientôt après mêler sa métaphysique chimérique et imposante au fanatisme des galiléens. Enfin le pontife de Rome imita le despotisme des califes. Je crois que depuis notre révolution l'Angle-

terre est le pays où le christianisme fait le moins de mal. La raison en est que ce torrent est divisé chez nous en dix ou douze ruisseaux, soit presbytériens, soit autres dissenters, sans quoi il nous aurait peut-être submergés.

C'est un mal que nos évêques siégent en parlement comme barons; ce n'était pas là leur place. Rien n'est plus directement contraire à l'institut primitif. Mais quand je vois des évêques et des moines souverains en Allemagne, et un vieux godenot à Rome sur le trône des Trajans et des Antonins, je pardonne à nos sauvages ancêtres qui laissèrent nos évêques usurper des baronies.

Il est certain que notre église anglicane est moins superstitieuse et moins absurde que la romaine. J'entends que nos charlatans ne nous empoisonnent qu'avec cinq ou six drogues, au lieu que les montebanks papistes empoisonnent avec une vingtaine.

Ce fut un grand trait de sagesse dans le feu czar Pierre Ier, d'abolir dans ses vastes états la dignité de patriarche. Mais il était le maître; les princes catholiques ne le sont pas de détruire l'idole du pape. L'empereur ne pourrait s'emparer de Rome et reprendre son patrimoine, sans exciter contre lui tous les souverains de l'Europe méridionale. Ces messieurs sont comme le Dieu des chrétiens fort jaloux.

La secte subsistera donc, et la mahométane aussi, pour faire contre-poids. Les dogmes de celle-ci sont bien moins extravagans. L'incarnation et la trinité sont d'une absurdité qui fait frémir.

De tous les rites de la communion papistique, la confession des filles à des hommes est d'une indécence et d'un danger qui ne nous frappe pas assez dans des climats où nous laissons tant de liberté au sexe. Cela

serait abominable dans tout l'Orient. Comment oserait-on mettre une jeune fille tête à tête aux genoux d'un homme, dans des pays où elles sont gardées avec un soin si scrupuleux?

Vous savez quels désordres souvent funestes cette infâme coutume produit tous les jours en Italie et en Espagne. La France n'en est pas exempte. L'aventure du curé de Versailles est encore toute fraîche. Ce drôle volait ses pénitens dans la poche, et débauchait ses pénitentes : on s'est contenté de le chasser; et le duc d'Orléans lui fit une pension. Il méritait la corde.

C'est une plaisante chose que les sacremens de l'église romaine. On en rit à Paris comme à Londres, mais, tout en riant, on s'y soumet. Les Égyptiens riaient sans doute de voir des singes et des chats sur l'autel; mais ils se prosternaient. Les hommes en général ne méritent pas d'être autrement gouvernés. Cicéron écrivit contre les augures; et les augures subsistèrent; ils burent le meilleur vin du temps d'Horace;

Pontificum potiore cœnis.

(Liv. II, ode 14, v. 28.)

Ils le boiront toujours. Ils seront dans le fond du cœur de votre avis; mais ils soutiendront une religion qui leur procure tant d'honneurs et d'argent en public, et tant de plaisir en secret. Vous éclairez le petit nombre, mais le grand nombre sera pour eux. Il en est aujourd'hui dans Rome, dans Londres, dans Paris, dans toutes les grandes villes, en fait de religion, comme dans Alexandrie du temps de l'empereur Adrien. Vous connaissez sa lettre à Servianus écrite d'Alexandrie.

Tous n'ont qu'un Dieu. Chrétiens, juifs et tous les autres, l'adorent avec la même ardeur; c'est l'argent.

Voilà le dieu du pape et de l'archevêque de Kenterbury.

FIN DE L'EXAMEN IMPORTANT, etc., ET DES PIÈCES Y RELATIVES.

DÉFENSE
DE MILORD BOLINGBROKE,

Par le docteur Good Natur'd Wellwisher, chapelain du comte de Chesterfield.

1752.

C'est un devoir de défendre la mémoire des hommes illustres; on prendra donc ici en main la cause de feu milord Bolingbroke, insulté dans quelques journaux à l'occasion de ses excellentes lettres qu'on a publiées.

Il est dit dans les journaux que son nom ne doit point avoir d'autorité en matière de religion et de morale. Quant à la morale, celui qui a fourni à l'admirable Pope tous les principes de son *Essai sur l'homme*, est sans doute le plus grand maître de sagesse et de mœurs qui ait jamais été : quant à la religion, il n'en a parlé qu'en homme consommé dans l'histoire et dans la philosophie. Il a eu la modestie de se renfermer dans la partie historique, soumise à l'examen de tous les savans; et l'on doit croire que si ceux qui ont écrit contre lui avec tant d'amertume, avaient bien examiné ce que l'illustre Anglais a dit, ce qu'il pouvait dire, et ce qu'il n'a point dit, ils auraient plus ménagé sa mémoire.

Milord Bolingbroke n'entrait point dans des discussions théologiques à l'égard de Moïse; nous suivrons son exemple ici en prenant sa défense.

Nous nous contenterons de remarquer que la foi est le plus sûr appui des chrétiens, et que c'est par la foi seule que l'on doit croire les histoires rapportées dans le *Pentateuque*. S'il fallait citer ces livres au tribunal

seul de la raison, comment pourrait-on jamais terminer les disputes qu'ils ont excitées? La raison n'est-elle pas impuissante à expliquer comment le serpent parlait autrefois; comment il séduisit la mère des hommes; comment l'ânesse de Balaam parlait à son maître, et tant d'autres choses sur lesquelles nos faibles connaissances n'ont aucune prise? La foule prodigieuse de miracles qui se succèdent rapidement les uns aux autres, n'épouvante-t-elle pas la raison humaine? Pourra-t-elle comprendre, quand elle sera abandonnée à ses propres lumières, que les prêtres des dieux d'Égypte aient opéré les mêmes prodiges que Moïse, envoyé du vrai Dieu; qu'ils aient, par exemple, changé toutes les eaux d'Egypte en sang, après que Moïse eut fait ce changement prodigieux? Et quelle physique, quelle philosophie suffirait à expliquer comment ces prêtres égyptiens peuvent trouver encore des eaux à métamorphoser en sang, lorsque Moïse avait déjà fait cette métamorphose?

Certes, si nous n'avons pour guide que la lumière faible et tremblante de l'entendement humain, il y a peu de pages dans le *Pentateuque* que nous puissions admettre, suivant les règles établies par les hommes pour juger des choses humaines. D'ailleurs tout le monde avoue qu'il est impossible de concilier la chronologie confuse qui règne dans ce livre; tout le monde avoue que la géographie n'y est pas exacte en beaucoup d'endroits: les noms des villes qu'on y trouve, lesquelles ne furent pourtant appelées de ces noms que long-temps après, font encore beaucoup de peine, malgré la torture qu'on s'est donnée pour expliquer des passages si difficiles.

Quand milord Bolingbroke a appliqué les règles de sa critique au livre du *Pentateuque*, il n'a point pré-

tendu ébranler les fondemens de la religion; et c'est dans cette vue qu'il a séparé le dogmatique d'avec l'historique, avec une circonspection qui devrait lui tenir lieu d'un très-grand mérite auprès de ceux qui l'ont voulu décrier. Ce puissant génie a prévenu ses adversaires en séparant la foi de la raison, ce qui est la seule manière de terminer toutes ces disputes. Beaucoup de savans hommes avant lui, et surtout le P. Simon, ont été de son sentiment; ils ont dit qu'il importait peu que Moïse lui-même eût écrit la *Genèse* et l'*Exode*, ou que des prêtres eussent recueilli, dans des temps postérieurs, les traditions que Moïse avait laissées. Il suffit qu'on croie en ces livres avec une foi humble et soumise, sans qu'on sache précisément quel est l'auteur à qui Dieu seul les a visiblement inspirés pour confondre la raison.

Les adversaires du grand homme dont nous prenons ici la défense, disent *qu'il est aussi-bien prouvé que Moïse est l'auteur du Pentateuque, qu'il l'est qu'Homère a fait l'Iliade.* Ils permettront qu'on leur réponde que la comparaison n'est pas juste. Homère n'a cité dans l'*Iliade* aucun fait qui se soit passé long-temps après lui. Homère ne donne point à des villes, à des provinces, des noms qu'elles n'avaient pas de son temps. Il est donc clair que, si on ne s'attachait qu'aux règles de la critique profane, on serait en droit de présumer qu'Homère est l'auteur de l'*Iliade*, et non pas que Moïse est l'auteur du *Pentateuque*. La soumission seule à la religion tranche toutes ces difficultés; et je ne vois pas pourquoi milord Bolingbroke, soumis à cette religion comme à une autre, a été si vivement attaqué.

On affecte de le plaindre de n'avoir point lu Abadie. A qui fait-on ce reproche? A un homme qui avait pres-

que tout lu ; à un homme qui le cite (*a*). Il méprisait beaucoup Abadie, j'en conviens ; j'avouerai qu'Abadie n'était pas un génie à mettre en parallèle avec le vicomte de Bolingbroke. Il défend quelquefois la vérité avec les armes du mensonge. Il a eu sur la Trinité des sentimens que nous avons jugés erronés, et enfin il est mort en démence à Dublin.

On reproche au lord Bolingbroke de n'avoir point lu le livre de l'abbé Houteville, intitulé : *La religion prouvée par les faits*. Nous avons connu l'abbé Houteville. Il vécut long-temps chez un fermier-général qui avait un très-joli sérail ; il fut ensuite secrétaire de ce fameux cardinal Dubois, qui ne voulut jamais recevoir les sacremens à la mort, et dont la vie a été publique. Il dédia son livre au cardinal d'Auvergne. On rit beaucoup à Paris, où j'étais alors, et du livre, et de la dédicace ; et on sait que les objections qui sont dans ce livre, contre la religion chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Milord Bolingbroke avance que depuis long-temps le christianisme tombe en décadence. Ses adversaires ne l'avouent-ils pas aussi ? Nous prendrons ici la liberté de leur dire, pour le bien de la cause commune, et pour le leur propre, que ce ne sera jamais par des invectives, par des manières de parler méprisantes, jointes à de très-mauvaises raisons, qu'on ramènera l'esprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, et ne persuadent personne. On fait trop légèrement des reproches de débauche et de mauvaise conduite à des philosophes

(*a*) Page 94 du premier tome de ses *Lettres*, à Londres, chez Miller.

qu'on devrait seulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adversaires de milord Bolingbroke le traitent de débauché, parce qu'il communique à milord Cornsbury ses pensées sur l'histoire.

On ne voit pas quel rapport cette accusation peut avoir avec son livre. Un homme qui du fond d'un sérail écrirait en faveur du concubinage, un usurier qui ferait un livre en faveur de l'usure, un Apicius qui écrirait sur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui écrirait contre les lois; de pareils hommes mériteraient sans doute qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits. Mais un homme d'état tel que milord Bolingbroke, vivant dans une retraite philosophique, et faisant servir son immense littérature à cultiver l'esprit d'un seigneur digne d'être instruit par lui, ne méritait certainement pas que des hommes qui doivent se piquer de décence imputassent à ses débauches passées des ouvrages qui n'étaient que le fruit d'une raison éclairée par des études profondes.

Dans quel cas est-il permis de reprocher à un homme les désordres de sa vie? C'est dans ce seul cas-ci peut être, quand ses mœurs démentent ce qu'il enseigne. On aurait pu comparer les sermons d'un fameux prédicateur de notre temps avec les vols qu'il avait faits à milord Gallway, et avec ses intrigues galantes. On aurait pu comparer les sermons du célèbre curé des Invalides, et de Fantin curé de Versailles, avec le procès qu'on leur fit pour avoir séduit et volé leurs pénitentes. On aurait pu comparer les mœurs de tant de papes et d'évêques avec la religion qu'ils soutenaient par le fer et par le feu. On aurait pu mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtards, leurs assassinats, et de l'autre leurs bulles et leurs mandemens. C'est dans de pareilles occasions qu'on est excusable de man-

quer à la charité, qui nous ordonne de cacher les défauts de nos frères. Mais qui a dit au détracteur de milord Bolingbroke qu'il aimait le vin et les filles? Et quand il les aurait aimés, quand il aurait eu autant de concubines que les souverains de l'Asie, en connaîtrait-on davantage le véritable auteur du *Pentateuque?*

Nous convenons qu'il n'y a que trop de déistes. Nous gémissons de voir que l'Europe en est remplie. Ils sont dans la magistrature, dans les armées, dans l'église, auprès du trône et sur le trône même. La littérature en est surtout inondée; les académies en sont pleines. Peut-on dire que ce soit l'esprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs passions qui les réunit? Oserons-nous parler d'eux avec un mépris affecté? Si on les méprisait tant, on écrirait contre eux avec moins de fiel; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui est trop réel, et ces airs de mépris qui sont si faux, ne fassent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux et charitable, soutenu d'une doctrine saine et d'une vraie philosophie, pourrait produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les déistes qui ne sont pas idolâtres, que les papistes à qui on a tant reproché l'idolâtrie? On sifflerait un docteur qui dirait aujourd'hui que c'est le libertinage qui fait des protestans. On rirait d'un protestant qui dirait que c'est la dépravation des mœurs qui fait aller à la messe. De quel droit pouvons-nous dire à des philosophes adorateurs d'un Dieu, qui ne vont ni à la messe ni au prêche, que ce sont des hommes perdus de vices?

Il arrive quelquefois que l'on ose attaquer, avec des invectives indécentes, des personnes qui à la vérité sont assez malheureuses pour se tromper, mais dont la vie pourrait servir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vu des journalistes qui ont même porté l'impru-

dence jusqu'à désigner injurieusement les personnes les plus respectables de l'Europe, et les plus puissantes. Il n'y a pas long-temps que, dans un papier public, un homme emporté par un zèle indiscret (*), ou par quelque autre motif, fit une étrange sortie sur ceux qui pensent *que de sages lois, la discipline militaire, un gouvernement équitable et des exemples vertueux, peuvent servir pour gouverner les hommes, laissant à Dieu le soin de gouverner leurs consiences.*

Un très-grand homme était désigné dans cet écrit périodique en termes peu mesurés. Il pouvait se venger comme homme, il pouvait punir comme prince, il répondit en philosophe : *Il faut que ces misérables soient bien persuadés de nos vertus et surtout de notre indulgence, puisqu'ils nous outragent sans crainte avec tant de brutalité.*

Une telle réponse doit bien confondre l'auteur, quel qu'il soit, qui, en combattant pour la cause du christianisme, a employé des armes si odieuses. Nous conjurons nos frères de se faire aimer pour faire aimer notre religion.

Que peuvent penser en effet, un prince appliqué, un magistrat chargé d'années, un philosophe qui aura passé ses jours dans son cabinet; en un mot tous ceux qui auront eu le malheur d'embrasser le déisme par les illusions d'une sagesse trompeuse, quand ils voient tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits-maîtres, de gens à bons mots et à mauvaises mœurs? Prenons garde que le mépris et l'indignation que de pareils écrits leur inspirent ne les affermissent dans leurs sentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces considérations,

(*) Formey, tome XI de la *Nouvelle Bibliothèque germanique.*

c'est que cette foule de déistes qui couvre l'Europe, est bien plus près de recevoir nos vérités que d'adopter les dogmes de la communion romaine. Ils avouent tous que notre religion est plus sensée que celle des papistes. Ne les éloignons donc pas, nous qui sommes les seuls capables de les ramener; ils adorent un Dieu, et nous aussi; ils enseignent la vertu, et nous aussi. Ils veulent qu'on soit soumis aux puissances; qu'on traite tous les hommes comme des frères; nous pensons de même, nous partons des mêmes principes. Agissons donc avec eux comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, et qui les montrent à ceux qui, descendus de la même origine, savent seulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maison.

Un déiste est un homme qui est de la religion d'Adam, de Sem, de Noé. Jusque-là il est d'accord avec nous. Disons-lui : Vous n'avez qu'un pas à faire de la religion de Noé aux préceptes donnés à Abraham. Après la religion d'Abraham, passez à celle de Moïse, à celle du Messie; et quand vous aurez vu que la religion du Messie a été corrompue, vous choisirez entre Wiclef, Luther, Jean Hus, Calvin, Mélanchthon, Œcolampade, Zuingle, Storek, Parker, Servet, Socin, Fox, et d'autres réformateurs : ainsi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la terre jusqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lu tous ces grands hommes, et qu'il aime mieux être de la religion de Socrate, de Platon, de Trajan, de Marc-Aurèle, de Cicéron, de Pline, etc., nous le plaindrons, nous prierons Dieu qu'il l'illumine, et nous ne lui dirons point d'injures. Nous n'en disons point aux musulmans, aux disciples de Confucius. Nous n'en disons point aux Juifs mêmes, malgré leur crime envers le messie; au contraire nous commerçons avec

eux, nous leur accordons les plus grands priviléges. Nous n'avons donc aucune raison pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un Dieu avec les musulmans, les Chinois, les Juifs, et nous, et qui ne reçoivent pas plus notre théologie que toutes ces nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poussé des cris terribles, dans le temps que d'un côté on vendait les indulgences et les bénéfices, et que de l'autre on dépossédait des évêques et qu'on forçait les portes des cloîtres. Le fiel coulait alors avec le sang; il s'agissait de conserver ou de détruire des usurpations : mais nous ne voyons pas que ni milord Bolingbroke, ni milord Shaftesbury, ni l'illustre Pope, qui a immortalisé les principes de l'un et de l'autre, aient voulu toucher à la pension d'aucun ministre du saint Évangile. Jurieu fit bien ôter une pension à Bayle; mais jamais l'illustre Bayle ne songea à faire diminuer les appointemens de Jurieu. Demeurons donc en repos. Prêchons une morale aussi pure que celle des philosophes, adorateurs d'un Dieu, qui, d'accord avec nous dans ce grand principe, enseignent les mêmes vertus que nous, sur lesquelles personne ne dispute; mais qui n'enseignent pas les mêmes dogmes, sur lesquels on dispute depuis 1700 ans, et sur lesquels on disputera encore.

FIN DE LA DÉFENSE DE MILORD BOLINGBROKE.

DIEU

ET LES HOMMES,

ŒUVRE THÉOLOGIQUE, MAIS RAISONNABLE,

PAR LE DOCTEUR OBERN.

TRADUIT PAR JACQUES AIMON.

1769 (*).

CHAPITRE PREMIER.

Nos crimes et nos sottises.

En général les hommes sont sots, ingrats, jaloux, avides du bien d'autrui, abusant de leur supériorité quand ils sont forts, et fripons quand ils sont faibles.

Les femmes, pour l'ordinaire, nées avec des organes plus déliés, et moins robustes que les hommes, sont plus artificieuses et moins barbares. Cela est si vrai que dans mille criminels qu'on exécute à mort, à peine trouve-t-on trois ou quatre femmes. Il est vrai aussi qu'on rencontre quelques robustes héroïnes aussi cruelles que les hommes; mais ces cas sont assez rares.

Le pouvoir n'est communément entre les mains des hommes, dans les états et dans les familles, que parce

(*) On a dit que cet ouvrage était « *d'un nommé Sissous, qui depuis a pris le nom de Valmore.* »

Voltaire est l'auteur de *Dieu et les Hommes*. Mais deux ans après, on vit paraître *Dieu et l'Homme, par M. de Valmire* (et non Valmore), qui envoya son ouvrage à Voltaire : celui-ci en accusa réception par une lettre du 27 décembre 1771 (corresp. gén.), *à M. Sissous de Valmire, avocat du roi au bailliage de Troyes.*

qu'ils ont le poing plus fort, l'esprit plus ferme, et le cœur plus dur. De tout cela les moralistes de tous les temps ont conclu que l'espèce humaine ne vaut pas grand'chose, et en cela ils ne se sont guère écartés de la vérité.

Ce n'est pas que tous les hommes soient invinciblement portés par leur nature à faire le mal, et qu'ils le fassent toujours. Si cette fatale opinion était vraie, il n'y aurait plus d'habitans sur la terre depuis longtemps. C'est une contradiction dans les termes de dire : Le genre humain est nécessité à se détruire, et il se perpétue.

Je crois bien que de cent jeunes femmes qui ont de vieux maris, il y en a quatre-vingt-dix-neuf, au moins, qui souhaitent sincèrement leur mort; mais vous en trouverez à peine une qui veuille se charger d'empoisonner celui dont elle voudrait porter le deuil. Les parricides, les fratricides, ne sont nulle part communs. Quelle est donc l'étendue et la borne de nos crimes? C'est le degré de violence dans nos passions, le degré de notre pouvoir, et le degré de notre raison.

Nous avons la fièvre intermittente, la fièvre continue avec des redoublemens, le transport au cerveau, mais très-rarement la rage. Il y a des gens qui sont en santé. Notre fièvre intermittente, c'est la guerre entre les peuples voisins. Le transport au cerveau, c'est le meurtre que la colère et la vengeance nous excitent à commettre contre nos concitoyens. Quand nous assassinons nos proches parens, ou que nous les rendons plus malheureux que si nous leur donnions la mort; quand des fanatiques hypocrites allument les bûchers, c'est la rage. Je n'entre point ici dans le détail des autres maladies, c'est-à-dire, des menus crimes innombrables qui affligent la société.

Pourquoi est-on en guerre depuis si long-temps; et pourquoi commet-on ce crime sans aucun remords? On fait la guerre uniquement pour moissonner les blés que d'autres ont semés, pour avoir leurs moutons, leurs chevaux, leurs bœufs, leurs vaches, et leurs petits meubles : c'est à quoi tout se réduit; car c'est là le seul principe de toutes les richesses. Il est ridicule de croire que Romulus ait célébré des jeux dans un misérable hameau entre trois montagnes pelées, et qu'il ait invité à ces jeux trois cents filles du voisinage pour les ravir; mais il est assez certain que lui et ses compagnons prirent les bestiaux et les charrues des Sabins.

Charlemagne fit la guerre trente ans aux pauvres Saxons pour un tribut de cinq cents vaches. Je ne nie pas que pendant le cours de ces brigandages, Romulus et ses sénateurs, Charlemagne et ses douze pairs, n'aient violé beaucoup de filles, et peut-être de gré-à-gré : mais il est clair que le grand but de la guerre était d'avoir des vaches, du foin, et le reste; en un mot de voler.

Aujourd'hui même encore, un héros à une demi-guinée par jour, qui entre avec des héros subalternes à quatre ou cinq sous, au nom de son auguste maître, dans le pays d'un autre auguste souverain, commence par ordonner à tous les cultivateurs de fournir bœufs, vaches, moutons, foin, pain, vin, bois, linge, couvertures, etc. Je lisais ces jours passés dans la petite *Histoire chronologique de la France*, notre voisine, faite par un homme de robe, ces paroles remarquables : *Grand fourrage le* 10 *octobre* 1709, *où le comte de Broglie battit le prince de Lobkovitz;* c'est-à-dire qu'on tua le 10 octobre deux ou trois cents Allemands qui défendaient leurs foins : après quoi les Français, déjà battus à Malplaquet, perdirent la ville de Mons. Voilà sans doute un exploit digne d'éternelle mémoire que ce

fourrage! Mais cette misère fait voir qu'au fond dans toutes les guerres, depuis celle de Troie jusqu'aux nôtres, il ne s'agit que de voler.

Cela est si malheureusement vrai, que les noms de voleur et de soldat étaient autrefois synonymes chez toutes les nations. Consultez le *Miles* de Plaute. *Latrocinatus annos decem mercedem accipio*. J'ai été voleur dix ans, je reçois ma paie. *Le roi Séleucus m'a donné commission de lui lever des voleurs*. Voyez l'ancien *Testament*. *Jephté, fils de Galaad et d'une prostituée, engage des brigands à son service. Abimélec lève une troupe de brigands. David assemble quatre cents voleurs perdus de crimes, etc.*

Quand le chef des malandrins a bien tué et bien volé, il réduit à l'esclavage des malheureux dépouillés qui sont encore en vie. Ils deviennent ou serfs ou sujets, ce qui dans les neuf dixièmes de la terre revient à peu près au même. Genseric usurpe le titre de roi. Il devient bientôt un homme sacré, et il prend nos biens, nos femmes, nos vies, de droit divin, si on le laisse faire.

Joignez à tous ces brigandages publics les innombrables brigandages secrets qui ont désolé les familles; les calomnies, les ingratitudes, l'insolence du fort, la friponnerie du faible; et on conclura que le genre humain n'a presque jamais vécu que dans le malheur, et dans la crainte pire que le malheur même.

J'ai dit que toutes les horreurs qui marchent à la suite de la guerre, sont commises sans le moindre remords. Rien n'est plus vrai. Nul ne rougit de ce qu'il fait de compagnie. Chacun est encouragé par l'exemple; c'est à qui massacrera, à qui pillera le plus; on y met sa gloire. Un soldat, à la prise de Berg-op-zoom, s'écrie : Je suis las de tuer, je vais voler; et tout le monde bat des mains.

Les remords, au contraire, sont pour celui qui,

n'étant pas rassuré par des compagnons, se borne à tuer, à voler en secret. Il en a de l'horreur jusqu'à ce que l'habitude l'endurcisse à l'égal de ceux qui se livrent au crime régulièrement et en front de bandière.

CHAPITRE II.

Remède approuvé par la faculté contre les maladies ci-dessus.

Les nations qu'on nomme *civilisées*, parce qu'elles furent méchantes et malheureuses dans les villes, au lieu de l'être en plein air ou dans des cavernes, ne trouvèrent point de plus puissant antidote contre les poisons, dont les cœurs étaient pour la plupart dévorés, que le recours à un Dieu rémunérateur et vengeur.

Les magistrats d'une ville avaient beau faire des lois contre le vol, contre l'adultère, on les volait eux-mêmes dans leurs logis, tandis qu'ils promulguaient leurs lois dans la place publique; et leurs femmes prenaient ce temps-là pour se moquer d'eux avec leurs amans.

Quel autre frein pouvait-on donc mettre à la cupidité, aux transgressions secrètes et impunies, que l'idée d'un maître éternel qui nous voit, et qui jugera jusqu'à nos plus secrètes pensées? Nous ne savons pas qui le premier enseigna aux hommes cette doctrine. Si je le connaissais, et si j'étais sûr qu'il n'allât point au-delà; qu'il ne corrompît point la médecine qu'il présentait aux hommes, je lui dresserais un autel.

Hobbes dit qu'il le ferait pendre. Sa raison, dit-il, est que cet apôtre de Dieu s'élève contre la puissance publique qu'il appelle le Léviatan, en venant proposer

aux hommes un maître supérieur au Léviatan, à la souveraineté législative.

La sentence de Hobbes me paraît bien dure. Je conviens avec lui, que cet apôtre serait très-punissable, s'il venait dire à notre parlement, ou au roi d'Espagne, ou au sénat de Venise : « Je viens vous annoncer un » Dieu dont je suis le ministre; il m'a chargé de vous » faire mettre en prison à ma volonté, de vous ôter » vos biens, de vous tuer si vous faites la moindre » chose qui me déplaise. Je vous assassinerai, comme » le saint homme Aod assassina Églon, roi de Moabie » et de Juiverie; comme le pontife Joïada assassina » Athalie à la porte aux Chevaux; et comme le sage » Salomon assassina son frère Adoniah, etc., etc., etc. »

J'avoue que, si un prédicateur venait nous parler sur ce ton, soit dans la chambre haute, soit dans la basse, soit dans le Drawing-Room, je donnerais ma voix pour serrer le cou à ce drôle.

Mais si les athées dominaient chez nous, comme on dit que cela est arrivé dans notre ville de Londres du temps de Charles II, et à Rome du temps de Sixte IV, d'Alexandre VI, de Léon X, etc., etc., je saurais très-bon gré à un honnête homme de venir simplement nous dire, comme Platon, Marc-Aurèle, Epictète : MORTELS, IL Y A UN DIEU JUSTE, SOYEZ JUSTES. Je ne vois point du tout de raison de pendre un pareil concitoyen.

Quoique je me pique d'être très-tolérant, j'inclinerais plutôt à punir celui qui nous dirait aujourd'hui : Messieurs et dames, il n'y a point de Dieu; calomniez, parjurez-vous, friponnez, volez, assassinez, empoisonnez, tout cela est égal, pourvu que vous soyez les plus forts ou les plus habiles. Il est clair que cet homme serait très-pernicieux à la société, quoi qu'en ait pu dire le R. P. Malagrida, ci-devant jésuite, qui

a, dit-on, persuadé à toute une famille que ce n'était pas même un péché véniel d'assassiner par derrière un roi de Portugal en certain cas.

CHAPITRE III.

Un Dieu chez toutes les nations civilisées.

Quand une nation est assemblée en société, elle a besoin de l'adoration d'un Dieu, à proportion que les citoyens ont besoin de s'aider les uns les autres. C'est par cette raison qu'il n'y a jamais eu de nation rassemblée sous des lois, qui n'ait reconnu une divinité de temps immémorial.

L'Être suprême s'était-il révélé à ceux qui les premiers dirent qu'il faut aimer et craindre un Dieu, punisseur du crime, et rémunérateur de la vertu? Non, sans doute; Dieu ne parla pas à Thaut, le législateur des Egyptiens, au Brama des Indiens, à l'Orphée de Thrace, au Zoroastre des Perses, etc., etc.; mais il se trouva dans toutes les nations des hommes qui eurent assez de bon sens pour enseigner cette doctrine utile; de même qu'il y eut des hommes qui, par la force de leur raison, enseignèrent l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie.

L'un, en mesurant ses champs, trouva que le triangle est la moitié du carré, et que les triangles, ayant même base et même hauteur, sont égaux. L'autre, en semant, en recueillant, et gardant ses moutons, s'aperçut que le soleil et la lune revenaient à peu près au point d'où ces astres étaient partis, et qu'ils ne s'écartaient pas d'une certaine borne au nord et au midi. Un troisième considéra que les hommes, les animaux, les astres, ne s'étaient pas faits eux-mêmes, et vit qu'il existe un Être suprême. Un quatrième, effrayé des torts que les

hommes se fesaient les uns aux autres, conclut que, s'il y avait un être qui avait fait les astres, la terre et les hommes, cet être devait faire du bien aux honnêtes gens, et punir les méchans. Cette idée est si naturelle et si honnête, qu'elle fut aisément reçue.

La même force de notre entendement qui nous fit connaître l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, qui nous fit inventer des lois, nous fit donc aussi connaître Dieu. Il suffit de deux ou trois bons argumens, tels qu'on en voit dans Platon parmi beaucoup de mauvais, pour adorer la divinité. On n'a pas besoin d'une révélation pour savoir que le soleil, de mois en mois, correspond à des étoiles différentes; on n'a pas besoin de révélation pour comprendre que l'homme ne s'est pas fait lui-même, et que nous dépendons d'un être supérieur, quel qu'il soit.

Mais si des charlatans me disent qu'il y a une vertu dans les nombres; si, en mesurant mes champs, ils me trompent; si, en observant une étoile, ils prétendent que cette étoile fait ma destinée; si, en m'annonçant un Dieu juste, ils m'ordonnent de leur donner mon bien de la part de Dieu, alors je les déclare tous des fripons : et je tâche de me conduire par moi-même avec le peu de raison que Dieu m'a donné.

CHAPITRE IV.

Des anciens Cultes, et en premier lieu de celui de la Chine.

Plus une nation est antique, plus elle a une religion ancienne.

A présent que dans une grande partie de l'Europe on n'a plus de jésuites à flatter ou à détester; à présent qu'il n'y a plus de mérite à combattre leurs opi-

nions les plus ridicules, et que la haine qu'ils avaient assez méritée est éteinte avec eux, il faut bien convenir qu'ils avaient raison quand ils assuraient que le gouvernement chinois n'a jamais été athée. On avança en Europe ce paradoxe impertinent, parce que les jésuites avaient acquis un très-grand crédit à la Chine avant d'en être chassés. On voulait à Paris qu'ils favorisassent l'athéisme à Pékin, parce qu'ils étaient persécuteurs à Paris.

C'est par ce même esprit de parti, c'est par l'extravagance attachée à toutes les disputes pédantesques, que la Sorbonne s'avisait de condamner à la fois, et Bayle qui soutenait qu'une société d'athées pouvait subsister, et les jésuites qu'on accusait d'approuver le gouvernement athée des Chinois; de sorte que ces pédans ridicules de Sorbonne prononçaient à la fois le pour et le contre, le oui et le non, ce qui leur est arrivé presque toujours à eux et à leurs semblables. Ils disaient à Bayle : Il n'est pas possible qu'il y ait dans le monde un peuple d'athées; ils disaient aux jésuites : La cour de Pékin est athée, et vous aussi. Et le jésuite Hardouin leur répondait : Oui, il y a des sociétés d'athées, car vous l'êtes, vous Arnauld, Pascal, Quesnel, et Petit-pied. Cette folie sacerdotale a été assez relevée dans plusieurs bons livres; mais il faut ici découvrir le prétexte qui semblait à nos docteurs occidentaux colorer le reproche d'athéisme qu'ils fesaient à la plus respectable nation de l'Orient. L'ancienne religion chinoise consiste principalement dans la morale, comme celle de Platon, de Marc-Aurèle, d'Épictète, et de tous nos philosophes. L'empereur chinois ne paya jamais des argumentans pour savoir si un enfant est damné, quand il meurt avant qu'on lui ait soufflé dans la bouche; si une troisième personne est faite, ou en-

gendrée, ou procédente; si elle procède d'une première personne, ou de la seconde, ou de toutes les deux à la fois; si une de ces personnes possède deux natures ou une seule; si elle a une ou deux volontés; si la mère d'une de ces personnes est maculée ou immaculée. Ils ne connaissent ni consubstantialité, ni transsubstantiation. Les quarante parlemens chinois qui gouvernent tout l'empire, ne savent rien de toutes ces choses; donc ils sont athées! C'est ainsi qu'on a toujours argumenté parmi les chrétiens. Quand se mettra-t-on à raisonner?

C'est abuser bien étrangement de la stupidité du vulgaire, c'est être bien stupide soi-même, ou bien fourbe et bien méchant, que de vouloir faire accroire que la principale partie de la religion n'est pas la morale. Adorez Dieu, et soyez juste, voilà l'unique religion des lettrés chinois. Leurs livres canoniques, auxquels on attribue près de quatre mille ans d'antiquité, ordonnent que l'empereur trace de ses mains quelques sillons avec la charrue, et qu'il offre à l'être suprême les épis venus de son travail. O Thomas d'Aquin, Scot, Bonaventure; François, Dominique, Luther, Calvin, chanoines de Westminster, enseignez-vous quelque chose de mieux?

Il y a quatre mille ans que cette religion si simple et si noble dure dans toute son intégrité; et il est probable qu'elle est beaucoup plus ancienne : car puisque le grand empereur Fohi, que les plus modérés compilateurs placent au temps où nous plaçons le déluge, observait cette auguste cérémonie de semer du blé, il est bien vraisemblable qu'elle était établie long-temps avant lui. Sans cela n'aurait-on pas dit qu'il en était l'instituteur? Fohi était à la tête d'un peuple innombrable; donc cette nation rassemblée était très-antérieure à Fohi; donc elle avait depuis très-long-temps

une religion : car quel grand peuple fut jamais sans religion ? il n'en est aucun exemple sur la terre.

Mais ce qui est unique et admirable, c'est que dans la Chine l'empereur a toujours été pontife et prédicateur. Les édits ont toujours été des exhortations à la vertu. L'empereur a toujours sacrifié au Tien, au Chang-Ti. Point de prêtre assez insolent pour lui dire : *Il n'appartient qu'à moi de sacrifier, de prier Dieu en public. Vous touchez à l'encensoir, vous osez prier Dieu vous-même, vous êtes un impie.*

Le bas peuple fut sot et superstitieux à la Chine comme ailleurs. Il adora dans les derniers temps des dieux ridicules. Il s'éleva plusieurs sectes depuis environ trois mille ans, le gouvernement sage et tolérant les a laissées subsister : uniquement occupé de la morale et de la police, il ne trouva pas mauvais que la canaille crût des inepties, pourvu qu'elle ne troublât point l'état, et qu'elle obéît aux lois. La maxime de ce gouvernement fut toujours : *Crois ce que tu voudras, mais fais ce que je t'ordonne.*

Lors même que, dans les premiers jours de notre ère vulgaire, je ne sais quel misérable nommé Fo prétendit être né d'un éléphant blanc par le côté gauche, et que ses disciples firent un dieu de ce pauvre charlatan, les quarante parlemens du royaume souffrirent que la populace s'amusât de cette farce. Aucune des bêtises populaires ne troubla l'état ; elles ne lui firent pas plus de mal que les *Métamorphoses d'Ovide* et *l'Ane d'Apulée* n'en firent à Rome. Et nous malheureux, et nous ! que d'inepties, que de sottises, que de trouble et de carnage ! L'histoire chinoise n'est souillée d'aucun trouble religieux. Nul prophète qui ameutât le peuple, nul mystère qui portât le ravage dans les ames. Confutzée fut le premier des médecins, parce

qu'il ne fut jamais charlatan. Et nous, misérables! et nous!

CHAPITRE V.

De l'Inde, des Brachmanes, de leur Théologie imitée très-tard par les juifs, et ensuite par les chrétiens.

La religion des brachmanes est encore plus ancienne que celle des Chinois. Du moins les brachmanes le protestent; ils conservent un livre qu'ils prétendent écrit plus de trois mille ans avant notre ère vulgaire dans la langue du *Hanscrit*, que quelques-uns entendent encore. Personne ne doute, au moins chez les brachmanes modernes, que ce livre, si sacré pour eux, ne soit très-antérieur au *Veidam* si célèbre dans toute l'antiquité. Le livre dont je parle s'appelle le *Shasta*. Il fut la règle des Indiens pendant quinze cents ans, jusqu'au temps où les brachmanes, étant devenus plus puissans, donnèrent pour règle le *Veidam*, nouveau livre fondé sur l'ancien *Shasta;* de sorte que ces peuples ont eu une première et une seconde loi (*a*).

La première loi des Indiens semble être l'origine de la théologie de plusieurs autres nations.

C'est dans le *Shasta* qu'on trouve un Être suprême qui a débrouillé le chaos, et qui a formé des créatures célestes. Ces demi-dieux se sont révoltés contre le grand Dieu, qui les a bannis de son séjour pendant un grand nombre de siècles. Et il est à remarquer que la moitié des demi-dieux resta fidèle à son souverain.

C'est visiblement ce qui a donné lieu depuis, chez

(*a*) Voyez le livre de M. Holwell qui a demeuré trente ans avec les brames.

les Grecs, à la fable des géans qui combattirent contre Zeus le maître des dieux. Hercule et d'autres dieux prirent le parti de Zeus. Les géans vaincus furent enchaînés.

Observons ici que les Juifs, qui ne formèrent un corps de peuples que plusieurs siècles après les Indiens, n'eurent aucune notion de cette théologie mystique; on n'en trouve nulle trace dans la *Genèse*. Ce ne fut que dans le premier siècle de notre ère, qu'un faussaire très-mal adroit, soit juif, soit demi-juif et demi-chrétien, ayant appris quelque chose de la religion des brachmanes, fabriqua un écrit qu'il osa attribuer à Énoch; c'est dans le livre d'Énoch qu'il est parlé de la rébellion de quelques puissances célestes que ce faussaire appelle anges. Semexiah était, dit-il, à leur tête. Araciel et Chababiel étaient ses lieutenans-généraux. Les anges fidèles Michel, Raphaël, Gabriel, Uriel. C'est enfin sur ce fatras du livre prétendu d'Énoch que Milton a bâti son singulier poëme du *Paradis perdu*. Voilà comme toutes les fables ont fait le tour du monde.

Quel lecteur sensé pourra maintenant observer sans étonnement que la religion chrétienne est uniquement fondée sur cette chute des anges, dont il n'est pas dit un seul mot dans l'ancien *Testament?* On attribue à Simon Barjone, surnommé Pierre, une lettre dans laquelle on lui fait dire que Dieu *n'a pas épargné les anges qui ont péché; mais qu'il les a jetés dans le Tartare avec les cables de l'enfer* (*b*). On ne sait si, par *anges pécheurs*, l'auteur entend des grands de la terre, et si, par le mot de *pécheurs* il peut entendre des esprits célestes révoltés contre Dieu. On est encore très-étonné que Simon Barjone, né en Galilée, con-

(*b*) Épître II, chap. II.

naisse le Tartare; et qu'on traduise ainsi au hasard des choses si graves.

En un mot, ce n'est que dans quatre lignes attribuées à Simon Barjone qu'on trouve quelque faible idée de la chute des anges, de ce premier fondement de toute la religion chrétienne.

On a conclu depuis, que le capitaine de ces anges rebelles, devenus diables, était un nommé Lucifer. Et pourquoi? parce que l'étoile de Vénus, l'étoile du matin s'appelait quelquefois en latin Lucifer. On a trouvé dans Isaïe une parabole contre le roi de Babylone. Isaïe lui-même appelle cette apostrophe *parabole.* Il donne à ce roi et à ses exacteurs le titre de *verge de fer, de bâton des impies.* Il dit que les cèdres et les sapins se réjouissent de la mort de ce roi; il dit que les géans lui ont fait compliment quand il est venu en enfer. *Comment es-tu tombé du ciel, dit-il, toi qui semblais l'étoile de Vénus, et qui te levais le matin? comment es-tu tombé par terre, toi qui frappais les nations? etc.*

Il a plu aux traducteurs de rendre ainsi ce passage: Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer? Les commentateurs n'ont pas manqué d'en conclure que ce discours est adressé au diable; que le diable est Lucifer; que c'est lui qui s'était révolté contre Dieu; que c'est lui qui est en enfer pour jamais; que, pour avoir des compagnons, il persuada à Ève de manger du fruit de la science du bien et du mal; qu'il a damné ainsi le genre humain, et que toute l'économie de notre religion roule sur Lucifer. O grand pouvoir de l'équivoque!

L'allégorie des anges révoltés contre Dieu, est originairement une parabole indienne, qui a eu cours long-temps après dans presque tout l'Occident, sous cent déguisemens différens.

CHAPITRE VI.

De la Métempsycose, des veuves qui se brûlent, de François Xavier, et de Warburton.

Les Indiens sont le premier peuple qui ait montré un esprit inventif. Qu'on en juge par le jeu des échecs et du trictrac, par les chiffres que nous leur devons, enfin par des voyages que de temps immémorial on fit chez eux pour s'instruire comme pour commercer.

Ils eurent le malheur de mêler à leurs inventions des superstitions, dont les unes sont ridicules, les autres abominables. L'idée d'une ame distincte du corps, l'éternité de cette ame, la métempsycose, sont de leur invention. Ce sont là sans doute de belles idées; il y a plus d'esprit que dans l'*Utopie* et dans l'*Argénis*, et même dans les *Mille et une nuits*. La doctrine de la métempsycose surtout n'est ni absurde ni inutile.

Dès qu'ils admirent des ames, ils virent combien il serait impertinent d'occuper continuellement l'Être suprême à créer des ames nouvelles à mesure que les animaux s'accoupleraient. Ce serait mettre Dieu éternellement aux aguets pour former vite un esprit, à l'instant que la semence d'un corps mâle est dardée dans la matrice d'un corps femelle. Il aurait bien des affaires s'il fallait créer des ames à la fois pour tous les rendez-vous de notre monde, sans compter les autres; et que deviendraient ces ames quand le fœtus périt? c'est pourtant là l'opinion ou plutôt le vain discours de nos théologiens. Ils disent que Dieu crée une ame pour chaque fœtus, mais que ce n'est qu'au bout de six semaines. Ridicule pour ridicule, celui des brachmanes fut plus ingénieux. Les ames sont éternelles; elles pas-

sent sans cesse d'un corps à un autre. Si votre ame a été méchante dans le corps d'un tyran, elle sera condamnée à entrer dans celui d'un loup qui sera sans cesse poursuivi par des chiens, et dont la peau servira de vêtement à un berger.

Il y a dans cet antique système, de l'esprit et de l'équité. Mais pourquoi tant de vaines cérémonies auxquelles les brames s'assujettissent encore pendant toute leur vie? pourquoi tenir en mourant une vache par la queue? et surtout pourquoi, depuis plus de trois mille ans, les veuves indiennes se font-elles un point d'honneur et de religion de se brûler sur le corps de leurs maris?

J'ai lu d'un bout à l'autre les rites des brames anciens et nouveaux dans le livre du *Cormoveidam.* Ce ne sont que des cérémonies fatigantes, des idées mystiques de contemplation et d'union avec Dieu; mais je n'y ai rien vu qui ait le moindre rapport à la queue de vache qui sanctifie les Indiens à la mort. Je n'y ai pas lu un seul mot concernant le précepte ou le conseil donné aux veuves de se brûler sur le bûcher de leurs époux. Apparemment ces deux coutumes anciennes, l'une extravagante, l'autre horrible, ont été d'abord pratiquées par quelques cerveaux creux; et d'autres cerveaux encore plus creux enchérirent sur lui. Une femme s'arrache les cheveux, se meurtrit le visage à la mort de son mari. Une seconde se fait quelques blessures, une troisième se brûle, et avant de se brûler, elle donne de l'argent aux prêtres. Ceux-ci ne manquent pas d'exhorter les femmes à suivre un si bel exemple. Bientôt il y a de la honte à ne se pas brûler. Toutes les coutumes révoltantes n'ont guère eu d'autre origine. Les législateurs sont d'ordinaire des gens d'assez bon sens, qui ne commandent rien qui soit trop absurde et trop contraire à la nature. Ils augmentent

seulement la vogue d'un usage singulier quand il est déjà reçu. Mahomet n'invente point la circonscision, mais il la trouve établie. Il avait été circoncis lui-même. Numa n'ordonne rien d'impertinent, ni de révoltant. On ne lit point que Minos ait donné aux Crétois des préceptes ridicules; mais il y a des peuples plus enthousiastes que les autres, chez qui on outre et on défigure tous les préceptes des premiers législateurs; et nous en avons de terribles exemples chez nous. Les usages extravagans et barbares s'établissent tout seuls; il n'y a qu'à laisser faire le peuple.

Ce qui est très-remarquable, c'est que ces mêmes brachmanes, qui sont d'une antiquité si reculée, sont les seuls prêtres dans le monde qui aient conservé à la fois leurs anciens dogmes et leur crédit. Ils forment encore la première tribu, la première caste, depuis le rivage du Gange jusqu'aux côtes de Coromandel et de Malabar. Ils ont gouverné autrefois. Leurs cérémonies actuelles en font foi encore. Le *Cormoveidam* ordonne qu'à la naissance du fils d'un brame, on lui dise gravement : *Vis pour commander aux hommes.*

Ils ont conservé leurs anciens emblèmes; notre célèbre Holwell, qui a vécu trente ans parmi eux, nous a donné les estampes de leurs hiéroglyphes. La vertu y est représentée montée sur un dragon. Elle a dix bras pour résister aux dix principaux vices. C'est surtout cette figure que les missionnaires papistes n'ont pas manqué de prendre pour le diable, tant ces messieurs étaient équitables et savans.

L'évêque Warburton nous assure que le jésuite Xavier, dans une de ses lettres, prétend qu'un brame de ses amis lui dit en confidence : *Il est vrai qu'il y a un Dieu, et nos pagodes ne sont que des représentations des mauvais génies; mais gardez-vous bien de le dire au peuple. La politique veut qu'on l'en-*

tretienne dans l'ignorance de toute divinité. Xavier aurait eu bien peu de bon sens et beaucoup d'effronterie en écrivant une si énorme sottise. Je n'examine point comment il avait pu en peu de temps se rendre capable de converser familièrement dans la langue du Malabar, et avoir pour intime ami un brame qui devait se défier de lui; mais il n'est pas possible que ce brame se soit décrié lui-même si indignement. Il est encore moins possible qu'il ait dit que, par politique, il faut rendre le peuple athée. C'est précisément tout le contraire : François-Xavier, l'apôtre des Indes, aurait très-mal entendu, ou aurait menti. Mais c'est Warburton qui a très-mal lu, et qui a mal rapporté ce qu'il a lu, ce qui lui arrive très-souvent.

Voici mot pour mot ce qui dit Xavier dans le recueil de ses *Lettres choisies*, imprimé en français à Varsovie, chez Veidman, en 1739, pages 36 et 37.

« Un brachmane savant........ me dit comme un » grand secret, premièrement que les docteurs de cette » université fesaient jurer leurs écoliers de ne jamais » révéler leurs mystères; qu'il me les découvrirait » pourtant en faveur de l'amitié qu'il avait pour moi. » Un de ces mystères fut qu'il n'y a qu'un Dieu, créa- » teur du ciel et de la terre, lequel il faut adorer : » car les idoles ne sont que les représentations des » démons; que les brachmanes ont de certains mé- » moires comme des monumens de leur écriture sainte, » où ils tiennent que les lois divines sont contenues, » et que les maîtres se servent, en enseignant, d'une » langue inconnue au vulgaire, comme est parmi nous » la langue latine. Il m'expliqua fort clairement ces » divins préceptes l'un après l'autre, qu'il serait long » et hors de propos de vous écrire. Les sages célèbrent » le jour du dimanche comme une fête, et font ce » jour-là, de temps en temps, cette prière en leur

» langue : *Mon Dieu, je vous adore, et j'implore*
» *votre secours pour jamais*, qu'ils répètent souvent
» à voix basse, parce qu'ils sont obligés par serment
» de garder le secret........ Il me pria enfin de lui ap-
» prendre les principaux mystères de la religion chré-
» tienne, me promettant de n'en parler jamais....... Je
» lui expliquai seulement avec soin cette parole de
» Jésus-Christ, qui contient un abrégé de notre foi :
» *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé.* »

Cette lettre est bien plus curieuse que ne le croit Warburton qui l'a falsifiée. Premièrement, on y voit que les brachmanes adorent un Dieu suprême et ne sont point idolâtres. Secondement, la formule de prière des brachmanes est admirable. Troisièmement, la formule que lui oppose Xavier ne fait rien à la question, et est très-mal appliquée. Le brachmane dit qu'il faut adorer; l'autre répond qu'il faut croire, et il ajoute qu'il faut être baptisé. La religion du brachmane est celle du cœur; celle de l'apôtre convertisseur est la religion des cérémonies; et de plus, il fallait que ce convertisseur fût bien ignorant, pour ne pas savoir que le baptême était un des anciens usages des Indes, et qu'il a précédé le nôtre de plusieurs siècles. On pourrait dire que c'était au brachmane à convertir Xavier, et que ce Xavier ne devait pas réussir à convertir le brachmane.

Plus nous avancerons dans la connaissance des nations qui peuplent la terre, plus nous verrons qu'elles ont presque toutes un Dieu suprême. Nous fîmes la paix il y a deux ans (*c*) dans la Caroline avec les Chiroquois; leur chef, que nous appelons le petit Carpenter, dit au colonel Grant ces propres mots : *Les*

(*c*) C'était en 1760; ainsi l'auteur écrivait en 1762 (*).

(*) En 1769.

Anglais sont plus blancs que nous; mais un seul Dieu est notre commun père; le Tout-Puissant a créé tous les peuples, il les aime également.

Que le discours du petit Carpenter est au-dessus des dogmatiques barbares et impies qui ont dit : *Il n'y a qu'un peuple choisi qui puisse plaire à Dieu!*

CHAPITRE VII.

Des Chaldéens.

On n'est pas assez étonné de dix-neuf cent trois ans d'observations astronomiques que les Chaldéens remirent entre les mains d'Alexandre.

Cette suite qui remonte à deux mille deux cent cinquante ans, ou environ, avant notre ère, suppose nécessairement une prodigieuse antiquité précédente. On a remarqué ailleurs que pour qu'une nation cultive l'astronomie, il faut qu'elle ait été des siècles sans la cultiver. Les Romains n'ont eu une faible connaissance de la sphère que du temps de Cicéron.

Cependant ils ne pouvaient avoir recours aux Grecs depuis long-temps. Les Chaldéens ne dûrent leurs connaissances qu'à eux-mêmes. Ces connaissances vinrent donc fort tard. Il fallut perfectionner tous les arts mécaniques avant d'avoir un collége d'astronomes. Or, en accordant que ce collége ne fut fondé que deux mille ans avant Alexandre, ce qui est un espace bien court, sera-ce trop que de donner deux mille ans pour l'établissement des autres arts avec la fondation de ce collége?

Certainement il faut plus de deux mille ans à des hommes, comme on l'a souvent observé, pour inventer un langage, un alphabet, pour se former dans l'art d'écrire, pour dompter les métaux. Ainsi quand on dira

que les Chaldéens avaient au moins quatre mille ans d'antiquité au temps d'Alexandre, on sera très-circonspect et très-modéré. Ils avaient alors une ère de quatre cent soixante et dix mille ans. Nous leur en retranchons tout d'un coup quatre cent soixante et six mille; cela est assez rigoureux. Mais, nous dira-t-on, malgré cet énorme retranchement, il se trouve que les Chaldéens formaient déjà un peuple puissant mille ans avant notre déluge. Ce n'est pas ma faute, je ne puis qu'y faire. Commencez par vous accorder sur votre déluge, que votre *Bible* hébraïque, celle des Samaritains, celle des prétendus *Septante*, placent dans des époques qui diffèrent d'environ sept cents années. Accordez plus de soixante systèmes sur votre chronologie, et vous vous moquerez ensuite des Chaldéens.

Quelle était la religion des Chaldéens avant que les Perses conquissent Babylone, et que la doctrine de Zoroastre se mêlât avec celle des mages de Chaldée? C'était le sabisme, l'adoration d'un Dieu, et la vénération pour les étoiles regardées dans une partie de l'Orient comme des dieux subalternes.

Il n'y a point de religion dans laquelle on ne voie un Dieu suprême à la tête de tout. Il n'y en a point aussi qui ne soit instituée pour rendre les hommes moins méchans.

Je ne vois pas pourquoi le chaldaïsme, le sabisme, pourrait être regardé comme une idolâtrie. Premièrement, une étoile n'est point une idole, une image; c'est un soleil comme le nôtre. Secondement, pourquoi ne pas vénérer Dieu dans ces admirables ouvrages, par qui nous réglons nos saisons et nos travaux? Troisièmement, toute la terre croyait que nos destinées dépendaient de l'arrangement des constellations. Cette erreur supposée, et les mages étant malheureusement astrologues de profession, il leur

était bien pardonnable d'offrir quelques prières à ces grands corps lumineux, dans lesquels la puissance du grand Être se manifeste avec tant de majesté. Les astres valent bien saint Roch, saint Pancrace, saint Fiacre, sainte Ursule, sainte Potamienne, dont les catholiques romains adorent à genoux les prétendus ossemens. Les planètes valent bien des morceaux de bois pouri qu'on appelle la *vraie croix*. Encore une fois, que les papistes ne se moquent de personne, et gardons-nous-en bien aussi; car si nous valons mieux qu'eux, ce n'est pas de beaucoup.

Les mages chaldéens enseignaient la vertu comme tous les autres prêtres, et ne la pratiquaient pas davantage.

CHAPITRE VIII.

Des anciens Persans et de Zoroastre.

Tandis que les Chaldéens connaissaient si bien la vertu des étoiles, et qu'ils enseignaient, comme a fait depuis l'*Almanach de Liége*, quel jour il fallait se rogner les ongles, les anciens Persans n'étaient pas si habiles; mais ils adoraient un Dieu comme les Chaldéens, et révéraient dans le feu l'emblème de la Divinité.

Soit que ce culte leur eût été enseigné par un Zerdusth, que les Grecs qui changèrent tous les noms asiatiques, appelèrent long-temps après Zoroastre; soit qu'il y ait eu plusieurs Zoroastres, soit qu'il n'y en ait eu aucun, toujours est-il certain que les Perses furent les premiers qui entretinrent le feu sacré, et qu'ils admirent un lieu de délices en faveur des justes, et un enfer pour les méchans, un bon principe qui était Dieu, et un mauvais principe dont nous

est venu le diable. Ce mauvais principe, cet Arimane, ce Sathan, n'était ni Dieu, ni coéternel avec Dieu; mais enfin il existait. Et il était bien naturel d'admettre un mauvais principe, puisqu'il y a tant de mauvais effets.

Les Persans n'avaient d'abord ni autel ni temple; ils n'en eurent que quand ils s'incorporèrent aux Babyloniens vaincus par eux; ainsi que les Francs n'en eurent que quand ils eurent subjugué les Gaulois. Ces anciens Perses entretenaient seulement le feu sacré dans des antres écartés; ils l'appelaient Vesta.

Ce culte passa long-temps après chez d'autres nations; il s'introduisit à la fin jusque chez les Romains, qui prirent Vesta pour une déesse. Toutes les anciennes cérémonies sont presque fondées sur des méprises.

Lorsque les Perses conquirent le royaume de Babylone, la religion des vainqueurs se mêla avec celle des vaincus, et prévalut même beaucoup. Mais les Chaldéens restèrent toujours en possession de dire la bonne aventure.

Il est constant que les uns et les autres crurent l'immortalité de l'ame sans savoir mieux que nous ce que c'est que l'ame. Quand on n'en aurait pas de preuves dans le livre du *Sadder*, qui contient la doctrine des anciens Perses, il suffirait, pour en être convaincu, de jeter les yeux sur les ruines de Persépolis, dont nous avons plusieurs dessins très-exacts. On y voit des tombeaux d'où sortent des têtes accompagnées chacune de deux ailes étendues; elles prennent toutes leur vol vers le ciel.

De toutes les religions que nous avons jusqu'à présent parcourues, il n'y a que celle de la Chine qui n'admette pas l'immortalité de l'ame; et remarquez que ces anciennes religions subsistent encore. Celle

du gouvernement de la Chine s'est conservée dans toute son intégrité; celle des brachmanes règne encore dans la presqu'île de l'Inde; celle de Zoroastre ne s'est point démentie, quoique ceux qui la professent soient dispersés.

CHAPITRE IX.

Des Phéniciens et de Sanchoniathon, antérieur au temps où l'on place Moïse.

Les peuples de la Phénicie ne doivent pas être si anciens que ceux dont nous avons parlé. Ils habitaient une côte de la Méditerranée, et cette côte était fort stérile. Il est vrai que cette stérilité même servit à la grandeur de ces peuples. Ils furent obligés de faire un commerce maritime qui les enrichit. Ces nouveaux courtiers de l'Asie pénétrèrent en Afrique, en Espagne, et jusque dans notre Angleterre. Sidon, Tyr, Biblos, Bérith, devinrent des villes opulentes. Mais il fallait bien que la Syrie, la Chaldée, la Perse, fussent des états déjà très-considérables avant que les Phéniciens eussent essayé de la navigation; car pourquoi auraient-ils entrepris des voyages si hasardeux, s'ils n'avaient pas eu des voisins riches auxquels ils vendaient les productions des terres éloignées. Cependant les Tyriens avaient un temple dans lequel Hérodote entra, et qu'il dit avoir deux mille trois cents ans d'antiquité; ainsi il avait été bâti environ deux mille huit cents ans avant notre ère vulgaire; ainsi, par ce calcul, le temple de Tyr subsista près de dix-huit cents ans avant celui de Salomon (en adoptant le calcul de la *Vulgate*).

Les Phéniciens, étant de si grands commerçans, cultivèrent nécessairement l'art de l'écriture; ils tin-

rent des registres, ils eurent des archives, leur pays fut même appelé *le pays des lettres*. Il est prouvé qu'ils communiquèrent aux Grecs leur alphabet; et lorsque les Juifs vinrent s'établir très-long-temps après sur leurs confins, ces étrangers prirent leur alphabet et leur écriture. Vous trouvez même dans *l'Histoire de Josué*, qu'il y avait sur la frontière de la Phénicie, dans la contrée nommée par les seuls Juifs Canaan, une ville qu'on appelait *la ville des lettres*, *la ville des livres*, *Cariath Sepher*, qui fut prise et presque détruite par le brigand Othoniel, à qui le brigand Caleb, compagnon du brigand Josué, donna sa fille Oxa pour récompense (*d*).

Un des plus curieux monumens de l'antiquité est sans doute l'histoire de Sanchoniathon le Phénicien, dont il nous reste des fragmens précieux conservés dans *Eusèbe*. Il est incontestable que cet auteur écrivit long-temps avant l'irruption des Hébreux dans le pays de Canaan. Une preuve sans réplique, c'est qu'il ne parle pas des Hébreux. S'ils étaient déjà venus chez les Cananéens, s'ils avaient mis à feu et à sang le pays de Sanchoniathon même, s'ils avaient exercé dans son voisinage des cruautés dont il n'y a guère d'exemples dans l'ancienne histoire, il est impossible que Sanchoniathon eût passé sous silence des événemens auxquels il devait prendre le plus grand intérêt. S'il y avait eu un Moïse avant lui, il est bien certain qu'il n'aurait pas oublié ce Moïse et ces prodiges épouvantables opérés en Égypte. Il était donc évidemment antérieur au temps où l'on place Moïse. Il écrivit donc sa *Cosmogonie* long-temps avant que les Juifs eussent leur *Genèse*.

Au reste, il ne faut pas s'étonner qu'on ne trouve

(*d*) *Juges*, chap. I.

dans cette *Cosmogonie* de l'auteur phénicien aucun des noms cités dans la *Genèse* juive. Nul écrivain, nul peuple, n'a connu les noms d'Adam, de Caïn, d'Abel, d'Énoch, de Mathusalem, de Noé. Si un seul de ces noms avait été cité par Sanchoniathon ou par quelque écrivain de Syrie, ou de Chaldée, ou d'Égypte, l'historien Joséphe n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Il dit lui-même dans sa réponse à Appion, qu'il a consulté tous les auteurs étrangers qui ont parlé de sa nation; et quelque effort qu'il fasse, il n'en peut trouver un seul qui parle des miracles de Moïse; pas un seul qui rappelle un mot de la *Genèse* ou de l'*Exode*.

Ajoutons à ces preuves convaincantes que s'il y avait eu un seul mot dans Sanchoniathon ou dans quelque autre auteur étranger en faveur de l'histoire juive, Eusèbe, qui fait armes de tout, dans sa *Préparation évangélique*, eût cité ce témoignage avec emphase. Mais ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin cette recherche; il suffit de montrer que Sanchoniathon écrivit dans sa langue long-temps avant que les Juifs pussent seulement la prononcer.

Ce qui rend encore les fragmens de Sanchoniathon très-recommandables, c'est qu'il consulta les prêtres les plus savans de son pays, et entre autres Gérombal prêtre d'Iaho dans la ville de Bérith. Ce nom d'Iaho, qui signifie Dieu, est le nom sacré, qui fut long-temps après adopté par les Juifs.

L'ouvrage de Sanchoniathon est encore plus digne de l'attention du monde entier, en ce que sa *Cosmogonie* est tirée (selon son propre témoignage) des livres du roi d'Egypte, Thaut, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui, et que les Grecs ont depuis appelé Mercure. Nous n'avons guère de témoignages d'une antiquité plus reculée. Voilà sans contredit le plus beau monument qui nous reste dans notre Occident.

Quelques ames timorées, effrayées de cette antiquité et de ce monument si antérieur à la *Genèse*, n'ont eu d'autre ressource que celle de dire que ces fragmens étaient un livre supposé; mais cette malheureuse évasion est assez détruite par la peine qu'Eusèbe a prise de les transcrire. Il en combat les principes; mais il se donne bien de garde d'en combattre l'authenticité; elle était trop reconnue de son temps. Le livre était traduit en grec par un citoyen du pays même de Sanchoniathon. Pour peu qu'il y eût eu le moindre jour à soupçonner l'antiquité de ce livre contraire en tout à la *Bible*, Eusèbe l'eût fait sans doute avec la plus grande force. Il ne l'a pas fait. Quelle plus éclatante preuve que l'aveu d'un adversaire? Avouons donc sans difficulté que Sanchoniathon est beaucoup plus ancien qu'aucun livre Juif.

La religion de ces Phéniciens était, comme toutes les autres, une morale saine, parce qu'il ne peut y avoir deux morales; une métaphysique absurde, parce que toute métaphysique l'a été jusqu'à Loke; des rites ridicules, parce que le peuple a toujours aimé les momeries. Quand je dis que toutes les religions ont des simagrées indignes des honnêtes gens, j'excepte toujours celle du gouvernement chinois, que nulle superstition grossière n'a jamais souillée.

Les Phéniciens admettaient d'abord un chaos comme les Indiens. L'esprit devint amoureux des principes confondus dans le chaos; il s'unit à eux, et l'amour débrouilla tout. La terre, les astres, les animaux en naquirent.

Ces mêmes Phéniciens sacrifiaient aux vents; et cette superstition était très-convenable à un peuple navigateur. Chaque ville de Phénicie eut ensuite ses dieux et ses rites particuliers.

C'est surtout de Phénicie que vint le culte de la

déesse que nous appelons Vénus. La fable de Vénus et d'Adonis est toute phénicienne. Adoni ou Adonaï était un de leurs dieux; et quand les Juifs vinrent long-temps après dans le voisinage, ils appelèrent leur dieu des noms phéniciens Jéhova, Iaho, Adonaï, Sadaï, etc.

Tout ce pays, depuis Tyr jusqu'au fond de l'Arabie, est le berceau des fables, comme nous le verrons dans la suite, et cela devait être ainsi, puisque c'était le pays des lettres.

CHAPITRE X.

Des Égyptiens.

Le poëte philosophe français qui le premier a dit que les Égyptiens sont une nation toute nouvelle, se fonde sur une raison qui est sans réplique : c'est que l'Égypte étant inondée cinq mois de l'année, ces inondations accumulées devaient rendre le terrain fangeux entièrement impraticable; qu'il a fallu des siècles pour dompter le Nil, pour lui creuser des canaux, pour bâtir des villes élevées vingt pieds au-dessus du sol; que l'Asie, au contraire, a des plaines immenses, des rivières plus favorables, et que par conséquent tous les peuples asiatiques ont dû former des sociétés policées très-long-temps avant qu'on pût bâtir auprès du Nil une seule maison tolérable.

Mais les pyramides sont d'une antiquité si reculée qu'elle est inconnue! mais Thaut donna des lois à l'Égypte huit cents ans avant Sanchoniathon qui vivait long-temps avant l'irruption des Juifs, dans la Palestine! mais les Grecs et les Romains ont révéré les antiquités d'Égypte! Oui, tout cela prouve que le gouvernement égyptien est beaucoup plus ancien que les nôtres. Mais ce gouvernement était moderne en comparaison des peuples asiatiques.

Je compte pour rien quelques malheureux qui vivaient entre les rochers qui bordent le Nil, de même que je ne fais aucune mention des barbares nos prédécesseurs qui habitèrent si long-temps nos forêts sauvages avant d'être policés. Une nation n'existe que quand elle a des lois et des arts. L'état de sauvage est un état de brute. L'Égypte civilisée est donc très-moderne. Elle l'est au point qu'elle prit des Phéniciens le nom d'*Iaho*, nom cabalistique que les prêtres donnaient à Dieu.

Mais sans entrer dans ces discussions ténébreuses, bornons-nous à notre sujet, qui est de chercher si toutes les grandes nations reconnaissent un Dieu suprême. Il est incontestable que cette doctrine était le fondement de toute la théologie égyptienne. Cela se prouve par ce nom ineffable d'*Iaho*, qui signifiait l'Éternel; par ce globe qui était posé sur la porte des temples, et qui représentait l'unité du grand Être sous le nom de *Knef*. On le prouve surtout par ce qui nous est reste des mystères d'Isis, et par cette ancienne formule conservée dans Apulée : *Les puissances célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéissent.*

Jamais l'unité d'un Dieu suprême n'a été plus fortement énoncée; et pourquoi dit-on dans cette formule que les puissances célestes obéissent, que les astres répondent à la voix du grand Être? C'est que les astres, les génies supposés répandus dans l'espace, étaient regardés comme des dieux secondaires, des êtres supérieurs à l'homme et inférieurs à Dieu : doctrine familière à tout l'Orient, doctrine adoptée enfin en Grèce et en Italie.

Pour l'immortalité de l'ame, personne n'a jamais douté que ce ne fût un des deux grands principes de

la religion d'Égypte. Les pyramides l'attestent assez. Les grands du pays ne se fesaient élever ces tombeaux si durables, et on n'embaumait leurs corps avec tant de soin, qu'afin que l'esprit igné ou aérien qu'on a toujours supposé animer le corps, vînt retrouver ce corps au bout de mille ans, quelques-uns disent même au bout de trois mille. Rien n'est si avéré que l'immortalité de l'ame établie en Égypte.

Je ne parlerai point ici des folles et ridicules superstitions dont ce beau pays fut inondé beaucoup plus que des eaux de son fleuve. Il devint le plus méprisable des grands peuples, comme les Juifs sont devenus la plus haïssable et la plus honteuse des petites nations. Mon seul but est de faire voir que tous les grands peuples civilisés, et même les petits, ont reconnu un Dieu suprême de temps immémorial; que tous les grands peuples ont admis expressément la permanence de ce qu'on appelle *ame*, après la mort, excepté les Chinois. Encore ne peut-on pas dire que les Chinois l'aient niée formellement. Ils n'ont ni assuré ni combattu ce dogme; leurs livres n'en parlent point. En cela ont-ils été sages ou simplement ignorans?

CHAPITRE XI.

Des Arabes et de Bacchus.

Hérodote nous apprend que les Arabes adoraient Vénus-Uranie et Bacchus. Mais de quelle partie de l'Arabie parle-t-il? C'est probablement de toutes les trois. Alexandre, dit-on, voulait établir le siége de son empire dans l'Arabie heureuse. Il fit dire aux peuples de l'Yémen et de Saanna qu'il avait fait autant que Bacchus, et qu'il voulait être adoré comme lui. Or il est très-vraisemblable que Bacchus étant adoré dans la grande Arabie, il l'était aussi dans la pétrée et dans la

déserte. Les provinces pauvres se conforment toujours aux usages des riches. Mais comment les Arabes adoraient-ils Vénus? C'est qu'ils adoraient les étoiles en reconnaissant pourtant un Dieu suprême. Et il est si vrai qu'ils adoraient l'Être suprême, que de temps immémorial ils partageaient leurs champs en deux parts. La première pour Dieu, et la seconde pour l'étoile qu'ils affectionnaient le plus (*e*). *Allah* fut toujours chez eux le nom de Dieu. Les peuples voisins prononçaient *El*. Ainsi Babel sur l'Euphrate était la ville de Dieu; Israël chez les Perses signifiait voyant Dieu; et les Hébreux prirent ce nom d'Israël dans la suite, comme l'avoue le juif Philon. Tous les noms des anges persans finissaient en *el;* messager de Dieu, soldat de Dieu, ami de Dieu. Les Juifs même au nom phénicien de Dieu *Iaho*, ajoutèrent aussi le nom persan *El*, dont ils firent *Éloi* ou *Éloa*.

Mais comment les Arabes adorèrent-ils Vénus-Uranie? Vénus est un mot latin, Uranie est grec; les Arabes ne savaient assurément ni le grec ni le latin, et ils étaient incomparablement plus anciens que les peuples de Grèce et d'Italie. Aussi le nom arabe dont ils se servaient pour signifier l'étoile de Vénus était *Alilat*, et Mercure était *Atarid*, etc.

Le seul homme à qui ils eussent accordé les honneurs divins était celui que les Grecs nommèrent depuis Bacchus; son nom arabe était *Bac*, ou *Urotal*, ou *Misem*. Ce sera le seul homme divinisé dont je parlerai, attendu la conformité prodigieuse qui est entre lui et le *Moïse* des Hébreux.

Ce Bacchus arabe était né comme Moïse en Égypte, et il avait été élevé en Arabie vers le mont Sina que les Arabes appelaient Nisa. Il avait passé la mer Rouge

(*e*) Voyez la préface de l'*Alcoran*, dans Sale.

à pied sec avec son armée pour aller conquérir les Indes, et il y avait beaucoup de femmes dans cette armée. Il fit jaillir une fontaine de vin d'un rocher en le frappant de son thyrse. Il arrêta le cours du soleil et de la lune. Il sortait de sa tête des rayons de lumière. Enfin on le nomma *Misem* qui est un des noms de Moïse, et qui signifie *sauvé des eaux*, parce qu'on prétendait qu'il était tombé dans la mer pendant son enfance. Toutes ces fables arabiques passèrent chez les premiers Grecs, et Orphée chanta ces aventures. Rien n'est si ancien que cette fable. Peut-être est-elle allégorique. Jamais peuple n'inventa plus de paraboles que les Arabes. Ils les écrivaient d'ordinaire en vers. Ils s'assemblaient tous les ans dans une grande place à Ocad (*f*), où se tenait une foire qui durait un mois. On y donnait un prix au poëte qui avait récité le conte le plus extraordinaire. Celui de Bacchus avait sans doute un fondement réel.

CHAPITRE XII.

Des Grecs, de Socrate et de la double doctrine.

On a tant parlé des Grecs que j'en dirai peu de chose. Je remarquerai seulement qu'ils adoraient un Dieu suprême, et qu'ils reconnaissaient l'immortalité de l'ame, à l'exemple des Asiatiques et des Égyptiens, non-seulement avant qu'ils eussent des historiens, mais avant qu'Homère eût écrit. Homère n'inventa rien sur les dieux, il les prit comme ils étaient. Orphée long-temps avant lui avait fait recevoir sa théogonie dans la Grèce. Dans cette théogonie tout commence par un chaos comme chez les Phéniciens et chez les Perses. Un ar-

(*f*) Consultez la préface de la belle traduction anglaise de l'*Alcoran*.

tisan suprême débrouille ce chaos, et en forme le soleil, la lune, les étoiles et la terre. Cet être suprême appelé *Zeus*, *Jupiter*, est le maître de tous les autres dieux, le Dieu des dieux. Vous voyez à chaque pas cette théologie dans Homère. Jupiter seul assemble le conseil, lui seul lance le tonnerre; il commande à tous les dieux, il les récompense, il les punit; il chasse Apollon du ciel, il donne le fouet à Junon, il l'attache entre le ciel et la terre avec une chaîne d'or; mais le bon homme Homère ne dit pas à quel point fixe cette chaîne fut accrochée. Le même Jupiter précipite Vulcain du haut du ciel sur la terre, il menace le dieu Mars. Enfin il est partout le maître.

Rien n'est plus clair dans *Homère* que l'ancienne opinion de l'immortalité de l'ame, quoique rien ne soit plus obscur que son existence. Qu'est-ce que l'ame chez tous les anciens poëtes, et chez tous les philosophes? un je ne sais quoi qui anime le corps, une figure légère, un petit composé d'air qui ressemble au corps humain, et qui s'enfuit quand elle a perdu son étui. Ulysse en trouve par milliers dans les enfers. Le batelier Caron est continuellement occupé à les transporter dans sa barque. Cette théologie est aussi ridicule que tout le reste, j'en conviens; mais elle démontre que l'immortalité de l'ame était un point capital chez les anciens.

Cela n'empêcha pas des sectes entières de philosophes de se moquer également de Jupiter et de l'immortalité de l'ame; et ce qu'il faut soigneusement observer, c'est que la secte d'Épicure qu'on peut regarder comme une société d'athées, fut toujours très-honorée. Je dis que c'était une société d'athées, car en fait de religion et de morale, admettre des dieux inutiles qui ne punissent ni ne récompensent, et n'en admettre point du tout, c'est précisément la même chose.

Pourquoi donc les épicuriens ne furent-ils jamais persécutés, et que Socrate fut condamné à boire la ciguë? Il faut absolument qu'il y ait eu une autre raison que celle du fanatisme pour condamner Socrate. Les épicuriens étaient les hommes du monde les plus sociables, et Socrate paraît avoir été le plus insociable. Il avoue lui-même dans sa défense qu'il allait de porte en porte, dans Athènes, prouver aux gens qu'ils étaient des sots. Il se fit tant d'ennemis qu'enfin ils vinrent à bout de le condamner à mort; après quoi on lui demanda bien pardon. C'est précisément (au pardon près) l'aventure de Vanini. Il disputait aigrement dans Toulouse contre des conseillers de justice. Ils lui persuadèrent qu'il était athée et sorcier, et ils le firent brûler en conséquence. Ces horreurs sont plus communes chez les chrétiens que dans l'ancienne Grèce.

L'évêque Warburton, dans son très-étrange livre de la *Divine légation de Moïse* (g), prétend que les philosophes qui enseignaient l'immortalité de l'ame n'en croyaient rien du tout. Il se tourne de tous les sens pour prouver que tous ceux qu'on nomme *les anciens sages* avaient une double doctrine, la publique et la secrète; qu'ils prêchaient en public l'immortalité de l'ame pour contenir le sot peuple, et qu'ils s'en moquaient tous en particulier avec les gens d'esprit. C'est là, je l'avoue, une singulière assertion pour un évêque. Mais quelle nécessité y avait-il pour ces philosophes de dire tout haut ce qu'ils ne croyaient pas en secret, puisqu'il était permis aux épicuriens de dire hautement que tout périt avec le corps, et que les pyrrhoniens pouvaient douter de tout impunément? Qui pouvait forcer les philosophes à mentir le matin pour dire le soir la vérité? Des coquins pouvaient en

(g) Tome II, livre III.

Grèce comme ailleurs, abuser des paroles d'un sage, et lui intenter un procès. On a mis en justice des membres du parlement pour leurs paroles; mais cela ne prouve pas que la chambre des communes ait deux doctrines différentes.

Cette double doctrine dont veut parler notre Warburton, était principalement dans les mystères d'Isis, de Cérès, d'Orphée, et non chez les philosophes. On enseignait l'unité de Dieu dans ces mystères, tandis qu'en public on sacrifiait à des dieux ridicules. Voilà ce qui est d'une vérité incontestable. Toutes les formules des mystères attestent l'adoration d'un Dieu unique. C'est précisément comme s'il y avait chez les papistes des congrégations de sages qui, après avoir assisté à la messe de sainte Ursule et des onze mille vierges, de saint Roch et de son chien, de saint Antoine et de son cochon, allassent ensuite désavouer ces étonnantes bêtises dans une assemblée particulière; mais au contraire, les confréries de papistes enchérissent encore sur les superstitions auxquelles on les force. Leurs pénitens blancs, gris et noirs, habillés en masque, se fouettent en l'honneur de ces beaux saints, au lieu d'adorer Dieu en hommes raisonnables.

Warburton, pour prouver que les Grecs avaient deux doctrines, l'une pour l'aréopage et l'autre pour leurs amis, cite César, Caton et Cicéron, qui dirent en plein sénat, dans l'examen du procès de Catilina, que la mort n'est point un mal, que c'est la fin de toutes les sensations, qu'il n'y a rien après nous. Mais César, Caton et Cicéron n'étaient pas Grecs. Expliquaient-ils ainsi leur doctrine secrète à trois ou quatre cents de leurs confidens en plein sénat?

Cet évêque pouvait encore ajouter que dans la tragédie de la *Troade* de Sénèque, le chœur disait secrè-

tement au peuple romain assemblé : (*Troade*, chœur à la fin du second acte.)

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quo non nata jacent (1).

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.
Après la vie où pourrais-je être?
Où j'étais avant que de naître.

Quand on a fait sentir toutes ces disparates, toutes ces inconséquences de Warburton, il s'est fâché, il n'a répondu ni avec des raisons ni avec de la politesse; il a ressemblé à ces femmes qu'on prend sur le fait, et qui n'en deviennent que plus hardies et plus méchantes :

. . . . *Nihil est audacius illis*
Deprensis. . . . .
(JUVÉNAL, sat. 6, v. 284.)

L'ardeur de son courage l'a emporté encore plus loin, comme nous le verrons en traitant de la religion juive.

CHAPITRE XIII.

Des Romains.

SOYONS aussi courts sur les Romains que sur les Grecs. C'est la même religion, les mêmes dieux principaux, le même Jupiter maître des dieux et des hommes, les mêmes champs élysées, le même tartare, les mêmes apothéoses; et quoique la secte d'Épicure eût un très-grand crédit; quoiqu'on se moquât publi-

(1) Cyrano de Bergerac, dans sa tragédie d'*Agrippine*, fait dire à Séjan :

Une heure après la mort, notre ame évanouie
Devient ce qu'elle était une heure avant la vie.

quement des augures, des aruspices, des champs élysées et des enfers, la religion romaine subsista jusqu'à la ruine de l'empire.

Il est constant par toutes les formules que les Romains reconnaissaient un seul Dieu suprême. Ils ne donnaient qu'au seul Jupiter le titre de très-grand et très-bon, *optimus maximus.* La foudre n'était qu'entre ses mains. Tous les autres dieux peuvent se comparer aux saints et à la vierge que l'Italie adore aujourd'hui. En un mot, plus nous avançons dans la connaissance des peuples policés, plus nous découvrons partout un Dieu, comme on l'a déjà dit.

Notre Warburton, dont le sens est toujours l'ennemi du sens commun des autres hommes, ose nous assurer dans la préface de la seconde partie de sa *Légation*, que les Romains fesaient peu de cas de Jupiter; il veut s'appuyer de l'autorité de Cicéron; il prétend que cet orateur dans son oraison pour Flaccus, dit *qu'il n'est pas de la majesté de l'empire de reconnaître un seul Dieu.* Il cite les paroles latines, *majestatem imperii non decuisse ut unus tantùm Deus colatur.* Qui le croirait? Il n'y a pas un mot ni dans l'oraison pour Flaccus, ni dans aucune autre, qui ait le moindre rapport à cette citation prétendue de Cicéron; elle appartient tout entière à notre évêque qui, par cette fraude, non fraude pieuse, mais fraude impudente, a voulu tromper le monde. Il s'est imaginé que personne ne se donnerait la peine de feuilleter *Cicéron* et de découvrir son imposture; il s'est trompé en cela comme dans tout le reste; et désormais on n'aura pas plus de foi à ses *Commentaires sur Cicéron* qu'à ceux qu'il nous a donnés sur Shakespeare.

Ce qui est peut-être de plus estimable chez ce peuple-roi, c'est que pendant neuf cents années il ne persécuta personne pour ses opinions. Il n'a point à se

reprocher de ciguë. La tolérance la plus universelle fut son partage. Ces sages conquérans assiégeaient-ils une ville, ils priaient les dieux de la ville de vouloir bien passer dans leur camp. Dès qu'elle était prise, ils allaient sacrifier dans le temple des vaïncus. C'est ainsi qu'ils méritèrent de commander à tant de nations.

On ne les vit point égorger les Toscans pour réformer l'art des aruspices qu'ils tenaient d'eux. Personne ne mourut à Rome pour avoir mal parlé des poulets sacrés. Les Égyptiens, couverts de mépris, eurent à Rome un temple d'Isis; les Juifs, plus méprisés encore, y eurent des synagogues après leurs sanglantes rébellions. Le peuple conquérant était le peuple tolérant.

Il faut avouer qu'il ne traita mal les chrétiens qu'après que ces nouveaux venus eurent déclaré hautement, et à plusieurs reprises, qu'ils ne pouvaient souffrir d'autre culte que le leur. C'est ce que nous ferons voir évidemment quand nous en serons à l'établissement du christianisme.

Commençons par examiner la religion juive, dont le christianisme et le mahométisme sont sortis.

CHAPITRE XIV.

Des Juifs et de leur origine.

Toutes les nations (excepté toujours les Chinois) se vantent d'une foule d'oracles et de prodiges; mais tout est prodige et oracle dans l'histoire juive, sans exception. On a tant écrit sur cette matière qu'il ne reste plus rien à découvrir. Nous ne voulons ni répéter tous ces miracles continuels, ni les combattre; nous respectons la mère de notre religion. Nous ne parlerons

du merveilleux judaïque qu'autant qu'il pourra servir à établir les faits. Nous examinerons cette histoire comme nous ferions celle de Tite-Live ou d'Hérodote. Cherchons par les seules lumières de la raison ce qu'étaient les Juifs, d'où ils venaient quand ils s'établirent dans la Palestine, quand leur religion fut fixée, quand ils écrivirent; instruisons-nous et tâchons de ne pas scandaliser les faibles; ce qui est bien difficile quand on veut dire la vérité.

Nous ne trouvons guère plus de lumière chez les étrangers, sur le petit peuple hébreu, que nous n'en trouvons sur les Francs, sur les Irlandais, et sur les Basques. Tous les livres égyptiens ont péri, leur langue a eu le même sort. Nous n'avons plus les auteurs persans, chaldéens et syriens, qui auraient pu nous instruire; nous voyageons ici dans un désert où des animaux sauvages ont vécu. Tâchons de découvrir quelques traces de leurs pas.

Les Juifs étaient-ils originairement une horde vagabonde d'Arabes du désert qui s'étend entre l'Égypte et la Syrie? cette horde s'étant multipliée, s'empara-t-elle de quelques villages vers la Phénicie? Rien n'est plus vraisemblable. Leur tour d'esprit, leur goût pour les paraboles et pour le merveilleux incroyable, leur extrême passion pour le brigandage, tout concourt à les faire regarder comme une nation très-nouvellement établie, qui sortait d'une petite horde arabe.

Il y a plus; ils prétendent dans leur histoire que des tribus arabes et eux descendent du même père; que des enfans de quelques pasteurs errans, qu'ils appellent Abraham, Loth, Ésaü, habitèrent des contrées d'Arabie. Voilà bien des conjectures; mais il ne reste aucun monument qui puisse les appuyer.

Si l'on examine ce grand procès avec le seul bon sens, on ne peut regarder les livres juifs comme des

preuves. Ils ne sont point juges en leur propre cause. Je ne crois point Tite-Live quand il nous dit que Romulus était fils du dieu Mars; je ne crois point nos premiers auteurs anglais quand ils disent que Vortiger était sorcier; je ne crois point les vieilles histoires des Francs qui rapportent leur origine à Francus fils d'Hector. Je ne dois pas croire les Juifs sur leur seule parole, quand ils nous disent des choses extraordinaires. Je parle ici selon la foi humaine, et je me garde bien de toucher à la foi divine. Je cherche donc ailleurs quelque faible lumière, à la lueur de laquelle je puisse découvrir les commencemens de la nation juive.

Plus d'un ancien auteur dit que c'était une troupe de lépreux qui fut chassée de l'Egypte par le roi Amasis. Ce n'est là qu'une présomption. Elle acquiert un degré de probabilité par l'aveu que les Juifs font eux-mêmes, qu'ils s'enfuirent, et qu'ils étaient fort sujets à la lèpre; mais ces deux degrés de probabilité, le consentement de plusieurs anciens, et l'aveu des Juifs, sont encore loin de former une certitude.

Diodore de Sicile raconte, d'après les auteurs égyptiens qu'il a consultés, que le même Amasis ayant eu la guerre avec Actisan, roi d'Éthiopie, cet Actisan vainqueur fit couper le nez et les oreilles à une horde de voleurs, qui avaient infesté l'Égypte pendant la guerre. Il confina cette troupe de brigands dans le désert de Sina, où ils firent des filets avec lesquels ils prirent des cailles dont ils se nourrirent. Ils habitèrent le pays qu'on appela depuis d'un nom qui signifie en langue égyptienne *nez coupé*, et que les Grecs exprimèrent par celui de *Rhinocolure*. Ce passage auquel on a fait trop peu d'attention, joint à l'ancienne tradition que les Hébreux étaient une troupe de lépreux chassés d'Égypte, semble jeter quelque jour sur leur origine. Ils avouent qu'ils ont été à la fois lépreux et

voleurs; ils disent, qu'après avoir volé les Égyptiens ils s'enfuirent dans ce même désert, où fut depuis *Rhinocolure.* Ils spécifient que la sœur de leur Moïse eut la lèpre; ils s'accordent avec les Égyptiens sur l'article des cailles.

Il est donc vraisemblable, humainement parlant et abstraction faite de tout merveilleux, que les Juifs étaient des Arabes vagabonds sujets à la lèpre, qui venaient piller quelquefois les confins d'Égypte, et qui se retirèrent dans le désert d'Horeb et de Sinaï, quand on leur eut coupé le nez et les oreilles. Cette haine qu'ils manifestèrent depuis contre l'Égypte, donne quelque force à cette conjecture. Ce qui peut encore augmenter la probabilité, c'est que l'Égyptien Appion d'Alexandrie, qui écrivit du temps de Caligula une histoire de son pays, et un autre auteur nommé Chencres de la ville de Mandès, assurent tous deux que ce fut sous le roi ou pharaon Amasis que les Juifs furent chassés. Nous avons perdu leurs écrits, mais le Juif Joséphe, qui écrivit contre Appion après la mort de cet Égyptien, ne le combat point sur l'époque d'Amasis. Il le réfute sur d'autres points : et tous ces autres points prouvent que les Égyptiens avaient écrit autant de faussetés sur les Juifs qu'on reprochait aux Juifs d'en avoir écrit eux-mêmes.

Flavien Joséphe fut le seul Juif qui passa chez les Romains pour avoir quelque bon sens. Cependant cet homme de bon sens rapporte sérieusement la fable des Septante et d'Aristée, dont Vandale et tant d'autres ont fait voir le ridicule et l'absurdité. Il ajoute à cette ineptie que le roi d'Égypte Ptolomée Philadelphe, ayant demandé aux traducteurs comment il se pouvait faire que des livres aussi sages que ceux des Juifs n'eussent été jamais connus d'aucune nation, on répondit à Ptolomée que ces livres étaient trop divins pour

que des profanes osassent jamais les citer, et que Dieu ne pouvait le permettre.

Remarquez qu'on fesait cette belle réponse dans les temps mêmes qu'on mettait ces livres entre les mains des profanes. Josèphe ajoute que tous les étrangers qui avaient été assez hardis pour dire un mot des lois juives, avaient été sur-le-champ punis de Dieu; que l'historien Théopompe, ayant eu dessein seulement d'en insérer quelque chose dans son ouvrage, devint fou sur-le-champ; mais qu'au bout de trente jours, Dieu lui ayant fait connaître dans un songe qu'il ne fallait pas parler des Juifs, il demanda bien pardon à Dieu et rentra dans son bon sens.

Josèphe dit encore que le poëte Théodecte, ayant osé parler des Juifs, dans une de ses tragédies, était devenu aveugle incontinent, et que Dieu ne lui rendit la vue que quand il eut bien demandé pardon et fait pénitence.

Si un homme qui passe pour le seul historien juif qui ait écrit raisonnablement, a dit de si plates extravagances, que faut-il penser des autres? Je parle toujours humainement; je me mets toujours à la place d'un homme qui, n'ayant jamais entendu parler ni des juifs ni des chrétiens, lirait ces livres pour la première fois, et, n'étant point illuminé par la grâce, aurait le malheur de n'en croire que sa faible raison, en attendant qu'il fût éclairé d'en haut.

CHAPITRE XV.

Quand les Juifs commencèrent-ils à demeurer dans les villes? quand écrivirent-ils? quand eurent-ils une religion fixe et déterminée?

On ne peut ici que consulter les Juifs eux-mêmes,

confronter ce qu'ils rapportent, et voir ce qui est le plus probable.

Selon eux, ils demeurèrent sous des tentes dans un désert au nombre de six cent trente mille combattans, ce qui fesait environ trois millions de personnes en comptant les vieillards, les femmes et les enfans. Cela fortifie la conjecture qu'ils étaient des Arabes, puisqu'ils n'habitaient que des tentes et qu'ils changeaient souvent de lieu. Mais comment trois millions d'hommes auraient-ils eu des tentes, s'ils s'étaient enfuis d'Égypte au travers de la mer? Chaque famille avait-elle porté sa tente sur son dos? Ils n'avaient pas demeuré sous des tentes en Égypte. Une preuve qu'ils étaient du nombre de ces Arabes errans qui ont de l'aversion pour les demeures des villes, c'est que lorsqu'ils eurent pris Jéricho, ils le rasèrent et ne se fixèrent nulle part : car, ne jugeant ici qu'en profanes, et par les seules lumières de notre raison, ce n'est pas à nous de parler des trompettes qui firent tomber les murs de Jéricho. C'est un de ces miracles que Dieu fesait tous les jours, et que nous n'osons discuter.

Quoi qu'il en soit, ils disent n'avoir eu une ville capitale, n'avoir été fixés à Jérusalem que du temps de David; et, selon eux, entre leur fuite d'Égypte et leur établissement à Jérusalem, il y a environ quatre cent cinquante années. Je n'examine pas ici leur chronologie, sur laquelle ils se contredisent continuellement; car, à bien compter, il y aurait plus de six cents ans entre Moïse et David. Je vois seulement qu'ils ont vécu dans la Palestine en Arabes vagabonds pendant plusieurs siècles, attaquant tous leurs voisins l'un après l'autre, pillant tout, ravageant tout, n'épargnant ni sexe ni âge, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, et très-souvent esclaves.

Cette vie vagabonde, cette suite continuelle de meurtres, cette alternative sanglante de victoires et de

défaites, ces temps si longs de servitude, leur permirent-ils d'apprendre à écrire et d'avoir une religion fixe? n'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'ils ne commencèrent à former des lois et des histoires par écrit que sous leurs rois, et qu'auparavant ils n'avaient qu'une tradition vague et incertaine?

Jetons les yeux sur toutes les nations de notre occident, depuis Archangel jusqu'à Gibraltar; y en a-t-il une seule qui ait eu des lois et une histoire par écrit avant d'être rassemblée dans des villes? Que dis-je? y a-t-il un seul peuple sur la terre qui ait eu des archives avant d'être bien établi? Comment les Juifs auraient-ils eu seuls cette prérogative?

CHAPITRE XVI.

Quelle fut d'abord la religion des Juifs.

Nous trouvons dans le livre intitulé Josué ces propres paroles que ce chef sanguinaire dit à la horde juive, après s'être emparé de trente-un chefs des ces villages, appelés *rois* dans la *Bible :* (*h*) *Choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira, et voyez qui vous devez plutôt adorer, ou les dieux que vos pères ont servis dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens aux pays desquels vous habitez; mais pour ce qui est de moi et de ma maison, nous servirons Adonaï; et le peuple répondit : A* Dieu *ne plaise que nous abandonnions Adonaï, et que nous servions d'autres dieux.*

Il est évident par ce passage que les Juifs y sont supposés avoir adoré Isis et Osiris en Égypte, et les étoiles en Mésopotamie. Josué leur demande s'ils veu-

(*h*) Chap. XXIV, v. 15 et 16.

lent adorer encore ces étoiles, ou Isis et Osiris, ou Adonaï, le dieu des Phéniciens au milieu desquels ils se trouvent ? Le peuple répond *qu'il veut adorer Adonaï,* le dieu des Phéniciens. C'était peut-être une politique bien entendue que d'adopter le dieu des vaincus pour les mieux gouverner. Les barbares qui détruisirent l'empire romain, les Francs qui saccagèrent les Gaules, les Turcs qui subjuguèrent les Arabes mahométans, tous ont eu la prudence d'embrasser la religion des vaincus pour les mieux accoutumer à la servitude. Mais est-il probable qu'une si petite horde de barbares juifs ait eu cette politique?

Voici une seconde preuve beaucoup plus forte que ces Juifs n'avaient point encore de religion déterminée. C'est que Jephté, fils de Galaad et d'une fille de joie, élu capitaine de la horde errante, dit aux Moabites (*i*): *Ce que votre dieu Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit ? Et ce que le nôtre s'est acquis par ses victoires ne doit-il pas être à nous ?* Certes il est évident qu'alors les Juifs regardaient Chamos comme un véritable dieu; il est évident qu'ils croyaient que chaque petit peuple avait son dieu particulier, et que c'était à qui l'emporterait du dieu juif ou du dieu moabite.

Apportons une troisième preuve non moins sensible. Il est dit au premier chapitre des *Juges* (*k*) : *Adonaï se rendit maître des montagnes; mais il ne put vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faux.* Nous ne voulons pas examiner si les habitans de ces cantons hérissés de montagnes pouvaient avoir des chars de guerre, eux qui n'eurent jamais que des ânes. Il suffit d'observer que le dieu des Juifs n'était alors qu'un dieu local

(*i*) Chap. XI, v. 24. — (*k*) Chap. I. v. 19.

qui avait du crédit dans les montagnes et point du tout dans les vallées, à l'exemple de tous les autres petits dieux du pays qui possédaient chacun un district de quelques milles, comme Chamos, Moloch, Remphan, Belphégor, Astarot, Baal-Bérith, Baal-Zébuth, et autres marmousets.

Une quatrième preuve, plus forte que toutes les autres, se tire des prophètes. Aucun d'eux ne cite les lois du *Lévitique*, ni du *Deutéronome;* mais plusieurs assurent que les Juifs n'adorèrent point Adonaï dans le désert, ou qu'ils adorèrent aussi d'autres dieux locaux. Jérémie dit que (*l*) *le seigneur Melchom s'était emparé du pays de Gad*. Voilà donc Melchom reconnu dieu, et si bien reconnu pour dieu par les Juifs, que c'est ce même Melchom à qui Salomon sacrifia depuis sans qu'aucun prophète l'en reprît.

Jérémie dit encore quelque chose de bien plus fort, il fait ainsi parler Dieu (*m*) : *Je n'ai point ordonné à vos pères, quand je les ai tirés d'Égypte, de m'offrir des holocaustes et des victimes*. Y a-t-il rien de plus précis? peut-on prononcer plus expressément que les Juifs ne sacrifièrent jamais au dieu Adonaï dans le désert ?

Amos va beaucoup plus loin. Voici comme il fait parler Dieu (*n*) : *Maison d'Israël, m'avez-vous offert des hosties et des sacrifices dans le désert pendant quarante ans? vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles, et l'étoile de votre Dieu*.

On sait que tous les petits peuples de ces contrées avaient des dieux ambulans qu'ils mettaient dans des petits coffres, que nous appelons *arche*, faute de

(*l*) Chap. XLIX, v. 1. — (*m*) Chap. VII, v. 22. — (*n*) Chap. VII, v. 25 et 26.

temples. Les villages les plus voisins de l'Arabie adoraient des étoiles, et mettaient une petite figure d'étoile dans leur coffre.

Cette opinion que les Juifs n'avaient point adoré Adonaï dans le désert fut toujours si répandue, malgré l'*Exode* et le *Lévitique*, que saint Étienne dans son discours au sanhédrin, n'hésite pas à dire (*o*) : *Vous avez porté le tabernacle de Moloch et l'astre de votre dieu Remphan, qui sont des figures que vous avez faites pour les adorer* (pendant quarante ans).

On peut répondre que cette adoration de Melchom, de Moloch, de Remphan, etc., était une prévarication. Mais une infidélité de quarante années, et tant d'autres dieux adorés depuis, prouvent assez que la religion juive fut très-long-temps à se former.

Après la mort de Gédéon il est dit que (*p*) *les Juifs adorèrent Baal-Bérith.* Baal est la même chose qu'Adonaï, il signifie le Seigneur. Les Juifs commençaient probablement alors à apprendre un peu la langue phénicienne, et rendaient toujours leurs hommages à des dieux phéniciens. Voilà pourquoi le culte de Baal se perpétua si long-temps dans Israël.

Une cinquième preuve que la religion juive n'était point du tout formée, est l'aventure de Michas rapportée dans le livre des *Juges* (*q*). Une Juive de la montagne d'Éphraïm, femme d'un nommé Michas, ayant perdu onze cents sicles d'argent, ce qui est une somme exorbitante pour ce temps-là, un de ses fils, qui les lui avait apparemment volés, les lui rendit. Cette bonne Juive, pour remercier Dieu d'avoir trouvé son argent, en mit à part deux cents sicles pour faire jeter en fonte

(*o*) *Act. des Apôtres*, chap. VII, v. 43.
(*p*) *Juges*, chap. VIII, v. 3, et chap. IX, v. 4.
(*q*) Chap. XVI.

des idoles qu'elle enferma dans une petite chapelle portative. Un Juif de Bethléem, qui était lévite, se chargea d'être le prêtre de ce petit temple idolâtre, moyennant cinq écus par an, et deux habits. Cette bonne femme s'écrie alors : *Dieu me fera du bien, parce que j'ai chez moi un prêtre de la race de Lévi.*

Quelques jours après, six cents hommes de la tribu de Dan, allant au pillage selon la coutume des Juifs, et voulant saccager le village de Laïs, passèrent auprès de la maison de Michas. Ils rencontrèrent le lévite, et lui demandèrent si leur brigandage serait heureux. Le lévite les assura du succès; ils le prièrent de quitter sa maîtresse, et d'être leur prêtre. L'aumônier de Michas se laissa gagner; la tribu de Dan emmena donc le prêtre et les dieux, et alla tuer tout ce qu'elle rencontra dans le village de Laïs, qui fut depuis appelé Dan. La pauvre femme courut après eux avec des clameurs et des larmes. Ils lui dirent : *Pourquoi criez-vous ainsi?* Elle leur répondit : *Vous m'emportez mes dieux, et mon prêtre, et tout ce que j'ai, et vous me demandez pourquoi je crie!* La *Vulgate* met cette réponse sur le compte du mari même de Michas ; mais soit qu'elle eût encore son mari, soit qu'elle fût veuve, soit que le mari ou la femme ait crié, il demeure également prouvé que la Michas, et son mari, et ses enfans, et le prêtre des Michas, et toute la tribu de Dan, étaient idolâtres.

Ce qui est encore plus singulier et plus digne de l'attention de quiconque veut s'instruire, c'est que ces mêmes Juifs (*r*) qui avaient ainsi saccagé la ville et le pays de Dan, qui avaient volé les petits dieux de leurs frères, placèrent ces dieux dans la ville de Dan,

(*r*) *Juges*, chap. XVIII, v. 30.

et choisirent pour servir ces dieux un petit-fils de Moïse avec sa famille. Du moins cela est écrit ainsi dans la *Vulgate*.

Il est difficile de concevoir que le petit-fils et toute la famille d'un homme qui avait vu Dieu face à face, qui avait reçu de lui deux tables de pierre, qui avait été revêtu de toute la puissance de Dieu même pendant quarante années, eussent été réduits à être chapelains de l'idolâtrie pour un peu d'argent. Si la première loi des Juifs eût été alors de n'avoir aucun ouvrage de sculpture, comment les enfans de Moïse se seraient-ils faits tout d'un coup prêtres d'idoles? On ne peut donc douter, d'après les livres mêmes des Juifs, que leur religion ne fût très-incertaine, très-vague, très-peu établie, telle enfin qu'elle devait être chez un petit peuple de brigands vagabonds, vivant uniquement de rapines.

CHAPITRE XVII.

Changemens continuels dans la religion juive jusqu'au temps de la captivité.

Lorsqu'il ne resta que deux tribus et quelques lévites à la maison de David, Jéroboam, à la tête des dix autres tribus, adora d'autres dieux que Roboam fils de Salomon. C'est du moins encore une preuve sans réplique, que la religion juive était bien loin d'être formée. Roboam, de son côté, adora des divinités dont on n'avait point encore entendu parler. Ainsi la religion juive, telle qu'elle paraît ordonnée dans le *Pentateuque*, fut entièrement négligée. Il est dit dans l'histoire (*s*) des *Rois*, qu'Achas, roi de Jérusalem prit les rites de la ville de Damas, et fit faire un au

(*s*) Liv. II, chap. XVI.

tel tout semblable à celui du temple de Damas. Voilà certainement une religion bien chancelante et bien peu d'accord avec elle-même.

Pendant le règne d'Achas sur Jérusalem, lorsqu'Ozée régnait sur les dix tribus d'Israël, Salmanasar prit cet Ozée dans Samarie, et le chargea de chaines; il chassa toutes les dix tribus du pays, et fit venir en leur place des Babyloniens, des Chutéens, des Émathéens, etc. On n'entendit plus parler de ces dix tribus; personne ne sait aujourd'hui ce qu'elles sont devenues : elles disparurent de la terre avant qu'elles eussent une religion à elles.

Mais les petits rois de Jérusalem n'eurent pas longtemps à se réjouir de la destruction de leurs frères. Nabuchodonosor emmena captifs à Babylone, et le roi de Juda Joachim, et un autre roi nommé Sédékias, que ce conquérant avait établi à la place de Joachim. Il fit crever les yeux à Sédékias, fit mourir ses enfans, brûla Jérusalem, abattit les murailles; toute la nation fut emmenée esclave dans les états du roi de Babylone.

Il est vrai que toutes ces aventures sont racontées dans le livre des *Rois* et dans celui des *Paralipomènes*, de la manière la plus confuse et la plus contradictoire. Si on voulait concilier toutes les contradictions des livres juifs, il faudrait un volume beaucoup plus gros que la *Bible*. Remarquons seulement que ces contradictions sont une nouvelle preuve que rien ne fut clairement établi chez cette nation.

Il est démontré, autant qu'on peut démontrer en histoire, que la religion des Juifs ne fut, du temps de leur vie errante et du temps de leurs rois, qu'un ramas confus et contradictoire des rites de leurs voisins. Ils empruntent les noms de Dieu chez les Phéniciens; ils prennent les anges chez les Persans; ils ont l'arche errante des Arabes; ils adoptent le baptême des Indiens,

la circoncision des prêtres d'Égypte, leurs vêtemens, leur vache rousse, leurs chérubins, qui ont une tête de veau et une tête d'épervier, leur bouc Hazazel, et cent autre cérémonies. Leur loi (en quelque temps qu'elle ait été écrite) leur défend expressément tout ouvrage de sculpture, et leur temple en est rempli. Leur roi Salomon, après avoir consulté le Seigneur, place douze figures de veau au milieu du temple, et des chérubins à quatre têtes dans le sanctuaire, avec un serpent d'airain. Tout est contradictoire; tout est inconséquent chez eux, ainsi que dans presque toutes les nations. C'est la nature de l'homme; mais le peuple de Dieu l'emporte en cela sur tous les hommes.

Les Juifs changèrent toujours de rites jusqu'au temps d'Esdras et de Néhémie; mais ils ne changèrent jamais de mœurs, de leur propre aveu. Voyons en peu de mots quelles sont ces mœurs, après quoi nous examinerons quelle fut leur religion au retour de Babylone.

CHAPITRE XVIII.

Mœurs des Juifs.

Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer ici à ce que dit milord Bolingbroke des mœurs antiques de ce peuple dans les chapitres VII, VIII et IX de son *Examen important*, écrit en 1736. Peut-être son récit est-il un peu violent, mais on doit convenir qu'il est véritable.

CHAPITRE XIX.

De la religion juive au retour de la captivité de Babylone.

Plusieurs savans, après avoir conféré tous les textes de la *Bible*, ont cru que les Juifs n'eurent une théo-

logie bien constatée que du temps de Néhémie, après la captivité de Babylone. Il ne restait que deux tribus et demie de toute la race juive; leurs livres étaient perdus; le *Pentateuque* même avait été très-long-temps inconnu. Il n'avait été trouvé que sous le roi Josias, trente-six ans après la ruine de Jérusalem, et la captivité.

Le quatrième livre des *Rois* (*t*) dit qu'un grand prêtre, nommé Helcias, trouva ce livre en comptant de l'argent: il le donna à son secrétaire Saphan, qui le porta de sa part au roi; le grand prêtre Helcias pouvait bien prendre la peine de le porter lui-même. Il s'agissait de la loi de la nation, d'une loi écrite par Dieu même. On n'envoie pas un tel livre à un souverain par un commis avec un compte de recette et de dépense. Les savans ont fort soupçonné ce prêtre Helcias, ou Helciah, ou Helkia, d'avoir lui-même compilé le livre. Il peut y avoir fait quelques additions, quelques corrections, quoiqu'un livre divin ne doive jamais être corrigé ni amplifié; mais le grand Newton pense que le livre avait été écrit par Samuel, et il en donne des preuves assez spécieuses. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage sur quoi les savans se sont fondés en assurant que le *Pentateuque* ne pouvait avoir été écrit par Moïse.

Quoi qu'il en soit, presque tous les hommes versés dans la connaissance de l'antiquité, conviennent que ce livre n'a été public chez les Juifs que depuis Esdras, et que la religion juive n'a reçu une forme constante que depuis ce temps-là. Ils disent que le mot seul d'Israël suffit pour convaincre que les Juifs n'écrivirent plusieurs de leurs livres que pendant leur cap-

(*t*) *Rois*, liv. IV, chap. XXII, v. 8; et II *Paralip.* chap. XXXIV, v. 14.

tivité en Chaldée, ou immédiatement après, puisque ce mot est chaldéen; cette raison ne nous paraît pas péremptoire. Les Juifs pouvaient très-bien avoir emprunté ce mot long-temps auparavant d'une nation voisine.

Mais ce qui est plus positif, et ce qui semble avoir plus de poids, c'est la quantité prodigieuse de termes persans qu'on trouve dans les écrits juifs. Presque tous les noms qui finissent en *el* ou en *al* sont ou persans, ou chaldéens. Babel, porte de Dieu; Bathuel, venant de Dieu; Phégor-Béel, ou Béel-Phégor, Dieu du précipice; Zébuth-Béel, ou Béel-Zébuth, Dieu des insectes; Béthel, maison de Dieu; Daniel, jugement de Dieu; Gabriel, homme de Dieu; Jabel, affligé de Dieu; Jaïel, la vie de Dieu; Israël, voyant Dieu; Oziel, force de Dieu; Raphaël, secours de Dieu; Uriel, le feu de Dieu.

Les noms et le ministère des anges sont visiblement pris de la religion des mages. Le mot de Sathan est pris du persan. La création du monde en six jours a un tel rapport à la création, que les anciens mages disent avoir été faite en six gahambars, qu'il semble en effet que les Hébreux aient puisé une grande partie de leurs dogmes chez ces mêmes mages, comme ils en prirent l'écriture, lorsqu'ils furent esclaves en en Perse.

Ce qui achève de persuader quelques savans, qu'Esdras refit entièrement tous les livres juifs, c'est qu'ils paraissent tous du même style.

Que résulte-t-il de toutes ces observations? obscurité et incertitude.

Il est étrange qu'un livre écrit par Dieu même pour l'instruction du monde entier, ait été si long-temps ignoré; qu'il n'y en ait qu'un exemplaire trente-six ans avant la captivité des deux tribus subsistantes;

qu'Esdras ait été obligé de le rétablir; qu'étant fait pour toutes les nations, il ait été absolument ignoré de toutes les nations; et que la loi qu'il contient étant éternelle, Dieu lui-même l'ait abolie.

CHAPITRE XX.

Que l'immortalité de l'ame n'est ni énoncée, ni même supposée dans aucun endroit de la loi juive.

QUEL que soit l'auteur du *Pentateuque*, ou plutôt quels que soient les écrivains qui l'ont compilé, en quelque temps qu'on l'ait écrit, en quelque temps qu'on l'ait publié, il est toujours de la plus grande certitude que le système d'une vie future, d'une ame immortelle, ne se trouve dans aucun endroit de ce livre. Il est sûr que presque toutes les nations dont les Juifs étaient entourés, Grecs, Chaldéens, Persans, Égyptiens, Syriens, etc. admettaient l'immortalité de l'ame, et que les Juifs n'avaient pas seulement examiné cette question.

On sait assez que, ni dans le *Lévitique*, ni dans le *Deutéronome*, le législateur qu'on fait parler ne les menace d'aucune peine après la mort, et ne leur promet aucune récompense. Il y a eu de grandes sectes de philosophes dans toute la terre, qui ont nié l'immortalité de l'ame, depuis Pékin jusqu'à Rome; mais ces sectes n'ont jamais fait une législation. Aucun législateur n'a fait entendre qu'il n'y a de peine et de récompense que dans cette vie. Le législateur des Juifs, au contraire, a toujours dit, répété, inculqué, que Dieu ne punirait les hommes que de leur vivant. Cet auteur, quel qu'il soit, fait dire à Dieu même: *Honorez père et mère afin que vous viviez long-temps;*

tandis que la loi des anciens persans, conservée dans le Sadder, dit : *Chérissez, servez, soulagez vos parens, afin que Dieu vous fasse miséricorde dans l'autre vie, et que vos parens prient pour vous dans l'autre monde.* (Porte 13.)

Si vous obéissez, dit le législateur juif, *vous aurez de la pluie au printemps et en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes, etc.*

Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances, vous aurez la rogne, la gale, la fistule, des ulcères aux genoux et dans le gras des jambes

Il menace surtout les Juifs d'être obligés d'emprunter des étrangers à usure, et qu'ils seront assez malheureux pour ne point prêter à usure. Il leur recommande plusieurs fois d'exterminer, de massacrer toutes les nations que Dieu leur aura livrées, de n'épargner ni la vieillesse, ni l'enfance, ni le sexe; mais pour l'immortalité de l'ame, il n'en parle jamais, il ne la suppose même jamais.

Les philosophes de tous les pays, qui ont nié cette immortalité, en ont donné des raisons telles qu'on peut les voir dans le troisième livre de Lucrèce; mais les Juifs ne donnèrent jamais aucune raison. S'ils nièrent l'immortalité de l'ame, ce fut uniquement par grossièreté et par ignorance; c'est parce que leur législateur très-grossier n'en savait pas plus qu'eux. Quand nos docteurs se sont mis, dans les derniers temps, à lire les livres juifs avec quelque attention, ils ont été effrayés de voir que dans des livres attribués à Moïse, il n'est jamais question d'une vie future. Ils se sont tournés de tous les sens pour tâcher de trouver dans le *Pentateuque* ce qui n'y est pas. Ils se sont adressés à Job, comme si Job avait écrit une partie du *Pentateuque;* mais Job n'était pas Juif. L'auteur de la

parabole de Job était incontestablement un Arabe qui demeurait vers la Chaldée. Le Sathan qu'il fait paraître avec Dieu sur la scène, suffit pour prouver que l'auteur n'était point Juif. Le mot de Sathan ne se trouve dans aucun des livres du *Pentateuque*, ni même dans les *Juges;* ce n'est que dans le second livre des *Rois* que les Juifs nomment Sathan pour la première fois (*u*).

D'ailleurs ce n'est qu'en interprétant ridiculement le livre de Job, qu'on cherche à trouver quelque idée de l'immortalité de l'ame dans cet auteur chaldéen qui écrivait très-long-temps avant que les Juifs eussent écrit leur *Genèse*. Job accablé de ses maladies, de sa pauvreté, et encore plus des impertinens discours de ses amis et de sa femme, dit (*x*) *qu'il espère sa guérison, que sa peau lui reviendra, qu'il reverra Dieu dans sa chair, que Dieu sera son rédempteur, que ce rédempteur est vivant, qu'il se relevera un jour de la poussière sur laquelle il est couché*. Il est clair que c'est un malade qui dit qu'il guérira. Il faut être aussi absurde que le sont nos commentateurs pour voir dans ce discours l'immortalité de l'ame, et l'avénement de Jésus-Christ. Cette impertinence serait inconcevable, si cent autres extravagances de ces messieurs ne l'emportaient encore sur celle-ci.

On a poussé le ridicule jusqu'à chercher dans des passages d'Isaïe et d'Ézéchiel cette immortalité de l'ame dont ils n'ont pas plus parlé que Job. On a tordu un discours de Jacob dans la *Genèse*. Lorsque les détestables patriarches ses enfans ont vendu leur frère Joseph, et viennent lui dire qu'il a été dévoré par des bêtes féroces, Jacob s'écrie : Je n'ai plus qu'à mourir, on me mettra dans la fosse avec mon fils. Cette fosse,

(*u*) Chap. XIX, v. 22, — (*x*) *Job*, chap. XIX, v. 25 et 26.

disent les Calmet, est l'enfer; donc Jacob croyait à l'enfer, et par conséquent à l'immortalité de l'ame. Ainsi donc, pauvres Calmet! Jacob voulait aller en enfer, voulait être damné, parce qu'une bête avait mangé son fils. Eh, pardieu! c'était bien plutôt aux patriarches, frères de Joseph, à être damnés, s'ils avaient cru un enfer; les monstres méritaient bien cette punition.

Un auteur connu s'est étonné qu'on voie dans le *Déutéronome* une loi émanée de Dieu même touchant la manière dont un Juif doit pousser la selle (*y*), et qu'on ne voie pas dans tout le *Pentateuque* un seul mot concernant l'entendement humain et une autre vie. Sur quoi cet auteur s'écrie : *Dieu avait-il plus à cœur leur derrière que leur ame!* Nous ne voudrions pas avoir fait cette plaisanterie. Mais certes elle a un grand sens : elle est une bien forte preuve que les Juifs ne pensèrent jamais qu'à leur corps.

Notre Warburton s'est épuisé à ramasser, dans son fatras de la *Divine légation*, toutes les preuves que l'auteur du *Pentateuque* n'a jamais parlé d'une vie à venir, et il n'a pas eu grande peine; mais il en tire une plaisante conclusion, et digne d'un esprit aussi faux que le sien. Il imprime en gros caractères *que la doctrine d'une vie à venir est nécessaire à toute société; que toutes les nations éclairées se sont accordées à croire et à enseigner cette doctrine; que cette sage doctrine ne fait point partie de la loi mosaïque; donc la loi mosaïque est divine.*

Cette extrême inconséquence a fait rire toute l'Angleterre; nous nous sommes moqués de lui à l'envi dans plusieurs écrits; et il a si bien senti lui-même son

(*y*) Chap. XXIII, v. 13

ridicule, qu'il ne s'est défendu que par les injures les plus grossières.

Il est vrai qu'il a rassemblé dans son livre plusieurs choses curieuses de l'antiquité. C'est un cloaque où il a jeté des pierres précieuses prises dans les ruines de la Grèce. Nous aimons toujours à voir ces ruines; mais personne n'approuve l'usage qu'en a fait Warburton pour bâtir son système anti-raisonnable.

CHAPITRE XXI.

Que la loi juive est la seule dans l'univers qui ait ordonné d'immoler des hommes.

Les Juifs ne se sont pas seulement distingués des autres peuples par l'ignorance totale d'une vie à venir; mais ce qui les caractérise davantage, c'est qu'ils sont encore les seuls dont la loi ait ordonné expressément de sacrifier des victimes humaines.

C'est le plus horrible effet des superstitions qui ont inondé la terre, que d'immoler des hommes à la Divinité. Mais cette abomination est bien plus naturelle qu'on ne croit. Les anciens actes de foi des Espagnols et des Portugais, qui, grâces au ciel et à de dignes ministres, ne se renouvellent plus (1); nos massa-

(1) Depuis l'impression de cet ouvrage, l'inquisition a repris en Espagne de nouvelles forces. Non-seulement un des plus savans jurisconsultes d'Espagne, un médecin très-éclairé, M. Castelanos, et le célèbre Olavides, l'honneur et le bienfaiteur de son pays, ont été plongés dans les cachots du saint office, et ont subi une humiliation publique, si pourtant il est au pouvoir du rebut de l'espèce humaine d'humilier ceux qui en sont la gloire et la consolation; mais les inquisiteurs ont eu la barbarie, pour faire montre de leur puissance, de faire brûler vive une malheureuse femme accusée de quiétisme. Dans e même temps à peu près, l'inquisition de Lisbonne ne condamnait

cres d'Irlande, la Saint-Barthélemi de France, les croisades des papes contre les empereurs, et ensuite contre les peuples de la langue d'*oc;* toutes ces épouvantables effusions de sang humain ont-elles été autre chose que des victimes humaines offertes à Dieu par des insensés et des barbares.

On a cru dans tous les temps apaiser les dieux par des offrandes, parce qu'on calme souvent la colère des hommes en leur fesant des présens, et que nous avons toujours fait Dieu à notre image.

Présenter à Dieu le sang de nos ennemis, rien n'est plus simple; nous les haïssons, nous nous imaginons que notre Dieu protecteur les hait aussi. Le pape Innocent III crut donc faire une action très-pieuse en offrant le sang des Albigeois à Jésus-Christ.

Il est aussi simple d'offrir à nos dieux ce que nous avons de plus précieux: il est encore plus naturel que les prêtres exigent de tels sacrifices, attendu qu'ils partagent toujours avec le ciel, et que leur part est la meilleure. L'or et l'argent, les joyaux sont très-précieux; on a toujours donné aux prêtres. Quoi de plus précieux que nos enfans quand ils sont beaux? On a donc partout dans quelques occasions, dans quelques calamités publiques, offert ses enfans aux prêtres pour les immoler, et il fallait payer à ces prêtres les frais

qu'à la prison des hommes convaincus d'athéisme. C'est que l'inquisition fait grâce de la vie à ceux qu'elle ne suppose pas relaps; mais elle a dans son abominable procédure des moyens de trouver relaps tous ceux dont la mort est utile aux passions et à l'intérêt du grand inquisiteur.

Dans un auto-da-fé solennel où le roi Charles II eut la faiblesse d'assister en 1680, et où l'on brûla vingt-une personnes, douze desquelles avaient des bâillons, le moine qui prononça le sermon eut l'insolence de parler des sacrifices humains offerts aux dieux dans le Mexique: mais il assura que si ces sacrifices déplaisaient à Dieu dans Mexico, ceux du même genre qu'on offrait en Espagne lui étaient fort agréables.

de la cérémonie. On a poussé la fureur religieuse jusqu'à s'immoler soi-même. Mais toutes les fois que nous parlons de nos persécutions sanguinaires et abominables, ne perdons point de vue qu'il faut toujours excepter les Chinois, chez lesquels on ne voit aucune trace de ces sacrifices.

Heureusement il n'est pas prouvé que dans l'antiquité on ait immolé des hommes régulièrement à certain jour nommé, comme les papistes font en immolant leur Dieu tous les dimanches; nous n'avons chez aucun peuple aucune loi qui dise : Tel jour de la lune on immolera une fille, tel autre jour, un garçon; ou bien quand vous aurez fait mille prisonniers dans une bataille, vous en sacrifierez cent à votre Dieu protecteur.

Achille sacrifie dans l'*Iliade* douze jeunes Troyens aux mânes de Patrocle; mais il n'est point dit que cette horreur fût prescrite par la loi.

Les Carthaginois, les Égyptiens, les Grecs, les Romains mêmes, ont immolé des hommes; mais ces cérémonies ne sont établies par aucune loi du pays. Vous ne voyez ni dans les douze tables romaines, ni dans les lois de Lycurgue, ni dans celles de Solon, *qu'on tue saintement des filles et des garçons avec un couteau sacré*. Ces exécrables dévotions ne paraissent établies que par l'usage; et ces crimes consacrés ne se commettent que très-rarement.

Le *Pentateuque* est le seul monument ancien dans lequel on voit une loi expresse d'immoler des hommes, des commandemens exprès de tuer au nom du Seigneur. Voici ces lois.

1° Ce qui aura été offert à Adonaï ne se rachètera point, il sera mis à mort (*z*). C'est selon cette horrible

(*z*) *Lévit.* XXVII.

loi qu'il est dit que Jephté égorgea sa propre fille, *et il lui fit comme il avait voué.* Comment après un passage si clair, si positif, trouve-t-on encore des barbouilleurs de papier qui osent dire qu'il ne s'agit ici que de virginité?

2° Adonaï dit à Moïse : Vengez les enfans d'Israël des Madianites.... *Tuez tous les mâles, et jusqu'aux enfans. Égorgez les femmes qui ont connu le coït.... réservez les pucelles....* Le butin de l'armée fut de six cent soixante et quinze mille brebis, soixante-douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, trente-deux mille pucelles, qui étaient dans le camp madianite, desquelles pucelles trente-deux seulement furent pour la part d'Adonaï (c'est-à-dire furent sacrifiées), etc. *(aa)*. J'ai lu dans un ouvrage intitulé *Des proportions*, que le nombre des ânes n'était pas en raison de celui des pucelles.

3° Il paraît que les coutumes des Juifs étaient à peu près celles des peuples barbares que nous avons trouvés dans le nord de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, qui portaient en triomphe le crâne et la chevelure de leurs ennemis tués. Le *Deutéronome* dit expressément *(bb)* : J'enivrerai mes flèches de leur sang; mon épée dévorera leur chair et le sang des meurtris; on me présentera leurs têtes nues.

4° Presque tous les cantiques juifs, que nous récitons dévotement (et quelle dévotion!), ne sont remplis que d'imprécations contre tous les peuples voisins. Il n'est question que de tuer, d'exterminer, d'éventrer les mères et d'écraser les cervelles des enfans contre les pierres.

5° Adonaï met le roi d'Aran, prince cananéen, sous

(aa) Nomb. chap. III. — *(bb)* Chap. XXXII, v. 42.

l'anathème; les Hébreux le tuent, et détruisent son village (*cc*).

6° Adonaï dit encore expressément : Exterminez tous les habitans de Canaan. *Si vous ne voulez pas tuer tous les habitans, je vous ferai à vous ce que j'avais résolu de leur faire.* C'est-à-dire, je vous tuerai vous-mêmes (*dd*). Cette loi est curieuse. L'auteur du *Christianisme dévoilé* dit que l'ame de Néron, celles d'Alexandre VI et de son fils Borgia, pétries ensemble, n'auraient jamais pu imaginer rien de plus abominable.

7° Vous les égorgerez tous, vous n'aurez aucune compassion d'eux (*ee*).

C'est là une petite partie des lois données par la bouche de Dieu même. Gordon, l'illustre auteur de l'*Imposture sacerdotale*, dit que si les Juifs avaient connu des diables, qu'ils ne connurent qu'après leur captivité à Babylone, ils n'auraient pas pu imputer à ces êtres, qu'on suppose ennemis du genre humain, des ordonnances plus diaboliques.

Les ordres donnés à Josué et à ses successeurs ne sont pas moins barbares. Le même auteur demande à quoi aboutissent toutes ces lois qui feraient frémir des voleurs de grand chemin? à rendre les Juifs presque toujours esclaves.

Observons ici une chose très-importante. Le Dieu juif ordonne à son petit peuple de tout tuer, vieillards, filles, enfans à la mamelle, bœufs, vaches, moutons. En conséquence il promet à ce petit peuple l'empire du monde. Et ce petit peuple est esclave ou dispersé. Abubéker, le second calife, écrit de la

(*cc*) *Nomb.* XXI. — (*dd*) *Nombres*, chap. XXXIV, v. 56. — (*ee*) *Deutéronome*, chap. VII, v. 2.

part de Dieu à Yésid : *Ne tuez ni vieillards, ni femmes, ni enfans, ni animaux; ne coupez aucun arbre.* Et Abubéker est le dominateur de l'Asie.

CHAPITRE XXII.

Raisons de ceux qui prétendent que Moïse ne peut avoir écrit le Pentateuque.

Voici les preuves qu'on apporte, que si Moïse a existé, il n'a pu écrire les livres qu'on lui impute.

1° Il est dit qu'il écrivit le *Décalogue* sur deux tables de pierre. Il aurait donc aussi écrit cinq gros volumes sur des pierres, ce qui était assez difficile dans un désert.

2° Il est dit que Josué fit graver sur un autel de pierres brutes, enduites de mortier, tout le *Deutéronome*. Cette manière d'écrire n'est pas faite pour aller à la postérité.

3° Moïse ne pouvait pas dire qu'il était en-deça du Jourdain, quand il était en delà.

4° Il ne pouvait parler des villes qui n'existaient pas de son temps.

5° Il ne pouvait donner des préceptes pour la conduite des rois, quand il n'y avait point de rois.

6° Il ne pouvait citer le livre du *Droiturier*, qui fut écrit du temps des rois.

7° Il ne pouvait dire en parlant du roi Og, qu'on voyait encore son lit de fer, puisqu'il suppose que ce roi Og, fut tué de son temps.

8° Il ne pouvait ordonner à son peuple de payer un demi-sicle par tête, *selon la mesure du (ff) temple*, puisque les Juifs n'eurent de temple que

(*ff*) *Exode*, chap. XXX, v. 13. Voyez, mon cher lecteur, si le sceau de l'imposture a jamais été mieux marqué.

plusieurs siècles après lui. Mais le grand Newton, le savant Le Clerc, et plusieurs autres auteurs célèbres, ont traité si supérieurement cette matière que nous rougissons d'en parler encore.

Nous n'entrons point ici dans le détail des prodiges épouvantables dont on rend Moïse témoin oculaire. Milord Brolingbroke relève avec une extrême sévérité ceux qui attribuent à Moïse le *Pentateuque*, et surtout, ceux qui font chanter un long poëme à ce Moïse âgé de quatre-vingts ans, en sortant du fond de la mer Rouge devant trois millions de personnes, lorsqu'il fallait pourvoir à leur subsistance.

Il dit qu'il faut être aussi imbécile et aussi impudent qu'un Abadie, pour oser apporter en preuve des écrits de Moïse, qu'il les lut à tout le peuple juif. C'est précisément ce qui est en question. Celui qui les écrivit, ou six ou sept cents ans après lui, put sans doute dire que Moïse avait lu son ouvrage aux trois millions de Juifs assemblés dans le désert. Cette circonstance n'était pas plus difficile à imaginer que les autres. Milord ajoute que les puérilités d'Abadie et de ses consorts ne soutiendront pas cet édifice monstrueux qui croule de toutes parts et qui retombe sur leur tête.

Une foule d'écrivains indignés de toutes ces impostures, les combattent encore tous les jours : ils démontrent qu'il n'y a pas une seule page dans la *Bible* qui ne soit une faute ou contre la géographie, ou contre la chronologie, ou contre toutes les lois de la nature, contre celles de l'histoire, contre le sens commun, contre l'honneur, la pudeur et la probité. Plusieurs philosophes, emportés par leur zèle, ont couvert d'opprobre ceux qui soutiennent encore ces vieilles erreurs. Nous n'approuvons pas un zèle amer, nous condamnons les invectives dans un sujet qui ne mérite que

la pitié et les larmes. Mais nous sommes forcés de convenir que leurs raisons méritent l'examen le plus réfléchi. Nous ne voulons examiner que la vérité, et nous comptons pour rien les injures atroces que les deux partis vomissent l'un contre l'autre depuis long-temps.

CHAPITRE XXIII.

Si Moïse a existé.

Nous avons parmi nous une secte assez connue qu'on appelle les *Free-thinkers*, les francs-pensans, beaucoup plus étendue que celle des francs-maçons. Nous comptons pour les principaux chefs de cette secte, milord Herbert, les chevaliers Raleig et Sidney, milord Shaftesbury, le sage Locke modéré jusqu'à la timidité, le grand Newton, qui nia si hardiment la divinité de Jésus-Christ, les Collins, les Toland, les Tindal, les Trenchard, les Gordon, les Woolston, les Wolaston, et surtout le célèbre milord Bolingbroke. Plusieurs d'entre eux ont poussé l'esprit d'examen et de critique jusqu'à douter de l'existence de Moïse. Il faut discuter avec impartialité les raisons de ces doutes.

Si Moïse avait été un personnage tel que Salomon, à qui l'on a seulement attribué des livres qu'il n'a point écrits, des trésors qu'il n'a pu posséder, et un sérail beaucoup trop ample pour un petit roi de Judée; on ne serait pas en droit de nier qu'un tel homme a existé : car on peut fort bien n'être pas l'auteur du *Cantique des cantiques*, ne pas posséder un milliard de livres sterling dans ses coffres, n'avoir pas sept cents épouses et trois cents maîtresses, et cependant être un roi très-connu des nations.

Flavien Josèphe nous apprend que des auteurs

tyriens, contemporains de Salomon, font mention de ce roi dans les archives de Tyr. Il n'y a rien là qui répugne à la religion. Ni la naissance de Salomon fils d'un double adultère, ni sa vie, ni sa mort, n'ont rien de ce merveilleux qui étonne la nature et qui inspire l'incrédulité.

Mais si tout est d'un merveilleux de roman dans la vie d'un homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, alors il faut le témoignage des contemporains les plus irréprochables; ce n'est pas assez que, mille ans après lui, un prêtre ait trouvé dans un coffre, en comptant de l'argent, un livre concernant cet homme, et qu'il l'ait envoyé par un commis à un petit roi.

Si aujourd'hui un évêque russe envoyait du fond de la Tartarie à l'impératrice un livre composé par le Scythe Abaris, qu'il aurait trouvé dans une sacristie ou dans un vieux coffre; il n'y a pas d'apparence que cette princesse eût grande foi à un pareil ouvrage. L'auteur de ce livre aurait beau assurer qu'Abaris avait couru le monde à cheval sur une flècle, que cette flèche est précisément celle dont Apollon se servit pour tuer les cyclopes; qu'Apollon cacha cette flèche auprès de Moscou, que les vents en firent présent au Tartare Abaris, grand poëte et grand sorcier, lequel fit un talisman des os de Pélops, il est certain que la cour de Pétersbourg n'en croirait rien du tout aujourd'hui; mais les peuples de Casan et d'Astracan auraient pu le croire il y a deux ou trois siècles.

La même chose arriverait au roi de Danemarck et à toute sa cour, si on lui apportait un livre écrit par le Dieu Odin. On s'informerait soigneusement si quelques auteurs allemands ou suédois ont connu cet Odin et sa famille, et s'ils ont parlé de lui en termes honnêtes.

Bien plus, si ces contemporains ne parlaient que des miracles d'Odin; si Odin n'avait jamais rien fait que de surnaturel, il courrait grand risque d'être décrédité à la cour de Danemarck. On n'y ferait pas plus cas de lui que nous n'en fesons de l'enchanteur Merlin.

Moïse semble être précisément dans ce cas aux yeux de ceux qui ne se rendent qu'à l'évidence. Aucun auteur égyptien ou phénicien ne parla de Moïse dans les anciens temps. Le Chaldéen Bérose n'en dit mot : car s'il en avait fait mention, les pères de l'église (comme nous l'avons déjà remarqué sur Sanchoniathon) auraient tous triomphé de ce témoignage. Flavien Joséphe qui veut faire valoir ce Moïse, quoiqu'il doute de tous ses miracles, ce Joséphe a cherché partout quelques témoignages concernant les actions de Moïse; il n'en a pu trouver aucun. Il n'ose pas dire que Bérose, né sous Alexandre, ait rapporté un seul des faits qu'on attribue à Moïse.

Il trouve enfin un Chérémon d'Alexandrie, qui vivait du temps d'Auguste, environ quinze ou seize cents ans après l'époque où l'on place Moïse; et cet auteur ne dit autre chose de Moïse, sinon qu'il fut chassé d'Égypte.

Il va consulter le livre d'un autre Égyptien plus ancien, nommé Manéthon. Celui-là vivait sous Ptolomée Philadelphe, trois cents ans avant notre ère; et déjà les Égyptiens abandonnaient leur langue barbare pour la belle langue grecque. C'était en grec que Manéthon écrivait; il était plus près de Moïse que Chérémon de plus de trois cents années; Joséphe ne trouve pas mieux son compte avec lui. Manéthon dit qu'il y eut autrefois un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph, qui prit le nom de Moïse, et qui s'enfuit avec des lépreux.

Il se pouvait très-bien faire que les Juifs ayant parlé si long-temps de leur Moïse à tous leurs voisins, le bruit en fût venu à la fin à quelques écrivains d'Égypte, et de là aux Grecs et aux Romains. Strabon, Diodore et Tacite n'en disent que très-peu de mots; encore sont-ils vagues, très-confus, très-contraires à tout ce que les Juifs ont écrit. Ce ne sont pas là des témoignages. Si quelque auteur français s'avisait de faire mention aujourd'hui de notre Merlin, cela ne prouverait pas que Merlin passa sa vie à faire des prodiges.

Chaque nation a voulu avoir des fondateurs, des législateurs illustres; nos voisins les Français ont imaginé un Francus qu'ils ont dit fils d'Hector. Les Suédois sont bien sûrs que Magog, fils de Japhet, leur donna des lois immédiatement après le déluge. Un autre fils de Japhet, nommé Tubal, fut le législateur de l'Espagne. Joséphe l'appelle Thobel, ce qui doit augmenter encore notre respect pour la véracité de cet historien juif.

Toutes les nations de l'antiquité se forgèrent des origines encore plus extravagantes. Cette passion de surpasser ses voisins en chimères alla si loin, que les peuples de la Mésopotamie se vantaient d'avoir eu pour législateur le poisson Oannès, qui sortait de l'Euphrate deux fois par jour pour venir les prêcher.

Moïse pourrait bien être un législateur aussi fantastique que ce poisson. Un homme qui change sa baguette en serpent et le serpent en baguette, qui change l'eau en sang et le sang en eau, qui passe la mer à pied sec avec trois millions d'hommes, un homme enfin dans les prétendus écrits duquel une ânesse parle, vaut bien un poisson qui prêche.

Ce sont là les raisons sur lesquelles se fondent ceux qui doutent que Moïse ait existé. Mais on leur fait une

réponse qui semble être aussi forte peut-être que leurs objections; c'est que les ennemis des Juifs n'en ont jamais douté.

CHAPITRE XXIV.

D'une vie de Moïse très-curieuse, écrite par les Juifs après la captivité.

Les Juifs avaient une telle passion pour le merveilleux, que lorsque leurs vainqueurs leur permirent de retourner à Jérusalem, ils s'avisèrent de composer une histoire de Moïse encore plus fabuleuse que celle qui a obtenu le titre de canonique. Nous en avons un fragment assez considérable traduit par le savant Gilbert Gaumin, dédié au cardinal de Bérule. Voici les principales aventures rapportées dans ce fragment aussi singulier que peu connu.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Égypte, et soixante ans après la mort du patriarche Joseph, le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance : dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Égypte, dans l'autre était un petit enfant, et cet enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses shotim, ses sages. L'un des sages lui dit : O roi! cet enfant est un Juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous sauverez par là votre empire, si pourtant on peut s'opposer aux ordres du destin.

Ce conseil plut au pharaon; il fit venir les sages-femmes, et leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient... Il y avait en Égypte un homme nommé Abraham fils de Keath, mari de Jocabed, sœur de son frère. Jocabed lui donna une fille

nommée Marie, qui signifie persécutée, parce que les Égyptiens descendans de Cham persécutaient les Israélites. Jocabed accoucha ensuite d'Aaron, qui signifie condamné à mort, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. Aaron et Marie furent préservés par les anges du Seigneur qui les nourrirent aux champs, et qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin Jocabed eut un troisième enfant : ce fut Moïse (qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère). Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourrir, et l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit une nouvelle femme; il fit un grand festin; sa femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit Moïse. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne et la mit sur sa tête. Balaam le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal; l'esprit de Dieu est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur-le-champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit Moïse, lorsque Dieu envoya sur-le-champ son ange Gabriel déguisé en officier du pharaon, et qui lui dit : Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion, il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis et un charbon ardent; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécile qui ne sera pas dangereux; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, et alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporte un rubis et un charbon; Moïse

ne manque pas de prendre le rubis; mais l'ange Gabriel, par un *léger tour de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. Moïse mit le charbon dans sa bouche, et se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie; et c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans et était favori du pharaon. Un Hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. Moïse tua l'Égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête de Moïse. Le bourreau le frappa; mais Dieu changea sur-le-champ le cou de Moïse en colonne de marbre, et envoya l'ange Michel qui en trois jours de temps conduisit Moïse hors des frontières.

Le jeune Hébreu se réfugia auprès de Mécano, roi d'Éthiopie, qui était en guerre avec les Arabes. Mécano le fit son général d'armée, et après la mort de Mécano Moïse fut élu roi et épousa la veuve. Mais Moïse, honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, et mit une épée dans le lit entre lui et la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Éthiopie, se plaignit de ce que Moïse ne lui fesait rien, et conclut à le chasser et à mettre sur le trône le fils du feu roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre Jéthro. Ce prêtre crut que sa fortune était faite s'il remettait Moïse entre les mains du pharaon d'Égypte, et il commença par le faire mettre dans un cul de basse-fosse, où il fut réduit au pain et à l'eau. Moïse engraissa à vue d'œil dans son cachot. Jéthro en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille Séphora était devenue amoureuse du prisonnier, et lui apportait elle-même des perdrix et des cailles avec d'excellent

vin. Il conclut que Dieu protégeait Moïse, et ne le livra point au pharaon.

Cependant le bon homme Jéthro voulut marier sa fille; il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhova*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de Saphir. Les amans de Séphora se présentèrent, aucun d'eux ne put seulement faire pencher l'arbre. Moïse, qui n'avait que soixante et dix-sept ans, l'arracha tout d'un coup sans effort. Il épousa Séphora dont il eut bientôt un beau garçon nommé Gerson.

Un jour en se promenant il rencontra Dieu dans un buisson, qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme et son fils. Ils rencontrèrent chemin fesant un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à Séphora de circoncire le petit Gerson avec un couteau de pierre. Dieu envoya Aaron sur la route; mais Aaron trouva fort mauvais que son frère eût épousé une Madianite : il la traita de p..... et le petit Gerson de bâtard; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron et Moïse s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. Balaam, l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha sur eux les deux lions; mais Moïse les toucha de sa verge, et les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'Aaron et de Moïse. Le roi tout étonné fit venir les deux pèlerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Égypte, à peu près comme elles sont rapportées dans l'*Exode*. Il ajoute seulement que Moïse couvrit toute l'Égypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, et qu'il envoya

chez tous les Égyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons, quoique les portes fussent fermées aux verroux, et qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge; ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée : les Juifs coururent après lui; les eaux se séparèrent à droite et à gauche pour les voir combattre; tous les Égyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à Dieu. Michaël et Gabriel furent envoyés vers lui; ils le transportèrent dans la ville de Ninive, où il régna quatre cents ans.

Que l'on compare ce récit avec celui de l'*Exode*, et que l'on donne la préférence à celui qu'on voudra choisir; pour moi je ne suis pas assez savant pour en juger. Je conviendrai seulement que l'un et l'autre sont dans le genre merveilleux.

CHAPITRE XXV.

De la mort de Moïse.

Outre cette vie de Moïse, nous avons deux relations de sa mort, non moins admirables. Il y a dans la première une longue conversation de Moïse avec Dieu, dans laquelle Dieu lui annonce qu'il n'a plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange Samaël assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de Moïse, et Michaël se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais; Moïse va mourir, mais nous avons Josué à sa place.

Quand les trois heures furent passées, Dieu commanda à Gabriel de prendre l'ame du mourant. Gabriel s'en excusa, Michaël aussi. Dieu refusé par ces deux anges s'adressa à Zinguiel. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres : c'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur; je ne tuerai pas mon disciple. Alors Dieu se fâchant dit au mauvais ange Samaël : Hé bien, méchant, prends donc son ame. Samaël plein de joie tire son épée et court sur Moïse. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans; comment, coquin, lui dit Moïse, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant, ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête; ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Égypte soixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer Rouge en deux; qui ai vaincu deux rois si grands, que du temps du déluge, l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t-en, maraud; sors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. Gabriel, pendant ce temps-là prépara un brancard pour transporter l'ame de Moïse; Michaël un manteau de pourpre; Zinguiel une soutane. Dieu lui mit les deux mains sur la poitrine, et emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre saint Jude fait allusion dans son *Épître*, lorsqu'il dit que l'archange Michaël disputa le corps de Moïse au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer; il est évident que saint Jude l'avait lu, et qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de Moïse est encore une conversation avec Dieu. Elle n'est pas moins plaisante et moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

MOÏSE. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non; mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Non; ni mort ni vif.

Moïse. Hélas! bon Dieu, vous êtes si clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois; je n'ai fait qu'un péché, et vous ne me pardonnez pas!

Dieu. Tu ne sais ce que tu dis : tu as commis six péchés...... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

Moïse. Seigneur, il y a là trop d'adresse; vous tenez la corde par les deux bouts. Que Moïse périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à Moïse : Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout de cinq heures Dieu envoya chercher Gabriel, Zinguiel et Samaël. Dieu promit à Moïse de le faire enterrer, et emporta son ame.

Tous ces contes ne sont pas plus extraordinaires que l'histoire de Moïse ne l'est dans le *Pentateuque*. C'est au lecteur d'en juger.

CHAPITRE XXVI.

Si l'histoire de Bacchus est tirée de celle de Moïse.

Nous avons déjà remarqué une prodigieuse ressemblance entre ce que l'antiquité nous dit de Moïse et ce qu'elle dit de Bacchus. Ils ont habité la même contrée; ils ont fait les mêmes miracles; ils ont écrit leurs lois sur la pierre. Qui des deux est l'original? Qui des deux est la copie? Ce qui est très-certain, c'est que Bacchus était connu de presque toute la terre avant qu'aucune nation, excepté la juive, eût jamais entendu parler de

Moïse. Aucun auteur grec n'a parlé des écrits qu'on attribue à ce Juif, avant le rhéteur Longin, qui vivait dans le troisième siècle de notre ère. Les Grecs ne savaient pas seulement si les Juifs avaient des livres. L'historien Josèphe avoue dans le quatrième chapitre de sa *Réponse à Appion*, que les Juifs n'avaient aucun commerce avec les autres peuples. *Le pays que nous habitons*, dit-il, *est éloigné de la mer, nous ne nous appliquons point au commerce, nous ne communiquons point avec les autres nations*. Et ensuite : *Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, et affectant de ne rien écrire, elle ait été si peu connue?*

Rien n'est plus positif que ce passage. Les mystères de Bacchus étaient déjà célébrés en Grèce, et l'Asie les connaissait avant qu'aucun peuple eût entendu parler du Moïse hébreu. Il est si naturel qu'une petite nation barbare inconnue imite les fables d'une grande nation civilisée et illustre ; il y en a tant d'exemples, que cette seule réflexion suffirait pour faire perdre le procès aux Juifs. En fait de fables comme en fait de toute invention, il paraît que les plus anciennes ont servi de modèles aux autres. La *Légende dorée* est remplie de toutes les fables de l'ancienne Grèce, sous des noms de chrétiens. On y trouve l'histoire d'Hippolyte, et celle d'Œdipe toute entière. Il y a un saint à qui un cerf prédit qu'il tuera son père, et qu'il couchera avec sa mère. La prédiction du cerf est accomplie ; le saint fait pénitence, et est dans le *Martyrologe*. Les hommes aiment tant les fables, que quand ils ne peuvent en inventer, ils en copient.

Nous ne fesons ces réflexions que pour nous tenir en garde contre l'esprit romanesque de l'antiquité ; esprit qui s'est perpétué trop long-temps.

CHAPITRE XXVII.

De la Cosmogonie attribuée à Moïse, et de son déluge.

Toute la religion juive étant fondée sur la création de l'homme, sur la formation de la femme tirée d'une côte d'Adam, sur les ordres exprès de Dieu, donnés à cet Adam et à sa femme, sur la transgression de ces deux premières créatures trompées par un serpent qui parlait et qui marchait sur ses pieds, etc.; Moïse ayant appris toutes ces choses de la bouche de Dieu même; Moïse les ayant écrites au nom de Dieu pour être un monument éternel au genre humain; comment se pouvait-il faire qu'il fût défendu chez les Juifs de lire la *Genèse* avant l'âge de vingt-cinq ans? Était-ce parce que le sanhédrin craignait qu'on ne s'en moquât à vingt ou à dix-huit? Si la lecture de la *Genèse* scandalisait, plus on avance en âge, plus elle doit scandaliser. Si on respecte le législateur, pourquoi défendre de lire sa loi?

Si Dieu est le père de tous les hommes, pourquoi leur création et leurs premières actions écrites par Dieu même, ont-elles été ignorées par tous les hommes? Pourquoi Moïse en fut-il seul instruit au bout de deux mille cinq cents ans dans un désert?

D'où vient, par exemple, que du temps d'Auguste il ne se trouve pas un seul historien, un seul poëte, un seul savant, qui connaisse les noms d'Adam, d'Eve, d'Abel, de Caïn, de Mathusalem, de Noé, etc.? Chaque nation avait sa *Cosmogonie*. Il n'y en a pas une seule qui ressemble à celle des Juifs. Certainement ni les Indiens, ni les Scythes, ni les Perses, ni les Egyptiens, ni les Grecs, ni les Romains, ne comptaient leurs

années, ni depuis Adam, ni depuis Noé, ni depuis Abraham. Il faut avouer que les Varron et les Pline riraient étrangement, s'ils pouvaient voir aujourd'hui nos almanachs, et tous nos beaux livres de chronologie. *Abel mort l'an* 130. *Mort d'Adam l'an* 930. *Déluge universel en* 1656..... *Noé sort de l'arche en* 1657, etc. Cet étonnant usage, dans lequel nous donnons tous tête baissée, n'est pas seulement remarqué. Ces calculs se trouvent à la tête de tous les almanachs de l'Europe, et personne ne fait réflexion que tout cela est encore ignoré de tout le reste de la terre.

Supposons que Sanchoniathon ait écrit du temps même où l'on place Moïse, quoique certainement il ait écrit long-temps auparavant; comment se peut-il faire que Sanchoniathon n'ait parlé ni d'Adam, ni de Noé, ni du déluge universel? Pourquoi ce prodigieux événement, qui réduisait la terre entière à une seule famille, a-t-il été absolument ignoré dans toute l'antiquité? Il y a eu des inondations, sans doute; des contrées ont été submergées par la mer. Les déluges de Deucalion et d'Ogygès sont assez connus. Platon dit que l'île Atlantide fut autrefois submergée. Que ce soit une fable ou une vérité, il n'importe; personne n'a jamais douté que plusieurs parties de notre globe n'aient souffert de grandes révolutions; mais le déluge universel, tel qu'on le raconte, est physiquement impossible. Ni Thucydide, ni Hérodote, ni aucun ancien historien, n'a déshonoré sa plume par une telle fable.

S'il y avait eu chez les hommes quelque ressouvenir d'un si étrange événement, Hésiode et Homère l'auraient-ils passé sous silence? ne retrouverait-on pas dans ces poëtes quelques allusions, quelques comparaisons tirées de ce bouleversement de la nature? n'au-

rait-on pas conservé quelques vers d'Orphée, dans lesquels on aurait pu en retrouver des vestiges ?

Les Juifs ne peuvent avoir imaginé le déluge universel qu'après avoir entendu parler de quelques déluges particuliers. Comme ils n'avaient aucune connaissance du globe, ils prirent la partie pour le tout, et l'inondation d'un petit pays pour l'inondation de la terre entière. Ils exagérèrent, et quel peuple n'a pas été exagérateur ?

Quelques romanciers, quelques poëtes dans la suite des temps exagérèrent chez les Grecs ; et de l'inondation d'une partie de la Grèce firent une inondation universelle. Ovide la célébra dans son livre charmant des *Métamorphoses*. Il avait raison ; une telle aventure n'est faite que pour la poésie : c'est pour nous un miracle ; c'était une fable pour les Grecs et pour les Romains.

Il y eut encore d'autres déluges qu'en Grèce ; et voici probablement quelle est la source du récit du déluge, que les Juifs firent dans leur *Genèse*, quand ils écrivirent dans la suite des temps sous le nom de Moïse.

Eusèbe et George le syncelle, c'est-à-dire le greffier, nous ont conservé des fragmens d'un certain Abidène.

Cet Abidène avait transcrit des fragmens de Bérose ancien auteur chaldéen. Ce Bérose avait écrit des romans ; et dans ces romans il parle d'une inondation arrivée sous un roi de Chaldée nommé Xissuter, dont on a fait depuis Xissutrus, qu'on suppose avoir vécu du temps où l'on fait vivre Noé.

Il disait donc, ce Bérose, qu'un dieu chaldéen dont on a fait depuis Saturne, apparut à Xissuter, et lui dit :
» Le 15 du Dœsi, le genre humain sera détruit par
» le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Spira,
» la ville du soleil, afin que la mémoire des choses ne

» se perde pas. Bâtissez un vaisseau, entrez-y avec vos » parens et vos amis, faites-y entrer des oiseaux et des » quadrupèdes, mettez-y des provisions; et quand on » vous demandera où vous voulez aller avec votre » vaisseau, répondez : Vers les Dieux, pour les prier » de favoriser le genre humain. »

Xissuter ne manqua pas de bâtir son vaisseau qui était large de deux stades et long de cinq, c'est-à-dire que sa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, et sa longueur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, Xissuter lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui ne trouvant point à manger revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore ses oiseaux qui revinrent avec de la boue aux pates. Enfin ils ne revinrent plus. Xissuter en fit autant; il sortit de son vaisseau qui était perché sur une montagne d'Arménie; et on ne le revit plus; les Dieux l'enlevèrent.

C'est là l'unique fondement de la fable qui a tant couru, que l'arche de Noé s'était arrêtée sur une montagne d'Arménie, et qu'on en voit encore des restes.

Quelques lecteurs penseront peut-être que l'histoire de Noé est la copie de la fable de Xissuter. Ils diront que si les petits peuples copient toujours les grands; si les Chaldéens et tous les peuples voisins sont incontestablement plus anciens que les Juifs; si ces Juifs sont en effet si nouveaux; il est probable encore qu'ils ont imité leurs voisins en tout, excepté dans les sciences et dans les beaux-arts, où ce peuple grossier ne put jamais atteindre. Pour nous, encore une fois, nous nous bornons à respecter la *Bible*.

Les incrédules allèguent qu'il est très-vraisemblable que le Pont-Euxin franchit autrefois ses bornes, et inonda une partie de l'ancienne Arménie. La mer Egée

peut en avoir fait autant en Grèce; la mer Atlantique peut avoir englouti une grande île. Les Juifs, qui en auront entendu parler confusément, se seront approprié cet événement, ils auront inventé Noé. Il est incontestable, ajoutent-ils, qu'il n'y eut jamais de Noé; car si un tel personnage avait existé, il aurait été regardé par toutes les nations comme le restaurateur et le père du genre humain. Il eût été impossible que la mémoire s'en fût perdue. Noé aurait été le premier mot que toute la race humaine eût prononcé. Cette fable juive a été, comme on l'a déjà dit, entièrement ignorée du monde entier, jusqu'au temps où les chrétiens commencèrent à faire connaître les livres juifs traduits en grec. Enfin, puisque les Juifs n'ont été que des plagiaires sur tout le reste, ils peuvent bien l'avoir été sur le déluge. Je ne fais que rapporter le raisonnement des francs-pensans, auquel les non-pensans répondent par l'authenticité du *Pentateuque*.

CHAPITRE XXVIII.

Des plagiats reprochés aux Juifs.

1° SANCHONIATHON, qui écrivait en Phénicie long-temps avant que les Juifs fussent rassemblés dans des déserts, donne aux hommes dix générations jusqu'au temps du prétendu déluge universel.	1° LES livres attribués à Moïse supposent aussi dix générations.
2° La curiosité d'une femme nommée Pandore est fatale au genre humain.	2° La curiosité d'une femme nommée Ève fait chasser le genre humain d'un prétendu paradis.
3° Bacchus donne une loi écrite sur deux tables de marbre, élève les flots de la mer Rouge, à droite et à gauche, pour faire passer son armée, suspend le cours du soleil et de la lune.	3° Moïse donne aussi des lois écrites sur deux tables de pierre, traverse la mer Rouge à pied sec; et son successeur Josué arrête le soleil et la lune.
4° Minerve fait jaillir une fontaine d'huile, Bacchus une fontaine de vin.	4° Moïse ne donna aux juifs qu'une fontaine d'eau dans le désert.
5° Philémon et Baucis donnent à des dieux, en Phrygie, l'hospitalité qu'un village leur refuse auprès de Thyane; les	5° Les juifs imitent cette fable de la manière la plus infâme, en disant que les habitans du village de Sodome voulurent

dieux changent leur cabane en un temple et le village en un lac.	violer deux anges : et Sodome est changée en un lac.
6° Les Grecs supposent qu'Agamemnon voulut immoler sa fille Iphigénie, et que les dieux envoyèrent une biche pour être sacrifiée à la place de la fille.	6° Les juifs supposent qu'Abraham voulut immoler son fils, et qu'Adonaï envoya un belier pour être immolé à la place d'Isaac.
7° Niobé est changée en statue de marbre.	7° Édit, femme de Loth, est changée en statue de sel.
8° Travaux d'Hercule.	8° Travaux de Samson.
9° Hercule trahi par des femmes.	9° Samson trahi par des femmes.
10° L'âne de Silène parle.	10° L'ânesse de Balaam parle.
11° Hercule enlevé au ciel dans un quadrige.	11° Élie monte au ciel dans un quadrige.
12° Les dieux ressuscitent Pélops.	12° Élisée ressuscite une petite fille.

Si on voulait se donner la peine de comparer tous les événemens de la fable et de l'ancienne histoire grecque, on serait étonné de ne pas trouver une seule page des livres juifs qui ne fût un plagiat.

Enfin les vers d'Homère étaient déjà chantés dans plus de deux cents villes avant que ces deux cents villes sussent que les Juifs étaient au monde. Lecteur, examinez et jugez. décidez entre ceux que nous appelons francs-pensans et ceux que nous appelons non-pensans.

CHAPITRE XXIX.

De la secte des Juifs et de leur conduite après la captivité, jusqu'au règne de l'Iduméen Hérode.

C'EST le propre des Juifs d'être partout courtiers, revendeurs, usuriers, d'amasser de l'argent par la frugalité et l'économie. L'argent fut l'objet de leur conduite dans tous les temps, au point que dans le roman de leur *Tobie*, livre canonique ou non, un ange descend du ciel pendant leur captivité, non pas pour consoler ces malheureux dispersés, non pas pour les ramener à Jérusalem, ce qu'un ange pouvait sans doute, mais pour conduire dans une ville des Mèdes le jeune Tobie, qui va redemander de l'argent qu'on devait à son père.

Excudent alii spirantia molliùs æra, etc.
Tu premere usurâ *populos*, Judæe, *memento*.
(VIRGILE, Én., liv. VI, v. 847-851.)

Ils trafiquèrent donc pendant les soixante et douze ans de leur transmigration. Ils gagnèrent beaucoup; et comme ils ont toujours financé et qu'ils financent encore pour obtenir dans plusieurs états, et même à Rome, la permission d'avoir des synagogues, il est de la plus grande probabilité qu'ils donnèrent beaucoup d'argent aux commissaires de la trésorerie de Cyrus et au chancelier de l'échiquier, pour qu'on leur permît de rebâtir leur ville avec un petit temple moitié en pierre et moitié en bois. Mais quand ils retournèrent à leur Jérusalem ou à leur Hershalaïm, ils n'en furent pas plus heureux.

Sujets, ou plutôt esclaves des rois persans, ensuite d'Alexandre, tantôt des rois de Syrie, tantôt de ceux d'Égypte, ils ne composèrent plus un état; ils ne furent pas à beaucoup près ce qu'était la province de

Galles en comparaison de l'Angleterre du temps de notre Henri VIII. L'intérieur de leur petite république ne fut plus administré que par des prêtres; alors tout fut fixe et déterminé dans leur secte; alors ils furent plus dévots que jamais. Ils furent d'autant plus Juifs que les Samaritains dédaignèrent de l'être et de passer pour leurs compatriotes. Ces Samaritains ne voulaient avoir rien de commun avec le peuple juif, pas même leur Dieu (*gg*). L'historien Joséphe rapporte qu'ils écrivirent au roi de Syrie Antiochus Épiphanes, que *leur temple ne portait le nom d'aucun dieu*, qu'ils ne participaient point aux superstitions judaïques, et qu'ils le suppliaient de permettre qu'ils dédiassent leur temple à Jupiter.

Lorsque Antiochus Épiphanes fit sacrifier des cochons dans le temple de Jérusalem, quelques Juifs sensés ne murmurèrent pas, mais la plupart crurent que c'était une impiété abominable. Ils pensaient que Dieu n'aime point la chair de cochon, qu'il lui faut absolument des veaux ou des chevreaux, et que c'est un péché horrible d'immoler un porc. Les Machabées profitèrent de ces beaux préjugés du peuple pour se révolter. Cette révolte que les Juifs ont tant célébrée, et que tous nos prédicateurs proposent si souvent comme un modèle, n'empêcha pas Antiochus Eupator, fils d'Epiphanes, de raser les murs du temple, et de faire couper le cou au grand-prêtre Onias qui fomentait la rébellion.

Les Juifs, pour qui Dieu avait fait tant de miracles, les Juifs qui, selon les oracles de leurs prophètes, devaient commander au monde entier, furent donc encore plus malheureux, plus humiliés sous les Séleucides que sous les Perses et les Babyloniens.

(*gg*) Liv. II, chap. VII.

Après une infinité de révolutions et de misères, il s'éleva parmi eux des citoyens qui dépouillèrent les prêtres de leur autorité usurpée, et qui prirent le nom de *rois*. Ces prétendus rois ne valurent pas mieux que les pontifes, ils s'égorgèrent les uns les autres comme ils fesaient avant la captivité de Babylone.

Pompée, en passant, fit mettre au cachot un de ces rois nommé Aristobule, et fit pendre ensuite son fils le roitelet Alexandre.

Quelque temps après, le triumvir Marc-Antoine donna le royaume de Judée à l'Arabe-Iduméen Hérode. C'est le seul roi juif qui ait été véritablement puissant. C'est lui qui fit bâtir un temple assez magnifique sur une grande plate-forme qu'il joignit à la montagne Moria en comblant un précipice. Le temple de Salomon, bâti sur le penchant de la montagne, ne pouvait être qu'un édifice irrégulier et barbare, dans lequel il fallait continuellement monter et descendre.

Hérode, après avoir réprimé plusieurs révoltes, fut maître absolu sous la protection des Romains.

CHAPITRE XXX.

Des mœurs des Juifs sous Hérode.

Le peuple juif était si étrange, il vivait dans une telle anarchie, il était si adonné au brigandage avant le règne d'Hérode, qu'ils traitèrent ce prince de tyran lorsqu'il ordonna, par une loi très-modérée, qu'on vendrait désormais hors du royaume ceux qui voleraient dans les maisons après en avoir percé les murs; ils se plaignirent qu'on leur ôtait la plus chère de leurs libertés. Ils regardèrent surtout cette loi comme une impiété manifeste. Comment, disaient-ils, osera-t-on vendre un voleur juif à un étranger qui n'est pas de la

sainte religion (*hh*)? Ce fait, rapporté dans Josèphe, caractérise parfaitement le peuple de Dieu.

Hérode régna trente-cinq ans avec quelque gloire. Il fut sans contredit le plus puissant de tous les rois juifs sans en excepter David et Salomon, malgré leur prétendu trésor d'environ un milliard de nos livres sterling.

Comme la Judée ne fut point sous son règne infestée d'irruptions d'étrangers, les Juifs eurent tout le temps de tourner leur esprit vers la controverse. C'est ce qui occupe aujourd'hui tous les peuples superstitieux et ignorans; quand ils n'ont point de jeux publics ni de spectacles, ils s'adonnent alors aux disputes théologiques : c'est ce qui nous arriva sous le déplorable règne de notre Charles Ier; et c'est ce qui fait bien voir qu'il faut toujours repaître de spectacles l'oisiveté du peuple.

Les pharisiens et les saducéens troublèrent l'état autant qu'ils le purent, comme parmi nous les épiscopaux et les presbytériens. Jean-Baptiste se donna pour prophète; il administrait l'ancien baptême juif, et se fesait suivre par la populace (*ii*). L'historien Josèphe dit expressément que c'était un homme de bien qui exhortait le peuple à la vertu (*kk*); mais qu'Hérode, craignant une sédition parce que le peuple s'attroupait autour de Jean, le fit enfermer dans la forteresse de Machera, comme on dit qu'on fait enfermer en France les jansénistes.

Observons surtout ici que Josèphe ne dit point qu'on ait fait ensuite mourir Jean sous le gouvernement d'Hérode le tétrarque. Personne ne devait être mieux instruit de ce fait que Josèphe, auteur contem-

(*hh*) Liv. XVI, chap. I. — (*ii*) Liv. XVIII, chap. VII.
(*kk*) Supposé que ce passage ne soit pas interpolé.

porain, auteur accrédité, de la race des Asmonéens, et revêtu d'emplois publics.

On disputa du temps d'Hérode sur le messie, sur le Christ. C'était un libérateur que les Juifs attendaient dans toutes leurs afflictions, surtout sous les rois de Syrie. Ils avaient donné ce nom à Judas Machabée, ils l'avaient donné même à Cyrus, et à quelques autres princes étrangers. Plusieurs prirent Hérode pour un messie; il y eut une secte formelle d'hérodiens. D'autres qui regardaient son gouvernement comme tyrannique l'appelaient *anti-messie, anti-Christ.*

Quelque temps après sa mort il y eut un énergumène nommé Theudas qui se fit passer pour messie (*ll*). Josèphe dit qu'il se fit suivre par une grande multitude de canaille; qu'il lui promit de faire remonter le Jourdain vers sa source, comme Josué, et que tous ceux qui voudraient le suivre le passeraient à pied sec avec lui. Il en fut quitte pour avoir le cou coupé.

Toute la nation juive était enthousiaste. Les dévots couraient de tous côtés pour faire des prosélytes, pour les baptiser, pour les circoncire. Il y avait deux sortes de baptême, celui de prosélyte et celui de justice. Ceux qui se convertissaient au judaïsme et vivaient parmi les Juifs sans prétendre être du corps de la nation, n'étaient forcés à recevoir ni le baptême ni la circoncision. Ils se contentaient presque toujours de se faire baptiser. Cela est moins douloureux que de se faire couper le prépuce : mais ceux qui avaient plus de vocation, et qu'on appelait *prosélytes de justice*, recevaient l'un et l'autre signe; ils étaient baptisés et circoncis (*mm*). Josèphe raconte qu'il y eut un petit roi de la province d'Adiabène, nommé Isath, qui fut assez imbécile pour embrasser la religion des Juifs. Il

(*ll*) Liv. XX, chap. II. — (*mm*) *Idem.*

ne dit point ou était cette province d'Adiabène; mais il y en avait une vers l'Euphrate. On baptisa et on circoncit Isath; sa mère Hélène se contenta d'être baptisée du baptême de justice; et on ne lui coupa rien.

Au milieu de toutes les factions juives, de toutes les superstitions extravagantes, et de leur esprit de rapine, on y voyait, comme ailleurs, des hommes vertueux de même qu'à Rome et dans la Grèce. Il y eut même des sociétés qui ressemblaient en quelque sorte aux pythagoriciens et aux stoïciens. Ils en avaient la tempérance, l'esprit de retraite, la rigidité de mœurs, l'éloignement de tous les plaisirs, le goût de la vie contemplative. Tels étaient les esséniens, tels étaient les thérapeutes.

Il ne faut pas s'étonner que sous un aussi méchant prince qu'Hérode, et sous les rois précédens encore plus méchans que lui, on vît des hommes si vertueux. Il y eut des Épictète à Rome du temps de Néron. On a cru même que Jésus-Christ était essénien, mais cela n'est pas vrai. Les esséniens avaient pour principe de ne se point donner en spectacle, de ne point se faire suivre par la populace, de ne point parler en public. Ils étaient vertueux pour eux-mêmes, et non pour les autres. Ils ne fesaient aucun étalage. Tous ceux qui ont écrit la vie de Jésus-Christ lui donnent un caractère tout contraire et très-supérieur.

CHAPITRE XXXI.

De Jésus.

Il n'y a qu'un fanatique ou qu'un sot fripon qui puisse dire qu'on ne doit jamais examiner l'histoire de Jésus par les lumières de la raison. Avec quoi jugera-t-on d'un livre quel qu'il soit? est-ce par la folie?

Je me mets ici à la place d'un citoyen de l'ancienne Rome qui lirait les histoires de Jésus pour la première fois.

Nous avons des livres hébreux et grecs pour et contre Jésus, qui sont d'une égale antiquité. Le *Toldos Jeschut* écrit contre lui est en langue hébraïque. Dans ce livre, on le traite de bâtard, d'imposteur, d'insolent, de séditieux, de sorcier; et dans les *Évangiles* grecs on le fait presque participant de la divinité même. Tous ces écrits sont remplis de prodiges, et paraissent d'abord à nos faibles yeux contenir des contradictions presqu'à chaque page.

Un auteur illustre, qui naquit très-peu de temps après la mort de Jésus, et qui, si l'on en croit saint Irénée (*nn*), devait être son contemporain, en un mot Flavien Joséphe, proche parent de la femme d'Hérode, Joséphe, fils d'un sacrificateur qui devait avoir connu Jésus, ne tombe ni dans le défaut de ceux qui lui disent des injures, ni dans l'opinion de ceux qui lui donnent des éloges si prodigieux; il n'en dit rien du tout. Il est avéré aujourd'hui que les cinq ou six lignes qu'on attribue à Joséphe sur Jésus ont été interpolées par une fraude très-maladroite. Car si Joséphe avait en effet cru que Jésus était le messie, il en aurait écrit cent fois davantage; et en le reconnaissant pour messie, il eût été un de ses sectateurs.

Juste de Tibériade, autre Juif qui écrivait l'histoire de son pays un peu avant Joséphe, garde un profond silence sur Jésus. C'est Philon qui nous en assure.

Philon, autre célèbre auteur juif contemporain, n'a cité jamais le nom de Jésus. Aucun historien romain

(*nn*) Saint Irénée assure que Jésus mourut à cinquante ans passés. En ce cas Flavien Joséphe pourrait bien l'avoir connu.

ne parle des prodiges qu'on lui attribue, et qui devaient rendre la terre attentive.

Ajoutons encore une importante vérité à ces vérités historiques; c'est que ni Josèphe ni Philon ne font en aucun endroit la moindre mention de l'attente d'un messie.

Conclura-t-on de là qu'il n'y a point eu de Jésus, comme quelques-uns ont osé conclure, par le *Pentateuque* même, qu'il n'y a point eu de Moïse? Non, puisque après la mort de Jésus on a écrit pour et contre lui, il est clair qu'il a existé. Il n'est pas moins évident qu'il était alors si caché aux hommes, qu'aucun citoyen un peu distingué selon le monde, n'avait fait mention de sa personne.

J'ai vu quelques disciples de Bolingbroke, plus ingénieux qu'instruits, qui niaient l'existence d'un Jésus, parce que l'histoire des trois mages, de l'étoile et du massacre des innocens, est, disaient-ils, le comble de l'extravagance : la contradiction des deux généalogies que Matthieu et Luc lui donnent, était surtout une raison qu'alléguaient ces jeunes gens pour se persuader qu'il n'y a point eu de Jésus; mais ils tiraient une très-fausse conclusion. Notre compatriote Houet s'est fait faire en France une généalogie fort ridicule; quelques Irlandais ont écrit que lui et Jeansin avaient un démon familier qui leur donnait toujours des as quand ils jouaient aux cartes. On a fait cent contes extravagans sur eux. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient réellement existé; ceux qui ont perdu leur argent avec eux en ont été bien convaincus.

Que de fadaises n'a-t-on pas dites du duc de Buckingham! Il n'en a pas moins vécu sous Jacques et sous Charles.

Apollonius de Thyane n'a certainement ressuscité personne; Pythagore n'avait pas une cuisse d'or; mais

Apollonius et Pythagore ont été des êtres réels. Notre divin Jésus n'a peut-être pas été emporté réellement par le diable sur une montagne. Il n'a pas réellement séché un figuier au mois de mars, pour n'avoir pas porté de figues, *quand ce n'était pas le temps des figues*. Il n'est peut-être pas descendu aux enfers, etc. etc. etc ; mais il y a eu un Jésus respectable, à ne consulter que la raison.

Qui était cet homme? le fils reconnu d'un charpentier de village : les deux partis en conviennent; ils disputent sur la mère. Les ennemis de Jésus disent qu'elle fut engrossée par un nommé Panther. Ses partisans disent qu'elle fut enceinte de l'esprit de Dieu. Il n'y a pas de milieu entre ces deux opinions des Juifs et des chrétiens. Les Juifs auraient pu cependant embrasser un troisième sentiment qui est plus naturel; c'était que son mari, qui lui fit d'autres enfans, lui fit encore celui-là; mais l'esprit de parti n'a jamais de sentiment modéré. Il résulte de cette diversité d'opinions, que Jésus était un inconnu né dans la lie du peuple; et il résulte que s'étant donné pour prophète comme tant d'autres, et n'ayant jamais rien écrit, les païens auraient pu raisonnablement douter qu'il sût écrire, ce qui serait conforme à son état et à son éducation.

Mais, humainement parlant, un charpentier de Nazareth qu'on suppose ignorant, aurait-il pu fonder une secte? oui, comme notre Fox, cordonnier de village très-ignorant, fonda la secte des quakers dans le comté de Leicester. Il courait les champs vêtu d'un habit de cuir : c'était un fou d'une imagination forte, qui parlait avec enthousiasme à des imaginations faibles. Ayant lu la *Bible*, en fesant des applications à sa mode, il se fit suivre par des imbéciles; il était ignorant, mais des savans lui succédèrent. La secte de Fox

se forma et subsiste avec honneur, après avoir été sifflée et persécutée. Les premiers anabaptistes furent des malheureux paysans sans lettres.

Enfin l'exemple de Mahomet ne souffre point de réplique. Il se donna le titre de prophète ignorant. Bien des gens même doutent qu'il sût écrire. Le fait est qu'il écrivait mal, et qu'il se battait bien. Il avait été facteur, ou si l'on veut, valet d'une marchande de chameaux (1); ce n'est pas là un commencement fort illustre; il devint pourtant un très-grand homme. Revenons à Jésus, qui n'a rien de commun avec lui, et pour qui nous sommes tenus d'avoir un profond respect, indépendamment même de notre religion, de laquelle nous ne parlons pas ici.

CHAPITRE XXXII.

Recherches sur Jésus.

Bolingbroke, Toland, Woolston, Gordon, etc., et d'autres francs-pensans ont conclu de ce qui fut écrit en faveur de Jésus, et contre sa personne, que c'était un enthousiaste qui voulait se faire un nom dans la populace de la Galilée.

Le *Toldos Jeschut* dit qu'il était suivi de deux mille hommes armés, quand Judas vint le saisir de la part

(1) Suivant les auteurs musulmans, Mahomet était pauvre, mais d'une des tribus les plus illustres et les plus riches de l'Arabie, à laquelle la garde du temple de la Mecque était confiée. Le premier exploit de Mahomet fut de se rendre maître de sa tribu, et de détruire l'idolâtrie qui s'était établie dans ce temple. Il avait épousé une riche veuve de sa tribu, après avoir été quelque temps son facteur; mais les Arabes n'avaient pas d'idée de ce que nous appelons dérogeance. Un conducteur de chameaux, un facteur, s'il était d'une tribu illustre, conservait toute la fierté de sa naissance.

du sanhédrin et qu'il y eut beaucoup de sang répandu. Mais si le fait était vrai, il est évident que Jésus aurait été aussi criminel que Barcochébas, qui se dit messie après lui. Il résulterait que sa conduite répondait à quelques points de sa doctrine : *Je suis venu apporter non la paix, mais le glaive*. Ce qui pourrait encore faire conjecturer que Judas était un officier du sanhédrin envoyé pour dissiper les factieux du parti de Jésus, c'est que l'*Évangile de Nicomède*, reçu pendant quatre siècles, et cité par Justin, par Tertullien, par Eusèbe, reconnu pour authentique par l'empereur Théodose; cet Évangile, dis-je, commence par introduire Judas parmi les principaux magistrats de Jérusalem, qui vinrent accuser Jésus devant le prêteur romain. Ces magistrats sont Annah, Caïpha, Summas, Dathan, Gamaliel, Judas, Lévi, Alexandre, Nephtalim, Karoh.

On voit par cette conformité entre les amis et les ennemis de Jésus, qu'il fut en effet poursuivi et pris par un nommé Judas. Mais ni le *Toldos* ni le livre de Nicodème ne disent que Judas ait été un disciple de Jésus, et qu'il ait trahi son maître.

Le *Toldos* et les *Évangiles* sont encore d'accord sur l'article des miracles. Le *Toldos* dit que Jésus en fesait en qualité de sorcier. Les *Évangiles* disent qu'il en fesait en qualité d'homme envoyé de Dieu. En effet, dans cet âge, et avant et après, l'univers croyait aux prodiges. Point d'écrivain qui n'ait raconté des prodiges; et le plus grand sans doute qu'ait fait Jésus dans une province soumise aux Romains, c'est que les Romains n'en entendirent point parler. A ne juger que par la raison, il faut écarter tout miracle, toute divination. Il n'est question ici que d'examiner historiquement si Jésus fut en effet à la tête d'une faction, ou s'il eut seulement des disciples. Comme nous n'avons

pas les pièces du procès fait par devant Pilate, il n'est pas aisé de prononcer.

Si on veut peser les probabilités, il paraît vraisemblable par les *Évangiles*, qu'il usa de quelque violence, et qu'il fut suivi par quelques disciples emportés.

Jésus, si nous en croyons les *Évangiles*, est à peine arrivé dans Jérusalem, qu'il chasse et qu'il maltraite des marchands qui étaient autorisés par la loi à vendre des pigeons dans le parvis du temple, pour ceux qui voulaient y sacrifier. Cet acte qui paraît si ridicule à milord Bolingbroke, à Woolston, et à tous les francs-pensans, serait aussi répréhensible que si un fanatique s'ingérait parmi nous de fouetter les libraires qui vendent auprès de Saint-Paul le livre des *Communes prières*. Mais aussi il est bien difficile que des marchands établis par les magistrats se soient laissé battre et chasser par un étranger sans aveu, arrivé de son village dans la capitale, à moins qu'il n'ait eu beaucoup de monde à sa suite.

On nous dit encore qu'il noya deux mille cochons. S'il avait ruiné ainsi plusieurs familles qui eussent demandé justice, il faut convenir que selon les lois ordinaires, il méritait châtiment. Mais comme l'Évangile nous dit que Jésus, avait envoyé le diable dans le corps de ces cochons, dans un pays où il n'y eut jamais de cochons, un homme qui n'est encore ni chrétien, ni Juif, peut raisonnablement en douter. Il dira aux théologiens : « Pardonnez si, en voulant » justifier Jésus, je suis forcé de réfuter vos livres. » Les *Évangiles* l'accusent d'avoir battu des mar- » chands innocens, d'avoir noyé deux mille porcs, » d'avoir séché un figuier qui ne lui appartenait pas, » et de n'en avoir privé le possesseur que parce que

» cet arbre ne portait pas de figues, *quand ce n'était*
» *pas le temps des figues*. Ils l'accusent d'avoir
» changé l'eau en vin pour des convives qui *étaient*
» *déjà ivres;* de s'être transfiguré pendant la nuit
» pour parler à Élie et à Moïse; d'avoir été trois
» fois emporté par le diable. Je veux faire de Jésus
» un juste et un sage; il ne serait ni l'un ni l'autre,
» si tout ce que vous dites était vrai; et ces aven-
» tures ne peuvent être vraies, parce qu'elles ne
» conviennent ni à Dieu, ni aux hommes. Permettez-
» moi, pour estimer Jésus, de rayer de leurs *Évan-*
» *giles* ces passages qui le déshonorent. Je défends
» Jésus contre vous.

» S'il est vrai, comme vous le dites et comme il est
» très-vraisemblable, qu'il appelait les pharisiens,
» les docteurs de la loi, *race de vipères, sépulcres*
» *blanchis, fripons, intéressés,* noms que les prê-
» tres de tous les temps ont quelquefois mérités;
» c'était une témérité très-dangereuse, et qui a coûté
» plus d'une fois la vie à des imprudens véridiques.
» Mais on peut être très-honnête homme, et dire qu'il
» y a des prêtres fripons. »

Concluons donc, en ne consultant que la simple raison, concluons que nous n'avons aucun monument digne de foi, qui nous montre que Jésus méritait le supplice dont il mourut; rien qui prouve que c'était un méchant homme.

Le temps de son supplice est inconnu. Les rabbins diffèrent en cela des chrétiens de cinquante années. Irénée diffère de vingt ans de notre opinion commune. Il y a une différence de dix années entre Luc et Matthieu, qui tous deux lui font d'ailleurs une généalogie absolument différente, et absolument étrangère à la personne de Jésus. Aucun auteur romain

ni grec ne parle de Jésus; tous les évangélistes Juifs se contredisent sur Jésus : enfin, comme on sait, ni Josèphe ni Philon ne daignent nommer Jésus.

Nous ne trouvons aucun document chez les Romains, qui, dit-on, le firent crucifier : il faut donc, en attendant la foi, se borner à tirer cette conclusion : Il y eut un Juif obscur de la lie du peuple, nommé Jésus, crucifié comme blasphémateur, du temps de l'empereur Tibère, sans qu'on puisse savoir en quelle année.

CHAPITRE XXXIII.

De la morale de Jésus.

Il est très-probable que Jésus prêchait dans les villages une bonne morale, puisqu'il eut des disciples. Un homme qui fait le prophète peut dire et faire des extravagances qui méritent qu'on l'enferme : nos millénaires, nos piétistes, nos méthodistes, nos memnonites, nos quakers, en ont dit et fait d'énormes. Les prophètes de France sont venus chez nous, et ont prétendu ressusciter des morts.

Les prophètes juifs ont été, aux yeux de la raison, les plus insensés de tous les hommes. Jérémie se met un bât sur le dos et des cordes au cou. Ezéchiel *(oo)* mange de la matière fécale sur son pain. Ozée prétend que Dieu, par un privilège spécial, lui ordonne de prendre une fille publique, et ensuite une femme adultère, et d'en avoir des enfans. Ce dernier trait n'est pas édifiant; il est même très-punissable. Mais enfin, il n'y a jamais eu sur la terre d'homme soi-disant envoyé de Dieu, qui ait assemblé d'autres hommes pour leur dire : « Vivez sans raison et sans » loi; abandonnez-vous à l'ivrognerie; soyez adul-

(oo) Ézéchiel, chap. IV; *Ozée*, chap. I.

» tères, sodomites; volez dans la poche; volez, as-
» sassinez sur les grands chemins, et ne manquez pas
» d'assassiner ceux que vous aurez dépouillés, afin
» qu'ils ne vous accusent pas; tuez jusqu'aux enfans
» à la mamelle; c'est ainsi qu'en usait David avec
» les sujets du roitelet Achis; associez-vous à d'autres
» voleurs, et tuez-les ensuite par derrière, au lieu de
» partager avec eux le butin; tuez vos pères et vos
» mères pour en hériter plutôt, etc. etc. »

Beaucoup d'hommes, beaucoup de Juifs surtout, ont commis ces abominations; mais aucun homme ne les a prêchées dans des pays un peu policés. Il est vrai que les Juifs, pour excuser leurs premiers brigandages, ont imputé à leur Moïse des ordonnances atroces. Mais au moins ils adoptèrerent les dix commandemens communs à tous les peuples. Ils défendirent le meurtre, le vol et l'adultère : ils recommandèrent l'obéissance aux enfans envers les pères et les mères, comme tous les anciens législateurs. Pour réussir, il faut toujours exhorter à la vertu. Jésus ne put prêcher qu'une morale honnête : il n'y en a pas deux. Celle d'Épictète, de Sénèque, de Cicéron, de Lucrèce, de Platon d'Epicure, d'Orphée, de Thaut, de Zoroastre, de Brama, de Confucius, est absolument la même.

Une foule de francs-pensans nous répond que Jésus a trop dérogé à cette morale universelle. Si on en croit les *Évangiles*, disent-ils, il a déclaré qu'il faut haïr son père et sa mère; qu'il est venu au monde pour apporter le glaive et non la paix, pour mettre la division dans les familles. Son *contrains-les d'entrer* est la destruction de toute société, et le symbole de la tyrannie. Il ne parle que de jeter dans les cachots les serviteurs qui n'ont pas fait valoir l'argent de leur maître à usure : il veut qu'on regarde comme un commis de la douane quiconque n'est pas de son église.

Ces philosophes rigides trouvent enfin dans les livres nommés *Evangiles* autant de maximes odieuses que de comparaisons basses et ridicules.

Qu'il nous soit permis de répliquer à leurs assertions. Sommes-nous bien sûrs que Jésus ait dit ce qu'on lui fait dire? Est-il bien vraisemblable (à ne juger que par le sens commun) que Jésus ait dit qu'il détruirait le temple, et qu'il le rebâtirait en trois jours; qu'il ait conversé avec Élie et Moïse sur une montagne; qu'il ait été trois fois emporté par le Knat-bull, par le diable, la première fois dans le désert, la seconde sur le comble du temple, la troisième sur une colline, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre, et qu'il ait argumenté avec le diable?

Savons-nous d'ailleurs quel sens il attachait à des paroles qui (supposé qu'il les ait prononcées) peuvent s'expliquer en cent façons différentes, puisque c'étaient des paraboles, des énigmes? Il est impossible qu'il ait ordonné de regarder comme un commis de la douane quiconque n'écouterait pas son église, puisque alors il n'y avait point d'église.

Mais prenons les sentences qu'on lui attribue, et qui sont le moins susceptibles d'un sens équivoque; nous y verrons l'amour de Dieu et du prochain, la morale universelle.

Quant à ses actions, nous ne pouvons en juger que par ce qu'on nous en rapporte. En voit-on une seule (excepté l'aventure des marchands dans le temple) qui annonce un brouillon, un factieux, un perturbateur du repos public, tel qu'il est peint dans le *Toldos Jeschut?*

Il va aux noces, il fréquente des exacteurs, des femmes de mauvaise vie; ce n'est pas là conspirer contre les puissances. Il n'excite point ses disciples à le défendre quand la justice vient se saisir de sa per-

sonne. Woolston dira, tant qu'on voudra, que Simon Barjone coupant l'oreille au sergent Malchus, et Jésus rendant au sergent son oreille, est un des plus impertinens contes que le fanatisme idiot ait pu imaginer. Il prouve du moins que l'auteur, quel qu'il soit, regardait Jésus comme un homme pacifique. En un mot, plus on considère sa conduite (telle qu'on la rapporte) par la simple raison, plus cette raison nous persuade qu'il était enthousiaste de bonne foi, et un bon homme qui avait la faiblesse de vouloir faire parler de lui, et qui n'aimait pas les prêtres de son temps.

Nous n'en pouvons juger que par ce qui a été écrit de sa personne. Enfin, ses panégyristes le représentent comme un juste. Ses adversaires ne lui imputent d'autre crime que d'avoir ameuté deux mille hommes; et cette accusation ne se trouve que dans un livre rempli d'extravagances. Toutes les ressemblances sont donc, qu'il n'était point du tout malfaisant, et qu'il ne méritait pas son supplice.

Les francs-pensans insistent : ils disent que, puisqu'il a été puni par le supplice des voleurs, il fallait bien qu'il fût coupable au moins de quelque attentat contre la tranquillité publique.

Mais que l'on considère quelle foule de gens de bien les prêtres outragés ont fait mourir. Non-seulement ceux qui ont été en butte à la rage des prêtres ont été persécutés par eux, en tout pays, excepté dans l'ancienne Rome; mais les lâches magistrats ont prêté leur voix et leurs mains à la vengeance sacerdotale, depuis Priscillien jusqu'au martyre des six cents personnes immolées sous notre infâme Marie (1); et on a continué ces

(1) Les historiens en comptent onze mille. Mais M. de Voltaire ne parle ici que des victimes immolées à la superstition; il ne compte point les crimes, les assassinats juridiques que la politique et la vengeance firent commettre à la digne épouse de Philippe II.

massacres juridiques chez nos voisins. Que de supplices et d'assassinats ! les échafauds, les gibets, n'ont-ils pas été dressés dans toute l'Europe pour quiconque était accusé par des prêtres ? Quoi ! nous plaindrions Jean Hus, Jérôme de Prague, l'archevêque Crammer, Dubourg, Servet, etc.; et nous ne plaindrions pas Jésus !

Pourquoi le plaindre ? dit-on : il a établi une secte sanguinaire qui a fait couler plus de sang que les guerres les plus cruelles de peuple à peuple n'en ont jamais répandu.

Non : j'ose avancer, mais avec les hommes les plus instruits et les plus sages, que Jésus n'a jamais songé à fonder cette secte. Le christianisme, tel qu'il a été dès le temps de Constantin, est plus éloigné de Jésus que de Zoroastre ou de Brama. Jésus est devenu le prétexte de nos doctrines fantasques, de nos persécutions, de nos crimes religieux ; mais il n'en a pas été l'auteur. Plusieurs ont regardé Jésus comme un médecin juif, que des charlatans étrangers ont fait le chef de leur pharmacie. Ces charlatans ont voulu faire croire qu'ils avaient pris chez lui leurs poisons. Je me flatte de démontrer que Jésus n'était pas chrétien ; qu'au contraire il aurait condamné avec horreur notre christianisme, tel que Rome l'a fait; christianisme absurde et barbare, qui avilit l'ame, et qui fait mourir le corps de faim, en attendant qu'un jour l'un et l'autre soient brûlés de compagnie pendant l'éternité ; christianisme qui, pour enrichir des moines et des gens qui ne valent pas mieux, a réduit les peuples à la mendicité, et par conséquent à la nécessité du crime; christianisme qui expose les rois au premier dévot assassin qui veut les immoler à la sainte église; christianisme qui a dépouillé l'Europe, pour entasser dans la maison de la madone de Lorette, venue de Jérusalem à la Marche d'Ancône, par les airs, plus de trésors qu'il n'en fau-

drait pour nourrir les pauvres de vingt royaumes; christianisme enfin qui pouvait consoler la terre, et qui l'a couverte de sang, de carnage, et de malheurs innombrables de toute espèce.

CHAPITRE XXXIV.

De la religion de Jésus.

En s'en rapportant aux seuls *Évangiles*, n'est-il pas de la plus grande évidence que Jésus naquit d'un Juif et d'une Juive; qu'il fut circoncis comme Juif; qu'il fut baptisé comme Juif, dans le Jourdain, du baptême de justice par le Juif Jean, à la manière juive; qu'il allait au temple juif; qu'il suivait tous les rites juifs; qu'il observait le sabbat et toutes les fêtes juives; et qu'enfin il mourut Juif?

Je dis plus : tous ses disciples furent constamment Juifs. Aucun de ceux qui ont écrit les *Évangiles* n'ose faire dire à Jésus-Christ qu'il veut abolir la loi de Moïse. Au contraire, ils lui font dire : *Je ne suis pas venu dissoudre la loi, mais l'accomplir.* Il dit dans un autre endroit : N'ont-ils pas la loi et les prophètes? Non-seulement je défie qu'on trouve un seul passage où il soit dit que Jésus renonça à la religion dans laquelle il naquit; mais je défie qu'on puisse en tordre, en corrompre un seul, d'où l'on puisse raisonnablement inférer qu'il voulût établir un culte nouveau sur les ruines du judaïsme.

Lisez les *Actes des apôtres :* Bolingbroke, Collins, Toland, et mille autres, disent que c'est un livre farci de mensonges, de miracles ridicules, de contes ineptes, d'anachronismes, de contradictions, comme tous les autres livres juifs des temps antérieurs. Je l'accorde pour un moment. Mais c'est par cette raison-là même

que je le propose. Si dans ce livre où l'on ose rapporter, selon vous, tant de faussetés, l'auteur des *Actes* n'a jamais osé dire que Jésus ait institué une religion nouvelle; si l'auteur de ce livre n'a jamais été assez hardi pour dire que Jésus fût Dieu, ne faudra-t-il pas convenir que notre christianisme d'aujourd'hui est absolument contraire à la religion de Jésus, et qu'il est même blasphématoire ?

Transportons-nous au jour de la Pentecôte où l'on fait descendre l'esprit (quel que soit cet esprit) sur la tête des apôtres, en langue de feu, dans un grenier. Faites réflexion seulement au discours que l'auteur des *Actes* fait tenir à Pierre (chap. II, v. 14), discours qu'on regarde comme la profession de foi des chrétiens. Vous me dites que c'est un galimatias : mais à travers ce galimatias même, voyez les traits de la vérité.

D'abord Pierre cite le prophète Joël qui a dit : *Je répandrai mon esprit sur toute chair.* (Chap. II, v. 17.)

Pierre conclut de là qu'en qualité de bons Juifs, lui et ses compagnons ont reçu l'esprit. Remarquez soigneusement ces paroles :

Vous savez que Jésus de Nazareth était un homme que Dieu a rendu célèbre, par les vertus et les prodiges que Dieu a faits par lui.

Remarquez surtout la valeur de ces paroles : *Un homme que Dieu a rendu célèbre;* voilà un aveu bien authentique que Jésus ne poussa jamais le blasphème jusqu'à se dire vraiment participant de la Divinité, et que ses disciples étaient bien loin d'imaginer ce blasphème.

Dieu l'a ressuscité en arrêtant les douleurs de l'enfer, etc. (Ibid. v. 24.) C'est donc Dieu qui a ressuscité un homme.

C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité; et après

qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, etc. (Ibid. v. 32.)

Observez que dans tous ces passages Jésus est un bon Juif, un homme juste que Dieu a protégé, qu'il a laissé mourir, à la vérité, publiquement du dernier supplice, mais qu'il a ressuscité secrètement.

En ce même temps, Pierre et Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure. (Chap. III, v. 1.)

Voilà qui démontre sans réplique que les apôtres persistaient dans la religion juive comme Jésus y avait persisté.

Moïse a dit à nos pères (ibid. v. 22.) : *Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; écoutez-le dans tout ce qu'il vous dira... Quiconque n'écoutera pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple.*

J'avoue que Pierre, à qui on fait tenir ce discours, rapporte très-mal les paroles du *Deutéronome* attribuées à Moïse. Il n'y a point dans le texte du *Deutéronome* (chap. XVIII, v. 15) : *Quiconque n'écoutera pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple.*

J'avoue encore qu'il y a plus de trente textes de l'ancien *Testament* qu'on a falsifiés dans le nouveau, pour les faire cadrer avec ce qu'on y dit de Jésus ; mais cette falsification même est une preuve que les disciples de Jésus ne le regardaient que comme un prophète juif. Il est vrai qu'ils appelaient quelquefois Jésus fils de Dieu ; et l'on n'ignore pas que *fils de* Dieu signifiait *homme juste ;* et *fils de Bélial*, *homme injuste*. Les savans disent qu'on s'est servi de cette équivoque pour attribuer dans la suite la divinité à Jésus-Christ.

On prend, à la vérité, le nom de *fils de* Dieu au propre dans l'*Évangile* attribué à Jean. Aussi est-il

dit que cette expression fut regardée en ce sens comme un blasphème par le grand prêtre.

Lorsque Étienne parle au peuple avant que d'être lapidé, il lui dit (chap. VII, v. 52) : *Quel est le prophète que vos pères n'ont pas persécuté? Vous avez tué tous ceux qui vous prédisaient la venue du juste dont vous avez été proditoirement les homicides.* Étienne ne donne à Jésus que le nom de *juste*, et se garde bien de l'appeler Dieu. Etienne en mourant ne renonce point à la religion judaïque; aucun apôtre n'y renonce; ils baptisaient seulement au nom de Jésus, comme on baptisait au nom de Jean, du baptême de justice.

Paul lui-même, qui commença par être valet de Gamaliel, et qui finit par être son ennemi; Paul que les Juifs prétendent ne s'être brouillé avec Gamaliel que parce que ce prêtre lui avait refusé sa fille en mariage; Paul qui après avoir été satellite de Gamaliel et avoir persécuté les disciples de Jésus, se mit lui-même de sa propre autorité au rang des apôtres; Paul qui était si enthousiaste et si emporté, regarde toujours Jésus-Christ comme un homme; il est bien loin de l'appeler Dieu. Il ne dit en aucun endroit que Jésus n'ait pas été soumis à la loi juive : Paul lui-même fut toujours Juif. *Je n'ai péché* (*pp*), dit-il au proconsul Festus, *ni contre la loi juive, ni contre le temple.* Paul va sacrifier lui-même dans le temple pendant sept jours : Paul circoncit Timothée, fils d'un païen et d'une fille de joie.

Le vrai Juif (*qq*), dit-il dans son épître aux Romains, *est celui qui est Juif intérieurement.* En un mot, Paul ne fut jamais qu'un Juif qui se mit au rang des partisans de Jésus contre les autres Juifs. Dans tous

(*pp*) *Act.* chap. XXV, v. 8. — (*qq*) Chap. II, v. 28 et 29.

les passages où il parle de Jésus-Christ, il le préconise toujours comme un bon Juif à qui Dieu s'est communiqué, que Dieu a exalté, que Dieu a mis dans sa gloire. Il est vrai que Paul place Jésus tantôt immédiatement au-dessus des anges, tantôt au-dessous. Que pouvons-nous en conclure? que l'inintelligible Paul est un Juif qui se contredit.

Il est très-certain que les premiers disciples de Jésus n'étaient autre chose qu'une secte particulière de Juifs, comme les wicléfistes n'ont été parmi nous qu'une secte particulière. Il fallait certainement que Jésus se fût fait aimer de ses disciples, puisque plusieurs années après la mort de Jésus, ceux qui embrassèrent son parti écrivirent cinquante-quatre *Evangiles* dont quelques-uns ont été conservés en entier, dont les autres sont connus par de longs fragmens, et quelques-uns cités seulement par les pères de l'Église. Mais ni dans ces citations, ni dans ces fragmens, ni dans aucun des *Evangiles* entièrement conservés, la personne de Jésus n'est jamais annoncée qu'en qualité d'un juste sur lequel Dieu a répandu les plus grandes grâces.

Il n'y a que l'*Évangile* attribué à Jean, évangile qui est probablement le dernier de tous, évangile évidemment falsifié depuis, dans lequel on trouve des passages concernant la divinité de Jésus. On indique dans le premier chapitre qu'il est le verbe, et il est clair que ce premier chapitre fut composé dans des temps postérieurs par un chrétien platonicien; le mot de *verbe*, *logos*, ayant été absolument inconnu à tous les Juifs.

Cependant cet *Evangile* de Jean fait dire positivement à Jésus : *Je monte à mon père qui est votre père, à mon Dieu qui est votre Dieu.* (Chap. XX, v. 17.) Ce passage contredit tous les passages qui pourraient faire regarder Jésus comme un dieu-homme.

Chaque *Évangile* est contraire aux autres, et tous ont été, dit-on, falsifiés ou corrompus par les copistes.

On falsifia bien davantage une épître attribuée à ce même Jean. On lui a fait dire *qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, et l'Esprit-Saint, et ces trois sont un : et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang; et ces trois sont un.* (Ire Épître, chap. V, v. 7 et 8.)

Il a été prouvé que ce passage avait été ajouté à l'*Épître de Jean* vers le sixième siècle. Nous dirons un mot dans un autre chapitre des énormes falsifications que les chrétiens ne rougirent pas de faire, et qu'ils appelèrent des *fraudes pieuses*. Nous ne voulons ici que faire toucher au doigt la vérité de tout ce qui concerne la personne de Jésus, et faire voir clairement que lui et ses premiers disciples ont toujours été constamment de la religion des Juifs. Disons en passant qu'il est démontré par là que c'est une chose aussi absurde qu'abominable à des chrétiens de brûler les Juifs qui sont leurs pères. Car les Juifs envoyés aux bûchers ont dû dire à leurs juges infernaux : *Monstres, nous sommes de la religion de votre Dieu; nous fesons tout ce que votre Dieu a fait; et vous nous brûlez!*

CHAPITRE XXXV.

Des mœurs de Jésus, de l'établissement de la secte de Jésus, et du christianisme.

Les plus grands ennemis de Jésus doivent convenir qu'il avait la qualité très-rare de s'attacher des disciples. On n'acquiert point cette domination sur les esprits sans des talens, sans des mœurs exemptes de vices

honteux. Il faut se rendre respectable à ceux qu'on veut conduire; il est impossible de se faire croire quand on est méprisé. Quelque chose qu'on ait écrit de lui, il fallait qu'il eût de l'activité, de la force, de la douceur, de la tempérance, l'art de plaire, et surtout de bonnes mœurs. J'oserais l'appeler un Socrate rustique : tous deux prêchant la morale, tous deux ayant des disciples et des ennemis, tous deux disant des injures aux prêtres, tous deux suppliciés et divinisés. Socrate mourut en sage; Jésus est peint par ses disciples comme craignant la mort. Je ne sais quel écrivain (1) à idées creuses et à paradoxes contradictoires, s'est avisé de dire, en insultant le christianisme, que *Jésus était mort en dieu.* A-t-il vu mourir des dieux? les dieux meurent-ils? Je ne crois pas que l'auteur de tant de fatras ait jamais rien écrit de plus absurde; et notre ingénieux M. Walpole a bien raison d'avoir écrit qu'il le méprise.

Il ne paraît pas que Jésus ait été marié, quoique tous ses disciples le fussent, et que chez les Juifs ce fût une espèce d'opprobre de ne pas l'être. La plupart de ceux qui s'étaient donnés pour prophètes vécurent sans femmes; soit qu'ils voulussent s'écarter en tout de l'usage ordinaire, soit parce qu'embrassant une profession qui les exposait toujours à la haine, à la persécution, à la mort même, et qu'étant tous pauvres, ils trouvaient rarement une femme qui osât partager leur misère et leurs dangers.

Ni Jean le baptiseur, ni Jésus n'eurent de femme, du moins à ce qu'on croit; ils s'adonnèrent tout entiers à la profession qu'ils embrassèrent; et ayant été suppliciés comme la plupart des autres prophètes, ils

(1) J. J. Rousseau, dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard* (qui fait partie du 4e livre d'*Émile*).

laissèrent après eux des disciples. Ainsi Sadoc avait formé les saducéens. Hillel était le père des pharisiens. On prétend qu'un nommé Judas fut le principal fondateur des esséniens, du temps même des Machabées; les récabites, encore plus austères que les esséniens, étaient les plus anciens de tous.

Les disciples de Jean s'établirent vers l'Euphrate et en Arabie; ils y sont encore. Ce sont eux qu'on appelle par corruption *les chrétiens de saint Jean* (rr). Les *Actes des apôtres* racontent que Paul en rencontra plusieurs à Éphèse. Il leur demanda qui leur avait conféré le Saint-Esprit? Nous n'avons jamais entendu parler de votre Saint-Esprit, lui répondirent-ils. Mais quel baptême avez-vous donc reçu? Celui de Jean. Paul les assura que celui de Jésus valait mieux. Il faut qu'ils n'en aient pas été persuadés, car ils ne regardent aujourd'hui Jésus que comme un simple disciple de Jean.

Leur antiquité et la différence entre eux et les chrétiens sont assez constatées par la formule de leur baptême; elle est entièrement juive, *Au nom du Dieu antique, puissant, qui est avant la lumière, et qui sait ce que nous fesons.*

Les disciples de Jésus restèrent quelque temps en Judée; mais étant poursuivis, ils se retirèrent dans les villes de l'Asie mineure et de la Syrie où il y avait des Juifs. Alexandrie, Rome même, étaient remplies de courtiers juifs. Les disciples de Paul, de Pierre, de Barnabé, allèrent dans Alexandrie et dans Rome.

Jusque-là nulle trace d'une religion nouvelle. Les sectateurs de Jésus se bornaient à dire aux Juifs : Vous avez fait crucifier notre maître qui était un homme de bien. Dieu l'a ressuscité; demandez pardon à Dieu.

(*rr*) Chap. XIX.

Nous sommes Juifs comme vous, circoncis comme vous, fidèles comme vous à la loi mosaïque, ne mangeant point de cochon, point de boudin, point de lièvre parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le pied fendu (quoiqu'il ait le pied fendu et qu'il ne rumine pas); mais nous vous aurons en horreur jusqu'à ce que vous confessiez que Jésus valait mieux que vous, et que vous viviez avec nous en frères.

La haine divisait ainsi les Juifs ennemis de Jésus, et ses sectateurs. Ceux-ci prirent enfin le nom de *chrétiens* pour se distinguer. *Chrétien* signifiait suivant d'un Christ, d'un oint, d'un messie. Bientôt le schisme éclata entre eux sans que l'empire romain en eût la moindre connaissance. C'étaient des hommes de la plus vile populace, qui se battaient entre eux pour des querelles ignorées du reste de la terre.

Séparés entièrement des Juifs, comment les chrétiens pouvaient-ils se dire alors de la religion de Jésus? Plus de circoncision, excepté à Jérusalem; plus de cérémonies judaïques; ils n'observèrent plus aucun des rites que Jésus avait observés; ce fut un culte absolument nouveau.

Les chrétiens de diverses villes écrivirent leurs *Évangiles* qu'ils cachaient soigneusement aux autres Juifs, aux Romains, aux Grecs; ces livres étaient leurs mystères secrets. Mais, quels mystères! disent les francs-pensans : un ramas de prodiges et de contradictions; les absurdités de Matthieu ne sont point celles de Jean, et celles de Jean sont différentes de celles de Luc. Chaque petite société chrétienne avait son grimoire, qu'elle ne montrait qu'à ses initiés. C'était parmi les chrétiens un crime horrible de laisser voir leurs livres à d'autres. Cela est si vrai qu'aucun auteur romain ni grec, parmi les païens, pendant quatre siècles entiers, n'a jamais parlé d'Évangiles. La secte chrétienne dé-

fendait très-rigoureusement à ses initiés de montrer leurs livres, encore plus de les livrer à ceux qu'ils appelaient *profanes*. Ils fesaient subir de longues pénitences à quiconque de leurs frères en fesait part à ces infidèles.

Le schisme des donatistes, comme on sait, arriva en 305 à l'occasion des évêques, prêtres et diacres, qui avaient livré les *Évangiles* aux officiers de l'empire; on les appela *traditeurs*, et de là vint le mot *traître*. Leurs confrères voulurent les punir. On assembla le concile de Cirthe, dans lequel il y eut les plus violentes querelles, au point qu'un évêque nommé Purpuris, accusé d'avoir assassiné deux enfans de sa sœur, menaça d'en faire autant aux évêques ses ennemis (*ss*).

On voit par là qu'il fut impossible aux empereurs romains d'abolir la religion chrétienne, puisqu'ils ne la connurent qu'au bout de trois siècles.

CHAPITRE XXXVI.

Fraudes innombrables des chrétiens.

Pendant ces trois siècles, rien ne fut plus aisé aux chrétiens que de multiplier secrètement leurs *Évangiles* jusqu'au nombre de cinquante-quatre. Il est même étonnant qu'il n'y en ait pas eu un plus grand nombre. Mais, en récompense, avouons qu'ils s'occupèrent continuellement à composer des fables, à supposer de fausses prophéties, de fausses ordonnances, de fausses aventures, à falsifier d'anciens livres, à forger des martyres et des miracles. C'est ce qu'ils appelaient des *fraudes pieuses*. La multitude en est prodigieuse. Ce sont les Lettres de Pilate à Tibère et de Tibère à

(*ss*) *Hist. eccl.* liv. IX.

Pilate; des Lettres de Paul à Sénèque et de Sénèque à Paul; une Histoire de la femme de Pilate; des Lettres de Jésus à un prétendu roi d'Édesse; je ne sais quel Édit de Tibère pour mettre Jésus au rang des dieux; cinq ou six Apocalypses ressemblant à des rêves d'un malade qui a le transport au cerveau; un Testament des douze patriarches qui président Jésus-Christ et les douze apôtres; le Testament de Moïse; le Testament d'Énoch et de Joseph; l'ascension de Moïse au ciel; celle d'Abraham, d'Elda, de Moda, d'Élie, de Sophonie, etc.; le Voyage de Pierre, l'Apocalypse de Pierre, les Actes de Pierre, les Récognitions de Clément, et mille autres.

On supposa surtout des Constitutions, des Décrets apostoliques, dans lesquels on ne manque pas de dire que les évêques sont au-dessus des empereurs.

On poussa l'impudence jusqu'à supposer des vers grecs attribués aux sibylles, qui sont rares par l'excès du ridicule.

Enfin les quatre premiers siècles du christianisme n'offrent qu'une suite continuelle de faussaires qui n'ont guère écrit que des œuvres de mensonge. Nous l'avouons avec douleur, c'est de ces mensonges que les prêtres chrétiens nourrirent leurs petits troupeaux. Ils le savent bien, les Abadie et les autres écrivains à gages, qui, pour obtenir quelque petit bénéfice de l'archevêque de Dublin engraissé de notre substance, essaient encore de justifier, s'il est possible, les sectes chrétiennes. Ils n'ont rien à répondre à ces accusations terribles; aussi n'y ont-ils jamais répondu; et quand ils sont forcés d'en dire quelques mots, ils passent rapidement sur toutes ces falsifications, sur ces crimes de faux des premiers siècles, sur les brigandages des conciles, sur ce long amas de fourberies. Ils font comme les déserteurs prussiens qui courent de toutes

leurs forces quand ils passent par les verges, afin d'être un peu moins fouettés.

Ils se jettent ensuite au plus vite sur les prophéties, comme dans un désert couvert d'épines et de bruyères; dans lequel ils croient qu'on ne pourra pas les suivre; ils pensent s'y sauver à la faveur des équivoques. Si un patriarche nommé Jacob a dit que Juda (*tt*) lierait son ânon à la vigne, ils vous disent que Jésus est entré à Jérusalem sur un âne, et ils prétendent que l'ânon de Juda est une prédiction de l'âne de Jésus.

Si Ésaïa (*uu*) dit qu'il fera un enfant à la prophétesse sa femme, et que cet enfant s'appellera Maher Sal-al-as-bas, cela veut dire que Marie de Bethléem étant vierge accouchera de l'enfant Jésus.

Si le même Ésaïa (*xx*) se plaint qu'on ne l'écoute pas; s'il se compare à une racine dans une terre sèche; s'il dit qu'il n'a nulle réputation; qu'il est regardé comme un lépreux; qu'il a été frappé pour les iniquités du peuple; qu'il est mené à la boucherie comme une brebis, etc.; tout cela est appliqué à Jésus.

J'ai lu dans le Testament du célèbre curé Meslier, qu'en expliquant ainsi les ouvrages de ceux qu'on appelle *Nabi*, prophètes, chez des Juifs, il y avait trouvé toute l'histoire de don Quichotte clairement prédite. Remarquons que ce curé, le plus charitable des hommes, et le plus juste, a demandé pardon à Dieu en mourant d'avoir accepté un emploi dans lequel on est obligé de tromper les hommes. Il a consigné dans un gros testament les motifs de son repentir : c'est un fait connu et avéré; mais l'opinion d'un curé picard n'est pas une preuve pour un Anglais, il m'en faut d'autres encore.

(*tt*) *Genèse*, chap. XLIX, v. 11.
(*uu*) *Isaïe*, chap. VIII, v. 3. — (*xx*) Chap. LIII.

Les premières sont les erreurs et les fausses citations qui se trouvent dans les *Évangiles*. Saint Luc dit (*yy*) que Cirénius était gouverneur de Syrie quand Jésus naquit. Cette fausseté est reconnue de tout le monde; on sait que le gouverneur était Quintilius Varus. Voilà, dit-on, un des plus grossiers mensonges et des plus avérés dont on ait jamais souillé l'histoire. Il suffirait seul pour décréditer tous les *Évangiles*, et pour démontrer qu'ils ne furent écrits que long-temps après par des faussaires ignorans. C'est précisément comme si un de nos pamphleteers écrivait que la bataille de Blenheim, qui a signalé le règne de la reine Anne, s'est donnée sous le règne de George Ier. J'avoue que je suis accablé de ce mensonge, et que le plus effronté ou le plus imbécile commentateur, fût-ce un Calmet, ne peut le pallier.

Matthieu dit (*zz*) que la fuite de Jésus en Égypte a été prédite par Ozée (*a*), et selon Luc il n'alla jamais en Égypte.

Matthieu dit que Jésus habita à Nazareth pour accomplir la prophétie qui assure *qu'il sera appelé Nazaréen ;* et cette prophétie ne se trouve nulle part.

Milord Bolingbroke ne cesse de dire dans son *Examen important*, que tout est rempli de pareilles prédictions, ou *entièrement imaginaires*, ou *interprétées comme celles de Merlin et de Nostradamus*, *avec une mauvaise foi qui indigne*, *et un ridicule qui fait pitié*. Je ne fais que rapporter ces paroles, je ne les adopte pas; c'est au lecteur à les peser.

Les récits des miracles ne sont pas moins extravagans, si l'on en croit tous les francs-pensans. Jérôme

(*yy*) *Luc*, chap. I, v. 1 et 2.

(*zz*) *Matth*. chap. II, v. 14 et 15. — (*a*) *Ozée*, chap. XII, v. 1.

écrit sérieusement qu'un corbeau apporta tous les jours la moitié d'un pain à l'ermite Paul dans le désert de la Thébaïde pendant quarante années; que le corbeau apporta un pain entier le jour que l'ermite Antoine vint rendre visite à l'ermite Paul; et que Paul étant mort le jour suivant, il vint deux lions qui creusèrent sa fosse avec leurs ongles. Saint Pacome allait faire ses visites monté sur un crocodile.

On croira aisément que les chrétiens grossirent à la fois le nombre de leurs martyrs et celui de leurs miracles. Quels écrivains de parti n'ont pas exagéré tout ce qui pouvait leur attirer la bienveillance publique? On exagère pour le seul plaisir d'être lu ou écouté, à plus forte raison quand l'enthousiasme et l'intérêt d'une faction semblent autoriser le mensonge. Mais les archives secrètes des chrétiens furent perdues depuis l'an 300. Le pape Grégoire I[er] l'avoue dans sa septième lettre à Euloge. On ne retrouvait plus de son temps qu'une très-petite partie des *Actes des martyrs*, conservés par Eusèbe. Tout ce qu'on a écrit depuis sur les anciens martyrs et les anciens miracles ne peut donc être qu'un recueil de fables.

Le plus terrible de ces miracles est celui qui est rapporté dans les *Actes des apôtres*. Ils disent qu'Anania et Saphira sa femme, deux prosélytes de saint Pierre, moururent l'un après l'autre de mort subite pour n'avoir pas donné tout leur argent aux apôtres. Ils étaient coupables d'avoir caché quelques schellings pour vivre, et de ne l'avoir pas avoué à saint Pierre. Quel miracle, grand Dieu, et quels apôtres!

La plupart des autres miracles sont plus plaisans. Saint Grégoire Thaumaturge, c'est-à-dire *l'opérateur admirable*, apprend d'abord son catéchisme de la bouche d'un beau vieillard qui descend du ciel. A peine sait-il son catéchisme, qu'il écrit une lettre au

diable. Il la pose sur un autel; la lettre est fidèlement portée à son adresse, et le diable ne manque pas de faire tout ce que l'opérateur admirable lui ordonne. Les païens irrités veulent le saisir lui et son disciple. Ils se changent tous deux sur-le-champ en arbres, et échappent à la poursuite de leurs ennemis.

L'histoire des martyrs est encore plus merveilleuse. Le préfet de Rome fait cuire le diacre Laurent sur un gril de six pieds de long. Sainte Potamienne, pour n'avoir pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, est bouillie dans de la poix-résine, et en sort avec la peau la plus fraîche et la plus blanche, qui dut inspirer de nouveaux désirs au gouverneur. Sept demoiselles chrétiennes de la ville d'Ancyre, dont la plus jeune avait soixante et dix ans, sont condamnées à être violées par tous les jeunes gens d'Ancyre, ou plutôt ces jeunes gens sont condamnés à les violer, et c'est là l'événement le plus naturel de leur histoire.

Qu'on nous montre un seul miracle évidemment prouvé, c'est celui-là seul que nous croirons. Nous avons entendu parler de cinq ou six cents miracles faits de nos jours en France en faveur des convulsionnaires; la liste en a été donnée au roi de France par un magistrat qui lui-même était témoin des miracles. Qu'en est-il arrivé? le magistrat a été enfermé comme un fou qu'il était; on s'est moqué de ses miracles à Paris et dans le reste de l'Europe.

Pour constater les miracles, il faut faire tout le contraire de ce qu'on fait à Rome quand on canonise un saint. On commence par attendre que le saint soit mort; et on attend cent années au moins; après quoi, lorsque la famille du saint ou même la province qui s'intéresse à son apothéose, a cent mille écus tout prêts pour les frais de la chambre apostolique, on fait com-

paraître des témoins qui ont entendu dire, il y a cinquante ans, à de vieilles femmes qui le savaient de bonne part, que cinquante ans auparavant le saint en question avait guéri leur tante ou leur cousine d'un mal de tête effroyable, en disant la messe pour leur guérison.

Ce n'est pas ainsi que l'on met l'œuvre de Dieu au-dessus de tout soupçon. Le mieux, sans doute, est de s'y prendre comme nous fîmes en 1707, lorsque Fatio Duillier et le bon homme Daudé vinrent chez nous des montagnes du Dauphiné et des Cévènes avec deux où trois cents prophètes au nom du Seigneur. Nous leur demandâmes par quel prodige ils voulaient prouver leur mission. Le Saint-Esprit déclara par leur bouche qu'ils étaient prêts à ressusciter un mort. Nous leur permîmes de choisir le mort le plus puant qu'ils pussent trouver. Cette pièce se joua dans la place publique en présence des commissaires de la reine Anne, du régiment des gardes et d'un peuple immense. Le résultat, comme on sait, fut de mettre les prétendus ressusciteurs au pilori. Peut-être dans cent ans d'ici quelque nouveau prophète trouvera dans ses archives que l'enthousiaste Fatio et l'imbécile Daudé rendirent en effet un mort à la vie, et qu'ils ne furent piloriés que par la perversité des mécréans qui ne se rendent jamais à l'évidence.

Les premiers chrétiens devaient en user ainsi, et c'est ce que notre docteur Midleton a très-bien aperçu. Ils devaient se présenter en plein sénat, et dire : Pères conscrits, ayez la bonté de nous donner un mort à ressusciter; nous sommes sûrs de notre fait, quand ce ne serait qu'une couturière, comme la couturière Dorcas qui rétablissait les robes des fidèles, et que saint Pierre ressuscita ; nous voici prêts, ordonnez. Le sénat n'aurait pas manqué de mettre les chrétiens à l'épreuve; le

mort rendu à la vie par leurs prières, ou par un jet d'eau bénite, aurait baptisé tout le sénat de Rome, l'empereur et l'impératrice ; et on aurait baptisé tout le peuple romain sans la moindre difficulté. Rien n'était plus aisé, plus simple. Cela ne s'est pas fait : qu'on en dise, s'il se peut, la raison.

Mais qu'on nous dise d'abord pourquoi la religion chrétienne parvint enfin à subjuguer l'empire romain avec des fables qui semblent aux Bolingbroke, aux Collins, aux Toland, aux Woolston, aux Gordon, ne mériter que l'horreur et le mépris. On n'en sera pas surpris si on lit les chapitres suivans. Mais il les faut lire dans l'esprit d'un philosophe homme de bien, qui n'est pas encore illuminé.

CHAPITRE XXXVII.

Des causes des progrès du christianisme. De la fin du monde, et de la résurrection annoncée de son temps.

Nous n'avons parlé que suivant les faibles principes de la raison. Nous continuerons avec cette honnête liberté. La crainte et l'espérance d'un côté, et le merveilleux théologique de l'autre, ont eu toujours un empire absolu sur les esprits faibles ; et de ces esprits faibles il y en a parmi les grands comme parmi les servantes d'hôtellerie.

Il s'éleva dans l'empire romain, après la mort de César, une opinion assez commune que le monde allait finir. Les horribles guerres des triumvirs, leurs proscriptions, le saccagement des trois parties de la terre alors connues, ne contribuèrent pas peu à fortifier cette idée chez les fanatiques.

Les disciples de Jésus en profitèrent si bien que dans un de leurs *Évangiles*, cette fin du monde est clairement prédite, et l'époque en est fixée à la fin de la génération contemporaine de Jésus-Christ. Luc est le premier (chap. XXI, v. 25 à 32) qui parle de cette prophétie, bientôt adoptée par les chrétiens. *Il y aura des signes dans la lune et dans les étoiles, des bruits de la mer et des flots; les hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées, et alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance et grande majesté. En vérité, je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.*

La tête illuminée de Paul effraya plus d'une fois ses disciples de Thessalonique en enchérissant sur cette prophétie. *Nous qui vivons*, leur dit-il, *et qui parlons, nous serons emportés au-devant du Seigneur au milieu des airs* (*Ire Épître*, chap. IV, v. 16).

Simon Barjone, surnommé Pierre, et que Jésus par une singulière équivoque nomma, dit-on, pour être la pierre angulaire de son église, dit dans sa première épître (chap. IV, v. 7) que *la fin du monde approche*, et dans la seconde (chap. III, v. 13) *qu'on attend de nouveaux cieux et une nouvelle terre.*

La première épître attribuée à Jean assure (chap. II, v. 18) que *le monde est à sa dernière heure.* Thadée, Jude, *ou* Juda, voit *le Seigneur qui va venir avec des milliers de saints pour juger les hommes* (*Épître de saint Jude*, v. 14 et 15).

Comme cette catastrophe n'arriva point dans la génération où elle était annoncée, on remit la partie à une seconde génération, et puis à une troisième. Une nouvelle Jérusalem parut en effet dans l'air pendant

plusieurs nuits. Quelques pères de l'église la virent distinctement; mais elle disparaissait au point du jour, comme les diables s'enfuient au chant du coq.

On remit donc les nouveaux cieux et la nouvelle terre pour une quatrième génération; et de siècle en siècle les chrétiens attendirent la fin de ce monde qui était si prochaine.

A cette crainte se joignait l'espérance du royaume des cieux que les *Évangiles* comparent à de la moutarde, à des noces, à de l'argent mis à usure. Quel était ce royanme? Où était-il? Était-ce dans les nuées où l'on avait vu la Jérusalem de l'*Apocalypse?* Était-ce dans une des sept planètes, ou dans une étoile de la première grandeur, ou dans la voie lactée, à travers laquelle notre vicaire Dérham a vu le firmament?

Paul avait assuré les Juifs de Thessalonique qu'il irait avec eux par les airs à ce firmament, en corps et en ame. Mais il régnait une autre opinion du temps de Paul et de Jésus, non moins séduisante; c'est qu'on ressusciterait pour entrer dans le royaume des cieux.

Paul avait beau dire aux Thessaloniciens qu'ils iraient droit au firmament sans mourir, ils sentaient bien qu'ils passeraient le pas tout comme les autres hommes, et que Paul mourrait lui-même; mais ils se flattaient de la résurrection.

Cette espérance n'était pas une idée neuve: la métempsycose était une espère de résurrection. Les Egyptiens ne fesaient embaumer leurs corps que pour qu'ils reçussent un jour leur ame. La résurrection est nettement annoncée dans *l'Énéide*, liv. VI, v. 713—715.

. . . . . Animæ, quibus altera fato
Corpora debentur, Lœthei ad fluminis undam,
Securos latices et longa oblivia potant.

On disputait déjà dans Jérusalem sur cette résur-

rection du temps de Jésus. La chose n'est guère possible aux yeux d'un sage qui raisonne; mais elle est consolante pour un ignorant qui espère et qui ne raisonne pas. Il s'imagine d'abord que sa faculté de penser et de sentir ira droit en paradis, où elle pensera et sentira sans organes. Ensuite il se figure que ses organes, devenus une poussière dispersée dans les quatre parties du monde, viendront reprendre leur première forme dans des millions de siècles, traverseront tous les globes célestes; qu'il sera le même homme qu'il était autrefois; qu'ayant pensé et senti sans corps pendant tant de siècles dans le paradis, il pensera et sentira enfin avec son corps, dont à la vérité il n'a nul besoin, mais qu'il aime toujours.

Platon n'était pas ennemi de la résurrection; il fait ressusciter Hérès pour quinze jours dans sa *république*. Je ne sais pas bien positivement pour combien de temps Lazare ressuscita : mes compatriotes qui voyagent dans les parties méridionales de la France pourront aisément s'en instruire, car Lazare alla à Marseille avec Marie-Madeleine, et les moines de ce pays-là ont sans doute son extrait mortuaire.

Je ne sais quel rêveur nommé Bonnet, dans un recueil de facéties appelées par lui *Palingénésie*, paraît persuadé que nos corps ressusciteront sans estomac, et sans les parties de devant et de derrière, mais avec des *fibres intellectuelles*, et d'excellentes têtes (1). Celle

(1) M. Bonnet, célèbre naturaliste, connu par un excellent ouvrage sur les feuilles des plantes, par la découverte d'un puceron hermaphrodite, et par des observations sur la reproduction des parties des animaux, avait eu le malheur de faire quelques ouvrages ridicules de métaphysique et de théologie, dans les instans où la faiblesse de sa vue ne lui permettait pas de faire des observations. Il parlait quelquefois avec mépris de M. de Voltaire dans ces ouvrages, et dans ses lettres à l'anatomiste Haller, qui avait aussi le malheur d'être théologien. M. de Voltaire prend ici la liberté de se moquer d'une des plus

de Bonnet me paraît un peu fêlée; il faut la mettre avec celle de notre Ditton; je lui conseille, quand il ressuscitera, de demander un peu plus de bon sens, et des fibres un peu plus intellectuelles que celles qu'il eut en partage de son vivant. Mais que Charles Bonnet ressuscite ou non, milord Bolingbroke, qui n'est pas encore ressuscité, nous prouvait pendant sa vie combien toutes ces chimères tournaient la tête des idiots subjugués par des enthousiastes.

Il est utile que les hommes croient un Dieu rémunérateur et vengeur. Cette idée encourage la probité et ne choque point le sens commun : mais la résurrection révolte tous les gens qui pensent, et encore plus ceux qui calculent. C'est une très-mauvaise politique de vouloir gouverner les hommes par des fictions : car tôt ou tard les yeux s'ouvrent, et on déteste d'autant plus les erreurs dans lesquelles on a été nourri, qu'on y a été asservi davantage.

Dans les commencemens, la populace se livra en aveugle aux demi-juifs, demi-chrétiens, demi-platoniciens, qui avaient la fureur de faire des prosélytes, fureur si chère à l'amour-propre; les ignorans, disciples d'ignorans, en attiraient d'autres au parti; et les femmes, toujours bien dévotes et bien crédules, se fesaient chrétiennes par la même faiblesse que d'autres se fesaient sorcières.

Cela ne suffisait pas sans doute pour que des sénateurs romains, des successeurs de Scipion, de Caton, de Métellus, de Cicéron, de Varron, s'embéguinassent d'un tel *Conte du tonneau*. Et en effet, il n'y eut aucun sénateur jusqu'à Théodose qui embrassât une secte si chimérique. Constantin même,

plaisantes rêveries métaphysico-théologiques qui soient échappées au savant naturaliste.

lorsque l'argent des chrétiens l'eut fait empereur, et lorsqu'il donna ouvertement dans ce parti qui était devenu le plus riche, fut obligé de quitter pour jamais Rome, dont le sénat le haïssait, et il alla établir le christianisme dans sa nouvelle ville de Constantinople.

Il avait donc fallu, pour que le christianisme triomphât à ce point, employer des ressorts plus puissans que cette crainte de la fin du monde, cette espérance d'une nouvelle terre et d'un nouveau ciel, et ce plaisir d'habiter dans une nouvelle Jérusalem céleste.

Le platonisme fut cette force étrangère qui, appliquée à la secte naissante, lui donna de la consistance et de l'activité. Rome n'entra pour rien dans ce mélange de platonisme et de christianisme. Les évêques secrets de Rome dans les premiers siècles n'étaient que des demi-juifs très-ignorans, qui ne savaient qu'accumuler de l'argent; mais la théologie philosophique, c'est ce qu'ils ne connurent pas. On ne compte aucun évêque de Rome parmi les pères de l'église pendant six siècles entiers. C'est dans Alexandrie, devenue le centre des sciences, que les chrétiens devinrent des théologiens raisonneurs; et c'est ce qui releva la bassesse qu'on reprochait à leur origine : ils devinrent platoniciens dans l'école d'Alexandrie.

Certainement aucun homme de distinction, aucun homme d'esprit ne serait entré dans leur faction, s'ils s'étaient contentés de dire : « Jésus est né d'une vierge;
» les ancêtres de son père putatif remontent à David
» par deux généalogies entièrement différentes. Lors-
» qu'il naquit dans une étable, trois mages ou trois
» rois vinrent du fond de l'Orient l'adorer dans son
» auge. Le roi Hérode qui se mourait alors, ne douta
» pas que Jésus ne fût un roi qui le détrônerait un

» jour, et il fit égorger tous les enfans des villages
» voisins, comptant que Jésus serait enveloppé dans
» le massacre. Ses parens, selon les évangélistes qui ne
» peuvent mentir, l'emmenèrent en Egypte; et selon
» d'autres qui ne peuvent mentir non plus, il resta en
» Judée. Son premier miracle fut d'être emporté par
» le diable sur une montagne d'où l'on découvrait tous
» les royaumes de la terre. Son second miracle fut de
» changer l'eau en vin dans une noce de paysans lors-
» qu'ils étaient déjà ivres. Il sécha par sa toute-puis-
» sance un figuier qui ne lui appartenait pas, parce
» qu'il n'y trouva point de fruit dans le temps qu'il
» ne devait pas en porter : car ce n'était pas le temps
» des figues. Il envoya le diable dans le corps de
» deux mille cochons et les fit périr au milieu d'un
» lac, dans un pays où il n'y a point de cochons,
» etc., etc. Et quand il eut fait tous ces beaux mira-
» cles il fut pendu. »

Si les premiers chrétiens n'avaient dit que cela, ils n'auraient jamais attiré personne dans leur parti; mais ils s'enveloppèrent dans la doctrine de Platon, et alors quelques demi-raisonneurs les prirent pour des philosophes.

CHAPITRE XXXVIII.

Chrétiens platoniciens. Trinité.

Tous les métaphysiciens, tous les théologiens de l'antiquité, furent nécessairement des charlatans qui ne pouvaient s'entendre. Le mot seul l'indique : *Métaphysique*, au-dessus de la nature; *théologie*, connaissance de Dieu. Comment connaître ce qui n'est pas naturel? Comment l'homme peut-il savoir ce que Dieu a pensé, et ce qu'il est? Il fallait bien que les méta-

physiciens ne dissent que des paroles, puisque les physiciens ne disaient que cela, et qu'ils osaient raisonner sans faire d'expériences. La métaphysique n'a été jusqu'à Locke qu'un vaste champ de chimères; Locke n'a été vraiment utile que parce qu'il a resserré ce champ où l'on s'égarait. Il n'a eu raison, et il ne s'est fait entendre, que parce qu'il est le seul qui se soit entendu lui-même.

L'obscur Platon, disert plus qu'éloquent, poëte plus que philosophe, sublime parce qu'on ne l'entendait guère, s'était fait admirer chez les Grecs, chez les Romains, chez les Asiatiques et les Africains, par des sophismes éblouissans. Dès que les Ptolomées établirent des écoles dans Alexandrie, elles furent platoniciennes.

Platon, dans un style ampoulé, avait parlé d'un Dieu qui forma le monde par son verbe. Tantôt ce verbe est un fils de Dieu, tantôt c'est la sagesse de Dieu, tantôt c'est le monde qui est le fils de Dieu. Il n'y a point, à la vérité, de Saint-Esprit dans *Platon*, mais il y a une espèce de trinité. Cette trinité est, si vous voulez, la puissance, la sagesse et la bonté : si vous voulez aussi, c'est Dieu, le Verbe et le monde. Si vous voulez, vous la trouverez encore dans ces belles paroles d'une de ses lettres à son capricieux et méchant ami Denis-le-Tyran. *Les plus belles choses ont en Dieu leur cause première, les secondes en perfection ont en lui une seconde cause, et il est la troisième cause des ouvrages du troisième degré.*

N'êtes-vous pas content de cette trinité? en voici une autre dans son *Timée. C'est la substance indivisible, la divisible, et la troisième qui tient de l'un et de l'autre.*

Tout cela est bien merveilleux; mais si vous aimez des trinités vous en trouverez partout. Vous verrez en

Égypte Isis, Osiris, et Horus; en Grèce Jupiter, Neptune et Pluton, qui partagent le monde entre eux; cependant Jupiter seul est le maître des dieux. Birma, Brama, et Vitsnou, sont la trinité des Indiens. Le nombre trois a toujours été un terrible nombre.

Outre ces trinités, Platon avait son monde intelligible. Celui-ci était composé d'idées archétypes qui demeuraient toujours au fond du cerveau, et qu'on ne voyait jamais.

Sa grande preuve de l'immortalité de l'ame, dans son dialogue de Phédon et d'Ékécratès, était que *le vivant vient du mort et le mort du vivant;* et de là il conclut que *les ames après la mort vont dans le royaume des enfers*. Tout ce beau galimatias valut à Platon le surnom de *divin*, comme les Italiens le donnent aujourd'hui à leur charmant fou l'Arioste, qui est pourtant plus intelligible que Platon.

Mais qu'il y ait dans Platon du divin ou un peu de ce profond enthousiasme qui approche de la folie, on l'étudiait dans Alexandrie depuis plus de trois cents années. Toute cette métaphysique est même beaucoup plus ancienne que Platon; il la puisa dans *Timée de Locres*. On voit chez les Grecs une belle filiation d'idées romanesques. Le Logos est dans ce *Timée*, et ce *Timée* l'avait pris chez l'ancien Orphée. Vous trouvez, dans Clément d'Alexandrie et dans Justin, ce fragment d'un hymne d'Orphée : *Je jure par la parole qui procéda du père, et qui devint son conseiller quand il créa le monde.*

Cette doctrine fut enfin tellement accréditée par les platoniciens, qu'elle pénétra jusque chez les Juifs d'Alexandrie.

Philon, né dans cette ville, l'un des plus savans Juifs et juif de très-bonne foi, fut un platonicien zélé.

Il alla même plus loin que Platon, puisqu'il dit que Dieu *se maria au verbe, et que le monde naquit de ce mariage.* Il appelle le verbe, Dieu.

Les premiers sectateurs de Jésus qui vinrent dans Alexandrie, y trouvèrent donc des Juifs platoniciens. Il faut remarquer qu'il y avait alors beaucoup plus de Juifs en Égypte qu'on ne peut en supposer du temps des pharaons. Ils avaient même un très-beau temple dans Bubaste, quoique leurs lois défendissent de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem. Ces Juifs parlaient tous grec, et c'est pourquoi les *Evangiles* furent écrits en grec. Les Juifs grecs étaient détestés de ceux de Jérusalem qui les maudissaient pour avoir traduit leur *Bible*, et qui expiaient tous les ans ce sacrilége par une fête lugubre.

Il ne fut donc pas difficile aux sectateurs de Jésus d'attirer à eux quelques-uns de leurs frères d'Alexandrie et des autres villes, qui haïssaient les Juifs de Judée : ils se joignirent surtout à ceux qui avaient embrassé la doctrine de Platon. C'est là le grand nœud et le premier développement du christianisme; c'est là que commence réellement cette religion. Il y eut dans Alexandrie une école publique de christianisme platonicien, une chaire où Marc enseigna (ce n'est pas celui dont le nom est à la tête d'un évangile). A ce Marc succéda un Athénagore; à celui-ci Panthène; à Panthène, Clément surnommé Alexandrin; et à ce Clément Origène, etc.

C'est là que le verbe fut connu des chrétiens; c'est là que Jésus fut appelé le *verbe*. Toute la vie de Jésus devient une allégorie, et la *Bible* juive ne fut plus qu'une autre allégorie qui prédisait Jésus. Les chrétiens, avec le temps, eurent une trinité; tout devint mystère chez eux; moins ils furent compris, plus ils obtinrent de considération.

Il n'avait point encore été question chez les chrétiens de trois substances distinctes, composant un seul Dieu, et nommées *le Père, le Fils, et le Saint-Esprit*.

On fabriqua l'*Evangile* de Jean, et on y cousit un premier chapitre où Jésus fut appelé *verbe et lumière de lumière;* mais pas un mot de la trinité telle qu'on l'admit depuis, pas un mot du Saint-Esprit regardé comme Dieu.

Cet *Evangile* dit de ceux qui écoutent Jésus : *Ils n'avaient pas encore reçu l'esprit;* il dit *l'esprit souffle où il veut,* ce qui ne signifie que le vent; il dit que Jésus *fut troublé d'esprit* lorsqu'il annonça qu'un de ses disciples le trahirait; *il rendit l'esprit*, ce qui veut dire, *il mourut : ayant proféré ces mots, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez l'esprit.* Or il n'y a pas d'apparence qu'on envoie Dieu dans le corps des gens en soufflant sur eux. Cette méthode était pourtant très-ancienne; l'ame était un souffle; tous les prétendus sorciers soufflaient et soufflent encore sur ceux qu'ils imaginent ensorceler. On fesait entrer un malin esprit dans la bouche de ceux à qui on voulait nuire. Un malin esprit était un souffle; un esprit bienfesant était un souffle. Ceux qui inventèrent ces pauvretés n'avaient pas certainement beaucoup d'esprit, en quelque sens qu'on prenne ce mot si vague et si indéterminé.

Aurait-on jamais pu prévoir qu'on ferait un jour de ce mot *souffle*, vent, esprit, un être suprême, un Dieu, la troisième personne de Dieu, procédant du père, procédant du fils, n'ayant point la paternité, n'étant ni fait ni engendré? quel épouvantable *non-sens !*

Une grande objection contre cette secte naissante, était : Si votre Jésus est le verbe de Dieu, comment

Dieu a-t-il souffert qu'on pendît son verbe? Ils répondirent à cette question assommante par des mystères encore plus incompréhensibles. Jésus était verbe, mais il était un second Adam; or le premier Adam avait péché, donc le premier devait être puni. L'offense était très-grande envers Dieu, car Adam avait voulu être savant, et pour le devenir il avait mangé une pomme. Dieu, étant infini, était irrité infiniment; donc il fallait une satisfaction infinie. Le verbe, en qualité de Dieu, était infini aussi; donc il n'y avait que lui qui pût satisfaire. Il ne fut pas pendu seulement comme verbe, mais comme homme. Il avait donc deux natures; et de l'assemblage merveilleux de ces deux natures il résulta des mystères plus merveilleux encore.

Cette théologie sublime étonnait les esprits, et ne fesait tort à personne. Que des demi-Juifs adorassent le verbe ou ne l'adorassent pas, le monde allait son train ordinaire; rien n'était dérangé. Le sénat romain respectait les platoniciens, il admirait les stoïciens, il aimait les épicuriens, il tolérait les restes de la religion isiaque. Il vendait aux Juifs la liberté d'établir des synagogues au milieu de Rome. Pourquoi aurait-il persécuté des chrétiens? Fait-on mourir les gens pour avoir dit que Jésus est un verbe.

Le gouvernement romain était le plus doux de la terre. Nous avons déjà remarqué que personne n'avait été jamais persécuté pour avoir pensé.

CHAPITRE XXXIX.

Des dogmes chrétiens absolument différens de ceux de Jésus.

A proprement parler, ni les Juifs ni Jésus n'avaient

aucun dogme. Faites ce qui est ordonné dans la loi. Si vous avez la lèpre, montrez-vous aux prêtres, ce sont d'excellens médecins. Si vous allez à la selle, ne manquez pas de porter avec vous un bâton ferré, et couvrez vos excrémens. Ne remuez pas, le jour du sabbat. Si vous soupçonnez votre femme, faites-lui boire des eaux de jalousie. Présentez des offrandes le plus que vous pourrez. Mangez au mois de Nisan un agneau rôti avec des laitues, ayant souliers aux pieds, bâton en main, ceinture aux reins, et mangez vite, etc. etc.

Ce ne sont point là des dogmes, des discussions théologiques; ce sont des observances auxquelles nous avons vu que Jésus fut toujours assujetti. Nous ne fesons rien de ce qu'il a fait, et il n'annonça rien de ce que nous croyons. Jamais il ne dit dans nos Évangiles : « Je suis venu et je mourrai pour extirper le péché » originel. Ma mère est vierge. Je suis consubstantiel » à Dieu, et nous sommes trois personnes en Dieu. » J'ai pour ma part deux natures et deux volontés, » et je ne suis qu'une personne. Je n'ai pas la pater- » nité, et cependant je suis la même chose que Dieu » le père. Je suis lui, et je ne suis pas lui. La troisième » personne procédera un jour du père selon les Grecs, » et du père et du fils selon les Latins. Tout l'univers » est né damné, et ma mère aussi; cependant ma mère » est mère de Dieu. Je vous ordonne de mettre, par » des paroles, dans un petit morceau de pain mon corps » tout entier, mes cheveux, mes ongles, ma barbe, » mon urine, mon sang, et de mettre en même temps » mon sang à part dans un gobelet de vin; de façon » qu'on boive le vin, qu'on mange le pain, et que ce- » pendant ils soient anéantis. Souvenez-vous qu'il y a » sept vertus, quatre cardinales et trois théologales; » qu'il n'y a que sept péchés capitaux, comme il n'y

» a que sept douleurs, sept béatitudes, sept cieux, » sept anges devant Dieu, sept sacremens qui sont » signes visibles de choses invisibles, et sept sortes » de grâce qui répondent aux sept branches du chan- » delier. »

Que dis-je? nous apprit-il jamais ce que c'est que notre ame; si elle est substance ou faculté resserrée dans un point, ou répandue dans le corps, préexistante à notre corps, ou en quel temps elle y entre? Il nous a donné si peu de notions, que plusieurs pères ont écrit que l'ame est corporelle.

Jésus parla si peu des dogmes, que chaque société chrétienne qui s'éleva après lui eut une croyance particulière. Les premiers qui raisonnèrent s'appelèrent *gnostiques,* c'est-à-dire savans, qui se divisèrent en barbelonites, floriens, phébéonites, zachéens, codices, borborites, ophrites, et encore en plusieurs autres petites sectes : ainsi l'église chrétienne n'exista pas un seul moment réunie; elle ne l'est pas aujourd'hui, elle ne le sera jamais. Cette réunion est impossible, à moins que les chrétiens ne soient assez sages pour sacrifier les dogmes de leur invention à la morale. Mais qu'ils deviennent sages, c'est encore une autre impossibilité? Ce qu'on peut seulement assurer, c'est qu'il en est beaucoup qui le deviendront, et qui même le deviennent tous les jours, malgré les barbares hypocrites qui veulent constamment mettre la théologie à la place de la vertu.

CHAPITRE XL.

Des querelles chrétiennes.

La discorde fut le berceau de la religion chrétienne, et en sera probablement le tombeau. Dès que

les chrétiens existent, ils insultent les Juifs, leurs pères; ils insultent les Romains sous l'empire desquels ils vivent; ils s'insultent eux-mêmes réciproquement. A peine ont-ils prêché le Christ, qu'ils s'accusent les uns les autres d'être anti-christs.

Plus de six cents querelles, grandes ou petites, ont porté et entretenu le trouble dans l'église chrétienne, tandis que toutes les autres religions de la terre étaient en paix; et ce qui est très-vrai, c'est qu'il n'est aucune de ces querelles théologiques qui n'ait été fondée sur l'absurdité et sur la fraude. Voyez la guerre de langue, de plume, d'épées et de poignards, entre les ariens et les athanasiens. Il s'agissait de savoir si Jésus était semblable au Créateur, ou s'il était identifié avec le Créateur. L'une et l'autre de ces propositions étaient également absurdes et impies. Certainement vous ne les trouverez énoncées dans aucun des Évangiles. Les partisans d'Arius et ceux d'Athanase se battaient *pour l'ombre de l'âne.* L'empereur Constantin, en qui les crimes n'avaient pas éteint le bon sens, commença par leur écrire qu'ils étaient tous des fous, et qu'ils se déshonoraient par des disputes si frivoles et si impertinentes : c'est la substance de la lettre qu'il envoie aux chefs des deux factions; mais bientôt après la ridicule envie d'assembler un concile, d'y présider avec une couronne en tête, et la vaine espérance de mettre des théologiens d'accord, le rendirent aussi fou qu'eux. Il convoqua le concile de Nicée pour savoir précisément si un Juif était Dieu. Voilà l'excès de l'absurdité; voici maintenant l'excès de la fraude.

Je ne parle pas des intrigues que les deux factions employèrent; des mensonges, des calomnies sans nombre; je m'arrête aux deux beaux miracles que les athanasiens firent à ce concile de Nicée.

L'un de ces deux miracles, qui est rapporté dans

l'appendix (*b*) de ce concile, est que les pères étant fort embarrassés à décider quels évangiles, quels pieux écrits il fallait adopter et quels il fallait rejeter, s'avisèrent de mettre pêle-mêle sur l'autel tous les livres qu'ils purent trouver, et d'invoquer le Saint-Esprit, qui ne manqua pas de faire tomber par terre tous les mauvais livres; les bons restèrent, et depuis ce moment on ne devait plus douter de rien.

Le second miracle, rapporté par Nicéphore (*c*), Baronius (*d*), Aurélius Pruginus (*e*), c'est que deux évêques, nommés Chrysante et Musonius, étant morts pendant la tenue du concile, et n'ayant pu signer la condamnation d'Arius, ils ressuscitèrent, signèrent, et remoururent. Ce qui prouve la nécessité de condamner les hérétiques.

Il semblait qu'on dût attendre de ce grand concile une belle décision formelle de la trinité; il n'en fut pas question. On se contenta d'en dire à la fin un petit mot dans la profession de foi du concile. Les pères, après avoir déclaré que Jésus est engendré et non fait, et qu'il est consubstantiel au Père, déclarent qu'ils croient aussi au souffle que nous appelons Saint-Esprit, et dont on a fait depuis un troisième Dieu. Il faut avouer avec un auteur moderne que le Saint-Esprit fut traité fort cavalièrement à Nicée. Mais qu'est-ce que ce Saint-Esprit? On trouve dans le vingtième chapitre de Jean, que Jésus ressuscité secrètement apparut à ses disciples, souffla sur eux, et leur dit : Recevez mon saint souffle. Et aujourd'hui ce souffle est Dieu.

Le concile d'Éphèse, qui anathématisa le patriarche de Constantinople Nestorius, n'est pas moins curieux que le premier concile de Nicée. Après avoir déclaré

(*b*) *Concil. Labb.* tome I, page 84. — (*c*) Liv. VIII, chap. 23. — (*d*) Tome IV, n. 82. — (*e*) *Ann.* 325.

Jésus Dieu, on ne savait en quel rang placer sa mère. Jésus en avait usé durement avec elle à la noce de Cana il lui avait dit : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi!* et lui avait d'abord refusé tout net de changer l'eau en vin pour les garçons de la noce. Cet affront devait être réparé. Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, résolut de faire reconnaître Marie pour mère de Dieu. L'entreprise parut d'abord hardie. Nestorius, patriarche de Constantinople, déclara hautement en chaire que c'était trop faire ressembler Marie à Cybèle; qu'il était bien juste de lui donner quelques honneurs, mais que de lui donner tout d'un coup le rang de mère de Dieu, cela était un peu trop roide.

Cyrille était un grand feseur de galimatias, Nestorius aussi. Cyrille était un persécuteur, Nestorius ne l'était pas moins. Cyrille s'était fait beaucoup d'ennemis par sa turbulence, Nestorius en avait encore davantage; et les pères du concile d'Éphèse, en 431, se donnèrent le plaisir de les déposer tous deux. Mais si ces deux évêques perdirent leur procès, la Sainte-Vierge gagna le sien : elle fut enfin déclarée mère de Dieu, et tout le peuple battit des mains.

On proposa depuis de l'admettre dans la trinité : cela paraissait fort juste; car, étant mère de Dieu, on ne pouvait lui refuser la qualité de déesse. Mais comme la trinité serait devenue par là une quaternité, il est à croire que les arithméticiens s'y opposèrent. On aurait pu répondre que puisque trois fesaient un, ils feraient aussi-bien quatre; ou que les quatre feraient un si on l'aimait mieux. Ces fières disputes durent encore, et il y a aujourd'hui beaucoup de nestoriens qui sont courtiers de change chez les Turcs et chez les Persans; comme les Juifs le sont parmi nous. Belle catastrophe d'une religion!

Jésus n'avait pas plus parlé de ses deux natures et

de ses deux volontés que de la divinité de sa mère. Il n'avait jamais laissé soupçonner de son vivant qu'il n'y avait en lui qu'une personne avec deux volontés et deux natures. On tint encore des conciles pour éclaircir ces systèmes, et ce ne fut pas sans de très-grandes agitations dans l'empire.

Jamais Jésus n'eut aucune image dans sa maison, à moins que ce ne fût le portrait de sa mère qu'on dit peinte par saint Luc. On a beau répéter qu'il n'avait point de maison; qu'il ne savait où reposer sa tête; que quand il aurait été aussi bien logé que notre archevêque de Kenterbury, il n'en aurait pas plus connu le culte des images. On a beau prouver que pendant trois cents ans les chrétiens n'eurent ni statues ni portraits dans leurs assemblées; cependant un second concile de Nicée a déclaré qu'il fallait adorer des images.

On sait assez quelles ont été nos disputes sur la transsubstantiation, et sur tant d'autres points. Enfin, disent les francs-pensans, prenez l'*Evangile* d'une main et vos dogmes de l'autre; voyez s'il y a un seul de ces dogmes dans l'*Evangile;* et puis jugez si les chrétiens qui adorent Jésus sont de la religion de Jésus. Jugez si la secte chrétienne n'est pas une bâtarde juive née en Syrie, élevée en Égypte, chassée avec le temps du lieu de sa naissance et de son berceau, dominante aujourd'hui dans Rome moderne et dans quelques autres pays d'Occident par l'argent, la fraude et les bourreaux. Ne nous dissimulons pas que ce sont là les discours des hommes de l'Europe les plus instruits, et avouons devant Dieu que nous avons besoin d'une réforme universelle.

CHAPITRE XLI.

Des mœurs de Jésus et de l'église.

J'ENTENDS ici par mœurs les usages, la conduite, la dureté ou la douceur, l'ambition ou la modération, l'avarice ou le désintéressement. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour être certain qu'en toutes ces choses il y eut toujours plus de différence entre les églises chrétiennes et Jésus, qu'entre la tempête et le calme, entre le feu et l'eau, entre le soleil et la nuit.

Parlons un moment du pape de Rome, quoique nous ne le connaissions pas en Angleterre depuis près de deux siècles et demi. N'est-il pas évident qu'un faquir des Indes ressemble plus à Jésus qu'un pape? Jésus fut pauvre, alla servir le prochain de bourgade en bourgade, mena une vie errante; il marchait à pied, ne savait jamais où il coucherait, rarement où il mangerait. C'est précisément la vie d'un faquir, d'un talapoin, d'un santon, d'un marabou. Le pape de Rome, au contraire, est logé à Rome dans les palais des empereurs. Il possède environ huit à neuf cent mille livres sterling de revenu, quand ses finances sont bien administrées. Il est humblement souverain absolu; il est serviteur des serviteurs; et en cette qualité il a déposé des rois, et donné presque tous les royaumes de la chrétienté; il a même encore un roi pour vassal, à la honte du trône.

Passons du pape aux évêques. Ils ont tous imité le pape autant qu'ils ont pu. Ils se sont arrogé partout les droits régaliens; ils sont souverains en Allemagne, et parmi nous barons du royaume. Aucun évêque ne prend, à la vérité, le titre de serviteur des serviteurs; au contraire, presque tous les évêques papistes s'inti-

tulent : *Évêques par la permission du serviteur des serviteurs;* mais tous ont affecté la puissance souveraine. Il ne s'en est pas trouvé parmi eux un seul qui n'ait voulu écraser l'autorité séculière et la magistrature. Ce sont eux-mêmes qui apprirent aux papes à détrôner les rois; les évêques de France avaient déposé Louis, fils de Charlemagne, long-temps avant que Grégoire VII fût assez insolent pour déposer l'empereur Henri IV.

Des évêques espagnols déposèrent leur roi Henri IV l'impuissant : il prétendirent qu'un homme dans cet état n'était pas digne de régner. Il faut que le nom de Henri IV soit bien malheureux, puisque le Henri IV de France, qui était très-digne de régner par une raison contraire, fut pourtant déclaré incapable du trône par les trois quarts des évêques du royaume, par la Sorbonne, par les moines, ainsi que par les papes.

Ces exécrables momeries sont aujourd'hui regardées avec autant de mépris que d'horreur par toutes les nations; mais elles ont été révérées pendant plus de dix siècles, et les chrétiens ont été traités partout comme des bêtes de somme par les évêques. Aujourd'hui même encore dans les malheureux pays papistes, les évêques se mêlent despotiquement de la cuisine des particuliers; ils leur font manger ce qu'ils veulent dans certain temps de l'année; ils font plus, ils suspendent à leur gré la culture de la terre. Ils ordonnent aux nourriciers du genre humain de ne point labourer, de ne point semer, de ne point recueillir certains jours de l'année; et ils poussent dans quelques occasions la tyrannie jusqu'à défendre pendant trois jours de suite d'obéir à la Providence et à la nature. Ils condamnent les peuples à une oisiveté criminelle, et cela de leur autorité privée, sans que les peuples osent se plaindre, sans que

les magistrats osent interposer le pouvoir des lois civiles, seul pouvoir raisonnable.

Si les évêques ont partout usurpé les droits des princes, il ne faut pas croire que les pasteurs de nos églises réformées aient eu moins d'ambition et de fureur. On n'a qu'à lire dans notre historien philosophe Hume les sombres et absurdes atrocités de nos presbytériens d'Écosse. Le sang s'allume à une telle lecture; on est tenté de punir, des insolences de leurs prédécesseurs, ceux d'aujourd'hui qui étalent les mêmes principes. Tout prêtre, n'en doutons point, serait, s'il le pouvait, tyran du genre humain. Jésus n'a été que victime. Voyez donc comme ils ressemblent à Jésus!

S'ils nous répondent, ce que j'ai entendu dire à plusieurs d'entre eux, que Jésus leur a communiqué un droit dont il n'a pas daigné user, je répéterai ici ce que je leur ai dit, qu'en ce cas c'est aux Pilates de nos jours à leur faire subir le supplice que ne méritait pas leur maître.

Nous avons encore brûlé deux ariens sous le règne de Jacques Ier. De quoi étaient-ils coupables? de n'avoir pas attribué à Jésus l'épithète de consubstantiel, qu'assurément il ne s'était pas donnée lui-même.

Le fils de Jacques Ier a porté sa tête sur un échafaud; nos infâmes querelles de religion ont été la principale cause de ce parricide. Il n'était pas plus coupable que nos deux ariens exécutés sous son père.

CHAPITRE XLII.

De Jésus, et des meurtres commis en son nom.

Il faut prendre Jésus-Christ comme on nous le donne. Nous ne pouvons juger de ses mœurs que par la conduite qu'on lui attribue. Nous n'avons ni de

Clarendon ni de Hume qui ait écrit sa vie. Ses évangélistes ne lui imputent d'autre action d'homme violent et emporté, que celle d'avoir battu et chassé très-mal à propos les marchands de bêtes de sacrifice qui tenaient leur boutique à l'entrée du temple. A cela près, c'était un homme fort doux, qui ne battit jamais personne; et il ressemblait assez à nos quakers, qui n'aiment pas qu'on répande le sang. Voyez même comme il remit l'oreille à Malchus, quand le très-inconstant et très-faible saint Pierre eut coupé l'oreille à cet archer du guet (*f*), quelques heures avant de renier son maître. Ne me dites point que cette aventure est le comble du ridicule, je le sais tout aussi-bien que vous; mais je suis obligé, encore une fois, de ne juger ici que d'après les pièces qu'on produit au procès.

Je suppose donc que Jésus a été toujours honnête, doux, modeste; examinons en peu de mots comment les chrétiens l'ont imité, et quel bien leur religion a fait au genre humain.

Il ne sera pas mal à propos de faire ici un petit relevé de tous les hommes qu'elle a fait massacrer, soit dans les séditions, soit dans les batailles, soit sur les échafauds, soit dans les bûchers, soit par de saints assassinats, ou prémédités, ou soudainement inspirés par l'esprit.

Les chrétiens avaient déjà excité quelques troubles à Rome lorsque l'an 251 de notre ère vulgaire, le prêtre Novatien disputa ce que nous appelons *la chaire de Rome*, la papauté au prêtre Corneille : car c'était déjà une place importante qui valait beaucoup d'argent; et

(*f*) Il y a dans l'anglais *to that constable*. On l'a traduit par *archer du guet*.

précisément dans le même temps la chaire de Carthage fut disputée de même par Cyprien, et un autre prêtre nommé Novat qui avait tué sa femme à coups de pieds dans le ventre (*g*). Ces deux schismes occasionnèrent beaucoup de meurtres dans Carthage et dans Rome. L'empereur Décius fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques supplices : c'est ce qu'on appelle la grande, la terrible persécution de Décius. Nous n'en parlerons pas ici ; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrétiens sur d'autres chrétiens. Quand nous ne compterons que deux cents personnes tuées ou grièvement blessées dans ces deux premiers schismes qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne sera pas trop fort. Posons donc. 200

Dès que les chrétiens peuvent se livrer impunément à leurs saintes vengeances sous Constantin, ils assassinent le jeune Candidien (*h*), fils de l'empereur Galère, l'espérance de l'empire, et que l'on comparait à Marcellus ; un enfant de huit ans fils de l'empereur Maximien ; une fille du même empereur, âgée de sept ans. L'impératrice leur mère fut traînée hors de son palais avec ses femmes dans les rues d'Antioche, et elles furent jetées avec elle dans l'Oronte. L'impératrice Valérie, veuve de Galère et fille de Dioclétien, fut tuée à Thessalonique, en 315, et eut la mer pour sépulture.

Il est vrai que quelques auteurs n'accusent pas les chrétiens de ce meurtre, et l'imputent à Licinius ; mais réduisons encore le

(*g*) *Hist. ecclésiastiq.* — (*h*) Année 313.

Ci-contre. . . . 200

nombre de ceux que les chrétiens égorgèrent dans cette occasion à deux cents; ce n'est pas trop : ci. 200

Dans le schisme des donatistes en Afrique, on ne peut guère compter moins de quatre cents personnes assommées à coups de massue; car les évêques ne voulaient pas qu'on se battît à coups d'épées : pose. 400

On sait de quelles horreurs et de combien de guerres civiles le seul mot de *consubstantiel* fut l'origine et le prétexte. Cet incendie embrasa tout l'empire à plusieurs reprises, et se ralluma dans toutes les provinces dévastées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales, pendant près de quatre cents années. Quand nous ne mettrons que trois cent mille chrétiens égorgés par des chrétiens pour cette querelle, sans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir enflé nos comptes : ci 300000

La querelle des iconoclastes et des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de soixante mille vies : ci. 60000

Nous ne devons pas passer sous silence les cent mille manichéens que l'impératrice Théodora, veuve de Théophile, fit égorger dans l'empire grec, en 845. C'était une pénitence que son confesseur lui avait ordonnée, parce que jusqu'à cette époque on n'en avait encore pendu, empalé, noyé, que vingt mille. Ces gens-là méritaient bien qu'on les tuât tous pour leur apprendre qu'il n'y

360800

De l'autre part. . . . 360800

a qu'un bon principe, et point de mauvais. Le tout se monte à cent vingt mille au moins : ci. 120000

N'en comptons que vingt mille dans les séditions fréquentes excitées par les prêtres qui se disputèrent partout des chaires épiscopales. Il faut avoir une extrême discrétion : pose. 20000

On a supputé que l'horrible folie des saintes croisades avait coûté la vie à deux millions de chrétiens ; mais je veux bien, par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite, les réduire à un million : ci. . . . 1000000

La croisade des religieux chevaliers porte-glaives, qui dévastèrent si honnêtement et si saintement tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts : ci 100000

Autant pour la croisade contre le Languedoc, où l'on ne vit long-temps que les cendres des bûchers, et les ossemens de morts dévorés par les loups dans les campagnes : ci. 100000

Pour les croisades contre les empereurs depuis Grégoire VII, nous voulons bien n'en compter que cinquante mille : ci 50000

Le grand schisme d'Occident au quatorzième siècle fit périr assez de monde pour qu'on rende justice à notre modération, si nous ne comptons que cinquante mille victimes de la rage papale, *rabbia papale*, comme disent les Italiens : ci. 50000

La dévotion avec laquelle on fit brûler à la fin de ce grand schisme, dans la ville de Constance, les deux prêtres Jean Hus et

1800800

Ci-contre. . . . 1800800

Jérôme de Prague, fit beaucoup d'honneur à l'empereur Sigismond et au concile; mais elle causa, je ne sais comment, la guerre des hussites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts: ci. 150000

Après ces grandes boucheries, nous avouons que les massacres de Mérindol et de Cabrières sont bien peu de chose. Il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendres; de dix-huit mille innocens égorgés, brûlés; d'enfans à la mamelle jetés dans les flammes; de filles violées, et coupées ensuite par quartiers; de vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien, et qu'on fesait sauter en l'air en leur enfonçant des cartouches chargées de poudre dans leurs deux orifices. Mais comme cette petite exécution fut faite juridiquement, avec toutes les formalités de la justice, par des gens de robe, il ne faut pas omettre cette partie du droit français: pose donc. 18000

Nous voici parvenus à la plus sainte, à la plus glorieuse époque du christianisme, que quelques gens sans aveu voulurent réformer au commencement du seizième siècle. Les saints papes, les saints évêques, les saints abbés, ayant refusé de s'amender, les deux partis marchèrent sur des corps morts pendant deux siècles entiers, et n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur voulait bien se donner la peine de mettre ensemble tous les assassi-

1968800

De l'autre part. . . . 1968800

nats commis depuis le règne du saint pape Léon X jusqu'à celui du saint pape Clément IX ; assassinats soit juridiques, soit non juridiques, têtes de prêtres, de séculiers, de princes, abattues par le bourreau ; le bois renchéri dans plusieurs provinces par la multitude de bûchers allumés ; le sang répandu d'un bout de l'Europe à l'autre ; les bourreaux lassés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même ; trente guerres civiles pour la transsubstantiation, la prédestination, le surplis et l'eau bénite ; les massacres de la Saint-Barthélemi, les massacres d'Irlande, les massacres des Vaudois, les massacres des Cévènes, etc., etc. ; on trouverait sans doute plus de deux millions de morts sanglantes avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une misère pire peut-être que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts, passons vite, avec horreur, deux millions : ci. 2000000

Ne soyons point injustes, n'imputons point à l'inquisition plus crimes qu'elle n'en a commis en surplis et en étole ; n'exagérons rien ; réduisons à deux cent mille le nombre des ames qu'elle a envoyées au ciel ou en enfer : ci. 200000

Réduisons même à cinq millions les douze millions d'hommes que l'évêque las Casas prétend avoir été immolés à la religion chrétienne dans l'Amérique ; et fesons surtout la réflexion consolante qu'ils n'étaient pas des

4168800

Ci-contre. . . . 4168800

hommes, puisqu'ils n'étaient pas chrétiens : ci. 5000000

Réduisons avec la même économie les quatre cent mille hommes qui périrent dans la guerre du Japon, excitée par les RR. PP. jésuites; ne portons notre compte qu'à trois cent mille : ci. 300000

Total. 9468800

Le tout calculé ne montera qu'à la somme de neuf millions quatre cent soixante huit mille huit cents personnes, ou égorgées ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues, pour l'amour de Dieu. Quelques fanatiques demi-savans me répondront qu'il y eut une multitude effroyable de chrétiens expirans par les plus horribles supplices, sous les empereurs romains avant Constantin; mais je leur dirai avec Origène (*i*): *Qu'il y a eu très-peu de persécutions, et encore de loin à loin.* J'ajouterai : Quand vous auriez eu autant de martyrs, que la *Légende dorée* et dom Ruinart le bénédictin en étalent, que prouveriez-vous par là? que vous avez forcé le gouvernement romain, ce gouvernement le plus humain de la terre, à vous persécuter, lui qui donnait une liberté entière aux Juifs et aux Égyptiens; que votre intolérance n'a servi qu'à verser votre sang, et à faire répandre celui des autres hommes vos frères; et que vous êtes coupables non-seulement des meurtres dont vous avez couvert la terre, mais encore de votre propre sang qu'on a répandu autrefois. Vous vous êtes rendus les plus malheureux de tous les hommes parce que vous avez été les plus injustes.

(*i*) *Origène contre Celse*, liv. III, chap. VIII.

Qui que tu sois, lecteur, si tu conserves les archives de ta famille, consulte-les, et tu verras que tu as plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement persécuté (ou persécuteur ce qui est encore plus funeste). T'appelles-tu Argile, ou Perth, ou Montrose, ou Hamilton, ou Douglas? souviens-toi qu'on arracha le cœur à tes pères sur un échafaud pour la cause d'une liturgie et de deux aunes de toile. Es-tu Irlandais? lis seulement la déclaration du parlement d'Angleterre du 25 juillet 1643; elle dit que dans la conjuration d'Irlande il périt cent cinquante-quatre mille protestans par les mains des catholiques. Crois, si tu veux, avec l'avocat Brooke, qu'il n'y eut que quarante mille hommes d'égorgés sans défense, dans le premier mouvement de cette sainte et catholique conspiration. Mais quelle que soit ta supputation, tu descends des assassins ou des assassinés. Choisis, et tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi, notre sang t'a valu cinq mille guinées de rente.

Notre calcul est effrayant, je l'avoue; mais il est encore fort au-dessous de la vérite. Nous savons bien que si on présente ce calcul à un prince, à un évêque, à un chanoine, à un receveur des finances, pendant qu'ils souperont avec leurs maîtresses, qu'ils chanteront des vaudevilles orduriers, ils ne daigneront pas nous lire. Les dévotes de Vienne, de Madrid, de Versailles, ne prendront même jamais la peine d'examiner si le calcul est juste. Si par hasard elles apprennent ces étonnantes vérités, leurs confesseurs leur diront qu'il faut reconnaître le doigt de Dieu dans toutes ces boucheries; que Dieu ne pouvait moins faire en faveur du petit nombre des élus; que Jésus étant mort du dernier supplice, tous les chrétiens, de quelque secte qu'ils soient, devraient mourir de même; que c'est une im-

piété horrible de ne pas tuer sur-le-champ tous les petits enfans qui viennent de recevoir le baptême; parce qu'alors ils seraient éternellement heureux par les mérites de Jésus, et qu'en les laissant vivre on risque de les damner. Nous sentons toute la force de ces raisonnemens; mais nous allons proposer un autre système avec la défiance que nous devons avoir de nos propres lumières.

CHAPITRE XLIII.

Propositions honnêtes.

Notre doyen Swift a fait un bel écrit, par lequel il croit avoir prouvé qu'il n'était pas encore temps d'abolir la religion chrétienne. Nous sommes de son avis: c'est un arbre qui, de l'aveu de toute la terre, n'a porté jusqu'ici que des fruits de mort; cependant nous ne voulons pas qu'on le coupe, mais qu'on le greffe.

Nous proposons de conserver dans la morale de Jésus tout ce qui est conforme à la raison universelle, à celle de tous les grands philosophes de l'antiquité, à celle de tous les temps et de tous les lieux, à celle qui doit être l'éternel lien de toutes les sociétés.

Adorons l'Être suprême par Jésus, puisque la chose est établie ainsi parmi nous. Les cinq lettres qui composent son nom ne sont certainement pas un crime. Qu'importe que nous rendions nos hommages à l'Être suprême, par Confucius, par Marc-Aurèle, par Jésus ou par un autre, pourvu que nous soyons justes? La religion consiste assurément dans la vertu, et non dans le fatras impertinent de la théologie. La morale vient de Dieu, elle est uniforme partout. La théologie vient des hommes, elle est partout différente et ridicule, on l'a dit souvent, et il faut le redire toujours.

L'impertinence et l'absurdité ne peuvent être une religion. L'adoration d'un Dieu qui punit et qui récompense, réunit tous les hommes; la détestable et méprisable théologie raisonneuse les divise.

Cette théologie raisonneuse est en même temps le plus absurde et le plus abominable fléau qui ait jamais affligé la terre. Les nations anciennes se contentaient d'adorer leurs dieux, et n'argumentaient pas; mais nous autres nous avons répandu le sang de nos frères pendant des siècles pour des sophismes. Hélas! qu'importe à Dieu et aux hommes que Jésus soit Omousios ou Omoiousios; que sa mère soit Theotocos ou Jesutocos; et que l'esprit procède ou ne procède pas? Grand Dieu! fallait-il se haïr, se persécuter, s'égorger, pour ces incompréhensibles chimères? Chassez les théologiens, l'univers est tranquille (du moins en fait de religion). Admettez-les, donnez-leur de l'autorité, la terre est inondée de sang. Ne sommes-nous pas déjà assez malheureux, sans vouloir faire servir à nos misères une religion qui devrait les soulager? Les calamités horribles dont la religion chrétienne a inondé si long-temps tous les pays où elle est parvenue, m'affligent et me font verser des larmes; mais les horreurs infernales qu'elle a répandues dans les trois royaumes dont je suis membre, déchirent mes entrailles. Je méprise un cœur de glace qui n'est pas saisi des mêmes tranports que moi, quand il considère les troubles religieux qui ont agité l'Angleterre, l'Écosse, et l'Irlande. Dans les temps qui virent naître ce trop facile et trop incertain roi Charles I[er], et cet étrange Cromwell, moitié fou, moitié héros, moitié fanatique, moitié fripon, moitié politique, et moitié barbare, le christianisme alluma les flambeaux qui mirent nos villes en cendre, et fourbit les épées qui couvrirent si long-temps nos campagnes des cadavres de nos ancêtres.

Malheureux et détestables compatriotes, quelle fut la principale cause de vos fureurs? Vous vous égorgeâtes pour savoir s'il fallait un surplis ou une soutane, pour un convenant, pour des cérémonies ou ridicules, ou du moins inutiles.

Les Ecossais vendirent pour deux cent mille livres sterling aux Anglais leur roi réfugié chez eux; roi condamné à Rome, parce qu'il n'était pas soumis à la superstition papistique; roi condamné à Édimbourg, parce qu'il n'était pas soumis au ridicule convenant écossais; roi mort à Londres sur l'échafaud, parce qu'il n'était pas presbytérien.

Nos compatriotes irlandais ont porté plus loin leur fureur, quand, un peu avant cette exécution abominable, nos papistes ont assassiné un nombre prodigieux de protestans; quand plusieurs se sont nourris de la chair de ces victimes, et se sont éclairés de la chandelle faite avec leur graisse.

Ce qui doit être remarqué avec des yeux attentifs, mais avec des yeux long-temps mouillés de larmes, c'est que dans tous les temps où les chrétiens se sont souillés par des assassinats religieux, en Angleterre, en Irlande, en Écosse, dans le temps de Charles Ier, de Charles II, et de Jacques II; en France, depuis Charles IX jusqu'à Louis XIII; en Allemagne, en Espagne, en Flandre, en Hollande, sous Charles-Quint et Philippe II; dans ces temps, dis-je, si horribles et si voisins de nous; dans les massacres réciproques commis dans les cinq vallées de Savoie et dans les Cévènes de France; tous ces crimes furent justifiés par les exemples de Phinée, d'Aod, de Jaël, de Judith, et par tous les assassinats dont l'*Écriture sainte* regorge.

Religion chrétienne, voilà tes effets! tu es née dans un coin de la Syrie d'où tu es chassée; tu as passé les mers pour venir porter ton inconcevable rage aux ex-

trémités du continent; et cependant je propose qu'on te conserve, pourvu qu'on te coupe les ongles dont tu as déchiré ma patrie, et les dents dont tu as dévoré nos pères.

Encore une fois, adorons Dieu par Jésus s'il le faut; si l'ignorance a tellement prévalu, que ce mot juif doive être encore prononcé; mais qu'il ne soit plus le mot du guet pour la rapine et pour le carnage.

Dieu des innombrables mondes! Dieu de justice et de paix, expions par la tolérance les crimes que la fureur exécrable de l'intolérance nous a fait commettre.

Viens chez moi, raisonnable socinien, cher quaker, viens, bon anabaptiste, dur luthérien, sombre presbytérien, épiscopal (*k*) très-indifférent, memnoniste, millénaire, méthodiste, piétiste, toi-même, insensé esclave papiste; viens, pourvu que tu n'aies point de poignard dans ta poche; prosternons-nous ensemble devant l'Être suprême, remercions-le de nous avoir donné des poulardes, des chevreuils, et de bon pain pour notre nourriture, une raison pour le connaître, et un cœur pour l'aimer; soupons ensemble gaiement après lui avoir rendu grâces.

Que les princes papistes fassent comme ils voudront avec l'idole de leur pape dont ils commencent tous à se moquer. Qu'ils essaient tous leurs efforts pour empêcher que la religion ne soit dangereuse dans leurs états. Qu'ils changent, s'ils le peuvent, d'inutiles moines en bons laboureurs. Qu'ils ne soient plus assez sots pour demander à un prêtre la permission de manger un poulet le vendredi. Qu'ils changent en hôpitaux les écoles de théologie. Qu'ils fassent tout le bien dont ils sont capables, c'est leur affaire; la nôtre est

(*k*) *N. B.* On appelle épiscopal un homme de la secte des évêques, un homme de la haute église; au lieu qu'en France ce mot n'est qu'un adjectif, la grandeur épiscopale, la fierté épiscopale.

d'être inviolablement attachés à notre heureuse constitution, d'aimer Dieu, la vérité, et notre patrie; et d'adresser au Dieu père de tous les hommes nos prières pour tous les hommes.

CHAPITRE XLIV.

Comment il faut prier Dieu.

Nous entendons les clameurs de nos ecclésiastiques; ils nous crient : S'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité, si les hommes sont sages, il n'y aura plus de culte public, on n'ira plus à nos sermons, nous perdrons nos bénéfices. Rassurez-vous, mes amis, sur la plus grande de vos craintes. Nous ne rejetons point les prêtres, quoique dans la Caroline et dans la Pensilvanie chacun de nos pères de famille puisse être ministre du Très-Haut dans sa maison. Non-seulement vous garderez vos bénéfices, mais nous prétendons augmenter le revenu de ceux qui travaillent le plus, et qui sont le moins payés.

Loin d'abolir le culte public, nous voulons le rendre plus pur et moins indigne de l'Être suprême. Vous sentez combien il est indécent de ne chanter à Dieu que des chansons juives; et combien il est honteux de n'avoir pas eu assez d'esprit pour faire vous-mêmes des hymnes plus convenables. Louons Dieu, remercions Dieu, invoquons Dieu à la manière d'Orphée, de Pindare, d'Horace, de Dryden, de Pope, et non à la manière hébraïque. De bonne foi, si vous commenciez d'aujourd'hui à instituer des prières publiques, qui de vous oserait proposer de chanter le barbare galimatias attribué au Juif David?

Ne rougissez-vous pas de dire à Dieu (*l*) : Tu gou-

(*l*) Ps. II.

verneras toutes les nations que tu nous soumettras avec une verge de fer; tu les briseras comme le potier fait un vase.

(*m*) Tu briseras les dents des pécheurs.

(*n*) La terre a tremblé, les fondemens des montagnes se sont ébranlés, parce que le Seigneur s'est fâché contre les montagnes; il a lancé la grêle et des charbons.

(*o*) Il a logé dans le soleil, et il en est sorti comme un mari qui sort de son lit.

(*p*) Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre leurs dents mâchelières; ils deviendront à rien comme de l'eau : car il a tendu son arc pour les abattre; et ils seront engloutis tout vivans dans sa colère, avant d'attendre que tes épines soient aussi hautes qu'un prunier.

(*q*) Les nations viendront, vers le soir, affamées comme des chiens; et toi, Seigneur, tu te moqueras d'elles, et tu les réduiras à rien.

(*r*) La montagne du Seigneur est une montagne coagulée? pourquoi regardez-vous les monts coagulés? Le Seigneur a dit : Je jetterai Basan, je le jetterai dans la mer, afin que ton pied soit teint de sang, et que la langue de tes chiens lèche leur sang.

(*s*) Ouvre la bouche bien grande, et je la remplirai.

(*t*) Rends les nations comme une roue qui tourne toujours, comme la paille devant la face du vent, comme un feu qui brûle une forêt, comme une flamme qui brûle des montagnes; tu les poursuis dans la tempête, et ta colère les troublera.

(*m*) Ps. III. — (*n*) Ps. XVII. — (*o*) Ps. XIX. — (*p*) Ps. LVII. — (*q*) Ps. LVIII. — (*r*) Ps. LXVII. — (*s*) Ps. LXXX. — (*t*) Ps. LXXXII.

(*u*) Le Seigneur racontera dans les écritures des peuples et des princes, de ceux qui ont été en Sion.

(*x*) Et ma corne sera comme la corne de la licorne (qui n'existe point), et ma vieillesse dans la miséricorde de la mamelle.

(*y*) Ta jeunesse se renouvellera comme la jeunesse de l'aigle (qui ne se renouvelle point).

(*a*) Il jugera dans les nations, il les remplira de ruines; il cassera la tête dans la terre de plusieurs.

(*b*) Jérusalem qui est bâtie comme une ville, dont la participation d'elle est en lui-même.

(*c*) Bienheureux celui qui prendra tes petits enfans, et qui les écrasera contre la pierre!

Vous m'avouerez que l'ode d'Horace,

Cœlo tonantem credidimus Jovem.
(Liv. III, ode 5, v. 1.)

et celle des jeux séculaires, valent un peu mieux que cet effroyable *non-sens* d'antiques *ballades* (*d*), pillé chez un peuple que vous méprisez. Considérez, je vous prie, à qui l'on attribue la plupart de ces chansons. C'est à un scélérat qui commence par être violon du roitelet Saül, qui devient son gendre, et qui se révolte contre lui; qui se met à la tête de quatre cents voleurs, qui pille, qui égorge, femmes, filles, enfans à la mamelle; qui passe sa vie dans les assassinats, dans l'adultère, dans la débauche; et qui assassine encore par son testament. Tel est David, tel est l'homme selon le cœur de Dieu. Notre digne concitoyen Hut ne fait nulle difficulté de l'appeler *monstre*, page 75. Grand Dieu, ne peut-on pas vous

— (*u*) Ps. LXXXVI. — (*x*) Ps. XCI. — (*y*) Ps. CIX. — (*a*) Ps. CXI. — (*b*) Ps. CXXI. — (*c*) Ps. CXXXVI.

(*d*) Le mot *Ballad* en anglais signifie *chanson*.

louer, sans répéter les prétendues odes d'un Juif si criminel?

Au reste, mes chers compatriotes, chantez peu; car vous chantez fort mal. Prêchez, mais rarement, afin de prêcher mieux. Des sermons trop fréquens avilissent la prédication et le prédicateur.

Comme parmi vous il y a nécessairement beaucoup de gens qui n'ont ni le don de la parole, ni le don de la pensée, il faut qu'ils se défassent du sot amour-propre de débiter de mauvais discours, et qu'ils cessent d'ennuyer les chrétiens. Il faut qu'ils lisent au peuple les beaux discours de Tillotson, Smallridge, et de quelques autres; le nombre en est très-petit. Addison et Steele vous l'ont déjà conseillé.

C'est une très-bonne institution de se rassembler une fois par mois, ou même si l'on veut, une fois par semaine, pour entendre une exhortation à la vertu. Mais qu'un discours moral ne soit jamais une métaphysique absurde, encore moins une satire, et encore moins une harangue séditieuse.

Dieu nous préserve de bannir le culte public! On a osé nous en accuser; c'est une imposture atroce. Nous voulons un culte pur. Nous commençâmes depuis deux siècles et demi à nettoyer les temples qui étaient devenus les écuries d'Augias; nous avons ôté les toiles d'araignées, les chiffons pouris, les os de morts, que Rome nous avait envoyés pour infecter les nations. Achevons un si noble ouvrage.

Oui, nous voulons une religion, mais simple, sage, auguste, moins indigne de Dieu, et plus faite pour nous; en un mot, nous voulons servir Dieu *et les hommes.*

AXIOMES.

Nulle société ne peut subsister sans justice; annonçons donc un Dieu juste.

Si la loi de l'état punit les crimes connus, annonçons donc un Dieu qui punira les crimes inconnus.

Qu'un philosophe soit spinosiste s'il veut; mais que l'homme d'état soit théiste.

Vous ne savez pas ce que c'est que Dieu, comment il punira, comment il récompensera; mais vous savez qu'il doit être la souveraine raison, la souveraine équité; c'en est assez. Nul mortel n'est en droit de vous contredire, puisque vous dites une chose probable et nécessaire au genre humain.

Si vous défiguriez cette probabilité consolante et terrible par des fables absurdes, vous seriez coupable envers la nature humaine.

Ne dites point qu'il faut tromper les hommes au nom de Dieu : ce serait le dicours d'un diable, s'il y avait des diables.

Quiconque ose dire, Dieu m'a parlé, est criminel envers Dieu et les hommes; car Dieu le père commun de tous se serait-il communiqué à un seul?

Si Dieu avait voulu donner quelque ordre, il l'aurait fait entendre à toute la terre, comme il a donné la lumière à tous les yeux; aussi sa loi est dans le cœur de tous les êtres raisonnables, et non ailleurs.

C'est le comble de l'horreur et du ridicule d'annoncer Dieu comme un petit despote insensé et barbare, qui dicte secrètement une loi incompréhensible à quelques-uns de ses favoris, et qui égorge les restes de la nation pour avoir ignoré cette loi.

Dieu se promener! Dieu parler! Dieu écrire sur une

petite montagne! Dieu combattre! Dieu devenir homme! Dieu-homme mourir du dernier supplice! idées dignes de *Punch*.

Un homme prédire l'avenir! idée digne de Nostradamus.

Inventer toutes ces choses, extrême friponnerie. Les croire, extrême bêtise. Mettre un Dieu puissant et juste à la place de ces étonnantes farces, extrême sagesse.

Mais si mon peuple raisonne, il s'élèvera contre moi. Tu te trompes; moins il sera fanatique, plus il sera fidèle.

Des princes barbares dirent à des prêtres barbares : Trompez mon peuple pour que je sois mieux servi, et je vous paierai bien. Des prêtres ensorcelèrent le peuple, et détrônèrent les princes.

Calchas force Agamemnon à immoler sa fille pour avoir du vent; Grégoire VII fait révolter Henri V contre l'empereur Henri IV son père, qui meurt dans la misère, et à qui on refuse la sépulture : Grégoire est bien plus terrible que Calchas.

Voulez-vous que votre nation soit puissante et paisible? que la loi de l'état commande à la religion.

Quelle est la moins mauvaise de toutes les religions? celle où l'on voit le moins de dogmes, et le plus de vertu. Quelle est la meilleure? c'est la plus simple.

Papistes, luthériens, calvinistes, ce sont autant de factions sanguinaires. Ces papistes sont des esclaves qui ont combattu sous les enseignes du pape leur tyran. Les luthériens ont combattu pour leurs princes; les calvinistes pour la liberté populaire.

Les jansénistes et les molinistes ont joué une farce en

France. Les luthériens, les calvinistes, avaient donné des tragédies sanglantes à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Hollande.

Le dogme a fait mourir dans les tourmens dix millions de chrétiens. La morale n'eût pas produit une égratignure.

Le dogme porte encore la division, la haine, l'atrocité, dans les provinces, dans les villes, dans les familles. O vertu, consolez-nous!

ADDITION

DU TRADUCTEUR.

Après le chapitre des chrétiens platoniciens, j'en ajouterais un pour confirmer l'opinion de l'auteur, s'il m'était permis de mêler mes idées aux siennes. Je pourrais dire que toutes les opinions des premiers chrétiens ont été prises de Platon, jusqu'au dogme même de l'immortalité de l'ame que les anciens Juifs ne connurent jamais. Je ferais voir que *le royaume des cieux*, dont il est parlé si souvent dans l'*Évangile*, se trouve dans le *Phédon* de Platon. Voici les propres mots de ce philosophe grec qui, sans le savoir, a fondé le christianisme : *Un autre monde pur est au-dessus du ciel pur où sont les astres; la terre que nous habitons n'est que le sédiment grossier de ce monde éthéré, etc.*

Platon ajoute ensuite *que nous verrions ce royaume des cieux, ce séjour des bienheureux, si nous pouvions nous élancer au-delà de notre air grossier comme les poissons peuvent voir notre terre en s'élançant à fleur d'eau.*

Ensuite voici comme il s'exprime : *Dans cette terre si parfaite tout est parfait; elle produit des pierres*

précieuses dont les nôtres n'approchent pas..... elle est couverte d'or et d'argent; ce spectacle est le plaisir des bienheureux. Leurs saisons sont toujours tempérées; leurs organes, leur intelligence, leur santé, les mettent infiniment au-dessus de nous, etc.

Qui ne reconnaît dans cette description la Jérusalem céleste? La seule différence, c'est qu'il y a du moins quelque philosophie dans la ville céleste de Platon, et qu'il n'y en a point dans celle de l'*Apocalypse* attribuée à saint Jean. « Elle est semblable, dit-il, à une » pierre de jaspe comme du cristal..... Celui qui par- » lait avec moi avait une canne d'or pour mesurer la » ville..... La ville est bâtie en carré, aussi longue que » large, et il la trouva de douze mille stades, et sa » longueur et sa largeur et sa hauteur sont égales..... Le » premier lit du fondement de la ville était de jaspe, le » second de saphir, le troisième de calcédoine, c'est- » à-dire d'agathe, le quatrième d'émeraude, etc. »

Le purgatoire, surtout, a été pris visiblement dans le *Phédon;* les paroles de Platon sont remarquables : *Ceux qui ne sont ni entièrement criminels, ni absolument innocens, sont portés vers l'Achéron; c'est là qu'ils souffrent des peines proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce qu'ayant été purgés de leurs péchés, ils reçoivent parmi les bienheureux la récompense de leurs bonnes actions.*

La doctrine de la résurrection est encore toute platonicienne, puisque dans le dixième livre de la *République*, le philosophe grec introduit Hérès ressuscité, et racontant ce qui s'est passé dans l'autre monde.

Il importe peu que Platon ait puisé ses opinions, ou, si l'on veut, ses fables chez d'anciens philosophes égyptiens, ou chez Timée de Locres, ou dans son pro-

pre fonds. Ce qui est très-important à considérer, c'est qu'elles étaient consolantes pour la nature humaine; et c'est ce qui a fait dire à Cicéron qu'il aimerait mieux se tromper avec Platon, que d'avoir raison avec Épicure. Il est certain que le mal moral et le mal physique se sont mis en possession de notre courte vie, et qu'il serait doux d'espérer une vie éternelle dont nul mal n'oserait approcher. Mais pourquoi commencer par le mal pour arriver au bien? pourquoi cette vie éternelle et heureuse ne nous a-t-elle pas été donnée d'abord? Ne serait-il pas ridicule et barbare de bâtir pour ses enfans un palais magnifique et rempli de toutes les délices imaginables, mais dont le vestibule serait un cachot habité par des crapauds et par des serpens, et d'emprisonner ses enfans dans ce cachot horrible pendant soixante et dix ou quatre-vingts ans, pour leur faire mieux goûter ensuite toutes les voluptés dont le palais abonde; voluptés qu'ils ne sentiront que quand les serpens du vestibule auront dévoré leur peau et leurs os?

Quoi qu'il en soit, il est indubitable que toute cette doctrine était répandue dans la Grèce entière avant que le peuple juif en eût la moindre connaissance. La loi juive, que les Juifs prétendaient leur avoir été donnée par Dieu même, ne parla jamais ni de l'immortalité de l'ame, ni des peines et des récompenses après la mort, ni de la résurrection du corps. C'est le comble du ridicule de dire que ces idées étaient sous-entendues dans le *Pentateuque*. Si elles sont divines, elles ne devaient pas être sous-entendues, elles devaient être clairement expliquées. Elles n'ont commencé à luire pour quelques Hébreux que long-temps après Platon; donc Platon est le véritable fondateur du christianisme.

Si l'on considère ensuite que la doctrine du verbe et

de la trinité n'est expressément dans aucun auteur excepté Platon, il faut absolument le regarder comme l'unique fondateur de la métaphysique chrétienne. Jésus qui n'a jamais rien écrit, qui est venu si long-temps après Platon, et qui ne parut que chez un peuple grossier et barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, et qu'assurément il ne connaissait pas.

Le platonisme, encore une fois, est le père du christianisme, et la religion juive en est la mère. Or, quoi de plus dénaturé que de battre son père et sa mère? Qu'un homme s'en tienne aujourd'hui au platonisme; un cuistre de théologie présentera requête pour le faire cuire en place publique, s'il le peut, comme un cuistre de Noyon fit autrefois cuire Michel Servet. Qu'un Espagnol *nuevo christiano* imite Jésus-Christ, qu'il se fasse circoncire comme lui, qu'il observe le sabbat comme lui, qu'il mange comme lui l'agneau pascal avec des laitues dans le mois de mars, les familiers de l'inquisition voudront le faire brûler en place publique.

C'est une chose également remarquable et horrible que la secte chrétienne ait presque toujours versé le sang; et que la secte épicurienne, qui niait la providence et l'immortalité de l'ame, ait toujours été pacifique. Il n'y a pas un soufflet donné dans l'histoire des épicuriens; et il n'y a peut-être pas une seule année, depuis Athanase et Arius jusqu'à Quesnel et Le Tellier, qui n'ait été marquée par des exils, des emprisonnemens, des brigandages, des assassinats, des conspirations, ou des combats meurtriers.

Platon n'imaginait pas, sans doute, qu'un jour ses sublimes et inintelligibles rêveries deviendraient le prétexte de tant d'abominations. Si on a perverti si horriblement la philosophie, le temps est venu de lui rendre enfin sa pureté.

Toutes les anciennes sectes, excepté la chrétienne, se supportaient les unes les autres; supportons donc jusqu'à celle des chrétiens : mais aussi qu'ils nous supportent. Qu'on ne soit point un monstre intolérant; parce que le premier chapitre de l'*Évangile* attribué à Jean a été évidemment composé par un chrétien, ce n'est pas là une raison pour me persécuter. Qu'un prêtre qui n'est nourri, vêtu, logé, que des décimes que je lui paie, qui ne subsiste que par la sueur de mon front ou par celle de mes fermiers, ne pretende plus être mon maître, et un maître méchant; je le paie pour enseigner la morale, pour donner l'exemple de la douceur, non pour être un tyran.

Tout prêtre est dans ce cas; le pape lui-même n'a des officiers, des valets et des gardes qu'aux dépens de ceux qui cultivent la terre, et qui sont nés ses égaux. Il n'y a personne qui ne sente que le pouvoir du pape est uniquement fondé sur des préjugés. Qu'il n'en abuse plus, et qu'il tremble que ces préjugés ne se dissipent.

FIN DU TRAITÉ INTITULÉ : DIEU ET LES HOMMES, ET DU TOME VINGT-SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

SERMONS ET HOMÉLIES. 1

Avertissement des éditeurs de Kehl. 2
Sermon des cinquante 3
Sermon du rabbin Akib, prononcé à Smyrne le 20 novembre 1761; traduit de l'hébreu 24
Homélies prononcées à Londres, en 1763, dans une assemblée particulière 34
Première Homélie. Sur l'athéisme . . . . *Ib.*
Seconde Homélie. Sur la superstition. 53
Troisième Homélie. Sur l'interprétation de l'ancien Testament. 66
Quatrième Homélie. Sur l'interprétation du nouveau Testament 81
Cinquième Homélie. Sur la communion, prononcée le jour de Pâques. 88
Sermon prêché à Bâle, le premier jour de l'an 1768, par Josias Rossette 99
Traduction de l'Homélie du pasteur Bourn, prêchée à Londres, le jour de la Pentecôte 1768. . . . 112

DISCOURS DE Me BELLEGUIER, ancien avocat, etc. 123

Avertissement des éditeurs de Kehl . . . . *Ib.*
Discours de m^e^ Belleguier. 125

EXTRAIT DES SENTIMENS DE J. MESLIER, 1762. 139

Abrégé de la vie de J. Meslier . . . . *Ib.*
Extrait des sentimens de J. Meslier, etc. 145
Examen important de milord Bolingbroke, ou le tombeau du Fanatisme, écrit sur la fin de 1736 . . . 200
Avis mis au-devant des éditions précédentes de l'Examen important de milord Bolingbroke. . . . . *Ib.*

Pages.

Examen important de milord Bolingbroke. — Avant-propos. 201

Chapitre premier. Des livres de Moïse 205

Chap. II. De la personne de Moïse 207

Chap. III. De la divinité attribuée aux livres juifs. 212

Chap. IV. Qui est l'auteur du Pentateuque ? . 213

Chap. V. Que les Juifs ont tout pris des autres nations. 217

Chap. VI. De la Genèse 219

Chap. VII. Des mœurs des Juifs 220

Chap. VIII. Des mœurs des Juifs sous leurs melchim ou roitelets, et sous leurs pontifes, jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains. 224

Chap. IX. Des prophètes 228

Chap. X. De la personne de Jésus. 232

Chap. XI. Quelle idée il faut se former de Jésus et de ses disciples 242

Chap. XII. De l'établissement de la secte chrétienne, et particulièrement de Paul. 243

Chap. XIII. Des Évangiles 249

Chap. XIV. Comment les premiers chrétiens se conduisirent avec les Romains, et comment ils forgèrent des vers attribués aux sibylles, etc. . . 255

Chap. XV. Comment les chrétiens se conduisirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes 259

Chap. XVI. Des fausses citations et des fausses prédictions dans les Évangiles. 262

Chap. XVII. De la fin du monde, et de la Jérusalem nouvelle 263

Chap. XVIII. Des allégories 265

Chap. XIX. Des falsifications et des livres supposés 266

Chap. XX. Des principales impostures des premiers chrétiens 269

Chap. XXI. Des dogmes, et de la métaphysique des premiers siècles 275

Chap. XXII. De Tertullien 277

Chap. XXIII. De Clément d'Alexandrie. 281

Pages.
CHAP. XXIV. D'Irénée. 284
CHAP. XXV. D'Origène, et de la trinité . . . 285
CHAP. XXVI. Des martyrs. 291
CHAP. XXVII. Des miracles 300
CHAP. XXVIII. Des chrétiens depuis Dioclétien jusqu'à Constantin 303
CHAP. XXIX. De Constantin. 306
CHAP. XXX. Des Querelles chrétiennes avant Constantin et sous son règne. 310
CHAP. XXXI. Arianisme, et Athanasianisme. . . 312
CHAP. XXXII. Des enfans de Constantin, et de Julien le philosophe, surnommé l'apostat par les chrétiens 316
CHAP. XXXIII. Considérations sur Julien 322
CHAP. XXXIV. Des chrétiens jusqu'à Théodose . . 325
CHAP. XXXV. Des sectes, et des malheurs des chrétiens jusqu'à l'établissement du mahométisme. . 327
CHAP. XXXVI. Discours sommaires des usurpations papales. 330
CHAP. XXXVII. De l'excès épouvantable des persécutions chrétiennes. 332
CHAP. XXXVIII. Excès de l'église romaine 335
CONCLUSION. 338
TRADUCTION d'une lettre de milord Bolingbroke à milord Cornsbury. 341
Lettre de milord Cornsbury à milord Bolingbroke . . . 346

DÉFENSE DE MILORD BOLINGBROKE, par le docteur Good Natur'd Wellwisher, chapelain du comte de Chesterfield. 350

DIEU ET LES HOMMES.

CHAPITRE PREMIER. Nos crimes et nos sottises. . . . 359
CHAP. II. Remède approuvé par la faculté contre les maladies ci-dessus. 363
CHAP. III. Un dieu chez toutes les nations civilisées. 365
CHAP. IV. Des anciens cultes, et en premier lieu de celui de la Chine. 366
CHAP. V. De l'Inde, des brachmanes, de leur

Pages.
théologie imitée très-tard par les Juifs, et ensuite par les chrétiens. 370
CHAP. VI. De la métempsycose, des veuves qui se brûlent, de François - Xavier, et de Warburton. 373
CHAP. VII. Des Chaldéens. 378
CHAP. VIII. Des anciens Persans, et de Zoroastre. 380
CHAP. IX. Des Phéniciens, et de Sanchoniathon, antérieur au temps où l'on place Moïse. . . . 382
CHAP. X. Des Égyptiens. 386
CHAP. XI. Des Arabes, et de Bacchus. . . . 388
CHAP. XII. Des Grecs, de Socrate, et de la double doctrine 390
CHAP. XIII. Des Romains 394
CHAP. XIV. Des Juifs, et de leur origine. . . 396
CHAP. XV. Quand les Juifs commencèrent-ils à demeurer dans les villes? quand écrivirent-ils? quand auront - ils une religion fixe et déterminée? 400
CHAP. XVI. Quelle fut d'abord la religion des Juifs? 402
CHAP. XVII. Changemens continuels dans la religion juive jusqu'au temps de la captivité. . . 407
CHAP. XVIII. Mœurs des Juifs 409
CHAP. XIX. De la religion juive au retour de la captivité de Babylone . . . . *Ib.*
CHAP. XX. Que l'immortalité de l'âme n'est ni énoncée, ni même supposée dans aucun endroit de la loi juive. 412
CHAP. XXI. Que la loi juive est la seule dans l'univers qui ait ordonné d'immoler des hommes. 416
CHAP. XXII. Raisons de ceux qui prétendent que Moïse ne peut avoir écrit le Pentateuque. . . 421
CHAP. XXIII. Si Moïse a existé. 423
CHAP. XXIV. D'une vie de Moïse très - curieuse, écrite par les Juifs après la captivité. 427
CHAP. XXV. De la mort de Moïse 431
CHAP. XXVI. Si l'histoire de Bacchus est tirée de celle de Moïse. 433
CHAP. XXVII. De la cosmogonie attribuée à Moïse,

Pages.
et de son déluge. 435
CHAP. XXVIII. Des plagiats reprochés aux Juifs. . 440
CHAP. XXIX. De la secte des Juifs, et de leur conduite après la captivité, jusqu'au règne de l'Iduméen Hérode. 442
CHAP. XXX. Des mœurs des Juifs sous Hérode. . 444
CHAP. XXXI. De Jésus 447
CHAP. XXXII. Recherches sur Jésus 451
CHAP. XXXIII. De la morale de Jésus. 455
CHAP. XXXIV. De la religion de Jésus. 460
CHAP. XXXV. Des mœurs de Jésus, de l'établissement de la secte de Jésus, et du christianisme. . 465
CHAP. XXXVI. Fraudes innombrables des chrétiens. 469
CHAP. XXXVII. Des causes des progrès du christianisme. De la fin du monde et de la résurrection annoncée de son temps 476
CHAP. XXXVIII. Chrétiens platoniciens. Trinité. . . 482
CHAP. XXXIX. Des dogmes chrétiens absolument différens de ceux de Jésus. 487
CHAP. XL. Des querelles chrétiennes 489
CHAP. XLI. Des mœurs de Jésus et de l'église. . 494
CHAP. XLII. De Jésus, et des meurtres commis en son nom 496
CHAP. XLIII. Propositions honnêtes 505
CHAP. XLIV. Comment il faut prier Dieu . . . 509
Axiomes 513
Addition du traducteur 515

FIN DE LA TABLE.

